Voyage de M. le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance, dans les années 1780 ... [-]85 / [François Le Vaillant].

Contributors

Le Vaillant, François, 1753-1824.

Publication/Creation

Paris : Leroy, 1790.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/n52neehg

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

33374/C/1

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28754645

Campement dans le Pays des Grands Namaquois .

VOYAGE

DE M. LE VAILLANT

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, N° 15.

M. DCC. LXXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR BOERS,

ANCIEN FISCAL INDÉPENDANT

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

PENSIONNAIRE DE LEYDE, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai dédié mon Livre : le Public en ſera moins étonné que vous.

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

LE VAILLANT.

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

Il faut placer le Campement dans le Pays des Grands Namaquois, au frontiſpice de l'Ouvrage.

La Vue des montagnes du Cap de Bonne-Eſpérance, *Page* 12

Le Camp de Pampoen-Kraal, 85

Le Hottentot, *Planche I*, 109

La Hottentote, *Planche II*, 134

Narina, jeune Gonaquoiſe, *Planche IV*, 187

TOME DEUXIÈME.

Le Hottentot Gonaquoi, *Planche III*, 196

Le Caffre, *Planche V*, 304

La femme Caffre, *Planche VI*, 305

La Hottentote, *Planche VII*, 371

La Girafe male, *Planche VIII*, 394

La Girafe femelle, *Planche idem*, 395

PRÉFACE.

IL a plu aux Nomenclateurs de l'Hiſtoire Naturelle d'établir des rapports & de calquer l'anatomie des animaux ſur celle de l'homme ; au moyen de cet arrangement qui n'eſt guères ſenti que des gens de l'Art, il arrive que la partie ſur laquelle poſe un oiſeau dans toute ſa force, ſe nomme les *doigts* ; que celle qui s'élève plus ou moins perpendiculairement, au lieu d'être la jambe, comme on le croit communément, ſe nomme le *pied ;* que celui-ci, ſurmonté par le talon, eſt immédiatement ſuivi par la jambe, qui d'ordinaire paſſe pour la *cuiſſe*, & qu'enfin cette dernière partie qui, dans l'oiſeau vivant n'eſt preſque pas remarquable, ſe trouve cachée & ne fait pour ainſi dire qu'un avec le corps même de l'animal : d'où l'on peut conclure que le pied d'un Héron, par exemple, eſt auſſi grand que tout ſon corps ; aſſertion qui paroîtroit ridicule, abſurde, ſi l'on n'étoit prévenu que cette diſtribution méthodique eſt adoptée par tous les Savans. Il eſt donc clair qu'un oiſeau ne marche pas ſur ſes pieds & ſes talons, mais uniquement ſur ſes doigts. J'ai cru cet avertiſſement néceſſaire pour me faire comprendre, s'il m'arrive, dans le récit de mes Voyages ou dans l'Ouvrage plus étendu dont il n'eſt en quelque ſorte que l'introduction, de parler, d'après ces convenances, de mes acquiſitions en quadrupèdes, oiſeaux, &c. Obligé de me ſervir des termes & des meſures adoptés par les Ornithologiſtes, les perſonnes qui ne ſont pas Naturaliſtes & qui daigneront me lire, auroient infailliblement trouvé dans les trois quarts de mes Deſcriptions, de

l'erreur ou de l'obſcurité, ſi je ne leur donnois cette clef, indiſpenſable à quiconque jetteroit pour la première fois les yeux ſur cette partie de l'Hiſtoire Naturelle.

Je pardonne à ces Ouvrages volumineux, à ces compilations immenſes où l'on met à contribution les Livres anciens, où les textes ſont tout au long cités, où, par cela ſeul qu'ils ſont anciens, on préſente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination ou de l'ignorance. Mais lorſqu'épris de la manie d'une Science, & ne trouvant pas en ſoi les reſſources propres à en étendre les progrès; que du fond de ſon Cabinet on prétend établir des principes & dicter des loix; qu'on abuſe des dons heureux du génie pour propager de vieilles erreurs, & couvrir de toutes les graces de l'élocution les menſonges avérés de nos Pères; qu'on les déguiſe, qu'on les tourmente, qu'on ſe les approprie en connoiſſance de cauſe, je ne fais point grâce à l'Ecrivain qui ſe pare ainſi de la dépouille d'autrui, quelque peine qu'il ait priſe pour en raſſortir les lambeaux.

Bien réſolu de ne parler que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, & certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé.

Si, dans quelques endroits de mes récits, on rencontre des obſervations diamétralement oppoſées à celles des autres Voyageurs, je n'entendrai pas toujours conclure de là qu'ils ſe ſont trompés; je ne veux déprécier perſonne; j'aimerois mieux (ſur certains articles) imaginer que la différence des temps ou des points de vue, en a produit dans les rapports & les réſultats; ce ne ſeroit plus, ſi l'on veut, qu'une erreur, une illuſion d'optique.

Mais ſur les objets qui, pour avoir été trop légèrement aperçus, défigurent eſſentiellement la vérité, mon ſentiment, quoiqu'il ne cherche point à prévaloir, ne pliera jamais, lorſqu'il ſera sûr du fait & qu'il marchera précédé de ſes preuves.

Il n'y a pas un ſiècle que le goût des Voyages s'eſt répandu dans l'Europe; le François ſur-tout plus qu'aucun autre Peuple, heureux dans ſa Patrie, attaché comme la moule par ſon *biſſus* à ſa terre natale, le François ſe déplaçoit avec peine,

regardoit une abſence d'un mois comme une eſpèce de dévouement; il ſe contentoit d'attendre, & recevoit avidemment les contes ridicules de quelques charlatans téméraires ſur les Pays lointains; il s'amuſoit des récits de leurs découvertes merveilleuſes & de leurs aventures incroyables; l'exagérateur Ecrivain marchandoit, ſi je puis parler ainſi, avec la crédulité publique, & ſe trouvoit trop payé de ne voir rabattre que la moitié de l'enflure & du merveilleux de ſon Livre. Les Sciences croupiſſoient dans les ténèbres de l'incertitude, & l'Hiſtoire Naturelle n'étoit pas même encore à ſon enfance.

Peu à peu le génie des découvertes a déployé ſes ailes; les Arts & les Lettres ont cédé la place aux Sciences; la paſſion des Voyages s'eſt éveillée; ce déſir toujours plus inſatiable de connoître & de comparer s'eſt agrandi en proportion des miracles qu'il a produits; on n'a plus connu de bornes à meſure que les dangers ſe ſont applanis; & ce qui paroiſſoit autrefois un obſtacle inſurmontable, n'eſt aujourd'hui qu'une excuſe puérile, un moyen honteux de cacher ſa foibleſſe & ſon inertie.

Plus qu'aucun autre, élevé dans des principes tout-à-fait contraires, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les Voyages, & quoique j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'eſt qu'en cédant à mes tranſports que je ſuis parvenu à en modérer la violence.

J'ai traverſé les mers; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats; je me ſuis enfoncé dans quelques déſerts ignorés de l'Afrique: j'ai conquis une petite portion de la terre.

Je ne ſongeois point à la réputation; je ne connoiſſois point en moi de titres pour y parvenir; je ne m'occupois que de mes plaiſirs.

Mes amis & ma famille ont voulu me perſuader que la relation de mes Voyages & le détail de mes découvertes en Hiſtoire Naturelle pourroient être de quelqu'utilité; je leur livre cette relation & ces découvertes telles qu'elles ſont & pour ce qu'elles valent, n'entendant y attacher d'autre mérite

que la complaiſance, & renonçant à toute eſpèce de prétention littéraire dont je ne ſerois pas en état de porter le fardeau. Ce que je ſuis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, voilà tout ce que je me ſuis propoſé de leur apprendre.

On trouvera peut-être étrange que, pour donner la relation d'un Voyage récemment entrepris en Afrique, j'aie été forcé de me replier ſur le paſſé, & de conduire mes Lecteurs dans l'Amérique méridionale ſur les premiers pas de mon enfance; j'ai cru qu'il ne ſeroit pas mal à propos de juſtifier, par les commencemens de ma vie, ma manière de voir, de penſer & d'agir qui conſervera toujours le goût du terroir, & qui, jugée peut-être avec ſévérité, ne manqueroit pas de choquer ces eſprits intolérans qui ne ſouffrent jamais ſans humeur qu'on leur enlève leurs préjugés, & qu'on oſe heurter de front les principes & les uſages juſques là généralement adoptés; mais de quelqu'œil qu'on enviſage cette hardieſſe à rendre mes penſées, à prétendre redreſſer juſqu'aux erreurs même du Génie, il m'importe qu'on ſache qu'aucune haine particulière, aucune envie, aucuns déplaiſirs ſecrets ne ſauroient balancer dans mon ame l'intérêt de la vérité, que je chéris par deſſus tout, & que je lui ai ſacrifié, dans plus d'une rencontre, celui même de l'amour-propre.

Je préſenterai à la ſuite de cet Ouvrage, aux Amateurs d'Hiſtoire Naturelle, la deſcription générale de tous les individus, quadrupèdes & oiſeaux que je me ſuis procurés dans mes courſes, & que je poſsède actuellement; j'y joindrai les gravures coloriées de ceux qui ſont inédits, & de ceux qui juſqu'à préſent ſont encore inconnus; on y verra des genres abſolument neufs, des variétés conſidérables dans les eſpèces. Quoique la Girafe ait été décrite & gravée dans quelques Auteurs, cela ne m'empêchera pas de recommencer ces deux opérations: ce qui a été dit juſqu'à préſent ſur cet animal, & les deſſins qui en ont été faits ne reſſemblant guères à l'original qui exiſte dans mon Cabinet, & à l'étude que j'ai faite de ſes mœurs dans ſon Pays natal.

PRÉCIS

PRÉCIS HISTORIQUE.

La partie Hollandoiſe de la Guyanne ſoumiſe à la domination de la Compagnie d'Occident, eſt peut-être la moins connue des Naturaliſtes, quoiqu'elle ſoit ſans contredit de toute l'Amérique Méridionale celle qui offre dans tous les genres les productions les plus curieuſes & les plus extraordinaires. Placée ſous le climat brûlant de la Zône Torride à 5 degrés Nord de la Ligne, cette Région, encore enveloppée de la croûte des temps, recèle, ſi je puis m'exprimer ainſi, le foyer où la Nature travaille ſes exceptions aux règles générales que nous croyons lui connoître; elle a, ſur une étendue d'environ cent lieues de côtes, une profondeur preſqu'illimitée; c'eſt là que le fleuve SURIMAN promène ſes eaux majeſtueuſes. Sur ſa rive gauche, à trois lieues de la Mer, s'élève PARAMARIBO, Chef-lieu de cette vaſte Colonie; c'eſt ma patrie & le berceau de mon enfance. Elevé par des parens inſtruits qui travailloient à ſe procurer par eux-mêmes les objets intéreſſans & précieux qui ſont répandus dans ce Pays, j'avois continuellement ſous les yeux les produits de leurs acquiſitions; je jouiſſois à mon aiſe de leur Cabinet très-intéreſſant: j'aurai, dans la ſuite, occaſion d'en parler. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parens qui ne pouvoient un moment ſe détacher de moi, ſouvent expoſés par leurs goûts à des Voyages lointains, à de longs ſéjours aux extré-

mités de la Colonie, m'emmenoient avec eux, & me faiſoient partager leurs courſes, leurs fatigues & leurs amuſemens. Ainſi j'exerçai mes premiers pas dans les Déſerts, & je naquis preſque Sauvage. Quand la raiſon, qui devance toujours l'âge dans les Pays brûlés, eut commencé à luire pour moi, mes goûts ne tardèrent point à ſe développer; mes parens aidoient, de tout leur pouvoir, aux premiers élans de ma curioſité. Je goûtois tous les jours, ſous d'auſſi bons maîtres, des plaiſirs nouveaux; je les entendois différer, d'une façon qui étoit à ma portée, ſur les objets acquis & ſur ceux qu'on eſpéroit ſe procurer dans la ſuite: tant d'idées & de rapports s'amaſſoient dans ma tête, confuſément à la vérité dans les commencemens, mais peu à peu avec plus d'ordre & de méthode; la Nature a donc été ma première inſtitutrice, parce que c'eſt ſur elle que ſont tombés mes premiers regards.

Bientôt le déſir de la propriété & l'eſprit d'imitation, paſſions favorites de l'enfance, vinrent donner de l'impétuoſité, je pourrois dire de l'impatience, à mes amuſemens. Tout diſoit à mon amour-propre que je devois auſſi me faire un Cabinet d'Hiſtoire Naturelle; je me laiſſai careſſer par cette idée ſéduiſante, &, ſans perdre de temps, je déclarai traîtreuſement la guerre aux animaux les plus foibles, & me mis à la pourſuite des Chenilles, des Papillons, des Scarabées, en un mot de toutes les eſpèces d'Inſectes.

Lorſqu'on travaille pour ſon propre compte, on peut, avec des moyens bornés, des talens novices & peu développés, faire un mauvais ouvrage; mais, on a, ce me ſemble, toujours aſſez bien réuſſi pour ſoi-même ſi l'on n'a négligé ni temps, ni ſoins, ni peines, & ſi l'on y a déployé toutes ſes facultés, toutes ſes forces. D'après ces diſpoſitions, indices preſque certains des ſuccès, je voyois ſe former ſous mes mains & s'accroître de jour en jour ma

jolie collection d'Inſectes; j'en faiſois le plus grand cas; je l'eſtimois outre meſure: j'en étois l'unique créateur; c'eſt dire aſſez combien je la trouvois ſupérieure à celle de mes parens: l'orgueil eſt un aveugle qui fait marcher de pair les chefs-d'œuvres de la Sottiſe & du Génie.

Tout concentré dans ma jouiſſance, je n'avois pas encore ſenti que toujours l'obſtacle ſe préſente & vient ſe placer entre l'entrepriſe & le ſuccès.

Dans une de nos courſes, nous avions tué un Singe de l'eſpèce que dans le Pays on nomme *Baboën*; c'étoit une femelle: elle portoit ſur ſon dos un petit qui n'avoit point été bleſſé; nous les enlevâmes tous les deux; de retour à la Plantation, mon Singe n'avoit point encore déſemparé les épaules de ſa mère; il s'y cramponnoit ſi fortement que je fus obligé de me faire aider par un Nègre pour l'en détacher; mais, à peine ſéparé, il ſe lança comme un oiſeau ſur une tête de bois qui portoit une perruque de mon père; il l'embraſſa de toutes ſes pattes, & ne voulut abſolument plus la quitter; ſon inſtinct le ſervoit en le trompant; il ſe croyoit ſur le dos & ſous la protection de ſa mère; il étoit tranquille ſur cette perruque; je pris le parti de l'y laiſſer & de le nourrir avec du lait de Chèvre; ſon erreur dura environ trois ſemaines; après quoi, s'émancipant de ſa propre autorité, il abandonna la perruque nouricière, & devint par ſes gentilleſſes l'ami & le commenſal de la maiſon.

Je venois d'établir, ſans m'en douter, le Loup dans la bergerie; un matin que je rentrois dans ma chambre dont j'avois eu l'imprudence de laiſſer la porte ouverte, je vis mon indigne élève qui faiſoit ſon déjeûné de ma ſuperbe collection; mon premier tranſport fut de l'étouffer dans mes bras; mais le dépit & la colère

firent bientôt place à la pitié, quand je m'aperçus qu'il s'étoit livré lui-même, par ſa propre gourmandiſe, au plus cruel ſupplice; il avoit, en croquant les Scarabées, avalé les épingles qui les enfiloient; c'eſt en vain qu'il faiſoit mille efforts pour les rendre. Ses tourmens me firent oublier le dégât qu'il me cauſoit; je ne ſongeai plus qu'à le ſecourir; & mes pleurs, & tout l'art des Eſclaves de mon père que j'appelois de tous côtés à grands cris, ne purent le rendre à la vie: cet accident me renvoyoit fort loin ſur mes pas; mais il ne put me rebuter; je me livrai bien vîte à de nouvelles recherches; &, non content d'un tréſor unique, j'en voulus réunir pluſieurs. Je ſongeai, par une progreſſion naturelle, aux Oiſeaux. Nos Eſclaves ne m'en fourniſſoient point aſſez à mon gré; je m'armai de la Sarbacane & de l'Arc Indien; en peu de temps, je m'en ſervis avec beaucoup d'adreſſe; je paſſois les journées entières à l'affût; j'étois devenu un Chaſſeur déterminé. Ce fut alors qu'on s'aperçut, & que je ſentis moi-même, que ce goût ſe changeoit en paſſion; paſſion vive qui troubloit juſqu'aux heures du ſommeil, & que les années n'ont fait que fortifier.

Quelques amis m'ont accuſé de froideur & d'inſenſibilité; un plus grand nombre a trouvé téméraires les voyages ſinguliers que j'ai entrepris dans la ſuite; je pardonne volontiers aux uns & n'ai rien à dire aux autres; cependant pour peu qu'on daigne s'arrêter aux premiers pas de mon enfance, cette apparence d'originalité ſurprendra moins, & l'on verra que mon éducation en eſt à la fois & la cauſe & l'excuſe.

Quelque temps après, mes parens, qui avoient fixé leur départ pour l'Europe, & qui n'aſpiroient plus qu'au bonheur de ſe réunir dans le ſein de leurs familles, ayant mis ordre à leurs affaires, je montai avec eux ſur le Navire *Catharina*; le 4 Avril 1763, on

leva l'ancre, & l'on prit la route de la Hollande. Je partageois, dans la joie de mon cœur, tous les projets de plaiſirs & de fêtes auxquels ſe livroient mes parens durant la traverſée; une curioſité bien naturelle à mon âge ajoutoit à mes tranſports; mais cette agitation, ou plutôt ce délire, ne me rendoit pas inſenſible aux regrets. Je ne pouvois devenir ingrat en ſi peu de temps, & perdre de vue ſi tranquillement la terre bienfaiſante qui m'avoit vu naître; je jetois ſouvent mes regards vers les rives heureuſes dont je m'éloignois de plus en plus. A meſure qu'elles fuyoient & qu'emporté par les vents, je m'approchois des climats glacés du Nord, une triſteſſe profonde flétriſſoit mon ame & venoit diſſiper les preſtiges de l'avenir.

Après une traverſée cruelle & dangereuſe, nous jetâmes l'ancre au Texel, à neuf ou dix heures du matin, le 12 Juillet ſuivant.

Nous étions donc enfin en Europe; tout ce que je voyois étoit ſi nouveau pour moi, je montrois tant d'impatience, je fatiguois les gens de tant de queſtions, chaque objet qui s'offroit à ma vue, me paroiſſoit ſi extraordinaire que j'étois moi-même un objet d'étonement aux yeux de ceux qui m'entouroient. Cependant mes importunités ne mettoient pas toujours les rieurs contre moi, & je payois bien amplement en remarques piquantes ſur l'Amérique, les inſtructions qu'on avoit la complaiſance de me donner ſur l'Europe.

Après avoir paſſé quelque temps en Hollande, nous nous rendîmes en France dans la Ville où mon père eſt né, & l'on me fixa dans le ſein de ſa famille: c'eſt là que je donnai nouvelle carrière à mes goûts, dans le Cabinet de M. Bécœur. Il offroit, pour l'Ornithologie d'Europe, la collection la plus nombreuſe & la mieux conſervée que j'aye jamais rencontrée.

A Surinam, je m'étois fait une manière de déshabiller les Oiſeaux

qui me réuſſiſſoit aſſez bien, mais qui parloit fort peu à l'imagination, encore moins aux yeux. Je ne connoiſſois d'autre méthode que d'en dépoſer les peaux dans de grands livres pour les conſerver; ici, un autre ſpectacle éveilloit tous mes ſens; il falloit, outre le mérite de la conſervation, leur reſtituer leurs formes: ces deux points eſſentiels m'embarraſſoient; je réſolus de m'en faire une étude particulière & je m'y livrai tout entier; j'étois chaſſeur déterminé. Pendant un ſéjour de deux ans en Allemagne, un autre de ſept en Lorraine & en Alſace, je fis un dégât d'oiſeaux incroyable; je voulois auſſi joindre la connoiſſance approfondie des mœurs à la diſtinction des eſpèces, & je n'étois parfaitement ſatisfait de mes chaſſes que lorſque j'étois parvenu à ſurprendre le mâle & la femelle en ſituation qui ne me permît pas de douter de leur ſexe; j'ai ſouvent paſſé des ſemaines entières à épier des eſpèces d'oiſeaux avant de pouvoir me procurer la paire.

C'eſt donc dans l'eſpace de huit ou neuf ans qu'à force de ſoins, de peines, de tentatives & de dégâts, je ſuis parvenu non-ſeulement à rendre à ſes animaux, ſi frêles & ſi délicats, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette conſervation intacte & pure qui fait le mérite de ma collection. C'eſt auſſi par cette longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans le bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, que j'ai appris à diſtinguer les ſexes d'une manière invariable: Art divinatoire, ſi je puis m'exprimer ainſi, que je ne prétends pas donner comme un mérite bien éminent, mais qui eſt l'apanage d'un très-petit nombre d'Ornitologiſtes. Combien de fois ne m'eſt-il pas arrivé de voir dans des Cabinets, d'ailleurs aſſez curieux, tantôt des divorces forcés, tantôt des alliances monſtrueuſes & contre nature; là on place, comme mâle & femelle, deux êtres qui jamais

ne ſe ſont rencontrés; plus loin un mâle & ſa femelle ſont annoncés & claſſés comme deux eſpèces différentes, &c.

J'amaſſois de plus en plus des connoiſſances dans cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire Naturelle; mais j'avoue que, loin de me contenter, elles ne faiſoient que me prouver toute l'inſuffiſance de mes forces: une carrière plus étendue devoit s'ouvrir devant moi; l'occaſion ſembloit m'appeler de loin & m'inviter à ne pas différer plus long-temps.

Dans le courant de 1777, une circonſtance favorable me conduiſit à Paris. Je portai, comme tout Etranger qui arrive pour la première fois dans cette Capitale, mon tribut d'admiration aux Cabinets des Curieux & des Sçavans. J'étois ébloui, enchanté de la beauté, de la variété des formes, de la richeſſe des couleurs, de la quantité prodigieuſe des individus de toute eſpèce qui, comme une contribution forcée, viennent des quatre parties du monde ſe claſſer méthodiquement, autant que cela ſe peut faire, dans un eſpace malheureuſement toujours trop limité. En trois années de ſéjour, je vis, j'étudiai, je connus tous les Cabinets importans; mais, le dirai-je, ces ſuperbes étalages me donnèrent bientôt un mal-aiſe, ils laiſsèrent dans mon ame un vide que rien ne pouvoit remplir; je ne vis plus, dans cet amas de dépouilles étrangères, qu'un dépôt général où les différents êtres rangés, ſans goût & ſans choix, dormoient profondément pour la ſcience. Les mœurs, les affections, les habitudes, rien ne me donnoit des indications préciſes ſur ces choſes eſſentielles! C'étoit l'étude qui, dans ma première jeuneſſe, m'avoit le plus intéreſſé; je connoiſſois, il eſt vrai, divers Ouvrages d'Hiſtoire Naturelle, mais remplis de contradictions ſi rebutantes que le goût qui n'eſt pas encore formé ne peut que beaucoup perdre à les lire: j'avois ſur-tout dévoré les

chefs-d'œuvres immortels conſacrés à la poſtérité par un des plus grands génies ; je brûlois tous les jours un nouvel encens aux pieds de ſa ſtatue ; mais ſon éloquence magique ne m'avoit pas ſéduit au point d'admirer juſqu'aux écarts de ſon imagination, & je ne pouvois pardonner au Philoſophe les exagérations du Poëte.

D'ailleurs & par-deſſus tout, je ſongeois continuellement aux parties du Globe qui n'ayant point encore été fouillées, pouvoient, en donnant de nouvelles connoiſſances, rectifier les anciennes; je regardois comme ſouverainement heureux, le mortel qui auroit le courage de les aller chercher à leur ſource ; l'intérieur de l'Afrique, pour cela ſeul, me paroiſſoit un Pérou. C'étoit la terre encore vierge. L'eſprit plein de ces idées, je me perſuadois que l'ardeur du zèle pouvoit ſuppléer au génie, & que pour peu qu'on fût un obſervateur ſcrupuleux, on feroit toujours un aſſez grand écrivain. L'entouſiaſme me nommoit tout bas l'être privilégié auquel cette entrepriſe étoit reſervée ; je prêtai l'oreille à ſes ſéductions, & de ce moment je me dévouai. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié ne furent capables de m'ébranler ; je ne communiquai mes projets à perſonne. Inéxorable, & fermant les yeux ſur tous les obſtacles, je quittai Paris le 17 Juillet 1780.

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

VOYAGE
Au Cap de Bonne-Espérance.

Impatient de réaliſer mes projets, je me rendis en Hollande. Je viſitai les principales villes de la République, & leurs curioſités; Amſterdam enfin m'offrit des tréſors dont je n'avois nulle idée. Tous les Savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts: entr'autres, je ne pouvois me laſſer d'admirer celui de M. Temminck, Tréſorier de la Compagnie des Indes, & la brillante Collection qu'il renferme. J'y remarquai une foule d'objets précieux que je n'avois jamais vus en France. Tout m'y parut extrêmement rare, & de la conſervation la plus pure. Sa ſuperbe volière auſſi me préſenta, dans une ſuite admirable, le double aſpect de l'Art & de la Nature réunis pour tromper les climats. C'eſt là qu'il eſt permis à l'œil enchanté d'admirer, vivans, les individus les plus beaux & les moins connus; c'eſt là qu'on

voit, par les ſoins aſſidus qu'on leur prodigue, les oiſeaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, ſe propageant, comme s'ils vivoient dans leur pays natal. Ce ſpectacle, je l'avouerai, ſervit encore à redoubler mon ardeur, & me raffermit pour jamais contre tous les obſtacles & tous les périls que j'avois réſolu d'affronter.

Je ne tardai point à me lier particulièrement avec M. Temminck. Cet Amateur me combloit d'honnêtetés; il pouvoit, plus qu'aucun autre, favoriſer mes deſſeins. Je n'héſitai point à les lui confier. Il m'approuva, & me mit bientôt au fait des moyens que je devois employer pour réuſſir; il n'épargna lui-même ni ſoins ni démarches; je fus aſſez heureux pour obtenir la permiſſion de paſſer au Cap ſur un vaiſſeau de la Compagnie. Mon départ fut arrêté. J'obtins de mon reſpectable ami ces recommandations ſi puiſſantes & ſi généreuſes, ſans leſquelles, par une fatalité ſingulière, comme on le verra bientôt, je ſerois infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupois ſans relâche des préparatifs néceſſaires pour ce grand Voyage. Lorſque je me fus procuré tout ce que je prévoyois devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis, & de l'Europe. Une chaloupe vint me recueillir, & me conduiſit au Texel, à bord du *Held-Woltemaade*, vaiſſeau deſtiné pour Ceylan, mais qui devoit relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance. Notre Capitaine ſe nommoit *S** V***. Le vent n'étant point favorable pour ſortir du Texel, nous l'attendîmes pendant huit jours. Dans cet intervalle, j'appris que notre Navire étoit un *ex-voto* de la Compagnie des Indes, en mémoire d'une belle action d'un Habitant du Cap, nommé *Woltemaade*, lequel, pendant une tempête affreuſe, avec le ſecours de ſon cheval, étoit parvenu à ſauver quatorze Matelots d'un Navire naufragé dans la baie de la Table, mais qui lui-même, victime de ſes généreux efforts, avoit péri dans une dernière tentative, accablé par ſa propre fatigue, par celle de ſon cheval, & le poids des malheureux qui s'étoient jetés en foule ſur lui, dans la crainte qu'il ne retournât plus au Vaiſſeau avant qu'il fût entièrement ſubmergé. On peut voir une deſ-

cription très-détaillée & très-attendriſſante de cette cataſtrophe, dans le Voyage au Cap, du docteur Sparmann.

Enfin, le vent s'étant déclaré favorable, nous levâmes l'ancre le 19 Décembre 1781, à onze heures du matin, veille préciſe de la déclaration de guerre de la part des Anglois à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard, la Compagnie ne nous auroit pas permis de partir; ce qui ſeroit venu, fort mal-à-propos, me contrarier & renverſer peut-être toutes mes réſolutions, & plus encore mes eſpérances. Un très-gros temps, & une brume fort épaiſſe nous permirent de traverſer la Manche ſans être aperçus des Anglois; nous gagnâmes la pleine-mer, fendant les flots en toute ſécurité, & ne ſoupçonnant pas que le feu de la guerre ſe fût embraſé de toutes parts. Nous allions tantôt bien, tantôt mal, & ſuivions le *Mercure*, autre vaiſſeau de la Compagnie, qui faiſoit même route que nous, & nous commandoit. Juſques-là, notre Voyage ne nous offrit rien de remarquable; mais nous devions nous reſſentir bientôt de l'ébranlement général.

Je ſavois que, dans une traverſée de trois ou quatre mois, peut-être de ſix, j'éprouverois plus d'un inſtant de déſœuvrement & d'ennui; en conſéquence, je m'étois précautionné là-deſſus avant de partir, & j'avois emporté quelques Livres; parmi mes Traités d'Hiſtoire naturelle, & mes Relations de Voyages, j'avois un *la Caille*. Je m'amuſois de préférence à le lire; mais je me rappelle qu'un jour, tombant ſur un paſſage anti-philantropique, & plein de fanatiſme, je jetai tout-à-coup le Livre avec humeur, & me promis bien de n'en pas continuer la lecture. Voici ce paſſage: « L'uſage d'aller à la chaſſe des Négres fugitifs & bri-» gands, comme à celle des animaux ſauvages, n'a rien qui » puiſſe choquer la délicateſſe Européenne; du moment où des » hommes utiles dans la Société renoncent à leur état, par un » eſprit de libertinage & de cupidité, ils ſe dégradent au-deſſous » des bêtes, & méritent les plus rigoureux traitemens ». Mais depuis, réfléchiſſant au caractère humain, doux & ſi tolérant, dont on fait par-tout honneur à ce Savant, je repris ſon Livre & j'y trouvai ces réflexions: « Préjugé à part, lequel eſt préférable

» à l'autre, de celui qui cultive les Arts, & qui invente des » exceptions contraires aux règles de la loi naturelle, ou de » celui qui, content du premier néceſſaire, ſe conduit ſuivant les » maximes d'une équité ſtricte & ſcrupuleuſe»? Je me rappelai alors que les Lettres & les Sciences avoient perdu l'Abbé de la Caille avant qu'il eût mis la dernière main à ſon Journal, & je rejetai ſur l'ignorance barbare de l'Editeur ce paragraphe infâme, qui ne pouvoit, en aucune manière, être échappé à la plume d'un Prêtre, d'un Savant, d'un Philoſophe.

Le premier Février 1781, étant par trois degrés nord de la ligne, nous fûmes avertis, au point du jour, qu'on découvroit une voile à l'horizon; le *Mercure* étoit alors en avant preſque hors de vue, & nous avions un calme plat; toutes nos lunettes furent inutilement braquées; ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous pûmes diſtinguer & reconnoître que ce n'étoit qu'un petit bâtiment. Les uns le croyoient François, d'autres ſoutenoient qu'il étoit Anglois; chacun raiſonnoit à ſa façon, & formoit des conjectures, en attendant les certitudes. On s'aperçut, quelques heures après, qu'il ſe faiſoit remorquer par deux chaloupes, & qu'il venoit à nous, à force de rames. C'étoit, aſſuroit-on alors, un bâtiment en détreſſe qui s'approchoit pour demander du ſecours; nous le laiſſions arriver fort tranquillement. Vers les trois heures après midi, le voyant à la demi-portée, nous aſſurâmes notre Pavillon par un coup de canon en blanc; mais nous fûmes étrangement ſurpris de recevoir, dans notre dunette, un boulet qui fut ſuivi de toute la bordée; le Corſaire en même temps arbora Pavillon Anglois.

Je chercherois en vain à peindre l'étonnement, la ſtupéfaction de tout l'équipage dans cette aventure imprévue. Il n'y avoit peut-être pas ſur le vaiſſeau un ſeul homme qui ſe fût jamais trouvé à une action. Le Capitaine & les Officiers, habitués à voyager paiſiblement, n'avoient jamais commandé en pareille circonſtance: attaqués de la ſorte, ſans s'y être attendus, ſans avoir eu le temps de faire aucuns préparatifs, ni même de ſe baſtinguer, on ſe figure aiſément quelle devoit être la conſternation

de ces pauvres gens. L'épouvante, & ſur-tout la confuſion, étoient peintes ſur tous les fronts. Les Officiers crioient à tue-tête ; les Soldats, toutes recrues, qui n'avoient jamais chargé un fuſil, ne ſavoient auquel entendre, à quoi répondre ; en un mot, à ſept heures du ſoir, nous n'avions pas encore brûlé une amorce. Le Corſaire nous canonnoit ſans relâche ; il nous ſommoit de nous rendre, nous menaçant de nous couler à fond, ſi nous réſiſtions plus long-temps. Notre Capitaine, dans une agitation convulſive, ne ceſſoit de lui crier qu'il n'étoit point maître de ſe rendre ainſi à diſcrétion, qu'il falloit, pour cela, s'adreſſer au *Mercure*, qui étoit ſon Commandant. Le bon-homme avoit entièrement perdu la tête.

Enfin, comme par miracle, un petit vent s'étant élevé, le *Mercure* s'approche & demande à notre Capitaine pourquoi on ne tiroit pas ; il lui répond qu'il avoit attendu ſes ordres, & que c'étoit au Commandant à donner le ſignal pour ſe battre ; excuſe tout-à-fait plaiſante dans la bouche d'un marin attaqué par un petit bâtiment de ſeize pièces de huit, tandis qu'il en avoit trente-deux d'un plus gros calibre, pluſieurs pierriers, & trois cents hommes, outre l'équipage !

Le *Mercure* commençant à tirer, nous commençâmes auſſi à faire feu de tous bords ; &, quoique le *Mercure* ſe trouvât entre l'Anglois & nous, n'importe, nous tirions toujours. Nos gens, que ce déſordre favoriſoit, s'étoient enivrés à qui mieux-mieux ; ils alloient, couroient ſans ſavoir où, ſe heurtoient, chanceloient, revenoient ſans ſavoir pourquoi ; on crioit ; on pleuroit d'un côté ; on juroit ; on ſe cachoit d'un autre ; le Chapelain lui-même, ſans doute pour ſe donner du courage, n'avoit pas craint de ſe livrer aux mêmes excès ; je le vis, une lanterne à la main, deſcendre à la Sainte-Barbe remplie de vingt-cinq milliers de poudre deſtinés pour Ceylan, & en rapporter, ſans la moindre précaution, de quoi faire des cartouches ; car il eſt à remarquer qu'il n'y en avoit pas une ſeule de proviſion, & que, depuis le matin, on n'avoit pas ſongé à en préparer.

Après avoir abymé toutes nos manœuvres, & nous avoir

criblés de toutes parts, le Corſaire nous abandonna à onze heures du ſoir. Il étoit fort loin que nous tirions toujours Quel beau moment pour les Poltrons ! Comme ils ſe démenoient alors, & parcouroient le pont d'un pas ferme, hauſſant la voix, & provoquant l'ennemi qu'ils n'entendoient plus! Pourtant on le craignoit encore; perſonne n'oſa ſe coucher. Je paſſai, comme les autres, toute la nuit au bel air, étendu ſur un ſac au milieu des fuſils rangés; mais, à tous momens, réveillé par les alertes très-vives de ceux qui faiſoient la garde, & que le bruit des canons Anglois pourſuivoit ſans ceſſe. On peut ſe faire une idée du déſordre qui avoit régné dans cette bagarre : le lendemain, lorſqu'on flamba les pièces, on trouva des canons remplis juſqu'à la bouche, & qui contenoient juſqu'à trois charges de poudre, alternativement entaſſées l'une ſur l'autre, avec autant de boulets. Pluſieurs fuſils avoient été chargés les balles les premières : je ſuis bien perſuadé que, ſans le *Mercure*, nous euſſions été pris; heureuſement nous en fûmes quittes pour la peur. Il n'y avoit effectivement que ce fantôme capable de conſterner des Officiers, au point de ſe laiſſer canonner, pendant quatre heures, ſans oſer ripoſter par un ſeul coup. L'Anglois croyoit certainement que nous n'avions point de canons, ou que ceux qu'il voyoit étoient de bois; la moindre réſiſtance, de notre part, lui eût fait auſſitôt lâcher priſe, & ſans doute il ſe ſeroit retiré plus vîte qu'il n'étoit venu.

Je n'achèverai point ce tableau, vraiment digne des crayons plaiſans de Calot, ſans rapporter un dernier trait qui rappelle le rire ſur mes lèvres, au moment où j'écris. J'errois çà & là de la dunette au pont & du pont à la chambre (car, n'ayant point de commiſſion ſur le navire, je n'avois aucun ordre à donner ni à recevoir), j'aperçus le Gardien des papiers de la Compagnie fidélement aſſis auprès de la boîte myſtérieuſe, & tout prêt à la lancer par la fenêtre au moindre ſignal d'un péril imminent. Celui-là du moins étoit à ſon poſte : mais le devoir l'y fixoit beaucoup moins que la terreur. Elle s'étoit emparée de tous ſes ſens. « Vaillant, s'écria-t-il, Vaillant, c'eſt fait de nous. Eh ! mon

» ami, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus » ! Je faiſois mes efforts pour le raſſurer, & l'engageois à changer d'air, afin qu'il changeât de contenance; un boulet vint traverſer la chambre avec un fracas horrible ; je vis mon homme tomber comme une maſſe, immobile, & ſans mouvement; je le crus mort ; mais peu à peu il ſe releva de lui-même en pouſſant de profonds ſanglots. Pour cette fois, je ne pus tenir à cette ſcène touchante, & j'allai plus loin donner un libre cours à mes éclats de rire.

N'étoit-il pas odieux, que des hommes faits par leur état, par leur âge & leur expérience, pour donner des exemples de bravoure & d'honneur, y manquaſſent d'une façon ſi honteuſe, dans une circonſtance où il ne falloit qu'une minute pour diſſiper toute alarme, & faire rentrer dans le néant le chétif Corſaire qui nous harceloit ; tandis qu'au contraire des enfans, à peine aſſez forts pour ſoulever un cable, avoient montré vingt preuves de zèle, de conſtance & d'intrépidité. Ce qui me révoltoit davantage & me divertiſſoit en même temps, c'eſt qu'on paroiſſoit convaincu, le lendemain, qu'on avoit coulé bas le bâtiment Anglois qui avoit diſparu. Je ne pouvois entendre, ſans murmurer, les complimens réciproques qu'on s'adreſſoit ſur la manière vigoureuſe dont chacun s'étoit défendu la veille; mais, au contraire, fermement perſuadé que l'ennemi n'avoit pas même reçu un ſeul de nos boulets, je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter, & de dire mon ſentiment ſur-tout au premier Pilote, *Van Groenen*, que j'avois vu ſe comporter le plus mal pendant l'Action, & qui, pour le moment, montroit beaucoup d'orgueil & de jactance; les Matelots rioient ſous cape ; il s'en aperçut ; mais le plus grand nombre ne pouvant, en conſcience, ſe déclarer pour lui, il fallut bien qu'il s'en tînt au bon témoignage de ſon amour-propre. Pour couronner l'œuvre, le Médecin *Engelbregt*, qui, pendant toute l'action, s'étoit caché à fond de cale, fut chargé, en ſa qualité de Docteur, de faire le journal de cette brillante action. Je pris la liberté de railler l'Ecrivain, comme j'avois fait les autres ; il ne put prendre ſa revanche, car j'eus le bonheur de me bien porter ; il n'en fut pas ainſi du Pilote ; il ſe vengea

de mes plaiſanteries par tous les déſagrémens qu'il étoit en ſon Pouvoir de me faire eſſuyer pendant la route. Ils ne furent pas de longue durée; car, à dater de cette aventure ſingulière, le reſte du Voyage s'écoula fort heureuſement. Nous eûmes toujours bon vent; après trois mois dix jours de traverſée, nous découvrîmes les montagnes du Cap, qu'éclairoit alors le plus beau ciel; j'en pris le deſſin; &, le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la Baie de la *Table*.

Le Capitaine de port, M. Staring, vint à bord; il nous confirma la déclaration de guerre dont la Colonie étoit déjà informée par une Frégate Françoiſe; le lendemain, je me rendis à terre, & m'empreſſai d'aller ſaluer les perſonnes auxquelles j'étois recommandé, & de leur remettre mes lettres. Je fus accueilli avec honnêteté, même avec diſtinction; M. Boers, Fiſcal, & M. Hacker eurent pour moi toutes les prévénances de l'amitié: je ſentis que je ne les devois point à cette politeſſe d'uſage qui remplace ailleurs, par de vaines grimaces, ce beſoin ſi cher d'obliger ſon ſemblable, & n'eſt qu'un art perfide de tromper mieux la crédule franchiſe d'un Etranger; ils m'offrirent tous les ſervices que mes recommandations, & leur rang diſtingué me mettoient en droit d'en attendre. J'y comptai: j'avois affaire à des Hollandois.

J'étois impatient de connoître ce pays nouveau, où je me voyois tranſporté comme en ſonge. Tout ſe préſentoit à mes regards ſous un aſpect impoſant, & déjà je meſurois de l'œil les déſerts immenſes où j'allois m'enfoncer.

La ville du Cap eſt ſituée ſur le penchant des montagnes de la Table & du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'alonge juſques ſur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne ſont point commodes, parce qu'elles ſont mal pavées. Les maiſons, preſque toutes d'une bâtiſſe uniforme, ſont belles & ſpacieuſes: on les couvre de roſeaux, pour prévenir les accidens que pourroient occaſionner des couvertures plus lourdes, lorſque les gros vents ſe font ſentir; l'intérieur de ces maiſons n'annonce point un luxe frivole; les meubles ſont d'un goût ſimple & noble. Jamais on

n'y

n'y voit de tapiſſeries ; quelques peintures & des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la Ville, par la place du château, offre un ſuperbe coup-d'œil. C'eſt là que ſont aſſemblés, en partie, les plus beaux édifices. On y découvre, d'un côté, le jardin de la Compagnie dans toute ſa longueur ; de l'autre, les fontaines dont les eaux deſcendent de la Table par une crevaſſe qu'on aperçoit de la Ville & de toute la rade. Ces eaux ſont excellentes, & fourniſſent avec abondance à la conſommation des Habitans, ainſi qu'à l'approviſionnement des Navires qui ſont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits, & les femmes charmantes. J'étois ſurpris de voir celles-ci ſe parer, avec la recherche la plus minutieuſe de l'élégance de nos dames Françoiſes ; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs graces ; comme ce ſont toujours les Eſclaves qui donnent le ſein aux enfans du Maître, la grande familiarité qui règne entr'eux influe beaucoup ſur les Mœurs & l'Education. Celle des hommes eſt plus négligée encore, ſi l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire inſtruire ; car on ne voit au Cap d'autres Inſtituteurs que des Maîtres d'Ecriture.

Les femmes touchent preſque toutes du clavecin ; c'eſt leur unique talent. Elles aiment à chanter, & ſont folles de la danſe : auſſi eſt-il rare qu'il n'y ait pas pluſieurs bals par ſemaine. Les Officiers des Navires en relâche, qui ſont en rade, leur procurent ſouvent ce plaiſir. A mon arrivée, le Gouverneur s'étoit mis dans l'uſage de donner, tous les mois, un bal public, & les perſonnes diſtinguées de la Ville ſuivoient ſon exemple.

J'étois étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une Colonie où il arrive tant d'Etrangers ; mais il eſt vrai qu'on trouve à peu près à ſe loger chez tous les Particuliers. Le prix ordinaire, pour la chambre & la table, eſt une piaſtre par jour ; ce qui eſt aſſez cher quand on ſonge à la valeur modique des denrées du Pays : lors de mon ſéjour, la viande de boucherie étoit à très-bas prix. J'ai vu donner treize livres de mouton pour un *Eſcalin* (douze ſous de France) ; un bœuf pour douze à quinze *Rixdaalers*

(quatre liv. dix ſous le Rixdaaler); dix quartes de bled pour quatorze à quinze Rixdaalers; ainſi du reſte. A la vérité, pendant la guerre, tout étoit extraordinairement renchéri; &, dans les derniers temps, on payoit quarante-cinq Rixdaalers (deux cent-deux liv. de France) un miſérable ſac de pommes-de-terre, & cinquante ſous un petit chou-pomme. Cependant le prix des penſions n'étoit point, pour cela, augmenté.

Le poiſſon eſt très-abondant au Cap; parmi les eſpèces les plus eſtimées, on diſtingue le *Rooman*, poiſſon rouge de la baie *Falſo*, le *Klepvis*, qui n'a point d'écailles. Celui-ci ſe prend dans les rochers qui bordent la mer; le *Steenbraaſen*, le *Stompneus* & quelques autres. Ces poiſſons excellens figurent excluſivement ſur les bonnes tables. Les huitres ſont très-rares; on n'en trouve que dans la baie *Falſo*; Mais l'anguille eſt plus rare encore; jamais je n'y ai vu d'écreviſſes; on y mange des oreilles de mer, nommées *Klepkouſen*.

Il faut s'éloigner de pluſieurs lieues du Cap, pour ſe procurer du gibier; le plus commun ſont le *Steenbock*, le *Duyker*, le *Reebock*, le *Grysbock*, le *Bontebock*, toutes différentes eſpèces de Gazelles dont je parlerai plus amplement dans ma Deſcription des quadrupèdes; le Liévre, ſur-tout la petite eſpèce qu'on nomme le *Liévre de dune*, eſt aſſez abondant; mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre auſſi des Perdrix de diverſes eſpèces plus ou moins groſſes, plus ou moins délicieuſes que dans nos Contrées; mais la Caille & la Bécaſſine ne diffèrent point de celles d'Europe. On ne les voit là qu'à leur paſſage.

Quoi que puiſſent dire les enthouſiaſtes du Cap, il me ſemble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raiſin ſeul m'y parut délicieux; les ceriſes ſont rares & mauvaiſes; les poires & les pommes ne valent pas mieux, & ne ſe conſervent point. En revanche, les citrons & les oranges, de l'eſpèce ſur-tout appelée *Naretyes*, ſont excellens; les figues délicates & ſaines; mais la petite banane, autrement le piſan, eſt de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que dans un auſſi beau Pays, ſous un ciel auſſi

pur, ſi l'on excepte quelques baies aſſez fades, il ne ſe trouve aucun fruit indigène ? L'aſperge & l'artichaut ne croiſſent point au Cap ; mais tous les autres légumes d'Europe y ſemblent naturaliſés : on en jouiroit toute l'année, ſi le vent de Sud-Eſt, qui règne pendant trois mois, ne deſſéchoit la terre au point de la rendre incapable de toute eſpèce de culture ; il ſouffle avec tant de furie, que, pour préſerver les plantes, on eſt obligé de faire, à tous les carreaux du jardin, un entourage de forte charmille. La même choſe ſe pratique à l'égard des jeunes arbres qui, malgré ces précautions, ne pouſſent jamais de branches du côté du vent, & ſe courbent toujours du côté oppoſé ; ce qui leur donne une triſte figure : en général, il eſt très-difficile de les élever.

J'ai ſouvent été témoin des ravages de ce vent ; dans l'eſpace de vingt-quatre heures, les jardins les mieux fournis ſont en friche & balayés ; c'eſt depuis Janvier juſqu'en Avril qu'il règne ſur toute la pointe de l'Afrique, & fort avant dans les terres. Il eſt arrivé, dans mes Voyages, que mes chariots en ont été renverſés ; il ne me reſtoit ſouvent d'autre parti à prendre que de les attacher à de gros buiſſons, pour les empêcher de culbuter.

Ce vent s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cîme de la montagne de la *Table*, du côté de celle du *Diable*. L'air commence alors à devenir plus frais ; peu-à-peu le nuage augmente & ſe développe. Il groſſit au point que tout le ſommet de la Table en eſt couvert ; on dit alors communément que *la montagne a mis ſa perruque*. Cependant le nuage ſe précipite avec violence & pèſe ſur la Ville ; on croiroit qu'un déluge va l'inonder & l'enſevelir ; mais, à meſure qu'il gagne le pied de la montagne, il ſe diſſipe ; il s'évapore ; il ſemble qu'il ſe réduiſe à rien. Le ciel continue d'être calme & ſerein ſans interruption. Il n'y a que la montagne qui ſe reſſente de ce court moment de deuil qui lui dérobe la préſence du ſoleil.

J'ai ſouvent paſſé des matinées entières à examiner ce phénomène ſans y rien comprendre ; mais, dans la ſuite, lorſque j'ai fréquenté la baie *Falſo*, du côté oppoſé de la montagne, j'ai

joui pluſieurs fois du plaiſir d'en voir le commencement & les progrès. Le vent s'annonce d'abord très-foiblement, chariant avec lenteur une eſpèce de brouillard qu'il ſemble détacher de la ſuperficie de la mer. Ce brouillard s'amaſſe, ſe preſſe par l'obſtacle que lui oppoſe, dans ſon chemin, la montagne de la Table du côté du Sud; c'eſt alors que, pour la franchir, il s'entaſſe peu-à-peu, & que, roulant ſur lui-même, il s'élève avec effort juſqu'au ſommet, & montre à la ville le petit nuage blanc qu'a déjà annoncé le vent qui ſouffle depuis quelques heures, par les faces de la Table dans la Rade & les environs.

La durée ordinaire de cette eſpèce d'orage eſt de trois jours conſécutifs; quelquefois il continue ſans relâche beaucoup plus long-temps; ſouvent auſſi il ceſſe tout d'un coup; l'atmoſphère alors devient brûlant; &, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de ceſſer pluſieurs fois de cette manière, c'eſt un pronoſtic aſſuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne ſoit pas abſolument dangereux pour les Navires, il n'eſt pas ſans exemple qu'il en ait incommodé pluſieurs; quand il eſt trop impétueux, par prudence & pour éviter juſqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; mais, lorſqu'il ne charie point de brouillards avec lui, il eſt nul pour la Ville, & ſouffle uniquement dans la Rade. Ce n'eſt donc que l'amas des brouillards qui, venant à ſe précipiter, occaſionne ces terribles ouragans. Souvent il eſt preſqu'impoſſible de traverſer les rues; &, malgré l'exactitude & l'empreſſement avec leſquels on ferme & portes & fenêtres & volets, la pouſſière pénètre juſqu'aux armoires & aux malles. Tout incommode qu'il ſoit, ce vent procure cependant un grand bien à la Ville. Il la purge des vapeurs méphitiques, occaſionnées par les immondices qui s'amaſſent naturellement au bord de la mer, par celles que les Habitans y font jetter, &, plus que cela, par les débris enſanglantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point uſage des pieds, des têtes, ni des inteſtins des animaux qu'ils égorgent, jettent & laiſſent aux portes des boucheries, où ils s'amaſſent en tas, ſe corrompent, empoiſonnent l'air & les Habitans, & fomentent ces

Vuë des Montagnes du Cap de Bonne Esperance, couvertes des nuages du Sud-Est.

maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la ſaiſon où le Sud-Eſt n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux & le plus cruel eſt le mal de gorge. Les perſonnes les plus robuſtes y ſuccombent en trois ou quatre jours. C'eſt un coup violent qui ne donne pas le temps de ſe reconnoître.

La petite-vérole eſt une autre peſte pour toutes les Colonies. Cette partie du Globe ne la connoiſſoit point avant l'arrivée des Européens; &, depuis qu'elle appartient aux Hollandois, on l'a vue à deux doigts de ſa deſtruction. La première fois ſur-tout qu'elle ſe manifeſta, plus de deux tiers des Colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots; il ſembloit que cette maladie les attaquât de préférence: aujourd'hui même ils y ſont fort ſujets.

Ce ſont des vaiſſeaux arrivant d'Europe qui ont fait ce préſent à cette Colonie. Auſſi a-t-on grand ſoin d'envoyer les Chirurgiens de la Compagnie pour en faire la viſite la plus ſcrupuleuſe, à leur arrivée dans la Rade. Au moindre veſtige de ce mal, toute communication de l'équipage avec la Ville & les Habitans leur eſt rigoureuſement interdite. On met un *embargo* ſur la cargaiſon dont on ne ſouffre pas que la moindre partie vienne à terre. On fait, jour & nuit, une garde ſévère. Si l'on apprenoit qu'un Capitaine eût trouvé quelque moyen de cacher cette maladie ſur ſon Bord, lui & ſes Officiers ſeroient ſur le champ dégradés & condamnés à une forte amende, ſi c'étoit un Vaiſſeau de la Compagnie: j'ai dit *ſes Officiers*, parce que chacun d'eux, tenu de répondre du Vaiſſeau pour la partie qui le concerne, il ne ſeroit pas poſſible de cacher la contagion ſans le conſentement & le complot unanimes de tout l'équipage. Si le Navire étoit étranger, rien ne pourroit le ſauver de la confiſcation.

La ſaiſon des pluies commence ordinairement vers la fin d'Avril. Elles ſont plus abondantes & plus fréquentes à la Ville que partout ailleurs dans les environs: en voici la raiſon naturelle; le vent du Nord fait au Cap ce que fait en France celui du Sud-Oueſt; il voiture les nuages qui, paſſant ſur la Ville, vont s'arrêter

& ſe briſer contre la *Table*, le *Diable* & le *Lyon*; les pluies ſont alors continuelles au Cap, tandis que, deux lieues à la ronde, on jouit du plus beau ciel & du temps le plus ſec; quelquefois, elles tombent ſur toute la partie qui ſe trouve entre la baie de la *Table* & la baie *Falſo*, à l'Eſt de cette chaîne de monts énormes qui s'étend juſqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté Oueſt eſt pur & ſans nuages. C'eſt une foible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel & du Malabar, excepté qu'ici ce ſpectacle eſt plus merveilleux, parce qu'il eſt plus ſenſible & plus rapproché. En effet, de deux amis partant enſemble de la Ville pour aller à la baie *Falſo*, celui qui prend ſa route à l'Eſt de la montagne emporte ſon parapluie, celui qui va par l'Oueſt emporte ſon paraſol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant & trempé de ſueur, l'autre mouillé & glacé par la pluie.

Les Étrangers ſont généralement bien accueillis au Cap, chez les perſonnes attachées au ſervice de la Compagnie & quelques autres Particuliers; mais les Anglois y ſont adorés, ſoit qu'il y ait de l'analogie dans les mœurs des deux Nations, ſoit plutôt parce qu'ils affectent beaucoup de généroſité. Ce qui doit paſſer pour conſtant, c'eſt qu'on s'empreſſe, dès qu'il en arrive, à leur offrir des logemens. En moins de huit jours, tout eſt Anglois dans la maiſon qu'ils ont choiſie, & le maître & la femme & les enfans en prennent bientôt toutes les manières. A table, par exemple, le couteau ne manque jamais de faire les fonctions de la fourchette.

De toutes les Nations, la Françoiſe eſt la moins conſidérée. La Bourgeoiſie ſur-tout ne peut la ſouffrir. Cette haine eſt portée au point que ſouvent j'ai ouï dire à des Habitans qu'ils aimoient mieux être pris par les Anglois que de devoir leur ſalut aux armes de la Nation Françoiſe. Je prenois d'abord ces diſcours pour de l'exagération, & penſois, au contraire, que ces gens-là ſe faiſoient une illuſion de commande pour diminuer, à leurs propres yeux, le mérite des ſervices que leur rendoit actuellement la France, & ſe diſpenſer tout bas du fardeau de la reconnoiſſance.

Quoi qu'il en ſoit, je crois aujourd'hui que les François auroient eu beaucoup à ſe plaindre de cette Colonie, ſi quelques perſonnes diſtinguées, dont la prudence mettoit un frein aux murmures de la multitude, n'avoient un peu balancé l'injuſtice de cette inimitié par tous les ſervices obligeans & les ſecours eſſentiels dont les circonſtances leur faiſoient un devoir. Ces hommes recommandables ne ſont point inconnus au Miniſtère de France, qui honora l'un d'eux de lettres de remercîmens de la part du Souverain. Eh! qui n'a point eu à ſe louer des procédés nobles & déſintéreſſés de M. Boers, Fiſcal, & n'en conſerve à jamais la mémoire dans ſon cœur! Je lui rends, pour ma part, un hommage bien ſincère & bien pur. Puiſſe cette vérité qui m'échappe répandre autant le ſouvenir de ſon nom, qu'elle affligera ſa modeſtie!

DÉPART

Pour la Baie de Saldanha.

Les nouvelles de la rupture entre l'Angleterre & la Hollande répandues avant notre arrivée, celles plus poſitives encore que nous apportions, que l'ennemi ne s'endormoit pas, firent craindre qu'on ne le vît inceſſamment arriver. En conſéquence, le Gouvernement jugea qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que les Navires en rade dans la baie de la Table, devoient ſe réfugier à l'inſtant dans celle de Saldanha, où ils pourroient échapper plus ſûrement aux recherches des Anglois : l'ordre en fut donné à tous les Capitaines. Cet événement ſembloit favoriſer mes deſſeins, & je me propoſai de partir avec la flotte. M. *Vangenep*, qui commandoit le *Mildelbourg*, eut la bonté de m'offrir un très-agréable logement ſur ſon Bord, & toutes les facilités pour m'occuper fructueuſement des recherches que je méditois, lorſque nous ſerions dans la Baie; j'acceptai ſes ſervices avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance; je fis embarquer mes effets; le

10 du mois de Mai nous mîmes à la voile, accompagnés de quatre autres Vaiſſeaux ; &, le lendemain, nous mouillâmes à Saldanha.

Ce Golfe s'enfonce diagonalement, ſur la droite de ſon embouchure, d'environ ſept à huit lieues ; à gauche, en entrant, on trouve une petite Anſe, nommée *Hoetjes-Bay* ; dix ou douze Vaiſſeaux de guerre peuvent y ancrer ſur un bon fond ; il eſt facile à des Bâtimens plus foibles de pénétrer plus avant, même juſqu'à la petite iſle de *Schaapen-Eyland*, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap ; mais, dans les mauvaiſes mouſſons, elle change de nature, & devient excellente. Les Payſans des environs apportent aux Navires qui ſéjournent dans cette Baie des proviſions de toute eſpèce, à beaucoup meilleur marché qu'à la Ville, de telle ſorte enfin qu'un Navire venant d'Europe, contrarié par le vent Sud-Eſt qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchiſſemens en abondance. La Compagnie entretient, près de là, un poſte de quelques hommes, ſous les ordres d'un Caporal-Commandant qui, dès qu'il aperçoit un Navire à l'embouchure de la Baie, envoie par terre un Exprès pour en donner avis au Gouverneur.

Les Cachalots, eſpèce de Baleine que les Hollandois appellent *Noord-Kaaper*, abondent & jouent continuellement dans ce baſſin. Je leur ai ſouvent envoyé des balles, lorſqu'ils ſe levoient droit au-deſſus de la mer ; il ne m'a jamais paru que cela leur fit le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuſe quantité de Lapins dans la petite iſle de Schaapen-Eyland. Elle devint notre garenne. C'étoit une bonne reſſource pour nos équipages.

Le gibier de toute eſpèce fourmille dans les environs. On y trouve principalement des petites Gazelles, nommées *Steenbock*, & toutes celles dont j'ai parlé. On y voit auſſi des Perdrix & du Liévre ; l'embarras de monter ou de deſcendre continuellement dans les ſables qui bordent toute cette plage, en rend la chaſſe très-pénible & très-fatigante. Les Panthères y ſont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce

que

que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne ſont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le Commandant du poſte me propoſa de chaſſer avec lui. Le lendemain, nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyons beaucoup de gibier, & nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une ſeule pièce; vers le déclin du jour, le haſard nous ayant ſéparés, comme ſi le ſort eut voulu me familiariſer tout d'un coup avec les dangers que j'étois venu chercher de ſi loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendois guères, & je fis, pour la première fois, une épreuve un peu rude, & qui fera friſſonner plus d'un brave Citadin. Les coups de fuſil que je tirois çà & là éveillèrent une petite Gazelle; mon chien ſe mit à la pourſuivre; &, s'arrêtant à un très-gros buiſſon, il commença ſes aboyemens, tournant ſans ceſſe autour du buiſſon. J'imaginai que la Gazelle s'y étoit retirée; j'accourus, dans l'eſpérance de la tuer; ma préſence & ma voix excitoient merveilleuſement mon chien. J'attendois, à chaque inſtant, que la Gazelle parût; mais, laſſé de ne rien voir ſortir, j'entrai moi-même dans l'épaiſſeur du buiſſon, frappant de côtés & d'autres avec mon fuſil pour écarter les branches qui me coupoient le paſſage. Je n'exprimerai jamais, comme je l'ai ſenti, la ſtupeur & l'effroi qui me glacèrent, lorſque, parvenu juſqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme & furieuſe Panthère. Son geſte, dès qu'elle m'aperçut, ſes prunelles ardentes & fixées ſur moi, ſon cou tendu, ſa gueule à demi béante, & le ſourd hurlement qu'elle laiſſoit échapper, ſembloient trop annoncer ma deſtruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuſe de mon chien me ſauva. Il tint l'animal en arrêt, & le fit balancer entre ſa fureur & ſa crainte. Je reculai doucement juſqu'aux bords du buiſſon; mon admirable chien imitoit tous mes mouvemens, ſerrant de près ſon maître, & réſolu ſans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine, & repris, au plus vîte, le chemin du poſte, regardant de temps en temps derrière moi. Cependent j'entendois, dans l'éloignement, des coups de fuſil tirés par intervalle. Je jugeai bien qu'ils étoient de mon Compagnon qui

me cherchoit. Il faiſoit nuit ; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, & le laiſſai tirer à ſon plaiſir ; il arriva enfin, mais fort tard. Sa ſurpriſe, en me voyant ſain & ſauf & bien entier, fut égale à ſa joie. Il m'avoua qu'il avoit jugé, par la façon dont mon chien aboyoit, que j'étois aux priſes avec une Hiène ou quelque Tigre, & que ne m'entendant point répondre à ſes coups de fuſil, il m'avoit cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorſque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire ; mais ce qu'il m'apprit à ſon tour ſur ce que j'aurois dû tenter dans cette rencontre, me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reſte, ſi nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là étoit la première que j'euſſe ainſi contemplée, & j'ignorois complètement comment il falloit s'y prendre avec les Panthères. C'eſt ainſi que j'amuſois mes loiſirs, & me préparois inſenſiblement à de plus grands dangers !

Nous nous rendions fort ſouvent à l'île *Schaapen* pour y tuer des Lapins. Dans une de ces promenades, qui juſques-là ne nous avoient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout d'un coup à côté de notre chaloupe un Cachalot qui nous fit une peur effroyable ; il étoit ſi près que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer, & ne nous engloutît à jamais ſous ſon énorme poids, nos Matelots ſautèrent à l'eau ; mais celui qui étoit au gouvernail revira ſi leſtement que nous évitâmes le monſtre. Cet animal s'étoit élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arroſa tous en replongeant, & notre chaloupe reçut une ſi violente commotion, qu'elle faillit d'être ſubmergée. Il eſt certain que, ſans la préſence d'eſprit de notre Pilote, aucun de nous n'échappoit à la mort.

Le Cachalot porte ordinairement ſoixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il ſe dreſſe perpendiculairement au-deſſus de la mer, juſqu'à moitié de ſa longueur ; &, lorſque cette lourde maſſe retombe, le bruit d'un coup de canon & le bruit de ſa chute n'ont point de différence.

Un ſoir que nous étions à ſouper, notre Vaiſſeau fit un mouvement convulſif ſi extraordinaire que, ne ſachant ce que ce

pouvoit être, nous quittâmes précipitamment la table pour courir au Tillac. L'alarme étoit générale dans tout l'équipage ; Vangenep croyoit que nous avions chaſſé ſur nos ancres, & que nous battions au rocher ſur lequel nous étions dérivés ; mais, remarquant, par la poſition des autres vaiſſeaux, que nous n'avions point changé de place, on jugea que ce devoit être autre choſe, & l'inquiétude ne fit que redoubler. On chercha la cauſe de ce mouvement précipité. Enfin on entrevit un Cachalot. Il s'étoit élevé à l'Avant, & venoit de paſſer, en replongeant, entre nos deux cables qui ſe croiſoient. Comme il ſe trouvoit arrêté par l'extrémité de ſa queue dont l'envergure eſt exceſſivement large, les efforts furieux qu'il faiſoit pour ſe débarraſſer avoient ſecoué & ſecouoient encore le Vaiſſeau. On ſauta à l'inſtant dans les chaloupes ; on courut aux harpons ; mais l'obſcurité de la nuit retarda malheureuſement la manœuvre néceſſaire pour le prendre ; &, dans le moment où les chaloupes l'approchoient, il ſe dégagea. Tout le monde en fut fâché. En mon particulier, je le regrettai beaucoup juſqu'au moment où le haſard en mit un, dans la ſuite, à ma diſpoſition. Le danger paſſé, nous vinmes nous remettre à table ; &, comme une fauſſe alarme eſt toujours le ſignal d'une joie très-vive, nous nous amusâmes à nous perſiffler les uns les autres, à dépeindre réciproquement les impreſſions différentes que la frayeur avoit faites ſur chacun des Convives, & perſonne ne fut épargné.

La promptitude des ordres, & la vigilance de Vangenep, dans cette occaſion, m'étoient un sûr indice qu'il avoit eu lui-même beaucoup d'inquiétude ; mais il n'en avoit rien laiſſé paroître ; tant il eſt vrai que le ſang froid du Chef maſque le péril, & raſſure la foule ! Telle doit être, juſqu'au dernier moment, la conduite d'un bon Marin. La conſternation eſt bientôt générale, quand l'équipage voit l'épouvante écrite ſur le front de ſon Capitaine. Je me rappelois bien alors l'épreuve que j'en avois faite, en paſſant ſous la ligne, lorſque nous nous étions laiſſé canonner honteuſement par un petit Corſaire.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Daſſen Eyland* (île des Marmotes) ; j'ignore ſi, dans

les temps antérieurs, on y voyoit de ces animaux; mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les Voyageurs m'avoit appris qu'un Navire Danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, étoit venu ſe mettre à l'abri dans cette Baie, & qu'après quelque ſéjour, le Capitaine y étant mort, ſon équipage l'avoit enterré dans la petite île, & lui avoit élevé un Tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au *Schaapen-Eyland*, je paſſois à la hauteur de cette île, un bruit ſourd qui avoit quelque choſe d'effrayant venoit frapper mon oreille. J'en parlai à mon Capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaiſir & m'intéreſsât, nous y ferions une deſcente; qu'il ſeroit curieux lui-même de voir le Tombeau Danois. Dès le matin, il donna ſes ordres; nous partîmes.

A meſure que nous approchions, ce bruit ſourd piquoit notre curioſité, d'autant plus que la mer, ſe briſant avec violence contre les rochers qui formoient le rempart de cette île, ajoutoit encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cauſe.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre; car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'alongeoit avec violence! Nous étions à tous momens couverts de ſon écume. Nous eſcaladâmes la roche avec beaucoup de peine & de danger, & parvinmes à ſon eſplanade. Jamais ſpectacle ſemblable ne s'eſt offert ailleurs aux yeux d'un Mortel! Il s'éleva tout-à-coup, de toute la ſurface de l'île, une nuée impénétrable qui formoit, à quarante pieds ſur nos têtes, un dais immenſe, ou plutôt un ciel d'oiſeaux de toutes eſpèces & de toutes couleurs. Les Cormorans, les Mouettes, les Hirondelles de mer, les Pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique étoit, je crois, raſſemblé là. Tous ces croaſſemens mêlés enſemble & modifiés ſuivant leurs différentes eſpèces, formoient une muſique horrible; j'étois, à tous momens, forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens, & me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiſeaux que nous avions principalement affaire aux

femelles ; puiſque c'étoit le moment de la ponte. Elles avoient des nids, des œufs & des petits à défendre. C'étoient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous aſſourdiſſoient. Souvent elles s'abattoient à plein vol, & nous raſoient le nez. Les coups de fuſil redoublés ne les épouvantoient point ; rien n'eut été capable d'écarter ce nuage. Nous ne pouvions faire un pas ſans écraſer des œufs ou des petits ; la terre en étoit jonchée.

Les cavernes & les crevaſſes des roches étoient habitées par des *Phocas* & des *Mors*, eſpèce de Veaux & de Lions marins. Nous tuâmes, entr'autres, un de ces derniers qui étoit monſtrueux.

Les plus petits abris ſervoient de retraite aux *Manchots* qui foiſonnoient par-deſſus toutes les autres eſpèces. Cet oiſeau, d'environ deux pieds de hauteur, ne porte point ſon corps comme les autres oiſeaux ; il ſe tient droit perpendiculairement ſur ſes pieds ; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule que ſes ailes, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté. Il ne s'en ſert que pour nager. A meſure que nous avancions vers le milieu de l'île, nous en rencontrions des troupes innombrables. Bien dreſſés ſur leurs pattes, ces animaux ne ſe dérangeoient en aucune façon pour nous laiſſer paſſer ; ils entouroient plus particulièrement le Mauſolée, & ſembloient en défendre l'approche. Tous les environs en étoient obſtrués. La Nature avoit fait pour le ſimple Tombeau de ce pauvre Capitaine Danois ce que va chercher bien loin l'imagination d'un Poëte, & ce qu'exécute, à plus grands frais, le ciſeau de nos Artiſtes ; le hideux Chat-huant, le mieux ſculpté dans nos Temples, n'a point l'air ſiniſtre & mortuaire du Manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des Veaux marins, imprimoient je ne ſais quelle triſteſſe dans l'ame qui diſpoſoit à l'attendriſſement. Je fixai quelque temps mes regards ſur ce dernier aſyle d'un malheureux Voyageur, & j'offris un ſoupir à ſes Mânes. Du reſte, le monument élevé ſans doute à la hâte n'offroit rien de remarquable : c'étoit un quarré-long de trois pieds de hauteur, & conſtruit à ſec avec des éclats du rocher dont l'île s'environne. J'aurois été

curieux de fouiller dans l'intérieur de la tombe. Elle renfermoit peut-être, avec la triſte dépouille du Capitaine, l'hiſtoire de ſa mort, ou quelqu'indice ſur ſa famille & ſa patrie. Si j'avois été ſeul, j'aurois oſé troubler ſa cendre; mais, avec des Marins Hollandois, je me gardai bien d'en faire ſeulement la propoſition. Le reſpect pour les morts eſt pouſſé chez eux juſqu'au ſcrupule; ils ne m'auroient point vu de bon œil porter les mains ſur cette tombe ſolitaire & paiſible; &, comme par-deſſus tout ils ſont ſuperſtitieux à l'excès, ſi, dans la ſuite, il étoit arrivé quelqu'accident au Navire, ils n'auroient pas manqué de m'en attribuer la cauſe : je fis prudemment de me taire ; mais, en quittant cette île, je me réſervai, tout bas, le droit d'y revenir un jour.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les eſpèces d'animaux que nous avions ſous la main. Les Manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos Matelots avoient auſſi ramaſſé une prodigieuſe quantité d'œufs qui nous fournirent, pour pluſieurs jours, un aliment que nous trouvions délicieux, & qui venoit interrompre, fort à propos, la monotonie de la nourriture sèche & trop uniforme du Navire.

J'ajouterai à cette digreſſion, que j'ai crue intéreſſante, un ſeul mot ſur le Lion & le Veau marins. Ils ont été cités par tant d'Auteurs, ſous des dénominations ſi différentes, des caractères ſi faux, qu'on eſt enfin parvenu à n'y plus rien comprendre. Ce que je puis dire, quant au premier de ces monſtres, c'eſt que je n'ai jamais vu aucune de ces trompes d'un demi-pied de long qui pendent, à ce qu'on aſſure, à l'extrémité de la mâchoire ſupérieure du mâle. Pour le ſecond, que les Hollandois ont ainſi nommé, c'eſt le même qu'on montroit, il y a trois ou quatre ans, dans une des boutiques du Palais-Royal, & qu'on appeloit *Tigre de mer*, tandis qu'en même temps on en faiſoit voir un pareil à quelques boutiques plus loin, ſous un nom différent. C'eſt ainſi que, quinze ans plus tôt, le crédule & bon Pariſien, qui n'auroit pas voulu faire un pas pour voir un chameau, couroit en foule à la foire S.-Germain pour s'extaſier devant le *Gangan*

qui n'étoit pourtant autre choſe qu'un Chameau débaptiſé par un fripon. Ces impoſtures ſont moins plaiſantes qu'elles ne ſont condamnables. Elles propagent l'ignorance du Peuple indolent de la Seine; le ſacrifice qu'il fait de ſon argent, pour ſatisfaire ſon inepte curioſité, ne devroit-il pas du moins ſervir à ſon inſtruction?

Il y avoit à peine trois mois que nous ſéjournions dans la Baie; j'en connoiſſois déjà tous les environs; je m'étois tellement occupé de mon objet que, dans ce court eſpace de temps, j'avois raſſemblé une collection conſidérable & précieuſe d'oiſeaux, de coquilles, d'inſectes, de madrépores, &c. Mais un évènement funeſte m'eût bientôt & pour toujours privé du fruit de mon travail, de mes recherches & de mes courſes ſi pénibles.

Nous reçûmes, par terre, un Exprès du Gouverneur qui nous apprit que M. de Suffren, après ſon affaire de S.-Jago, étoit arrivé au Cap, & qu'on y attendoit inceſſamment une autre Flotte Françoiſe. Cet Exprès apportoit au *Held-Woltemaade*, le même ſur lequel j'étois arrivé d'Europe, l'ordre de partir, à l'inſtant, pour Ceylan, lieu de ſa deſtination. Le pauvre Capitaine S**V** mit donc à la voile dans les premiers jours du mois d'Août. Ce fatal Navire me pourſuivoit par-tout. Il étoit écrit au livre des deſtins qu'il ne diſparoîtroit qu'après m'avoir ruiné. En me rappelant notre ridicule combat avec le Corſaire, il ne m'étoit pas difficile de preſſentir que le *Held-Woltemaade* ſeroit auſſitôt pris qu'aperçu par les Anglois: c'eſt en effet ce qui lui arriva. A peine entroit-il en marche qu'il fut rencontré, & paiſiblement amariné par l'Eſcadre du Commodore Jonſton. Cette priſe fit notre malheur. Inſtruit par la plus lâche indiſcrétion de l'équipage, Jonſton vint droit à nous, & ſe préſenta à l'ouverture de la Baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'étoit la flotte Alliée qui nous avoit été annoncée; mais un Cutter qui précédoit, ayant arboré pavillon Anglois, nous envoya ſa bordée, qui fut ſuivie de celle des autres Vaiſſeaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de diſputer la place, il ne reſta d'autre reſſource que de couper précipitamment les cables pour ſe faire échouer. On

abandonna les Navires ; chacun chercha ſon ſalut dans la ſuite. Le déſordre & la confuſion ſe répandirent de toutes parts : les malheureux Navires furent en proie au pillage le plus affreux. Chacun en emporta ce qui lui convenoit davantage. Mon Capitaine mit le feu au ſien, & les Anglois arrivèrent aſſez à temps ſur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être pourſuivis, pris ou maſſacrés par l'ennemi, précipitoit nos Matelots ſur le chemin du Cap. Vingt lieues de ſable à traverſer, juſqu'à la Ville, en avoient découragé beaucoup. Ces miſérables s'étoient tellement ſurchargés qu'ils avoient été contraints d'abandonner, ſur la route, une partie de leurs effets. Les différens ſentiers qu'ils avoient pris en étoient parſemés ; on en rencontroit par-tout. Ce jour là, malheureuſement je chaſſois. Le bruit des canonnades parvint juſqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée ſur notre Eſcadre, & je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé ſur les Dunes, quel ſpectacle vint frapper mes regards ! Le Mildelbourg ſautoit ! Et la mer & les airs, tout fut, dans un moment, rempli de ſes débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, & ma fortune, & mes projets, & toutes mes eſpérances gagner la moyenne région, & s'y réſoudre en fumée.

Cependant les Anglois ne ceſſoient de canonner les Dunes, & de pourſuivre les traîneurs que la cupidité avoit retenus trop long-temps ſur nos Vaiſſeaux. De cinq priſonniers que nous avions ſur notre bord, quatre s'étoient jetés à la mer, en reconnoiſſant le Pavillon de leur Nation, & avoient rejoint leur Flotte. Le cinquième avoit préféré de débarquer avec nos gens. Je le vis qui longeoit la Dune à dix pas de l'endroit où j'arrivois. Je le reconnus. Dans le moment où je lui faiſois, en ſa langue, du mieux qu'il m'étoit poſſible, une queſtion ſur cette cataſtrophe effroyable, un boulet, qui lui coupa la tête, emporta ſa réponſe. Un autre, de la même bordée, en fit autant à un gros chien qui avoit l'air de chercher ſon maître, & s'approchoit de moi effaré & tremblant. Ces deux boulets m'en faiſant craindre un troiſième, je déſemparai à l'inſtant, & m'allai mettre à l'abri dans le revers de la Dune.

Quelle

Quelle étoit ma poſition, après une auſſi terrible aventure ! En ſuppoſant que je ne vouluſſe point aller au Cap mendier des ſecours pécuniaires, & groſſir la foule des malheureuſes victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette ſcène d'horreur où je n'aurois dû courir aucun riſque, puiſqu'elle ne m'eût donné nul profit ; ſans titre, ſans état, ſans commiſſion ; ſeul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint ſe retracer devant moi ; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfans, de ma patrie adoptive ; dans un pays ſauvage, ſans eſpoir d'y trouver même un abri tranquille & sûr ; n'ayant, pour toute reſſource, que mon fuſil, dix ducats dans ma bourſe, & le mince habit que je portois, quel parti me reſtoit-il à prendre, & qu'allois-je devenir ? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, & je ſentis couler mes larmes. Dans ma ſituation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage ; les Vainqueurs, à la pourſuite des fuyards, pouvoient diſpoſer de ma vie, &, d'un coup de fuſil, m'en épargner les misères !... Je formai un moment ce ſouhait barbare, & trouvai, pour la première fois, de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié ſur moi-même, & ſongeant à mon extrême jeuneſſe, qui m'offroit un appui conſolant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti, & fus moins déſeſpéré de mon ſort.

Il me vint dans l'eſprit qu'un Colon que j'avois vu pluſieurs fois dans mes courſes, & qui n'étoit qu'à quatre lieues de là, voudroit bien me garder chez lui, juſqu'à ce que j'euſſe reçu des ſecours de ma famille en Europe. Je me traînai donc juſqu'à ſa demeure ſolitaire. Je demandois l'hoſpitalité ; mon malheur étoit peint ſur ma figure. Le ſenſible *Slaber* me tendit les bras ; &, me prenant par la main, il me préſenta ſur le champ à ſa famille. Dès le lendemain, j'imitai la conſtante hirondelle dont on a impitoyablement briſé le nid ; je revins, non ſans triſteſſe, à l'a, b, c de ma Collection.

Quelques jours après, on reçut des nouvelles du Cap ; tous nos Capitaines avoient été caſſés, excepté Vangenep, le ſeul qui

eut fait ſauter ſon Navire, & dont la belle action venoit de me ruiner à jamais.

En partant pour la Baie, ils avoient tous reçu l'ordre de ſe faire ſauter, s'ils étoient attaqués de façon à ne pouvoir ſe défendre; on leur avoit donné un Hoeker, petit bâtiment qui ne prenant pas beaucoup d'eau, devoit pénétrer au plus loin poſſible dans la Baie, & ſervir de dépôt général des cordages, voiles, agrès, &c. des vaiſſeaux. Cette partie de l'ordre avoit été exécutée; &, ſi le Capitaine de cette Flûte y avoit mis le feu comme on le lui avoit très-expreſſément recommandé, il jetoit les Anglois dans l'embarras, & les réduiſoit à la néceſſité peut-être d'abandonner nos Vaiſſeaux que, faute d'agrès néceſſaires, ils n'auroient pu emmener avec eux. Bien plus avancé dans le fond de la Baie que nos autres Navires, tandis que les Anglois les canonnoient & s'en emparoient, il avoit eu plus que le temps néceſſaire pour ſe faire ſauter; non ſeulement il n'avoit fait aucune diſpoſition pour cela; mais, quittant ſon Bord pour ſe ſauver à la vue du *Cutter* qui venoit le ſaiſir, il ne penſa pas même à mettre le feu à ſon bâtitiment; &, par une contradiction inconcevable & qui tient de l'extravagance, il alla brûler & réduire en cendres une belle habitation qu'il trouva à l'extrémité de la Baie, dans un endroit où la mer étoit ſi baſſe que les chaloupes même n'y pouvoient aborder: auſſi fut-il pourſuivi en juſtice par le propriétaire, le ſieur *Heufke*, qui comptoit bien le faire condamner tout au moins à lui payer le montant du dommage.

Vangenep étoit le ſeul Capitaine qui, à notre arrivée dans la Baie, ſe fut ſérieuſement occupé, avant tout, des préparatifs indiſpenſables pour l'exécution rigoureuſe des ordres qu'on avoit donnés à tous en général. Nous avions lardé toutes les parties de notre bâtiment avec des étoupes huilées, des fagotages, des goudrons, & toutes ſortes de matières combuſtibles; ſes confrères étoient d'autant moins pardonnables que trois mois de déſœuvrement, dans cette Baie, leur avoient laiſſé tout le temps de ſe précautioner. Nous étions arrivés le 11 Mai, & nous entrions alors dans le mois d'Août.

Les Matelots & les Officiers de nos équipages, accourus tumultueuſement à la Ville, n'avoient que trop répandu le malheur que nous venions d'eſſuyer. M. le Fiſcal, ne me voyant point de retour avec les autres, & n'entendant point parler de moi, fit faire des perquiſitions; on lui découvrit la retraite que je m'étois choiſie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu ſi tôt la tendre confiance qu'il m'avoit inſpirée! Je lui rendis compte de la ſituation cruelle où m'avoit plongé le malheur commun, de l'affreuſe détreſſe où me jetoit la perte de tout ce que je poſſédois au monde. Je lui fis part de la réſolution que j'avois priſe de reſter chez l'honnête *Slaber*, juſqu'à ce que j'euſſe reçu des nouvelles de ma famille, & de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes Collections & de mes recherches en hiſtoire naturelle. M. Boers m'avoit écouté tranquillement & ſans m'interrompre: Que ne puis-je ici graver, en lettres d'or, & ſes tendres reproches, & ſes preſſantes ſollicitations de le ſuivre au moment même! Sans ton, ſans morgue, ſans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte & franche qui meſure l'homme par l'homme, & juge toujours le protégé digne du bienfait: « Monſieur (me dit-il, lorſque » j'eus fini de m'excuſer), vous n'oublierez pas que vous m'êtes » recommandé. L'inſtant qui vous voit malheureux eſt auſſi le » moment où je dois, à mon tour, mériter la confiance des amis » qui ont compté ſur moi; je ne la trahirai point. Ma maiſon, ma » table, les ſecours les plus preſſés, je vous offre tout; reprenez » courage; dreſſez de nouvelles bateries; revenez à vos plans, » & n'attendez pas, pour commencer vos Voyages, les nouvelles » incertaines d'Europe. C'eſt à moi de pourvoir à ces détails. Ac- » ceptez; il le faut; je le veux ».

Cette ame ſenſible parloit à la mienne une langue ſi chère! Un refus l'auroit trop bleſſée! Je me rendis. C'eſt donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer, ſans de plus longs délais, aux préparatifs de ce Voyage tant déſiré, ainſi qu'aux dépenſes ruineuſes qu'alloit entraîner ſon exécution; j'en renouvellerai plus d'une fois le ſouvenir: il devient un beſoin

pour mon cœur. Je me rappelle, avec une égale reconnoiſſance tout ce qu'a fait pour moi, dans mes différentes apparitions au Cap, M. Hacker, Gouverneur en ſecond. Je rends grâce à M. Gordon, Commandant des troupes, des ſervices qu'il étoit en ſon pouvoir de me rendre, & qu'il ne m'a point épargnés. Ses Obſervations curieuſes, publiées en Hollande par Allaman, ſont eſtimées, & j'avoue que je lui ſuis particulièrement redevable d'une foule de détails précieux qui m'auroient peut-être échappé, ſans les inſtructions & les conſeils que j'en reçus avant mon départ pour l'intérieur du pays, où lui-même il avoit entrepris quelques Voyages.

Je demandai qu'il me fût permis de paſſer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il étoit poſſible, une partie des pertes que m'avoient fait faire les Anglois. Ne ſachant point ſi, dans la ſuite, j'aurois occaſion de repaſſer dans ces lieux funeſtes, je voulois au moins me procurer les objets que j'étois preſque aſſuré de ne point retrouver ailleurs. Je n'avois, pour ainſi dire, qu'à mettre la main deſſus: je connoiſſois ſi bien le terrein! je l'avois ſi ſouvent arpenté de tous ſens! car, avant la tragique hiſtoire de nos vaiſſeaux, j'avois acheté un cheval, & pris, à mon ſervice, un Hottentot qui m'avoit indiqué juſqu'aux retraites les plus cachées. Mon hôte lui-même & ſes deux fils m'aidèrent beaucoup dans mes recherches; au moindre ſigne, ils prévenoient mes déſirs: on eut dit qu'ils étoient à mes ordres. Je n'enviſageois jamais ces braves gens ſans un étonnement mêlé d'admiration. Le bon Slaber avoit en outre trois filles. Leur figure & leur taille offroient réellement un aſpect impoſant. Cette famille étoit ſuperbe; ils avoient tous ſix pieds de haut.

Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié! Et les coquilles & les plantes & la chaſſe partageoient tous mes inſtans. La chaſſe ſur-tout, ma paſſion favorite, m'expoſoit ſans ceſſe aux dangers les plus grands, & m'avoit fait une réputation d'intrépidité qui s'étoit répandue dix lieues à la ronde.

Un ſoir que j'étois rentré de fort bonne-heure, je trouvai à la maiſon un Habitant que je ne connoiſſois point, & qui m'attendoit.

Il ſe nommoit *Smit*. Il étoit venu pour ſolliciter nos ſecours contre une Panthère qui, fixée depuis quelque temps dans ſon canton, enlevoit, régulièrement toutes les nuits, quelque pièce de ſon bétail. Sa propoſition me fit grand plaiſir; je l'acceptai avec tranſport. Enchanté de faire en règle la chaſſe de cet animal, je comptois me venger ſur lui de l'épouvante que m'avoit cauſée ſon pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes-gens des environs à ſe joindre à nous. Je remarquois qu'ils ne s'y prêtoient point de trop bonne grace. J'en fis honte aux plus récalcitrans; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, & chacun s'arma de pied en cape. Toutes nos batteries ainſi dreſſées, comme s'il ſe fût agi d'une priſe d'aſſaut, on ſe ſépara. Je me mis ſur mon lit pour y dormir quelques heures, & me diſpoſer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience & d'aiſe. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon eſcorte. *Smit* & quelques amis nous attendoient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chaſſeurs. Nos chiens réunis formoient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la Panthère avoit encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fuſil étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotine. J'avois, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portoit, & me ſuivoit. Le pays aſſez bien découvert n'offroit que quelques buiſſons iſolés de côtés & d'autres. Il falloit viſiter tous ceux qui ſe trouvoient ſur notre paſſage, avec bien des précautions.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes ſur le mouton dont la Panthère n'avoit dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piſte, l'animal n'étoit pas loin, & ne pouvoit nous échapper. En effet, quelques inſtans après, nos chiens qui juſques-là n'avoient fait que battre confuſément la Campagne, tout à coup ſe réunirent, &, preſſés enſemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous, vers un énorme buiſſon où ils ſe mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je ſautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot; &, courant du côté du buiſſon, je m'établis ſur une petite monticule qui en étoit à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avoit pas un ſeul de mes Compagnons qui fit bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, coloſſe de ſix pieds, vint ſe ranger près de moi; il ne vouloit point, diſoit-il, m'abandonner, même au péril de ſa vie. Au battement de ſon cœur, aux traits effarés de ſon viſage, je jugeai que le pauvre garçon comptoit peu ſur lui-même; je ſentois, pour en tirer parti, qu'il avoit beſoin d'un homme ferme qui le raſſurât. En effet, quelle que fût ſa terreur, je penſe qu'il ſe croyoit en plus grande ſécurité près de moi qu'au milieu de ſes poltrons de camarades que nous voyons divaguer dans la plaine, & ſe tenir à une diſtance reſpectueuſe.

Ils m'avoient tous averti que, dans le cas où je joindrois l'animal d'aſſez près pour en être entendu, je ne devois point crier *Saa, Saa*; que ce mot mettoit le Tigre en fureur, & qu'il s'élançoit de préférence ſur celui qui l'avoit prononcé. Mais, en raſe campagne, bien à découvert, & ne pouvant être ſurpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois *Saa*, *Saa*, *Saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de ſon fort. Ce fut en vain; l'animal & la meute également effrayés l'un de l'autre n'oſoient ni pénétrer ni ſortir; parmi les chiens cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurois parié, ſi leur courage eût ſecondé leurs forces. Ma ſeule chienne, la plus petite de la troupe, ſe montroit toujours à la tête des autres. Elle ſeule s'avançoit un peu dans le buiſſon; il eſt vrai que, reconnoiſſant ma voix, elle en étoit animée & plus acharnée que les autres.

L'affreux Tigre pouſſoit des hurlemens terribles. A chaque inſtant, je le croyois lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faiſoit ſans doute, ſe jetoient avec précipitation en arrière, & détaloient à toutes jambes. Quelques coups de fuſil, tirés au haſard, le déterminèrent enfin. Il ſortit bruſquement. Cette apparition ſubite fut, pour tout le monde, un ſignal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un Hercule, auroit pu lutter

avec l'animal & l'étouffer dans ſes bras, perd tout à coup la tête; il cède à ſa frayeur, s'enfuit vers les autres, & m'abandonne. Je reſtai ſeul avec mon Hottentot. Le Tigre, pour gagner un autre buiſſon, paſſe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ſes trouſſes. Nous le ſaluons de nos trois coups à ſon paſſage.

Le buiſſon dans lequel il ſe réfugioit étoit moins haut, moins grand & moins touffu que celui qu'il venoit de quitter; des traces de ſang me firent préſumer que je l'avois touché, & l'acharnement rédoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors ſe rapprocha, mais le plus grand nombre avoit tout à fait diſparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure, nous tirâmes au haſard dans le buiſſon plus de quarante coups de fuſil; enfin laſſé, impatienté même de ce manége qui ne finiſſoit rien, je remontai à cheval & tournai, avec précaution, du côté oppoſé aux chiens. Je préſumois qu'occupé à ſe défendre contr'eux, il me ſeroit aiſé de le ſurprendre par derrière. Je ne m'étois pas trompé; je l'aperçus. Il étoit acculé, jouant des pattes pour tenir en reſpect ma petite chienne qui venoit aboyer juſqu'à la portée de ſa griffe. Quand j'eus pris tout le temps néceſſaire pour le bien ajuſter, je lui lâchai ma carabine que je laiſſai tomber pour me ſaiſir promptement de mon fuſil à deux coups que je portois à l'arçon de ma ſelle. Cette précaution fût inutile. L'animal ne parut point; &, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique ſûr de l'avoir atteint, il y auroit eu de l'imprudence à pénétrer tout de ſuite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendoit point; je le ſoupçonnois ou mort ou dangereuſement bleſſé. « Amis, criai-je alors » à ceux de nos chaſſeurs qui s'étoient rapprochés, allons, tous » de front & ſur une ligne ſerrée, droit à lui; il faut bien, s'il » vit encore, que tous nos coups lâchés enſemble, le démontent, » s'il ſe préſente; quel riſque pouvons nous courir »? Il n'y eut qu'une voix pour me répondre; mais elle fut négative. Ma propoſition ne fut goutée de perſonne. Indigné, furieux: «camarade, » dis-je à mon Hottentot non moins animé que ſon maître, l'animal » doit être ou mort ou très-malade. Monte à cheval, approche-toi

» comme je l'ai fait, & tâche de découvrir dans quel état nous » l'avons mis. Je vais garder l'entrée; pour cette fois, s'il veut » échapper, je l'aſſomme. Nous pouvons l'achever ſans le ſecours » de ces lâches ». Il ne fut pas plutôt entré qu'il me cria qu'il apercevoit le Tigre étendu de ſon long ſans aucun mouvement apparent, & qu'il le jugeoit mort. Pour s'en aſſurer, il lui tira un dernier coup de ſa carabine ; j'accourus ; tout mon corps frémiſſoit d'aiſe & d'exultation ; mon brave Hottentot partageoit mes vifs tranſports. La joie doubloit nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me ſembloit énorme. Je commençai d'abord par prendre en détail toutes ſes dimenſions. Je l'examinois & le retournois dans tous les ſens. Je l'admirois avec orgueil. C'étoit là mon coup d'eſſai; & le Tigre, par haſard, ſe trouva monſtrueux. Il étoit mâle: depuis l'extrémité de la queue juſqu'à la mouſtache, il portoit ſept pieds deux pouces ſur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la Panthère ſi bien décrits par Buffon. Mais, dans toute la Colonie, on ne le nomme pas autrement que le Tigre. Cet uſage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun Tigre, proprement dit, & qu'il y ait une grande différence entre l'un & l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *Garou*, *Gama*, c'eſt-à-dire *Lion tacheté*.

En général dans les Colonies du Cap on redoute la Panthère beaucoup plus que le Lion. Celui-ci n'arrive jamais ſans s'annoncer par des rugiſſemens affreux. Il donne lui-même le ſignal de la défenſe, comme s'il montroit plus de confiance dans ſa force, ou qu'il mît plus de nobleſſe dans l'attaque! L'autre au contraire unit la perfidie à la férocité; il arrive toujours ſans bruit, ſe gliſſe avec adreſſe, ſaiſit l'avantage; &, ſautant ſur ſa proie, l'enlève avant qu'on ſe ſoit douté de ſon approche.

Je n'ai pas manqué d'occaſions par la ſuite, de voir beaucoup de ces animaux, ainſi qu'une autre eſpèce appelée par les Hollandois *Luypar* (c'eſt le Léopard des François); une autre petite eſpèce encore qu'on nomme *Chat-Tigre*, & qui eſt l'Oſſelot de Buffon: j'en parlerai en diverſes rencontres.

Lorſque

Lorſque j'eus fini toutes mes remarques ſur ma Panthère, & que j'en eus pris le deſſin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. Les poltrons ſe rapprochoient peu à peu, en nous voyant opérer ſi tranquillement. On ſe figure ſans peine leur air honteux & décontenancé. N'avoient-ils pas à rougir devant un Etranger qui, pour la première fois, aux priſes avec une bête féroce, avoit tenu ferme & montré plus d'intrépidité qu'eux tous, quoiqu'ils fuſſent nés & élevés, pour ainſi parler, au milieu des monſtres de l'Afrique?

Après avoir dépouillé ma proie, mon Hottentot s'affubla de ſa peau, je ſaluai mes fiers chaſſeurs & nous retournâmes au gîte.

Nous marchions en triomphe, eſcortés par pluſieurs chiens dont les maîtres s'étoient éclipſés les premiers. Ils ne nous approchoient que de ſorte. La peau du Tigre les tenoit en reſpect; &, lorſque pour les effrayer d'avantage, mon Hottentot ſe retournoit, faiſant un mouvement vers eux, c'étoit à qui détaleroit le plus vîte, comme ſi le Tigre vivant eût été à leurs trouſſes; ce qui nous divertiſſoit beaucoup.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à ſe répandre. On diſoit par-tout dans le Pays que j'étois un *brave*; ceux mêmes qui m'avoient ſi bien ſecondé commençoient à le croire.

Je reçus encore une ſupplique de la part d'un Colon que je ne connoiſſois pas, & qui vivoit à quatre lieues de nous; il me prioit d'aider ſes fils à le débarraſſer d'une autre Panthère qui ravageoit ſon quartier.

Ce que je venois d'éprouver dans une première tentative ne m'engageoit guères à en former une ſeconde. Je m'en défendis, bien réſolu de ne pas m'expoſer davantage au danger de devenir la victime d'une auſſi lâche déſertion. « Allez, répondis-je à l'En-» voyé; dites à votre maître que je ne ſuis pas venu dans ces » Contrées pour y détruire la race des Tigres; je ſerois trop » mal payé de ce ſervice, puiſqu'il n'auroit été utile qu'à des « poltrons; ſi le haſard m'expoſe à de pareilles rencontres, je » ſaurai bien combattre ſeul. Je ne veux point de vos ſecours,

» & ne prêterai les miens à perſonne ». C'eſt ainſi que le ſuccès avoit enflé mon orgueil: je me croyois tout au moins un Théſée.

Je confondois mal-à-propos des Colons que je ne connoiſſois point avec ceux dont j'avois à me plaindre. L'invitation me venoit de Louis *Karſte*. Dans la ſuite, j'ai trouvé l'occaſion de faire connoiſſance avec lui. Je me ſuis repenti de ma prévention à l'égard de ſes enfans. Ils m'ont fait éprouver qu'ils étoient incapables de lâcher priſe dans un moment critique, & j'ai vu des effets de leur courage.

Le temps que je m'étois limité moi-même en quittant M. Boers étoit preſque écoulé; la ſaiſon favorable pour mon Voyage dans l'intérieur du Pays s'avançoit de plus en plus. J'avois de grands préparatifs à faire, des nombreux renſeignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute ſa famille que je quittois à regret: libre de ſoins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étois venu, je lançai un dernier regard vers la Baie de Saldanha, & me mis en route pour le Cap.

RETOUR

De la Baie de Saldanha au Cap.

Monsieur Boers m'attendoit; à mon arrivée, je fus inſtalé dans ſa maiſon. J'y trouvai tout ce qui pouvoit flatter mes deſirs & ces tendres ſoins de l'amitié que vend ſi cher ailleurs l'orgueilleuſe inſolence d'un Satrape enrichi. Il me prévint ſur les apprêts néceſſaires de mon Voyage, & me pria d'y ſonger. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, Commandant des troupes. Il trouvoit mon entrepriſe trop hardie dans un moment ſur-tout où les Caffres étoient en guerre avec les Colons & par conſéquent avec les Hottentots. Tout en approuvant mes projets, il ne me cacha point les riſques de l'exécution. Ce qu'il me racontoit des dangers qu'il avoit courus en voulant tenter une pareille entrepriſe, redoubloit encore mon ardeur, & je me croyois

exempt des malheurs dont il prenoit plaiſir à me faire un tableau qui n'étoit point encourageant.

Tandis qu'on travailloit à mes Equipages, je viſitai plus particulièrement la Ville & ſes environs.

Je me rendis pluſieurs fois ſur la montagne de la Table & ſur celle du Lion. Quoique la première, vue de la Baie, paroiſſe toucher à la Ville, elle en eſt cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne eſt encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paroiſſent en avoir fait partie & s'en être détachés; la baſe eſt un granit pur; &, juſqu'à ſon ſommet, elle paroît être alternativement compoſée de couches horizontales de granit & de terre. D'après les meſures données par l'Abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille ſix cents pieds au-deſſus du niveau de la Mer. On n'y peut monter que par la crevaſſe d'où découlent les eaux qui rempliſſent les fontaines de la Ville. Cette route eſt pénible, ſur-tout vers le haut où la crevaſſe ſe rétrécit beaucoup & devient preſque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le ſommet. Il offre alors une plateforme très-étendue, hériſſée d'énormes rochers confuſément amoncelés, & parſemée de différens arbuſtes: on diroit les ruines d'une Ville immenſe. Le temps, les nuages & le vent ſemblent en avoir uſé les parties les plus ſaillantes; ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz auſſi roulés que ceux vulgairement appelés *galets*, & qu'on ramaſſe ſur le rivage.

Vers le milieu du plateau, ſe trouve un baſſin bourbeux. C'eſt de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevaſſe dont j'ai parlé. Il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. J'y ai tiré beaucoup de bécaſſines. Ces eaux ſont-elles le produit d'une ſource, des pluies ou des brouillards? C'eſt ce que j'ignore; mais la montagne eſt circonſcrite par une quantité de ravines qui ſont autant d'aqueducs qui vont çà & là diſtribuer les eaux du baſſin & fertiliſer les habitations éparſes à quelque diſtance de ſon pied.

La Table eſt le repaire des Vautours de l'eſpèce appelée *Percnoptère*.

Le vent de Sud-Eſt les oblige ſouvent à déſerter la montagne, & la furie avec laquelle il ſouffle les précipite dans les rues du Cap où ils ſont aſſommés à coups de bâton. On y voit auſſi l'eſpèce de Singe Papion, & que les Hollandois nomment *Bawians*. On ſçait qu'ils ſont voleurs. Ils ſe répandent dans les habitations, eſcaladent les jardins pour en dérober les fruits ; mais ce n'eſt jamais avec cet appareil & ce bel ordre dont Kolbe nous a fait un conte ridicule & puérile.

Quand le Ciel eſt pur & ſerein, on diſtingue du ſommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette diſtance, elles paroiſſent encore la ſurpaſſer en hauteur.

Lorſque les perſonnes qui vont pour la première fois à la montagne, ſont engagées dans la crevaſſe, elles ſe croyent aſſaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps ſoit beau, & il pleut réellement pour elles. C'eſt l'effet des gouttes d'eau qui ſuintant continuellement des rochers ſupérieurs, tombent ſur ceux qui ſont plus bas, ſe heurtent, ſe diviſent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie eſt toujours plus abondante le matin que le reſte de la journée; les fraîcheurs & les roſées de la nuit en expliquent aiſément la cauſe.

On rencontre dans la crevaſſe à un tiers ou environ de ſa hauteur une ſuperbe nappe d'eau qui coule ſur un rocher plat très-étendu. On va de la Ville ſe promener juſqu'à cette caſcade; la route n'en eſt pas ſi fort eſcarpée que les dames même ne puiſſent ſe donner la ſatisfaction d'aller y jouir d'un coup-d'œil charmant & pittoreſque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'eſt un uſage aſſez remarquable que dans les pays les plus chauds, les Eſclaves font du feu par-tout où ils travaillent. Cela leur ſert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maiſon de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher ſur les revers de la Table. Le ſoir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils ſe communiquent inſenſiblement de proche

en proche à toutes les herbes & racines sèches; la trace gagne & s'étend de côtés & d'autres, parvient à des enfoncemens où le bois vert & le bois sec indistinctement s'allument & s'embrasent. Ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, & se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient; & la Ville & la Rade & tous les environs jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique que la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimeroit ailleurs un pareil phénomène; car la hauteur & l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus effrayant que les laves du Vésuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, & je puis dire qu'elle ma jeté dans le ravissement & l'extase. Tout ce qu'on pourroit imaginer pour éclairer les Navires à vingt lieues en mer n'approcheroit jamais de ce Phare allumé au hasard par une misérable brousaille qu'a laissé brûler un Nègre étourdi.

Il est impossible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en soit qu'une partie dont elle a été séparée, par le sommet, ou par des éboulemens successifs, ou par des tremblemens de terre; mais on arrive aisément à celle du Lion, qui, comme l'autre, est aussi une partie de la Table; le sommet seul de la tête du Lion n'est praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on se hisse avec peine. C'est de ce sommet qu'on signale les Vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque Vaisseau qu'il aperçoit; &, par un signal convenu, la Ville sait à l'instant si le Navire vient de l'Inde ou de l'Europe; mais le même homme, dès qu'il a reconnu le Pavillon de l'arrivant, est obligé de se rendre à la Ville, pour en informer le Gouvernement. Ce métier est pénible & cruel; il arrive souvent que le malheureux descend & remonte quatre ou cinq fois par jour, ce qui l'excède de fatigue. C'est, comme en beaucoup de points, un vice d'administration sur lequel tous les

yeux ſont fermés. Celui que j'y ai vu, me diſoit tranquillement qu'on ne vieilliſſoit point à ce métier là, & je n'avois pas de peine à le croire; car il étoit lui-même dans un triſte état; &, quoiqu'il n'eut alors que trente-cinq ans, ſes genoux & ſes jambes étoient tellement roidis qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine.

J'allai viſiter auſſi le fameux territoire de *Conſtance* derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite ſous ſon nom. Il apartenoit alors à M. Cloëte. Les uns diſent les premiers plants originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perſe; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce vin, bu au Cap, eſt délicieux; qu'il perd beaucoup par le tranſport, & qu'après cinq ans il ne vaut plus rien. A mon arrivée, le *Demi-Haam* (c'eſt-à-dire environ quatre-vingts bouteilles) ſe vendoit trente-cinq à quarante Piaſtres; à mon départ il en valoit plus de cent.

A côté de Conſtance, eſt un autre vignoble appelé *le Petit Conſtance*. C'eſt ſeulement depuis ſept ou huit ans qu'il marche de pair avec ſon voiſin. Il eſt même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'eſt ſéparé de l'autre que par une ſimple haie, qu'il jouit, d'ailleurs, de la même expoſition, il eſt probable qu'il n'y avoit, jadis, entre ces deux vins, de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'eſpace compris entre la baie Falſo & celle de la Table eſt orné de maiſons de plaiſance & de belles habitations où l'on ſe borne à la culture des légumes, des fruits, & ſur-tout du vin. Les plus eſtimés & qui approchent le plus du Conſtance ſont ceux de Becker & de Hendrik. Les Marchands de vin du Cap ſavent les apprêter & les vendre pour du vrai Conſtance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des Colonies, tels que la *Perle*, *Stellemboſch*, *Drageſtein*, fourniſſent des vins ſecs très-eſtimés. On y fait auſſi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, & qu'en effet j'ai trouvé tout au moins auſſi bon. Lorſqu'on ſe propoſe d'en acheter au Cap, il faut s'adreſſer aux Cultivateurs

mêmes, afin d'être bien ſervi. Les Marchands, au contraire, ſont des fripons qui, ſachant bien qu'il n'eſt pas de garde, ſoufrent les bariques, & les chargent d'eau de vie pour le conſerver le plus long-temps poſſible, s'ils ne trouvent pas à s'en défaire.

Le vin commun du pays paroît rarement ſur les bonnes tables. Les vins rouges de Bordeaux ſont la boiſſon ordinaire, & ceux importés par les vaiſſeaux Hollandois ont toujours la préférence ſur ceux des François qui ne les apportent que dans des futailles mal-conditionnées, où ils ne ſe conſervent point.

Le prix mitoyen de ce vin eſt d'un Florin la bouteille. Il varie ſuivant les circonſtances. Je l'ai quelquefois vu à trois Florins; quelquefois à douze ſous.

On n'eſtime pas beaucoup la bierre qui ſe braſſe au Cap; mais on fait grand cas & grande conſommation de celle d'Europe. Son prix varie entre douze & vingt-quatre ſous la bouteille. En général, toute eſpèce de boiſſon eſt d'un grand débit.

On offre toujours un Sopi, c'eſt-à-dire un verre d'arrach ou de génièvre, ou mieux encore d'eau de vie de France, à tous ceux qui ſe préſentent dans une maiſon. Le génièvre eſt cependant, la boiſſon du matin la plus en uſage. Avant de ſe mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un Sopi, ou du vin blanc dans lequel on a infuſé de l'abſinthe ou de l'aloës, pour exciter l'appétit.

A table, on boit indiſtinctement de la bierre ou du vin. A la fin du deſſert, les dames ſe lèvent & ſe retirent dans une pièce voiſine ou ſur le perron. Alors, on apporte des pipes, du tabac & de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie préſenter aux dames du café, du vin de Rhin ou de Moſelle avec du ſucre & de l'eau de ſelſe. On commence enſuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire & de fumer; &, s'il arrive un coup intéreſſant ou piquant, c'eſt toujours le ſignal ou le prétexte d'une raſade de plus.

Cette manière de vivre eſt commune à toutes les maiſons, avec cette différence que celles qui ne ſont point fortunées, n'uſent que du vin du terroir. Mais, ſur ce point, la vanité des Habitans

eſt bien ridicule. Un jour que je paſſois dans une rue avec M. Boers, il me fit remarquer un homme aſſis ſur ſon perron, & qui, nous voyant à portée de l'entendre, ſe tuoit de crier à ſon eſclave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le Fiſcal m'aſſura que cet homme n'en avoit pas une ſeule à ſa diſpoſition, qu'il n'en avoit peut-être pas bu dix fois en ſa vie; auſſi, lorſque nous fûmes plus loin, je me détournai, & m'aperçus que c'étoit de la bierre que ſon domeſtique lui verſoit.

La *Hout-Bay* (la Baie au bois) tire ſon nom du petit bois qu'on y va chercher: on n'y trouve point de gros arbres. Ce ne ſont que des buiſſons & des taillis fort épais. Cette Baie, peu ſpacieuſe & ouverte au vent d'Oueſt, eſt entourée de briſans. Il eſt rare que des Bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne ſoient ſurpris tout d'un coup par le mauvais temps, & qu'il y ait pour eux impoſſibilité de gagner un autre abri. Elle eſt à deux lieues Sud-Oueſt du Cap.

La baie Falſo, au Sud-Eſt du Cap, en eſt éloignée de trois lieues; mais il faut en faire quatre pour arriver juſqu'à l'ancrage. La route en eſt impraticable. Cette ſpacieuſe Baie peut offrir un aſyle à un nombre conſidérable de Vaiſſeaux. C'eſt là que ſe réfugient ceux qui ſont dans la baie de la Table, lorſque le vent d'Oueſt commence à ſe faire ſentir; &, par la raiſon contraire, lorſque le Sud-Eſt recommence, ces mêmes Bâtimens retournent à leur premier mouillage.

Le Commandant de la baie Falſo a le rang de *Sous-Marchand*; ſes appointemens ſont médiocres, & ſa Place lui rapporte cependant beaucoup, par le commerce qu'il fait avec les vaiſſeaux des Nations Etrangères. Il achète leurs pacotilles, & les envoie revendre à la Ville, où il trouve quelquefois le moyen d'en quintupler la valeur.

On voit ſur les bords de la Baie de grands magaſins où ſont dépoſées les proviſions pour les vaiſſeaux de la Compagnie. On y a bâti auſſi un très-bel Hôpital pour les Equipages, un hôtel commode pour le Gouverneur qui s'y tranſporte ordinairement, & y paſſe

paſſe quelques jours, lorſque les Navires y ſéjournent. Le commerce y attire auſſi des Particuliers du Cap. Ils fourniſſent des logemens aux Officiers des Vaiſſeaux. Tant que ces derniers y demeurent, la Baie eſt extrêmement vivante; mais, du moment que la ſaiſon permet de lever l'ancre, elle devient déſerte; chacun décampe; il ne reſte qu'une compagnie de la Garniſon qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux Vaiſſeaux qui ſe préſentent & qui ont beſoin de proviſions; car il arrive ſouvent que les magaſins ſont tellement épuiſés, qu'on eſt obligé de faire venir de la Ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, & le tranſport coûte un prix exorbitant. On paye, de vingt à trente Piaſtres, par jour, un miſérable chariot. J'en ai vu payer juſques à cinquante Piaſtres, & il eſt à remarquer que, dans les vingt-quatre heures, on ne peut faire qu'un ſeul voyage.

C'eſt là que ſe pêche le plus beau & le meilleur poiſſon, particulièrement le *Rooman*, qui donne ſon nom au rocher dans les environs duquel il ſe trouve abondamment. On y pêche encore des huîtres; mais elles ſont très-rares.

Je ne dois pas oublier de dire que, dans le terrein compris entre la baie Falſo & la ville du Cap, mais ſur-tout dans les environs de Conſtance & de *Niuwe-land*, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *Silwer Blaaderen*, (c'eſt le *Protea Argentea* des Botaniſtes); il paroît que, lors du ſéjour au Cap du Docteur Sparmann, cet arbre n'y étoit pas en ſi grande quantité que dans le moment actuel; car les Colons ayant remarqué qu'il croiſſoit très-vîte, en ont fait des plantations conſidérables qui leur ſont devenues d'une grande utilité pour le chauffage. J'obſerve que cet arbre ne ſe trouve dans aucun autre lieu de la Colonie, pas même dans le pays des Namaquois, d'où M. Sparmann a très-fauſſement ſuppoſé qu'on l'avoit tiré; je puis aſſurer qu'il n'y croît pas, & je ne l'ai vu dans aucun des cantons où j'ai pénétré. Ainſi je crois qu'il a été rapporté de quelqu'autre partie d'Afrique ou du monde, quoique M. Sonnerat, dans ſon dernier Voyage aux Indes, atteſte qu'il eſt le ſeul arbre originaire du Cap de Bonne-Eſpérance; il paroît que ce Naturaliſte n'y avoit jamais vu le *Mimoſa Nilotica*, qui

y eſt très-commun, ainſi que quantité d'autres eſpèces infiniment plus conſidérables.

Les Colonies *Stellemboſch*, *Drageſtein*, *Franſche-Hoeck*, la *Perle*, la *Hollande Hottentote* ſont différens cantons ſitués entre le Cap & la grande chaîne des montagnes qu'on aperçoit à l'Eſt: ils fourniſſent tous du fruit & du vin.

Le Stellemboſch eſt une petite Bourgade où ſe ſont retirés pluſieurs Habitans du Cap; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une Egliſe, un Miniſtre & un *Land-Roſt* ou Bailly, qui a rang de ſous-marchand. C'eſt une eſpèce de Fiſcal qui juge en premier reſſort. Il ne peut impoſer d'amende que juſqu'à la ſomme de cinquante Rixdaalers; lorſque l'affaire eſt majeure, c'eſt le Fiſcal qui doit en connoître.

Le Franſche-Hoeck (le coin François) eſt dans une gorge de montagnes, entre le Stellemboſch & le Drageſtein. Il a reçu ſon nom des réfugiés qui vinrent le défricher ſur la fin du ſiècle dernier. Le terrein en eſt bon, & fournit beaucoup de blé & de vin. C'eſt-là que ſe mange le meilleur pain de toutes les Colonies. Ce n'eſt pas que le blé y ſoit meilleur qu'en tout autre lieu; mais c'eſt parce que la méthode françoiſe apportée par les Emigrans s'y eſt conſervée de père en fils ſans altération. C'eſt là tout ce qui leur reſte du ſouvenir de leur ancienne & cruelle Patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un ſeul vieillard qui parlât françois; pluſieurs familles cependant conſervent & écrivent encore leurs noms primitifs. J'y ai connu des *Malherbe*, des *Dutoît*, des *Rétif*, des *Cocher* & pluſieurs autres dont les noms nous ſont familiers. Du reſte, on les diſtingue des autres Colons qui ſont preſque tous blonds, par leurs cheveux bruns & la couleur biſe de leur peau.

La *Hollande Hottentote* eſt ainſi nommée parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandois. Il fournit des légumes, du fruit & du blé; le Stellemboſch le borne au Nord, une chaîne de montagnes à l'Eſt, la baie Falſo à l'Oueſt, & des montagnes dans leſquelles il y a encore quelques habitations au Sud.

La première chaîne de montagnes & de collines qu'on aperçoit de la baie de la Table, ſe nomme *Montagnes du Tigre*. Elles ſont parſemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines enſemencées offrent un ſuperbe coup-d'œil à la Ville, dans le temps de la moiſſon. Leur abondance les a fait nommer le *Magaſin à blé* de la Colonie. Le derrière de ces collines eſt également garni de fermes à blé, & cette culture ſe prolonge aſſez loin. Les habitations qui avoiſinent le Cap ſont généralement d'un grand rapport, à raiſon de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les proviſions de première néceſſité qui ſont d'un débit ſûr & journalier, avantage que n'ont point les autres Habitans à cauſe de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les Colons ne ſe ſervent plus des Hottentots; ils aiment mieux acheter des Nègres, qui ſont moins pareſſeux, & ſur les ſervices deſquels ils comptent davantage. Les Hottentots, inſoucians & inconſtans par leur nature, ſe retirent ſouvent à l'approche des grands travaux, & laiſſent leurs maîtres dans l'embarras. Les Nègres déſertent bien auſſi, mais vainement pour leur liberté, car ils ſont bientôt repris On les dépoſe chez le Bailly du canton. Le propriétaire les réclame; &, moyennant un foible droit, ils ſont reſtitués, après avoir reçu quelque correction très-légère; car il n'y a pas de Pays au monde où les eſclaves ſoient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les Nègres de Moſambique & ceux de Madagaſcar ſont regardés comme les plus forts ouvriers & les plus affectionnés à leurs maîtres. Lorſqu'ils débarquent au Cap, on les paye ordinairement de cent-vingt à cent-cinquante Piaſtres la pièce. Les Indiens ſont plus ſingulièrement recherchés pour le ſervice de la maiſon & de la Ville. On y voit auſſi des Malais qui ſont en même temps les plus entendus & les plus dangereux des eſclaves. Aſſaſſiner leur maître ou leur maîtreſſe, n'eſt à leurs yeux qu'un attentat ordinaire; &, dans les cinq années que j'ai paſſées en Afrique, j'ai vu ce forfait ſouvent répété. Ils vont à l'échaffaud pleins de calme & de ſang-froid. J'ai oüi l'un de ces ſcélérats qui diſoit à

M. Boers qu'il étoit charmé d'avoir commis ſon crime ; qu'il avoit bien ſu le genre de mort qu'on lui feroit ſubir ; mais, que par là même, il ſouhaitoit ardemment de voir hâter ſa fin, puiſqu'auſſitôt il ſe retrouveroit dans ſon pays. Je m'étonne qu'un auſſi violent préjugé ne cauſe point encore de plus grands malheurs.

Les eſclaves Créoles du Cap ſont les plus eſtimés ; il ſe payent toujours le double des autres ; &, lorſqu'ils ſavent quelque métier, le prix en devient exorbitant. Un cuiſinier, par exemple, ſe vend de huit à douze-cents Rixdaalers, & les autres à proportion de leurs talens. Ils ſont toujours proprement habillés ; mais ils marchent les pieds nuds en ſigne de l'eſclavage. On ne voit point au Cap, cette inſolente valetaille appelée *laquais* : le luxe & l'orgueil n'y ont point encore introduit cette eſpèce déſœuvrée & vile qui meuble en Europe les antichambres des riches, & porte ſur toutes les tailles l'enſeigne de l'impertinence.

On eſt ſurpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'eſclaves auſſi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement ceſſe quand on ſait que les jeunes Négreſſes, pour peu qu'elles ſoient jolies, ont chacune un ſoldat de la garniſon avec lequel elles vont, comme il leur plaît, paſſer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux ſur le déréglement de ſes eſclaves, parce qu'il compte d'avance ſur le produit de ces cohabitations licencieuſes.

On rencontre cependant des Négreſſes légitimement mariées, & des Nègres établis faiſant corps avec la Bourgeoiſie ; ce ſont des hommes qui, par leurs ſervices ou d'autres motifs, ont été affranchis ; la facilité avec laquelle on leur donnoit la liberté étoit autrefois ſujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes ou privés de reſſources pour ſubſiſter, finiſſoient par être des voleurs & des vagabonds. Le Gouvernement s'eſt trouvé forcé d'y mettre ordre ; nul maître à préſent ne peut affranchir ſon eſclave qu'en dépoſant à la Chambre des Orphelins une ſomme ſuffiſante pour ſa ſubſiſtance.

Ce qui entretient un certain déſordre parmi les eſclaves, ce qui les corrompra toujours, ce ſont les mauvais ſujets que le Gouvernement de Batavia envoie ſouvent au Cap pour en être

débaraſſé. Ces gens, connus ſous le nom de *Bouginées*, ſont des Malais, tous pêcheurs & receleurs: ſur ce dernier article, leur réputation eſt ſi bien établie, que c'eſt toujours chez eux qu'on commence les recherches, lorſqu'un eſclave a diſparu, ou que des effets ont été enlevés.

Il eſt rare qu'un maître puniſſe lui-même ſon eſclave; il le met ordinairement entre les mains du Fiſcal, qui lui fait adminiſtrer la correction qu'il a méritée. Si cependant un maître qui voudroit punir lui-même ſon eſclave le maltraitoit outre meſure, celui-ci pourroit en porter plainte; &, ſur une récidive bien conſtatée, le Fiſcal obligeroit le propriétaire à le vendre. Dans le cas où il l'auroit grièvement bleſſé ou tué, il encourroit une peine afflictive, ou bien ſeroit banni & relégué dans l'île *Roben*. Ces loix ſages honorent certainement le Gouvernement Hollandois; mais combien n'eſt-il pas de moyens de les éluder!

L'île *Roben* eſt à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table & à la vue de la Ville. Elle tire ſon nom de la quantité de chiens marins qu'on y trouve. Cette île tout-à-fait plate a très-peu d'étendue. C'eſt le *Bicêtre* du Cap. Elle eſt ſoumiſe aux ordres d'un Caporal qui a titre de Commandant. Les malheureux qui y ſont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent. Le reſte du temps, ils pêchent ou bien ils cultivent de petits jardins; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, ſans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les eſpèces de légumes prennent de vigueur. Les choux-fleurs ſur-tout y ſont des monſtres en groſſeur; élevés dans le ſable, leur délicateſſe ſurpaſſe encore leur énormité. Il y croît auſſi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fourniſſent de l'eau auſſi bonne que celle du Cap, phénomène aſſez extraordinaire pour une île auſſi peu étendue & preſqu'à fleur de la mer.

J'y ai vu beaucoup de Serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne ſont pas dangereux. On y trouve en abondance de la Perdrix & plus encore de la Caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à ſoixante de ces oiſeaux dans une matinée.

Je dois ici rapporter une obſervation qui intéreſſe l'Hiſtoire Naturelle. Les Cailles de l'île Roben & celles du Cap n'offrent abſolument qu'une ſeule & même eſpèce, ſans aucune différence qui puiſſe rendre mon aſſertion même douteuſe. Cependant la Caille au Cap eſt un oiſeau de paſſage; ce fait eſt reconnu de tout le monde; &, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'île Roben à la terre ferme, il eſt également conſtant que jamais il n'y a d'émigration de ces oiſeaux. Ils y ſont toujours auſſi abondans en toute ſaiſon. Si j'ajoute encore que les Cailles d'Europe ſont abſolument la même eſpèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la Caille d'Europe ne paſſe point la mer comme on l'a prétendu juſqu'à préſent? Quelques Voyageurs aſſurent à la vérité en avoir rencontré en mer; mais cela ne décide point la queſtion; car, à plus de ſoixante & dix lieues des côtes, j'ai tiré ſur les vergues de mon Navire des Etourneaux, des Pinſons, des Linottes, une Chouette. Tous ces oiſeaux, qu'on ſait très-bien ne point paſſer la mer, avoient été ſans doute déroutés par quelqu'ouragan, quelque tempête violente, & je croirai toujours qu'il en étoit ainſi des Cailles qui ont été rencontrées, juſqu'à ce que cette partie de l'Hiſtoire des oiſeaux ait reçu des éclairciſſemens plus poſitifs.

Je ſuis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traverſée par la mer, que les Cailles peuvent ſe rendre par terre en Afrique & venir en Europe par le même chemin. Il eſt très-propable que ſi celles de l'île Roben n'oſent franchir le petit eſpace qui les ſépare de la côte, bien moins encore oſeront-elles riſquer un trajet incomparablement plus conſidérable. La Caille eſt un oiſeau très-lourd; la petiteſſe de ſes ailes, en proportion de la peſanteur de ſon corps, ne convient nullement à un vol continuel & de long cours; eſt-il quelque Chaſſeur qui ne ſache poſitivement & d'après l'expérience, que lorſqu'un chien a fait lever une Caille trois ou quatre fois de ſuite, il ne lui eſt plus poſſible de s'envoler, & qu'accablée de laſſitude, elle ſe laiſſe prendre à la main? La même choſe arrive à tous les oiſeaux de ce genre.

Outre la Caille commune à l'Europe & à l'Afrique, on trouve encore au Cap un oiſeau beaucoup plus petit qu'on nomme auſſi

Caille, mais très-improprement ; car il n'a que trois doigts aux pieds, & tous trois dirigés en avant, caractère ſuffiſant pour ne pas devoir les confondre.

M. Sonnerat, dans ſon *Voyage aux Indes*, décrit un oiſeau du même genre, auquel il donne le nom de *Caille à trois doigts*. M. Desfontaines a pareillement raporté, de ſon Voyage ſur les côtes de Barbarie, un individu ſemblable, approchant beaucoup de celui du Cap de Bonne-Eſpérance, dont il eſt ſans doute une variété. J'en connois deux autres beaucoup plus grands, l'un de Ceylan, l'autre de Java : j'en donnerai la deſcription, & je penſe qu'il ſera néceſſaire d'en faire un genre neuf qui formera le paſſage de la Caille à la Canne pétière, avec laquelle il tient par la conformation des doigts.

Le Gouvernement envoie, tous les ans, un détachement dans l'île Roben, pour y tuer des Mors & des Manchots qu'on nomme au Cap *Pingouins*. On extrait l'huile de ces animaux, comme je l'ai déjà dit ; le Manchot ſur-tout en fournit beaucoup. On voit à la pointe de Roben une petite Anſe qui peut mettre à l'abri un Vaiſſeau, lorſque le Sud-Eſt l'empêche de gagner la rade du Cap.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entroit pas dans mon Plan de m'appeſantir ſur le détail des mœurs, des uſages & coutumes des Habitans du Cap ; bien moins encore ſur les formes de ſon Gouvernement politique, civil & militaire. C'eſt, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, & ce que je décrirois avec le plus de répugnance, quand cela m'auroit en quelque ſorte intéreſſé. J'ai mes raiſons pour garder cette réſerve à peu près de la même manière que le Lecteur peut avoir les ſiennes pour être curieux ; & ni les Lecteurs ni moi n'avons beſoin de les connoître. Au reſte, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un ſéjour de dix ans à la Ville avoit mis continuellement ſous ſes yeux. Il n'en a pas tant impoſé ſur ce point qu'on l'imagine. Son Livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, & ſont priſes pour des fables. Mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les modes, les loix, les empires même changent & varient à l'infini. C'eſt un viſage qu'a

défiguré la vieilleſſe, & qui ne reſſemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en eſt pas de même de ce que ce Voyageur *ſédentaire* a platement avancé ſur les Hottentots & les cérémonies de leur Religion; ſi ce qu'il en dit a exiſté, il faut bien que l'eſprit philoſophique qui plane impérieuſement ſur l'Europe, ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats Africains; car je n'y ai vu aucune trace de Religion, rien qui approche même de l'idée d'un Être vengeur & rémunérateur. J'ai vécu aſſez long-temps avec eux, chez eux, au ſein de leurs déſerts paiſibles; j'ai fait, avec ces braves Humains, des Voyages dans des Régions fort éloignées; nulle part je n'ai rencontré rien qui reſſemble à de la Religion; rien de ce qu'il dit de leur légiſlation, de leurs enterremens; rien de ce qu'ils pratiquent à la naiſſance de leurs enfans mâles; rien enfin, & ſur-tout de ce qu'il ſe plaît à détailler, de la ridicule & dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

On n'a point oublié au Cap le ſéjour de cet homme dans la Colonie. On ſait qu'il n'avoit jamais abandonné la Ville, & cependant il parle de tout avec l'aſſurance d'un témoin oculaire. Ce qui n'eſt pas douteux néanmoins, c'eſt qu'aprés dix années de réſidence, n'ayant rien fait de ce qu'on l'avoit chargé de faire, il trouva plus prompt & plus commode de ramaſſer tous les ivrognes de la Colonie qui, ſe moquant de lui en buvant ſon vin, lui dictoient ſes Mémoires de taverne en taverne, lui contoient à qui mieux-mieux les Anecdotes les plus abſurdes, & l'endoctrinoient juſqu'à ce que les bouteilles fuſſent vides. C'eſt ainſi que ſe font les découvertes nouvelles, & que s'étendent les progrès de l'eſprit humain!

VOYAGE

A l'Eſt du Cap, par la terre de Natal & celle de la Cafrerie.

LES différens préparatifs de mon Voyage touchoient à leur terme ; j'en fis aſſembler toutes les proviſions éparſes : elles étoient conſidérables ; car, dans cette première effervescence qui tranſporte l'imagination au-delà des bornes ordinaires, je ne m'étois point donné de limites & n'en connoiſſois pas ; réſolu au contraire de pouſſer en avant le plus loin & le plus long-temps qu'il me ſeroit poſſible, je ne ſavois ſi le retour ſeroit en mon pouvoir comme le départ ; mais je voulois ſur-tout m'épargner le cruel déſagrément d'être contraint de m'arrêter par la privation des choſes indiſpenſables. Ainſi, juſqu'aux objets qui ne paroiſſoient pas avoir un but d'utilité bien direct, je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit être néceſſaire à ma conſervation dans les circonſtances imprévues, & je craignois toujours d'avoir à me reprocher quelqu'oubli préjudiciable. Les trois mois paſſés au Cap ou dans les environs depuis mon retour de la baie de Saldanha avoient à peine ſuffi à ces différens apprêts.

J'avois fait conſtruire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toiſe à voiles ; cinq grandes caiſſes rempliſſoient exactement le fond de l'une de ces voitures, & pouvoient s'ouvrir ſans déplacement. Elles étoient ſurmontées d'un large matelas ſur lequel je me propoſois de coucher durant la marche, s'il arrivoit que le défaut de temps ou toute autre circonſtance ne me permit pas de camper ; ce matelas ſe rouloit en arrière ſur la dernière caiſſe, & c'eſt là que je plaçois ordinairement un cabinet ou caiſſe à tiroirs deſtiné à recevoir des Inſectes, Papillons & tous les objets un peu fragiles, & qui demandoient plus de ménagement.

J'avois ſi bien réuſſi dans la conſtruction de cette caiſſe ; mes Collections s'y étoient ſi bien conſervées, & arrivèrent en ſi bon état que, pour l'utilité des Naturaliſtes qui s'occupent de cette

partie, & que le déſir d'un pareil Voyage pourroit tenter, je prendrai plaiſir à en indiquer la forme. Elle avoit deux pieds & demi de haut, dix-huit pouces de profondeur & autant de largeur. Elle étoit diviſée, ſur ſa longueur, en huit parties qui contenoient chacune une layette qui ne ſe prolongeoit que juſqu'à trois pouces du fond. Ces layettes, ainſi poſées verticalement, ſe tiroient par le haut, & n'avoient d'échappement que leur épaiſſeur, de telle ſorte que ſi les ſecouſſes (& nous en éprouvions à tous momens de violentes) venoient à détacher quelques Inſectes de leurs cadres, ils tomboient au fond de la caiſſe dans le vide de trois pouces que j'avois ſu ménager, & ne pouvoient offenſer ceux qui tenoient plus ferme. Une couche de deux à trois lignes de cire vierge, fondue avec de l'huile de lin, & appliquée ſur le fond de la caiſſe, en bouchoit tous les pores, &, par ſon odeur, écartoit les Inſectes mal-faiſans.

C'eſt ce premier chariot qui portoit preſqu'en entier mon arſenal. Nous l'appelions le *Chariot-Maître*. Une des cinq caiſſes dont j'ai parlé étoit remplie par compartimens de grands flacons quarrés, qui contenoient chacun cinq à ſix livres de poudre. Ce n'étoit là que pour les détails & les beſoins du moment. Le magaſin général étoit compoſé de pluſieurs petits barils. Pour les préſerver du feu ou de l'humidité, je les avois fait rouler ſéparément dans des peaux de mouton fraîchement écorchées. Cette enveloppe une fois ſéchée étoit abſolument impénétrable; tout calculé je pouvois compter ſur quatre à cinq cents livres de poudre, & deux mille au moins de plomb & d'étain tant en ſaumon que façonné. De ſeize fuſils, j'en avois douze ſur une voiture; l'un de ces fuſils deſtiné pour la grande bête, comme Rhinocéros, Eléphant, Hyppopotame, portoit un quart de livre. Je m'étois muni, outre cela, de pluſieurs paires de piſtolets à deux coups, d'un grand cime terre & d'un poignard.

Le ſecond chariot offroit en caricature le plus plaiſant attirail qu'on ait jamais vu; mais il ne m'en étoit pas pour cela moins cher. C'étoit ma cuiſine. Que de repas exquis & paiſibles! Que le ſouvenir de ces détails de ma vie domeſtique & charmante ſont

encore délicieux à mon cœur! Je n'aſſiſte jamais à ces dîners d'étiquette & de gêne où l'ennui vient diſtribuer les places, que le dégoût qu'ils me cauſent ne me reporte ſoudain au milieu de ce doux charivari de nos haltes, & ne préſente à mon imagination le tableau ſi vivant & ſi varié de mes bons Hottentots occupés à préparer le repas de leur ami.

Ces meubles de ma cuiſine n'étoient pas conſidérables. J'avois un gril, une poële à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats & aſſiettes de porcelaine, des cafetières, taſſes, théïères, jattes, des bouilloirs. Voilà ce qui compoſoit à peu près tout mon ménage.

Outre cela, pour moi perſonellement je m'étois muni de linge de toute eſpèce, d'une bonne proviſion de ſucre blanc & candi, de café, de thé, & de quelques livres de chocolat.

Je devois fournir du tabac & de l'eau de vie aux Hottentots qui faiſoient ce voyage avec moi. Auſſi avois-je forte proviſion du premier article & trois tonneaux du ſecond. Je voiturois encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie & autres curioſités, pour faire, ſuivant l'occaſion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma Caravane, une grande Tente, une Canonnière; les inſtrumens néceſſaires pour raccomoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des cloux, du fer en barre & en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux ſpiritueuſes, &c. & vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle étoit la charge de mes deux voitures qui pouvoient peſer quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon néceſſaire. Il m'a trop ſouvent amuſé. Rien n'eſt comparable à l'étonnement qu'il cauſoit aux Sauvages des Pays lointains. Je m'en ſervois toujours devant eux. Leurs diſcours à ce ſujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, & m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train étoit compoſé de trente Bœufs; ſavoir, vingt pour les deux voitures, & les dix autres pour relais; de trois Chevaux de chaſſe, de neuf Chiens, & de cinq Hottentots; j'augmentai conſidérablement par la ſuite le nombre de mes animaux & de mes

hommes. Celui de ces derniers alloit quelquefois juſqu'à quarante. Il augmentoit ou diminuoit ſuivant la chaleur de ma cuiſine; car, au ſein des déſerts d'Afrique comme en nos Pays ſavans, on rencontre des tourbes d'agréables paraſites, peu honteux de leur contenance; ceux-là pourtant, ſans être trop à charge, ne m'étoient point tout-à-fait inutiles, & ne ſavoient pas comment on fait la pirouette quand la nappe eſt enlevée.

Le projet de mon Voyage étoit connu de toute la Ville du Cap. Aux approches de mon départ, je fus vivement ſollicité par pluſieurs perſonnes qui déſiroient m'accompagner. C'étoit à qui viendroit m'offrir ſes ſervices. Nous raiſonnions bien différemment, ces meſſieurs & moi. Ils s'imaginoient que leurs propoſitions alloient me cauſer beaucoup de joie; ils ne pouvoient croire que je puſſe me réſoudre à partir ſeul. Cette idée leur ſembloit une folie, tandis que je n'y voyois au contraire que de la prudence & de la ſageſſe. J'étois inſtruit que de toutes les expéditions ordonnées par le Gouvernement pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, aucune n'avoit réuſſi; que la diverſité des humeurs & des caractères ne pouvoit concourir au même but; qu'en un mot, cet accord, ſi néceſſaire dans une expédition hardie & neuve, n'étoit point praticable parmi des hommes dont l'amour-propre devoit ſe promettre une part égale aux ſuccès. Je n'avois garde, après cela, de m'expoſer à perdre les frais de mon Voyage, & le fruit que je comptois en retirer. Je voulois être ſeul, & mon maître abſolu. Ainſi je tins ferme. Je rejetai toutes ces offres; &, d'un mot, je coupai court à toute eſpèce de propoſitions.

Lorſque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, &, le 18 Décembre 1781, à neuf heures du matin, je partis, eſcortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avois pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étois dreſſé, je dirigeai mes pas vers la Hollande Hottentote & m'arrêtai, vers le déclin du jour, au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'Eſt du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, & n'attendant de ſecours & d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainſi dire dans

l'état primitif de l'Homme, & reſpirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux & pur de la liberté.

Il falloit mettre quelqu'ordre dans mes opérations & parmi mon monde ; tout dépendoit des commencemens. Sans être un grand Philoſophe, je connoiſſois aſſez les hommes pour ſavoir que qui veut être obéi doit leur en impoſer, & qu'à moins d'être ferme & vigilant ſur leurs actions, on ne peut ſe flatter de les conduire. Je devois craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens, ou que ma foibleſſe ne les engageât au déſordre. Je pris donc avec eux, ſans affectation, un parti prudent, auquel j'ai toujours tenu dans la ſuite, ſans qu'aucune circonſtance m'ait fait relâcher, un ſeul jour, de mon utile ſévérité.

Nous étions à peine arrêtés que je donnai l'ordre de dételer en ma préſence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avois reconnu plus d'exactitude & d'intelligence, j'envoyai pâturer mes Bœufs. Je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'aſſurer s'il n'y avoit rien de dérangé ; j'examinai même juſqu'aux trains & harnois ; je diſtribuai à chacun ſon emploi & leur fis à tous un petit diſcours relatif aux différentes occupations qu'ils auroient dans la ſuite. C'eſt ainſi qu'ils prirent de moi ſur le champ l'idée d'un homme ſoigneux & clairvoyant, & qu'ils ſentirent que le moindre relâchement dans leur ſervice ne pourroit m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, & j'allai reconnoître le chemin ſur la montagne que nous devions traverſer le lendemain. A mon retour, je trouvai mes Bœufs en état, & un grand feu que j'avois donné ordre d'allumer. Nous ſoupâmes légèrement des proviſions que nous avions apportées de la Ville. Enfin nous nous couchâmes, moi ſur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain, nous attelâmes avant le jour, & nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne. Ce ne fut pas ſans riſque de briſer nos voitures & d'eſtropier nos Bœufs que nous gagnâmes ſon ſommet. Le chemin en eſt taillé dans le revers même. Il eſt ſi eſcarpé, ſi hériſſé des éclats du rocher, que je m'étonne comment on néglige auſſi abſolument la ſeule route par laquelle les Habitans

de ces cantons puiſſent ſe rendre au Cap. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux. Le même coup-d'œil embraſſe toutes les habitations éparſes dans un vaſte baſſin circonſcrit par la chaîne des autres monts & par la mer.

Nous fûmes obligés de dételer nos Bœufs pour leur laiſſer reprendre haleine & leur donner quelques heures de repos. Inquiet ſur la deſcente & voulant m'éclaircir ſur les moyens les plus faciles de regagner la plaine, je profitai de ce court intervalle pour aller moi-même reconnoître les lieux; je me tranquilliſai lorſque j'eus aperçu que la montagne s'abaiſſant à ſon revers par une pente inſenſible & douce, nous conduiroit ſans danger dans un Pays charmant. Je rejoignis bientôt ma caravane & nous reprîmes la marche. Le chemin étoit effectivement commode pour nos voitures & facile à rouler. Nous deſcendîmes avec autant de plaiſir & de tranquillité que nous avions eu de peine & d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne ſe montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter & nulles précautions à prendre, nous pouſſâmes la marche juſqu'à dix heures du ſoir, & nous arrivâmes ſur les bords de la rivière *Palmit*, ainſi nommée par les Hollandois à cauſe de la quantité de roſeaux qui garniſſent ſes bords.

A notre réveil nous cherchâmes en vain nos Bœufs près de nous; ils avoient tous diſparu. N'étant point encore habitués à ſe coucher le long de nos voitures, pendant la nuit, ils s'étoient diſperſés de côtés & d'autres. Mes gens ſe mirent en quête; il fallut beaucoup de temps pour les raſſembler; nous ne nous trouvâmes en état de partir qu'à neuf heures du matin; j'allois paſſer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui ſe préſentoit devant moi, lorſque le maître de la maiſon qui, ſans doute, épioit ma caravane, vint à ma rencontre; du plus loin qu'il m'aperçut, il ſe fit reconnoître. C'étoit le même qui m'avoit vendu au Cap mon Chariot-Maître & les cinq paires de Bœufs qui le tiroient; je ne pus me diſpenſer de faire halte, & fus même obligé d'accepter ſon dîner qu'il m'offrit avec des inſtances réitérées & preſſantes. Je me rendis honnêtement, lors ſur-tout qu'il

m'avoua qu'ayant appris au Cap le jour de mon départ & la route que je comptois prendre, il en étoit parti pour gagner les devants avec les ſiens & ſe préparer à me recevoir dans ſon habitation. Je fis dételer à l'endroit même où il m'avoit rencontré, & nous rendant enſemble chez lui, j'y fus reçu avec beaucoup de graces par ſa femme & deux jolies demoiſelles qui compoſoient toute ſa famille.

Le temps que nous mîmes à viſiter ſon Domaine nous conduiſit juſqu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne manqua pas de me faire l'éloge du chariot qu'on m'avoit vendu. Il fallut eſſuyer tout au long l'hiſtoire & le récit des bonnes qualités de chacun des individus qui compoſoient l'attelage. On ne me trompoit pas en effet. J'ai reconnu depuis & je dois convenir, en l'honneur de M. Smit, que ces Bœufs ont toujours été les meilleurs de tous ceux que j'ai employés par la ſuite, & du ſervice le plus sûr; que, dans mes courſes extraordinaires & les pas les plus dangereux, ſon chariot, conſtruit ſolidement, a réſiſté juſqu'à la fin.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageoit à paſſer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traverſâmes la rivière *le Bot*, & tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck*. Je voulois regagner le temps que le dîner m'avoit fait perdre; il étoit onze heures de nuit, lorſque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le ſoleil étoit à peine levé que déjà nous étions en route; nous longeâmes, dans la matinée, l'habitation de François Bathenos; il m'envoya un pain que je lui avois fait demander & dont je lui offris en vain le prix; il me faiſoit prier de deſcendre chez lui; je m'en diſpenſai, ne me ſouciant, en aucune manière, de paſſer & de perdre mon temps dans des habitations. Je rencontrois à tout moment, dans cette contrée, des troupes prodigieuſes de l'eſpèce de Gazelle que les Colons nomment *Reebock*; elle eſt encore très peu connue; M. Sparmann n'a fait que la citer, & le nom de cet animal, dans la traduction françoiſe de ſon Ouvrage, eſt mal rendu; car Reebock ne ſignifia jamais *bouc rouge*, mais *bouc de plage*.

La chaleur du midi devenoit exceſſive. Je fus contraint d'arrêter; tandis que mes gens & mes attelages reſpiroient un peu, je fis une petite tournée, & parvins à tuer un de ces Reebock. Il étoit mâle; ſa couleur générale eſt d'un gris tendre, plus foncé ſur le dos que ſur les côtés; il a le ventre blanc; il n'eſt abſolument point rougeâtre; ſes cornes n'ont guères que cinq à ſix pouces de longueur; le Docteur Sparmann, qui dit n'en avoir fait mention que d'après ce que lui en rappelle ſa mémoire, ſe ſera trompé en donnant un pied de long à ces cornes. La deſcription & la figure de cette Gazelle ſe trouveront dans mon Traité des Quadrupèdes de l'Afrique.

De retour près de mes gens, nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour manger quelques grillades de ma chaſſe, & dans l'eſpace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous eûmes en vue, fort près de nous & de tous côtés, des troupes de Gazelles, Bontebock (*Antilope ſcripta* de M. Pallas,) de Bubales (*Antilope Bubalis*), d'autres troupeaux encore, tels que Zèbres, &c. & pluſieurs Autruches; la variété & les allures de ces grandes hordes étoient très-amuſantes, & dignes de fixer l'attention d'un Naturaliſte. Mes chiens pourſuivoient à outrance toutes ces différentes eſpèces qui ſe croiſoient en fuyant & ſe trouvoient pêle-mêle raſſemblées en un ſeul peloton, ſelon que les chiens donnoient. Cette confuſion, pareille aux machines de théâtre, demandoit à peine un moment pour ſe développer; je rappelois mes chiens, & chaque individu regagnoit à l'inſtant ſa bande qui ſe tenoit à un certain éloignement des autres. Ce ſpectacle ſera mieux ſenti, ſi l'on ſe reporte au mois de Mai dans les campagnes de la Hollande; ce ne ſont, de tous côtés, que troupeaux innombrables de beſtiaux ſymmétriquement iſolés, & ne ſe confondant jamais.

Sans mes chiens, j'aurois pu tuer, de ma voiture, un bon nombre de ces animaux, tant ils étoient curieux & peu farouches; mais leur approche les avoit tous mis en déroute.

Une curioſité preſque familière eſt aſſez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des Gazelles; il n'y avoit

avoit que les Zèbres & les Autruches qui ſe tinſſent à une plus grande diſtance.

Je me trouvai à quatre ou cinq lieues des bains chauds, ſi viſités & ſi vantés par les Habitans du Cap; j'étois empreſſé de les voir, & craignois, en même temps, que ma marche n'en fût retardée. Pour retrouver d'un côté ce que j'allois perdre de l'autre, je partis encore de meilleure heure que de coutume; &, dès dix heures du matin, nous nous y vîmes rendus. Cette ſource minérale d'eau chaude, diſtante du Cap d'environ trente lieues, eſt généralement eſtimée. Le Gouvernement y a fait conſtruire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment aſſez ſpacieux & commode; le logement n'y coûte rien à la vérité; mais chacun des malades eſt obligé de pourvoir à ſes beſoins; ce qui n'eſt pas aiſé dans un pays peu abondant en reſſources. Il y a, dans cette campagne, deux bains ſéparés, l'un pour les Noirs, l'autre pour les Blancs. C'eſt encore près de là qu'eſt ſituée cette montagne appelée la *Tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table. Dans tout cet arrondiſſement, la Compagnie, ſous l'auſpice d'un Caporal, a établi pluſieurs dépôts où elle fait engraiſſer tous les beſtiaux dont elle a beſoin pour les fournitures de ſes Vaiſſeaux.

Je traverſai, le lendemain, la rivière *Stéenbock*, non loin de laquelle eſt une fort belle habitation apartenante à la veuve Wiſſel; &, dans l'après dîner, avant de traverſer une ſeconde rivière appelée *Sonder-End*, je vis, en paſſant, le *Zicken-Huys*; c'eſt le dépôt, ou plutôt l'hôpital des bœufs malades de la Compagnie; ils s'y guériſſent quelquefois; mais cet établiſſement a cela d'utile, que ces animaux gâtés ne peuvent communiquer la contagion à ceux qui ſe portent bien, & dont on les a ſéparés.

J'avois réſolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du ſoir dans la vallée *Soete-Melck*; un marais bourbeux nous barroit le chemin; il n'eut pas été prudent de s'y engager pendant l'obſcurité.

De très grand matin, j'aperçus une fort jolie maiſon peu éloignée de nous; c'étoit un poſte de la Compagnie, commandé par

M. Martines; je le connoiſſois pour l'avoir vu quelquefois au Cap chez M. le Fiſcal; je l'allai viſiter; il m'engagea, comme font preſque tous les Colons, à reſter quelques jours avec lui; l'impatience où j'étois d'avancer m'avoit fait prendre mon parti; je le refuſai opiniâtrément. Vers midi, je paſſai près d'une petite horde de Hottentots; ils me parurent ſi miſérables que je leurs fis quelques préſens. Ils n'avoient pas une ſeule pièce de bétail, & vivoient des travaux de leurs bras ſur les habitations du voiſinage; j'invitai pluſieurs d'entr'eux à me ſuivre, & leur promis de les bien payer au retour; ils ne ſe laiſſèrent entraîner que lorſque je les eus aſſurés que je leur donnerois une ration ſuffiſante de tabac pour la route. Alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai paſſer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues juſqu'à neuf heures du matin: dans le moment où je commençois à ne plus compter ſur ces gens, & me diſpoſois à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes & bagages. Ce petit renfort me fit plaiſir. Ils ſe mêlèrent avec les autres, & furent bientôt accoutumés. Je remis mon départ à l'après-midi, & réſolus, en attendant, de faire une tournée dans les environs. Un des nouveaux arrivés me demanda la permiſſion de me ſuivre, en m'aſſurant qu'il étoit un excellent chaſſeur: j'avois apporté de l'Europe cette prévention qu'on a toujours contre les gens qui prennent ſoin de ſe préconiſer eux-mêmes, & je n'avois pas du talent de mon Hottentot une haute opinion; je lui fis donner un fuſil, & nous partimes enſemble.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de Gazelles; le Pays en étoit couvert; mais elles ſe tenoient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chaſſeur m'arrêtant tout d'un coup, me dit qu'il aperçoit un *Blawe-Bock* (un Bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique & ne le vois pas. Il me prie alors de reſter tranquille & de ne faire aucun mouvement, m'aſſurant de me rendre maître de l'animal. Auſſitôt il prend un détour, ſe traînant ſur ſes genoux; je ne le perdois pas de vue, mais je ne comprenois rien à ce manége nouveau pour moi. L'animal ſe lève & broute tranquillement ſans s'éloigner de la

place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc ; car, de l'endroit où j'étois reſté, il me paroiſſoit entièrement de cette couleur (juſques-là je n'avois point encore vu cette eſpèce de Gazelle) : je fus détrompé lorſque je vis ſes cornes. Mon Hottentot ſe traînoit toujours ſur le ventre, il s'approcha de ſi près & ſi promptement que mettre l'animal en joue & le tirer fut l'affaire d'un inſtant ; la Gazelle tomba du coup. Je ne fis qu'un ſaut juſques-là & j'eus le plaiſir de contempler à mon aiſe la plus rare & la plus belle des Gazelles d'Afrique. J'aſſurai mon Hottentot que, de retour au camp, je le récompenſerois généreuſement. Je l'envoyai auſſitôt chercher un cheval pour tranſporter la chaſſe. L'intelligence de cet homme & les divers moyens qu'il avoit employés pour ſurprendre l'animal me rendoient ſon ſervice important & précieux ; je me propoſois bien de me l'attacher par tous les appâts qui ſéduiſent les Hottentots. Je commençai par lui donner une forte proviſion de tabac & je joignis à ce préſent de l'amadoue, un briquet & l'un de mes meilleurs couteaux. Il ſe ſervit de ce dernier meuble & ſe mit à dépecer l'animal avec la même adreſſe qu'il l'avoit tiré. J'en conſervai ſoigneuſement la peau.

Cette Gazelle a été décrite par Pennant, ſous le nom d'*Antilope bleu* ; par Buffon, ſous le nom de *Tzeiran*. Ce dernier Naturaliſte a donné la figure d'une partie de ſes cornes ; elle eſt rare & très-peu connue. Lors de ma réſidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces Gazelles & une autre qui fut aportée au Gouverneur, quelques années après, pendant l'un de mes ſéjours à la Ville. Elles venoient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, ſeul canton qu'elles habitent. On m'avoit aſſuré que j'en verrois dans le pays des grands Namaquois ; malgré toutes mes informations & perquiſitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les Sauvages m'ont aſſuré ne point la connoître. On m'avoit encore atteſté que la femelle portoit des cornes ainſi que le mâle ; je ne puis rien dire là-deſſus, puiſque les ſeules que j'aye vues étoient toutes trois de ce dernier genre.

Sa couleur principale eſt un bleu léger, tirant ſur le grisâtre ; le ventre & l'intérieur des jambes dans toute leur longueur ſont d'un

blanc de neige ; ſa tête ſur-tout eſt agréablement tachetée de blanc.

Je n'ai pas remarqué que cette Gazelle, vivante, reſſemblât à du velours bleu, & que, morte, ſa peau changeât de couleur, comme le dit M. Sparmann. Vivante ou morte, elle m'a paru toujours ſemblable. La teinte de celle que j'ai rapportée n'a jamais varié. J'en ai vu une autre à Amſterdam que l'on conſervoit depuis plus de quinze ans. Il en étoit de même de celle du Gouverneur du Cap; plus fraîche encore que la mienne, dans tout le reſte elles étoient pareilles. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que je ne reconnois pas beaucoup cet animal dans les deſſins & les gravures que j'en ai vus juſqu'à préſent. Dans mes deſcriptions, je donnerai celle que j'ai faite de celui-ci, & le deſſin très exact que j'en ai tiré ſur les lieux, avant qu'on le déshabillât.

Le lendemain, par un temps frais & couvert, nous fîmes une marche de ſix heures pour arriver ſur les bords d'une très-grande mare, abondante en petites Tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment ſur le charbon, elles étoient très-bonnes; elles portoient de ſept à huit pouces de long ſur quatre de large. L'écaille ſur le dos étoit d'un gris blanchâtre tirant un peu ſur le jaune. Vivantes, elles avoient une odeur infecte; mais la cuiſſon la leur faiſoit perdre.

C'eſt une choſe remarquable que, lorſque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les Tortues qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre, à meſure que ſa ſurface ſe deſsèche; il ſuffit alors, pour les trouver, de creuſer profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent & ne ſe remontrent que lorſque la ſaiſon des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles dépoſent leurs œufs en plein air & ſur leurs bords; ils ſont de la groſſeur de ceux du Pigeon. C'eſt au ſoleil & à la chaleur qu'elles laiſſent le ſoin de les faire éclore; ces œufs ſont d'un très-bon goût; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuiſſon, conſerve la tranſparence d'une gelée bleuâtre.

Je ne ſais ſi l'inſtinct dont je viens de parler eſt commun à toutes

les eſpèces de Tortues d'eau, & ſi elles emploient toutes le même moyen; ce que je puis aſſurer, c'eſt que toutes les fois que, pendant les ſéchereſſes, il m'a pris fantaiſie de m'en procurer, en creuſant dans les endroits où l'eau avoit ſéjourné, je n'ai jamais manqué d'en prendre autant que j'en ai voulu.

Cette eſpèce de chaſſe ou pêche, comme on voudra l'appeler, n'étoit pas nouvelle pour moi; je n'avois pas oublié qu'à Surinam on fait uſage du même ſtratagême pour avoir deux eſpèces de poiſſons qui ſe terrent auſſi & qu'on nomme l'un la *Varappe*, l'autre le *Gorret* ou *Kwikwi*.

Nos chariots placés ſur le bord de la mare, effrayèrent une infinité de Gazelles qui venoient pour y boire, & les empêchèrent d'en approcher.

Les Bontebock ſur-tout y arrivoient par bandes de deux mille au moins; je ſuis perſuadé que, ce jour-là, tant en Bubales, Gazelles de toutes eſpèces, que Zèbres & Autruches, j'eus ſous les yeux, dans le même moment, plus de quatre à cinq mille pièces. De tout cela, je ne ſouhaitois qu'une Autruche. Il n'y eut nul moyen de me ſatisfaire; elles ne ſe laiſſèrent point approcher; les autres eſpèces, quoiqu'un peu effarouchées auſſi, ſe trouvoient de temps en temps à portée du coup; mais, pour le plaiſir ſeul de les détruire, je ne voulus point les tirer; nous avions aſſez de vivres, & ma poudre étoit d'ailleurs trop précieuſe.

Je n'avois plus que deux rivières, la *Breede-Rivier* (la rivière large), & le *Klip-Rivier* (rivière des cailloux) entre Swellendam & moi; je me faiſois une fête de connoître ce chef-lieu de la Colonie; je comptois y demeurer quelques jours; c'eſt-là que je me propoſois de paſſer en revue tous ces animaux avec autant d'attention que de tranquillité. Nous y arrivâmes, le jour ſuivant, de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverſer, les plus conſidérables ſont le *Diep-Rivier* & le *Breede-Rivier*. Les autres ſont à peine des ruiſſeaux pendant les chaleurs; mais, dans la ſaiſon pluvieuſe, ils ſe changent bientôt en torrens furieux, qui coupent toute communication avec la Ville du Cap.

Je reſtai pluſieurs jours à Swellendam, chez M. Ryneveld, Bailli du lieu; il me combla d'honnêtetés. Je trouvois mes deux voitures bien peſantes & trop chargées. Je ſentois le beſoin de m'en procurer une troiſième. Mon Hôte eut la complaiſance de me faire conſtruire une charette à deux roues, & à mon départ il me donna avec profuſion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus; j'achetai pluſieurs Bœufs, des Chèvres, une Vache pour me procurer du lait, & un Coq dont je comptois me faire un réveil-matin naturel.

Il n'exiſte pas un ſeul Naturaliſte, pas même un lourd Habitant des campagnes qui ne ſache que le Coq eſt un oiſeau qui chante régulièrement pendant la nuit à la même heure, & qu'il prend ſoin de rapeler le jour.

Je ne ſais quel ridicule on a prétendu jeter ſur cette précaution qui devoit me procurer de l'agrément, ſi elle n'étoit pas une reſſource au beſoin, en me faiſant tenir dans plus d'un papier public des diſcours abſurdes qui cadrent aſſez mal avec l'emphaſe du Narrateur. En aſſurant au Public, en mon nom, que j'avois compté remplacer ma montre par mon Coq, ſi elle venoit à ſe déranger, il auroit été décent d'apprendre au moins aux incrédules comment un Coq peut jamais devenir une horloge; c'eſt dans le même eſprit qu'ailleurs on ſuppoſe que, rencontrant pour la première fois un Lion « nous nous *meſurâmes de notre ſuperbe regard* & nous laiſſâmes tran- » quillement paſſer, *ſatisfaits l'un l'autre de notre fière contenance* ».

Quoi qu'il en ſoit de ces poëtiques Romans, mes eſpérances ſur mon Coq ne m'ont point trompé. Cet animal, qui couchoit ſans ceſſe ou ſur ma tente ou ſur mon chariot, m'annonçoit régulièrement le lever de l'aurore; il s'apprivoiſa bientôt; il ne quittoit jamais les environs de mon camp; ſi le beſoin de nourriture le faiſoit s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenoit toujours; quelquefois il étoit pourſuivi par de petits Quadrupèdes du genre des Fouines ou Belettes; je le voyois moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, & crier de toute ſa force; alors, l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquoient pas d'aller bien vîte à ſon ſecours.

Un animal qui m'a rendu des ſervices plus eſſentiels, dont la préſence utile a ſuſpendu, diſſipé même dans mon cœur des ſouvenirs amers & cruels, dont l'inſtinct touchant & ſimple ſembloit prévenir mes efforts, & vraiment conſoloit mes ennuis, c'eſt un Singe de l'eſpèce ſi commune au Cap ſous le nom de *Bawian*; il étoit très-familier & s'attacha particulièrement à moi: j'en fis mon Déguſtateur. Lorſque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher Keès n'en eût goûté; s'il les rejetoit, nous les jugions ou déſagréables, ou dangereuſes, & les abandonnions.

Le Singe a cela de particulier qui le diſtingue des autres animaux & le rapproche de l'homme: il reçut de la Nature, en égale portion, la gourmandiſe & la curioſité; ſans appétit, il goûte tout ce qu'on lui préſente; ſans néceſſité, il touche tout ce qu'il trouve à ſa portée.

Je chériſſois dans Keès une qualité plus précieuſe encore. Il étoit mon meilleur ſurveillant; ſoit de jour, ſoit de nuit, le moindre ſigne de danger le réveilloit à l'inſtant. Par ſes cris & les geſtes de ſa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutaſſent; ils s'étoient tellement habitués à ſa voix, qu'ils dormoient pleins de confiance, & ne faiſoient plus la ronde; j'en étois outré de colère, dans la crainte de ne plus retrouver en eux les ſecours indiſpenſables ſur leſquels j'avois droit de compter, ſi quelqu'événement funeſte, ou la maladie venoit à m'enlever mon trop fidèle Gardien. Mais, lorſqu'il leur avoit donné l'alerte, ils s'arrêtoient pour épier le ſignal. Au mouvement de ſes yeux, au moindre branlement de ſa tête, je les voyois s'élancer tous enſemble, & détaler toujours du côté vers lequel il portoit la vue.

Souvent je le menois à la chaſſe avec moi. Que de folies & que de joie au ſignal du départ! comme il venoit baiſer tendrement ſon ami! comme le plaiſir brilloit dans ſa prunelle ardente & mobile! comme il devançoit mes pas plein d'aiſe & d'impatience, & revenoit encore par ſes careſſes, me prouver ſa reconnoiſſance & m'inviter à ne pas différer plus long-temps! Nous partions; chemin faiſant,

il s'amuſoit à grimper ſur les arbres, pour chercher de la gomme qu'il aimoit beaucoup; quelquefois il me découvroit du miel dans des enfoncemens de rocher ou dans des arbres creux; mais, lorſqu'il ne trouvoit rien; que la fatigue & l'exercice avoient aiguiſé ſes dents, & que l'appétit commençoit à le preſſer ſérieuſement, alors pour moi commençoit une ſcène extrêmement comique. Au défaut de gomme & de miel, il cherchoit des racines, & les mangeoit avec délices, ſur-tout une eſpèce particulière que, malheureuſement pour lui, j'avois trouvée exquiſe & très-rafraîchiſſante, & que je voulois obſtinément partager. Keès étoit ruſé. Lorſqu'il avoit trouvé de cette racine, ſi je n'étois à portée d'en prendre ma part, il ſe hâtoit de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il meſuroit le temps qu'il avoit de la manger à lui ſeul, ſur la diſtance que j'avois à franchir pour le rejoindre, & j'arrivois en effet trop tard. Quelquefois cependant lorſque, trompé dans ſon calcul, je l'avois atteint plus tôt qu'il ne s'y étoit attendu, il cherchoit vîte à me cacher les morceaux; mais, au moyen d'un ſoufflet bien appliqué, je l'obligeois à reſtituer le vol; &, maître à mon tour de la proie enviée, il falloit bien qu'il reçût la loi du plus fort; Keès n'avoit ni fiel ni rancune, & je lui faiſois aiſément comprendre tout ce qu'a d'inſenſible & dur ce lâche égoïſme dont il me donnoit l'exemple.

Pour arracher ces racines, il s'y prenoit d'une façon fort ingénieuſe, & qui m'amuſoit beaucoup. Il ſaiſiſſoit la touffe des feuilles entre ſes dents, puis, ſe roidiſſant ſur les mains, & portant la tête en arrière, la racine ſuivoit aſſez ordinairement. Quand ce moyen, où il employoit une grande force, ne pouvoit réuſſir, il reprenoit la touffe comme auparavant, & le plus près de terre qu'il le pouvoit; alors, faiſant une cabriole cul par deſſus tête, la racine cédoit toujours à la ſecouſſe qu'il lui avoit donnée. Dans nos marches, lorſqu'il ſe trouvoit fatigué, il montoit ſur un de mes Chiens qui avoit la complaiſance de le porter des heures entières; un ſeul, plus gros & plus fort que les autres auroit dû ſe prêter à ſon petit manége; mais le drôle ſavoit à merveille eſquiver la corvée. Du moment qu'il ſentoit Keès ſur ſes épaules, il reſtoit immobile, laiſſoit

laiſſoit défiler la Caravane ſans bouger de la place : le craintif Keès s'obſtinoit de ſon côté ; mais, ſitôt qu'il commençoit à nous perdre de vue, il falloit bien ſe réſoudre à mettre pied à terre ; alors le Singe & le Chien couroient à toutes jambes pour nous rattraper. Le Chien le laiſſoit adroitement paſſer devant lui, & l'obſervoit attentivement, de peur qu'il ne le ſurprît. Au reſte, il avoit pris ſur toute ma meute un aſcendant qu'il devoit peut-être à la ſupériorité de ſon inſtinct ; car, parmi les animaux comme parmi les hommes, l'adreſſe en impoſe trop ſouvent à la force. Mon Keès ne pouvoit ſouffrir les convives ; lorſqu'il mangeoit, ſi l'un de mes chiens l'approchoit de trop près, il le régaloit d'un ſoufflet, auquel le poltron ne répondoit qu'en s'éloignant au plus vîte.

Une ſingularité que je n'ai jamais pu concevoir, c'eſt qu'après le Serpent, l'animal qu'il craignoit le plus étoit ſon ſemblable, ſoit qu'il ſentît que ſon état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ſes facultés, & que la peur s'emparât de ſes ſens, ſoit qu'il fût jaloux & qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il m'eut été très-facile d'en prendre de ſauvages, & de les apprivoiſer ; mais je n'y ſongeois pas. J'avois donné à Keès une place dans mon cœur que nul autre ne devoit occuper après lui, & je lui témoignois aſſez juſqu'à quel point il devoit compter ſur ma conſtance. Il entendoit quelquefois ſes pareils crier dans les montagnes. Je ne ſais pourquoi, avec toutes ſes terreurs, il s'aviſoit de leur répondre ; ils approchoient à ſa voix, & ſitôt qu'il en apercevoit un, fuyant alors avec des cris horribles, il venoit ſe fourrer entre nos jambes, imploroit la protection de tout le monde, & trembloit de tous ſes membres. On avoit beaucoup de peine à le calmer ; il reprenoit peu à peu ſa tranquillité naturelle. Il étoit ſujet au larcin. C'eſt un défaut commun à preſque tous les animaux domeſtiques ; mais il ſe déguiſoit chez Keès en un talent dont j'admirois moi-même tous les reſſorts ingénieux. Quoi qu'il en ſoit, les corrections que lui adminiſtroient mes gens, qui prenoient avec lui la choſe au ſérieux, ne le changèrent jamais. Il ſavoit parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les proviſions, & ſur-tout le lait qu'il aimoit beaucoup. Il m'a forcé plus d'une fois de m'en

paſſer. Je l'étrillois auſſi moi-même. Il ſe ſauvoit & ne reparoiſſoit à la tente qu'à l'entrée de la nuit.

J'ai repoſé ſur ces détails avec plaiſir. S'ils ne ſont rien pour le progrès des connoiſſances humaines, il ſont beaucoup pour mon ame ingénue & ſimple. Ils me rappellent des paſſe-temps bien doux, des jours bien ſereins & paiſibles, & les ſeuls momens de ma vie où j'aye connu tout le prix de l'exiſtence.

Tant que dura mon ſéjour à Swellendam, je répondis aux tendres ſoins de mon Hôte, par les témoignages de la plus vive reconnoiſſance ; mais ce n'étoit point là le train de vie qui convenoit à mon humeur; &, dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuiſine & mon office, & délogeai ſans délai. Ce fut le 12 Janvier 1782. D'après les informations que j'avois priſes, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'Eſt à une certaine diſtance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté, le prix très-modique de cette denrée n'étant pas même un équivalent aux frais & aux difficultés de leur tranſport à la Ville.

A deux lieues de là, je paſſai une petite rivière nommée le *Bufflias*; &, après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appelé le bois du *Grand-Père*. Je m'arrangeai pour paſſer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulois parcourir. Comme je faiſois le dénombrement de mes Chiens, je m'aperçus qu'il m'en manquoit un; c'étoit préciſément une petite Chienne de prédilection que je nommois *Roſette*. Son abſence m'intrigua; c'étoit pour moi une perte réelle qui diminuoit ma meute à propos de rien, & me privoit de ma favorite qui, de ſon côté, m'affectionnoit beaucoup. Je m'informai de mes gens ſi quelqu'un l'avoit remarquée en route. Un ſeul m'aſſura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fuſil pour la remettre en voie, s'ils arrivoient juſqu'à elle; tout cela ne réuſſiſſant point, je pris le parti de faire monter à cheval l'un de mes Hottentots & lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, & de la ramener à quelque prix que ce fût. Quatre

heures s'étoient écoulées quand nous vîmes arriver mon commiſſionnaire à toute bride. Il portoit devant lui ſur l'arçon de la ſelle une chaiſe & un grand panier. Roſette couroit en avant; elle ſauta ſur moi & m'accabla de careſſes. Mon homme me dit qu'il l'avoit trouvée à deux lieues environ de notre halte, aſſiſe ſur la route, à côté de la chaiſe & du panier qui s'étoient détachés de l'équipage ſans qu'on s'en fût aperçu. J'avois oüi conter ſur la fidélité des Chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci; mais je n'en avois pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha juſqu'aux larmes; je careſſai de nouveau cette pauvre bête, & cette marque d'attachement qu'elle venoit de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim ſur la place, ou ſeroit devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'auroit rencontrée. Les coups de fuſil que j'avois fait tirer pour elle n'ayant fait lever aucune eſpèce de gibier, & m'étant convaincu moi-même par une viſite exacte de la forêt, qu'il ne falloit pas eſpérer d'en trouver, nous délogeâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues, qu'en traverſant une petite rivière qui prend ſa ſource dans cette forêt, ma voiture à deux roues culbuta. Le reſte du jour nous ſuffit à peine pour repêcher, ſécher & remettre en place tous les effets & les uſtenſiles de ma cuiſine. Une grande partie de ma porcelaine fracaſſée y reſta. J'avois fort heureuſement des pièces de rechange. Nous pouſſâmes juſqu'à trois lieues plus loin. Là je fus arrêté par la rivière le *Duyvenochs*. Elle n'étoit point guéable pour le moment. Ce Pays eſt couvert de bois. Je me flattai que j'y trouverois de jolis oiſeaux & des inſectes; je réſolus d'attendre que la rivière fût diminuée. Je fis dreſſer mes tentes à la liſière du bois, & mes Hottentots s'y conſtruiſirent des cabanes.

Quelle fatalité! les Habitans des environs inſtruits de mon arrivée vinrent tous avec empreſſement me rendre viſite & me troubler dans ma charmante retraite. Il me fallut eſſuyer les longs préambules de leurs reproches obligeans de n'être point deſcendu chez eux; &, me fatigant de leurs offres qu'ils reproduiſoient ſous mille & mille formes pour me ſéduire, ils me citoient avec emphaſe divers

curieux qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, & notamment M. le Docteur Sparmann, Académicien Suédois. Quelque reſpectable que me parût cette autorité, je penſai que je ne devois pas quitter mon camp.

J'avois déterminé que, dans le cours de mes Voyages, je ne logerois jamais dans aucune habitation, pour être plus libre le jour & la nuit, pour avoir ſous ma main mes gens & mes équipages, pour ménager un temps précieux qu'il faut toujours ſacrifier au bavardage & aux récits abſurdes de ces Colons qui vous fatiguent avec leurs contes & vous épuiſent avec leurs queſtions, mais ſurtout pour ménager mon eau de vie avec laquelle j'aurois été contraint d'arroſer continuellement leurs interminables converſations. Je remerciai donc ces Meſſieurs, qui ne réuſſirent pas même à m'ébranler, tant ma réſolution avoit été ferme & irrévocable. L'exemple du Docteur Sparmann n'en étoit point un pour moi. Nos genres très-différens devoient nous donner d'autres idées. Il n'avoit beſoin que du jour pour s'appliquer à ſes recherches en botanique. Moi, je paſſois ſouvent une partie des nuits à la chaſſe, ſi le beſoin l'exigeoit; j'aurois été forcé de m'en abſtenir ou de déranger mes Hôtes. Cela ſeul m'auroit inſpiré des dégoûts qui euſſent mis bientôt fin au roman. Il n'en falloit pas tant pour en détruire toute l'illuſion. Un autre motif & qui m'eſt purement perſonnel, peut donner en deux mots une idée de mon caractère & du plan de vie qu'il m'avoit fait embraſſer. Si c'eſt un trait d'amour-propre, & mon âge & l'éducation que j'ai reçue, & mon Pays, & les difficultés vaincues m'excuſeront aſſez. Quoique je reconnoiſſe l'utilité des chemins faits chez les Peuples civiliſés, l'habitude où nous étions de les ouvrir nous-mêmes dans ma jeuneſſe à Surinam, me les a toujours fait regarder comme un frein qui diminue le prix de la liberté. Fier de ſon origine, l'homme s'indigne qu'on ait oſé d'avance compter ſes pas. J'ai toujours ſoigneuſement évité les routes battues, & ne me ſuis cru complétement libre que lorſqu'au milieu des rochers, des forêts & des déſerts d'Afrique, j'étois ſûr de ne rencontrer d'autres traces d'ouvrages humains que celles que j'y avois laiſſées moi-même. Aux ſignes de ma volonté qui commandoit alors ſou-

verainement, à la plénitude de mon indépendance, je reconnoiſſois véritablement dans l'Homme le Monarque des êtres vivans, le Deſpote abſolu de la Nature. On trouvera plus d'une fois alarmante une poſition que je trouvois délicieuſe. Ces bizarreries découlent des premières impreſſions de ma vie. Elles ne ſont que le ſentiment pur & naturel de la liberté, qui repouſſe ſans diſtinction tout ce qui paroît vouloir lui preſcrire des bornes. Trop de raiſons m'attachoient à mes principes, pour ne pas les obſerver religieuſement; &, ſi j'en excepte une ſeule fois où par politique, il me fut impoſſible de refuſer ouvertement l'hoſpitalité, je ne me ſuis jamais écarté de mon plan dans mes Voyages.

Je diſtribuois l'emploi du temps & voici l'ordre ordinaire de mes occupations. La nuit, lorſque nous ne marchions pas, je couchois dans ma tente ou ſur mon chariot; au point du jour, éveillé par mon Coq, je me mettois tout de ſuite en devoir d'apprêter moi-même mon café au lait tandis que mes gens, de leur côté, s'occupoient à nettoyer & à panſer toutes mes bêtes. Au premier rayon du ſoleil, je prenois mon fuſil; nous partions mon Singe & moi; nous furetions à la ronde juſqu'à dix heures. De retour à ma tente, je la trouvois toujours propre & bien balayée. Elle étoit particulièrement à la garde d'un vieux Africain nommé *Swanepoel;* n'étant plus capable de nous ſuivre dans nos courſes à pied, c'eſt lui qui reſtoit pour garder le camp; il y entretenoit le bon ordre. Les meubles de ma tente n'étoient pas nombreux; une chaiſe ou deux, une table qui ſervoit uniquement à la diſſection de mes animaux, & quelques uſtenſiles néceſſaires à leur préparation en faiſoient tout l'ornement. Je m'y mettois donc à l'ouvrage depuis dix heures juſqu'à midi. C'eſt alors que je claſſois dans mes tiroirs les inſectes que j'avois rapportés; la cérémonie de mon dîner étoit tout auſſi ſimple. Je plaçois ſur mes genoux un bout de planche couvert d'une ſerviette. On m'y ſervoit un ſeul plat de viande rôtie ou grillée. Après ce dîner frugal & qui ne duroit pas long-temps, je retournois au travail, ſi j'avois à finir quelque ouvrage que j'euſſe commencé, puis à la chaſſe juſqu'au ſoleil couchant. De retour au gîte, j'allumois une chandelle & paſſois quelques heures à conſigner

dans mon Journal les obſervations, les acquiſitions, en un mot, les évènemens de la journée. Pendant ce temps, mes Hottentots raſſembloient mes Bœufs autour des chariots & de ma tente. Les Chèvres, après qu'on les avoit traites, ſe couchoient çà & là pêle-mêle avec mes Chiens. Le ſervice achevé & le grand feu allumé à l'ordinaire, nous nous plaçions en cercle. Je prenois mon thé; mes gens fumoient cordialement leurs pipes & me contoient des hiſtoires dont le naïf ridicule me faiſoit rire aux éclats. Je prenois plaiſir à les animer. Ils étoient d'autant moins timides avec moi que je montrois plus de franchiſe, de bonhomie & d'attention. Souvent, à la vérité, plus content de moi-même, plus favorablement diſpoſé à l'aſpect d'un beau ſoir après les fatigues du jour, je me ſentois entraîné par un charme involontaire, & cédois doucement à l'illuſion. C'eſt alors que je les voyois diſputer entr'eux de prétentions à l'eſprit pour me plaire; le plus habile conteur pouvoit favorablement ſe juger, au ſilence profond qui régnoit parmi nous. Je ne ſais quel attrait puiſſant me ramène ſans ceſſe à ces paiſibles habitudes de mon ame! je me vois encore, au milieu de mon camp, entouré de mon monde & de mes animaux; une plante, une fleur, un éclat de rocher çà & là placés, rien n'échappe à ma mémoire, & ce ſpectacle toujours plus touchant, m'amuſe & me ſuit partout.

Quelquefois nos converſations nous conduiſoient fort avant dans la nuit. J'avoue que de ces têtes groſſières & que n'avoient point polies de belles éducations, il jailliſſoit quelquefois des traits de feu dont je me ſentois ravi. Je leur faiſois ſur-tout beaucoup de queſtions ſur Kolbe & différens Auteurs; ſur leurs religions, leurs loix, leurs uſages. Ils me rioient franchement au nez. Quelquefois, prenant la choſe au vif, je les voyois s'indigner, hauſſer les épaules, éclater en imprécations. Je me rappelle que, voulant, pour les piquer au jeu, rabaiſſer leurs facultés & leur intelligence, je les comparois à celles qui, dans la capitale d'un grand Pays, dans Paris, par exemple, procure ſans travail une ſubſiſtance brillante à une tourbe prodigieuſe de vauriens, & qu'on décore du nom modeſte d'*induſtrie*. Je leur préſentois ſous mille formes les reſſources

habiles de ces caméléons, & rehauſſois de beaucoup leur mérite; avec quelle ſatisfaction je les voyois préférer d'un accord unanime la ſimplicité de leur vie champêtre & douce à mes tableaux ſéduiſans, & regarder ces reſſources comme des moyens vils & meſquins pour un Peuple qui ſe vante de ſa ſupériorité ſur les Peuples de la Nature! Braves humains qu'on nous peint dévorant leurs ſemblables, & qu'un enfant auroit conduits! paiſibles Hottentots, couvrez-les de vos mépris ces mortels qui vous réduiſent en eſclavage, & ne vous diſtinguent des bêtes que par les traitemens cruels qu'ils leur épargnent pour vous en accabler!

Mes animaux étoient ſi bien habitués à ſe mêler parmi nous que ſouvent j'étois contraint d'en faire lever pluſieurs pour arriver juſqu'à ma tente. J'avois quelques Moutons que je ménageois comme une reſſource contre la diſette; mais j'en conſervois toujours d'anciens pour habituer les nouveaux-venus.

Le canton que nous habitions étoit rempli de Perdrix de trois eſpèces différentes, l'une entr'autres de la groſſeur de nos Faiſans. C'étoit notre nourriture ordinaire. Nous les mettions par vingtaine dans nos marmites; elles nous donnoient d'excellens conſommés & de bons bouillis. Nous trouvions auſſi une eſpèce de Gazelle de la grandeur de nos Chèvres d'Europe, la peau d'un brun noirâtre & quelques taches blanches ſur la cuiſſe. Je ne connois point de mets plus exquis; j'en tuai pluſieurs, ainſi qu'une autre eſpèce plus petite, dont je donnerai la deſcription par la ſuite.

Mon ſéjour dans cet endroit avoit conſidérablement augmenté ma Collection en inſectes & oiſeaux précieux. Un Particulier des environs alloit faire le Voyage du Cap; il vint m'offrir ſes ſervices; je les acceptai avec plaiſir, & le chargeai de remettre mon petit tréſor à M. le Fiſcal Boers. J'etois convenu, avec ce dernier, que je lui ferois parvenir toutes mes nouveautés, lorſque les occaſions s'en préſenteroient. Par là, je mettois, dès le commencement de mon Voyage, beaucoup d'objets rares à l'abri des accidens, & ménageois de la place pour les autres.

Mes voiſins me faiſoient de temps en temps des envois de légumes ou de fruits, & M. Vanwerck, plus près de mon camp, ſachant

que je vivois avec plaiſir de laitage, m'en envoyoit tous les ſoirs un ſeau, que je partageois avec mes gens. Keès ſentoit arriver le porteur de fort loin, & ne manquoit jamais d'aller au-devant de lui.

Depuis Swellendam juſqu'à Duyvenochs, les pâturages ſont excellens, & les terres, ſupérieures à celles du Cap, produiroient du blé en abondance; mais les Colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur conſommation, & c'eſt uniquement en beſtiaux & en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais, comme le vin en eſt mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau de vie qui ſe débite dans le voiſinage.

Le vingt-ſept du mois, je m'aperçus que la rivière avoit baiſſé de beaucoup; nous la traversâmes, & n'eûmes rien d'avarié; nous en fîmes autant de celle nommée *Falſe*. Après ſix heures de marche, & plus loin, après ſept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gous ou Gourits. Celle-ci nous arrêta; il n'étoit pas poſſible de la traverſer; elle avoit la largeur de la Seine vis-à-vis le jardin du Roi à Paris. Il falloit que de grands orages euſſent inondé le Pays d'où elle couloit; car, dans cette ſaiſon elle n'eſt ordinairement, comme les autres, qu'un ruiſſeau praticable. Ses bords ſont garnis de grands arbres épineux (*Mimoſa-Nilotica*), & l'on y trouve beaucoup de Perdrix, & notamment la grande eſpèce que les Habitans du Cap ont nommée *Féſants*. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, &, toujours impatient de pénétrer plus loin, je ne vis qu'un moyen de nous tirer d'embarras; je pris le parti de faire conſtruire un large Radeau; on abattit des arbres, & leurs écorces nous ſervirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous cauſa! Il fallut décharger les voitures, les démonter & les embarquer pièce à pièce. Toutes mes bêtes traversèrent à la nage; en pluſieurs voyages, mes effets, mon monde & moi, tout gagna la rive oppoſée, ſans le plus petit déſordre & le moindre accident. Cette tentative, qui réuſſit à merveille, me raſſura beaucoup ſur les ſuites, & ſervit encore à réchauffer mon courage. Mais l'opération nous avoit coûté trois jours entiers

d'un

d'un travail opiniâtre ; dès-lors, plus de chaſſe, je donnai l'exemple, & charpentai comme le dernier de mes Hottentots. J'avois jugé cette précaution de s'éloigner bien néceſſaire à notre ſalut commun ; car le rivage que nous venions de quitter étoit ſi maigre & ſi brûlé, qu'un plus long ſéjour y auroit fait périr de faim tous mes Bœufs.

Les voitures remontées & bien chargées, nous continuâmes notre route, & fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de *Moſſel-Baie* (Baie au Moules), c'eſt celle qui, ſur les Cartes Marines, porte le nom de *Baie-Saint-Blaiſe* ; l'attérage au fond eſt très-difficile, à cauſe des rochers eſcarpés qui la bordent, & dont les baſes s'étendent un peu loin dans la mer ; mais ſon côté Nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver ; les environs de ce Pays ſont parſemés de bonnes habitations qui pourroient être une reſſource pour les Vaiſſeaux qui viendroient y mouiller. Une fontaine ſalubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fourniroit de l'eau en abondance. Pendant mon ſéjour dans cette Baie, nous ne manquâmes point d'Huîtres ; elle en fournit abondamment ; nous pêchions ſouvent à la ligne, & ce moyen ſeul nous procuroit beaucoup d'excellens poiſſons ; je faiſois ſaler ce qu'on ne mangeoit pas. Nous entendions, toutes les nuits, les cris des Hiennes ; elles paroiſſoient furieuſes. Nos Bœufs en étoient inquiétés ; mais, au moyen des grands feux dont nous entourions notre camp, elles n'osèrent approcher.

A une lieue de moi, je trouvai un Kraal de quatre huttes ; c'étoit une petite famille Hottentote qui ne paſſoit pas vingt-cinq à trente perſonnes ; je troquai, avec eux, quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étois bien aiſe de me procurer. Je fus enchanté de la découverte, non moins à cauſe du profit que j'en tirai, que de l'agréable ſurpriſe qu'elle me cauſa. Je pris plaiſir à les étudier long-temps dans leur paiſible ménage. Ils poſſédoient cinq Vaches à lait, & un petit troupeau de Moutons. Dans la ſaiſon des ouvrages, les hommes ſe répandoient ſur les habitations voiſines, où, par leur travail, ils amaſſoient de quoi ſe procurer du tabac, & les moyens d'améliorer leur ſort. Ils m'aſſurèrent que, dans les grands bois qui couvrent de tous côtés les montagnes de

ce Pays, on rencontroit quelquefois des Eléphans & des Buffles. Je battis ſur le champ les montagnes & les forêts ; ce fut inutilement ; ni mes gens ni moi ne pûmes rien découvrir. Je reconnus bien, à la vérité, quelques empreintes de pieds d'Eléphans ; mais elles étoient anciennes, d'où j'augurai ce qu'on m'apprit en effet par la ſuite, que ſi le haſard amène quelquefois un de ces animaux dans le Pays, les Habitans alors s'attroupent & l'obligent à gagner le large, lorſqu'ils ne réuſſiſſent pas à le tuer.

Le 7, à cinq heures du matin, je quittai la baie Moſſel pour traverſer à une heure après midi la rivière nommée *Klein-Brak* ; elle prend ſa ſource dans un bois adoſſé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'eſt guères qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, & qui n'en eſt éloignée que de trois lieues ; le flux rend cette rivière ſaumache ; pour la traverſer ſans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte ; dans l'intervalle, je me procurai pluſieurs oiſeaux de mer ; ils étoient en abondance dans le canton ; j'y trouvois par milliers des Pélicans & des Phœnicoptères ou Flamans. La couleur roſe foncée des uns & le blanc mat des autres préſentoient à l'œil un mélange tout-à-fait neuf & curieux.

En quittant la rivière, nous avions à gravir une montagne difficile & fort eſcarpée ; elle m'effrayoit un peu. A force de patience, de ſoins & de temps, nous la laiſſâmes derrière nous. Nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le ſpectacle qui vint frapper nos regards, lorſque nous eûmes entièrement gagné ſon ſommet. Nous admirâmes le plus beau Pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'Oueſt ; ſous nos pas nous plongions ſur une vallée immenſe, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, & moutonnent juſqu'à la mer. Des prairies émaillées & les plus beaux pâturages ajoutoient encore à ce ſite magnifique. J'étois vraîment en extaſe. Ce Pays porte le nom *d'Auteniquoi*, ce qui, dans l'idiome Hottentot, ſignifie homme chargé de miel ; en effet, on ne peut y faire un pas, ſans rencontrer mille eſſaims d'abeilles ; les fleurs naiſſent par miriades ; les parfums mélangés

qui s'en échappent & viennent délicieuſement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur & frais qu'on reſpire, tout vous arrête & ſuſpend vos pas ; la Nature a fait de ces beaux lieux un ſéjour de féeries. Le calice de preſque toutes les fleurs eſt chargé de ſucs exquis, dont les Mouches compoſent leur miel qu'elles vont dépoſer par-tout dans des creux d'arbres & de rochers. Mes gens auroient déſiré de s'arrêter dans ces beaux lieux. Je craignis pour eux le ſéjour de Capoue ; &, ſans perdre de temps, je donnai l'ordre pour continuer la route, & me hâtai vers la rivière Wet-Els. Elle tire ſon nom des bois qui bordent ſon cours. Nous n'avions fait alors que ſept lieues depuis la grande rivière Saumache.

Le 9, nous traverſâmes encore pluſieurs petits ruiſſeaux qui, tous deſcendus des montagnes, ſe rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère. Je leur trouvois un goût ferrugineux. Cette couleur & ce goût leur viennent-ils de leur paſſage ſur quelque mine, ou des racines & des feuilles des arbres qu'elles arroſent & charient avec elles ? Je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problême : je touchois au dernier poſte de la Compagnie. Nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allois donc entièrement me ſouſtraire à la domination de l'homme, & me rapprocher un peu des conditions de ſa primitive origine.

Le ſieur Mulder, Commandant, vint me recevoir, & me fit beaucoup d'amitié. Il n'a ſous lui qu'un Bas-Officier & une quinzaine d'hommes qui tous ont été ou Soldats ou Matelots ſur les Navires de la Compagnie. Ce ſont ces hommes qui coupent le bois de charpente dont elle a beſoin, & qui conſtruiſent les chariots deſtinés à le tranſporter ; opération abſurde ! Car ſi l'on faiſoit de ce bois un dépôt à la baie Moſſel, une chétive barque en rendroit au Cap, par mer, en un ſeul Voyage, plus que les chariots n'en voiturent en trois ans. Ce ſeroit aſſurément une épargne conſidérable pour la Compagnie & un bien général pour les Colonies. Ajoutez à cela que les Citoyens du Cap ne ſe verroient point réduits à ne brûler que du fagotage qu'ils font ramaſſer à grands frais de

tous côtés par des eſclaves qui n'ont d'autre emploi ; ce qui coûte au moins le double de ce qu'on paye le plus beau bois dans les chantiers de Paris.

Croira-t-on, par exemple, que les directeurs de la Compagnie, pour ſon propre ſervice, font partir tous les ans d'Amſterdam, des Navires chargés de planches, de bois quarré de toutes les eſpèces pour les envoyer à plus de deux mille lieues, dans un Pays qui voit croître des forêts immenſes, & les plus beaux arbres du monde. Au reſte, ces abus n'ont rien qui doive étonner. La Compagnie fournit gratuitement au Gouverneur & à ſes Officiers tout le bois dont ils ont beſoin. On le leur livre dans leurs hôtels ſans aucun frais ; le Gouverneur n'a donc aucun intérêt perſonnel qui l'engage à étendre juſques-là ſes vues d'adminiſtration, & à détruire cet abus ſi contraire au ſoulagement de la Colonie.

Tout le pays d'Auteniqua, depuis la chaîne de montagnes juſqu'à la mer, eſt habité par pluſieurs Colons qui élèvent quantité de beſtiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramaſſent du miel, & tranſportent le tout au Cap.

J'étois en quelque ſorte indigné de voir des gens qui ont le bois à leur portée, en débiter pour le commerce, & n'avoir pas le courage de ſe bâtir pour eux-mêmes des maiſons logeables. Ils habitent ſous de mauvais halliers enduits de terre. Une peau de Buffle attachée par les quatre coins à autant de poteaux, leur ſert de lit ; une natte ferme la porte, qui eſt en même temps la fenêtre ; deux ou trois chaiſes démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un miſérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'eſt ainſi que l'image de la miſère profonde contraſte déſagréablement avec les charmes de ce paradis terreſtre ; car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut ſe prolonge au-delà même d'Auteniqua.

Au ſurplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier & le poiſſon de mer, & jouiſſent excluſivement à tous les autres cantons des Colonies de l'agrément d'avoir, toute l'année, ſans interruption, des légumes & des plants de toute eſpèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du ſol

& aux arroſemens naturels des petits ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers, & mettent, pour ainſi dire, à contribution les quatre ſaiſons pour le fertiliſer : c'eſt la Limagne d'Afrique. Ces arroſemens, qui ne tariſſent jamais, n'ont pas lieu dans ce Pays de prédilection ſans une cauſe connue. Ce ſont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'Oueſt qui arrêtent les nuages & les brouillards, que le vent d'Eſt enlève à la mer; ce qui leur procure des pluies très-fréquentes.

Il entra dans mes vues de demeurer quelques jours chez le Commandant, & c'eſt ici la ſeule fois que je me ſois écarté de mon plan. Mais, outre les raiſons particulières qui m'attiroient chez lui, des raiſons de politique m'y retinrent & je ne pouvois m'excuſer avec décence. On avoit envoyé par-tout l'ordre de me laiſſer paſſer, de m'aider, & de me fournir tous les ſecours dont j'aurois beſoin. M. Mulder, comme occupant le dernier poſte, avoit reçu de plus vives inſtances que les autres; je cédai à ſon déſir. Le motif honnête de ſon procédé m'invitoit aſſez, & peut-être comptoit-il lui-même ſur le bon témoignage que rendroit de lui ma reconnoiſſance lorſque je ſerois de retour au Cap.

Je me mis, dès mon arrivée, ſelon ma coutume, en devoir de parcourir le terrein. En viſitant les bois, je tombai ſur des pas de Buffles & d'Eléphans, qui me parurent aſſez frais. Je vis de leurs fumées; j'aperçus auſſi un grand nombre de différens oiſeaux que je n'avois point encore rencontrés, entr'autres des Touracos; il n'en falloit pas tant pour m'arrêter dans ces environs : à quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, je trouvai, ſur la liſière d'une forêt, un endroit tout-à-fait avantageux & commode pour placer un camp.

M. Mulder ſe préparoit à partir pour le Cap. Il me céda une vingtaine de livres de poudre; je profitai auſſi de l'occaſion pour écrire à mes amis, & pour envoyer à M. Boers une centaine d'oiſeaux avec un coffret d'inſectes. J'augmentai mon train de quelques Bœufs; j'enrôlai encore trois Hottentots; je fis emplette d'un jeune cheval de courſe que je me propoſois de dreſſer moi-même à la chaſſe; &, le 9 Février, je ſaluai M. Mulder & M^me^ la Commandante,

pour aller prendre poſſeſſion de ma forêt & m'établir dans l'emplacement que je m'étois choiſi.

J'avois d'avance envoyé de mes gens pour préparer les lieux, abattre quelques arbres & nettoyer la place des brouſſailles qui la couvroient, afin d'être en état, à mon arrivée, de dreſſer ſur le champ mes Tentes; ce que j'exécutai dans un moment. Ma cuiſine fut établie ſous un gros arbre qui ſembloit avoir vieilli là tout exprès, & mes Hottentots de leur côté s'arrangèrent de leur mieux & ſe bâtirent des cabanes. Nous avions, à dix pas de nous, un petit ruiſſeau très-limpide, & vis-à-vis, un charmant coteau couvert d'excellentes herbes pour nos Chevaux & pour nos Bœufs; par ce moyen, nous les tenions à notre portée. Tant de facilités réunies rendoient cette Halte agréable; malheureuſement nous fûmes obligés de nous tranſplanter pluſieurs fois, attendu que le gibier de toute eſpèce effarouché par nos chaſſes commençoit à devenir rare & ſe ſeroit retiré tout-à-fait.

J'étois quelquefois viſité par les habitans du diſtrict; ce qui me donnoit la facilité de faire proviſion chez eux de fruits, de légumes, de lait, & de toutes les choſes qu'ils pouvoient me fournir. A la vérité leurs viſites me coutèrent quelques chopines d'eau de vie; mais, comme je déteſte cette liqueur malfaiſante & que je n'en buvois jamais, cette réſerve les retint un peu, & les plaies qu'ils firent à mes tonneaux ne furent pas bien meurtrières.

Je m'étois inſtruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avois appuyé mon camp, me fourniroit des Touracos. Je ne connoiſſois point cet oiſeau & ne l'avois jamais vu; je me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai long-temps à leur pourſuite, mais vainement; cet oiſeau, qui ſe perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne ſe trouvoit jamais à la portée de mon fuſil; un après-dîner cependant j'en pourſuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche & s'éloignant fort peu, il ſe mocqua de moi pendant plus d'une heure, & me conduiſit fort loin. Impatienté de ſon manége, & ne pouvant réuſſir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la ſatisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable; mais

le plus fort n'étoit pas fait ; il me falloit m'emparer de ma proie ; j'avois bien remarqué l'endroit de ſa chute ; je courus à travers les brouſſailles & les épines pour le ramaſſer. Mes jambes & mes mains étoient déchirées & tout en ſang. Arrivé ſur la place, je ne vis rien ; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner ſcrupuleuſement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles ; je ne trouvois point mon Touraco ; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduiſirent à penſer que je n'avois fait peut-être que lui caſſer une aile, ce qui ne l'avoit pas empêché de s'éloigner de l'endroit de ſa chute. Je m'éloignai donc auſſi & me mis à roder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de Touraco. J'étois au déſeſpoir ; & les brouſſailles épaiſſes & les buiſſons d'épines qui m'enſanglantoient juſqu'au viſage m'avoient réellement agité de tranſports difficiles à décrire. Pour aſſouvir ma colère, je ſens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un Lion ou quelque Tigre à pourſuivre. Un chétif oiſeau qu'après tant de peines & de déſirs je venois enfin d'abattre, échapper & diſparoître ainſi à mes yeux ! je frappois la terre de mes pieds & de mon fuſil. Tout à coup la terre s'enfonce ; je diſparois moi-même & tombe avec mes armes dans une foſſe de douze pieds de profondeur. L'étonnement & la douleur de la chute prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces piéges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces & particulièrement aux Eléphans. Revenu à moi, je ſongeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé ſur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvoit à tous momens en arriver, ſur-tout ſi j'étois contraint d'y paſſer la nuit ; ſon approche commençoit à m'inſpirer beaucoup de terreur en contrariant & retardant la ſeule reſſource que j'imaginois pour me ſauver du puits fatal ſans ſecours étrangers : c'étoit d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon ſabre & mes mains, & d'y faire des eſpèces de degrés ; mais cette opération pouvoit traîner en longueur :

dans la cruelle perplexité où j'étois, je pris le parti plus ſage de ramaſſer & de charger mon fuſil. Je tirai coup ſur coup: il étoit poſſible que je fuſſe entendu de mon camp; je prêtois de temps en temps l'oreille avec une impatience & des palpitations mortelles; j'entendis enfin deux coups qui me cauſèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle pour attirer à moi ceux qui m'avoient répondu; ils arrivèrent tous armés juſqu'aux dents & pleins d'inquiétude & de trouble. Ils m'avoient cru pourſuivi par quelque bête féroce; ils me virent au contraire dans la plus piteuſe ſituation, & pris ſottement comme un Renard. L'alarme fut bientôt diſſipée. On coupa ſur le champ une longue perche qu'on me deſcendit, & au moyen de laquelle je me hiſſai comme je pus & regagnai le bord. Ce petit accident, dont le ciel ne m'eût pas ſauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon Touraco. Avec mes Chiens qui avoient ſuivi la bande, je comptois bien le déterrer en quelque lieu qu'il ſe fût caché; je les conduiſis ſur la voie; ils le trouvèrent blotti ſous une touffe de brouſſailles; je mis la main deſſus, & le plaiſir de poſſéder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avoit coûté d'embarras & de dangers.

Je m'en ſuis procuré par la ſuite autant que j'en ai voulu; je les prenois même tous vivans, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'eſpèce de fruits dont il ſe nourrit plus particulièrement, c'étoit toujours aux arbres qui produiſent ces fruits que je m'adreſſois, ſoit que je vouluſſe les tirer, ſoit que je me contentaſſe de leur tendre des piéges.

Cet oiſeau, agréable autant par ſa forme que par ſes couleurs & ſes accens bien prononcés, réunit la ſoupleſſe à l'élégance; tous ſes mouvemens ſont laſcifs, ſes attitudes pleines de graces. Sa couleur eſt d'un beau verd-pré; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc, orne ſa tête; ſes yeux d'un rouge vif ſont couronnés par un ſourcil d'une blancheur éclatante; ſes ailes ſont du plus beau pourpre changeant en violet, ſuivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour ſous lequel on l'admire.

C'eſt mal à propos que les Naturaliſtes ont placé cet oiſeau parmi les

les Coucous, avec leſquels il n'a aucun rapport. Le Coucou dans tous les Pays du monde, eſt un oiſeau qui ne ſe nourrit que de chenilles, d'inſectes, &c. & le Touraco eſt frugivore.

Le Coucou de tous les climats ne pond jamais que dans le nid des autres oiſeaux, ſur leſquels, par ce moyen, il ſe décharge des ſoins & du ſort de ſa progéniture; le Touraco, plus ſenſible, plus ſoigneux de ſa famille, fait lui-même ſon nid, y dépoſe ſes œufs & les couve.

Ces deux ſeuls caractères ſuffiroient pour en faire une eſpèce différente du Coucou, pour en former un genre à part; mais j'y reviendrai & j'en parlerai plus en détail dans mon Ornitologie.

Dans les intervalles où tantôt de fortes pluies, tantôt de trop grandes chaleurs ſembloient me forcer au déſœuvrement (ce qui pourtant étoit fort rare), je ne reſtois pas pour cela dans l'inaction; je m'occupois dans ma tente à faire des trébuchets pour prendre vivans des animaux de toute eſpèce. Mais on ne croira pas qu'avec mon fuſil même, j'aye imaginé de m'en procurer de plus entiers & de mieux ménagés que ceux que j'attrapois dans mes piéges; c'eſt néanmoins de cette façon que je faiſois la chaſſe aux oiſeaux les plus petits & les plus délicats.

Il eſt bon que tout Naturaliſte qui travaille lui-même ſa Collection, ſoit inſtruit du moyen que j'avois *inventé*. Cette expreſſion n'eſt point haſardée; cette idée eſt neuve abſolument &, juſqu'à ce jour, je n'ai ouï dire à perſonne qu'un autre que moi en ait fait uſage.

Voici quel étoit mon procédé; je mettois, dans mon fuſil, la meſure de poudre plus ou moins forte, ſuivant les circonſtances; immédiatement ſur la poudre, je coulois un petit bout de chandelle, épais d'environ un demi-pouce; je l'aſſurois avec la baguette, enſuite je rempliſſois d'eau le canon juſqu'à la bouche; par ce moyen, à la diſtance requiſe, je ne faiſois, en tirant l'oiſeau, que l'étourdir, l'arroſer & lui mouiller les plumes; puis, le ramaſſant auſſitôt, il n'avoit pas, comme dans un piége, le temps de ſe débattre & de ſe gâter; l'eau, pouſſée par la poudre, alloit au but, & le morceau de ſuif, n'ayant pas la peſanteur de l'eau, reſtoit en

route ; il eſt bien arrivé dans mes premières expériences, qu'ayant quelquefois tiré de trop près, ou mis trop de poudre, ou le morceau de chandelle trop épais, je le retrouvois tout entier dans le ventre de l'animal que je venois de tirer ; mais, après un court apprentiſſage, je ne m'y ſuis plus laiſſé prendre, & je n'ai jamais manqué mon coup. J'ai ſouvent laiſſé, du matin juſqu'au ſoir, mon fuſil ainſi chargé ; je ne m'apercevois point que la poudre en fût altérée, & le coup n'en partoit pas moins bien. On devine aſſez que, de cette manière, je ne tirois jamais horizontalement.

Depuis mon retour en Europe, je me trouvai un jour à la campagne chez un ami. On parla, devant quelques perſonnes qui m'étoient inconnues, du moyen que j'avois employé & que je viens de décrire ; une d'elles, qui n'oſoit m'avouer en face ſon incrédulité, ſoutenoit, vis-à-vis des autres, par de très-clairs argumens que l'aſſertion étoit tout au moins exagérée. Tandis qu'ils ſe diſputoient, je diſparus, ſans que la compagnie le remarquât ; &, après avoir préparé un fuſil ſuivant ma manière, je revins par le jardin à la fenêtre où ces Meſſieurs continuoient leur diſpute ; &, leur montrant du doigt un petit oiſeau perché tout près de là, je l'ajuſtai ; il tomba. Je le ſaiſis ſur le champ, &, le livrant plein de vie aux mains de mon diſcoureur, je fis ceſſer ſes beaux raiſonnemens.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par de nouvelles pluies ; elles durèrent long-temps & preſque ſans relâche ; ces orages ſe ſuccédoient avec rapidité ; le tonnerre tomba pluſieurs fois, près de nous, dans la forêt ; l'eau nous gagnoit inſenſiblement de toutes parts ; pour comble de déſagrement, dans une nuit, notre camp fut entièrement ſubmergé ; nous quittâmes auſſitôt le bois pour aller nous établir plus haut en raſe campagne. Je voyois, avec le plus amer chagrin, qu'il n'étoit pas poſſible de ſortir de l'endroit où nous nous trouvions circonſcrits ; ces petits ruiſſeaux qui, auparavant, nous avoient paru ſi agréables & ſi rians, s'étoient changés en torrens furieux qui charioient les ſables, les arbres, les éclats de rochers ; je ſentois qu'à moins de s'expoſer aux plus grands dangers, il étoit impoſſible de les traverſer ; d'un autre

côté, mes Bœufs haraſſés, tranſis, avoient déſerté de mon camp; je ne ſavois par où & comment envoyer après eux pour les ratrapper; ma ſituation n'étoit aſſurément point amuſante; je paſſois de triſtes momens. Déjà mes pauvres Hottentots fatigués & malades commençoient à murmurer : plus de vivres, plus de gibier; ce que nous en tuyons ſuffiſoit à peine à notre ſubſiſtance, parce que, reſſerrés par le torrent qui groſſiſſoit chaque jour davantage, nous n'avions pas même la reſſource de nos voiſins pour en obtenir quelqu'aſſiſtance. Quelle poſition & quel affligeant appareil! On eut dit qu'un déluge univerſel alloit inonder l'Afrique. Je renfermois au-dedans une partie de mes alarmes; je voyois mes triſtes Compagnons promener leurs regards inquiets, & m'atteſter, par leur ſilence, tout ce qu'ils éprouvoient de craintes pour eux-mêmes. Jamais ſpectacle ne vint s'offrir ſous des couleurs plus ſombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévaſtées par les eaux; ces jardins délicieux & rians changés en un déſert inhabitable & noir! Dans cette détreſſe, je raſſemblai toutes mes forces, & conjurai mes amis de chercher au moins nos Bœufs diſperſés & perdus, & de ſe déterminer à traverſer l'un des torrens, au riſque de tout ce qui pourroit en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du ſort, l'événement fatal qui nous menaçoit d'une perte prochaine, cauſa une partie de notre ſalut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un paſſage, aperçut, au milieu des eaux, un Buffle qui s'étoit probablement noyé la veille; car il étoit encore aſſez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuſe nouvelle. Rien n'arrivoit plus à propos. Nous tirâmes, non ſans quelque péril, l'animal à bord; il fut dépecé ſur la place. On en leva les parties les plus ſaines; mes Chiens, qui jeûnoient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi ſe refaire & ſe ravitailler un peu. Nous les voyons revenir de la curée avec des ventres qu'ils avoient peine à porter. Un dernier trait ne ſauroit échapper à ma plume : il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyons réduits; nos Chiens, qui n'étoient plus que des ſquelettes ambulans, épioient nos démarches, & ſe traînoient ſur nos pas, lorſque l'un de nous, pour

obéir aux beſoins de la Nature, étoit forcé de s'éloigner; je les ai vus ſe diſputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

Rien n'eſt durable. Il eſt un terme au malheur comme à la félicité. La fin de Mars amena du changement dans la ſaiſon; les pluies devinrent moins fréquentes; les torrents baiſsèrent; je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de mes Bœufs; après quelques jours d'abſence, ils me les ramenèrent preſque tous. Les uns avoient gagné pays, étoient retournés ſur nos pas, avoient même repaſſé la grande rivière Saumache; les autres s'étoient réfugiés dans différentes habitations; d'autres enfin s'étoient abrités comme ils l'avoient pu. Il en manquoit quatre que mes gens n'avoient point retrouvés & dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai, je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate, & de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin ſur une colline nommée *Pampoen-Kraal*. Je profitai de deux jours de beau temps, pour ſécher tous mes effets, dont une grande partie étoit moiſie & preſque pourrie; la peau du Buffle que nous avions écorché nous ſervit à remplacer les traits des chariots & des attelages que l'humidité avoit mis hors de ſervice. Au milieu de ces pluies continuelles & de mes ennuis mortels, j'étois capable encore de quelques efforts; j'avois trouvé dans le bois un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux. C'eſt là que je paſſois avec mon fuſil preſque toutes mes journées à guetter les petits oiſeaux & le gibier qui ſe préſentoient. J'y étois du moins à l'abri de la pluie & m'y nourriſſois d'eſpérance. De cette niche ſacrée, j'abattois impitoyablement tout ce qui ſe montroit devant moi. Ainſi l'étude de la Nature l'emportoit ſur les premiers beſoins! Dévoré ſans ceſſe du déſir impérieux de lui dérober ſes tréſors, je mourois de faim, & ſongeois à des collections! Malgré tant de contrariétés, je vis mes richeſſes s'accroître peu à peu; j'avois fait un petit amas d'objets rares & nouveaux pour l'Europe. Je leur fis prendre l'air. J'en avois eu tant de ſoin qu'ils n'avoient point été endommagés comme tous mes autres effets par l'humidité. Nous ne trouvâmes dans ce bois, en menu gibier, que la Gazelle Bosbock & une autre eſpèce plus petite, dont j'ai parlé au paſſage du *Duiven-*

Ochs. La plaine, outre les trois eſpèces de Perdrix que j'ai fait connoître plus haut, en offroit une quatrième nommée *Faiſan rouge*, parce qu'elle a les pieds & la peau nue de la gorge, de cette couleur; en bêtes carnaſſières, il y avoit des Hiennes, quelques Tigres, mais pas un ſeul Lion.

Le ciel s'épuroit de plus en plus & ſembloit nous préſager une vie auſſi douce qu'elle avoit été triſte & cruelle. La colline de Pampoen-Kraal, où je venois de placer mon camp, me plaiſoit beaucoup. J'avois, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buiſſon de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres & les arbuſtes dont il étoit formé, avoient en croiſſant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paroiſſoit offrir qu'un ſeul corps bien épais & bien garni. J'imaginai de m'en faire un petit Palais. Je fis tracer une route juſqu'au centre. On élagua de côté & d'autre, à la hauteur d'un homme, ſuffiſamment pour donner un paſſage facile; dans le milieu de ce fourré, à force de travail & de haches, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un quarré parfait. Je fis placer, dans l'une, ma table avec une chaiſe; c'étoit mon cabinet de travail; j'ornai la ſeconde des uſtenſiles de ma cuiſine; ce qui n'empêcha pas qu'elle me ſervît en même temps de ſalle à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par des branches & des feuillages d'une épaiſſeur impénétrable, étoient pour moi un abri charmant, d'une fraîcheur délicieuſe, lorſque tout haraſſé, couvert de ſueur & de pouſſière, après ma chaſſe du matin, j'y venois me dérober à la chaleur du jour, & aux atteintes dévorantes du Soleil. Quand la fatigue avoit aiguiſé mon appétit, quels repas exquis! Quand la rêverie s'emparoit de mes ſens, quelles tendres méditations! Quand le ſommeil venoit m'y ſurprendre, quel repos voluptueux & doux! Grottes ſomptueuſes de nos financiers, jardins Anglois bouleverſés vingt fois avec l'or du citoyen, pourquoi vos ruiſſeaux, vos caſcades & vos montagnes, & vos jolis chemins tortueux, & vos ponts détruits, & vos ruines, & vos marbres, & toutes vos belles inventions viennent-ils flétrir l'ame & fatiguer les yeux quand on a connu la ſalle verte & toute naturelle de Pampoen-Kraal?

Quoi qu'il dût m'en couter d'abandonner cette aimable ſolitude; il fallut cependant s'y réſoudre. Je me mis, un jour, à parcourir tous les environs, afin de reconnoître quelle route je pourrois tenir, qui fût du moins praticable & ſûre. Je trouvai, à une lieue de diſtance de mon camp, un torrent très-rapide qu'on a nommé le *trou du Kayman*, je ne ſçais pourquoi; car, dans tout ce pays, je n'ai jamais aperçu ni Kayman ni Crocodille; ce torrent filoit entre deux montagnes peu hautes mais exceſſivement eſcarpées; à ma droite, j'avois la mer à mille pas environ; ſur la gauche des montagnes & des bois impraticables pour mes voitures & mes beſtiaux; il ne me reſtoit donc d'autres reſſources pour paſſer que le trou dangereux de Kayman. J'en étois fort inquiet, chagrin même; qu'on ſe peigne ma poſition; à chaque pas, être ainſi arrêté & voir naître ſans ceſſe un obſtacle d'un obſtacle vaincu! & pourtant je ſentois le beſoin de pénétrer plus avant! Le torrent me parut trop enflé, trop rapide, pour entreprendre de le traverſer; je craignois ſur-tout pour mes Bœufs; les radeaux ne m'offroient tout au plus qu'un moyen de voiturer mes effets; je fus donc forcé de prendre patience & d'attendre.

Le dix-huit Avril, je reçus un exprès de M. Mulder; il étoit de retour du Cap, & m'envoyoit des lettres qu'il avoit rapportées; c'étoient des réponſes à celles dont je l'avois chargé dans les premiers jours de Février. Mes amis s'inquiétoient beaucoup de mon ſort & m'engagoient à revenir; d'autres m'invitoient à la perſévérance, &, paiſibles au ſein de leurs foyers, s'embarraſſoient peu des obſtacles, pourvu que mon Voyage ſervît aux progrès des connoiſſances humaines, ou, ſans aller ſi loin, leur fournît, dans des fables contées à leur manière, quelqu'aliment à leur curioſité. Je trouvai l'intérêt de chacun à ſa place, & ſuivis toujours mon plan. Il eſt aiſé de voir combien la mauvaiſe ſaiſon avoit retardé ma marche, puiſque j'avois fait à peine huit lieues que le Commandant, M. Mulder, avoit eu le temps d'aller au Cap & de revenir; il m'écrivoit lui-même une lettre par laquelle il me propoſoit un rendez-vous de pêche à la mer, ſi cela ne me dérangeoit pas; il devoit apporter des filets & tout ce qui ſeroit néceſſaire pour

paſſer enſemble une huitaine de jours ſur le rivage ; il m'annonçoit que ſa femme embelliroit cette petite fête. Cette nouvelle me fit plaiſir ; je les vis en effet l'un & l'autre ſuivre de près le Meſſager. M. Mulder avoit encore amené avec lui le ſecond Commandant. On eut dit un Voyage de Patriarches. Celui ci portoit ſur ſes piſtolets, à l'arçon de la ſelle, un petit enfant de quatre mois allaité par ſa femme. Ils étoient tous quatre à cheval. Son chariot, avec ſes filets & ſes équipages, étoit allé nous attendre au bord de la mer ; j'en fis atteler un des miens. On y chargea ma tente, une ou deux futailles vides & tout ce que je prévis qui nous ſeroit utile pour la Pêche miraculeuſe. Rendus au rivage, après quelques complimens & les petites cérémonies d'uſage, nous jetâmes pluſieurs fois les filets ; mais ce fut toujours inutilement ; nous ne prenions preſque rien ; ce métier n'amuſoit perſonne. On réſolut d'aller plus loin ſur un petit lac formé par la marée haute où l'on eſpéroit plus de bonheur, & l'on ſe mit en marche ; j'étois beaucoup moins curieux de poiſſons que d'oiſeaux, & me ſerois bientôt laſſé de la pêche, ſi les bonnes façons de mes amis, & la gaîté franche & naïve des femmes ne m'avoient un peu retenu ; cependant je rodois à pied de côtés & d'autres, fouillant de tous mes yeux & l'air, & les chemins, & les arbres. Nous arrivâmes ſur les bords du lac ; je cherchois un endroit commode pour y placer nos tentes : une alerte à laquelle nous n'avions garde de nous attendre eut bientôt dérangé tout ce ménage groteſque. En traverſant une partie de roſeaux fort élevés & fort épais, les travailleurs tombèrent tout d'un coup ſur un Buffle qui s'étoit couché là. Ils en étoient ſi près que l'animal, autant effrayé qu'eux de cette apparition ſubite, renverſa, en ſe retirant, le cheval du ſecond Commandant & celui de ſa femme. L'alarme devint générale ; chacun gagnoit au large & fuyoit à toutes jambes. Les gens de M. Mulder, peu familiariſés avec les Buffles, ſe trouvant plus près de l'eau, s'y plongèrent juſqu'au cou. Les miens, mieux aguerris, faiſoient bonne contenance ; mais l'animal, à l'aſpect de tant de monde, effarouché de toutes parts, ne ſçavoit lui-même comment fuir, & reſtoit immobile, retranché contre une roche énorme,

J'accourus à tout ce vacarme ; malheureuſement je n'étois armé que de mon fuſil à deux coups. Il n'étoit pas à préſumer qu'une balle ordinaire pût tuer le Buffle ; j'oſai cependant l'approcher & le tirer. A ce premier coup, il quitte la place ; &, furieux, il vient droit à moi ; ma ſeconde balle le frappe auſſitôt & l'intimide ; il rebrouſſe chemin, &, paſſant à côté d'un Bœuf qui portoit notre cuiſine, il décharge toute ſa colère ſur ce paiſible animal, l'atteint au ventre de deux coups de corne & diſparoît. Il n'y eut pas moyen de faire reſter plus long-temps la compagnie dans cet endroit. Les maris craignoient beaucoup pour leurs femmes ; à leur air pétrifié, je jugeois aſſez qu'ils entroient pour quelque choſe dans ces tendres alarmes ; je leur conſeillai de retourner à notre première pêcherie, ſur le bord de la mer. La fortune avoit changé ; nous eûmes la ſatisfaction de prendre une ſi grande quantité de poiſſons que j'en fis ſaler & remplir mes futailles. M. Mulder imita mon exemple ; cette pêche, qui dura huit jours entiers, & les occupations qu'elle nous donnoit, nous amusèrent en effet beaucoup plus que je ne m'y étois attendu. Je faiſois bien, à la vérité, de temps en temps, quelques abſences & je tuai pluſieurs oiſeaux rares ; mais je n'eus pas occaſion d'avoir à lutter contre un ſecond Buffle. Nos ſalaiſons achevées, nous partageâmes les proviſions, & l'on ſe ſépara ; je ne quittois point ſans regret ces honnêtes Colons : ils avoient aporté dans cette jolie fête une humeur ſi ſimple, ſi naïve & ſi douce ! Je ſuivis de l'œil leur petite caravane, & ne partis qu'après l'avoir tout à fait perdue de vue.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes ſoignées & mes gens à leur devoir. Je leur en témoignai ma ſatisfaction.

J'avois remis à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainſi que les *Touracos* vivans que j'avois pris aux piéges ; il me promit de les faire paſſer à M. Boers au Cap. Il eut auſſi la complaiſance de me céder un de ſes filets, & m'envoya une paire de roues que je lui avois demandées. Ma charrette étoit fort incommode, & menaçoit toujours de renverſer ; je réſolus de l'aſſeoir comme les deux autres. C'étoit un ouvrage preſſant ; on

s'en

s'en occupa ſur le champ ; chacun mit la main à l'œuvre. Le bois néceſſaire pour cette opération fut bientôt façonné ; en moins de quinze jours, notre charrette, transformée en chariot, joua ſur quatre roues. Ce chariot n'étoit pas de main de maître ; mais il ſervit tout autant ; au reſte la quinzaine ne fut pas uniquement employée à ſa conſtruction ; lorſque je m'aperçus qu'il alloit ſon train & que mes Charrons en viendroient à leur honneur, je détachai une partie de mon monde, & l'envoyai réparer, près du torrent que nous étions ſur le point de traverſer, les chemins & les ravines que les eaux avoient dégradés. J'avois fait porter des pierres & de groſſes branches d'arbres, pour combler les fondrières qui, ſans cette précaution, auroient déboîté, peut-être même rompu, mes voitures ; lorſqu'à force de ces corvées pénibles nous fûmes parvenus à adoucir les paſſages, le trente Avril, je fis défiler devant moi ma caravane ; &, jetant un dernier coup-d'œil ſur le délicieux hermitage de Pampoen-Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne ſe ſépare de ſa maîtreſſe. Depuis, j'ai demandé, plus d'une fois, des nouvelles de ce charmant aſyle, & j'ai eu la ſatisfaction d'apprendre que non-ſeulement il avoit été reſpecté, mais que les Hottentots lui avoient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou de Kayman, ainſi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue Krakede-Kau ; ce qui ſignifie le *Gué des Filles ;* ce pays étoit autrefois habité par des Hottentots qui ſont actuellement anéantis ou diſperſés de côtés & d'autres. Les grandes foſſes qu'on rencontre de diſtance en diſtance annoncent qu'ils étoient chaſſeurs, & qu'ils attrappoient, dans leurs piéges, des Buffles & des Eléphans qu'on ne voit plus, ou très-rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la *Swarte-rivier* (la rivière noire) ; elle étoit encore débordée par les pluies, & nous fûmes obligés de la paſſer ſur des radeaux que nous conſtruisîmes à l'inſtar de ceux que nous avions déjà précédemment faits ; des traces de Buffles toutes fraîches nous firent ſéjourner à l'autre bord, & j'eus enfin le plaiſir d'en tuer un ; le Hottentot que

j'avois mené avec moi en tua un autre. Je revins vîte au camp annoncer cette bonne nouvelle qui promettoit à mes gens des vivres pour long-temps, en cas de détreſſe. Comme nous avions tué ces deux animaux ſur le bord de la rivière, au-deſſus de l'endroit où je venois de m'établir, je les fis pouſſer au courant qui les amena devant ma Tente, & là ils furent auſſitôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces pour être plus aiſément ſaupoudrés de ſel, & expoſés enſuite à l'air & au ſoleil. Les buiſſons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnoit fut chargé des débris ſanglans de nos Buffles; mais, tout-à-coup, au milieu de notre opération & ſans nous y être attendus, nous nous vîmes aſſaillis par des volées de Milans, de Vautours, de toutes ſortes d'oiſeaux de proie qui vinrent impunément ſe mêler parmi nous. Les Milans, ſur-tout, étoient les plus effrontés. Ils arrachoient les morceaux & les diſputoient avec acharnement à mes gens; emportant chacun une pièce aſſez forte, ils s'en alloient, à dix pas de nous, ſur une branche la dévorer à nos yeux. Les coups de fuſil ne les épouvantoient guères; ils revenoient ſans ceſſe à la charge, de telle ſorte que, m'apercevant que je brûlois ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, & de les chaſſer avec de grandes gaules juſqu'à ce que notre viande fût ſéchée. Cette manœuvre, qui impatienta mon monde fort long-temps, n'empêcha point que nous ne fuſſions encore bien maraudés; mais, ſans elle, il ne nous ſeroit abſolument rien reſté de nos deux Buffles.

J'en avois fait fumer les langues. Dans la ſuite, je n'ai jamais oublié de prendre cette précaution, à l'égard de celles de tous les animaux que j'ai tués; c'étoit une douceur, une petite reſſource pour moi, dans la diſette, ou même lorſque, par ſenſualité & pour réveiller mon appétit, j'en faiſois ajouter un plat à mon mince ordinaire. Il n'y a que les langues d'Eléphant que je n'ai jamais voulu conſerver; leur goût, leur forme même m'a toujours cauſé une répugnance dont je ne ſuis pas le maître, & dont il me ſeroit difficile de donner la raiſon.

Nos proviſions achevées & bien embalées, nous abandonnâmes

la rivière Noire; &, après avoir traverſé le *Goucom* à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la *Nyſena*. Celle-ci étoit conſidérable, & la marée l'enfloit encore. Je n'avois juſques-là trouvé nulle part un endroit plus agréable pour aſſeoir un camp. C'étoit une prairie très-riante d'environ mille pas en quarré; une forêt de grands arbres formoit au Sud un magnifique rideau qui s'étendoit en retour juſqu'à l'Oueſt. J'avois au Nord devant moi la rivière qui paroiſſoit fort poiſſonneuſe; une grande variété de menu gibier ſe promenoit ſur les bords. Tant d'avantages m'auroient fait preſqu'oublier Pampoen-Kraal. Cependant, je ne fus pas tenté de m'arrêter. Une inquiétude ſecrette m'agitoit; je voyois à l'autre bord de la rivière une montagne difficile qu'il nous falloit néceſſairement franchir. Elle étoit eſcarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelqu'accident; un preſſentiment intérieur ſembloit me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre dans un moment tout le fruit de mes peines & de mes incroyables fatigues. J'avois eu la ſage précaution de ne conduire mes chariots que l'un après l'autre; &, quand j'aurois voulu les faire monter enſemble, je n'aurois point eu de Bœufs aſſez pour cette opération. J'en fis atteler vingt au chariot-maître, celui qui portoit, comme on l'a vu plus haut, toute mon artillerie & mes ſeules richeſſes. Mes Bœufs le traînent; ils montent, grimpent avec effort; ils touchoient preſqu'au ſommet....; la chaîne qui retenoit les dix-huit premiers ſe rompt d'un ſeul coup, & la voiture roule avec précipitation juſqu'au pied de la montagne entraînant avec elle les deux Bœufs attachés au timon. De la hauteur où nous étions, mes Conducteurs & moi nous la ſuivions des yeux anéantis de peur, & dans les plus horribles palpitations; vingt fois nous la vîmes prête à culbuter dans le précipice qui bordoit le chemin. Ce malheur ſeroit infailliblement arrivé ſans la force plus que naturelle des énormes Bœufs du timon que rien ne put abattre. Cette infortune eût fini tout d'un coup mon Voyage. La voiture & mes effets les plus précieux euſſent été mis en pièces; ma poudre, mon plomb, mes armes diſperſés; j'étois perdu ſans reſſource. Elle s'arrêta contre un rocher ſur les bords du torrent. Nous deſcendîmes

avec des cris de joie. Après avoir ramaſſé nos effets, & rétabli chaque choſe à ſa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture qui regagna ſans péril, dans une heure, ce qu'elle avoit perdu en dix minutes. Les autres un peu moins peſantes arrivèrent à bon port. J'en avois fait doubler les traits; quatre hommes eſcortoient les roues, tous prêts à enrayer au moindre choc; ce qui ne nous auroit pas ſauvés de la chute, tant la route étoit eſcarpée; mais ce qui eût un peu diminué la rapidité, & nous eût donné le temps de la diriger de notre mieux pour éviter l'affreux précipice.

La frayeur eſt une loupe qui groſſit les objets. Elle m'avoit annoncé quelque choſe de plus ſiniſtre. J'eſſayerois en vain de peindre ma contenance, & toutes les agitations de mon eſprit dans ce moment terrible. Je ſuivois involontairement tous les mouvemens du chariot, & ſemblois le redreſſer par ceux de mon corps, & les geſtes de mes bras. Chaque ſecouſſe retentiſſoit juſqu'au fond de mon cœur. J'euſſe été, nouvel Hippolyte, entraîné dans les précipices, que la terreur n'eût pas plus profondément agité mes ſens. Je trouvois que nous nous tirions d'affaire à bon marché. Il s'étoit effectivement opéré un miracle en ma faveur, & je ſentis que le Dieu au trident fatal ne me pourſuivoit pas. Non-ſeulement je ne vis au chariot aucune fracture eſſentielle; mais il n'y avoit, dans l'intérieur, un déplacement conſidérable occaſionné par les ſecouſſes; mes Bœufs, entraînés par le recul d'une voiture de quatre à cinq mille peſant, & qui auroient dû être hachés en morceaux avant d'arriver au pied de la montagne, en furent quittes pour quelques plaies peu dangereuſes qui ne les empêchèrent pas de continuer leur travail. Il faut convenir qu'au temps perdu près, le mal n'avoit pas été bien grand, quoique nous euſſions eu lieu de frémir pour les ſuites.

A meſure que je m'éloignois des Colonies, & m'avançois dans les terres, tout prenoit, à mes regards, une teinte nouvelle. Les campagnes étoient plus magnifiques; le ſol me ſembloit plus fécond & plus riche; la Nature plus majeſtueuſe & plus fière: la hauteur des monts offroit, de toutes parts, des ſites & des points de vue charmans que je n'avois jamais rencontrés. Ce contraſte, avec les

terres arides & brûlées du Cap, me faiſoit croire que j'en étois à plus de mille lieues. « Quoi, me diſois-je dans mon extaſe, ces » ſuperbes Contrées ſeront donc éternellement habitées par les » Tigres & par les Lions; quel eſt le Spéculateur inſenſé qui, » dans la vue uniquement ſordide d'un commerce d'entrepôt & de » colportage, a pu donner la préférence à la baie orageuſe de la » Table ſur les Rades multipliées & les Ports naturels & ſi rians » qui bordent les côtes orientales de l'Afrique » ?

Tout en remontant pédeſtrement ma montagne, je m'entretenois ainſi avec moi-même, & formois, pour la conquête de ce beau Pays, de vains ſouhaits que n'exaucera jamais la Politique pareſſeuſe des peuples de l'Europe.

Nous avancions, ayant toujours à l'Oueſt la grande chaîne couverte de bois que nous avions aperçue de fort loin. Après quatre heures & demie de marche, je fis halte près d'un petit ruiſſeau à environ trois lieues de la mer. Nous aperçûmes une quantité prodigieuſe de poiſſon qui remontoit avec la marée. Lorſque nous la vîmes dans ſon inſtant de ſtagnation, je fis barrer le ruiſſeau avec le large filet de M. Mulder; je m'en ſervois pour la première fois: il étoit trop long; on le mit en double.

Je paſſerois pour un Exagérateur, ſi je diſois tout ce qu'il y reſta de poiſſon, lorſque la marée fut écoulée. Le filet en ſouffrit beaucoup. Mes gens en accommodèrent à toutes ſauces. Je réſervai, pour moi, une centaine de têtes que je mis ſans eau dans une marmite avec différentes épiceries; je ſcellai hermétiquement le couvercle avec de la terre glaiſe, & j'enterrai cette braiſière ſous des cendres chaudes. Il réſulta de cet arrangement une matelotte excellente, dont je ne pouvois me raſſaſier, & qui me dura pluſieurs jours.

On ne ſauroit choiſir un emplacement plus utile & plus agréable que celui ſur lequel je me trouvois alors pour établir & voir proſpérer une Colonie. La mer paſſe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, & pénètre dans les terres à plus de deux lieues & demie. Le baſſin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large; toute la côte, à droite & à gauche, eſt bordée de

rochers qui ne laiſſent aucune communication avec lui. Les terres ſont vigoureuſes & fertiles. Des eaux fraîches & limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'Oueſt. Ces montagnes, couronnées de bois ſuperbes, ſe prolongent juſqu'au baſſin par des retours & des ſinuoſités qui préſentent cent bocages naturellement variés, & plus agréables les uns que les autres. C'eſt ſur ces bords que je trouvai beaucoup de petits Hérons blancs de la même eſpèce que ceux qui ſont envoyés de Cayenne, & que j'avois vus dans ma jeuneſſe à Surinam. J'y découvris auſſi la grande Aigrette; mais elle y étoit plus rare.

Les bois fourniſſent en abondance du menu gibier, du Buffle & quelquefois des Eléphans. On voit éparſes, à de longues diſtances, deux ou trois miſérables habitations réduites au triſte & pénible commerce du bois & du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau Pays juſqu'au 13. Nous traverſâmes, par des chemins déteſtables, une forêt nommée *le Poort*. De là, en ſept heures de marche, nous nous rendîmes à la rivière le *Witte-Dreft*. Je vis encore, en divers endroits, deux ou trois habitations non moins chétives & maigres que les autres, l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux Colons, & les riſques de la route ne leur permettant que très-rarement de conduire au Cap quelques Bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, & ſont par conſéquent mal vendus & plus mal payés. A mon paſſage, pluſieurs de ces habitans n'avoient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

J'avançois toujours; mais, ſoit que les fatigues & les traverſes multipliées que je venois d'éprouver coup ſur coup euſſent un peu dérangé ma ſanté, ſoit que je duſſe payer le tribut à ces nouveaux climats, & que leur température eût agi ſur moi fortement, je fus ſoudain frappé de maladie & de l'idée cruelle que je laiſſerois mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Mon imagination trop active s'exagéra ce malheur; je laiſſai mon ame s'abattre & ſe décourager. La plus noire mélancolie vint s'emparer de mes ſens, & je me vis en effet arrêté. J'éprouvois des maux de tête violens, une peſanteur extraordinaire, un mal-aiſe général qui m'annonçoit

de preſſans dangers. C'étoit l'unique malheur que j'avois redouté en partant. Je ſentis qu'il étoit à propos d'enrayer, afin de me raſſeoir, & je pris enfin mon parti : la maladie la plus ſérieuſe devoit là, tout auſſi bien qu'au milieu des fourrures doctorales, prendre un cours heureux, ou finir par la mort.

Je me traînai donc comme je pus, & viſitai promptement les environs. Le voiſinage d'un petit ruiſſeau m'offrit un emplacement heureux pour mon camp ; j'y fis dreſſer mes tentes à la liſière d'un bois. Je ne connoiſſois de la médecine-pratique que la diète & le repos ; mes gens n'en ſavoient pas davantage ; j'allois, entre leurs mains, courir de triſtes haſards, ſi la maladie empiroit. L'accablement ſurvint & me força de reſter couché dans mon chariot. La chaleur du Soleil en faiſoit une fournaiſe ardente. D'horribles douleurs me déchiroient les entrailles. Une dyſſenterie cruelle ſe déclara ; j'entendis, à leur tour, mes gens ſe plaindre l'un après l'autre du même mal. J'imaginai alors que nous devions cette eſpèce d'épidémie à la grande quantité de poiſſon ſalé que nous avions mangé. J'ordonnai ſur le champ qu'on brûlât la proviſion qui nous reſtoit ; la fièvre me conſumoit par degrés ; mais je ne perdis point entièrement les forces. Après douze jours d'une tranſpiration abondante, le repos & la diète en effet me rétablirent ; je pris de l'exercice avec modération ; je tranquilliſai ma tête, & me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde. Je ne manquai point d'ajouter à la liſte des grandes & ſublimes découvertes de la médecine les bains de chaleur, & j'ai toujours penſé que ces bains ou le haſard m'avoient ſauvé la vie.

Après mon parfait rétabliſſement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires : l'exercice & la chaſſe. Dès ma première courſe, je reconnus que nous étions flanqués d'une ſeconde rivière, le Queur-Boom. Elle tombe des montagnes de l'Oueſt, & reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer. Son embouchure eſt à côté d'une Baie connue des Navigateurs ſous le nom de baie l'Agoa. Dans un Voyage que fit, de ce côté, le Gouverneur du Cap, Blettenberg, il voulut qu'on gravât, ſur une colonne de pierre, ſon nom, l'année & le jour de ſon arrivée. J'examinai ce

pitoyable monument auquel il ne manquoit qu'une inſcription en vers pour le rendre encore plus digne de mépris. Ce nom a prévalu dans toutes les Colonies; la baie *l'Agoa* n'eſt plus connue que ſous le nom de *Blettenbergs-Bay*. C'eſt ainſi qu'un chétif piquet planté par la vanité d'un Particulier donne tout à coup naiſſance à des erreurs qui déconcertent les conventions juſques-là reçues, en même temps qu'elle renverſe les opinions généralement adoptées par les Peuples. Il y avoit, dans notre voiſinage une troupe de vingt-cinq à trente Bubales; ils étoient dans un accul formé par la mer & nos deux rivières. Notre camp ſe trouvoit placé de façon que nous occupions toute la largeur du ſeul débouché qui leur reſtât pour échapper. Ces animaux étoient entièrement à notre diſcrétion. Nous les regardions comme faiſant partie de notre ménagerie, ou plutôt de notre baſſe-cour. Auſſi ne nous en faiſions-nous pas faute; quand nos proviſions tiroient à leur fin, j'en abattois une couple; aucun ne nous échappa, & leurs peaux réunies firent une jolie tente à mon chariot de Pampoen-Kraal.

Des troupeaux conſidérables de Buffles venoient brouter ſous nos yeux de l'autre côté du Queur-Boom. Nous leur donnions la chaſſe, & nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal eſt extraordinairement farouche; c'eſt avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois; mais, en raſe campagne, il n'eſt point redoutable; il craint & fuit la préſence de l'homme; la facon la plus ſûre de le prendre eſt de le faire harceler par quelques bons Chiens; tandis qu'il s'occupe à ſe défendre, un coup de fuſil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend roide ſur la place. Les balles dont il faut ſe ſervir ſont de gros calibre, plomb & étaim. Si le coup ne frappoit pas les deux parties que j'indique, l'animal échapperoit à la mort.

Ses cornes ſont très-grandes & divergentes; on diroit, par le rapprochement qui les unit ſur le front, qu'elles ſortent toutes deux de la même baſe. Elles y forment une eſpèce de bourelet. Le Buffle eſt incomparablement plus fort & plus grand que les Bœufs les plus beaux d'Europe. Je penſe, avec beaucoup d'Obſervateurs, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de le rendre docile, & de le ſoumettre

au

au joug. Vainement viendroit-on objecter qu'on n'a pu juſqu'ici réuſſir. De fauſſes expériences ne ſauroient prévaloir. Cette entrepriſe demande à la vérité du temps, de l'adreſſe & de l'intelligence, & ne doit pas être confiée à l'indolence d'un abſurde Colon accoutumé à voir ſouvent dans une légère difficulté des obſtacles inſurmontables. C'eſt une ſpéculation digne des grandes vues d'une Compagnie qui cherche à étendre ſans ceſſe toutes les branches de l'induſtrie & du commerce. Qu'on faſſe chercher & jeter dans des parcs ſuffiſans les jeunes de ces animaux. Habituez-les inſenſiblement à venir recevoir de leurs gardiens quelques alimens de prédilection. Bientôt ils careſſeront la main qui les nourrira. Devenus grands, ils feront des petits. Inſtruits par les mères & à leur imitation, ils ſe rendront encore plus familiers. Pour quoi refuſera-t-on de croire qu'à la troiſième génération, les mœurs du Buffle ne fuſſent point adoucies, quand nous voyons, tous les jours, l'Ours féroce dérobé dans les montagnes inhabitées de la Savoie, parcourir nos rues, danſer, ſauter, ſaluer, ſe plier, en un mot, avec la plus lâche ſoumiſſion à tous les caprices de l'avare exigeance de leurs conducteurs.

En général l'animal à cornes & à pied fourchu porte un œil hagard; ce qui le fait paroître terrible; mais ce n'eſt pas, comme dans les bêtes carnaſſières & ſanguinaires, un ſigne de fureur; c'eſt au contraire un ſigne de crainte & d'effroi. Il n'a ni l'aſtuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du Lion, du Tigre & même de l'Eléphant. Il n'en a nul beſoin. Les végétaux dont il ſe nourrit ne portent point aſſez de chaleur dans ſes entrailles; il eſt farouche; mais il eſt timide. Je ne vois rien dans ce contraſte apparent qui bleſſe la Nature, & j'y découvre un des caractères le plus frappans de l'homme.

Ce n'eſt point ici le moment d'entrer dans le détail immenſe de ces nuances ſi compliquées, juſqu'alors ſi peu ſenties, qui diſtinguent entr'eux les animaux ſauvages. C'eſt preſque toujours leur propre ſalut, ou le ſoin de leur ſubſiſtance qui les portent à la férocité. Mais, comme nous, dominés par des paſſions différemment combinées, ils y arrivent par des routes différentes; je

renvoie à la deſcription des animaux, cet examen qui ne convient point à des récits purement hiſtoriques.

Je n'avois point encore vu de près la baie très-improprement dite Blettemberg; quelques ménagemens que je prenois à la ſuite de ma maladie m'avoient juſqu'alors empêché de l'aller examiner; lorſque je m'y rendis pour la première fois, je fus ſurpris de voir que ce n'étoit qu'une rade très-ouverte & qui ne prend preſque pas dans les terres. Elle eſt ſpacieuſe; les plus gros Vaiſſeaux peuvent y mouiller; l'encrage en eſt ſûr; au moyen des chaloupes on gagne aiſément une belle plage qui n'eſt point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils ſont tous iſolés. Les équipages, en remontant une lieue de côte, arriveroient à l'embouchure du Queur-Boom & y trouveroient de l'eau; chez les Habitans des environs on ſe procureroit des rafraîchiſſemens, & la Baie même donneroit le poiſſon dont elle abonde & des Huîtres excellentes dont tous les rochers ſont couverts. Cette Baie eſt un des endroits où le Gouvernement devroit établir des chantiers, des dépôts de bois; ils ſont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que par-tout ailleurs, parce que, comme dans le Pays d'Auténiquoi, par exemple, ce n'eſt point ſur des montagnes eſcarpées qu'il faut l'aller chercher; il eſt là ſous la main; on le trouve par-tout; on en feroit comme je l'ai dejà dit, des magaſins ſur le bord de la Baie. Une ou deux barques le tranſporteroient au Cap dans la belle mouſſon, en très-peu de temps & ſans riſque; ce débouché facile ouvriroit les yeux des Habitans ſur leur intérêt particulier; les tranſports augmenteroient & ſe renouvelleroient bientôt. Ces terres inépuiſables, une fois défrichées, offriroient en outre l'eſpoir des plus belles récoltes, y attireroient des Colons intelligens à cauſe de la facilité de communiquer avec le Cap. On ſe procureroit de toutes parts une aiſance & des agrémens auxquels on eſt forcé de renoncer, parce que, pour les aller chercher, il faut faire plus de cent-cinquante lieues dans les terres. On n'entendroit plus alors ces bons Hollandois former hautement & de tout leur cœur des vœux ardens pour qu'une Nation quelconque vienne s'établir dans leur voiſinage & leur fournir

les douceurs de la vie, les agrémens de la ſociété, en même temps qu'elle étendroit les tréſors du commerce à la baie l'Agoa. Ces ſouhaits ſi contraires à leur politique, ne ſeront point heureuſement exaucés. Il n'appartient qu'à la Compagnie d'y former un bel établiſſement. Aux profits généraux d'une pareille opération elle en joindroit de particuliers, qui ne laiſſeroient pas d'avoir de l'importance; elle pourroit faire, par exemple, l'exploitation d'un arbre nommé *Bois-Puant* qu'elle ſe réſerveroit & tranſporteroit en Europe, où ſans contredit on l'auroit bientôt diſtingué des plus beaux bois de l'ébéniſterie.

Les avantages que la Compagnie & la Colonie peuvent tirer de ce beau Pays n'étoient certainement point échappés au Gouverneur qui en avoit fait le voyage; mais, en bonne foi, dans des Colonies dont le bien-être eſt ſubordonné à celui de quelques entrepreneurs réunis, intéreſſés à étouffer tout germe qui tendroit à diminuer leurs profits, qu'eſt-ce qu'un Gouverneur? Un être apathique, indolent ſur le bien général, qui n'eſt ſtimulé & n'a d'énergie que pour ſa fortune particulière; conſentant à s'expatrier pour un temps, il a mis *in petto* pour premier article de ſon marché, que, comme il doit faire une fortune rapide, tous les moyens de ſe la procurer ſont bons & licites; il part; il arrive; il les trouve à ſa portée, les ſaiſit, s'en retourne dans ſa Patrie, inſulte ſes Concitoyens par un faſte inſolent, & n'a garde, ſans doute, d'ouvrir les yeux de ſes maîtres ſur ces redreſſemens & ces opérations qui feroient, en peu de temps, la proſpérité d'une nombreuſe Colonie. Un ſucceſſeur le remplace qui s'enrichit à ſon tour, & le citron eſt ainſi cent fois exprimé.

Je crois qu'il en eſt des Colonies apartenantes à des ſociétés comme de ces voitures publiques qui circulent dans toute l'Europe, traînant à la fois & marchandiſes & voyageurs; pourvu que celles-là arrivent à bon port, les entrepreneurs s'inquiètent peu ſi les pauvres roués qui ſortent du carroſſe ont encore leurs bras & leurs jambes.

Dans les environs de cette Baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de pluſieurs beaux oiſeaux & même de quelques

nouvelles eſpèces qui n'étoient point rares dans les forêts du canton ; mais je voulus ſur-tout m'en procurer un qui mît plus d'une fois ma patience à l'épreuve & faillît de me coûter cher. C'étoit un Balbuzard d'une très-belle eſpèce. Cet oiſeau, du genre des Aigles, eſt de la taille à peu près de l'Orfraye ; tous les jours, je le voyois planer au-deſſus de mon camp, mais à une diſtance hors de la portée de la balle ; je l'épiois & le faiſois épier continuellement ; un homme toujours en védette ne le perdoit pas de vue ; un jour que j'avois traverſé le Queur-Boom, & que je me promenois le long de la rive oppoſée à celle de mon camp, je vis autour d'un vieux tronc d'arbre mort une quantité de têtes, d'arrêtes de gros poiſſon, des oſſemens & des débris de différentes petites Gazelles ; la terre en étoit jonchée. Je penſai que ce pouvoit être là que mon couple de Balbuzards avoit établi ſa pêcherie ou tout au moins ſon repaire. Je ne tardai pas à le voir tournoyer dans l'air à une grande hauteur. Je me cachai vîte dans un buiſſon fort épais ; mais cette ruſe n'étoit pas aſſez fine pour tromper l'œil perçant de deux Aigles. Ils m'avoient ſans doute aperçu ; ils ne deſcendirent point. Le lendemain & pluſieurs jours de ſuite, je retournai à mon poſte ; j'allois à la petite pointe du jour me placer dans le buiſſon & n'en ſortois que le ſoir ; mais ce fut toujours inutilement. Ce manége étoit fort pénible, parce que, pour aller & revenir, obligé de paſſer deux fois la rivière, il falloit attendre la marée baſſe.

Las à la fin de perdre tout mon temps & de ne pouvoir réuſſir, je pris deux Hottentots avec moi, & dans le milieu de la nuit traverſant la rivière, je les conduiſis à la portée du tronc d'arbre. Là je leur fis creuſer un trou de trois pieds de large ſur quatre de profondeur ; lorſqu'il fut fait, j'y deſcendis ; on recouvrit le trou par-deſſus ma tête avec quelques bâtons, un bout de natte & de la terre ; je me réſervai ſeulement aſſez d'ouverture pour paſſer mon fuſil & voir en même temps le tronc de l'arbre. J'ordonnai à mes gens de retourner au camp. Le jour parut ; mais les cruels oiſeaux ne parurent point. La terre remuée fraîchement leur avoit ſans doute inſpiré de la méfiance ; je m'y étois preſqu'attendu. A la

nuit cloſe, je ſortis de mon trou & m'en retournai paſſer quelques heures à mon camp ; puis je revins me faire enterrer comme auparavant. Je continuai ce manége deux jours de ſuite avec beaucoup de conſtance. Dans cet intervalle, le ſoleil avoit deſſéché la terre & lui avoit rendu ſa couleur uniforme. Sur le midi du troiſième jour, je vis la femelle planer au-deſſus de l'arbre; elle s'y abattit, tenant dans ſes ſerres un très-gros poiſſon. Soudain un coup de fuſil la fit tomber en ſe débattant; mais avant que je me fuſſe débarraſſé de ma natte & de la terre qui me couvroit, elle reprit ſon vol & raſant la ſurface de la rivière, elle gagna l'autre bord ou je la vis expirer.

La joie que je reſſentis de me voir enfin poſſeſſeur de cet oiſeau fut ſi vive que je ne fis point attention que la marée étoit haute; le fuſil ſur l'épaule, je cours me jeter à l'eau. Je n'ouvris les yeux ſur mon étourderie que lorſqu'au milieu de la rivière je me ſentis gagné juſqu'au menton; j'étois ſeul; je ne ſais point nager. En retournant, la rapidité du courant m'eût fait infailliblement culbuter. Sans trop ſavoir ce que j'allois devenir, je pourſuivis machinalement mon chemin, & j'eus le bonheur, le nez au vent, de gagner la rive oppoſée. Un pouce de plus m'auroit infailliblement noyé. Je ſautai ſur mon Balbuzard, & le plaiſir de tenir ma proie effaça bien vîte la peur & le danger; je fus contraint de me déshabiller pour étendre tout ce que j'avois ſur le corps; pendant ce temps, je m'amuſai à faire l'examen de ma priſe; après avoir fait sècher mes vêtemens, je rejoignis, ſans péril, mes dieux pénates; à mon arrivée, on me dit que pluſieurs de mes gens étoient à la pourſuite d'un Buffle qui venoit de s'offrir à leur rencontre. Vers le ſoir, ils arrivèrent chargés des quartiers de l'animal qu'ils avoient dépouillé ſur la place. Le lendemain de grand matin je ne négligeai pas d'envoyer chercher tous les rebuts qu'ils avoient abandonnés, afin d'attirer les oiſeaux de proie. Ce moyen me procura mon Balbuzard mâle. Il ne différoit de ſa femelle que par le caractère général des oiſeaux carnivores, d'être toujours un tiers moins gros. Je donne le deſſin & la deſcription de ceux-ci ſous le nom de *Vocifer*.

Dans la même matinée, comme j'étois tranquillement assis sur une chaise, à l'ouverture de ma tente, ayant devant moi une table sur laquelle je disséquois le Balbuzard que j'avois tué la veille, tout à coup une Gazelle de l'espèce appelée Bos-Bock, traverse mon camp, passe comme un éclair entre mes voitures, sans que mes chiens qui l'avoient entendue les premiers & qui se présentent au-devant d'elle puissent lui faire rebrousser chemin; elle va donner dans un filet étendu pour sècher à la lisière de mon camp, le déchire, en emporte quelques lambeaux, &, suivie de toute ma meute, se jette à corps perdu dans la rivière. Au même instant, je vois arriver neuf Chiens sauvages qui lui avoient probablement donné la chasse, & la suivoient à la piste. A la vue de mon camp ces animaux s'arrêtèrent tout court, & faisant un crochet ils gagnèrent une petite colline contre laquelle j'étois adossé. Ils pouvoient de là, mieux encore que moi, observer le spectacle de leur proie, arrêtée par mes Chiens & mes Hottentots qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour la tirer de leurs dents & me l'amener vivante. Ils y réussirent effectivement après lui avoir mis des jarretières. Rien n'étoit plus plaisant que l'air capot de ces Chiens sauvages, qui, toujours spectateurs de cette scène appétissante, n'avoient point quitté la colline, & dolemment assis sur le cul, montroient assez par des mouvemens d'impatience toute notre injustice & tous leurs droits sur le repas dont nous les privions. J'aurois bien voulu en attraper un; quelques-uns de mes gens se glissèrent de côtés & d'autres pour les joindre; mais, plus fins que nous, ils se doutèrent de leurs manœuvres & gagnèrent au large. Une balle que je leur envoyai pour les remercier du service qu'ils venoient de me rendre, fut une balle perdue.

Je voulois garder & apprivoiser cette Gazelle; mais elle étoit si farouche; la vue seule de mes Chiens lui inspiroit tant de crainte; elle se débattoit avec tant de mouvemens & des soubresauts si violens qu'elle se seroit infailliblement détruite. Nous lui épargnâmes cette peine: elle fut mangée.

Cette aventure servit de matière, pendant plus de huit jours, aux bons mots de mes beaux-esprits. Ils plaisantoient les pauvres

chiens ſauvages d'avoir fait lever le Liévre pour ſe le voir ſouffler ſous la mouſtache.

Il faut pourtant convenir que, ſi mes chiens n'avoient point été ſoutenus par mes gens, la Gazelle, à coup sûr, n'eût pas été pour eux, quoiqu'il ſe trouvaſſent en nombre plus grand que les neufs ſauvages; ceux-ci ſont forts, farouches, intrépides; j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite, & de relever, à leur égard, des erreurs bien groſſières conſacrées par les plus grands talens. Mais comment parler ſainement des objets qu'on n'a pas vus par ſoi-même, & qu'on eſt réduit à copier d'après ceux qui n'en ſavoient pas davantage?

Juſqu'au 25 Juin, je fis pluſieurs campemens aux environs de la Baie, dans différens endroits.

Réſolu de continuer mes incurſions entre la chaîne de montagnes & la mer, j'allai reconnoître les lieux; je cherchois & ne pouvois trouver, nulle part, un endroit par où mes chariots puſſent paſſer librement; les forêts étoient d'une étendue & d'une épaiſſeur qui ne permettoient pas de s'y enfoncer; de leur côté mes Hottentots n'étoient pas plus heureux que moi dans leurs recherches. Nous ne trouvions abſolument aucune iſſue. Je me décidai donc à traverſer la chaîne des montagnes; encore pour s'engager, falloit-il y trouver le commencement d'un paſſage, & le moyen pour ces malheureux Bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer ſans ceſſe, toujours de quelque côté que je me retournaſſe, des rochers à pic frappoient mes regards. Nous nous étions, ſans le ſavoir, engorgés dans une eſpèce de cul-de-ſac dont on ne pouvoit ſe tirer qu'en revenant ſur ſes pas. C'eſt le parti que nous fûmes obligés de prendre, & nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étois parti un mois auparavant.

Il faut ſouvent peu de choſe pour rendre le calme à notre ame. Telle eſt l'heureuſe inſtabilité de l'eſprit humain! Cette terre que je revoyois avec le plus amer regret, & qui me ſembloit âpre & ſi triſte, prit tout à coup une face nouvelle & riante. Je vis, ſous mes pas, des traces d'une troupe d'Eléphans qui devoient avoir paſſé le jour même; il n'en fallut pas davantage pour diſſiper mes

chagrins & me conſoler du retard que j'éprouvois dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Dans le nombre de mes Hottentots, j'en avois un qui, dans ſa jeuneſſe, avoit voyagé juſques-là, avec ſa horde & ſa famille qui n'en étoit pas éloignée jadis.

Il en avoit encore une connoiſſance ſuperficielle ; je le choiſis avec quatre autres bons tireurs; &, après avoir mis ordre à mon camp, nous partîmes tous ſix munis de quelques proviſions, & ſuivîmes les traces que nous ne perdîmes pas un ſeul inſtant de vue. Elles nous conduiſirent à la nuit, ſans que juſques-là nous euſſions rien vu autre choſe. Nous ſoupâmes gaiement, nous invitant les uns les autres à ne pas trop regretter les douceurs du camp; &, après avoir fait un grand feu, nous nous couchâmes autour, ſur la terre refroidie & dure.

Quoique chacun de nous eut affecté d'inſpirer à ſes Compagnons des ſentimens de patience & de courage, un mouvement d'inquiétude & de crainte nous tourmentoit également, & perſonne ne jouit d'un ſommeil paiſible. Au moindre ſouffle, au plus léger bruiſſement d'une feuille, nous étions aux écoutes, & bientôt ſur nos gardes. La nuit s'écoula dans ces petites agitations ; dès la pointe du jour, j'excitai les dormeurs avec mes cris; leur toilette ne fut pas longue, un verre d'eau de vie leur rendit cette première épreuve plus douce, & leur fit oublier mon bruſque réveil-matin. Nous reprimes bientôt la trace. Cette ſeconde journée s'écoula triſtement & ne fut pas plus heureuſe que la première. Le ſoir, nous répétâmes les cérémonies de la veille, avec cette différence que, plus enhardis peut-être, ou même plus confians, nous eſpérions qu'un ſommeil non interrompu nous repoſeroit un peu de nos fatigues, & ſerviroit du moins à nous rafraîchir. Mais nous fûmes troublés par une alerte un peu vive. Il y avoit à peine une heure que mes Hottentots dormoient, étendus auprès de notre feu, lorſqu'un Buffle, attiré par la lueur, s'approcha de tout près. Comme il craint l'homme, il ne nous eut pas plutôt aperçus que, ſaiſi d'épouvante, il s'éloigne à l'inſtant. Le bruit qu'il fait en reculant précipitamment dans les brouſſailles, & les déchirant pour

nous

nous échapper, nous éveille. Je ſaute trop tard ſur mes armes; il avoit diſparu. Nous fîmes la ronde, pendant une heure, tirant des coups de fuſil au haſard, & nous revînmes près du feu. Enfin le troiſième jour ſe leva plus orageux. Je raconterai cette hiſtoire en détail; car elle me revient ſouvent à l'eſprit; & maintenant que le feu de la jeuneſſe a fait place à des projets moins téméraires, à des idées plus tranquilles, ce ſouvenir m'anime & me fait frémir encore.

Nous ne perdions pas un ſeul moment de vue la trace de nos animaux; après quelques heures de fatigues & de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvinmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un eſpace aſſez étendu, il n'y avoit que quelques arbriſſeaux & du taillis. Nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui étoit monté ſur un arbre pour obſerver, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait ſigne, en mettant un doigt ſur la bouche, de reſter tranquilles; il nous indique, avec la main qu'il ouvre & ferme pluſieurs fois, le nombre d'Eléphans qu'il aperçoit. Il deſcend; on tient conſeil, & nous prenons le deſſous du vent, pour approcher ſans être découverts. Il me conduit ſi près, à travers les brouſſailles, qu'il me met en préſence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainſi dire; je ne l'apercevois pas! non que la peur eut faſciné mes yeux; il falloit bien ici payer de ſa perſonne, & ſe préparer au danger: j'étois ſur un petit tertre au-deſſus de l'Eléphant même. Mon brave Hottentot avoit beau me le montrer du doigt, & me répéter vingt fois d'un ton impatient & preſſé, LE VOILÀ!... MAIS LE VOILÀ!... Je ne le voyois toujours point; je portois la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avois à vingt pas au-deſſous de moi, pût être autre choſe qu'une portion de rocher, puiſque cette maſſe étoit entièrement immobile. A la fin cependant un léger mouvement frappa mes regards. La tête & les défenſes de l'animal qu'effaçoit ſon énorme corps ſe tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps, & mon avantage en belles contemplations, je poſe vîte mon gros fuſil ſur ſon pivot, & lui lâche mon coup au milieu du front. Il tombe mort. Le bruit en fit, ſur

le champ ; détaler une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'étoit plus amuſant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battoient l'air en proportion de la vîteſſe qu'ils mettoient dans leur courſe : ce n'étoit là que le prélude d'une ſcène plus animée.

Je prenois plaiſir à les examiner, lorſqu'il en paſſa un à côté de nous qui reçut un coup de fuſil d'un de mes gens. Aux excrémens teints de ſang qu'il répandit, je jugeai qu'il étoit dangereuſement bleſſé ; nous commençâmes à le pourſuivre. Il ſe couchoit, ſe redreſſoit, retomboit ; mais, toujours à ſes trouſſes, nous le faiſions relever à coups de fuſil. L'animal nous avoit conduits dans de hautes brouſſailles parſemées çà & là de troncs d'arbres morts & renverſés. Au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avoit tiré ; un autre l'ajuſta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'Eléphant ; &, gagnant au pied ſur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étois qu'à vingt-cinq pas ; je portois mon fuſil qui peſoit trente livres outre mes munitions. Je ne pouvois être auſſi diſpos que mes gens qui, ne s'étant pas laiſſé emporter auſſi loin, avoient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengereſſe, & ſe tirer d'affaire. Je fuyois ; mais l'Eléphant gagnoit à chaque inſtant ſur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un ſeul accouroit dans ce moment pour me défendre), il ne me reſte que le parti de me coucher, & de me blottir contre un gros tronc d'arbre renverſé ; j'y étois à peine que l'animal arrive, franchit l'obſtacle ; &, tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendoit devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étois caché, j'aurois bien pu le tirer ; mon fuſil heureuſement ſe trouvoit chargé ; mais la bête avoit reçu inutilement tant d'atteintes, elle ſe préſentoit à moi ſi défavorablement que, déſeſpérant de l'abattre d'un ſeul coup, je reſtai immobile, en attendant mon ſort. Je l'obſervois cependant, réſolu de lui vendre chèrement ma vie, ſi je le voyois revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appeloient de tous côtés. Je me gardois bien de répondre. Convaincus, par mon ſilence, qu'ils avoient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris,

& reviennent en déſeſpérés. L'Eléphant effrayé rebrouſſe auſſitôt, & ſaute une ſeconde fois le tronc d'arbre, à ſix pas au-deſſous de moi, ſans m'avoir aperçu; c'eſt alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, & voulant donner à mes Hottentots quelque ſigne de vie, je lui envoie mon coup de fuſil dans la culotte. Il diſparut entièrement à mes regards, laiſſant partout, ſur ſon paſſage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'eſt point achevé. La reconnoiſſance & l'amitié réclament un dernier trait. Cœur ſenſible, brave homme! l'heure eſt venue de t'élever ce ſimple monument que je t'avois promis; tu ne comprendras jamais à quel point il m'eſt cher! Puiſſe-t-il répandre quelqu'honneur ſur mes Voyages, & même en décorer l'hiſtoire. Elle ne parviendra pas juſqu'à toi dans le fond de ton déſert paiſible; mais tu ſentis mes larmes; mais tes bras fraternels ont preſſé mon cœur; ſoit que tu meures, ſoit que tu vives, je le ſens..... mon ſouvenir durera plus long-temps & plus glorieuſement chez tes Hordes ſauvages, que par les vains trophées de la vanité des hommes: j'en ſuis peu digne; je les abjure; mais toi, généreux Klaas, jeune Elève de la Nature, belle ame que n'ont point défigurée nos brillantes inſtitutions, garde toujours la mémoire de ton ami: c'eſt à toi ſeul qu'il adreſſe encore ſes pleurs & ſes tendres regrets!

C'étoit alors que, couché le long d'un miſérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux dont l'œil égaré me cherchoit de toutes parts, qui, s'il ſe fût tourné vers moi, m'anéantiſſoit ſur la place, c'étoit alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvroit aux charmes d'un ſentiment délicieux que m'inſpiroit un de ces Humains dont les Nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, ſans les connoître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la Nature; en un mot, un Sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avois reçu de M. Boers comme un homme ſur la bravoure & la fidélité duquel je devois compter. Il lui avoit recommandé de ne me quitter ni à la mort ni à la

vie, en lui promettant des récompenſes, ſi, de retour au Cap ſain & ſauf, je rendois un témoignage ſatisfaiſant de ſa conduite. C'eſt ce même homme qui ne m'avoit pas un ſeul inſtant abandonné, mais qui, m'ayant vu tout à coup diſparoître, accouroit à mon ſecours, & me cherchoit vainement. Je l'entendois à travers les brouſſailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adreſſant à ſes camarades qui le ſuivoient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. « Que deviendrez-» vous, leur diſoit-il en ſon langage expreſſif & touchant, que » deviendrons-nous, ſi nous avons le malheur de trouver notre » infortuné maître écraſé ſous les pieds de l'Eléphant? Oſerez-» vous jamais retourner au Cap ſans lui? De quel œil ſoutiendrez-» vous la préſence du Fiſcal? Quelle que ſoit votre excuſe, vous » paſſerez pour ſes vils aſſaſſins; c'eſt vous en effet qui l'avez » aſſaſſiné. Retournez au camp; pillez, diſperſez ſes effets; devenez » tout ce que vous voudrez; pour moi, je ne quitte point cette » place; vivant ou mort, il faut que je retrouve mon malheureux » maître; & j'ai réſolu de périr avec lui. » Il accompagnoit ce diſcours de gémiſſemens & de ſanglots ſi touchans, que, dans le moment le plus critique, je ſentis mes yeux ſe mouiller, & l'attendriſſement ſuccéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fuſil fut un ſignal de joie; je me vis à l'inſtant entouré des miens, & preſſé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes ſi vives qu'il ne pouvoit ſe détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baiſoit tour à tour ma figure & mes vêtemens; ſes camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets & dans une attitude ſuppliante, tendoient les mains vers moi comme pour implorer leur pardon. Je pris ſoin de les conſoler. Je jouiſſois trop pleinement, pour oſer troubler cette ſcène attendriſſante par de belles paroles & des reproches inutiles! Depuis ce jour heureux de ma vie, où j'ai connu la douceur d'être aimé purement & ſans aucun mélange d'intérêt, le bon Klaas fut déclaré mon égal, mon frère, le confident de tous mes plaiſirs, de mes diſgrâces, de toutes mes penſées; il a plus d'une fois calmé mes ennuis, & ranimé mon courage abattu. Si, dans la ſuite, il montra quelques marques de foibleſſe dangereuſes & contraires au

Pl. I.

LE HOTTENTOT

bon ordre que j'avois établi parmi nous, ce témoignage de ſon attachement lui valut trop d'empire ſur moi, pour que je me fuſſe permis de me montrer ſévère, ou ſeulement d'alarmer ſon cœur.

J'ai tiré moi-même, d'après nature, le portrait de ce brave Hottentot, & c'eſt ſur mon deſſin très-fidèle & très-reſſemblant que j'ai fait faire, ſous mes yeux, la gravure qu'on voit à cette place.

Cependant la nuit approchoit; nous nous hâtames de rejoindre l'Eléphant que j'avois eu le bonheur de tuer d'un ſeul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre préſence écarta quelques Vautours & pluſieurs petits animaux carnaſſiers qui n'avoient point perdu de temps, & qui déjà commençoient à l'entamer. Nous fîmes pluſieurs feux; les proviſions nous manquoient. Mes gens tirèrent pour eux pluſieurs grillades de l'Eléphant; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe. J'en mangeois pour la première fois; mais je me promis bien que ce ne ſeroit pas la dernière; car je ne trouvois rien de plus exquis. Klaas m'aſſura que, lorſque j'aurois goûté des pieds, j'aurois bientôt oublié la trompe; pour m'en convaincre, il me promit, pour le lendemain, un dejeûné friand qu'il fit préparer ſur le champ. On coupa donc les quatre pieds de l'animal; on fit en terre un trou d'environ trois ou quatre pieds en quarré. On le remplit de charbons ardens; &, recouvrant le tout avec du bois bien ſec, on y entretint un grand feu pendant une partie de la nuit; lorſqu'on jugea que ce trou étoit aſſez chaud, il fut vidé; Klaas y dépoſa les quatre pieds de l'animal, les fit recouvrir de cendres chaudes, enſuite de charbons, de quelque menu bois, & ce feu brûla juſqu'au jour. Toute cette nuit, je dormis ſeul; mes gens veillèrent; tel avoit été l'ordre de Klaas. On me raconta qu'on avoit entendu beaucoup de Buffles & d'Eléphans rôder à l'entour. Nous nous y étions attendus; toute la forêt en étoit remplie; mais la multiplicité de nos feux avoit empêché qu'ils ne nous inquiétaſſent.

Mes gens me préſentèrent, à mon déjeûné, un pied d'Eléphant. La cuiſſon l'avoit prodigieuſement enflé; j'avois peine à en recon-

noître la forme ; mais il avoit ſi bonne mine, il exhaloit une odeur ſi ſuave, que je m'empreſſai d'en goûter ; c'étoit bien un manger de Roi ; quoique j'euſſe entendu vanter les pieds de l'Ours, je ne concevois pas comment un animal auſſi lourd, auſſi matériel que l'Eléphant, pouvoit donner un mets ſi fin, ſi délicat : « Jamais, » me diſois-je intérieurement, non jamais nos modernes Lucullus » ne feront figurer, ſur leurs tables, un morceau pareil à celui » que j'ai préſentement ſous la main ; vainement leur or convertit » & bouleverſe les ſaiſons ; vainement ils ſe vantent de mettre à » contribution toutes les contrées ; leur luxe n'atteint point juſques- » là ; il eſt des bornes à leur cupide ſenſualité » ; & je dévorois ſans pain le pied de mon Eléphant ; & mes Hottentots, aſſis près de moi, ſe régaloient avec d'autres parties qu'ils ne trouvoient pas moins excellentes. Ces détails paroîtront puériles, ou tout au moins indifférens au plus grand nombre de Lecteurs ; il faut tout dire, puiſqu'on n'a juſqu'ici que des Notions bizarres ou d'abſurdes Romans ſur le Pays ſingulier que je parcours.

Nous employâmes le reſte de la matinée à arracher les défenſes ; comme c'étoit une femelle, elles ne peſoient guères que vingt livres ; la bête avoit huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens ſe chargèrent de toute la viande qu'ils pouvoient porter, & nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions propoſé de ſuivre la piſte de celui qui m'avoit laiſſé la vie, & que nous avions ſi cruellement maltraité ; mais il en étoit venu tant d'autres, pendant la nuit, que les traces ſe trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs ſi fatigués ; je craignois tant de rebuter ces pauvres gens ! je les ramenai au plus vîte.

Que la vue eſt un ſens ſubtil dans le Hottentot ! qu'il le ſeconde par une attention difficile & bien merveilleuſe ! Sur un terrein ſec où malgré ſa peſanteur l'Eléphant ne laiſſe aucune trace, au milieu des feuilles mortes, éparſes & roulées par le vent, l'Africain reconnoît le pas de l'animal ; il voit le chemin qu'il a pris, & celui qu'il faut ſuivre pour l'atteindre ; une feuille verte retournée ou détachée, un bourgeon, la façon dont une petite branche eſt rompue, tout cela & mille autres circonſtances ſont pour lui des indices qui

ne le trompent jamais; le chaſſeur Européen le plus expert y perdroit toutes ſes reſſources; moi-même je n'y pouvois rien comprendre; ce n'eſt qu'à force de temps & d'habitude que je me ſuis fait à cette partie divinatoire de la plus belle des chaſſes; il eſt vrai qu'elle avoit pour moi tant d'attraits qu'aucun des plus petits éclairciſſemens n'étoient dédaignés; je m'inſtruiſois, chaque jour, de plus en plus; &, lorſque je rôdois dans les bois avec mon monde, nous paſſions les journées en queſtions, & l'épreuve ſuivoit quelquefois le précepte.

De retour au camp, mon vieux Swanepoël me dit que, pendant mon abſence, il avoit été, toutes les nuits, inquiété par des troupes d'Eléphans qui s'étoient ſi fort approchés qu'on les entendoit caſſer les branches, & brouter les feuilles; je fis un tour dans la forêt, & je vis effectivement quantité de jeunes arbres caſſés, des branches dégarnies, & de jeunes pouſſes dévorées.

C'en étoit aſſez pour me remettre en campagne. Mes gens avoient eu tout le temps de repoſer; j'aimois mieux aller ſurprendre de jour ces animaux, que de les attendre chez moi pendant la nuit; dès le matin, je me mis ſur la piſte; je ne fus pas obligé de courir bien loin; car, du haut d'une colline, à la liſière du bois, j'en aperçus quatre dans de fortes brouſſailles; je fis en ſorte de n'en point être éventé; &, m'approchant avec précaution, je me donnai le plaiſir de les conſidérer à mon aiſe, pendant plus d'une demi-heure; ils étoient occupés à manger les extrémités des buiſſons. Avant de les prendre, il les frappoient de trois ou quatre coups de trompe; c'étoit, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres inſectes. Après ce préliminaire, ils formoient toujours, avec la trompe, un faiſceau de toutes les branches qu'elle pouvoit entourer, & le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, ſans le broyer beaucoup, ils l'avaloient. Je remarquai qu'ils donnoient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, & qu'ils étoient en outre très friands d'un fruit jaune, quand il eſt mûr, & qu'on nomme *Ceriſier* dans le pays.

Lorſque j'eus ſuffiſamment examiné leur manége, je tirai à la

tête celui qui ſe trouvoit le plus près de moi, & en moins de dix minutes, je mis de même les trois autres à terre (*).

Nous nous imaginions qu'il n'y en avoit plus ; mais un grand bruit à côté de nous, nous ayant fait tourner la vue, un de mes Hottentots, qui aperçut un petit Eléphant, le tua ; j'en eus beaucoup d'humeur, & le réprimandai fortement. Ce jeune animal n'étoit pas plus gros qu'un veau de cinq à ſix mois ; j'aurois pu facilement l'apprivoiſer.

Parmi les quatre que j'avois tués, il y avoit un jeune mâle de ſept pieds un pouce de hauteur ; ſes défenſes ne peſoient guères qu'environ quinze livres chacune.

La plus grande des trois femelles n'avoit que huit pieds cinq pouces, &, en général, leurs défenſes ne paſſoient pas quinze livres par pièce.

Mais une ſingularité qui nous émerveilla, mes Hottentots & moi, dont ils m'aſſurèrent n'avoir jamais vu d'exemple, & que les Naturaliſtes, ſelon leur louable coutume de n'avouer pour principes invariables & sûrs que la routine des livres & des chaſſeurs de cabinet, révoqueront probablement en doute, c'eſt que la femelle, que nous jugions être la mère du petit mâle, n'avoit qu'un ſeul teton placé au milieu de la poitrine. Il étoit plein de lait ; j'en tirai dans ma main ; je le trouvai aſſez doux ; mais le goût n'en étoit point agréable. Ce lait ſortoit par huit petites ſtigmates bien ſenſibles & très-diſtinctes ; les autres avoient les deux ſeins placés à l'ordinaire ſur la poitrine, de la même forme que ceux des femmes, & d'une proportion telle, que plus d'une petite maîtreſſe, que déſole un peu trop d'embonpoint, eut envié ce charme à mes femelles d'Eléphant.

Le petit mâle qu'avoit tué mon indiſcret Hottentot, ne montroit point encore de défenſes ; en lui écartant les lèvres, je ne vis à l'endroit où elles doivent pouſſer, qu'un point blanc de la groſſeur d'une chevrotine ; ſa viande étoit fort délicate.

(*) Lorſque les Eléphans ſont en troupe & preſſés, ſi le premier qu'on a tiré tombe mort, on peut ſe promettre de les abattre tous, les uns après les autres. Je reviendrai ſur cette ſingularité.

J'eſpérois

J'eſpérois découvrir un fœtus dans l'une des femelles ; je m'étois trompé. Je trouvai leur eſtomac rempli d'une eau très-limpide ; mes gens en burent ; j'en voulus goûter auſſi ; mais elle me donna des nauſées ſi déſagréables, qu'autant pour en faire paſſer le goût, que pour me rafraîchir, je m'en allai boire à une fontaine éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où nous étions.

J'avois laiſſé mes gens occupés à dépecer nos Eléphans. Revenu de la fontaine au bout d'une demi-heure, je trouvai bien extraordinaire de n'en plus apercevoir un ſeul. Que pouvoit-il être arrivé qui les eût forcés d'abandonner l'ouvrage. Je ne pouvois concevoir la cauſe de cette déſertion ſubite. Je me mis à crier de toutes mes forces, pour les rappeler, s'ils pouvoient m'entendre ; je fus bien étonné, lorſqu'à ma voix, je les vis ſortir tous quatre du corps des Eléphans dans leſquels ils s'étoient introduits pour en détacher les filets intérieurs, qui après les pieds & la trompe, ſont les morceaux les plus délicats.

J'avois dépêché mon cinquième Hottentot au camp, pour dire à Swanepoël de m'envoyer un attelage de Bœufs, & une chaîne. Nous avions tranché les quatre têtes, quand tout cela arriva. On commença par les enfiler avec la chaîne ; mais ce ne fut pas une petite cérémonie de faire approcher les Bœufs, & de les atteler à ces têtes. Ils ſouffloient avec violence ; écartoient les naſeaux ; ils reculoient d'horreur. Cependant nous parvînmes à les ramener par la ruſe ; & ils furent attelés aux quatre têtes ; c'eſt ainſi qu'ils les trainèrent juſqu'à ma tente, à travers les ſables, la pouſſière, & les buiſſons, imprégnés de leur ſang ; ſpectacle horrible ſans doute, mais néceſſaire, le chemin étant ſi difficile, que jamais un chariot ne ſeroit venu juſqu'à nous ! Mais ce fut bien pis, lorſque voulant retourner aux Eléphans près deſquels j'avois laiſſé une partie de mon monde, je ne pus jamais faire paſſer mon cheval par les endroits tout ſouillés de leur ſang ; je fus contraint de le conduire par un autre chemin ; &, lorſqu'arrivé près des Eléphans il en eut ſenti l'odeur & les eut aperçus, il ſe cabra, s'emporta, me jeta par terre ; &, prenant ſa courſe par un très-long détour, il regagna le gîte.

Je touche encore à l'un de ces momens qu'on ne retrouve point deux fois dans la vie ; que mon ame ſe ſent émue ! Je dirai mal tous ſes plaiſirs & ſes tranſports ; il faudroit être un autre pour aſſembler tant d'idées & de ſentimens divers ; celui qui les éprouva n'y peut ſuffire ; ils l'agitent ; ils l'oppreſſent ; il en eſt accablé.

Obligé de retourner à pied, j'aperçus en route à travers les arbres, un Etranger à cheval, un Hottentot qui ne m'étoit point connu ; comme je voyois qu'il coupoit au court pour me joindre, je l'attendis ; c'étoit un exprès envoyé par M. Boers ; il avoit eu ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des Colonies où je pouvois avoir paſſé, & de me ſuivre à la trace lorſque, quittant les chemins connus, je me ſerois enfoncé dans le déſert ; cet homme avoit exactement rempli ſa commiſſion ; &, ſuivant l'empreinte de mes roues, elles l'avoient conduit à tous mes divers campemens, & de là juſqu'à moi.

Avant de quitter le Cap, Monſieur Boers m'avoit promis que, ſi pendant mon abſence il recevoit pour moi des lettres d'Europe, quelque route que j'euſſe tenue, quelque lieu que j'habitaſſe, il me les feroit parvenir ; ce reſpectable ami m'avoit tenu parole ; dans le paquet que ſon Hottentot me remit de ſa part, j'en trouvai pluſieurs qui portoient le timbre de France ; c'étoient les premières nouvelles que je recevois depuis mon départ d'Europe ; qu'on ſe figure mon impatience & le trouble de mes ſens en prenant ces lettres des mains de l'Envoyé ; dans l'incertitude de ce que j'allois apprendre, j'avois à peine la force de les ouvrir ; on devine bien que je n'attendis pas que je fuſſe de retour au camp, pour me ſatisfaire. Elles étoient toutes de mes plus chers amis, & de ma femme ; mon œil les parcourut plus vîte que l'éclair ; je n'y voyois par-tout que des ſujets de félicité ; j'étois aimé, regretté. La tendre amitié venoit me chercher juſqu'au fond de mon déſert, pour inonder mon cœur de ſes voluptés ; je ne pouvois ni parler, ni ſoupirer, ni pleurer ; je ne pouvois que reſter à cette place, & mourir de ma joie ; peu à peu je repris mes ſens ; & je revins à mon camp.

Ces premiers élans appaiſés, je m'enfermai dans ma tente ; &,

donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai ſoulagé, & me mis en devoir de répondre ſur le champ. Je datai mes lettres du CAMP d'AUTENIQUOI, JOUR OÙ J'AVOIS TUÉ QUATRE ELÉPHANS. L'une de ces lettres, qui contenoit des détails intéreſſans adreſſés à un Sçavant, courut ridiculement, il y a quelques années, tout Paris, & s'eſt perdue depuis. J'y prenois date de quelques découvertes qui contrarient fort les opinions reçues juſqu'à ce jour, & dont je rendrai compte dans mes deſcriptions d'animaux.

La nuit venue, le camp rangé, & les feux faits, je m'y plaçai à mon ordinaire, mes papiers ſur mon bout de planche, & mes Hottentots autour de moi. « Mes amis, leur dis-je, vous voyez » un homme, un de vos compatriotes que M. Boers envoie pour » s'informer de ce que je ſuis devenu, pour ſavoir de moi-même » ſi votre conduite répond à ce qu'il attend de vous, & à ce » que vous me devez. Voilà (en leur montrant la première lettre » qui me tomba ſous la main), voilà la réponſe que je lui fais, » je lui apprends que, juſqu'à ce jour, vous vous êtes comportés » en braves & honnêtes gens; que, depuis huit mois que nous » voyageons enſemble, je vous regarde comme les fidèles com- » pagnons de mon entrepriſe, & de mes travaux; je lui dis qu'il » doit être ſans inquiétude à mon égard, parce que je compte » ſur vous comme ſur moi-même; &, afin que de retour au Cap » l'envoyé de M. Boers puiſſe aſſurer vos amis & vos familles que » vous vous portez bien, que vous êtes contens & heureux avec » moi, je veux qu'il ſoit témoin de la façon amicale avec laquelle » je vous traite, & je vais, en conſéquence, diſtribuer à chacun » de vous, un bout d'excellent tabac; je prétends que toutes les » pipes s'allument à l'inſtant ». La diſtribution faite, chacun ſe remit à ſa place, & s'enfuma tout à ſon aiſe.

J'étois ſi joyeux des témoignages d'affection que je recevois des miens, de leurs proteſtations vives d'attachement, des détails exacts & marqués au coin de la complaiſance & de l'intimité qu'on me donnoit dans toutes les lettres, qu'enivré de plaiſir, oubliant pour ce moment & l'Afrique, & la chaſſe, & les plus beaux

oiſeaux, & les brillantes collections, en un mot, redevenu, pour cette fois, un enfant, j'imaginai, pour me divertir, ce que dans un certain monde, on nomme une *folle journée*, & dans un ordre inférieur, tout naturellement, une *farce*.

Je m'étois montré un peu trop généreux dans la diſtribution du tabac. Ils en avoient plus qu'il n'en falloit pour s'enivrer, ſi je les avois laiſſés faire; mais je roulois dans ma tête un moyen de les en empêcher. Je m'étois aperçu que la troiſième charge des pipes tiroit à ſa fin; je n'eus pas plutôt pris mon thé à la crême, que je me fis apporter un petit coffret que je plaçai ſur mes genoux. Je l'ouvris; jamais Charlatan n'y eût mis autant d'adreſſe & de myſtère. J'en tirai ce noble & mélodieux inſtrument, inconnu peut-être à Paris, mais aſſez commun dans quelques Provinces, & qu'on voit dans les mains de preſque tous les Ecoliers & du Peuple, en un mot une *Guimbarde*. Je commençois à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde deſcendre ſilencieuſement les pipes, & me conſidérer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'enſorceler; mais leur extaſe n'égaloit point encore leur plaiſir; toutes les oreilles dreſſées, & les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdoient pas le moindre ſon de l'inſtrument; ils ne purent tenir à leur enthouſiaſme; chacun inſenſiblement quitte ſa place pour s'approcher & jouir de plus près; je crus voir le moment où tous enſemble alloient ſe proſterner devant le Dieu qui opéroit ces prodiges; je riois en moi-même comme un fou, & faiſois mes efforts pour ne pas éclater; ce qui eût bientôt diſſipé le preſtige. Quand je l'eus ſavouré à mon aiſe, je me ſaiſis de celui de mes gens qui ſe trouvoit le plus près de moi, & l'armai de mon Luth merveilleux. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre la manière de s'en ſervir; lorſqu'il y fut tant bien que mal arrivé, je le renvoyai à ſa place. Je m'étois bien douté que les autres ne ſeroient contens que lorſqu'ils auroient auſſi chacun le leur. Je diſtribuai donc autant de Guimbardes que j'avois de Hottentots à ma ſuite; &, ramaſſés enſemble, les uns faiſant bien, les autres faiſant mal, d'autres plus mal encore, ils me

régalèrent d'une muſique à épouvanter les furies ; juſqu'à mes Bœufs, inquiétés de ce bourdonnement affreux, & qui ſe mirent à beugler, tout mon camp fut le théâtre d'un charivari dont rien n'offre d'exemple. C'étoit, de toutes parts, l'image d'un vrai jour de ſabbat.

A l'air de ſtupéfaction dont je les avois frappés, en eſſayant moi-même l'inſtrument ridicule, je m'étois perſuadé qu'on étonne de ſimples eſprits avec de bien ſimples moyens; &, malgré tout ce que raconte l'hiſtoire des grands talens d'Orphée, & des miracles de ſa muſique, je ſuis toujours tenté de faire honneur aux Poëtes de cette Lyre harmonieuſe, que leur ſeule imagination a diviniſée.

Lorſque je me fus ſuffiſamment rempli des accords de la mienne, & que je craignis que ces plaiſanteries ne ſe changeaſſent en alarmes ſérieuſes, & que mes Bœufs, qui n'avoient point oublié les têtes d'Eléphant, ne priſſent abſolument l'épouvante, & ne décampaſſent, je fis ſigne de la main que j'avois encore quelque choſe à dire ; tout le bruit ceſſa. « Mes chers enfans, ajoutai-je d'un ton ſimple » & cordial : je vous ai régalés du meilleur tabac que vous ayez » jamais goûté; je vous ai fait connoître un inſtrument mer- » veilleux ; nous allons à préſent terminer cette fête charmante » par une raſade générale du meilleur *Brand-Wyn* François, & » nous le fablerons à la ſanté de nos familles & de nos amis ».

C'étoit, comme je l'ai dit, un vrai jour de carnaval; & juſqu'aux bêtes domeſtiques, tout devoit ſe reſſentir de la folie commune, & prendre part à nos orgies. Keès étoit dans ce moment à côté de moi. Il aimoit cette place; les ſoirs ſur-tout il ne manquoit pas de s'y rendre. Elevé comme un enfant de famille, je l'avois paſſablement gâté. Je ne buvois ou ne mangeois rien que je ne le partageaſſe toujours avec lui. S'il m'arrivoit quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes diſtractions, il avoit grand ſoin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups de ſa main, ou le bruit de ſes lèvres. J'ai dit que la gourmandiſe le poignoit avec force; ſon tempérament le portoit aux extrêmes ; il aimoit également le lait & l'eau de vie. Jamais je ne lui faiſois donner de

cette liqueur que ſur une aſſiette qu'on plaçoit ordinairement devant lui; j'avois remarqué que, toutes les fois qu'il en avoit bu dans un verre, ſa précipitation lui en faiſant prendre autant par le nez que par la bouche, il en avoit pendant des heures entières à touſſer & à éternuer; ce qui l'incommodoit fort, & pouvoit à la longue lui caſſer quelque vaiſſeau.

Il étoit donc à mes côtés, ſon aſſiette à terre devant lui, attendant qu'on lui ſervît ſa portion, ſuivant des yeux la bouteille qui faiſoit la ronde, & s'arrêtoit à chacun de mes Hottentots. Dans quelle impatience il attendoit ſon tour! comme ſes mouvemens & ſes regards ſembloient nous dire qu'il craignoit que la cruelle bouteille ne ſe vidât trop tôt, & n'arrivât point juſqu'à lui! mais, hélas! l'infortuné qui ſe léchoit les lévres d'avance ne ſavoit pas qu'il alloit en goûter pour la dernière fois!... Raſſure-toi, Lecteur ſenſible, le bon Keès ne périt point, & mon eau de vie à l'avenir fut épargnée.

J'avois fini mes dépêches, & je mettois mes dernières enveloppes, au moment où il voyoit avec ſatisfaction la bouteille achever la ronde; il me vint dans l'idée de tromper ſon attente par une eſpiéglerie, ſans autre motif que de lui cauſer une ſurpriſe, & de m'amuſer. On venoit de lui verſer ſa portion dans ſon aſſiette; tandis qu'il ſe met en poſture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui gliſſe ſubtilement ſous le ventre; l'eau de vie s'enflamme; Keès pouſſe un cri aigu, & ſaute à dix pas de moi, jurant de tout ſon pouvoir; j'eus beau le rappeler, & lui promettre mille careſſes, ne prenant conſeil que de ſon dépit & de ſa colère, il diſparut & alla ſe coucher: déjà la nuit étoit avancée; je reçus les adieux & les remercîmens de tout mon monde, & chacun s'endormit profondément.

Je dois obſerver qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'étoit paſſé, & de le ramener à ſa liqueur favorite, jamais il n'en a voulu boire; il l'avoit priſe au contraire en averſion. Si quelqu'un de mes gens, pour lui faire niche, lui montroit ſeulement la bouteille, il marmottoit entre ſes dents, jurant

après lui ; quelquefois, lorſqu'il étoit à ſa portée, il lui appliquoit un ſoufflet, gagnant vîte un arbre, & de là narguoit en ſûreté le mauvais plaiſant.

Le jour ſuivant, après avoir récompenſé dignement l'intelligent Commiſſionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, & lui fis reprendre ſa route.

Dans la matinée, je commençai à diſſéquer l'une des têtes d'Eléphant ; je lui laiſſai les dents molaires & les défenſes. Pendant cette opération, pluſieurs de mes gens, qui étoient allés à la proviſion, avoient rapporté beaucoup de viande, toujours provenante des parties les plus ſucculentes des quatre Eléphans : on les dépeçoit par tranches fort longues & fort minces, afin qu'expoſées au ſoleil, comme nous avions coutume de le faire, elles ſéchaſſent plus vîte ; les uns caſſoient les os, les mettoient en petits morceaux dans nos deux marmites ; on jetoit par-deſſus de l'eau bouillante ; à meſure que la graiſſe fondoit, elle ſurnageoit ; mes gens en rempliſſoient des veſſies & des boyaux pour la mieux conſerver. Le Hottentot ne néglige jamais cette proviſion ; outre le beſoin qu'il en a journellement pour ſa toilette, il s'en ſert auſſi pour accommoder ſes différens mets : quant à nous, nous n'en avions jamais trop ; car il en falloit encore pour graiſſer les roues des chariots & les courroies des attelages qui, ſans ces précautions, auroient bientôt été deſſéchées par le ſoleil, & hors d'état de ſervir : moi-même j'en faiſois uſage pour ma chandelle & ma lampe de nuit ; ce qui m'en conſommoit beaucoup ; à défaut de coton filé, je faiſois les mêches avec mes cravates.

Cette fonte & tous ſes acceſſoires nous prirent beaucoup de temps ; l'opération n'étoit point encore finie, quand on vint me donner avis de l'empreinte énorme d'un pied d'Eléphant qu'on avoit remarqué à cent pas de ma tente ; je courus vîte pour la reconnoître ; l'animal devoit être monſtrueux ; il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, puiſque la trace étoit toute fraîche. Nous battîmes avec ſoin la forêt ; en un demi-quart-d'heure il fut joint ; je l'ajuſtai dans le bon endroit ; mais je fus bien ſurpris de ne pas le voir tomber : mon fuſil aparemment n'étoit pas aſſez chargé,

ou bien l'animal étoit une roche inattaquable. Cependant dès qu'il ſe ſentit frappé il vint à nous avec fureur ; nous nous y étions attendus : au moyen des groſſes touffes de brouſſailles qui nous ſervoient comme de rempart, il ne fit que frapper la terre, & s'impatienter : il perdoit beaucoup de ſang ; mais, au train dont il détala, il étoit inutile de penſer à le ſuivre ; j'en eus beaucoup de regret : c'étoit le plus beau que j'euſſe vu juſqu'à ce jour. Il portoit au moins douze à treize pieds de haut ; à vue d'œil nous jugeâmes que ſes défenſes peſoient plus de cent-vingt livres chacune.

Nos viandes bien sèches & encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Kayman, où j'avois paſſé le 30 Avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avois envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverſer la chaîne des montagnes, à celle qu'ils nommoient *la tête du Diable*, & nous en prîmes la route. Chemin faiſant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kraal, & lui jetai un dernier regard de complaiſance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger, ſur une voiture, la tête d'Eléphant que j'avois diſſéquée, les défenſes, tout ce que j'avois de préparé en oiſeaux, inſectes, &c. & laiſſant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles ſerviteurs, je me rendis avec mon chariot chez M. Mulder : obligé de rebrouſſer chemin, comme on l'a vu, pour trouver un paſſage, je m'étois conſidérablement rapproché de ſa demeure. Il ſe chargea de faire paſſer ma Pacotille & de nouvelles lettres à M. Boers par la première occaſion. Je pris enfin congé de ſa vénérable famille que je ne devois plus revoir, & je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non ſans beaucoup de peine & de fatigues : mais ce ne fut rien en comparaiſon de celles que nous cauſa ſa deſcente ; j'en fus effrayé : quand nous l'apperçûmes d'abord, chacun de nous ſe regarda ſans proférer un ſeul mot, comme des gens pris au piége ſans s'y être attendus. Nous ne pouvions cependant demeurer ſur le pic ; il falloit bien deſcendre d'un ou d'autre côté. Si nous nous ſauvions de Carybde, nous tombions dans

Scylla.

Scylla. Toujours perſuadé que la patience & les précautions triomphent des plus grands obſtacles, j'avois peine à croire que cette entrepriſe fût moins impraticable pour ma caravane, que ne l'avoit autrefois été le paſſage des Alpes à des armées innombrables & je me préparai, pour ainſi dire, au ſaut périlleux. Je pris ſoin de ne faire deſcendre mes voitures que les unes après les autres. Je voulus qu'elles ne fuſſent attelées que de deux Bœufs. Je fis avancer la première en bon ordre; tout mon monde l'eſcortoit. Il nous fallut paſſer tantôt ſur des pointes de rochers entièrement iſolés qui, faiſant autant de degrés eſcarpés, donnoient à ce chariot des ſaccades à le rompre tout-à-fait; mais ce n'étoit point là ce qui nous paroiſſoit le plus dangereux; au moyen des cables que nous avions attachés aux roues, nous les ſoulevions ou les laiſſions rouler au beſoin. C'étoient les places unies & les pentes gliſſantes qui nous faiſoient frémir; à chaque inſtant, je voyois dériver la voiture & les Bœufs juſqu'aux bords des précipices. Nous marchions ſur les côtés oppoſés aux pentes, en peſant avec force ſur les cordages attachés au chariot. Nous dûmes à notre adreſſe un entier ſuccès. Nous remontâmes pour chercher les deux autres voitures; &, après beaucoup de temps, toute la caravane arriva heureuſement au pied de la montagne. Il me ſembloit que la Nature m'eût oppoſé cette barrière comme un obſtacle qui m'interdiſoit l'entrée de ce nouveau Pays, & que ce fût là qu'elle eût caché ſon plus beau tréſor; j'en étois d'autant plus irrité; je ſavois que cette route d'Auteniquoi à l'Ange-Kloof paſſoit pour impraticable chez les naturels du Pays, & que perſonne, avant moi, ne s'y étoit haſardé avec des voitures; il n'en falloit pas davantage à l'amour-propre; j'eus le bonheur de franchir ces rochers; mais, comme ſi la punition avoit dû ſuivre de près une auſſi téméraire tentative, je me trouvai dans le plus noir & le plus affreux des déſerts.

Ce n'étoit plus ce délicieux & fertile Pays d'Auteniquoi; la montagne que nous venions de traverſer, diſons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en ſéparoit à jamais. Elle ne pouvoit plus nous offrir ces forêts majeſtueuſes que nous

avions ſi long-temps admirées ; tout le revers de ſa chaîne étoit hideux, pelé, ſans aucun arbre, ſans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci ſembloit porter à regret quelques plans chétifs & contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom*. C'eſt cette chaîne qui, reſſerrant beaucoup ce Pays, & n'en faiſant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de l'*Ange-Koof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au Nord, je fis ſept heures de marche, en longeant cette vallée maudite, & nous traverſâmes de nouveau le Queur-Boom; cette rivière n'eſt ici qu'un médiocre ruiſſeau; mais, deux mois auparavant, elle m'avoit bien fait trembler, lorſqu'à ſon embouchure pour aller chercher mon Balbuzard, je m'y étois lancé avec trop de précipitation, & avois failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec triſteſſe, après quelques campemens non moins ennuyeux, & vingt-deux heures de marche, je paſſai une autre rivière encore qui porte bien ſon nom, le *Krom-Rivier* (la rivière courbe). Elle fait tant de tours & de détours, que nous la trouvions ſans ceſſe ſur notre chemin. Je la traverſai dix fois. A meſure que nous avançions, les deux chaînes de montagne paroiſſoient ſe rapprocher exprès, & le Pays ſe rétréciſſoit conſidérablement; la vallée n'étoit preſque plus qu'une ravine marécageuſe, qui, pendant ſix grandes lieues, donna beaucoup de peine à mes Bœufs ; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier; mais ce fut pour la dernière. Il prenoit ſa route vers l'Eſt où il va ſe jeter à la Mer ; & nous tournâmes enfin tout-à-fait au Nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'étoit plus poſſible de nous ſuivre. Je ne voulois pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réuſſi; je penſai qu'il étoit plus ſimple de lui laiſſer à lui-même le ſoin de ſa conſervation.

Le l'Ange-Kloof a, dans ſa longueur, quelques miſérables habitations qui reſſemblent moins à la demeure des hommes, qu'à des tanières d'animaux. On y nourrit un peu de bétail. Lorſque le vent d'Eſt vient frapper ces Contrées ſauvages, le froid y eſt exceſſif; je l'ai ſenti depuis le premier jour juſqu'au dernier. Nous

avions, tous les matins, de la glace & des gelées blanches. Je ne ſçais pas combien cette vallée de déſolation a de longueur préciſe; mais je ſuis ſûr d'avoir employé quarante-ſix heures de marche pour la traverſer.

Après m'être avancé ſept à huit lieues, je franchis la *Diep-Rivier* (la rivière profonde); &, dix lieues plus loin, le 7 Août, nous campâmes ſur les bords de celle du *Gamtoos*. Elle tire ſon nom d'un infortuné Capitaine qui, dans une tempête, avoit fait nauffrage à ſon embouchure.

Une demi-heure avant d'arriver, il nous avoit fallu deſcendre encore une montagne fort eſcarpée, & très-dangereuſe; deux de mes Bœufs y furent éventrés. Je dus cette perte à celui de mes gens qui conduiſoit la deuxième voiture, & s'en étoit imprudemment écarté.

Combien nous fûmes dédommagés à l'aſpect de ce Pays brillant & nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis pluſieurs jours au milieu des chemins déteſtables, & des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof.

Le premier jour de mon campement, vers le milieu de la nuit, couché dans ma tente, mais ne dormant pas encore, je crus entendre un bruit qui n'étoit pas ordinaire; je prêtois l'oreille avec attention; je ne m'étois point trompé; c'étoient des cris & des chants qui ne me paroiſſoient pas venir de fort loin; j'appelai auſſitôt mes gens qui me dirent qu'ils entendoient auſſi un bruit confus; mais étoient-ce des Hottentots, étoient-ce des Caffres? Je devois redouter ceux-ci; non qu'ils ſoient, comme d'ignorans Ecrivains les dépeignent plus altérés de ſang humain que les autres Sauvages, mais parce que les traitemens odieux que leur font eſſuyer les Colons, les portent davantage à la guerre, & que la vengeance eſt de droit naturel. Je rapporterai bientôt pluſieurs faits qui prouveront mieux que de vains raiſonnemens, lequel eſt le barbare d'un Sauvage, ou d'un Blanc.

C'étoit aſſez de cette couleur, pour être confondu parmi les victimes de leur colère. Je fis mettre tout mon monde ſous les armes, & nous nous éloignâmes du camp. A meſure que nous

marchions, le bruit étoit plus diſtinct, & nous vîmes les feux. Je ne pouvois me perſuader que ce fuſſent des Caffres; ils ſe feroient trahis eux-mêmes ; en vain l'artifice emprunte les ombres de la nuit ; il doit encore emprunter ſon ſilence.

Je me poſtai dans un embuſcade, afin de les ſurprendre, s'ils venoient à paſſer pour piller mon camp ; & je détachai deux de mes gens, pour aller à la découverte : ils revinrent auſſitôt, & m'apprirent que nous n'avions eu qu'une fauſſe alarme, & que c'étoit une Horde Hottentote qui chantoit & ſe divertiſſoit. Je me raſſurai & fus même enchanté de cette nouvelle, qui me promettoit pour le lendemain une entrevue intéreſſante. Nous gagnâmes notre gîte, & chacun ſe rendormit tranquillement.

De bon matin, je fus de nouveau réveillé par des ramages qui n'étoient pas moins de mon goût. C'étoient des oiſeaux que je ne connoiſſois point, & que je n'avois jamais entendus. Je les trouvai magnifiques. Je fus ébloui par le brillant & le changeant des Etourneaux-cuivrés, du Sucrier à gorge améthiſte, du Couroucoucou, du Martin-chaſſeur, & de beaucoup d'autres. Je vis auſſi des eſpèces que j'avois déjà rencontrées.

Le gibier me parut auſſi fort abondant; je voyois ſur-tout défiler devant moi des compagnies innombrables de Faiſans & quelques Gazelles Bos-Bock. La facilité de me procurer tous ces animaux, dont je n'avois trouvé nulle part la plus grande partie, me cauſa beaucoup de joie.

Pendant que je m'amuſois à tirer des oiſeaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnoître & viſiter les leurs. La connoiſſance fut bientôt liée avec cette Horde Sauvage; je me rendis à mon tour auprès d'elle ; nous fûmes bientôt ſatisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les ſoirs, une grande quantité de lait. Ces gens étoient riches en beſtiaux. Ils me firent préſent de quelques Moutons; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques Bœufs pour mes attelages ; &, ne voulant point être en reſte avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets & quelques couteaux. Tout mon monde s'inſinua inſenſiblement dans le Kraal ; chacun eut bientôt ſa chacune, & l'eſca-

dron femelle vint ſans façon s'établir avec nous pour le temps de notre ſéjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrois rencontrer des Hyppopotames; je n'en avois point encore vu; je n'étois éloigné de la mer, que de quatre ou cinq lieues. A portée, pour la première fois, de connoître cette eſpèce de Quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière étoit ſi large, ſes bords ſe trouvoient tellement obſtrués par de grands arbres, que toutes mes peines & mes recherches furent inutiles; je paſſois les journées le long du rivage; pendant la nuit, je me mettois à l'affût dans l'eſpérance de les voir ſortir de l'eau, pour brouter; jamais je n'eus la ſatifaction d'en joindre ou même d'en voir un ſeul.

En revanche l'Eléphant, & plus encore le Buffle, étoient ſi communs & ſi faciles à tuer, que nous regorgions de vivres; j'en fourniſſois abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armé qu'eux, je faiſois la chaſſe uniquement pour eux; je les obligeois de toutes façons : c'eſt ainſi qu'au milieu des déſerts d'Afrique, j'introduiſois les uſages & les belles manières des Nations les plus civiliſées de l'Europe. Qu'il me ſoit permis de remarquer, en paſſant, que, ſi quelques hiſtoriens ont donné aux Hottentots le caractère de la jalouſie, ceux-ci du moins n'étoient point ſenſibles à cette cruelle paſſion. Si je rencontre, dans la ſuite, quelques peuplades qui connoiſſent ſes atteintes, je le dirai avec une égale véracité.

Mes façons engageantes m'avoient gagné la confiance & l'amitié de ces bons Sauvages; ils avoient de moi une ſi haute opinion, qu'ils n'entreprenoient rien ſans me conſulter. Un jour, ils vinrent ſe plaindre des Hiennes du Pays, qui déſoloient & ravageoient leurs troupeaux; j'ajoutai d'autant plus de foi à leurs diſcours, que je venois d'avoir moi-même un de mes Bœufs dévoré par ces animaux. Enchanté de faire cette chaſſe avec eux, je leur aſſignai jour pour le lendemain; dès le matin, je les vis arriver tous à ma tente; ils étoient au moins cent hommes bien armés d'arcs & de flèches. J'y joignis tous mes chaſſeurs; &, me mettant à leur tête, nous battîmes, avec nos chiens, tout le Pays. J'avois

eſpéré, avec tant de monde, détruire juſqu'à la dernière de ces bêtes féroces; mais trois coups de fuſil qui en avoient mis trois à bas, diſſipèrent apparemment tout le reſte: nous n'en rencontrâmes plus du tout; le bruit les avoit écartées au loin, de façon que, de ce moment-là juſqu'à notre départ, il ne fut non plus queſtion d'Hiennes que s'il n'en avoit jamais exiſté.

Quelques jours après, nous eumes une alerte qui pouvoit devenir ſérieuſe; au milieu de la nuit, nous fûmes tous en même temps réveillés par un bruit épouvantable; c'étoit un troupeau d'Eléphans qui défiloit & friſoit notre camp. Ils étoient par centaine. J'éprouvois des tranſes affreuſes que mes gens partageoient bien chacun en ſon particulier; nous ne nous avisâmes pas d'inſulter ces énormes bataillons, ni de leur diſputer le paſſage. Mon camp, mes animaux, mes voitures & tout mon monde, euſſent été pulvériſés en un clin-d'œil. Il ne s'arrêtèrent point, & mon camp fut reſpecté.

A la pointe du jour nous revîmes nos voiſins; ils avoient eu pour eux les mêmes terreurs. Ils venoient particulièrement m'avertir que, ſi je rencontrois jamais cette eſpèce, il falloit bien me donner de garde de tirer; que les Eléphans que nous avions vus étoient dangereux, & beaucoup plus méchans que les autres; ils m'aſſuroient que la chair n'en valoit rien; quelle donnoit des ulcères à quiconque en mangeoit; qu'en un mot c'étoient des Eléphans rouges. Des Eléphans rouges! ce mot ſeul me donnoit envie de les voir, & me promettoit de nouvelles connoiſſances à acquérir; car jamais je n'avois ni lu ni entendu dire qu'il y eût des Eléphans rouges.

Ces animaux retirés dans le bois, avoient gagné un fond couvert d'énormes buiſſons; il n'eût pas été prudent de les trop approcher, je fis filer des Hottentots par derrière pour former une enceinte, avec ordre de mettre le feu de diſtance en diſtance, aux herbes sèches & de tirer des coups de fuſil afin de les obliger de paſſer aux pieds d'un grand rocher, ſur lequel je m'étois poſté avec mes meilleurs tireurs; nous ne pouvions y courir aucune eſpèce de danger.

Mes traqueurs me ſecondèrent merveilleuſement; auſſitôt que

les feux & les coups de fuſil eurent donné l'alarme, toute la troupe épouvantée ſe préſenta devant moi; une douzaine de décharges auxquelles ils ne s'attendoient pas les fit reculer avec précipitation, & dans le plus grand déſordre; j'eſſayerois en vain de rendre les ſignes multipliés de leur fureur; ils ſe voyoient d'un côté pourſuivis par le feu des brouſſailles qui les gagnoit par derrière; de l'autre, par mes décharges au ſeul paſſage qui leur reſtât pour échapper à la mort; ils s'agitoient autant que le pouvoient permettre la peſanteur & l'énormité de leurs maſſes: leurs cris aſſourdiſſans, & le craquement des arbres qu'ils briſoient, pour reculer ou pour fuir, formoient un choc, un tumulte épouvantable, dont le ſpectacle m'effrayoit moi-même quoique je fuſſe à l'abri ſur mon rocher, & que je ne puſſe être inquiété en aucune façon. Nous en avions bleſſé un qui s'étoit un moment écarté de l'enceinte, mais qui venoit d'y rentrer; confondu avec les autres, ils nous eût été difficile de l'ajuſter de nouveau. A la nature de ſes mugiſſemens, je penſai qu'il étoit bien frappé & ne tarderoit pas à expirer; nous ne jugeâmes pas à propos d'aller à lui, bien certains qu'il ne pourroit nous échapper.

Je n'avois eu d'autre deſſein, dans cette nouvelle chaſſe, que de me procurer un de ces animaux, qu'on diſoit d'une eſpèce différente de tous ceux que j'avois vus juſques-là; ſatisfait d'en avoir bleſſé un, & le tenant pour mort, je remis au lendemain à le trouver; en conſéquence je rappelai tous mes gens, & nous regagnâmes le camp.

J'avois en effet été frappé de la couleur rougeâtre de ces animaux, & je trouvois ce phénomène extraordinaire; mais, ayant remarqué que la terre ſur laquelle nous étions alors, avoit à peu près la même teinte, & réfléchiſſant que l'Eléphant aime & paſſe une partie de ſon temps à ſe vautrer dans les endroits humides & marécageux, je me doutai que cette couleur n'avoit d'autre cauſe, & qu'elle étoit purement factice.

J'en fus mieux convaincu, lorſque, revenu au bois le lendemain matin avec tout mon monde, je trouvai notre Eléphant mort; chacun demeura perſuadé que nos voiſins s'étoient trompés; &,

quoiqu'ils nous euſſent dit du danger qu'il y avoit à manger de cette eſpèce, mes gens coupèrent la trompe pour moi, & prirent pour eux les autres parties de l'animal; j'ai quelquefois rencontré par la ſuite des Colons qui croyoient encore aux Eléphans rouges: quelques peines que j'aye priſes à les déperſuader, je n'ai pu rien gagner ſur ces eſprits prévenus; ils ſoutenoient le préjugé par le préjugé même.

C'étoit une femelle que j'avois tuée; elle avoit neuf pieds trois pouces de hauteur; l'une de ſes défenſes peſoit treize livres, l'autre dix; cet animal, ſoit mâle ſoit femelle, a toujours la défenſe gauche plus courte & moins lourde que la droite; elle eſt auſſi plus polie & plus luiſante; cette différence provient, comme je l'ai dit, de ce que c'eſt toujours de gauche à droite que la trompe porte la nourriture à la bouche; les faiſceaux de branchages dont l'animal ſe nourrit, néceſſitent un frotement continuel ſur cette défenſe, tandis que la droite n'eſt preſque jamais touchée; en outre, c'eſt avec la même que l'animal eſt habitué à ſonder la terre: & par les trous plus ou moins larges qu'il y fait, on peut juger quelle eſt ſa taille.

Lorſque je donnerai la deſcription de l'Eléphant, je parlerai de ſes mœurs, de ſes paſſions, de ſes goûts & ne dirai que ce que j'ai vu.

Je commençois à prendre plaiſir à cette chaſſe que je trouvois enfin bien moins dangereuſe que divertiſſante. Je ne pouvois comprendre, & l'ai moins compris encore par la ſuite, pourquoi les Auteurs & les Voyageurs ont farci de tant de menſonges les récits qu'ils nous ont faits des forces & des ruſes de cet animal; pourquoi ils ont ſi fort monté l'imagination ſur les dangers où s'expoſent les Chaſſeurs qui les pourſuivent. A la vérité, qu'un étourdi ſoit en même temps aſſez téméraire pour attaquer un Eléphant en raſe campagne, il eſt mort s'il manque ſon coup: la plus grande viteſſe de ſon cheval n'égalera jamais le trot de l'ennemi furieux qui le pourſuit; mais ſi le Chaſſeur ſait prendre ſes avantages, toutes les forces de l'animal doivent céder à ſon adreſſe & à ſon ſang-froid. J'avoue que ſa première vue cauſe un étonnement

preſque

preſque ſtupide ; elle eſt impoſante, effrayante ; mais avec un peu de courage, & de tranquillité, on s'accoutume bientôt à ſon aſpect. Avant de ſe livrer à cette grande chaſſe, un homme prudent doit s'attacher à découvrir le caractère, la marche & les reſſources de l'animal ; il doit ſur-tout, ſelon les circonſtances, s'aſſurer des retraites, pour ſe mettre à l'abri de tout péril, s'il arrivoit que, l'ayant manqué, il en fût pourſuivi ; au moyen de ces précautions, cette chaſſe n'eſt plus qu'un exercice amuſant, un jeu dans lequel il y a cinquante contre un à parier pour le joueur.

Tant que je reſtai dans ce canton, je variai mes campemens avec mes occupations ; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtos. J'y fis une ample moiſſon de raretés, & ma Collection s'y accrut ſenſiblement.

Le 11 Septembre, à ſix heures du matin, nous décampâmes ; j'en avois donné connoiſſance à la Horde voiſine ; c'étoit avec le plus ſincère & le plus vif regret qu'elle nous voyoit partir ; moi-même je m'en ſéparois avec peine. Ces bonnes-gens m'avoient inſpiré de l'attachement : « tant de douceur & de ſimplicité, me » diſois-je, peuvent-ils attirer tant de mépris ? Sont-ce donc là » ces Sauvages de l'Afrique, avides du ſang des Etrangers, & » qu'on n'aborde qu'avec horreur » ? Cette bonhomie & cette affabilité me donnoient d'autant plus de confiance que j'étois réellement alors plongé dans le déſert, & que rien ne me promettoit de dangers pour la ſuite. Tout ce pays, qui n'eſt habité que par Hordes de Gonaquois, diffère eſſentiellement de celui des Hottentots de la Colonie. Ces peuples n'ont entr'eux aucune relation directe. Ceux-là ſont appelés *Hottentots Sauvages*. Je n'irai pas plus avant, ſans donner ſur eux en général des aperçus certains, ſans leſquels on n'a pu, juſqu'ici s'en former que des idées imparfaites.

Ils ne compoſent plus, comme autrefois, une Nation uniforme dans ſes mœurs, ſes uſages, & ſes goûts. L'établiſſement de la Colonie Hollandoiſe, a été l'époque funeſte qui les a déſunis tous, & des différences qui les diſtinguent aujourd'hui.

Lorſqu'en 1652, le chirurgien Riébek, de retour de l'Inde à Amſterdam, ouvrit les yeux des directeurs de la Compagnie, ſur l'importance d'un établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance, ils pensèrent ſagement qu'une telle entrepriſe ne pouvoit être mieux exécutée que par le génie même qui l'avoit conçue. Ainſi, chargé de pouvoirs, bien approviſionné, muni de tout ce qui pouvoit contribuer à la réuſſite de ſon projet, Riébek arriva bientôt à la baie de la Table. En Politique adroit, en habile conciliateur il employa toutes les voies détournées propres à lui attirer la bienveillance des Hottentots, & couvrit de miel les bords du vaſe empoiſonné. Gagnés par de cruels appâts, ces maîtres impreſcriptibles de toute cette partie de l'Afrique, les Sauvages, ne virent point tout ce que cette profanation coupable leur enlevoit de droits, d'autorité, de repos, de bonheur. Indolens par nature, vrais Coſmopolites, & nullement Cultivateurs, pourquoi ſe ſeroient-ils inquiétés que des Etrangers fuſſent venus s'emparer d'un petit coin de terre, inutile & ſouvent inhabité? Ils pensèrent qu'un peu plus loin, un peu plus près, il importoit peu dans quel lieu leurs troupeaux, la ſeule richeſſe digne de fixer leurs regards, trouveroient leur nourriture, pourvu qu'ils la trouvaſſent. L'avare Politique des Hollandois entrevit de grandes eſpérances dans des commencemens auſſi paiſibles, &, comme elle eſt ſur tout habile & plus apre qu'un autre à ſaiſir les avantages de la fortune, elle ne manqua pas de conſommer l'œuvre, en offrant aux Hottentots deux amorces bien ſéduiſantes, le tabac & l'eau de vie. De ce moment, plus de liberté, plus de fierté, plus de nature, plus de Hottentots, plus d'hommes; ces malheureux Sauvages alléchés par ces deux appâts, s'éloignèrent le moins qu'ils purent, de la ſource qui les leur offroit; d'un autre côté, les Hollandois qui, pour une pipe de tabac ou un verre d'eau de vie, pouvoient ſe procurer un Bœuf, ſe ménagèrent autant qu'ils purent, d'auſſi précieux voiſins. La Colonie inſenſiblement s'étendoit, s'affermiſſoit; on vit bientôt s'élever ſur des fondemens qu'il n'étoit plus temps de détruire, cette puiſſance redoutable qui dicta des loix à toute cette partie de l'Afrique, & recula bien loin, tout

ce qui voulut s'oppoſer aux progrès de ſon ambitieuſe cupidité. Le bruit de ſes proſpérités ſe répandit, & y attira de jour en jour de nouveaux Colons. On jugea, comme cela ſe pratique toujours, que la loi du plus fort étoit un titre ſuffiſant pour s'étendre à volonté; cette logique rendit nuls ceux de la propriété, ſi ſacrés & ſi reſpectables; on s'empara indiſtinctement, à pluſieurs repriſes, au-delà même des beſoins, de toutes les terres que le Gouvernement ou les particuliers favoriſés par lui, jugèrent bonnes, & trouvèrent à leur bienſéance.

Les Hottentots, ainſi trahis, preſſés, reſſerrés de toutes parts, ſe diviſèrent & prirent deux partis tout-à-fait oppoſés. Ceux que la conſervation de leurs troupeaux intéreſſoit encore, s'enfoncèrent dans les montagne vers le Nord & le Nord-Eſt. Mais ce fut le plus petit nombre. Les autres, ruinés par quelques verres d'eau de vie & quelques bouts de tabac, pauvres, dépouillés de tout, ne ſongèrent point à quitter le Pays; mais, renonçant abſolument à leurs mœurs ainſi qu'à leur antique & douce origine, dont ils ne ſe ſouviennent plus même aujourd'hui, ils vendirent lâchement leurs ſervices aux blancs qui, d'Etrangers ſoumis, tout-à-coup devenus Maîtres & Cultivateurs entreprenans & fiers, n'ont pas même aſſez de bras pour faire valoir leurs immenſes richeſſes, & ſe déchargent entièrement des travaux pénibles & multipliés de leurs habitations ſur ces infortunés Hottentots, de plus en plus dégradés & abâtardis.

Quelques Hordes, à la vérité, chétives & miſérables ſe ſont établies, & vivent comme elles le peuvent, dans différens Cantons de la Colonie; mais leur chef n'eſt pas même un homme de leur choix. Comme elles ſont dans le diſtrict & ſous l'Empire du Gouvernement, c'eſt au Gouverneur qu'appartient ſeul le droit de le nommer. Celui qu'il a choiſi ſe rend à la Ville, & vient recevoir une groſſe canne aſſez ſemblable à celle des Coureurs, avec cette différence que la pomme n'eſt que de cuivre pur. On lui paſſe enſuite au cou, en ſigne de ſa dignité, un croiſſant ou hauſſe-col auſſi de cuivre façonné, ſur lequel eſt gravé majuſculeuſement le mot CAPITEIN. De ce moment, ſa triſte Horde qui, depuis long-

temps a perdu ſon nom national, prend celui du nouveau chef qu'on lui donne. On dit alors, par exemple, la Horde du Capitaine Keis; & le Capitaine Keis devient pour le Gouvernement une nouvelle créature, un nouvel eſpion, un nouvel eſclave, & pour les ſiens un nouveau Tyran.

Le Gouverneur ne connoît jamais les ſujets par lui-même. C'eſt ordinairement le Colon le plus voiſin de la Horde, qui ſollicite & détermine la nomination pour une de ſes créatures, parce qu'il compte ſur la reconnoiſſance d'un auſſi bas protégé, & que celui-ci mettra tous ſes vaſſaux à ſa diſcrétion, lorſque le beſoin l'exigera. C'eſt ainſi que, ſans informations préliminaires, ſans égards comme ſans juſtice, on contraint une Horde impuiſſante & ſans forces, à recevoir la loi d'un homme incapable ſouvent de la commander; c'eſt ainſi que l'intérêt d'un ſeul l'emporte ſur l'intérêt général dans les grandes & les petites affaires, & que les révolutions d'une République, ou la puérile élection d'un Syndic de village, partant d'un même principe, ſe reſſemblent également par les effets.

Tels ſont en général les Hottentots, connus aujourd'hui ſous le nom de Hottentots du Cap, ou Hottentots des Colonies; il faut bien ſe garder de les confondre avec les Hottentots Sauvages, qu'on nomme par dériſion *Jackals-Hottentot*, & qui, fort éloignés de la domination arbitraire du Gouvernement Hollandois, conſervent encore, dans le déſert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Parvenu au point de mon Voyage, où n'ayant plus de relation avec les premiers que je laiſſe derrière moi, j'arrive & me trouve au milieu des ſeconds; il n'eſt pas néceſſaire que j'approfondiſſe & détaille ici toutes les différences qui les diſtinguent; pour donner une idée du caractère de ces derniers, & de ce que je dois attendre d'eux, il ſuffit d'une remarque, d'une ſeule vérité d'expérience: par-tout où les Sauvages ſont abſolument ſéparés des Blancs & vivent iſolés, leurs mœurs ſont douces; elles s'altèrent & ſe corrompent, à meſure qu'ils les approchent; il eſt bien rare que les Hottentots qui vivent avec eux, ne deviennent des monſtres. Cette aſſertion, toute affligeante qu'elle ſoit, n'en eſt pas moins une

vérité de principe qui ſouffre à peine une exception; lorſqu'au Nord du Cap, je me ſuis trouvé ſous le tropique, parmi des Nations très-éloignées, quand je voyois des Hordes entières m'entourer avec les ſignes de la ſurpriſe, de la curioſité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, paſſer la main ſur ma barbe, mes cheveux, mon viſage: « je n'ai rien à craindre de ces gens, » me diſois-je tout bas; c'eſt pour la première fois qu'ils envi» ſagent un blanc ».

Je me ſuis livré à cette digreſſion d'autant plus volontiers qu'il étoit intéreſſant de fixer les regards ſur cette partie plus ſérieuſe de mes excurſions & de mon hiſtoire. J'y reviens avec empreſſement & j'éprouve ſans ceſſe un nouveau plaiſir à conter ces ſimples mais délicieuſes aventures.

Toute la Horde qui avoit eu de la peine à ſe ſéparer de moi, m'accompagna juſqu'à la rivière *Louri*, à quatre lieues du Gamtoos. Nous arrêtâmes pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau de vie, & de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon ſéjour dans les environs de leurs Kraals, s'étoient attachées à mes Hottentots & qui peut-être auſſi regrettoient un peu ma cuiſine, vouloient abſolument nous ſuivre; mais pluſieurs fois je m'étois aperçu, quoique j'euſſe feint de ne le pas remarquer, qu'il s'étoit élevé quelques démêlés entre mes gens; il s'en étoit ſuivi un peu de relâchement dans le ſervice; ainſi je refuſai nettement à ces femmes la permiſſion de m'accompagner & de reſter avec moi. Une ſeule m'avoit paru fort agiſſante; j'avois remarqué qu'elle avoit grand ſoin de mes vaches & de mes chèvres; qu'elle ſavonnoit & blanchiſſoit mon linge fort proprement; ces raiſons intéreſſoient aſſez ma perſonne; mais un autre motif plaidoit plus fortement ſa cauſe. Elle étoit devenue la maîtreſſe tendrement aimée de mon fidèle Klaas; les ſéparer, c'eût été déchirer deux cœurs à la fois, ſans nul profit que de me montrer ſévère & dur envers un être qui m'auroit, en toute rencontre, ſacrifié ſa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je réſolus de la garder; cette marque de préférence faiſoit voir à quel point je diſtinguois Klaas de ſes

camarades. Que ce ſoit injuſtice ou foibleſſe, je me livrai au déſir de faire au moins un heureux, puiſque tous ne pouvoient l'être, & je n'eus point dans la ſuite, à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel*; elle fut chargée du même ſervice qu'elle avoit toujours fait; elle m'a ſuivi par-tout juſqu'à la fin de ce Voyage.

Après le départ de la Horde, nous continuâmes notre route; mais un gros orage nous força d'arrêter à *Galgebos*. Il étoit cinq heures du ſoir; le lieu ne manquoit pas d'agrémens; j'y aurois volontiers ſéjourné quelque temps; mais il n'y couloit pas un ſeul ruiſſeau. Nous allâmes donc à deux lieues de là paſſer la rivière *Van-Staade*, & dételer à ſept heures ſur le bord d'une mare qui pouvoit abreuver toute la caravane.

De combien de procédés & d'inventions utiles le haſard n'eſt-il pas ſouvent la cauſe? Preſque toujours il nous ſert mieux, & par des moyens plus ſimples qu'aucun de ceux qui nous ſont ſuggérés par nos propres lumières, nos combinaiſons, notre intelligence: je reçus la preuve de cette vérité dans l'endroit même où je m'arrêtois.

La Horde dont je venois de me ſéparer étoit venue dès le matin m'apporter, dans mon camp, une bonne proviſion de lait; j'en avois placé une cruche preſque remplie ſur mon chariot dans l'intention de m'en ſervir en route pour me déſaltérer; l'orage que nous avions eſſuyé m'avoit tellement rafraîchi que je n'y avois pas touché; le ſoir, après les feux faits, je voulus diſtribuer ce lait à mes gens; mais il étoit tourné; je le fis jeter dans une chaudière pour en régaler mes chiens; combien ne fus-je pas émerveillé d'y trouver le plus excellent & le plus beau beurre; j'en étois redevable aux cahottemens de la voiture qui l'avoit battu pendant la route. Cette découverte, que je mis en pratique dans tout mon Voyage, me procuroit, outre le beurre frais, un petit-lait ſalutaire dont je faiſois fréquemment uſage, & qui ſans doute contribua à me tenir vigoureux & bien portant.

Le jour ſuivant, un ſecond orage nous empêcha de partir; il étoit affreux. Il tomboit des grêlons auſſi gros que des œufs de

Pl. II.

LA HOTTENTOTE.

poules; mes beſtiaux en ſouffroient de manière à m'inquiéter beaucoup. Je fus obligé de tuer une de mes chèvres mortellement bleſſée; ce fut une perte réelle. Je la regrettai beaucoup; elle étoit prête à mettre bas.

Mais enfin le temps ayant changé, nous abandonnâmes notre mare; &, vers le milieu de la journée, après avoir traverſé les deux rivières, le petit & grand *Swaar-Kops*, je fis dételer ſur le bord de cette dernière. Je venois d'apercevoir des empreintes que je ne connoiſſois pas; quelques uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'aſſurèrent que c'étoient des pas de Rhinocéros. Tandis qu'on mettoit ordre à mon camp, je ſuivis la trace; mais la nuit qui ſurvint me la fit perdre, & je retournai ſans avoir rien vu. Nous avions, ſur cette ſeconde rivière qui étoit conſidérable, une autre horde de Sauvages. Le Kraal étoit compoſé de neuf à dix huttes, & fourni de cinquante à ſoixante perſonnes tout au plus. Ces gens me conſeillèrent de ne point paſſer la rivière Boſſiman qui coule près de la côte; ils me diſoient qu'il étoit plus à propos de couper ſur ma gauche & de gagner davantage l'intérieur du Pays, pour éviter une troupe nombreuſe de Caffres qui jetoit l'alarme & mettoit tout à feu & à ſang dans le canton; que, de côtés & d'autres, ce n'étoit que déſordre & pillage, campagnes ravagées, habitations dévaſtées & réduites en cendres; que les Propriétaires, pour échapper à une mort prompte & ſûre, avoient tout abandonné, traînant derrière eux quelques foibles reſtes de leurs troupeaux; qu'en un mot je ne devois pas m'approcher de la Caffrerie. Un avertiſſement auſſi bruſque m'en impoſa d'abord. J'aſſemblai auſſitôt mon monde. On tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. J'étois bien aiſe d'approfondir les diſpoſitions de tous. Il réſulta de ce concert unanime, aſſez conforme à mes deſſeins cachés, que nous éviterions d'abord, autant que cela ne nous rejetteroit pas trop loin, cette dangereuſe troupe de Caffres; que, comme nous en étions fort près, nous ſerions toujours ſur nos gardes de jour & de nuit; que, pour éviter toute ſurpriſe, nous ne camperions plus qu'en raſe campagne; que nos Bœufs ſeroient gardés à leur pâture par quatre hommes avec leurs fuſils;

que mes Chevaux ne quitteroient plus le piquet, afin qu'en cas d'alarme, ils fuſſent toujours ſous la main; mon grand fuſil bien chargé devoit reſter au camp, & trois coups tirés à des intervalles égaux étoient le ſignal de ralliement pour ceux que leurs occupations diverſes auroient trop éloignés du centre commun.

Nos précautions auſſi bien priſes & connues de tout le monde, je montai à Cheval; &, ſuivi de deux de mes gens bien armés, je fis une patrouille rigoureuſe afin de découvrir ſi, dans les environs, il ne rôdoit pas quelques Caffres, & de fuſiller impitoyablement le premier que j'aurois vu caché dans l'intention de nous ſurprendre, s'il m'étoit impoſſible de l'enlever vivant. Rien ne ſe préſenta. Je pouſſai plus avant dans l'après-diné. La rivière juſqu'à ſon embouchure étoit bordée d'arbres épineux, la terre ſablonneuſe, couverte de buiſſons, & peuplée d'un abondant gibier. J'en tuai quelques pièces par proviſion. Nous ne vîmes rien paroître qui dût nous inquiéter; convaincu que nous n'avions, pour le moment, rien à redouter de ces Caffres ſi terribles, dès le lendemain matin je fis lever le camp, & nous quittâmes le Swaar-Kops.

La Horde de Hottentots, effrayée au ſeul nom de ces cruels vengeurs, ſe propoſoit d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voiſinage de la Caffrerie. Lorſqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permiſſion de me ſuivre, & de ſe mettre ſous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grâce; &, quoique dans le fond je fuſſe enchanté de leur propoſition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le deſſein de les tenir ſous ma dépendance, que de raſſurer mes gens par ce ſimulacre impoſant, & de ſoutenir leur courage. Je ne pouvois rien déſirer de plus favorable; je renforçois ma troupe, & j'avois par-deſſus les reſſources particulières de cette Horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvoit faire face à des nuées de Sagayes (*), & rendre nuls tous les efforts d'une armée de Sauvages, ſi j'étois bien ſecondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées,

(*) Eſpèce de lance dont ſe ſervent les Caffres avec beaucoup d'adreſſe.

empaquetées

empaquetées & miſes avec les autres effets ſur le dos des Bœufs auxiliaires.

Je fis d'abord partir avant moi la moitié des hommes de cette Horde avec tous leurs beſtiaux ; je leur donnai deux de mes gens bien armés pour les eſcorter ; ils emmenoient auſſi un de mes Chevaux, afin qu'en cas d'accident, ils puſſent m'en donner plus promptement connoiſſance.

Une heure après, je fis filer nos relais, vaches, moutons, & chèvres, & toutes les femmes de la Horde avec leurs enfans, montées ſur leurs Bœufs ; une partie de leurs hommes marchoit derrière. Cette compagnie étoit encore eſcortée par ſix de mes Chaſſeurs. Mes trois voitures ſuivoient avec le reſte de mes gens tous armés. Enfin, monté ſur mon meilleur Cheval, pour avoir l'œil à tout, je galoppois ſur les ailes, à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte où j'étois ſans ceſſe de quelqu'embuſcade imprévue ; car je puis aſſurer que, le Chef une fois démonté, toute la caravane n'eût été qu'une boucherie horrible & la proie d'un moment.

J'étois armé de toutes pièces. Je portois une paire de piſtolets à deux coups, dans les poches de mes culottes ; une autre paire pareille à ma ceinture ; mon fuſil à deux coups ſur l'arçon de ma ſelle ; un grand ſabre à mon côté, & un crit ou poignard à la boutonnière de ma veſte. J'avois dix coups à tirer dans le moment. Cet arſenal me gênoit un peu dans les commencemens : cependant je ne le quittai plus du tout, autant pour ma propre ſûreté que parce qu'il me ſembla que j'augmentois, par cette précaution, la confiance de tout mon monde ; mes armes lui répondoient ſans doute de mes réſolutions ; dans cette penſée chacun ſuivoit tranquillement ſon chemin, ſe repoſant ſur moi du ſoin de le défendre.

Cette caravane en marche étoit un ſpectacle unique, amuſant, je pourrois dire magnifique. Les ſinuoſités qu'elle étoit obligée de faire en ſuivant les détours des rochers & des buiſſons, lui donnoient continuellement de nouvelles formes, & ce point de vue varioit à chaque inſtant. Quelquefois elle diſparoiſſoit entièrement

à mes regards, & tout-à-coup du haut d'un tertre, je découvrois à vue d'oiſeau dans le lointain mon avant-garde qui s'avançoit lentement vers le ſommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui ſuivoit ſans tumulte & dans le plus bel ordre, les traces de ceux qui les avoient précédés, n'étoit encore qu'à mes pieds; les femmes donnoient à tetter, à manger & à boire à leurs enfans, aſſis à côté d'elles ſur leurs Bœufs; les uns pleuroient; d'autres chantoient ou rioient; les hommes en fumant une pipe ſociale cauſoient entr'eux & n'avoient plus l'air de gens qui fuient plein d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Un peu plus inquiet que ces machines ambulantes, j'avois les yeux ouverts ſur ma poſition critique, & philoſophois de mon côté ſur ma bête. A trois mille lieues de Paris; ſeul de mon eſpèce, parmi tant de monde, entouré, guetté par les animaux les plus féroces, j'étois tenté de m'admirer conduiſant pour la première fois dans les déſerts d'Afrique, une peuplade de Sauvages qui, volontairement ſoumiſe à mes ordres, les exécutoit aveuglément, & s'en étoit remis à moi ſeul du ſoin de ſa conſervation; je n'avois rien à craindre d'eux tous collectivement pris; cependant j'en voyois qui m'auroient fait trembler, ſi, corps à-corps, il n'y avoit eu entr'eux & moi d'autre juge d'un débat que la force; mais, au fond j'étois aſſez convaincu que, là comme ailleurs, ce n'eſt pas le plus fort mais le plus adroit qui commande.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rôdoient de côtés & d'autres dans les buiſſons, ſe mirent tous à aboyer & à tenir. La peur s'empara de tout le monde. Ce ne pouvoit être, diſoit-on, autre choſe qu'une embuſcade de Caffres; je me prêtois difficilement à leurs raiſonnemens abſurdes. Comment concevoir que mon avant-garde eût paſſé ſans être inquiétée? & je venois de l'apercevoir qui ſuivoit paiſiblement ſa route, ſans aucune apparence de déſordre; je piquai des deux, & lorſqu'à travers les buiſſons je fus arrivé ſur la voie, je fus bien étonné de ne voir qu'un Porc-Epic qui ſe défendoit au milieu de mes chiens; je le tuai & ſur le champ, dans la crainte que ce coup de fuſil ne fît faire quelque ſottiſe à mes gens, je revins auprès

d'eux; &, par mes plaiſanteries ſur leurs terreurs paniques, ils purent juger que je ne me démontois pas aiſément.

Le Porc-Epic ſe défend à merveille. Ses piquans le mettent à l'abri de toute atteinte; lorſque le chien l'approche, celui-là prend ſa belle, & ſe jette de côté ſur lui; une fois touché, le chien ne revient plus à la charge. Il lui reſte toujours dans les chairs quelques-uns des piquans; cela le décourage & le fait fuir. Un de mes Hottentots fut incommodé pendant plus de ſix mois pour en avoir été bleſſé à la jambe.

M. Mallard, Officier du régiment de Pondichery, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut piqué en harcelant un de ces animaux; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la jambe; &, malgré tous les ſoins qu'on prit de ſa perſonne, il ſouffrit cruellement pendant quatre mois entiers dont il paſſa le premier dans ſon lit.

Au reſte le Porc-Epic eſt un excellent manger; on le voit avec plaiſir ſur les tables les mieux ſervies du Cap, lorſqu'il a été ſoigneuſement fumé.

Après une heure & demie de marche, je fis halte; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour ramaſſer une bonne proviſion de ſel ſur les bords d'un Lac d'eau ſalée, qui ſe trouvoit dans notre chemin; &, deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller viſiter une habitation que j'apercevois à notre gauche. Elle avoit été ſaccagée & brûlée par les Caffres; il n'en exiſtoit plus que quelques pans de murs, tout noircis & calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un déſert!

Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée ſur les bords du *Kouga*; nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'eſt à proprement parler qu'un ruiſſeau; encore l'eau n'y couloit preſque pas; il n'en étoit reſté que dans des creux où nous trouvâmes quantité de Tortues excellentes; mais elles étoient très-petites; la plus forte ne peſoit pas trois livres. Je fis faire, avant la nuit, un abbatis de branchages pour former une eſpèce de parc autour de mes bêtes; pendant ce temps là, les femmes ramaſſoient de côtés & d'autres tout ce qu'elles pouvoient trouver de bois ſec afin, d'alimenter pluſieurs feux qu'il

étoit indiſpenſable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être ſurpris, ſoit par les Caffres, ſoit par les Lions qui devenoient très-communs dans ce Canton. Nous y reſtâmes juſqu'au 20. Les vivres commençoient à manquer; j'eus le bonheur de tuer trois Buffles & deux Bubales.

Les bords du ruiſſeau me procurèrent quelques Pintades abſolument ſemblables à celles d'Europe; en les faiſant bouillir longtemps, elles étoient très-bonnes; mais rôties ou ſur le gril, on ne pouvoit en tirer aucun parti. Elles étoient apparemment trop vieilles; je trouvai auſſi quelques eſpèces nouvelles de très-jolis oiſeaux; les Barbus entr'autres. J'en donnerai les Planches enluminées.

Nous remontâmes enſuite le Kouga dans l'ordre que nous avions obſervé juſqu'alors; il y avoit à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'étoit arrêtée, m'envoya dire qu'elle trouvoit des empreintes de pieds d'hommes; la peur leur perſuadoit à tous que c'étoient des pieds de Caffres; ils ne voyoient par-tout que Caffres. J'accourus; les traces ne me parurent pas bien fraîches; cependant, comme cette découverte devenoit très-ſérieuſe, je ſentis qu'il n'y avoit rien à négliger, ni temps à perdre pour ſe mettre en bon état de défenſe; je fis halte; &, tandis que tout le monde travailloit à parquer les Bœufs & à ranger le camp, ſuivi de mes deux Chaſſeurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous ſuivîmes la trace pendant plus d'une heure. Elle nous conduiſit dans un endroit où nous trouvâmes les reſtes d'un feu qui n'étoit pas encore éteint, & quelques os de mouton fraîchement rongés. Il étoit très-évident que les Sauvages qui s'étoient arrêtés là, y avoient paſſé la nuit; mais à la vue des os rongés, j'avois bien de la peine à croire que ce fuſſent des Caffres, parce que cette nation n'élève point de bêtes à laine. A la vérité, il étoit poſſible qu'ils en euſſent ou pillé ou trouvé chez leurs ennemis. Dans l'incertitude où me jetoient mes réflexions, je réſolus de pouſſer encore plus avant; enfin, las de parcourir & de battre la campagne, voyant que ces traces nous écartoient trop & nous jetoient dans une route oppoſée à celle

que nous devions tenir, nous rejoignîmes le camp. La nuit ſuivante fut aſſez tranquille ; mais le jour ſurvint avec un orage terrible ; une pluie continuelle nous forca de reſter clos dans nos tentes, & le lendemain nous eûmes le déſagrément de traverſer quatorze fois de ſuite le malencontreux Kouga, qui de quart-d'heure en quart-d'heure, venoit impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnoit pas le temps de nous reconnoître & ſur toutes choſes faiſoit danſer horriblement nos voitures ſur les cailloux roulans de ſon lit & les éclats de rocher qu'il charioit dans ſon cours. Ce manége fatigant & répété tant de fois, nous força de paſſer la nuit, près d'un petit torrent appelé *Drooge-Rivier* (rivière sèche). Nos attelages étoient trop haraſſés pour nous conduire plus avant ; les circonſtances ne nous permettoient pas non plus de ſonger à faire de grandes marches. Il falloit trop de temps, lorſque nous arrivions, pour ranger le camp, s'occuper des ſoins & à la nourriture d'une centaine d'animaux, faire bouillir les marmites pour un nombre encore plus conſidérable de perſonnes, veiller à la ſûreté de tous ces individus, faire le bois pour les feux, & les entretenir toute la nuit ; ces détails devenoient bien pénibles & pourtant indiſpenſables.

Ce ſoir là, nos chiens s'aviſèrent de vouloir être nos pourvoyeurs. Le Pays étoit rempli de Pintades ; au coucher du ſoleil, tous ces animaux s'étoient perchés par centaines pour paſſer la nuit ſur les arbres qui nous environnoient. Ils faiſoient un caquetage continuel & déſagréable ; mais il ſervit du moins à quelque choſe, & les oiſeaux mal-adroits ſe décelèrent eux-mêmes ; car nos chiens, qui les entendoient, ſe mirent à courir & à abboyer aux pieds des arbres. Les Pintades auroient bien voulu fuir ; mais la peſanteur de leur corps & la trop petite envergure de leurs ailes, ne leur permettant pas de prendre leur vol de deſſus les arbres ; obligés pour cela de courir & de s'élancer de la terre, c'eſt dans ce moment que nos chiens les attendoient au paſſage, & les démontoient d'un coup de dent. Cette façon de chaſſer nous procura de ces animaux en quantité, ſans qu'il nous en coutât une ſeule charge de poudre. Le lendemain, je voulus

employer le même manége; mais les Pintades mieux inſtruites par le ſort de la veille, ne deſcendirent point; au reſte, un ſeul coup de fuſil produiſit tout l'effet que j'en avois eſpéré.

Pendant la nuit, quelques Lions ſe firent entendre dans le lointain.

Le 23, après ſix heures de marche, nous arrivâmes à une grande & belle rivière le *Sondag*; elle étoit à plein bord; le temps tournoit à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement, nous fit prendre le parti de traverſer ſur des Radeaux; je fis couper le bois néceſſaire pour cette conſtruction, & même celui qu'il nous falloit pour l'entourage ordinaire de nos beſtiaux, lorſque nous ſerions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets & la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, ſous la conduite de Swanepoël; les beſtiaux paſſèrent à la nage, comme ils avoient fait dans les occaſions précédentes; &, le jour ſuivant, avec le reſte de la troupe & des effets, je traverſai à mon tour le torrent ſur mon Radeau. Les préparatifs, l'exécution, & le rétabliſſement de toutes choſes nous occupèrent juſqu'au dernier du mois.

Dans l'intervalle, je m'étois procuré pluſieurs oiſeaux; j'avois fait ſaler pluſieurs Coudous; mais j'avois failli perdre mon pauvre Keès. Ce détail fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, ma manière uniforme & ſimple de paſſer mes jours.

J'étois prêt de dîner, & je dreſſois ſur un plat, des haricots ſecs que je venois de fricaſſer, lorſque j'entendis tout-à-coup le ramage d'un oiſeau que je ne connoiſſois pas. J'eus bientôt oublié & la cuiſine & le dîner. Je prends mon fuſil & m'élance hors de ma tente. Je revins au bout d'un quart-d'heure, ſatisfait de ma courſe, & tenant mon oiſeau à la main; je fus grandement ſurpris en rentrant, de ne plus trouver une ſeule fève ſur ma table; c'étoit un tour de Keès; mais je l'avois ſi bien étrillé la veille pour m'avoir volé mon ſouper, que je ne concevois pas qu'il l'eût ſi tôt oublié, ou qu'il eût mis ſi peu d'intervalle entre la punition & ce nouveau délit; cependant il avoit diſparu; comme-

il attendoit toujours la nuit pour ſe remontrer, lorſqu'il avoit fait quelque ſotiſe, je ſavois bien qu'il ne pourroit m'échapper; c'étoit ordinairement à l'heure de mon thé qu'il ſe gliſſoit ſans bruit, & venoit ſe mettre près de moi à ſa place accoutumée, avec l'air de l'innocence & comme s'il n'eût jamais été queſtion de rien. Ce ſoir là, il ne reparut pas; &, le lendemain, perſonne ne l'ayant vu, je commençai à prendre de l'inquiétude, & à craindre qu'il n'eût diſparu tout-à-fait. J'en aurois été d'autant plus déſolé, qu'en outre qu'il m'amuſoit ſans ceſſe, il m'étoit réellement fort utile, & me rendoit des ſervices que je n'aurois pu remplacer par d'autres; mais, au troiſième jour, un de mes gens qui revenoit de chercher de l'eau, m'aſſura qu'il l'avoit vu rôder dans le bois voiſin, mais que le drôle s'y étoit enfoncé, dès qu'il l'avoit aperçu. Je me mis auſſitôt en campagne; je battis avec mes chiens tous les environs; tout d'un coup j'entends un cri pareil à celui qu'il faiſoit toujours lorſqu'il me voyoit arriver de la chaſſe, & que je n'avois pas voulu l'emmener avec moi; je m'arrête, je cherche des yeux; enfin je l'aperçois qui ſe cachoit à moitié derrière une groſſe branche dans l'épaiſſeur d'un arbre. Je l'appelle amicalement, je l'engage par toutes ſortes de bonnes paroles à deſcendre & à venir à moi; il ne s'en fie point à ces ſignes de mon amitié & de la joie que me cauſoit ſa rencontre; il me force à grimper ſur l'arbre pour l'aller chercher. Il ne fuit pas & ſe laiſſe prendre; le plaiſir & la crainte ſe peignoient alternativement dans ſes yeux; il les exprimoit par ſes geſtes. Nous rejoignîmes mon camp. C'eſt là qu'il attendoit ſon ſort & ce que je déciderois de lui. J'aurois bien pu le mettre à l'attache, mais c'étoit m'ôter l'agrément de cette jolie bête; je ne le maltraitai même pas, & voulus être généreux avec lui. Une correction de plus ne l'auroit poin changé; peut-être en avoit-il plus d'une fois eſſuyé mal à propos; car ſa réputation, qui prêtoit aſſez les couleurs de la vraiſemblance aux rapports qu'on me faiſoit contre lui, lui nuiſoit beaucoup dans mon eſprit & me rendoit injuſte, ſur-tout quand j'avois de l'humeur; on avoit mis ſouvent ſur ſon compte bien des petits vols de friandiſe dont mes Hottentots eux-

mêmes avoient probablement touché la valeur, & dont le pauvre Keès n'avoit ſans doute été que le prête-nom.

Le Sondag eſt un fleuve qui prend ſa ſource dans de hautes montagnes preſque toujours couvertes de neiges; ce qui les a fait nommer *Sneuw-Bergen* (montagnes de neige). Je les avois au Nord ſur ma gauche. Le fleuve, groſſi par différentes petites rivières qui ſe joignent à lui, va ſe jeter & ſe perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étois.

Le 1^er^ Octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé. Après ſept heures de marche, nous nous repoſâmes un moment ſur les ruines d'une habitation délaiſſée comme l'autre, & non moins triſte & lugubre. A quatre heures du ſoir, nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux, cette nuit là, d'avoir de grands feux. Quelques Hiennes & deux Lions nous vinrent viſiter, & mirent tous nos beſtiaux en déſordre. Nous paſſâmes toute la nuit ſur pied. Il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes & non interrompues, pour parvenir à les éloigner, tant ils montroient d'acharnement!

A la pointe du jour, nous vîmes une ſi grande quantité de Gazelles *Spring-Bock*, que je réſolus d'employer la journée entière à en faire la chaſſe. Nos proviſions commençoient à manquer, & demandoient à être renouvelées plus ſouvent. C'étoit parmi tout mon monde une conſommation de viandes dont on ne ſauroit ſe faire une juſte idée. En conduiſant une Horde entière, & tous leurs animaux, j'avois pris un ſurcroît d'embarras conſidérable & qui m'effrayoit quelquefois. Nous fûmes aſſez heureux de tuer ſept de ces Gazelles. Quoique cette eſpèce ſoit leſte à la courſe, à cheval on les joint facilement. Raſſemblées ordinairement en troupe & ſerrées comme des moutons, elles ſe nuiſent mutuellement; ce qui ralentit beaucoup leur marche. Une ſeule balle bien ajuſtée, peut en traverſer deux, quelquefois trois, & plus encore.

Le jour d'après, nous fîmes une marche forcée; nous avions eu de mauvaiſe eau la veille; il falloit, pour s'en procurer de plus fraîche, rencontrer un bras du Sondag. Nous le trouvâmes heureuſement à quatre heures. Nos Bœufs étoient rendus. Ils

avoient

avoient travaillé par une chaleur étouffante. Je craignois qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveler pluſieurs fois les attelages. Le 4, nous quittâmes tout-à-fait le fleuve & ne fimes, ce jour là, que trois lieues, tant la chaleur étoit inſupportable; nos Bœufs ſe ſentoient encore de la veille.

Le 5, nous nous mîmes en route, dès trois heures du matin. A ſept heures, nous trouvâmes encore une habitation abandonnée. Les propriétaires ſans doute, preſſés par la peur, ne s'étoient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aſpect de cette habitation demeurée entière, & qui ne portoit aucune empreinte du feu, il me ſembla que les habitans avoient pris l'épouvante mal-à-propos. Je fus curieux d'entrer dans cette maiſon. Je ne m'étois pas trompé. Nous n'aperçûmes aucun dérangement dans les meubles. Chaque uſtenſile étoit à ſa place. Je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens; ſeulement, comme la chaleur continuoit d'être exceſſive, je fis halte à l'ombre de cette maiſon, & nous nous repoſâmes un peu. Vers le ſoir, je délogeai & nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain nous paſſâmes encore à travers deux habitations ſimplement déſertées comme celle de la veille, & dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent ſur les bords de la petite rivière *Vogel* (l'Oiſeau); nous fimes halte, parce que mes Bœufs avoient encore manqué d'eau & preſque de nourriture. A midi, le tems s'obſcurcit un peu, & d'aſſez gros nuages nous déroboient entièrement la vue du Soleil. Je profitai de cette heureuſe circonſtance pour avancer de plus en plus; nous eſpérions gagner *Agter-Bruyntjes-Hoogte*; mais parvenus au pied de ces montagnes, une mare d'eau qui ſe trouvoit là, nous engagea d'y camper; nous n'étions rien moins qu'aſſurés d'en rencontrer une autre.

Pendant la nuit, nos feux furent aperçus par des Hottentots Sauvages. Comme ces gens s'approchoient de nous pour nous reconnoître, il furent éventés par nos Chiens, qui nous donnèrent

l'éveil & qui courant au qui vive, aboyoient & ſe démenoient horriblement ; pour cette fois une partie de mon monde, perſuadé que nous étions inveſtis par les Caffres (la peur, je le répète, leur faiſoit voir par-tout des Caffres), propoſa de laiſſer le camp, & de ſe mettre à l'abri dans les buiſſons, comme ſi nous euſſions été en plus grande ſûreté, ſéparément cachés dans de miſérables taillis que réunis en corps, bien armés & déterminés. Klaas & moi, nous étions furieux. Le vénérable Swanepoël ſe joignit à nous pour remonter ces cœurs efféminés ; & quelque dût être l'événement, il jura qu'il s'attachoit à moi, & donneroit pour ma défenſe juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang. Au milieu de ces diſcours & des lâches irréſolutions du reſte de ma troupe, une voix ſe fit entendre qui ſupplioit en Hollandois inintelligible, de rappeler les Chiens, ce que l'on fit à l'inſtant. Lorſque je me fus aſſuré que ces gens n'étoient que des Hottentots, je leur permis d'approcher ; ils parurent au nombre de quinze hommes, pluſieurs femmes & quelques enfans.

Ils s'étoient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux que, lorſque j'aurois franchi la montagne, je trouverois encore pluſieurs habitations déſertes ; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparſes, s'étoient aſſemblés dans une ſeule pour être en force contre l'ennemi ; mais que leur parti étoit pris d'abandonner tout-à-fait le Pays & leurs poſſeſſions pour ſe rapprocher des Colonies Hollandoiſes, attendu que les Caffres étoient à l'heure même en campagne, & juroient de n'en pas laiſſer ſubſiſter une ſeule.

Je paſſai la nuit en conférences de cette nature, & j'appris de ces gens tout ce que je voulus ſavoir. Je pouvois d'autant moins me déterminer à regarder les Caffres commes des bêtes féroces altérées de ſang, qui n'épargnoient ni l'âge, ni le ſexe, ni leurs voiſins, que je connoiſſois aſſez bien les Colons pour ſuſpecter leur foi, & rejeter ſur eux une partie des horreurs dont ils affectoient ſans ceſſe de ſe plaindre. Et pourquoi mêler dans ces guerres affreuſes, un peuple auſſi doux que le Hottentot, & qui mène une vie à la fois ſi paiſible & ſi précaire, s'il n'y avoit pas

eu dans le reſſentiment des Caffres, une cauſe cachée bien digne de toute leur vengeance ? Le Caffre lui-même n'eſt point un Peuple méchant. Il vit, comme tous les autres Sauvages de cette partie de l'Afrique, du ſimple produit de ſes beſtiaux, ſe nourrit de laitage, ſe couvre de la peau des bêtes ; il eſt comme les autres, indolent par ſa nature, plus guerrier par les circonſtances; mais ce n'eſt point une Nation odieuſe, & dont le nom ſoit fait pour inſpirer la terreur; je voulus donc m'inſtruire à fond des motifs & des commencemens de ces guerres atroces qui troublent ainſi le repos des plus belles contrées de l'Afrique. Ces bonnes gens qui s'étoient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également ſans réſerve. Ils m'apprirent, en effet, que les vexations & la cruelle tyrannie des Colons étoient l'unique cauſe de la guerre, & que le bon droit étoit du côté des Caffres ; ils m'apprirent que les Boſſiſmans, eſpèce de vagabons déſerteurs, qui ne tiennent à aucune Nation, & ne vivent que de rapines, profitoient de ce moment de trouble pour piller indiſtinctement & Caffres & Hottentots & Colons ; qu'il n'y avoit que ces miſérables qui euſſent pu engager les Caffres à comprendre dans la proſcription générale tous les Hottentots, qu'ils regardoient comme des eſpions attachés aux Blancs, & dont ceux-ci ne ſe ſervoient que pour leurs tendre des piéges plus adroits : ce dernier trait n'étoit pas dénué de fondement, mais ne pouvoit, dans aucun cas, s'étendre aux Hordes les plus éloignées. Ainſi l'innocent ſuivoit le ſort du coupable. Eh! comment des Sauvages euſſent ils été capables de faire d'eux-mêmes une diſtinction que les Peuples civiliſés ne font pas ! Ils m'apprirent enfin que les Caffres s'étoient procuré quelques armes à feu, enlevées dans ces habitations ravagées, ou dérobées à ces Hottentots-Colons ſurpris à la découverte.

Je fus inſtruit enfin, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit paſſé, des attaques, des combats qui s'étoient donnés, & dans leſquels, tout en faiſant de grands ravages, les Caffres cependant avoient toujours eu le deſſous ; ce qui ne me parut pas étonnant : la Sagaye, leur arme la plus meurtrière, & qu'ils manient avec la plus grande adreſſe, ne ſauroit ſoutenir la com-

paraiſon avec nos armes à feu, employées par des Chaſſeurs qui ne manquent jamais leur coup. Tout ce que j'apprenois m'intéreſſoit fort; la plus légère circonſtance ne pouvoit m'être indifférente; je me trouvois engagé, pour mon propre compte, dans les événemens & les haſards de cette guerre, puiſque j'étois actuellement, pour ainſi dire, ſur le champ de bataille, & que je touchois au moment où, navré juſqu'au fond de l'ame du ſpectacle affligeant que j'avois inceſſamment ſous les yeux, pénétré du plus ardent déſir de rendre ſervice à des infortunés que je ne connoiſſois point, que je n'avois jamais vus, que je ne reverrois jamais, mais dont le triſte ſort excitoit ma compaſſion, j'allois, ſi tout ce monde eût voulu me ſuivre, traverſer cinquante lieues de la Caffrerie, au riſque de tout ce qui auroit pu m'en arriver, & rétablir à jamais, le calme dans ces contrées malheureuſes. Je ne fus ſecondé par perſonne; le Ciel même eût été impuiſſant contre la terreur de ceux qui marchoient à ma ſuite; mais je couvrirai d'opprobre, avec bien plus de juſtice, les lâches Colons que j'allai chercher deux jours après, pour l'indigne manière dont le Chef oſa colorer ſon refus de m'aider dans une expédition, qui certes auroit réuſſi & faiſoit le plus grand honneur à l'humanité.

Un nouveau malheur arrivé depuis peu dans ces lieux funeſtes, m'enhardiſſoit encore, & venoit échauffer mon imagination. On me dit qu'il n'y avoit pas ſix ſemaines qu'un Navire Anglois avoit fait naufrage à la côte; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage étoit tombée entre les mains des Caffres, qui l'avoient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étoient cruellement réſervées; que tous ceux qui avoient échappé vivoient errans ſur le rivage, dans les forêts, où ils achevoient de périr miſérablement. On comptoit, parmi ces infortunés, pluſieurs Officiers François, priſonniers de guerre, qu'on renvoyoit en Europe.

Combien je me ſentis tourmenté par ces détails affligeans! D'après tous les renſeignemens que purent me donner ces nouveaux venus, je jugeai, en m'orientant, que de l'endroit où j'étois, je ne devois pas avoir plus de cinquante lieues juſqu'au vaiſſeau. Je roulois mille projets dans ma tête; j'inventois mille moyens

de ſecourir des infortunés, dont la ſituation étoit ſi déplorable. Tout mon monde ſe révolta contre ma propoſition. Ni prières, ni menaces ne firent effet ſur leurs eſprits. Le récit de cette aventure leur avoit fait des impreſſions bien différentes! une rumeur ſoudaine ſe répandit dans tout mon camp. Si, ſecondé par deux ou trois de mes braves, je n'en avois impoſé, par mes geſtes & ma contenance déterminée, à ces miſérables, j'euſſe infailliblement péri la victime de leur ſédition. Je fis trembler l'un deux en lui appuyant le piſtolet ſur le front. Mais je ne pus rien gagner. La Horde qui marchoit à ma ſuite me dit, ſans préambule, qu'elle étoit LIBRE, & ne voyoit point en moi ſon chef; qu'à l'inſtant elle alloit rétrograder, avec les quinze Hottentots récemment arrivés; & juſqu'à mes propres gens, qui me ſignifièrent d'un ton hardi, qu'ils n'étoient point d'humeur à ſe faire écharper par des milliers de Caffres, tous enſemble avec des cris me déclarèrent affirmativement qu'ils ne me ſuivroient pas, & qu'ils alloient plutôt ſur le champ ſe remettre en route pour les Colonies. Je tenois toujours ferme, & leur fis tête juſqu'à la fin. Mes repréſentations, les inſtances de mon Klaas n'en ébranlèrent que deux, qui conſentirent à ſe haſarder avec moi. Le vieux Swanepoël en étoit un, mais que pouvions nous faire à nous quatre. Vainement je remontrai à ces Sauvages, de quelle ingratitude ils payoient la complaiſance que j'avois eue de les laiſſer venir avec moi; qu'ils oublioient bien vîte les ſoins, les vivres & la protection que je leur avois accordés; vainement je leur dis que je les tenois tous pour des traîtres, des lâches, & mes ennemis plus odieux que les Caffres, je ne fis que redoubler leur crainte, & leur inſpirer de la haine contre moi-même; l'épouvante s'étoit aſſiſe au milieu d'eux; je la liſois ſur tous les fronts. Je pris le parti de me taire; la nuit s'avançoit; après avoir recommandé la plus ſévère garde, j'allai m'enfermer dans ma tente. On m'avertit, au point du jour, que ces Etrangers délogeoient, entraînant leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtiaux, tous leurs effets après eux; je défendis qu'on leur dit un ſeul mot d'adieu; &, moi-même, ſans perdre de tems, je donnai l'ordre pour le départ, & me mis en route de

mon côté. En quatre heures nous traverſâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte, puis rafraîchis par un orage, qui ſembloit arriver à ſouhait, après quatre autres heures nous campâmes pour paſſer la nuit. Nous vîmes toujours chemin faiſant quelques habitations déſertes, dont les propriétaires, ſans doute, étoient du nombre des confédérés. Le ſol, dans cet endroit, me parut généralement bon; les montagnes étoient couvertes de beaux & grands arbres, les plaines parſemées de Mimoſa-Nilotica, regorgeoient de Gazelles & de Gnous; ces derniers animaux, quoique très-bons à manger, ſont cependant inférieurs aux autres Gazelles.

Par tous les renſeignemens que j'avois pris des quinze Hottentots qui avoient ſoulevé la Horde & me l'avoient enlevée; j'eſtimois que je ne devois pas être loin de l'endroit où tous les Colons s'étoient raſſemblés. Je me flattois ſans ceſſe, de trouver parmi eux quelques gens de bonne volonté, qui, goûtant mes projets de pacification auprès des Caffres, & l'eſpoir de ſecourir de malheureux naufragés, s'y livreroient de bonne grace, & s'empreſſeroient de me ſeconder. L'image de ces infortunés me ſuivoit par-tout; quel devoit être l'affreuſe ſituation des femmes, condamnées à traîner ainſi leurs jours dans les horreurs & tous les déchiremens du déſeſpoir. Cette idée ne déſemparoit pas mon imagination, & m'attachoit de plus en plus à mon projet; le déſir de leur rendre la liberté, & de les ramener avec moi, m'étourdiſſant de plus en plus ſur les obſtacles, ne me laiſſoit voir que la poſſibilité du ſuccès: combien j'étois impatient d'arriver chez cette Horde de Colons!

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entrepriſe au point du jour, je découvris enfin l'habitation tant déſirée! Du plus loin que ces gens m'aperçurent, je les vis tous s'aſſembler & ſe groupper devant la maiſon; leurs mouvemens, leurs déplacemens, l'attention avec laquelle ils tournoient tous enſemble leurs regards vers moi, me faiſoient aſſez comprendre qu'ils ne me voyoient pas ſans alarme, & que mon convoi ſur-tout les inquiétoit fortement. Je piquai des deux; & les abordant avec politeſſe, je me fis connoître & déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher

qu'avec l'autorité de la puiſſance Hollandoiſe, à qui j'avois des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon diſcours très-concis parut leur en impoſer; ils m'accueillirent alors avec les démonſtrations de la plus grande joie, & me témoignèrent combien ils étoient enchantés de me voir. Ils m'avouèrent que ma barbe les avoit intrigués (elle avoit alors onze mois de crue); qu'ils n'avoient ſu non plus que penſer de mes armes, de mes chariots, de mon grand cortége; qu'ils avoient ſouvent ouï parler de moi; qu'on leur avoit conté cent cataſtrophes où j'avois failli perdre la vie; mais qu'on les avoit aſſurés en dernier lieu qu'un vaiſſeau que j'avois trouvé à l'ancre dans la baie Blettemberg m'avoit conduit à l'île Bourbon; qu'ainſi ils n'avoient eu garde, en me voyant arriver, de croire que ce fût moi. Après avoir eſſuyé cent queſtions auxquelles on ne me donnoit pas le temps de répondre, je leur déclarai les motifs qui m'avoient conduit vers eux, & la réſolution que j'avois priſe de pénétrer dans le fond de la Caffrerie. Je ne leur cachai pas combien j'étois ſurpris de ce que juſqu'à ce moment, ils n'avoient point encore tenté de ſauver les malheureux Européens, dont ils n'ignoroient pas le ſort; que j'eſpérois trouver parmi eux des hommes de bonne volonté, qui ſe détacheroient pour venir avec moi vers la côte ſur laquelle avoit péri leur vaiſſeau; qu'il ne falloit pas douter que le Gouvernement Hollandois ne récompenſât glorieuſement les Auteurs d'une ſi belle entrepriſe; &, pour les déterminer d'autant plus, je ne manquai pas d'ajouter que, parmi les effets du vaiſſeau qui étoient encore en partie ſur la côte, chacun d'eux trouveroit l'avantage de ſe procurer à peu de frais mille aiſances pour le reſte de ſes jours. Cette raiſon parut les ébranler un moment; mais j'en augurai mal, quoiqu'ils s'empreſſaſſent de me répondre que, ſi les choſes étoient telles que je les leur dépeignois, il n'y avoit rien de ſi juſte que d'aller au ſecours de ces malheureux, qui, dans le fond, étoient, diſoient-ils, leurs frères, leurs ſemblables.

Le plus ruſé comme le plus lâche de la troupe, ne prenant de mon diſcours que ce qui intéreſſoit ſa cupidité, ajouta, pour les autres, qu'il étoit trop probable que les Caffres avoient déjà

dépouillé le Vaiſſeau & en avoient enlevé ce qu'il y avoit de meilleur; qu'on n'y trouveroit peut-être rien, ou ſi peu de choſe qu'on n'en rapporteroit pas de quoi compenſer les frais & les riſques d'un pareil voyage; & qu'ils laiſſeroient, pendant leur abſence, leurs femmes & leurs enfans expoſés à être maſſacrés par les Caffres.

Je ſentois intérieurement qu'il n'y avoit rien qui pût les tenter dans cette expédition : ils ne pouvoient enlever beaucoup de beſtiaux aux ennemis; car, après s'en être partagé plus de vingt-mille depuis le commencement des hoſtilités, il ne devoit pas en reſter beaucoup à ces Sauvages, qui, pour conſerver ceux qu'ils avoient réchappés du pillage, les avoient retirés fort avant dans l'intérieur de leurs terres.

Je fis tous mes efforts pour combattre les raiſonnemens de cet homme, & lui dis aſſez de fois qu'il oublioit ſur toutes choſes les malheureux pour qui j'étois venu ſolliciter des ſecours. Mais il avoit entraîné ſes camarades; & dès lors aucun d'eux ne montra le moindre penchant à me ſeconder. N'ayant plus à compter ſur des profits, il ne falloit plus compter ſur leur aſſiſtance.

J'aurois vainement tenté plus long-temps de les ébranler; je me répandis en imprécations. Je les menaçai de toute l'animadverſion du Gouvernement; je leur ſouhaitai des nuées de Caffres autour de leur habitation; &, dans la crainte que leur exemple n'influât juſques ſur les miens, parmi leſquels j'en trouvois quelques-uns qu'un peu d'obéiſſance & d'amitié attachoit encore à ma perſonne, je m'éloignai ſur le champ & me remis en route.

J'avois remarqué qu'ils étoient renforcés par une troupe aſſez nombreuſe de Métis Hottentots; cette première eſpèce eſt courageuſe, entreprenante, tient plus du Blanc que du Hottentot, qu'il regarde au-deſſous de lui; ils avoient toujours été les premiers à marcher contre les Caffres, & s'étoient ſignalés dans toutes les rencontres. Cela me fit naître l'idée de laiſſer en arrière trois de mes gens, avec ordre de ſe faufiler parmi eux, & de faire en ſorte d'en engager quelques-uns à me ſuivre, ſur-tout ceux qui connoiſſoient le Pays & la langue des Caffres; je les inſtruiſis comme

il

il faut, avant de les laiſſer partir; &, voulant me rendre au-delà de la rivière *Klein-Vis*, je la leur aſſignai pour rendez-vous. J'y arrivai, en trois heures de temps, par de très-mauvais chemins, & je fis halte après l'avoir traverſée. Il fallut y coucher pour attendre le retour de mes gens, & des nouvelles du ſuccès de leur négociation; j'avois vu quelques empreintes de Lions; je me précautionnai contre les ſurpriſes de ces animaux, autant que contre celles des Caffres. Je n'aurois pas eu beaucoup d'inquiétude ſur le compte de ces derniers, s'il m'eût été poſſible de trouver un moyen de leur faire ſavoir que je n'étois ni de la nation, ni de l'avis, ni du nombre de leurs perſécuteurs; mais ils pouvoient tomber à l'improviſte ſur mon camp, & y cauſer bien du dommage, avant que nous nous fuſſions expliqués. Cette conſidération m'engagea à choiſir, pour cette fois contre ma coutume ordinaire, une élévation dont la vue s'étendît un peu loin. J'y fis dreſſer ma tente, ranger mes chariots & toutes mes bêtes; puis, à quelques pas de là, je fis conſtruire quelques fauſſes huttes; enſuite nous allâmes placer ma tente canonnière à une portée de fuſil de ce camp; je la fis maſquer avec des branches d'arbre, pour qu'elle ne fût point aperçue; c'étoit là que je comptois paſſer la nuit avec tous mes gens; par cette manœuvre je donnois le change à l'ennemi: s'il ſe fut en effet préſenté, croyant me ſurprendre dans mon camp, il s'y ſeroit à coup ſûr jeté à corps perdu; c'eſt alors que j'aurois eu le temps d'arriver ſur lui, & de le ſurprendre à mon tour.

La nuit ne fut pas tranquille. Nos chiens nous donnèrent beaucoup d'inquiétude, & nous ne dormîmes point.

A la pointe du jour, je vis arriver de loin mes trois Hottentots; ils amenoient avec eux trois Etrangers; l'un nommé *Hans*, fils d'un Blanc & d'une Hottentote, avoit preſque toujours vécu parmi les Caffres; il en parloit facilement la langue; quelques verres d'eau de vie d'Orléans que j'avois en réſerve, m'eurent bientôt gagné toute ſa confiance, & je lui fis conter tout ce qu'il ſavoit ſur les affaires préſentes. Ce qu'il m'apprit me confirma dans l'opinion que les Caffres, en général, ſont pacifiques & tranquilles;

mais il m'aſſura que continuellement harcelés, volés & maſſacrés par les Blancs, ils s'étoient vus forcés de prendre les armes pour leur défenſe; il me dit que les Colons publioient par-tout que cette Nation étoit barbare & ſanguinaire, afin de juſtifier les vols & les atrocités qu'ils commettoient journellement contre elle, & qu'ils tâchoient de faire paſſer pour repréſailles; que, ſous prétexte qu'il leur avoit été enlevé quelques beſtiaux, ils avoient ſans diſtinction d'âge & de ſexe exterminé des Hordes entières de Caffres, dérobé tous leurs Bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de ſe procurer des beſtiaux leur paroiſſant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en uſoient avec tant d'indiſcrétion que, depuis un an, ils en avoient partagé plus de vingt mille, & qu'ils avoient impitoyablement maſſacré tout ce qui s'étoit préſenté pour les défendre. Hans m'aſſura avoir été témoin d'une anecdote que je place ici comme il me la raconta.

Une troupe de Colons venoit de détruire une bourgade de Caffres; un jeune enfant d'environ douze ans s'étoit ſauvé, & ſe tenoit caché dans un trou; il y fut malheureuſement découvert par un homme du détachement des Colons qui, le voulant garder comme Eſclave, l'emmena au camp avec lui; le Commandant, qui le trouvoit à ſon gré, déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'avoit pris refuſoit obſtinément de le rendre; on s'échauffa des deux côtés; le Commandant alors, outré de colère & comme un forcené, courant à l'innocente victime, crie à l'adverſaire: « Si je ne puis l'avoir, il ne ſera pas non plus pour toi ». Au même inſtant, il lâche un coup de fuſil dans la poitrine du jeune enfant qui tombe mort.

J'appris encore que pluſieurs fois pour s'amuſer, ces ſcélérats avoient placé leurs priſonniers à une certaine diſtance, & diſputoient d'adreſſe entr'eux à qui tireroit le mieux au blanc. Je ne tarirois pas ſi je voulois rapporter en détail les atrocités révoltantes qu'on ſe permet chaque jour contre ces malheureux Sauvages ſans protections & ſans appui. Des conſidérations particulières & de puiſſans motifs me ferment la bouche; &, d'ailleurs, qu'eſt-ce que la réclamation d'un Particulier ſenſible contre le

deſpotiſme & la force? Il faut gémir & ſavoir ſe taire. J'en dis aſſez pour faire connoître ce que ſont les Colons dans cette partie de l'Afrique, que l'inertie du Gouvernement abandonne à leur propres excès, & craindroit même de punir. C'eſt là que ſe commettent toutes les horreurs inventées par l'enfer; c'eſt dans un Etat républicain qui ſe diſtingue plus qu'aucun autre par la ſimplicité de ſes mœurs & ſon eſprit philantropique, c'eſt là que l'iniquité la plus coupable demeure impunie, parce qu'on ne daigne pas étendre ſes regards au-delà des objets dont on eſt environné. Si quelquefois le Gouverneur reçoit quelques nouvelles de ces déportemens affreux, la diſtance, le temps qu'il faut pour qu'elles arrivent juſqu'à lui, d'autres raiſons peut être qu'il eſt prudent de ne point approfondir, les amènent à la Ville tellement déguiſées ou dénaturées, qu'elles ſont à peine le ſujet des converſations du jour.

Un Colon arrive de deux cents lieues loin; il ſe plaint au Gouverneur que les Caffres lui ont enlevé tous ſes beſtiaux; il demande un *Commando*, c'eſt-à-dire la permiſſion, d'aller avec le ſecours de ſes voiſins reprendre le vol qu'on lui a fait. Le Gouverneur ne préſume pas la ruſe, ou feint de n'y rien comprendre; il adhère à tous les faits expoſés dans la requête qu'on lui met ſous les yeux; il ne voit rien que d'équitable dans la demande de l'impoſteur; les informations préalables exigeroient de trop longs délais; elles ſeroient pénibles, embarraſſantes. Une permiſſion eſt ſi facile à donner! elle coûte ſi peu! c'eſt un mot! On écrit ce mot fatal; & l'on ne ſe doute pas qu'il eſt l'arrêt de mort d'un millier de Sauvages qui n'ont ni la même défenſe ni les mêmes reſſources. Le monſtre qui trompe ainſi la religion du Gouverneur s'en retourne ſatisfait au milieu des complices de ſa cupidité, & donne à ſon Commando toute l'extenſion qui convient à ſes intérêts. C'eſt un nouveau maſſacre qui n'eſt que le ſignal de pluſieurs autres boucheries; car, ſi les Caffres ont eu l'audace de récupérer par force ou par adreſſe les beſtiaux qu'on leur avoit enlevés, en vertu de cet ordre qui vient d'être ſurpris au Gouvernement, & qui n'aura de fin que lorſqu'il n'y aura plus de victimes, à quel affreux carnage les Colons ne ſe livrent-ils pas!

C'eſt ainſi qu'a continué cette guerre, ou plutôt ce brigandage, pendant tout le temps de mon ſéjour en Afrique. Ce ne ſont point des ſpéculations de commerce, ni l'amour d'aucun ſervice qui m'ont conduit au Cap ; l'impulſion ſeule de mon caractère, & le déſir de connoître des choſes nouvelles ont dirigé mes pas dans cette partie du monde. J'y ſuis arrivé libre & dans toute l'indépendance du génie. Je ſuis plus familiariſé avec l'intérieur du Pays & les Nations Etrangères qui l'habitent qu'avec aucune des Colonies du Cap, & le Cap lui-même que je n'ai guères connu que dans mes retours. Nul intérêt perſonnel ne me fera ſoupçonner de partialité. Mais j'ai vu que, par toute ſorte de raiſons, l'œil prévoyant de la Politique s'eſt ouvert trop tard ſur les établiſſemens qui ſe ſont éloignés & s'éloignent encore tous les jours de la Métropole ; j'ai vu que toute l'autorité d'un Gouverneur ne s'étend pas aſſez loin pour arrêter juſques dans leur ſource les déſordres affreux qui ſe perpétuent & ſe multiplient dans l'intérieur du Pays. S'il arrivoit que, continuellement vexés, les Caffres fiſſent jamais cauſe commune avec les Nations voiſines qui commencent auſſi à ſe plaindre des Colonies, leur réunion cauſeroit certainement les plus grands troubles ; & qui ſait à quel point s'arrêteroit une ſemblable confédération qui auroit en même temps des droits impreſcriptibles à défendre, & d'anciennes injures à venger. Le Gouvernement a plus d'un moyen de prévenir ces malheurs ; mais il eſt temps de les mettre en œuvre ; le danger croît par le retard. N'eſt-il pas arrivé qu'un Gouverneur, inſtruit un jour d'une vexation cruelle exercée contre les Sauvages, fit vainement ſommer celui qui en étoit l'Auteur de venir au Cap rendre compte de ſa conduite ? Le coupable ne daigna pas même répondre à l'ordre qu'on lui ſignifia ; il continua de plus en plus à tourmenter & à piller comme il l'avoit toujours fait, & ſa déſobéiſſance n'eut aucune ſuite & fut même bientôt oubliée.

Un jour que je m'entretenois de ces abus avec quelques Colons, pluſieurs d'entr'eux me dirent qu'ils avoient plus d'une fois reçu de pareils ordres du Gouverneur auxquels ils ne faiſoient aucune attention. Je mis un peu trop de chaleur dans cette diſpute,

& leur répartis que j'étois étonné que, dans ces circonſtances, le Gouverneur ne fît pas accompagner ſes ordres par un détachement qui, en cas de refus, enlèveroit le coupable, & le conduiroit ſous bonne eſcorte à la Ville: « Savez-vous bien, me dit » l'un d'eux, ce qui réſulteroit d'une pareille tentative ? Nous » ſerions tous dans un moment aſſemblés, nous tuerions la moitié » de ſes Soldats, nous les ſalerions & les renverrions par ceux » qu'on auroit épargnés, avec menaces d'en faire autant de qui- » conque oſeroit ſe préſenter dans la ſuite ». Telle fut ſa réponſe, à laquelle je n'aurois trouvé pour le moment qu'une réplique inutile. Un Peuple de ce caractère ne ſera jamais facile à traiter; il faudra bien de la ſoupleſſe pour le réduire. Je ne regarde pas comme impoſſible qu'un jour ſecouant tout-à-fait le joug, il ne faſſe peut-être la loi au chef-lieu de la Colonie, & ce jour arrivera lorſqu'un homme de tête, s'emparant de la confiance & des eſprits de la multitude, viendra leur offrir, ſous des couleurs ſéduiſantes, l'image de l'indépendance & de la liberté. Ils ne ſentent que trop déjà la facilité de l'entrepriſe, & les avantages du ſuccès; il ne faudroit que leur rapeler qu'ils ſont environ dix mille, tous chaſſeurs, déterminés & adroits; que chaque coup qu'ils tirent eſt la mort; que ſans peine & ſans aucuns riſques, ils peuvent battre & détruire toutes les forces que le Gouvernement voudroit leur oppoſer; que l'abondance les attend au moment où ils méconnoîtront les loix gênantes & ſouvent tyranniques du Gouvernement, qui s'oppoſent à tout genre de proſpérité particulière; que, placés dans un ſuperbe climat, poſſeſſeurs des plus belles terres, & des plus beaux bois du Pays, abondamment fournis de gibier de toute eſpèce, ils peuvent, en ajoutant à tous ces avantages celui de la culture des terres & la multiplication des troupeaux, ſe procurer de la première main toutes les reſſources des échanges; qu'au moyen des ports & des rades qui bordent par-tout leur territoire, il ne tient qu'à eux d'attirer l'induſtrie étrangère, d'augmenter leur population, leurs richeſſes & tous les agrémens d'un commerce extérieur & très-étendu. Le Gouvernement du Cap n'en eſt pas à ſentir pour la première fois toute l'importance de ces réflexions, & c'eſt là

peut-être une des plus juſtes cauſe de ſon indolence apparente ſur la conduite des Colons. Il connoît le génie & le caractère de ces hommes robuſtes preſque tous élevés au milieu des bois. On les ménageoit d'autant plus, lors de mon ſéjour, qu'on ſe repoſoit ſur leurs ſecours puiſſans du ſort de la Ville entière, s'il fût arrivé que les Anglois, dans la guerre de 1781, ſe fuſſent préſentés, comme on s'y attendoit, pour y faire une deſcente. Un dernier trait fera connoître à quel point on avoit droit de compter ſur eux : dans une alarme mal à propos répandue, en moins de vingt-quatre heures, on en vit arriver mille à douze cents, qui alloient être ſuivis de tous les autres, ſi l'on n'avoit donné contre-ordre.

J'aurois induit dans une grande erreur ſi l'on s'imaginoit, d'après ce que je viens de dire, que ces Colons ſont tous autant de Céſars; ils s'en faut de beaucoup, & cela ne s'accorderoit guères avec les détails dont j'ai rendu compte plus haut, en parlant de leur guerre actuelle avec les Caffres, & de leurs poſſeſſions de toutes parts, abandonnées & déſertes. Nés la plupart dans les rochers, une éducation groſſière & ſauvage en a fait des Coloſſes pour la force; habitués dès leur tendre jeuneſſe à épier & à ſurprendre les animaux monſtrueux de l'Afrique, ils ne ſont abſolument bons que pour un premier coup de main, ou pour réuſſir dans une embuſcade; ils ne tiendroient point à découvert en raſe campagne, & ne reviendroient certainement pas à la charge; ils ne connoiſſent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique ſentiment de ſa force ou de ſon adreſſe, &, ſi l'on ſe rappelle mon aventure avec eux dans la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellemement. Il n'en eſt pas ainſi de la plupart des femmes. Courageuſes avec réflexion, leur ſang-froid ne connoît point d'obſtacles ni de périls; non moins habiles à manier un Cheval & à faire le coup de fuſil que leurs maris, elles ſont autant infatigables qu'eux, & ne reculeront pas à la vue du danger : ce ſont de vraies Amazones.

J'ai connu une veuve qui gouvernoit elle-même ſon habitation; lorſque les bêtes féroces venoient alarmer ſes troupeaux, elle

montoit à Cheval, les pourſuivoit à outrance & ne quittoit jamais priſe qu'elle ne les eût ou tuées ou obligées d'abandonner ſon canton.

Dans un de mes Voyages, deux ans plus tard, aux pays des grands Namaquois, j'ai vu ſur une habitation très-iſolée, une fille de vingt-un ans qui accompagnoit toujours ſon père à Cheval, lorſqu'il ſe mettoit en campagne à la tête de ſes gens, pour repouſſer les Boſſiſmans qui venoient les inquiéter; elle bravoit leurs flèches empoiſonnées, les pourſuivoit avec acharnement, les gagnoit à la courſe, & les fuſilloit ſans pitié.

Les Annales du Cap font mention d'un grand nombre de femmes qui ſe ſont diſtinguées par des actions d'intrépidité, faites pour honorer le plus déterminé des hommes.

On s'y entretenoit encore lors de mon arrivée, de la tragique aventure d'une veuve qui vivoit ſur une habitation très-reculée, avec ſes deux fils, dont l'aîné avoit dix-neuf ans. Dans une nuit obſcure, elle & toute ſa maiſon fut réveillée par les piétinemens & les beuglemens ſourds de ſes bêtes à cornes, qui étoient enfermées non loin de là dans un parc. On vole aux armes, on court au bruit: c'étoit un Lion; il avoit franchi l'entourage, & faiſoit parmi les Bœufs, un affreux dégât; il ne falloit pour arrêter ſa fureur, qu'entrer dans le parc, inveſtir le féroce animal, & le tuer. Aucun des eſclaves & des Hottentots de cette femme n'avoit aſſez de courage; ſes deux fils même n'oſèrent s'y préſenter. Cette veuve intrépide, entre ſeule, armée de ſon fuſil, & pénétrant au milieu du déſordre, juſques ſur le Lion que l'obſcurité de la nuit lui laiſſoit à peine entrevoir; elle lui lâche ſon coup; malheureuſement l'animal n'étant que bleſſé, s'élance ſur elle avec fureur & la terraſſe. Aux cris de cette pauvre mère, ſes deux enfans accourent; ils trouvent le terrible Lion attaché ſur ſa proie; furieux, déſeſpérés, ils fondent ſur lui, & l'égorgent trop tard ſur le corps enſanglanté de leur mère. Outre les bleſſures profondes qu'elle avoit reçues à la gorge & en différentes parties du corps, le Lion lui avoit coupé une main au-deſſus du poignet, & l'avoit dévorée; tous les ſecours furent inutiles, & cette nuit

même elle expira au milieu des douleurs, & des vains regrets de ſes enfans, & de ſes eſclaves aſſemblés.

On a vu que Hans m'avoit donné ſur la Caffrerie tous les éclairciſſemens que je lui avoit demandés; il m'avoit appris que le terrein ſur lequel je me trouvois actuellement, étoit de la domination d'un puiſſant Seigneur qui faiſoit ſa réſidence à trente lieues de nous plus du côté du Nord, & qu'il ſe nommoit le Roi FAROO; il me conſeilloit de pénétrer juſqu'à lui, m'aſſurant que je n'avois rien à craindre, aucun riſque à courir; il me diſoit au contraire que ces pauvres peuples me verroient avec plaiſir, dans l'eſpérance que de retour au Cap, le récit de ce que j'aurois vu touchant leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre effaceroient les mauvaiſes impreſſions que donnoient d'eux par-tout les Colons qui ne pouvoient les ſouffrir; qu'on leur laiſſeroit peut-être à la fin leur tranquillité, le ſeul bien qu'ils demandaſſent aux Blancs.

Au premier coup-d'œil, ce raiſonnement étoit ſpécieux, ſéduiſant; je ſentois vivement tous les avantages que je pouvois tirer de l'exécution d'un ſemblable projet. J'étois entraîné..... Mais d'un autre côté ſi par trop d'imprudence ou de confiance, j'allois perdre en un moment tout le fruit de mon Voyage; s'il arrivoit que je fuſſe maſſacré, cette démarche pouvoit paſſer pour le comble de la déraiſon & de l'extravagance; je connoiſſois l'humeur vive & remuante des bâtards des Blancs & des Hottentots; je voyois pour la première fois celui-ci, de quoi pouvoit-il être capable? Je l'ignorois; l'appât d'un verre d'eau de vie venoit d'en faire un traître, il étoit ami des Caffres, il avoit paſſé une partie de ſes jours avec eux, il ſortoit alors d'une retraite ſuſpecte à mes regards & n'étoit là peut-être que pour obſerver les mouvemens des Colons, & les trahir eux-mêmes. N'étoit-il pas poſſible qu'il eût auſſi l'intention de me ſacrifier, afin de partager mes dépouilles avec les Caffres, & de ſe faire auprès d'eux un mérite de m'avoir fait tomber dans le piége?

Après avoir peſé long-temps ſur ces réflexions, agité par mille idées contraires, & hors d'état de prendre un parti pour moi-même, je m'arrêtai tout d'un coup à un plan plus facile & plus ſage.

ſage. Je me ménageois par ce moyen un peu de temps, pour me livrer à de nouvelles réflexions, & m'éclaircir davantage ſans compromettre & ma fortune & ma perſonne; j'imaginai de faire une députation au Roi Faroo, & ſur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commiſſion ſans balancer; quoique cette conduite me parut d'un aſſez bon augure, j'étois bien réſolu cependant de prendre mes ſûretés; ce jeune Métis me promit d'engager deux ou trois de ſes amis à faire le voyage avec lui; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots, Adams & Slanger; ils devoient rendre compte à ce Roi de tout ce que j'avois fait depuis onze mois que j'avois quitté le Cap; afin qu'il fût en état de juger que la curioſité ſeule, me conduiſoit dans ſes Etats, je chargeai mes Meſſagers de lui dire que, né dans un autre monde, Etranger ſur-tout dans les lieux où je me trouvois actuellement, je n'étois, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des Colons qui lui faiſoient la guerre; que je ne vivois pas même avec eux; que je déſapprouvois hautement leur conduite, qu'en un mot, il pouvoit être aſſuré qu'auſſi long-temps que je reſterois dans ſon Pays, il n'auroit nul ſujet de s'inquiéter de mes mouvemens & de mes démarches, puiſqu'ils ne tendoient qu'à un but unique & bien innocent; celui de me procurer les objets relatifs à mes goûts, ainſi qu'à mes études, & que loin d'apporter le ravage & la crainte dans ſes poſſeſſions, j'y faiſirois au contraire toutes les occaſions d'être utile à ſes ſujets, à lui-même, comme je l'avois été à pluſieurs Hordes de Hottentots, qui ne ſuſpectoient ni ma foi, ni mes ſervices; j'ajoutai que le Gouvernement du Cap, à qui je rendrois un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé ſous mes yeux, s'empreſſeroit de rétablir le calme dans ſon Pays & la bonne harmonie entre lui & les Colons.

Après avoir ainſi endoctriné mes députés, ſur-tout ceux de mon camp, à qui je recommandois le plus grand ſecret ſur quelques autres particularités, dont je les fis ſeuls dépoſitaires, telles, par exemple, que la condition expreſſe d'amener avec eux quelques Caffres, afin de juger du degré de confiance qu'ils auroient en moi, & de voir juſqu'à quel point je pourrois leur accorder la

mienne, je leur remis quelques préſens pour le Prince & les congédiai; ils me promirent de ſe rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devois les attendre; chacun d'eux fit ſes proviſions: ils partirent.

Je me mis moi-même en route dans la matinée; après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier; la chaleur étoit exceſſive; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendoit le chemin fort pénible pour les Bœufs; nous côtoyions toujours les bords de la rivière; à trois cents pas de ſon cours, la fatigue nous força de nous arrêter; il n'étoit encore que quatre heures du ſoir. Tandis qu'on faiſoit les préparatifs ordinaires pour ſe procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'aperçus les reſtes d'un Kraal de Caffres, & je fus curieux de l'aller viſiter; j'y vis quelques cabanes aſſez bien conſervées, les autres étoient entièrement détruites; mais un ſpectacle plus triſte, frappoit mes regards; je reconnus des oſſemens humains; leur vétuſté me fit croire qu'ils provenoient des malheureux dont les Colons avoient fait leurs premières victimes, & que cette expédition datoit des commencemens de cette injuſte guerre.

La nuit du 10 s'écoula tranquillement; à la vérité quelques Hiennes rôdèrent autour de nous; mais habitués à leurs manéges, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le matin, mes Hottentots qui revenoient de faire la proviſion d'eau, m'avertirent qu'ils avoient vu des empreintes toutes fraîches de Coudoux & d'Hippopotames; nos proviſions touchoient à leur fin; le temps étoit favorable. Je réſolus de donner cette journée à la chaſſe.

Mes gens ſe répandirent ſur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir le lieu précis où ſe tenoient les Hippopotames; moi, je pris d'un autre côté, dans l'eſpérance de trouver des Coudoux ou d'autre gibier; je ne vis que des Gazelles de parade, & des troupes d'Autruches; j'étois à pied; il n'y avoit nul moyen de les approcher; je commençois à craindre que toute la journée ne ſe paſſât en contemplations & en courſes; j'avois arpenté & battu bien du Pays, lorſque tout-à-coup dans une plaine dont

l'herbe étoit haute & qui portoit quelques arbriſſeaux, j'aperçus un grouppe de ſept Coudoux ; ils ne me virent point heureuſement ; j'approchai avec précaution ſuivi d'un homme que j'avois mené avec moi ; lorſque nous fûmes à deux cents pas, je lui dis de tirer le premier ; plus ſûr d'atteindre ces animaux à la courſe, je voulois réſerver mon coup pour ce moment plus douteux ; il tira & les mit tous en fuite, comme je m'y étois attendu ; par un bonheur étrange, ils vinrent paſſer à trente pas de moi ; je jetai bas le ſeul mâle qui fût dans la troupe ; mon Hottentot eut beau me ſoutenir que c'étoit le même qu'il avoit viſé, nous ne lui trouvâmes qu'une ſeule bleſſure, & qu'une ſeule balle. Nous le couvrîmes de quelques branchages. Après avoir attaché mon mouchoir au bout d'une perche, & fiché en terre cet épouventail pour écarter les bêtes féroces, nous nous mîmes à la pourſuite des autres Coudoux, parce que le mâle étant tué, j'étois certain que les femelles n'iroient pas loin ; nous aperçûmes des traces de ſang qui dénotoient que l'une d'elles avoit été touchée ; à quatre cents pas en effet, nous la trouvâmes qui rendoit les derniers ſoupirs ; mon Hottentot à qui j'avois reproché ſa maladreſſe, paroiſſoit flatté de la rencontre ; mais il avoit tiré le mâle, & c'eſt par haſard qu'il avoit touché cette femelle. Nous la dépouillâmes ; elle fut vidée ; par ce moyen nous pouvions à nous deux, n'étant pas fort éloignés du mâle, la tranſporter juſques-là. Nous étions vraiment haraſſés de fatigue, & l'appétit commençoit à ſe faire ſentir. Nous allumâmes quelques branchages, & fîmes cuire le foie ſur des charbons. Je ne ſais ſi ce fut l'effet de la faim ou de la délicateſſe du mets ; je me rappelle que ſans autre aſſaiſſonnement, ſans pain (il y avoit long-temps que je n'en mangeois plus), je ne pouvois m'en raſſaſier, & que c'eſt là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie ; nous attachâmes enſuite les quatre pieds de l'animal, & avec une perche nous le portâmes ſur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon Hottentot ſe détacha, pour me ramener deux chevaux & quelques-uns de ſes camarades ; notre chaſſe fut enlevée & conduite au Camp. Dans un inſtant on remplit les

marmites ; on fit cuire des grillades ſur des charbons ardens ; en moins de deux heures les trois-quarts de notre viande diſparut.

Le Hottentot eſt gourmand tant qu'il a des proviſions en abondance ; mais auſſi dans la diſette il ſe contente de peu ; je le compare ſous ce rapport à l'Hienne, ou même à tous les animaux carnaſſiers, qui dévorent toute leur proie dans un inſtant, ſans ſonger à l'avenir, & qui reſtent en effet pluſieurs jours ſans trouver de nourriture, & ſe contentent de terre glaiſe, pour appaiſer leur faim. Le Hottentot eſt capable de manger, dans un ſeul jour, dix à douze livres de viande ; & dans une autre circonſtance défavorable, quelques ſauterelles, un rayon de miel, ſouvent auſſi un morceau de cuir de ſes ſandales, ſuffiſent à ſes beſoins preſſans ; je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens, qu'il étoit ſage de réſerver quelques alimens pour le lendemain ; non-ſeulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils diſtribuent le ſuperflu aux ſurvenans ; la ſuite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon. « ON CHASSERA, diſent-ils..... OU L'ON DORMIRA ». Dormir eſt pour eux une reſſource, qui les ſert au beſoin ; je n'ai jamais paſſé dans des contrées âpres & ſtériles où le gibier eſt rare, que je n'aye trouvé des Hordes entières de Sauvages endormis dans leurs Kraals ; indice trop certain de leur poſition miſérable ; mais ce qui ſurprendra beaucoup, & que je n'avance que ſur des obſervations vingt fois répétées, c'eſt qu'ils commandent au ſommeil, & trompent à leur gré le plus puiſſant beſoin de la nature. Il eſt pourtant des momens de veille au-deſſus de leurs forces & de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange, & qui, pour n'inſpirer nulle croyance, ne ceſſera pas d'être un fait inconteſtable & ſans réplique ; je les ai vus ſe ſerrer l'eſtomac avec une courroie ; ils diminuent ainſi leur faim, la ſupportent plus long-temps, & l'aſſouviſſent avec bien peu de choſes. Ce plaiſant moyen des ligatures eſt encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie ſouffrante, & penſent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à fuir. J'ai été plus d'une fois préſent

à de pareilles opérations ; après qu'elles étoient achevées au déſir du malade, je le voyois ſe calmer, répondre plus facilement à mes queſtions affectueuſes & m'aſſurer qu'il éprouvoit du ſoulagement ; quelque bizarre que paroiſſe cette coutume, elle ne ſeroit pas auſſi généralement adoptée par ces peuples, ſi elle ne répondoit point à la haute idée qu'ils en ont.

Ceux de mes Hottentots que j'avois envoyés à la découverte de l'Hippopotame, furent bientôt de retour & m'apprirent qu'en côtoyant la rivière, ils en avoient reconnu un dans un endroit tellement couvert de roſeaux, qu'ils ne leur avoit pas été poſſible d'arriver juſqu'à l'eau pour l'examiner de plus près ; mais que chaque fois qu'il s'étoit élevé pour reſpirer, ils l'avoient diſtinctement entendu ; qu'en vain ils avoient tiré pluſieurs coups de fuſil pour l'effaroucher & l'obliger à changer de place ; qu'il étoit probable que le lendemain il choiſiroit un autre endroit plus favorable à nos deſſeins ; ils avoient auſſi rencontré une vingtaine de Buffles & n'en avoient pas tué un ſeul.

Le jour ſuivant, 11 du mois, nous fûmes viſités, pendant la nuit, par des Lions, des Hiennes & des Jakals ; ils nous tinrent ſur le qui vive, juſqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades & de nos viandes fraîches les avoient ſans doute attirés ; nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos Chevaux, entr'autres celui que j'avois acheté de M. Mulder, au canton d'Auteniquois. Aux cris des bêtes féroces, la frayeur s'étoit emparée de ce jeune animal, à tel point que nous fûmes obligés de lui mettre des entraves aux quatre jambes & double longe à la tête, pour l'empêcher de ſe détruire lui-même ; le jour ramena la tranquillité. Nous continuâmes la diſſection de nos Coudoux ; après quoi l'on plia bagage.

J'avois envoyé la veille, un Hottentot reconnoître Koks-Kraal ; c'étoit le rendez-vous où j'étois convenu d'attendre mes députés ; il n'y avoit que trois jours qu'ils étoient partis ; je ne devois pas eſpérer de les revoir de ſi tôt ; cette nouvelle retraite pouvoit donc m'offrir un nouveau plan de vie, & c'eſt là que j'allois fonder pour quelque temps mon petit Empire, ſi des nouvelles

fâcheuſes ou quelque malheur ne forçoient pas mes députés à ſe replier ſur moi ; cependant, je n'avois pas de temps à perdre, & les précautions, toujours plus indiſpenſables dont toutes les circonſtances me faiſoient une loi très-ſévère, m'engageoient aſſez à me hâter. Sur le rapport de mon Commiſſionnaire, je jugeai que nous camperions commodément dans Koks-Kraal, & le premier aſpect de ce beau lieu ne trompa point mon attente. Je m'y rendis en trois heures. Nous trouvâmes une enceinte d'environ cinquante pieds en quarré formée par une haie ſèche de branches d'arbres & d'épines; elle étoit un peu dégradée dans quelques endroits; mais ſa reſtauration fut à peine l'ouvrage d'un jour. C'étoit, pour abriter nos beſtiaux, une découverte d'autant plus heureuſe que cette enceinte dominoit preſque tous les environs; d'un côté l'on découvroit la rivière dont nous n'étions éloignés que de trois ou quatre cents pas. Les bêtes féroces n'étoient pas l'objet de mes plus grandes inquiétudes; je ſongeois davantage à me garantir des Caffres répandus dans le Pays. Ne ſachant point les démarches pacifiques que je tentois auprès d'un de leurs Rois, & les Caffres n'ayant aucune connoiſſance de ma façon de penſer ſur leur compte, ils pouvoient venir à toute heure m'inſulter & m'attaquer dans mon camp, &, ce que je redoutois le plus, c'étoit celui même entre les mains de qui j'avois remis les conditions de mon ambaſſade. Inſtruit par ſes propres yeux du nombre des gens qui reſtoient avec moi, de mes forces comme de ma foibleſſe, inſtruit, par mes propres aveux, de mes réſolutions & de la place aſſignée pour nous rejoindre, il étoit en ſon pouvoir ou de corrompre ceux de mes gens qui l'accompagnoient ou de les trahir & de les aſſaſſiner en chemin; qui l'empêchoit alors de cacher ſa marche & de venir, à la tête d'un parti nombreux, fondre inopinément ſur moi &, par un de ces coups de main trop uſités dans la guerre, m'effacer tout-à-coup de la liſte des vivans? Je ne cacherai point à mes Lecteurs, qu'avec le projet bien formé de vendre chèrement ma vie, mes terreurs augmentoient en proportions des ſoins que je prenois chaque jour pour ma défenſe; mais à meſure que le moment du départ de ces Envoyés s'éloignoit,

ma tête ſe tranquilliſoit un peu ; une longue abſence diminuoit le péril, & je finis par me familiariſer avec ces triſtes idées.

J'avois ordonné de dreſſer ma grande tente, en dehors, à l'une des extrémités du parc ; je la fis entourer de cabanes poſtiches, pour donner le change à l'ennemi, comme on l'avoit eſſayé au Klyn-Vis-Rivier. A l'extrémité de ce parc, oppoſée à ma tente & dans un de ſes angles, nous pratiquâmes une ſéparation pour mes Chevaux, une autre pour mes Moutons & Chèvres ; près de là je plaçai ma petite tente, & je me propoſois d'y coucher ; nous exhauſſâmes tellement tout l'entourage du parc avec des arbres épineux, qu'il étoit impoſſible qu'aucun animal féroce pût le franchir ; par ce moyen mes troupeaux ſe trouvoient en ſûreté dans ce quarré d'environ quarante pas ſuffiſamment libre & commode. Cette eſpèce de fort pouvoit même au beſoin, me ſervir de retraite pour moi & les miens, & de là nous euſſions bravé deux mille Caffres.

Ces arrangemens ſatisfirent tous mes compagnons, encore plus inquiets que leur chef, & je les vis peu à peu reprendre leur gaîté naturelle ; nous ne négligions pas pour cela les acceſſoires d'uſage ; aux approches de la nuit, à cinquante pas de chacune des faces du parc, nous faiſions de grands feux, pour écarter les Lions & les Hiennes ; nous en allumions d'autres encore auprès de nous, afin d'augmenter mes ſûretés ; toutes ces diſpoſitions réuſſirent à merveille ; je repris mes occupations ordinaires & ne reſpirai plus que pour la chaſſe. Dès le premier après-dîné, j'avois vu des volées de Perroquets traverſer les airs, pour aller s'abattre & boire à la rivière ; je les obſervai & parvins à en tuer un. C'étoit une eſpèce nouvelle & qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle du Perroquet cendré de Guinée ; ſa couleur générale eſt le vert de pluſieurs nuances ; mais ſur chaque jambe & ſur le poignet de l'aile, il porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes deſcriptions d'Oiſeaux.

Nous étions auſſi viſités en plein jour par des troupes conſidérables de *Bavians*, Singes de la même eſpèce que mon ami Keès ; ces animaux étonnés de voir tant de monde, l'étoient encore plus

de reconnoître un des leurs paiſible au milieu de nous, & qui leur répondoit en bon langage. Un jour ils deſcendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp; en moins d'une demi-heure, plus d'une centaine nous entourèrent avec curioſité; ils répétoient ſans ceſſe, *Gou-a-cou*, *Gou-a-cou*. La voix de Keès les enhardiſſoit. Il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres; mais ils étoient tous de la même eſpèce; ils ſe perdoient en démonſtrations & gambades qu'on eſſayeroit en vain de décrire. On ſe tromperoit s'ils étoient jugés d'après ces Singes abâtardis qui languiſſent en Europe dans l'eſclavage, la crainte & l'ennui, ou périſſent étouffés par les careſſes de nos femmes, ou même empoiſonnés par leurs bonbons. Le Ciel épais de nos climats flétrit leur gaîté naturelle & les conſume; ce n'eſt plus qu'avec des coups de bâton qu'on les fait rire.

Mais une ſingularité que j'ai eu déjà l'occaſion de remarquer, fixoit mon attention. Tout en reconnoiſſant ſes ſemblables & leur répondant, Keès, que je tenois par la main, ne voulut jamais les approcher; je le traînois vers eux, & ces animaux, qui paroiſſoient ſimplement ſe tenir ſur leur garde ſans témoigner d'autre crainte, me voyoient arriver avec autant de tranquillité que Keès montroit d'agitation dans ſa réſiſtance. Tout d'un coup il m'échappe & court ſe cacher dans ma tente; la crainte peut-être qu'ils ne l'entraînaſſent avec eux, étoit la cauſe de ſon effroi. Il m'étoit très attaché; j'aime à lui faire honneur de ce ſentiment; les autres Singes continuoient leurs agaceries, & ſembloient s'efforcer de gambades & de cris pour m'amuſer; raſſaſié de leur tintamarre & las de ce ſpectacle je voulus m'en procurer un autre; un coup de fuſil eut bientôt mis tous mes chiens à leurs trouſſes; ce fut un coup-d'œil amuſant de voir leur ſoupleſſe & leur légèreté dans la courſe; ils ſe diſpersèrent; &, ſautant de rocher en rocher, ils diſparurent plus prompts que l'éclair.

Le 13 du mois, je fus réveillé de grand matin par le chant d'un oiſeau qui m'étoit inconnu. Ses tons ſoutenus & fortement prononcés, ne reſſembloient en rien à tout ce que j'avois juſqu'alors entendu. Ils me paroiſſoient réellement extraordinaires; je me levai

levai ſur le champ, & j'arrivai fort près de lui ſans qu'il m'eût aperçu; mais, comme à peine il faiſoit jour, je le vis mal au milieu des branches touffues de l'arbre ſur lequel il étoit perché, & j'eus le malheur de le laiſſer partir. Mais, à ſon vol, je crus reconnoître le Crapaud-volant. Je ne m'étois pas trompé; quelques-jours plus tard, j'eus occaſion d'en tirer pluſieurs autres.

Cet oiſeau eſt très-différent du Crapaud-volant que nous connoiſſons en Europe, & qui n'a qu'un cri plaintif aſſez ſemblable à celui du Crapaud terreſtre; ce qui probablement lui en a fait donner le nom; mais celui d'Afrique a un chant très-articulé qu'il n'eſt pas poſſible d'imiter; il le ſoutient pendant des heures entières après le coucher du ſoleil, quelquefois pendant toute la nuit, & cette différence, jointe à celle de ſa robe, en fait une eſpèce nouvelle.

Je tuai encore pluſieurs jolis oiſeaux, entr'autres un Barbu d'une très-petite eſpèce inconnue, un Coucou que j'ai nommé le *Criard*, parce qu'en effet ſon cri perçant ſe fait entendre à une grande diſtance; ce cri ou, pour m'exprimer plus correctement, ce chant ne reſſemble point à celui de notre Coucou d'Europe, & ſon plumage eſt auſſi très-différent; je trouvai encore dans ce Canton beaucoup de ces Coucous dorés décrits par Buffon, ſous le nom de *Coucou Vert-doré* du Cap. Cet oiſeau eſt ſans contredit le plus beau de ſon genre; le blanc, le vert & l'or enrichiſſent ſon plumage; perché ſur l'extrémité des grands arbres, il chante continuellement & dans une modulation variée, ces ſyllabes DI DI DIDRIC auſſi diſtinctement que je l'écris; c'eſt pour cette raiſon que je l'avois nommé le DIDRIC.

Comme je m'amuſois ainſi à pourſuivre quelques petits oiſeaux, j'aperçus une volée de Vautours & de Corbeaux, qui faiſoient grand bruit en tournoyant dans l'air; arrivé preſqu'au-deſſous d'eux, je vis les reſtes d'un Buffle que des Lions avoient dévoré il n'y avoit peut-être pas vingt-quatre heures. Au premier aſpect du champ de bataille, j'augurai que le combat avoit été terrible; tous les environs étoient battus & labourés; je pouvois compter combien de fois le Buffle avoit été terraſſé; je trouvois çà & là

éparſes des touffes de la crinière des Lions qu'il avoit ſans doute arrachées ſoit avec ſes pieds, ſoit avec ſes cornes.

Je n'étois pas éloigné de la rivière, je vis près de là des pas fraîchement imprimés de deux Hippopotames ; je ſuivis la trace & reconnus aiſément par quel endroit ils avoient regagné l'eau ; je prêtois l'oreille inutilement & n'entendis rien ; je ne pouvois gagner les bords de la rivière, tant ils étoient obſtrués & garnis de roſeaux & d'arbriſſeaux ; ces Hippopotames avoient toute facilité pour ſe tenir cachés & s'exempter de faire le plongeon ; j'aurois perdu trop de temps à les attendre ; l'heure du dîner approchoit ; j'étois à jeun & fatigué ; mon Crapaud-volant & les autres oiſeaux m'avoient mené fort loin ; dans le moment ou pour rejoindre mon camp par le plus court chemin, je m'orientois & conſultois le Soleil, un coup de fuſil tiré preſqu'à mon oreille me fit treſſaillir, & me cauſa d'autant plus d'épouvante que je m'y attendois moins ; ce coup ne pouvoit venir que de quelqu'un de mes gens ; je courus vers le côté d'où je l'avois entendu partir, & je trouvai le plus mauvais de mes chaſſeurs en train de brûler ma poudre. Depuis la pointe du jour il guettoit, me dit-il, un Hippopotame, & venoit de le tirer ; il ne doutoit point que l'animal ne fût tué. Un coup heureux peut partir d'une main mal-adroite ; quoiqu'il fallût plus d'un gros quart-d'heure pour voir l'animal remonter ſur l'eau, je réſolus de l'attendre moi-même & j'envoyai mon Hottentot chercher du monde, en lui donnant commiſſion de m'apporter quelque nourriture. Après une heure & demie d'impatience, mes gens arrivèrent ; mais l'Hippopotame n'avoit point encore reparu ; le chaſſeur m'aſſuroit cependant qu'après avoir tiré ſon coup, il l'avoit vu s'enfoncer dans l'eau, & qu'en même temps il avoit remarqué beaucoup d'ébullitions & pluſieurs taches de ſang à la ſurface ; il ajoutoit que le courant étant très-fort, l'animal avoit peut-être dérivé entre deux eaux, ce que je trouvai plus croyable ; il partit donc dans l'eſpérance de le rencontrer plus bas ; moi, je regagnai le camp pour y diſſéquer les oiſeaux que j'avois tués.

Vers les trois heures après midi, nous fûmes aſſaillis par un

orage terrible, & le tonnère tomba pluſieurs fois ſur la forêt qui bordoit la montagne; un de mes gens revint avec une Gazelle qu'il avoit tuée, & celui qui avoit tiré l'Hippopotame arriva fort tard ſans avoir rien vu; on ſe moqua beaucoup de lui; il fut l'objet des ſarcaſmes de mes beaux-eſprits; chacun diſoit ſon mot: on vouloit lui perſuader que c'étoit ſur un Légouane qu'il avoit lâché ſon coup de fuſil (*). Les plaiſanteries faiſant inſenſiblement place aux injures, je vis l'inſtant où les épigrammes alloient ſe terminer par un noble combat aux coups de poings; je mis fin, par un mot, à leur verve bilieuſe, & contraignis les orateurs au ſilence.

Le 14, la pluie tomba toute la nuit avec une telle abondance qu'elle éteignit nos feux ſans qu'il fût poſſible de les rallûmer. Nos Chiens faiſoient un vacarme affreux qui nous tint tous éveillés; cependant nous ne vîmes aucun animal féroce; j'ai obſervé, que dans ces nuits pluvieuſes, le Lion, le Tigre & l'Hienne ne ſe font jamais entendre; c'eſt alors que le danger redouble; car, comme ces animaux ne ceſſent pas pour cela de rôder, ils tombent ſur leur proie ſans s'être annoncés & ſans qu'on ait le temps de les prévenir; ce qui ajoute encore à l'effroi que devroit cauſer cette circonſtance fâcheuſe, c'eſt que l'humidité ôtant le nez aux chiens, leur ſecours eſt preſque nul; mes gens n'étoient que trop inſtruits de ce danger: lorſque la pluie éteignoit nos feux pendant la nuit, ils avoient beaucoup de peine à prendre ſur eux de les rallumer, tant ils craignoient les ſurpriſes.

Il faut convenir que les nuits orageuſes des déſerts d'Afrique ſont l'image de la déſolalation, & qu'on ſe ſent involontairement frappé de terreur. Quand ces déluges vous ſurprennent, ils ont bientôt traverſé, inondé une tente & des nattes; une ſuite continuelle d'éclairs fait éprouver vingt fois dans une minute le paſſage ſubit & précipité d'un jour effrayant à l'obſcurité la plus profonde; les coups aſſourdiſſans du tonnerre qui éclatent de toutes parts

(*) Le Legouane eſt une eſpèce de gros Lézard aſſez commun dans les rivières d'Afrique.

avec un fracas horrible, s'entrechoquent, ſe multiplient renvoyés de montagnes en montagnes, le hurlement des animaux domeſtiques, quelques intervalles d'un ſilence affreux, tout concourt à rendre ces momens plus lugubres. Le danger des attaques de la part des bêtes féroces ajoute encore à la terreur commune: il n'y a que le jour pour diminuer l'effroi, & rendre le calme à la Nature.

Il ſurvint, mais triſte encore & chargé de nuages; la pluie redoubloit par intervalles. N'étant point diſpoſé à ſortir, je m'occupai à faire la revue des oiſeaux de ma Collection nouvellement préparés; j'en avois ſuffiſamment pour en remplir une caiſſe; je la fis avec beaucoup de ſoin, & la calfeutrai ſelon ma coutume, pour empêcher les inſectes d'y pénétrer; la récapitulation générale, tant de ceux que je poſſédois actuellement que des envois précédens que j'avois faits du Pays d'Auteniquoi, paſſoit déjà ſept cents pièces.

Vers les quatre heures du ſoir le ciel s'épura & vint ranimer fort à propos nos courages abattus. Nous reprîmes nos exercices accoutumés. Je m'amuſai à faire tirer au blanc; c'étoit un grand plaiſir pour mes Hottentots; j'avois ſoin de le leur procurer de temps en temps; il les tenoit en haleine, & j'avois remarqué qu'à dater des commencemens du Voyage, leur aſſurance avoit augmenté en proportion de leur adreſſe; ils recevoient de moi, comme une faveur, ce que je ne leur accordois que dans la vue politique d'une plus grande ſécurité pour ma caravane. Le prix étoit ordinairement une ration de tabac; une bouteille acrochée à un rocher ſervoit de but; la condition étoit de la caſſer à deux cent-cinquante pas. Ce fut un nommé Pit qui ce jour là, au cinquante-quatrième coup, remporta le prix; il le partagea généreuſement à tous ceux qui avoient concouru avec lui. Les balles n'étoient point perdues pour cela; on les retrouvoit toujours preſque toutes au pied de la roche; il n'en coûtoit que la façon de la refonte.

Le coucher du ſoleil nous promit du beau temps pour le lendemain, & je formai le deſſein de faire ſérieuſement la chaſſe

aux Hippopotames. J'envoyai pluſieurs hommes à la découverte le long de la rivière; nous nettoyâmes toutes nos armes à feu; nous fondîmes des balles de gros calibre, dans leſquelles je mettois, ſuivant l'uſage d'Afrique, un huitième d'étain; les balles, par ce moyen, ſont d'une plus grande réſiſtance; elles pénètrent mieux parce qu'elles ne s'aplatiſſent point ſur les os; elles ſeroient d'un effet encore plus certain s'il étoit poſſible de n'en employer que d'étain pur; mais devenues plus légères, elles ne porteroient pas ſi loin, & ne toucheroient jamais ſi juſte. Après que les feux pour la nuit furent allumés, ce qui ne ſe fit pas facilement parce que la terre étoit humide & le bois fort mouillé, je régalai mes gens avec du thé; je ſuis perſuadé que ſur une once ils firent paſſer au moins cinquante pintes d'eau bouillante.

Cette ſoirée fut une des plus amuſantes que j'euſſe encore paſſées. Toujours mêmes quolibets, mêmes contes plaiſans de la part de ces bonnes gens, qui, tous aſſis en rond autour d'un grand feu, s'évertuoient pour amuſer leur maître; & jaloux de fixer ſon attention & de lui donner des preuves d'attachement & de cordialité, lui faiſoient aiſément oublier quel chef-d'œuvre on couronnoit ce jour là dans une telle Académie; certes, mon Lycée valoit bien ſon pareil. Il fut ſur-tout queſtion des proueſſes du lendemain à la chaſſe des Hippopotames; tout le monde eſpéroit ſe trouver de la fête; j'eus beaucoup de peine à arranger cette partie de façon que chacun fût content; je voulois que quelques chaſſeurs ſe diſtribuaſſent dans la campagne pour tirer des Gazelles, ſur leſquelles je faiſois plus de fond pour notre cuiſine que ſur les Hippopotames, attendu que la rivière avoit ſes bords ſi couverts de roſeaux & de grands arbres, qu'il me paroiſſoit toujours plus difficile de les découvrir & de les approcher. Cependant la nuit avançoit, & je ne voyois point arriver les chaſſeurs que j'avois envoyés à la découverte; je fis tirer trois coups de mon gros calibre; il ſe paſſa preſque une demi-heure ſans qu'on nous répondît; à la fin nous diſtinguâmes, à quatre ou cinq minutes d'intervalles, trois coups qui nous firent juger qu'ils étoient peut-être adreſſés à des Hippopotames; un quart-d'heure après, nous entendimes

encore trois autres coups; mais le ſon ne nous parut pas venir de ſi loin que les premiers; enfin, d'intervalles en intervalles, toujours mêmes décharges, & toujours plus rapprochées de nous; ce qui nous perſuada que ces malheureux fuyoient la pourſuite de quelques bêtes féroces. J'allois voler à leur rencontre; ils parurent, effarés & tremblans. Ils n'avoient cependant rien aperçu; mais à l'inquiétude des deux Chiens qu'ils avoient emmenés avec eux, il étoit trop clair que des Lions marchandoient leur vie, & qu'ils avoient eu tout à craindre dans leur chaſſe. Les Chiens, comme on va le voir, ne les avoient point trompés; j'appris d'eux encore qu'ils avoient ouï le grognement de quelques Hippopotames au-deſſus de l'endroit où ils s'étoient embuſqués; ce rapport fortifia mes eſpérances; mais nous avions grand beſoin de repos; je rentrai dans ma tente; je n'étois pas encore endormi à onze heures & demie; tout à coup le rugiſſement d'un Lion, qui n'étoit qu'à cinquante pas de nous, frappe mon oreille; il ſe faiſoit entendre d'un autre Lion, qui paroiſſoit d'abord lui répondre de fort loin; mais dans un quart-d'heure celui-ci le vint joindre, & tous deux ſe mirent à rôder près du camp; nous fîmes une patrouille ſi hardie & ſi prompte, & nous tirâmes à la fois tant de coups de fuſil, que nos décharges les intimidèrent & les forcèrent à gagner tout-à-fait le large. Nous ne doutâmes plus que ce ne fuſſent les mêmes qui avoient ſuivi nos chaſſeurs. Pour cette fois, ils devoient leur ſalut aux Chiens qu'ils avoient emmenés. Avertis par eux du danger qui les menaçoit, les coups de détreſſe qui s'adreſſoient à nous avoient ſuffi pour tenir l'ennemi en reſpect.

On ne ſauroit exprimer à quel point les Chiens les plus hardis tremblent à l'approche du Lion.

Rien n'eſt ſi facile pendant la nuit que de deviner à leur contenance quelle eſt l'eſpèce d'animal féroce qui ſe trouve dans le voiſinage. Si c'eſt un Lion, le Chien, ſans bouger de la place, commence à hurler triſtement. Il éprouve un mal-aiſe & la plus étrange inquiétude; il s'approche de l'homme, le ſerre, le careſſe; il ſemble lui dire: « TU ME DÉFENDRAS ». Les autres animaux domeſtiques ne ſont pas moins agités; tous ſe lèvent; rien ne reſte

couché; les Bœufs pouſſent à demi-voix des mugiſſemens plaintifs; les Chevaux frappent la terre & ſe retournent en tous ſens; les Chèvres ont leurs ſignes pour exprimer leur frayeur; les Moutons, tête baiſſée, ſe raſſemblent & ſe preſſent les uns contre les autres; ils n'offrent plus qu'une maſſe & demeurent dans une immobilité totale. L'homme ſeul, fier & confiant, ſaiſit ſes armes, palpite d'impatience & ſoupire après ſa victime.

Dans ces occaſions, l'épouvante de Keès étoit la plus marquée; autant effrayé des coups de fuſil que nous tirions que de l'approche du Lion, le moindre mouvement le faiſoit treſſaillir; il ſe plaignoit comme un malade, & ſe traînoit à mes côtés, dans une langueur mortelle. Mon Coq me paroiſſoit ſeulement étonné de toute cette agitation convulſive de mon camp; un ſimple Epervier l'eût jeté dans la conſternation. Il craignoit plus l'odeur d'une Belette que tous les Lions réunis de l'Afrique: c'eſt ainſi que chaque être a ſon ennemi qui le défie, & celui-ci fléchit à ſon tour devant un plus fort. L'homme brave tout, ſi ce n'eſt ſon ſemblable.

On voit à la vérité des animaux d'une même eſpèce ſe livrer entr'eux des combats; mais l'amour, la ſeule paſſion qui les déſuniſſe, les y force momentanément, après quoi tout rentre dans l'ordre. On remarque chez les animaux domeſtiques des haines plus ſuivies & plus durables. Eſt-ce l'effet de l'éducation ou de l'exemple?

Je reviens aux différences par leſquelles le danger s'annonce; on croira ſans peine, qu'aucun autre n'a été à portée d'en mieux apprécier les détails; & tous les livres & les compilations & toute l'éloquence ſpéculative ne ſauroient prévaloir contre des obſervations-pratiques tant de fois répétées ſur le grand théâtre des déſerts d'Afrique.

Si c'eſt une Hienne qui parcourt le voiſinage, le Chien le plus hardi la pourſuit juſqu'à une certaine diſtance, & ne paroît pas la craindre infiniment; le Bœuf reſte couché ſans témoigner de frayeur, à moins que ce ne ſoit une jeune bête qui entende pour la première fois cet animal dangereux; il en eſt de même du Cheval qui, le pied paſſé dans ſon licou, reſte la nuit ſur le pré & ne le craint en aucune façon.

Si ce ſont des Jakals (eſpèces de Renards), les Chiens les pourſuivent avec vigueur, & le plus loin poſſible, à moins que, pour le ſalut de ceux-là, il ne ſe trouve dans les environs des Hiennes ou des Lions; car, dès qu'ils en ont connoiſſance, la peur les force à rebrouſſer chemin, & les ramène bientôt au gîte.

Les Hottentots prétendent que le Jakal eſt l'eſpion des autres bêtes féroces; qu'il vient agacer & défier les Chiens, pour s'en faire ſuivre, afin que le Lion ou l'Hienne ſaiſiſſant leur avantage, puiſſe plus facilement s'emparer de leur proie qu'ils partagent amiablement avec lui, en reconnoiſſance du ſervice qu'ils en ont reçu.

Ce que j'ai vu vient aſſez à l'appui de cette aſſertion, peut-être un peu exagérée; il eſt certain, quoi qu'il en ſoit, que du moment que les Jakals commencent leurs concerts, on ne tarde pas à entendre arriver les Hiennes; elles ne ſe montrent cependant à découvert que lorſqu'elles voient les Chiens bien engagés. Nous en gardions toujours deux à l'attache, pour aboyer en l'abſence des autres, afin d'empêcher que l'Hienne, qui craint le feu moins que le Lion, ne nous approchât de trop près.

Le lendemain, 15 du mois, à peine faiſoit-il jour, que nous étions tous ſur pied. Après le déjeûné, je fis partir trois Chaſſeurs pour le bois & pour la plaine, avec ordre de chercher des Buffles, des Gazelles de parade, des Gnous & des Coudoux; d'une autre part, je pris avec moi quatre des meilleurs tireurs & trois hommes pour porter ma groſſe carabine, les munitions & quelques pièces de viande ſéchée, dans le cas où nous ſerions obligés de paſſer toute la journée en campagne, & laiſſant le vieux Swanepoël avec le reſte de mon monde à la garde du camp, nous partîmes.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de ſon bord autant qu'il nous étoit poſſible, & dans le plus grand ſilence; nous marchâmes ainſi trois bonnes heures ſans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un Hippopotame qui devoit avoir paſſé là pendant la nuit; nous ſuivîmes cette trace l'eſpace d'une heure & demie; elle nous conduiſit à l'endroit où l'animal s'étoit jeté à l'eau: à l'inſtant nous nous diſtribuâmes le long du bord, à

quelques

quelques diſtances les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fuſil de celui de mes gens qui étoit le plus éloigné; nous courûmes à lui; il avoit vu & tiré l'animal; mais il l'avoit manqué. Heureuſement nous n'attendîmes pas long-temps ſans le voir reparoître & l'entendre reſpirer; toute ſa tête étoit hors de l'eau; mais il avoit gagné vers la rive oppoſée. La rivière étoit fort large; deux de mes gens ſe mirent à la nage & la traverſèrent dans l'eſpoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu s'ils ne pouvoient l'amener à notre portée. Cette épreuve réuſſit complètement; mais l'Hippopotame montroit tant de défiance qu'à peine pour reſpirer ſortoit-il le bout du nez hors de l'eau; changeant de place à tout inſtant, il ne ſe remontroit jamais dans l'endroit où nous l'attendions; il replongeoit ſi ſouvent & ſi vîte qu'il ne nous donnoit pas même le temps de l'ajuſter. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups ſans qu'aucun l'eût atteint; les deux Hottentots qui avoient paſſé la rivière n'avoient point de fuſil; l'animal ruſé qui remarquoit qu'on ne tiroit point de leur côté, s'y tenoit de préférence; je fis partir Pit, celui de mes Chaſſeurs qui en dernier lieu venoit de remporter le prix au blanc; je lui commandai de paſſer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ſes deux camarades, & ſur-tout de ne point tirer ſans être ſûr de ſon coup; il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence; l'animal qui, de l'autre bord ſe ſentant hors de notre portée, n'avoit point de défiance, levoit quelquefois ſa tête preſqu'entière hors de l'eau; dans un de ces momens Pit l'ajuſta ſi bien, que l'Hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il étoit bien touché; j'en étois certain; il reparut en effet bientôt, ſortant la plus grande partie de ſon corps, & ſe débattant convulſivement; c'eſt alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine; il s'enfonça de nouveau & ne reparut plus que vingt-ſept minutes après; il étoit mort & dérivoit au courant; nos nageurs allèrent à lui & le pouſsèrent de notre côté juſqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune lorſque nous vîmes enfin ce monſtrueux animal en notre poſſeſſion; mais mon monde &

moi avions nos motifs qui ne ſe reſſembloient guères. La gourmandiſe le préſentoit aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils alloient ſe gorger, tandis que la curioſité l'offroit à mon eſprit comme un objet intéreſſant d'Hiſtoire naturelle que je ne connoiſſois encore que par les livres & les gravures.

Les jambes de ce quadrupède, fort courtes proportionnellement à ſon volume, nous favoriſoient d'autant mieux que nous pouvions le rouler à terre, comme nous aurions fait un foudre d'Allemagne. L'animal étoit tout auſſi rond; je ne pouvois me laſſer d'admirer & d'examiner dans les plus grands détails cette énorme maſſe. C'étoit une femelle; la balle de Pit l'avoit atteinte préciſément au-deſſous de l'œil gauche, & ſe trouva implantée dans la mâchoire; je doutois fort qu'elle fût morte de ce coup; ma balle au contraire, entrée préciſément au défaut de l'omoplate, lui avoit caſſé une côte & traverſoit le poumon de part en part.

Elle avoit, depuis le muſle juſqu'à la naiſſance de la queue, dix pieds ſept pouces de longueur ſur huit pieds onze pouces de circonférence; ſes défenſes arquées ne portoient que cinq pouces de long, ſur un pouce de diamètre dans la partie la plus épaiſſe; ce qui me faiſoit juger qu'elle étoit encore jeune; je ne lui trouvai point de fœtus; elle n'avoit dans l'eſtomac que des feuilles, & quelques roſeaux mal broyés; j'y vis même des morceaux de branches de la groſſeur d'une plume à écrire, qui n'étoient qu'aplatis; généralement, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les déjections, on remarque que les grands animaux, comme Eléphant, Rhinoceros, ne triturent que fort légèrement les différentes nourritures qu'ils prennent.

Toutes les figures d'Hippopotames qui ont été données juſqu'à préſent ſont très-imparfaites; la meilleure que je connoiſſe eſt ſans contredit celle de M. Allaman, Profeſſeur de médecine à Leyde. Elle a été gravée d'après les deſſins qu'il en avoit reçus de M. Gordon. Dans ma deſcription des Animaux je ferai copier celui que j'en ai tiré moi-même, & j'eſpère qu'il ſatisfera les Naturaliſtes.

Je fis partir un Hottentot pour le camp, afin d'amener le len-

demain deux forts attelages de Bœufs, pour tranſporter notre chaſſe; le jour avoit entièrement diſparu ; nous choisîmes le deſſous d'un gros arbre pour y paſſer la nuit; nous n'étions pas éloignés du bord de l'eau, parce que n'ayant pu rouler notre animal plus loin, & ne voulant pas l'abandonner au haſard d'être dévoré par les bêtes carnaſſières, nous nous voyions forcés de le garder à vue; nous étions environnés & couverts de beaucoup d'arbres, ce qui rendoit notre poſition plus critique; nous pouvions être aiſément ſurpris; mais au moyen des feux extraordinaires que nous allumâmes, & d'une vingtaine de coups de fuſil, qui furent tirés par intervalles, nous eûmes une nuit fort tranquille. Il ne nous fut cependant pas poſſible de dormir; attirés par le voiſinage de l'eau & la fraîcheur de l'emplacement que nous occupions, des miriades de Couſins nous dévoroient; un de mes Hottentots qui s'étoit endormi avoit tellement été piqué, que ſon viſage démeſurément enflé le rendoit méconnoiſſable.

J'avois eu ſoin de faire couper un pied de l'Hippopotame qu'on m'accommoda comme on avoit fait, environ cinq mois avant, celui du premier Eléphant que j'avois tué avant de traverſer la montagne Duyvels-Kop, pour paſſer du Pays d'Auteniquoi dans celui du l'Ange-Kloof.

J'eus toutes les peines du monde pour mettre mes gens à l'ouvrage; ils avoient paſſé toute la nuit à ſe bourrer d'Hippopotame; je les avois vu faire cuire des émincées d'un pied de large & de deux ou trois de longueur; ils ne ſentoient d'autre beſoin que celui de dormir.

On me ſervit pour mon déjeûné, le pied qu'on m'avoit fait cuire pendant la nuit; il étoit ſucculent; je le crois ſupérieur à celui de l'Eléphant. Il eſt plus délicat, & jamais je n'ai rien mangé qui m'ait fait plus de plaiſir.

Quoique l'Hippopotame ſoit extrêmement gras, ſa graiſſe n'a rien de dégoûtant & ne produit point les mauvais effets de celle des autres animaux; mes gens la faiſoient fondre & la buvoient par écuelles, comme on avale un bouillon; ils s'en étoient outre cela ſi bien frottés, qu'on eût dit qu'on les avoit verniſſés, tant

ils étoient luiſans; & leurs ventres tendus montroient aſſez que le repas de la nuit n'avoit point été frugal.

J'avois oublié de demander un Cheval pour moi; Swanepoël y avoit penſé; la chaleur étoit exceſſive; ſix grandes lieues nous ſéparoient du gîte; je fis attacher l'Hippopotame par la tête à une forte chaîne, & l'on y attela douze Bœufs; tant que nous longeâmes la rivière, ils éprouvèrent beaucoup de peine & de fatigue ſoit par l'inégalité du chemin, ſoit par les troncs d'arbre qui gênoient à tous momens le paſſage; mais, une fois arrivés ſur la plaine couverte d'herbes aſſez hautes, je fis changer les relais; &, voyant qu'ils alloient aſſez rondement, je montai à Cheval, pour gagner le devant. Jager, mon Chien favori, qui ne me quittoit jamais & me ſuivoit à la chaſſe & dans toutes mes courſes, fut obligé, pour cette fois, de reſter en arrière, ne pouvant ſe traîner; il avoit imité mes Hottentots, & n'arriva qu'avec eux vers les cinq heures du ſoir.

Les trois Chaſſeurs que j'avois envoyés d'un autre côté, étoient auſſi de retour avec bonne priſe; ils avoient tué deux Gnous & trois Gazelles de parade, de façon que nous nous trouvions tout d'un coup abondance de vivres; mais la grande chaleur & le frottement de l'Hippopotame ſur la terre l'avoit avancé & meurtri, de manière que quelques-unes des parties les plus ſuſceptibles comme les plus délicates, étoient endomagées & commençoient à ſe gâter; cela nous obligea à paſſer la nuit à le dépecer; on en ſala une partie dans les deux peaux de Gnoux que mes Chaſſeurs avoient rapportées; je fis mettre à part les meilleurs morceaux dans une barique d'eau de vie qu'on défonça après avoir tranſvaſé dans des cruches ce qui pouvoit y reſter de liqueur; mes gens profitèrent de cette opération & s'enivrèrent.

La nuit ſuivante, nos deux Lions revinrent encore; je crois que toutes les Hiennes & tous les Jakals s'étoient aſſemblés pour nous rendre viſite. Une Hienne oſa traverſer nos feux & arriver juſqu'à nous. Elle fut manquée par un Hottentot qui la tira; les Jakals venoient juſques dans le camp; ſans le renfort de nos Chiens, nous euſſions été forcés de partager notre chaſſe avec

ces animaux qui ne paroiſſoient pas d'humeur à en avoir le démenti.

Le lendemain, nos gens s'occupèrent à dépecer la peau de l'Hippopotame pour en faire ce qu'on appelle dans le Pays des *Chanboc*. Ce ſont les fouets en uſage pour frapper les Bœufs qui ſont ſous la main du conducteur au timon du chariot; ils ont la forme de ceux dont on ſe ſert en Europe pour monter à Cheval; mais ils ſont plus gros & plus longs; & comme dans la plus grande épaiſſeur, la peau peut avoir deux pouces, on la coupe en lanières de deux pouces de large; ce qui donne à toutes ces pièces deux pouces d'équariſſage en tous ſens; ils ont environ ſix pieds de long; on les ſuſpend & l'on attache un poids à l'extrémité inférieure pour les faire ſécher; on les arrondit à coup de maillet, obſervant de les faire venir à rien par l'un des bouts; ceux qu'on rend plus minces pour monter à Cheval, ont ſur ceux d'Europe l'avantage de ne jamais rompre, ſur-tout ſi, de temps à autre, on prend ſoin de les luſtrer avec un peu d'huile.

On fait un uſage pareil du cuir du Rhinocéros; les Habitans du Cap lui donnent même la préférence, quoique ce fouet ſoit moins ſolide, mais parce qu'il prend un plus beau poli & une couleur de corne preſque tranſparente. Pour les Colons, qui ne ſont point élégans & qui préfèrent l'utile à l'agréable, ils ne font uſage que des premiers; les uns & les autres ſe vendent actuellement aſſez cher, les deux eſpèces d'animaux qui fourniſſent la matière de ces fouets ne ſe trouvant plus dans les Colonies, & ceux des particuliers qui pénètrent quelquefois au-delà n'étant pas ſûrs d'en pouvoir rencontrer.

Au reſte, la peau de ces animaux ne peut guères s'employer mieux. Elle eſt trop épaiſſe pour ſervir à d'autres uſages; elle reſſemble beaucoup, ſi l'on met à part ſon épaiſſeur, à celle du Cochon; l'Hippopotame lui-même approche un peu de cet animal: leur lard n'auroit point de différence pour les perſonnes qu'on n'en auroit pas prévenus; ſi la ſalaiſon de celui-ci pouvoit ſe faire avec toutes les précautions requiſes, on lui donneroit la

préférence avec d'autant plus de raiſon que, dans la Colonie, cette graiſſe paſſe pour être très-ſaine; par exemple, on eſt perſuadé au Cap qu'elle ſuffit, priſe en potion, pour guérir radicalement les perſonnes attaquées de la poitrine; celle que je conſervois dans des Outres de peau n'avoit que la conſiſtance ordinaire de l'huile d'Olive dans les grands froids de l'hiver.

On reconnoît dans les défenſes de l'Hippopotame, une qualité qui lui donne la préférence ſur l'ivoire; celui-ci jaunit avec le temps; mais, de quelque façon que les autres ſoient préparées, elles conſervent leur blancheur dans toute leur pureté; il ne faut pas s'étonner ſi les Européens en font un aſſez gros objet de trafic, & ſur-tout les François; aidées par l'Art, elles ſuppléent à la Nature, & figurent admirablement bien dans la bouche d'une jolie femme.

Mes Hottentots avoient compté ſur une ſeconde chaſſe; l'appât étoit pour eux ſi ſéduiſant! je trouvai que nous avions aſſez de proviſions, & qu'il falloit employer plus utilement notre temps, ou du moins varier un peu nos occupations, je devrois dire nos plaiſirs. L'envie me prit d'eſſayer ici mon filet; nous trouvâmes difficilement un endroit de la rivière commode pour le lancer; mais nous y réuſsîmes tant bien que mal; nous ne pûmes tirer tout au plus qu'une vingtaine de poiſſons de deux ou trois eſpèces; le plus long avoit à peu près ſix pouces; frits à la graiſſe d'Hippopotame, ils me parurent excellens; cette pêche ne nous procurant nul profit qui méritât de nous fixer, & l'embarras d'approcher de la rivière à notre gré m'en ayant tout-à-coup dégoûté, je fis retirer le filet. Dans le moment où l'on s'occupoit à le plier, il vint près de nous un oiſeau qui, loin de s'effaroucher en nous voyant, s'approchoit de plus en plus, & pouſſoit des cris fort aigus; on me dit que c'étoit l'oiſeau qui découvre le miel; je remarquois dans ſes cris & ſes manières, beaucoup d'analogie avec l'oiſeau connu des Ornitologiſtes ſous le nom de *Coucou Indicateur*; mais il étoit beaucoup plus gros que celui que je connoiſſois déjà; mes Hottentots qui le reſpectent, à cauſe des ſervices qu'il leur rend, me demandoient grâce pour lui; c'étoit

Camp de Pampoen-Kraal

une eſpèce nouvelle à joindre à ma collection; je l'abattis; il eſt du genre de *l'Indicateur* connu; mais plus grand & différent par ſon plumage, il en eſt une variété.

J'ai fait plus par la ſuite; j'ai tué trois différentes eſpèces de ces oiſeaux, tous également Indicateurs.

Les Sauvages de l'Afrique les connoiſſent bien, & les ménagent comme des Divintés: ces oiſeaux ne vivent que de miel ou de cire; ce ſont eux qui leur indiquent involontairement les magaſins où l'on trouve abondamment de l'un & de l'autre.

Les Naturaliſtes placent, on ne ſait pourquoi, l'Indicateur parmi les Coucous; il ne tient pourtant à ce genre que par la conformation des pieds; &, différent par les autres caractères phyſiques, il l'eſt beaucoup encore par ſes mœurs; au riſque d'encourir l'Anathème des ſcentifiques Cabinets, il faut répéter ſans ceſſe que les gros livres ne ſont rien auprès du grand livre de la Nature, & qu'une erreur, pour avoir été conſacrée par cent plumes éloquentes, ne peut ceſſer d'être une erreur.

Cet oiſeau n'eſt pas plus Coucou que les Pics, les Barbus, les Perroquets, les Toucans & toutes les autres eſpèces qui ont deux doigts devant & deux derrière; s'il devoit être rangé dans une claſſe connue, il appartiendroit plutôt à celle des Barbus, parce que c'eſt avec elle qu'il ſe trouve avoir le plus d'analogie.

Je n'ai trouvé dans ſon eſtomac que de la cire & du miel; pas le moindre débris d'inſecte ne s'y faiſoit apercevoir; ſa peau eſt épaiſſe, & le tiſſu en eſt ſi ſerré que, lorſqu'elle eſt encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle; je ne vois là qu'une admirable précaution de la Nature qui, l'ayant deſtiné à diſputer ſa ſubſiſtance au plus ingénieux des inſectes, lui donna une enveloppe aſſez forte pour le mettre à l'abri de ſa piqûre.

Il fait ſon nid dans des creux d'arbres, il y grimpe comme les Pics, & couve ſes œufs lui-même; ce caractère de ſes mœurs ſuffit pour le ſéparer totalement du Coucou & en faire un nouveau genre.

On verra, dans mon Ornitologie, les figures & les deſcriptions détaillées des trois eſpèces d'Indicateurs qui me ſont connues.

Mon Hottentot Klaas, en revenant de la chaſſe, m'apporta un Aigle qu'il avoit tué; c'étoit une eſpèce que je n'avois pas encore vue, & qui n'eſt décrite par aucun Auteur; je le recompenſai dignement, & lui donnai double ration de tabac; non que je duſſe être généreux envers un homme que j'affectionnois de prédilection, & à qui il m'eût été cruel de refuſer la plus légère faveur, mais pour exciter, par cet exemple, tous mes gens à me faire quelques découvertes.

Cet oiſeau, entièrement noir, me ſembloit, par ſon caractère tunir autant du Vautour que de l'Aigle; mais j'ai reconnu qu'i en diffère par ſes mœurs; au ſurplus l'analogie eſt grande dans tout le reſte; car, au beſoin, l'Aigle devient Vautour; c'eſt-à-dire que, preſſé par la faim, s'il ne ſe préſente rien de mieux pour l'inſtant, il ſe jette auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie ſur une charogne empeſtée, & c'eſt une erreur groſſière d'imaginer qu'il ne vit que de ſa chaſſe: lorſque je faiſois répandre les débris des gros animaux que nous avions tués, pour attirer les oiſeaux carnivores, les Aigles, les Pigrièches même arrivoient à la curée tout auſſi bien que le Vautour.

Je demande bien pardon aux Poëtes anciens & modernes, de dégrader ainſi la nobleſſe de ce fier animal; l eſt affreux, je l'avouerai, de voir cette ſublime monture du puiſſant maître des Dieux s'abattre honteuſement ſur les reſtes épais d'une charogne infecte, & s'y repaître à ſon plaiſir!

Le 18, nous paſſâmes une partie de la nuit à faire le coup de fuſil, pour écarter encore nos deux Lions & la roupe vorace des Hiennes; je ne m'endormis que fort tard; à mon reveil, quelle fut ma ſurpriſe de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de Sauvages Gonaquois. Cette viſite & ſes ſuites méritent de plus amples détails. Le Lecteur, dans ce ſimple récit, puiſera plus de vérités ſur l'état poſitif d'un Sauvage d'Afrique, que dans tous les diſcours des Philoſophes.

Le chef s'approcha pour me faire ſon complinent; les femmes dans toute leur parure, marchoient derrière lui elles étoient luiſantes & fraîchement *Boughouées*, c'eſt-à-dire qu'après s'être frottées

avec

avec de la graiſſe, elles s'étoient ſaupoudrées d'une pouſſière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le Pays *Boughou*, & qui porte une odeur aſſez agréable. Elles avoient toutes le viſage peint de différentes manières, chacune d'elles me fit un petit préſent. L'une me donna des œufs d'Autruches, une autre un jeune Agneau, d'autres m'offrirent une abondante proviſion de lait dans des paniers qui me paroiſſoient être d'oſier; ce dernier cadeau m'étonna; » du lait dans des paniers, me diſois-je! voilà une » invention qui annonce bien de l'induſtrie »! &, me rappelant ces pots au lait de cuivre dont on ſe ſervoit autrefois à Paris, avant que la ſageſſe de la Police les eût à jamais proſcrits, je vis, en les comparant avec les vaſes ſi propres qui m'étoient préſentés, combien un grand peuple avec ſes arts, ſes grands-hommes & ſon Louvre, eſt ſouvent loin, pour les beſoins les plus ſimples, des peuples qu'il mépriſe!

Ces jolis paniers ſe fabriquent avec des roſeaux ſi déliés & d'une texture ſi ſerrée, qu'ils peuvent ſervir même à porter de l'eau; ils m'ont été, pour cet uſage, d'une grande reſſource dans la ſuite; le Chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étoient l'ouvrage des Caffres avec leſquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce Chef ſe nommoit *Haabas*; il me fit préſent d'une poignée de plumes d'Autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faiſois de ſon préſent, je détachai ſur le champ le panache de la même eſpèce que je portois à mon chapeau, & je mis le ſien à la place; je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la ſatisfaction qu'il en reſſentoit; il me témoigna par ſes geſtes & ſes paroles combien il étoit enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce Chef ma reconnoiſſance: je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allois me procurer, à peu de frais, une ſcène délicieuſe, & faire plus d'un heureux; d'un ſimple ſigne, Haabas fit approcher tout ſon monde; dans un clin-d'œil, ils formèrent un cercle, & s'accroupirent comme des Singes; tout le tabac fut diſtribué, & je remarquai, avec beaucoup de plaiſir, que la portion que s'étoit réſervée Haabas égaloit tout au plus celle des autres. Je me ſentis touché de cette bonhomie

& de l'eſprit d'équité que je voyois briller en lui d'une façon ſi naïve & ſi ſimple ; j'ajoutai au préſent que je venois de lui faire, pour lui perſonnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadoue, & un collier de très-gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers & du fil de cuivre pour des bracelets ; au milieu de ces offrandes réciproques & des ſentimens affectueux qu'elles nous inſpiroient mutuellement, je remarquai une jeune fille de ſeize ans ; confondue dans la foule, elle montroit moins d'empreſſement à partager les joyaux que je diſtribuois à ſes compagnes, que de curioſité pour ma perſonne : elle m'examinoit avec une attention ſi marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me conſidérer à ſon aiſe ; je lui trouvai la figure charmante ; elle avoit les plus fraîches & les plus belles dents du monde ; ſa taille élégante & ſvelte, & les formes amoureuſes de ſon corps auroient ſervi le pinceau d'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces ſous la figure d'une Hottentote.

Les impreſſions de la beauté ſont univerſelles ; c'eſt une Souveraine dont l'empire eſt par-tout ; je ſentis à la prodigalité de mes préſens que je pliois un peu ſous ſa puiſſance ; ma jeune Sauvage ſe fut bientôt accoutumée à moi ; je venois de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paroient à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête ; dans cet accoutrement, elle étoit, ce qu'en langage précieux, on diroit délicieuſe. Je me faiſois un plaiſir de la parer moi-même. Quand ſa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour ſa ſœur, qui étoit reſtée à la Horde ; elle montra du doigt ſa mère, & m'apprit qu'elle n'avoit plus de père ; je la fatiguois de queſtions, tant je trouvois de charme dans ſes réponſes. Rien n'égaloit le plaiſir que j'avois à la voir, ſi ce n'étoit celui que je prenois à l'entendre ; je lui demandai de reſter avec moi, & lui fis toutes ſortes de promeſſes ; mais quand je lui parlai ſur-tout de l'emmener dans mon Pays où toutes les femmes ſont des reines, & commandent à des Hordes puiſſantes d'Eſclaves, loin de ſe laiſſer tenter, elle rejeta bien loin mes propoſitions, & ſe livra ſans façon à quelques mouvemens d'im-

Pl. IV.

NARINA, JEUNE GONAQUOISE.

patience & d'humeur. Un Monarque n'eût pas vaincu ſa réſiſtance, & le chagrin que lui cauſoit la ſeule idée d'abandonner ſa famille & ſa Horde. Je finis par la prier de m'amener du moins ſa ſœur, qui auroit lieu d'être ſatisfaite à ſon tour. Elle me le promit. Dans ce moment, ſes yeux ſe fixèrent ſur une chaiſe placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avois laiſſé par haſard; je m'empreſſai de le lui offrir; elle le remit ſur le champ à ſa mère.

Elle étoit ſans ceſſe occupée de ſes atours nouveaux pour elle; elle touchoit ſes bras, ſes pieds, ſon collier, ſa ceinture, paſſoit vingt fois la main ſur ſa tête pour y toucher & reconnoître ſon mouchoir qui lui plaiſoit beaucoup; j'ouvris mon néceſſaire, & j'en tirai le miroir que je mis devant elle; elle s'y regarda très-attentivement & même avec complaiſance; elle montroit aſſez par ſes geſtes & ſes attitudes variées combien elle étoit ſatisfaite, je ne dis pas de ſa figure mais de ſes ajuſtemens qui lui faiſoient une impreſſion toujours plus vive. Lors de ſa toilette du matin & du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'étoit frotté les joues avec de la graiſſe & de la ſuie; je les lui fis laver & bien eſſuyer, mais je ne pus jamais lui perſuader que les ſecours de ſon art nuiſoient à la Nature qui l'avoit crée très-jolie. Quelqu'adreſſe que je miſſe dans mes raiſonnemens, quelque fût l'effet de ſa complaiſance à rendre à ſes joues fraîches ce tendre velouté de la jeuneſſe ſi fugitif & ſi léger, elle tenoit à ſon vilain noir graiſſeux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, ſi elles ne ſont pas plus funeſtes.

Ma belle élève me pria de lui laiſſer mon miroir & j'y conſentis; elle profitoit à merveille de la faveur qu'elle s'étoit doucement acquiſe pour me demander tout ce qui lui faiſoit plaiſir; je me laiſſois toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuſer pluſieurs effets autant par le beſoin indiſpenſable que j'en avois, que dans la crainte qu'elle n'en fit un uſage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avoient auſſi tentée; le brillant des cailloux du Rhin parloit à ſes yeux. J'aurois été charmé de lui en faire hommage. Combien ne déſirai-je pas en ce moment

les plus miſérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureuſement c'étoit la ſeule paire que je poſſédaſſe ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étoient abſolument néceſſaires ; de ce moment, il n'en fut plus queſtion. Elle avoit le bon eſprit de n'être affectée d'aucun de mes refus ; il ſuffiſoit que j'euſſe une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvois ſon nom difficile à prononcer, déſagréable à l'oreille, & très inſignifiant pour mon eſprit ; je la débaptiſai & la nommai *Narina*, qui ſignifie *fleur* en langage Hottentot ; je la priai de conſerver ce beau nom qui lui convenoit à mille égards ; elle me promit de le porter tant qu'elle vivroit, comme un ſouvenir de mon paſſage dans ſon Pays & comme un témoignage de ſon amour ; car ce ſentiment déjà ne lui étoit plus étranger & dans ſon langage naïf & touchant, elle me faiſoit aſſez connoître tout ce qu'a d'impérieux la première impreſſion de la Nature, & qu'au fond des déſerts d'Afrique, il ne falloit pas même oſer pourêtre heureux.

J'avois fait tuer un Mouton, & cuire une bonne quantité de notre Hippopotame pour régaler nos hôtes ; ils ſe livrèrent à tous les accès de la gaîté. Tout le monde danſa. Mes Hottentots, en hommes polis & galans, régalèrent de leur muſique les Sauvages ; les virtuoſes firent entendre le Goura, le Jnoumjnoum, le Rabouquin ; l'heureuſe Guimbarde ne fut point oubliée ; cet inſtrument nouveau produiſit ſur les aſſiſtans la plus vive ſenſation ; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'eſſayer ; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'inſtrument qu'elle trouva déteſtable.

Toute cette journée ſe paſſa en fêtes, en folies ; mes gens diſtribuèrent leur ration d'eau de vie, indépendamment de celle que je leur avois fait particulièrement donner ; je vis avec plaiſir que Narina n'en pouvoit boire ; cette ſobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avoit inſpiré ; je déteſte cette liqueur, & m'étonne comment nos femmes bravent ainſi, par gentilleſſe, le plus dégoûtant des poiſons.

Je ſongeai à faire ramaſſer de bonne heure le bois néceſſaire pour nos feux ; cette opération ne fut pas longue ; les Gonaquois

ſe mirent de la partie, & firent une ample proviſion pour eux-mêmes ; car je leur avois permis de reſter juſqu'au lendemain, & leur avois aſſigné, pour paſſer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le ſoir, lorſque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé & du caffé ; Narina prenoit goût au thé ; mais la couleur du caffé lui donnoit de l'averſion pour cette liqueur ; je mis la main ſur ſes yeux, & lui en fis avaler une demi-taſſe ; elle la trouva bonne ; mais elle retournoit de préférence au thé ; elle y revenoit même fort ſouvent ; c'étoit de ſa part une fineſſe dont je feignois de ne m'être pas aperçu & qui m'amuſoit beaucoup ; je ſuis perſuadé que cette boiſſon ne flattoit pas infiniment ſon goût : mais elle ſe dépêchoit de l'avaler pour arriver, dans le fond de la taſſe, au morceau de ſucre candi qu'elle m'avoit vu y jeter.

Après ce goûter frugal & les ſcènes piquantes qu'il me procuroit, on ſe remit à la danſe, & vers minuit le beſoin du repos fit ceſſer les plaiſirs.

Depuis quelque temps je couchois dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits ; je fis au chef des Gonaquois la politeſſe de le garder dans mon camp, & j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma Canonnière.

Le Lecteur s'attend bien ſans doute, à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyoit toute la Horde dans l'enceinte que je lui avois preſcrite, & ne croira point à ma continence. Narina ſe tenoit près de moi, & ne ſongeoit guères à quitter ſon ami... Je lui montrai ſa mère & ſes compagnes qui s'éloignoient de nous, &... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour paſſer la nuit auprès de ces Gonaquois & les défendre contre l'approche des animaux carnaſſiers ; lorſque tout le monde ſe fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laiſſât plus entrer ni ſortir perſonne.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir ; tout ce qui venoit de ſe paſſer, depuis l'arrivée de ces Sauvages, ſe retraçoit à mon imagination ſous des couleurs ſi bizarres & ſi nouvelles ; ce que j'apprenois du caractère & des mœurs de ces peuples, comparé aux relations fades & ridicules de nos romanciers Voyageurs, me

ſembloit ſi pur, ſi ſimple & ſi touchant, mes converſations particulières avec Haabas, avec Narina, m'avoient ſi vivement intéreſſé, que je maudiſſois juſqu'aux rapides inſtans enlevés à ces ſcènes animées, & regrettois de n'en pas voir ſe prolonger le cours.

A mon réveil, j'allai viſiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençoit à peine à briller; roulés en peloton ſous leurs Kros (*); ils étoient tous plongés dans le plus profond ſommeil; Narina étoit avec ſa mère, ſur une natte que je leur avois fait donner pour les garantir de l'humidité. Les ſept autres femmes entaſſées les unes près des autres formoient un grouppe plaiſant; on ne voyoit ni pieds ni têtes; tout étoit caché ſous la couverture; je leur ſouhaitai le bon jour par un coup de fuſil lâché à leurs oreilles; je vis auſſitôt toutes ces têtes effrayées ſortir de deſſous leurs Kros & m'offrir le plus comique des tableaux; cependant quelques-uns des dormeurs ne ſe réveillèrent point; ce qui ne doit pas ſurprendre; car le ſommeil pour les Hottentots eſt voiſin de la léthargie.

Je les laiſſai reprendre à leur aiſe l'uſage de leurs ſens, & j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiſeaux avant que la chaleur ſe fît ſentir; le Nord, qui dans ces parages fait l'office du midi en France, nous annonçoit une journée accablante; je rentrai chez moi à dix heures avec quelques oiſeaux, entr'autres un Gobe-Mouche roux à longue queue, que je regardois avec raiſon comme une découverte heureuſe: ce charmant animal, dont la couleur dominante eſt en effet le plus beau roux, a la tête ornée d'un huppe plus belle encore, & porte deux très-longues plumes à la queue; ce qui lui donne un air de dignité que ſa femelle ne partage point avec lui; encore n'en jouit-il que dans la ſaiſon des amours; elle dure environ trois mois, paſſé lequel temps ces deux plumes ſe détachent d'elles-mêmes; rien alors ne le diſtingue de ſa femelle qu'une teinte un peu plus rembrunie.

Il ne faut pas confondre cette eſpèce avec l'oiſeau du même

(*) Manteaux de peaux de différens Quadrupèdes dont ſe ſervent généralement tous les Hottentots, ſoit pour ſe vêtir de jour, ſoit pour ſe couvrir pendant la nuit. J'aurai occaſion d'en parler plus amplement dans la ſuite.

genre décrit par Buffon & Briſſon ſous le nom de Gobe-Mouche huppé & à longue queue du Cap de Bonne-Eſpérance ; il eſt faux que cet oiſeau ſe trouve au Cap. Il appartient aux Indes & notamment à l'île de Ceylan. Il diffère beaucoup du mien. Les caractères qui les diſtinguent ſeront rapportés dans mon Ornithologie. Je puis ſeulement aſſurer d'avance que les deux Gobe-Mouches, décrits ſous ce nom, dont l'un eſt preſque blanc & l'autre roux, & qu'on donne comme des eſpèces différentes, n'en font abſolument qu'une ſeule, & que cette variété dans les couleurs provient de la différence des ſaiſons : on peut s'en convaincre en examinant l'un de ces individus dans mon cabinet, qui, tenant encore des deux états, montre clairement le paſſage ſucceſſif du blanc au roux.

Celui que je venois de tirer n'éprouve jamais ce changement ; ce caractère ſeul ſuffit pour ne pas le confondre, comme on l'a fait, & pour en faire une nouvelle eſpèce.

Après avoir dépoſé ma chaſſe dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes ; je n'y trouvai que les hommes ; toutes les femmes avoient diſparu ; on m'apprit qu'elles venoient de partir pour ſe baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière ; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher ; leurs voix & leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis ſur la piſte ; je me gliſſai doucement entre les arbres & les brouſſailles, & j'arrivai tout près du bord ſans être aperçu ; elles nageoient toutes, folâtrant au milieu des eaux, & plongeant avec une adreſſe merveilleuſe.

Lorſque j'eus examiné mes baigneuſes à loiſir, un coup de fuſil que je tirai en me préſentant à elles fit ceſſer leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, & ne montroient plus que le bout du nez ; je m'étois aſſis ſur leurs habillemens entaſſés ; je prenois plaiſir à les perſiffler, & leur faiſois voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher ; la mère de Narina rioit aux éclats de l'embarras de ſes compagnes ainſi priſes au dépourvu. Elle étoit ſortie de l'eau plus tôt que les autres, & ſe repoſoit ſous un arbre en les attendant ; elles me ſupplièrent long-temps de m'éloigner ; ce fut en vain. Il ne leur reſtoit qu'un parti qu'elles ſaiſirent avec une adreſſe dont je fus

étonné; elles connoiſſoient tout l'aſcendant qu'avoit ſur moi la belle Narina. Sa mère lui lança ſon tablier & ſon kros ; elle s'habilla dans l'eau & vint bientôt à moi de l'air le plus tendre & le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens; je feignis d'y mettre un peu de réſiſtance ; mais, me prenant par la main, Narina réuſſit à m'entraîner avec elle juſqu'à ce qu'étant hors de vue elle pût crier à ſes compagnes qu'elles pouvoient ſortir de l'eau & s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiariſés, Narina folâtrant auſſi librement avec moi qu'elle l'eut fait avec ſon frère, ſes parens, ſes compagnes; elle me plaiſantoit à ſa manière, me tourmentoit d'une façon très-piquante, tantôt luttant de force avec moi pour ſe débarraſſer de mes bras, tantôt franchiſſant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges foſſés; jeune & vigoureux alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, & menant une vie plus dure mille fois que ces Sauvages mêmes, j'euſſe défié nos Hercules d'Europe; mais ſoit que l'habitude & un reſte de galanterie me fiſſent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, ſoit qu'en effet elle eût plus d'adreſſe & les mouvemens plus ſouples, elle m'auroit contraint à lui demander grâce, & je pliois ſous ſes efforts; mais ſur-tout lorſqu'échappée à mes agaceries, & mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défioit à la courſe & venoit à s'élancer, avec quelle viteſſe elle parcouroit les chemins & par cent détours revenoit ſe cacher à la liſière du bois & me ſurprenoit au paſſage!

Différens oiſeaux que je voyois voltiger dans la forêt me forçoient à tous momens d'y rentrer: c'étoit le ſeul moyen qui me reſtât d'appaiſer les fougues de ma jeune Sauvage; rien n'égaloit le plaiſir qu'elle éprouvoit à me voir tirer des coups de fuſils; je ne les lui épargnois pas, & dans cette ſeule courſe j'abattis une vingtaine d'oiſeaux; je n'avois point emmené de Chien; Narina en faiſoit aiſément l'office, ſaiſiſſoit admirablement bien les pièces qui n'étoient que bleſſées. Cependant je commençois à perdre de vue

mon

mon camp, & m'étois laiſſé entraîner un peu loin. Tous ces jeux & les eſpiégleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, & ne ceſſèrent que lorſqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon & la meilleure réponſe au tour ſi plaiſant que je venois de lui jouer il n'y avoit qu'un moment aux bords de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre ſon cours, qui me reconduiſoit infailliblement à mon camp; un Héron, que je venois de tirer, s'étoit abattu ſur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnoit le milieu & alloit m'échapper; j'en euſſe été d'autant plus déſolé qu'un de ſes pareils que j'avois eu beaucoup de peine à me procurer, avoit été un jour par la négligence d'un de mes gens cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étois à mi-corps dans la rivière; mais embarraſſé dans les herbes qui croiſſent ſur les bords, & n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnois à me laiſſer entraîner plus avant; Narina, qui s'aperçut de mon embarras & me voyoit m'y prendre aſſez gauchement pour courir après mon oiſeau, s'étonna que je craigniſſe ſi fort de me mettre au large; en un clin-d'œil elle s'élance à la nage; je rejoins la terre que je venois de quitter; mais la cruelle, tenant mon oiſeau à la main, m'appelle & m'invite à le venir chercher : après cent débats & les plus vives inſtances, loin de le rendre à mes déſirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, & de là me nargue à ſon aiſe & ſe rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne ſais point nager; s'il fut des circonſtances où je duſſe m'en plaindre, ſans contredit, il ne pouvoit s'en rencontrer de plus mortifiante & qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcuſable de l'éducation. Lorſque je vis que je ne pouvois rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'aſſeoir ſur les bords de la rivière & de l'attendre patiemment; elle fut bientôt laſſe elle-même; elle ſe remit à la nage & revint, non ſans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étois; rien ne l'effrayoit de ma part; pendant ſa traverſée, je l'avois pluſieurs fois couchée en joue; elle n'en étoit que plus folle & plus entêtée à me refuſer mon Héron; nous reprîmes enfin tous les deux plus paiſiblement notre route juſqu'à ma Tente.

Les autres Gonaquoiſes, que nous avions laiſſées plus bas ſur les bords de la même rivière, ne tardèrent pas à nous rejoindre; un reſte de honte ſe liſoit dans leurs regards & ſur leurs fronts; j'eus à rougir de m'être fait un jeu cruel de leur décence; c'étoit la pudeur native dans tout ſon embarras, bien différente de cette réſerve perfide dont on ſe pare avec orgueil & qui n'eſt qu'un manége agaçant plus dangereux que le ſcandale.

Je fis déjeûner mes Sauvages; enſuite on m'apporta la table ſur laquelle je faiſois mes diſſections, & qui ne me ſervoit qu'à cela; elle formoit avec deux chaiſes tout le meuble de ma tente; je me mis devant eux à écorcher les oiſeaux que j'avois tués le matin. Cette opération les intriguoit fort; ils me regardoient avec ſurpriſe & ne pouvoient concevoir à quel deſſein j'ôtois la vie à des oiſeaux pour les dépouiller & leur rendre auſſitôt leur forme. Je ne perdis pas mon temps à leur vanter des cabinets de collections, & le cas qu'on en fait en Europe; ils ſe feroient à bon droit étonnés que je fuſſe venu de ſi loin dans cette unique deſſein, & la queſtion de Narina s'il n'y avoit point d'oiſeaux dans mon Pays, me parut naturelle & bien ſimple; je penſai qu'aucune diſſertation ſur ce ſujet avec des Sauvages qui ne m'auroient point compris, ne valoit pas le plaiſir d'apprêter un Martin-Pécheur dont je fis préſent à ma belle curieuſe.

Haabas m'engageoit à lever mon camp pour l'aller placer près de ſa Horde, où je trouverois une grande variété d'oiſeaux de toute eſpèce; il me fit comprendre que je n'en étois éloigné que d'environ deux lieues; je lui promis de l'aller voir ſous peu de jours.

Il ſe diſpoſoit à partir. Je le fis dîner avec tout ſon monde, & lui donnai en particulier une petite proviſion de tabac, ce qui lui fit grand plaiſir; Narina me promit de m'apporter du lait, & de m'amener bientôt ſa ſœur; enfin, très-ſatisfaits les uns des autres, après mille adieux répétés, ces bonnes gens me quittèrent; je les fis accompagner par un des miens, que je chargeai de reconnoître la route & de me faire quelques échanges pour des Moutons.

Fin du Tome Premier.

VOYAGE

DE M. LE VAILLANT

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, N° 15.

M. DCC. LXXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

DANS les trente-ſix heures que je venois de paſſer avec ces Gonaquois, j'avois eu le temps de faire des obſervations qui me devenoient utiles, particulièrement ſur leur parler. J'avois remarqué qu'ils *Clappent* la langue comme les autres Hottentots; j'expliquerai par la ſuite ce que c'eſt que ce *Clappement*, & la manière dont ils le varient. Avec un idiome ſemblable, ils avoient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différoient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air & des formes plus nobles. Les portraits de Narina & du Gonaquois, fidèlement copiés, peuvent donner une idée de ces différences.

Lorſqu'ils abordent quelqu'un, ils préſentent la main en diſant *Tabé* (je vous ſalue); ce mot & cette cérémonie, qui ſont auſſi d'uſage chez les Caffres, n'ont point lieu parmi les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'uſages, de mœurs & même de conformation, le voiſinage de la grande Caffrerie & les éclairciſſemens que j'ai reçus par la ſuite, m'ont convaincu que ces Hordes de Gonaquois, qui

tiennent également du Caffre & du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux Nations qui ſe ſeront antérieurement croiſées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de ſymmétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais, comme ceux-là ſont d'une ſtature plus élevée, ce n'eſt point avec des peaux de Mouton, mais de Veau, qu'ils ſe font des manteaux. Ils les nomment également Kros; pluſieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de Mouton très-blanc, & cette oppoſition des deux couleurs fait un bon effet & leur ſied à merveille.

Lorſque les chaleurs ſont exceſſives, les hommes ſe dépouillent de tout vêtement incommode, & ne conſervent que ce qu'ils appellent leurs Jakals; c'eſt un morceau de peau de l'animal ainſi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, & qui tient à la ceinture; ce voile négligemment placé n'eſt qu'un vain meuble qui ſert aſſez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, ſe parent auſſi bien davantage; elles portent le Kros comme eux. Le tablier qui cache leur ſexe eſt plus ample que celui des Hottentotes: il eſt auſſi très-artiſtement travaillé. Dans les chaleurs, elles ne conſervent que ce tablier avec une peau qui deſcend par derrière depuis la ceinture juſqu'aux molets.

Les jeunes filles au-deſſous de neuf ans vont abſolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Je reviendrai bientôt à d'autres particularités qui diſtinguent cette Nation, je ne l'ai point encore quittée.

Il étoit nuit lorſque le Hottentot que j'avois envoyé avec Haabas arriva de ſa Horde. Il étoit accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenoient un Bœuf gras que leur Chef me prioit d'accepter. Narina, en me faiſant ſouvenir de mes promeſſes, m'envoyoit une corbeille de lait de Chèvre; elle ſavoit que je l'aimois beaucoup. Sa ſœur avoit vu les préſens qu'elle avoit rapportés, & regrettoit de n'être pas venue avec elle viſiter mon camp; elle me faiſoit remercier de ceux que je lui avois envoyés par ſa

Pl. III.

HOTTENTOT, GONAQUOI.

mère, je tenois ces détails des deux meſſagers de Haabas; je reçus le Bœuf & les Moutons qu'ils me préſentèrent; je les fis régaler de tabac & d'eau de vie. L'un deux reſſembloit à Narina; je le pris pour ſon frère; il n'étoit que ſon couſin. Des traits pleins de douceur, & la taille la mieux deſſinée faiſoient de cet homme un des plus beaux Sauvages que j'euſſe encore vus; ce fut lui qui me donna ſur les Gonaquois des détails que m'avoit laiſſé ignorer Haabas; il m'apprit qu'avant la guerre des Caffres, ſa Horde n'étoit compoſée que d'une ſeule famille, dont le grand-père de Narina avoit été le dernier Chef; qu'à ſa mort elle étoit reſtée longtemps ſans Capitaine; mais que, la guerre étant ſurvenue, la Horde de Haabas, qui habitoit autrefois les bords de la rivière près de ſon embouchure, étoit venue ſe joindre à la ſienne pour réunir leurs forces en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun; que, dans les commencemens, l'arrivée de Haabas avoit occaſionné bien des troubles; que la Horde ne vouloit point le reconnoître, prétendant qu'elle étoit maîtreſſe de ſe choiſir elle-même un Chef, & qu'il n'étoit pas juſte que des nouveaux-venus fiſſent la loi à une Horde qui avoit bien voulu les recevoir chez elle; il ajoutoit qu'on s'étoit livré de part & d'autre à de longues querelles, à quelques combats; qu'il y avoit eu du ſang de répandu, quelques Sauvages tués, beaucoup de bleſſés, mais qu'enfin l'intérêt commun les ayant un jour obligés de ſe réunir contre une incurſion ſubite des Caffres, la conduite courageuſe & prudente de Haabas, qui avoit repouſſé cette attaque, l'avoit fait unanimement proclamer Chef de deux Hordes, qui, par les alliances, les mariages & la bonne amitié, actuellement n'en faiſoient plus qu'une ſeule.

Mon eau de vie commençoit à opérer ſur le cerveau de ces deux Gonaquois; ils étoient ſi fort en train de jaſer, qu'ils ne tariſſoient point dans leurs récits. Il étoit une heure du matin, lorſque je les quittai, pour aller repoſer; je recommandai à mes gens d'imiter mon exemple, attendu que je deſtinois la journée du lendemain pour une grande chaſſe aux oiſeaux, & que le point du jour étoit marqué pour le départ.

Je me mis en marche avec le Soleil. Le couſin de Narina me demanda la permiſſion de me ſuivre; il ſe faiſoit une fête, diſoit-il, de me voir tirer mon fuſil à pluſieurs coups, phénomène qu'il ne pouvoit concevoir.

Je lui avois donné ma carabine à porter, parce qu'il pouvoit arriver, chemin faiſant, que nous rencontraſſions du gros gibier.

La curioſité d'*Amiroo* (c'étoit le nom du couſin de Narina) ne tarda pas à être ſatisfaite; à la portée ordinaire, nous nous approchâmes d'un Vautour que j'avois vu arrêté ſur une pointe de rocher. Mon premier coup le bleſſa; comme il partoit, mon ſecond l'abbatit. Les camarades d'Amiroo de retour à la Horde, lui avoient bien dit que je pouvois tirer pluſieurs coups de ſuite; mais, jugeant tout naturellement de mon arme par les ſiennes, il ne pouvoit croire qu'on pût bleſſer deux fois avec la même flèche décochée; il fut donc étrangement ſurpris d'entendre mon ſecond coup, & de voir l'animal abattu. Il auroit bien ſouhaité, diſoit-il, poſſéder une arme pareille, pour ſe battre avec les Caffres; il formoit ce vœu d'un air & d'un ton à me faire préſumer que l'homme, s'il n'eſt pas le plus fort des animaux, en eſt né le plus noble & le plus courageux. Il me demanda pourquoi les Colons n'avoient point de fuſils ſemblables; cette queſtion me parut pleine de ſens; quoi qu'il en ſoit, il me fut impoſſible d'y répondre. Non-ſeulement les Colons n'en poſſédoient aucun en effet, mais même, avant mon arrivée, ils n'en avoient jamais vu, & dans toutes les habitations éloignées du Cap, on parloit de mon fuſil comme d'une merveille, une curioſité ſans exemple.

Au milieu de nos converſations, j'avois cru m'apercevoir qu'Amiroo imaginoit qu'il m'étoit poſſible de tirer indéfiniment à ma volonté; j'en fus convaincu par la queſtion embarraſſante qu'il me fit bientôt. Un Milan paſſa ſur nos têtes; je lui envoyai mes deux coups, il fit ſeulement un crochet & continua ſa route. Amiroo me demanda pourquoi je ne tirois pas juſqu'à ce que je l'euſſe tué; je n'eus d'autre réponſe à lui faire, ſinon que l'oiſeau étoit trop commun, & que je ne m'en ſouciois pas, que tant de bruit d'ailleurs pouvoit en écarter d'autres, dont j'étois plus curieux; par

ce détour tout mal-adroit, j'évitois de lui expliquer ce qu'il étoit prudent qu'il ignorât toujours, & j'augmentois le crédit & l'idée de ſupériorité qu'imprime part-tout un Blanc à toute eſpèce de Sauvage.

Ma chaſſe fut aſſez heureuſe. Entr'autres pièces, je tuai un Coucou qui, dans ce genre, formera une eſpèce nouvelle entièrement inconnue. Son plumage n'a rien de remarquable; il eſt, preſque par tout le corps, d'un brun noir; ſon ramage eſt compoſé de pluſieurs ſons diverſement accentués, il ſe fait entendre de fort loin; comme il paſſe des heures entières à chanter ſans aucune interruption, il ſe trahit lui-même, & appelle le chaſſeur. Je l'ai nommé le *Criard* dans mon Ornithologie.

Je tuai auſſi quelques Gobes-Mouches & beaucoup de Touracos dont nous fîmes des fricaſſées bien ſupérieures à celles de Pintades & de Perdrix, miſes à la même ſauce.

Le couſin de Narina me voyant abattre auſſi légèrement toutes ſortes de petits oiſeaux, auprès de lui, me pria de lui prêter mon fuſil pour eſſayer ſon adreſſe; il n'étoit pas de ma politique de lui donner des leçons utiles; ſans chercher à paſſer pour ſorcier, je voulois qu'il ſe perſuadât, par ſa propre expérience, qu'il exiſte une énorme diſtance entre un Européen & un Hottentot; je chargeai mon fuſil, mais ſans y mettre de plomb; je le laiſſai tirer tant qu'il voulut; il s'impatientoit de ne rien voir tomber; j'aurois chargé l'arme à l'ordinaire, qu'il n'eût pas été pour cela plus heureux; car, dans la crainte d'avoir le viſage brûlé par l'amorce, il détournoit la tête en même temps qu'il appuyoit ſur la détente; ſa mal-adreſſe auroit pu néanmoins le ſervir; c'eſt pourquoi j'avois préféré de ne rien donner au haſard; car il eſt certain que s'il avoit tué un ſeul oiſeau, mon crédit baiſſoit auſſitôt dans ſon eſprit &, par ſuite, dans toute ſa Horde; ſi l'opinion ne garantiſſoit pas ma perſonne, elle ſervoit du moins mon amour-propre.

Comme nous regagnions le camp, nous rencontrâmes, à deux cents pas de nous, une troupe de Bubales; j'en tuai un d'un coup de carabine; cela parut bien étrange à mon compagnon; on ſe rappelant qu'à quinze pas, il n'avoit pu, en pluſieurs coups,

abattre un miſérable oiſeau ; il meſuroit avec étonnement la diſtance prodigieuſe, entre le Bubale & nous. Ses réflexions l'attriſtoient ; il en étoit accablé. Je le conſidérai avec attendriſſement, & pris ſoin de le conſoler. Bon jeune-homme qui ne ſavois pas tout ce qu'a de précieux & de touchant cette ſimplicité, qui te faiſoit ſi petit devant ton ſemblable ! ah ! garde long-temps ton heureuſe ignorance, puiſſé-je être le dernier Etranger qui, d'un pas téméraire, ait oſé fouler tes champs, & que ta ſolitude ne ſoit plus profanée !

Nous couvrîmes le Bubale de branchages ; &, de retour au logis, je l'envoyai chercher avec un Cheval.

Pour amuſer Amiroo & ſon camarade, j'employai le reſte du jour à dépouiller mes oiſeaux ; je les retins pour la nuit, en leur annonçant que, le jour ſuivant, ils me conduiroient eux-mêmes à leur Horde ; cette nouvelle fut le ſignal d'une joie très-vive ; la ſoirée ſe paſſa gaîment ; nous prîmes à l'ordinaire le thé à la crême devant un grand feu ; j'avois fait tuer un des Moutons que m'avoit envoyés Haabas ; le ſouper fut charmant ; on danſa ; on fit de la muſique, & la Lyre immortelle ne fut point oubliée ; j'en donnai deux à mes hôtes ; ils en avoient vu dans les mains de tous ceux de la Horde qui m'étoient venu viſiter avant eux ; la réputation de cet inſtrument s'étoit bientôt répandue ; ils mouroient d'envie d'en avoir, & n'avoient oſé m'en demander : en allant au-devant de leurs déſirs, j'augmentai d'autant la conſidération & l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Lorſque l'heure du ſommeil fut venue, je prévins tout mon monde ſur le voyage du lendemain, & je recommandai à Klaas que mes deux Chevaux fuſſent prêts à la pointe du jour.

A mon réveil, le camarade d'Amiroo étoit parti pour prévenir Haabas de la viſite que j'allois lui rendre, dans le jour même.

Quelle que ſoit l'immenſité des déſerts de l'Afrique, il ne faut pas calculer ſa population par celle de ces eſſaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'Oueſt & bordent preſque toutes les côtes de l'Océan, depuis les Iles Canaries, ou le Royaume de Maroc, juſqu'aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance ; il n'y a certainement

certainement aucune proportion d'après laquelle on puiſſe établir des aperçus même haſardés; depuis que, par un commerce approuvé par le plus petit nombre, en horreur au plus grand, de barbares navigateurs d'Europe ont porté ces Nègres, par des appâts déteſtables, à livrer leurs priſonniers ou les plus foibles d'entr'eux, ils ſont devenus, en proportion de leurs beſoins, des êtres inhumains & perfides; le Chef a vendu ſon ſujet: la mère a vendu ſon fils, & la Nature complice a fécondé ſes entrailles!

Mais ce trafic révoltant, exécrable, eſt encore ignoré dans l'intérieur du Continent; le déſert eſt ſtrictement le déſert; ce n'eſt qu'à des diſtances éloignées qu'on y rencontre quelques peuplades toujours peu nombreuſes, vivant des doux fruits de la terre ou du produit de leurs beſtiaux; il faut faire une longue marche, avant d'arriver d'une Horde à une autre. La chaleur du climat, l'aridité des ſables, la ſtérilité de la terre, la diſette d'eau, les montagnes décrépites & graniteuſes, les animaux féroces & plus que tout cela, ſans doute, l'humeur un peu phlegmatique, & le tempérament froid du Hottentot ſont des obſtacles à la reproduction de l'eſpèce; il eſt peut-être ſans exemple qu'un père ait compté ſix enfans.

Auſſi le Pays des Gonaquois où je m'étois enfoncé, ne raſſembloit pas trois mille têtes, ſur une étendue de trente ou quarante lieues, & la Horde de Haabas, qui montoit tout au plus à quatre cents perſonnes, de tout âge, de tout ſexe, paſſoit pour l'une des plus conſidérables de la Nation.

Ce n'étoit plus ici ces Hottentots abâtardis & miſérables qui languiſſent au ſein des Colonies, habitans mépriſables & mépriſés, qui ne connoiſſent de leur antique origine que le vain nom, & ne jouiſſent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achettent bien cher par les travaux exceſſifs des habitations & le deſpotiſme de leurs Chefs toujours vendus au Gouvernement! Je pouvois enfin admirer un peuple libre & brave, n'eſtimant rien que ſon indépendance, ne cédant point à des impulſions étrangères à la Nature, & faites pour bleſſer leur caractère franc, vraiment philantropique & magnanime.

Je ne voulois point me rendre chez cette Nation reſpectable comme un Chaſſeur haraſſé, que la fatigue & la faim ont contraint de s'arrêter au premier gîte; j'avois formé le deſſein de m'y préſenter *in fiochi*, dans un appareil impoſant & tout à la fois honorable pour ce peuple & pour moi.

Dès le matin, je fis une toilette entière; j'arrangeai mes cheveux; après leur avoir donné une tournure diſtinguée, je les ſurchargeai de poudre, comme j'aurois fait pour me rendre dans un cercle d'élégans. Je peignis ma barbe, & lui fis prendre le meilleur pli poſſible; ce n'étoit ni par fantaiſie ni par un goût bizarre que je l'avois laiſſé croître pendant un an, comme on l'a ridiculement débité par le monde; ce n'étoit pas non plus, comme ces Voyageurs herboriſtes paſſionnés pour la follicule & le ſéné, en punition de ce que je ne découvrirois pas aſſez tôt à mon gré telle plante diaphorétique, ou tel inſecte inapercevable; ma politique m'en avoit fait la première loi; la longueur de ma barbe n'étoit point abandon, négligence de moi-même; la propreté Hollandoiſe la plus ſcrupuleuſe fait mes délices; ce n'eſt pas pour un Créole d'Amérique un ſimple beſoin d'habitude, c'eſt une volupté; dans mes courſes je changeois de linge & de vêtemens juſqu'à trois fois par jour; mais le projet de laiſſer croître ma barbe avoit été médité long-temps avant de partir du Cap; j'étois inſtruit des guerres des Caffres avec les Colons, & que ces derniers ſont en horreur aux Sauvages; je pouvois être rencontré des uns ou des autres; il étoit donc eſſentiel, autant par mon extérieur que par ma conduite & mes manières, de me donner un air abſolument Etranger qui prouvât qu'il n'y avoit rien de commun entre les Colons & moi. Ce plan m'a très-bien réuſſi, dans toutes les Hordes que j'ai parcourues, je me ſuis vu toujours accueilli comme un être extraordinaire & d'une eſpèce nouvelle. Un dégoût invincible pour le tabac & l'eau de vie, tant priſés des Colons & des Sauvages, ajoutoit encore à leur étonnement; l'idée de cette prévention favorable qui ne pouvoit m'échapper, me donnoit une aſſurance, une intrépidité même qui m'ont procuré de grandes jouiſſances inconnues à d'autres Voyageurs; rien ne

m'arrêtoit; je marchois & me préſentois ſans trouble; c'eſt ainſi que j'euſſe traverſé tout le centre de l'Afrique, juſqu'en Barbarie, ſans la plus légère inquiétude, ſi la terre ne s'étoit point, pour ainſi dire, refuſée ſous mes pas; mais la ſoif & la faim cruelle ſeront à jamais une barrière inſurmontable à qui voudroit tenter une entrepriſe auſſi hardie.

Ma barbe étoit donc ma ſauvegarde eſſentielle; mais elle me rendoit un ſervice journalier non moins précieux; lorſque j'étois en marche, j'avois, en la lavant, la précaution d'y laiſſer toute l'eau qu'elle pouvoit retenir; durant les chaleurs du jour, c'étoit pour mon viſage un rafraîchiſſement qui me ſoulageoit beaucoup.

Cette première partie de ma toilette achevée, je m'habillai le plus proprement poſſible; parmi mes veſtes de chaſſe, j'en avois une d'un brun obſcur, garnie de boutons d'acier taillés à facettes; j'en fis mon habit de cérémonie; les rayons du Soleil tombant ſur ces boutons dans tous les ſens, devoient par leur réfraction jeter un éclat bien propre à me faire admirer par tous ces Sauvages; je mis un gilet blanc ſous cette veſte; à défaut de bottes, je me ſervis d'un pantalon de Nanquin, ce qui m'a toujours paru pour le moins auſſi noble; j'avois encore dans ma garde-robe une paire de ſouliers à l'Européenne, je les chauſſai, & n'oubliai point mes grandes boucles d'argent, par haſard fort brillantes; je déſirois ardemment un chapeau bordé d'or; il fallut s'en paſſer; mon pantalon rendant inutiles les boucles de caillou du Rhin de mes jarretières, j'en fis une agraphe avec laquelle j'attachai ſur mon chapeau, tel qu'il étoit, un magnifique panache de plumes d'Autruches de toute leur longueur.

Mais que j'étois en peine pour l'équipage de mon Cheval! Il ne répondoit guères aux ornemens du Maître; à la place de cette magnifique peau de Panthère, qu'on eût trouvée ſuperbe en France, & qui ne diſoit rien à l'œil d'un Sauvage, quelle figure radieuſe n'eût pas faite ſur ma bête la plus mauvaiſe des houſſes de drap rouge qui trotte régulièrement toutes les ſemaines de Paris à Poiſſy, tant il eſt vrai que la rareté des objets y met ſouvent tout le prix, en même temps qu'elle en conſtitue le mérite!

J'avois annoncé à mon fidèle Klaas qu'il monteroit à Cheval avec moi, & qu'il me ſerviroit d'Ecuyer; il s'étoit lui-même arrangé de ſon mieux; mais jaloux de le faire paroître avec diſtinction, je lui donnai une de mes vieilles culottes qu'il ne mit pas ſans prendre un air de vanité qui annonçoit en même temps le plaiſir que lui faiſoit ce cadeau & l'importance qu'il recevoit de cette décoration.

Tout étant prêt pour le départ, je dépêchai deux de mes Chaſſeurs avec leurs fuſils, pour prévenir la Horde de mon arrivée; & bientôt moi-même, après avoir déjeûné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de piſtolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma ſelle avec mon fuſil à deux coups, & je montai à Cheval; Klaas en fit autant; il portoit ma carabine, & me ſuivoit conduiſant quatre de mes Chiens; il étoit ſuivi, à ſon tour, de quatre Chaſſeurs qui eſcortoient un autre de mes gens chargé de porter une caſſette qui contenoit deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets & quelques autres préſens que je voulois faire à la Horde. Amiroo marchoit à notre tête, pour nous guider dans la route.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en la remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faiſant quitter, Amiroo nous conduiſit entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite dont la longueur & les ſinuoſités n'avoient guères moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou ſix pas de la rivière, le Pays s'ouvrit devant nous, & de là, me montrant du doigt une petite éminence ſur laquelle j'apercevois un Kraal, notre guide m'avertit que c'étoit celui de Haabas; nous n'en étions qu'à dix portées de fuſil; le chemin avoit été plus long que je ne l'avois compté; nous avions employé trois grandes heures à cette marche.

Lorſque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la Horde, je lâchai mes deux coups, & j'en fis faire autant à mes quatre Chaſſeurs; les deux autres que j'avois envoyés en avant, répondirent à notre ſalut par leur décharge, & ce fut pour toute la Horde le ſignal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une ſcène auſſi touchante; le Lecteur ſenſible partage

les douces émotions de mon ame, & préfère un récit tout véridique & tout ſimple. Je voyois tout le monde ſortir des huttes, & ſe raſſembler en pelotons; mais, à meſure que j'approche, les femmes les filles & les enfans diſparoiſſent, & chacun rentre chez ſoi; les hommes reſtés ſeuls ayant leurs Chef à leur tête, viennent à ma rencontre; mettant alors pied à terre, TABÉ, TABÉ, Haabas, dis-je au bon veillard en prenant ſa main que je preſſai dans la mienne. Il répondit à mon ſalut avec toute l'effuſion d'un cœur reconnoiſſant & touché de cette marque d'honneur dont il étoit le principal objet. J'eſſuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, ſupprimant par reſpect le ſigne de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut; & qu'en prononçant TABÉ, ils accompagnoient ce mot d'un clappement plus ſenſible.

Chacun en particulier m'examinoit avec la plus grande attention; juſqu'aux moindres détails de ma toilette, tout frappoit leurs regards; Haabas lui-même, qui ne m'avoit vu qu'en négligé dans mon camp ou dans mon équipage de chaſſe, paroiſſoit émerveillé de mes rares ajuſtemens; il me ſembloit qu'il me montroit une déférence plus marquée, un air plus reſpectueux que par le paſſé.

J'avois quitté mon Cheval à l'ombre d'un gros arbre, ſous lequel on étoit venu me complimenter; je n'y reſtai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faiſois une fête de contempler cette Horde intéreſſante & je m'y rendis eſcorté de toute la troupe; à meſure que je paſſois devant une des huttes qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort baſſe, la maîtreſſe du logis qui s'étoit d'abord montrée pour me voir venir de loin, ſe retiroit auſſitôt, de telle ſorte qu'obligé de me baiſſer à tous momens pour examiner l'intérieur, c'étoit pour moi un ſpectacle très-curieux que ces viſages bruns, immobiles & colés pour ainſi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte n'offrant par-tout que des portraits à la Silhouette. J'aurois pu me faire écrire chez toutes ces Dames; car je n'y avois été reçu par aucune.

Cependant elles s'apprivoiſèrent peu à peu, & je me vis à la

fin entouré. On me préſenta du lait de tous les côtés. Narina n'étoit point encore du nombre des curieuſes; je demandai de ſes nouvelles; on courut pour la chercher; elle arrivoit portant une corbeille de lait de Chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empreſſement. J'en bus de préférence, autant à cauſe des graces naturelles qu'elle mit dans ce préſent, que de la propreté qu'elle avoit eue l'attention de donner à ſon vaſe, que n'avoient point, à beaucoup près, ceux des autres.

Du reſte toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graiſſées & boughoués à frais, les viſages peints de cent manières différentes, montroient aſſez tout le bruit qu'avoit fait dans la Horde la nouvelle de mon arrivée, & la conſidération ſingulière qu'elles avoient pour l'Etranger; Narina s'étoit parée des préſens que je lui avois faits; mais ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que je m'aperçus qu'elle n'avoit point ſuivi l'étiquette comme ſes camarades, & qu'elle avoit ſupprimé les onctions; elle ſavoit à quel point me déplaiſoit ce rafinement de coquetterie, & quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle ſe l'étoit impoſée pour me plaire. Elle me préſenta ſa ſœur qui me parut jolie; mais, ſoit que la prévention m'aveuglât, ſoit que l'odeur de ſes onguens m'eût rebuté, je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, & ne ſentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra ſa femme; elle n'avoit rien qui la diſtinguât des autres, & je vis là, comme on le voit ſouvent ailleurs, que Madame la Commandante étoit richement vieille & laide; cela n'empêcha point qu'en courtiſan délié, je lui préſentaſſe un mouchoir rouge, qu'elle reçut ſans façon, & dont elle ceignit ſur le champ ſa tête; j'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet; mais, comme j'avois envie de connoître ſon goût, & que j'étois bien aiſe de voir une femme Sauvage dans l'embarras du choix pour ſes ajuſtemens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choiſir elle-même ce qui lui plairoit davantage; je ne jouis pas de la ſatisfaction que je m'étois promiſe; elle ſe jeta ſans balancer ſur des coliers blancs & des rouges; les autres couleurs, diſoit-elle, trop analogues à ſa peau, ne faiſant

nul effet, & n'étant pas de ſon goût. J'ai toujours remarqué qu'en général, les Sauvages ne font pas grand cas du noir & du bleu; je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets; cet article me parut être celui qu'elle eſtimoit davantage.

Ces préſens n'étoient point regardés ſans envie de la part des autres femmes; elles levoient les mains avec extaſe, & déclaroient à haute voix dans leur admiration, que l'épouſe de Haabas étoit la plus heureuſe des femmes, & la plus brillante en bijoux qu'on eut jamais vue dans toutes les Hordes de la Nation Gonaquoiſe.

Je fis enſuite la diſtribution du reſte de la verroterie que j'avois apportée, & j'avoue de bonne-foi que je manœuvrai de façon que les jeunes & les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets & des bouts de tabac; mon intention, en venant moi-même viſiter cette Horde, étoit que toutes les familles qui la compoſoient ſe ſentiſſent de mes largeſſes; & la pacotille que j'avois apportée ne laiſſoit pas d'être conſidérable.

Haabas me pria de la part de pluſieurs vieillards impotens qui ne pouvoient ſortir de leur loge, de le ſuivre & de les aller viſiter; je me prêtai ſans peine à ſon déſir; nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étoient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture & tous les ſoins qu'exige la caducité. Cette inſtitution reſpectable chez des peuples Sauvages me toucha fortement; j'en témoignai toute ma ſatisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards, pour la plupart, ne fuſſent retenus que par leur grand âge, & non par ces infirmités qui ſont l'apanage ordinaire des peuples civils, je remarquai avec ſurpriſe que leurs cheveux n'avoient point blanchi; &, qu'à peine apercevoit-on à leur extrémité une légère nuance griſâtre.

Je fus conduit, après cela, vers une hutte abſolument écartée de toutes les autres; elle renfermoit (quel ſpectacle!) un malheureux couvert d'ulcères, de la tête aux pieds. Je me baiſſois pour entrer; une odeur infecte qui ſortoit de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature étoit-là, giſante depuis

plus d'un an, ſans que perſonne oſât l'approcher, tant on craignoit la communication de ſa maladie, qui paſſoit pour contagieuſe! ſa femme, en effet, & deux enfans venoient d'en mourir il n'y avoit pas deux mois. On lui jetoit ſa nourriture à l'entrée de ſa loge ou plutôt de ſa tombe ; car ce n'étoit plus un être vivant. Son état, vraiment déplorable, m'inſpira de la pitié ; il croupiſſoit depuis long-temps dans l'ordure & ſes déjections. Combien je me ſentis peiné de ne pouvoir, par un remède efficace, apporter quelque ſoulagement à ſes maux!

J'avois beau me ſouvenir qu'à Surinam nous recueillons nous-mêmes le baume de Copahu, & celui de Racaſſir, qui, je crois, eſt le Tolu de la pharmacie, & qu'avec ce ſeul ſecours nous guériſſions facilement nos Nègres. Je n'en étois pas pour cela plus avancé ; l'Afrique ne m'offroit aucune de ces plantes ſalutaires, ou du moins ſi elles y croiſſent, dans quel lieu devois-je les aller chercher? Il me vint pourtant dans l'eſprit un moyen, ſinon de guérir entièrement ſes douleurs, du moins d'en ſuſpendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliſer les eſprits de ces bons Sauvages, en les aſſurant que la maladie n'étoit point contagieuſe ; qu'elle ne pouvoit ſe communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant ; pour les perſuader davantage, je leur dis avec fermeté qu'elle m'étoit très-connue ; ſans cette précaution, le deſſein que je formois pour le ſoulagement du miſérable couroit grand riſque d'avorter, une prévention invincible leur faiſant craindre à tous une épidémie. Ils m'en crurent heureuſement, & promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerois.

Je leur dis donc qu'il ſeroit à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graiſſe de Mouton fondue ; que ce remède innocent reſtitueroit à la peau deſſéchée de cet homme, un peu de ſoupleſſe, & lui procureroit du moins la facilité de ſe mouvoir. Je lui fis donner pluſieurs nattes, en le priant de faire quelques efforts pour les paſſer ſous lui. Tout foible qu'il étoit, il réuſſit au gré de mon déſir. Je propoſai alors de lui conſtruire une nouvelle hutte, & de l'y tranſporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations

exclamations par tous les aſſiſtans. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de ſe réfroidir, mes gens & moi mîmes la main à l'ouvrage, & la hutte fut bientôt achevée & en état de recevoir le malade.

J'ai toujours penſé que cet homme avoit été atteint du fléau deſtructeur qui empoiſonne les ſources de la vie, & détruit le plaiſir par le plaiſir même. Quoiqu'étrangers à ce fléau, ainſi qu'aux Hottentots du Cap qui le connoiſſent ſi bien, les Gonaquois pouvoient l'avoir reçu de proche en proche : un voyage, une fatale rencontre, ſans doute, avoit cauſé le malheur de celui-ci.

On le fit ſortir étendu ſur ſes nattes. Il fut porté près de ſa nouvelle demeure, & l'ancienne fut au moment même démolie. J'étois un Dieu bienfaiſant pour ces bons Sauvages. Avec quel intérêt ils ſuivoient l'infortuné, les yeux fixés tantôt ſur ſon ſauveur, tantôt ſur le malheureux, pour la ſanté duquel ils concevoient déjà beaucoup d'eſpérance ; car ce doux aliment des cœurs rayonnoit ſur tous les fronts, & doubloit leur tendre compaſſion ! avec quel empreſſement je les voyois tous accourir, m'environner, s'attendrir ſur les ſouffrances de leur frère, & toutes les femmes ſur-tout, implorer les connoiſſances qu'elles me ſuppoſoient afin de donner, s'il étoit poſſible, quelque relâche à ſon ſupplice, & de le rendre à la vie !

Il n'étoit plus qu'un ſquelette mal recouvert par une peau rétrécie & sèche, qui laiſſoit voir à nu des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés & aux reins ; toutes les jointures étoit démeſurément enflées, & les vers, anticipant ſur ſa deſtruction, le rongeoient de toutes parts.

Après la friction que j'avois ordonnée, on l'introduiſit dans ſa hutte ; je le recommandai aux attentions & aux ſoins de toute la Horde, & je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

Je doute fort que ces ſecours ayent été ſuffiſans pour le réchapper ; malheureuſement je n'étois pas plus inſtruit ; &, dans l'intime perſuaſion que ſa mort étoit inévitable, j'avois penſé que la hâter

auroit été le plus grand ſervice qu'on eût pu lui rendre. Si j'ai prolongé de quelques jours ſa douloureuſe exiſtence, le plus cruel de ſes ennemis n'en eût pas fait davantage.

De retour à la demeure de Haabas, ſa femme me préſenta du lait pour me rafraîchir ; on avoit fait tuer un Mouton pour moi & mes gens.

Je fis rôtir quelques cotelettes ſur des charbons devant la hutte ; mais les Miaſmes qui m'avoient ſuivi, & le ſpectacle hideux de ce cadavre encore animé, ne déſemparoient pas mon imagination, & m'avoient ôté l'appétit. Cependant, dans la crainte que ces Sauvages ne penſaſſent que leur mêts m'inſpiroient du dégoût, ce qui les auroit cruellement mortifiés, je pris ſur moi de manger un peu. De l'endroit où j'étois aſſis, à travers le cercle qui m'environnoit, je voyois mes gens, moins délicats que leur maître, ſe régaler des morceaux qu'on leur avoit diſtribués, & ſe divertir comme s'il ſe fût agi d'une nôce.

Le dîner fini, il ne me reſta que le temps néceſſaire pour me rendre chez moi avant la nuit ; ainſi, prenant congé de mes bons voiſins, après une kirielle de Tabé, je remontai à Cheval ; preſque toute la Horde me ſuivoit, mais de plus en plus preſſé par le temps, je piquai des deux ; &, en moins d'une heure, Klaas & moi nous fûmes rendus au gîte ; le reſte de mon monde arriva beaucoup plus tard ; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curioſité attachoit à leurs pas, les accompagnoient. Dans tout autre temps cette viſite auroit pu me déplaire ; mais pour le moment j'avois beaucoup de proviſions, & vingt bouches de plus ne me dérangoient en aucune façon.

On s'attend, ſans doute, à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina ; mais ce qu'on ne devine point, à coup ſûr, & qui ſurprendra, c'eſt qu'elle garda ſi bien l'incognito que ce ne fut que le lendemain ſeulement que j'appris par elle-même qu'elle étoit arrivée de la veille. La nuit fut entièrement conſacrée à la danſe & aux chants ; mais, ne voulant priver perſonne d'une partie de plaiſir que l'occaſion ſeule avoit formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Un des moyens de conſerver ſur les Sauvages la ſupériorité que s'arroge de plein droit le préſompteux Européen, n'eſt pas, comme on pourroit le croire, de les intimider & de répandre partout la menace & l'effroi; ce ſyſtême imbécille ne fut imaginé que par un fou téméraire, ou par un lâche à la tête d'une troupe nombreuſe, & qui profite de ſa force pour impoſer des loix impérieuſes & dures; l'exemple récent qu'en offrent nos Voyages, ſont une preuve frappante que ce n'eſt point à coups redoublés de tonnerre, & le ſabre à la main, qu'on apprivoiſe des hommes; la fin tragique d'un de ces navigateurs audacieux doit à jamais ſervir d'exemple à quiconque oſeroit embraſſer ces funeſtes maximes. Je me ſuis convaincu qu'il ne faut point haſarder avec les peuples de la Nature, des demandes qui leur coûtent trop de ſacrifices; qu'il eſt prudent de ſe priver un peu, pour obtenir davantage; que ce n'eſt qu'à force de complaiſance qu'on s'inſinue dans leurs bonnes graces, & que le point capital, pour réuſſir auprès d'eux, eſt de s'en faire aimer: avec ces principes, on jugera bien que je ne crois point aux *mangeurs d'hommes*, & qu'il n'eſt pas de Pays ſi déſert & ſi peu connu, où je ne me préſentaſſe tranquillement & ſans crainte. La défiance eſt la ſeule cauſe de leur barbarie, ſi l'on peut appeler ainſi ce ſoin preſſant d'écarter loin de nous, & même de détruire, tout ce qui paroît tendre à troubler notre repos & notre ſûreté.

Je n'avois pu dormir de toute la unit; je me levai à la pointe du jour; quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina! elle avoit l'air plus embaraſſé, plus honteux que de coutume; ce fut alors ſeulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle étoit arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainſi cachée de moi; je la preſſai de m'en dire la raiſon; malgré mes vives inſtances, je ne pus obtenir une réponſe poſitive; ſon ſilence là-deſſus alla juſqu'à l'obſtination; enfin, comme ſi elle eût craint d'avoir trop élevé ſes eſpérances, elle devint plus timide, à meſure qu'elle devinoit les ſoupçons que je ſemblois former ſur ſon compte. Cette réſerve ingénue me la fit aimer davantage; le caffé étoit prêt; je partageai mon déjeûné avec elle.

Les danſes & la joie continuèrent encore toute cette journée; mais, le lendemain, la curioſité amena en détail toute la Horde dans mon camp. Les uns arrivoient, d'autres partoient; on ſe croiſoit de toutes parts ſur les chemins. Ce ſpectacle étoit pour moi le tableau mouvant d'une fête de village. Je les reçus avec une égale cordialité. Je demandai des nouvelles du pauvre malade; on m'en donna qui me firent plaiſir; il ne ceſſoit me dit-on, de parler de moi avec les larmes de la reconnoiſſance; Il étoit toujours ſouffrant; mais quel changement dans ſa poſition! quel ſoulagement ne recevoit-il pas de la propreté que je lui avois procurée! Il jouiſſoit du moins de la conſolation de voir ſes camarades, & de s'entretenir avec eux; pleins de confiance dans mes avis, ils ne craignoient plus d'entrer dans ſa hutte & de l'approcher. Leurs viſites étoient une diſtraction qui répandoit ſur ſes plaies un baume plus ſalutaire encore que les plantes & lui faiſoit oublier ſon mal. Je doute fort de ſa régénération après l'état déſeſpéré où je l'ai vu; mais, s'il étoit poſſible qu'il ſe rétablit, je penſe que ce remède moral n'y aura pas peu contribué. Eſt-il un ſort plus cruel que de ſe voir ainſi délaiſſé par ſes amis & par ſes proches & relégué au loin comme un cadavre abandonné dont la vue fait horreur? Chacun me contoit tous ces détails à ſa manière, & les accompagnoit de remercimens d'autant plus empreſſés qu'ils tenoient davantage au malade par les liens du ſang ou de l'amitié.

Ce ne fut que l'après-midi du ſecond jour que ceſſa la proceſſion, & que ces braves Gonaquois prirent congé de mon camp, pour retourner tout-à-fait à leur Horde. Je ne pouvois trop leur recommander le malade; je leur dis que les ſoins qu'ils prendroient de lui étoient la marque d'affection & d'eſtime qui me flatteroit le plus; je chargeai Narina, en particulier, de lui remettre de ma part une petite proviſion de tabac. Je fis, ſur-tout, à cette jeune Sauvage quelques nouveaux préſens & je la laiſſai partir.

J'avois peu fréquenté cette fille; mais l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré étoit ſi naturel & ſi ſimple; je m'étois ſi bien habitué à ſes manières, & je trouvois tant d'analogie entre ſon humeur & la mienne, que je ne pouvois me perſuader que notre con-

noiſſance datât de ſi près, & qu'elle dût finir ſi tôt ; je croyois l'admirer pour ſa dernière fois . . . . . d'autres projets, d'autres ſoins !

Il eſt temps d'obſerver que les femmes de ce Pays, ne s'étoient point comportées avec mes gens comme avoient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montroient la plus grande retenue ; dès que leurs hommes partoient, aucune d'elles ne reſtoit en arrière.

J'avoue que ces viſites un peu longues, un peu nombreuſes, & trop multipliées commençoient à me déplaire ; je craignois avec raiſon qu'il n'en réſultât du déſordre autour de moi, & que mon monde ne prît goût à ces diſſipations. Chacun déjà ſe relâchoit de ſa beſogne ; la chaſſe les intéreſſoit beaucoup moins ; la danſe occupoit tous leurs momens. Les gens chargés de la conduite & de la garde de mes beſtiaux s'y prêtoient à regret, & les laiſſoient ſe diſperſer çà & là ; d'autres s'étoient abſentés la nuit & n'avoient reparu qu'au jour pour ſe repoſer ; je crus qu'il étoit de ma politique de fermer les yeux ſur ces petits abus, & de ramener inſenſiblement tout ce monde au devoir. Les chaleurs commençoient à devenir inſupportables ; le Soleil, après avoir repaſſé l'Equateur, plongeoit à pic ſur nous, & nous brûloit au point qu'il eut été très-dangereux de s'expoſer au jour dans le fort de ſon ardeur ; ma tente même ſe changeoit dans ces momens en une étuve dont j'étois obligé de déſerter. Que de motifs puiſſans pour m'engager à changer d'emplacement, & à tranſporter mes pénates dans un local mieux ombragé, ſous quelque bocage épais ! mais on ſe rappelle le rendez-vous convenu avec mes Envoyés chez les Caffres ; il ſe pouvoit qu'à leur retour, ne me trouvant point au Koks-Kraal, ils imaginaſſent, ou qu'il m'étoit arrivé quelque malheur imprévu, ou que, fatigué de les attendre, j'avois pris le parti de décamper & de continuer ma route ; cette diverſion les eût jetés dans le plus grand embarras ; de mon côté, je m'intéreſſois trop au ſort des deux miens pour les abandonner, & n'aurois pas voulu, pour tous les oiſeaux de l'Afrique, avoir à me reprocher une auſſi lâche action. Je me déterminai donc à reſter juſqu'à leur

arrivée, qui néceſſairement ne devoit pas tarder; mais je me promis bien de rendre tous mes gens à nos exercices, & j'en donnai le premier l'exemple.

Je ne manquai plus, ſelon mon ancienne coutume, de conſacrer une partie des ſoirées à la rédaction de mon Journal, & c'eſt ici que je commençai à ſaiſir enfin les différences qui diſtinguent un Hottentot d'un Hottentot, & particulièrement les Gonaquois des autres Hordes que j'avois juſqu'alors rencontrées.

Le Kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, étoit ſitué ſur le penchant d'une colline qui s'étendoit par une pente inſenſible juſqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très-grands arbres; un petit ruiſſeau le traverſoit par le milieu, & alloit ſe perdre à la riviére. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties ſur un eſpace de ſix cents pieds quarrés, formoient pluſieurs demi-cercles; elles étoient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'eſt-là que chaque famille enferme, pendant le jour, les Veaux & les Agneaux qu'ils ne laiſſent jamais ſuivre leurs mères & qui ne tettent que le matin & le ſoir, temps auquel les femmes traient les Vaches & les Chèvres. Il y avoit, outre cela, trois grands parcs bien entourés, deſtinés à contenir pendant la nuit ſeulement le troupeau général de la Horde.

Les huttes ſemblables pour la forme à celles des Hottentots des Colonies, portent huit à neuf pieds de diamètre. Elles ſont couvertes de peaux de Bœuf ou de Mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une ſeule ouverture, fort étroite & fort baſſe; c'eſt au milieu de ce four que la famille entretient ſon feu. La fumée épaiſſe qui remplit ces tanières, & qui n'a d'autre iſſue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conſervent toujours, étoufferoit l'Européen qui auroit le courage d'y reſter deux minutes. L'habitude rend tout cela ſuportable à ces Sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne ſa demeure, étend ſa natte, la couvre d'une peau de Mouton, & s'y dorlote auſſi bien que ſur le duvet. Quand les nuits ſont trop fraîches, on ſe ſert pour

couverture d'une peau pareille à celle ſur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange; dès que le jour eſt venu, tous ces lits ſont roulés & placées dans un coin de la hutte. Si le temps eſt pur, on les expoſe à l'air & au ſoleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaiſes comme en Europe, mais les inſectes & une autre vermine non moins incommode à laquelle la chaleur exceſſive du climat rend fort ſujets ces Sauvages & dont ils ne ſont pas maîtres avec tous leurs ſoins d'arrêter la foiſon. Lorſqu'ils n'ont point, pour l'inſtant, d'occupation plus preſſée, ils font une recherche plus exacte & plus ſcrupuleuſe de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux mal-faiſans; cette méthode eſt plus facile & plus prompte.

Je ne ſais quel Auteur s'eſt aviſé de croire que cet uſage étoit pour eux une reſſource, une partie de leur nourriture, peut-être même une délicateſſe. Rien n'eſt plus faux que cette ridicule aſſertion; je peux certifier, au contraire, qu'ils s'acquitent de cette manière, d'une cérémonie pareille, avec autant de dégoût que nos femmes ou nos ſervantes la rempliſſent, d'une autre façon, à l'égard de nos enfans.

J'ai avancé, plus haut, que les Gonaquoiſes mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des Colonies. Cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, ſi ce n'eſt que les premières les portent plus amples, & que le tablier de la pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, eſt plus large & deſcend preſque juſqu'aux genoux; mais c'eſt dans les ornemens, je pourrois dire dans les broderies, prodigués à ces habillemens, que conſiſtent la richeſſe & la magnificence dont elles ſe piquent; c'eſt dans l'arrangement ſur-tout de ce tablier, que brillent l'art & le goût de chacune d'elles; les deſſins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'eſt négligé; plus leurs vêtemens en général ſont chargés de grains de raſſade, plus ils ſont eſtimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent; ils ſont, autant qu'il eſt poſſible, de peau de Zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires,

donne du relief à leur phyſionomie, &, comme elles le diſent très-bien, ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles ſont outre cela plus ou moins ſomptueuſes en proportion des verroteries qu'elles poſsèdent, & dont elles ſurchargent leur corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorſqu'elles veulent paroître. Elles font des tiſſus dont elles ſe garniſſent les jambes en guiſe de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce degré de magnificence, ſe bornent, ſur-tout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de Bœuf coupées & arrondies à coup de maillet: c'eſt cet uſage qui a donné lieu à pluſieurs Voyageurs de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras & les jambes avec des inteſtins fraîchement arrachés du corps des animaux & qu'ils dévorent ces garnitures à meſure qu'elles tombent en putréfaction; erreur groſſière, & qui mérite d'être enſevelie avec les livres qui l'ont produite. Il eſt peut-être arrivé qu'un Hottentot excédé par la faim, aura ſaiſi cette reſſource, le ſeul moyen de ſauver ſes jours, & dévoré ſes courroies & ſes ſandales; mais de ce que les horreurs d'un ſiége ont contraint des hommes civiliſés à ſe diſputer les plus vils alimens, faut-il conclure que les hommes civiliſés ſe nourriſſent ordinairement de pourritures & de lambeaux ?

Dans l'origine, les anneaux de cuir & les roſeaux dont les Hottentots entouroient leurs jambes, n'étoient qu'un préſervatif indiſpenſable contre la piqûre des ronces, des épines & la morſure des Serpens qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux & à ces anneaux qui les ſervoient ſi bien, les femmes ont ſubſtitué la verroterie, dont la fragilité les préſerve ſi mal. C'eſt ainſi que, chez les Sauvages comme chez les Nations les plus éclairées, ſe dégradent & ſe corrompent à la longue les inſtitutions les plus ſages & les mieux combinées! Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paroiſſe, annonce aſſez que la vanité appartient & s'étend à tous les climats, & qu'en dépit même de la Nature, par-tout la femme eſt toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiariſé

avec

avec l'uſage où elles ſont de ſe peindre la figure de mille façons différentes ; je le trouve hideux & repouſſant ; je ne ſais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non-ſeulement ridicule, mais fétide. Je donne la gravure d'une Hottentote dans tout le luxe de ſes plus beaux atours, & j'atteſte qu'il n'y a dans ce portrait ni charge, ni exagération.

Les deux couleurs dont elles font ſur-tout très-grand cas, ſont le rouge & le noir. La première eſt compoſée avec une terre ocreuſe qui ſe trouve dans pluſieurs endroits ; elles la mêlent & la délayent avec de la graiſſe ; cette terre reſſemble beaucoup à la brique, ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'eſt autre choſe que de la ſuie ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes ſe contentent, à la vérité, de peindre ſeulement la proéminence des joues ; mais le général ſe barbouille la figure par compartimens ſymétriquement variés, & cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentotes ſont toujours parfumées avec de la poudre de Boughou. L'odorat d'un Européen n'en eſt pas agréablement frappé ; peut-être que celui d'un Hottentot ne trouveroit pas moins inſuportables nos odeurs, nos eſſences, & tous nos ſachets ; mais du moins le Boughou a, ſur notre rouge & nos pâtes, l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau ; il n'attaque ni ne délabre les poitrines ; & la Hottentote qui ne connoît ni l'ambre, ni le muſc, ni le benjoin, ne connoît pas non plus les vapeurs, les ſpaſmes & la migraine.

Les hommes ne peignent jamais leurs viſages ; mais ſouvent je les ai vus ſe ſervir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre ſupérieure juſqu'aux narines, & jouir de l'avantage d'en reſpirer inceſſamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer ſous le nez ; &, ſur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on ſe garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes, qu'elles ſoient tellement adonnées à leur toilette qu'elles négligent les occupations utiles & journalières, auxquelles la Nature

& leurs uſages les appellent. Je n'ai entendu parler que de certains jours de fête qui reviennent aſſez rarement. Séparées de l'Europe par l'immenſité des mers, & des Colonies Hollandoiſes par des déſerts, des montagnes & des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre, ne les a point encore conduits à ces excès de notre dépravation ; loin de cela, dès qu'elles jouiſſent du bonheur d'être mères, la Nature leur parle un autre langage ; elles prennent plus qu'en aucun autre Pays, l'eſprit de leur état, & ſe livrent ſans réſerve aux ſoins impérieux qu'il exige.

Auſſitôt qu'il eſt né, l'enfant ne quitte point le dos de ſa mère ; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le preſſe contre elle ; un autre attaché avec des courroies ſous le derrière de l'enfant, le ſoutient & l'empêche de gliſſer ; ce ſecond tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, reſſemble aſſez à nos carnaſſières de chaſſes ; on l'orne ordinairement avec des raſſades, & voilà tout ce qui compoſe la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, ſoit qu'elle ſe rende au bal, & même qu'elle y danſe, elle ne ſe débarraſſe point de ſon enfant : ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pouſſe aucun vagiſſement, ſi ce n'eſt lorſqu'il éprouve le beſoin de teter ; la mère alors le fait tourner & l'attire de côté, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'elle le démaillote ; mais lorſqu'elle eſt avancée en âge, ou qu'elle a eu pluſieurs enfans, ſans déplacer celui qu'elle porte, elle lui paſſe la mamelle par-deſſous le bras ou la lui donne par-deſſus l'épaule ; l'enfant ſatisfait ceſſe alors de pleurer, & la nourrice continue ſa danſe.

Lorſqu'enfin on juge qu'il eſt en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le poſe à terre devant la hutte ; à force de ramper, il ſe dévelope &, de jour en jour, il s'eſſaye à ſe tenir debout ; une première tentative en amène une ſeconde ; il s'enhardit, & bientôt il eſt aſſez fort pour courir & ſuivre ſon père ou ſa mère.

Cette méthode ſi ſimple, ſi naturelle vaut bien, à ce que je crois, celles de nos bretelles meurtrières ; elles écraſent & rétréciſſent la poitrine ; la diſproportion entre la force des jambes &

la peſanteur du corps qui contraint nos enfans à peſer ſur ces bretelles trop officieuſes, finit ſouvent par les eſtropier, altère leur ſanté & les défigure pour le reſte de leurs jours.

Jamais, ſoit en Amérique, ſoit en Afrique, je n'ai rencontré de boiteux ou de boſſus parmi les Sauvages. C'eſt en Europe qu'il faut voyager pour en voir.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des Sauvages cette ſoupleſſe & cette force qui les diſtinguent, c'eſt le ſoin que prennent les mères de les frotter avec de la graiſſe de Mouton. Les hommes faits ont beſoin eux-mêmes d'uſer de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteroient l'impétuoſité des vents & les ardeurs du Soleil.

Moins favoriſé par les productions des climats Africains, que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, *le Rocou*, qui lui rend un ſervice continuel. Tout le monde ſait que cet arbre donne une eſpèce de fruit ou de ſilique qui s'ouvre en deux parties, & laiſſe échapper une ſoixantaine de graines, dont la pellicule eſt graiſſeuſe & rougeâtre. L'Indien qui va toujours nud, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds juſqu'à la tête; il ſe préſerve, au moyen de cette onction, des atteintes du Soleil, & de la piqûre des Mouſquittes, & intercepte la tranſpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorſqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'eſt une vieille femme de la Horde qui vient lui prêter un miniſtère officieux; ces couches ſont toujours heureuſes; on ne connoît point chez des Sauvages l'opération Céſarienne & de la Symphyſe; on ne conſulte point, on n'agite jamais la queſtion de ſavoir s'il faut ſauver l'enfant aux dépens des jours de la mère; & ſi, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvoit accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles diſtinctions n'ordonneroient point l'aſſaſſinat d'une mère, & l'enfant ne ſeroit pas épargné.

Je me ſuis informé des Hottentots mêmes, s'il étoit vrai qu'une mère qui accouche de deux enfans à la fois, en fit périr un ſur le champ; d'abord ce crime contre Nature eſt fort rare, & révolte

ces Nations ; mais il prend ſa ſource, le croiroit-on, dans l'amour le plus tendre. C'eſt la crainte de ne pouvoir nourrir ſes jumeaux, & de les voir périr tous deux, qui a porté quelques mères à en ſacrifier un ; au reſte, les Gonaquois ſont exempts de ce reproche, & je les ai vus s'indigner de ma queſtion. Mais de quel droit oſeroit-on faire un crime à ces Sauvages de cette précaution dont j'ai donné du moins un motif plauſible, lorſqu'au ſein des Pays les plus éclairés, on voit chaque jour, malgré les hoſpices ouverts par la bienfaiſance, des mères aſſez dénaturées pour expoſer elles-mêmes & abandonner dans les rues le fruit innocent de leurs entrailles ?

C'eſt donc calomnier ces peuples que de donner comme une pratique conſtante quelques actions barbares qu'ils déſavouent & démentent ſi bien par leur conduite : j'ai rencontré dans plus d'une Horde, des mères qui nourriſſoient leurs jumeaux & ne m'en paroiſſoient pas plus embaraſſées.

Des Voyageurs cependant n'ont pas craint d'atteſter l'uſage de cette barbarie ; c'eſt avec auſſi peu de vérité que M. Sparmann lui-même s'exprime ainſi dans ſon Voyage au Cap, pag. 73 du Tome II, touchant le ſort des enfans à la mamelle qui perdent leur mère. « Une autre coutume non moins horrible qui n'a juſqu'à » préſent été remarquée par perſonne, mais dont l'exiſtence chez » les Hottentots m'a été pleinement CERTIFIÉE ; c'eſt en cas » de mort de la mère, d'enterrer vivant avec elle ſon enfant à » la mamelle ; cette année même, dans l'endroit où j'étois alors, » le fait qu'on va lire étoit arrivé. — Une Hottentote étoit morte » à cette ferme d'une fièvre épidémique. Les autres Hottentots » qui croyoient n'être pas à portée d'élever l'enfant femelle qu'elle » avoit laiſſé ou qui ne vouloient pas s'en charger, l'avoient déjà » enveloppé vivant dans une peau de mouton pour l'enterrer avec » ſa défunte mère ; quelques fermiers du voiſinage les empêchè- » rent d'accomplir leur deſſein ; mais l'enfant mourut dans des » convulſions ; mon hôteſſe qui commençoit à n'être plus jeune, » me dit qu'elle-même, il y avoit ſeize ou dix-ſept ans, avoit » trouvé dans le quartier de Swellendam, un enfant Hottentot

» empaqueté dans des peaux, attaché fortement à un arbre, près » de l'endroit où ſa mère avoit été récemment enterrée; il reſtoit » encore aſſez de vie à cet enfant pour le ſauver; il fut élevé » par les parens de Madame Kock; mais il mourut à l'âge de huit » à neuf ans. Il réſulte de ces exemples & de pluſieurs autres » traits que JE TIENS DES COLONS, &c. »

Il faut d'abord conclure des paroles de ce Botaniſte, qu'il n'avoit rien vu de ce qu'il rapporte, puiſqu'il déclare ici comme par-tout ſon ouvrage, qu'il tient ces détails des Colons. Il les a trop fréquentés pour ignorer juſqu'où l'on doit compter ſur leur mémoire ou leur eſprit; c'en étoit aſſez pour nous épargner beaucoup de fables, qu'il étoit au contraire important de renverſer. Ce n'eſt pas ſur des ouï-dire qu'on juge les peuples, & que l'on compare. Dans le récit le plus véridique, que de nuances même vous échapent, qui porteroient la lumière ſur des faits toujours mal interprêtés, quand on n'en a pas été le témoin oculaire. Ne ſuffiſoit-il pas que la première mère dont il parle fût morte, comme il le dit, d'une maladie épidémique, pour que les Hottentots alarmés s'éloignaſſent du cadavre & de l'enfant, dans la crainte d'une contagion, motifs & préjugés aſſez forts chez eux pour les porter à tout abandonner à l'inſtant, juſqu'aux troupeaux, leur ſeule richeſſe. A l'égard du ſecond enfant trouvé dans le Canton de Swellendam, les circonſtances pouvoient être encore les mêmes; &, juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir les cauſes raiſonnées de cette barbarie, j'en purgerai l'hiſtoire du peuple le plus doux & le plus ſenſible que je connoiſſe. Au reſte, il y a long-temps que tout ces contes ridicules ſur ces pauvres Sauvages, ſeroient oubliés avec les hiſtoires des ſorciers & des revenans, s'il n'y avoit des vieilles pour les redire, & des enfans pour les entendre.

Il ſemble qu'on ait pris à tâche de vilipender & de décrier la Nation Sauvage de tout le globe connu la plus tranquille & la plus patiente, tandis que, pénétrés d'eſtime & de reſpect pour les peuples les plus orientaux, les Chinois, par exemple, on gliſſé légèrement ſur l'uſage conſtant où ſont les mères à Péquin, d'expoſer pendant la nuit au milieu des rues les enfans dont elles

veulent ſe défaire, afin qu'à la pointe du jour les voitures & les bêtes de Somme les écraſent en paſſant, ou que les Cochons les dévorent.

Des Voyageurs en Aſie nous apprennent que les grands Seigneurs du Thibet vont en pélérinage à Putola, lieu de la réſidence du Lama, qu'ils ſe procurent des excrémens de ce Souverain Grand-Prêtre, qu'ils les portent à leurs cous en amulettes, & qu'ils en ſèment ſur leurs alimens.

Cette cérémonie nauſabonde a-t-elle rien de moins révoltant que celle fauſſement attribuée aux Hottentots dans la célébration de leurs mariages; on ſuppoſe à des maîtres de cérémonie qu'ils n'ont pas, ou bien à des Prêtres qu'ils connoiſſent encore moins, la puiſſance ſurnaturelle d'immerger par les canaux uretères, deux futurs époux qui, proſternés aux pieds de l'arroſoir, reçoivent dévotement la liqueur, & s'en frottent avec ſoin tout le corps, ſans en perdre une goutte. L'Auteur que j'ai cité plus haut, incline fortement à croire ces rapſodies ſur le ſimple rapport des Colons, lorſqu'il dit que ces bruits populaires, concernant les rites matrimoniaux, ne ſont pas dénués de fondement, mais que cette coutume ne ſe pratique plus que dans l'intérieur des Kraals, & jamais en préſence des Colons.

Kolbe a parlé de cette cérémonie avec de grands détails; il l'a même expoſée aux yeux de ſes lecteurs dans une gravure, afin de lui donner une ſorte d'authenticité. D'autres ignorans ont copié Kolbe, & juſqu'à la traduction françoiſe de M. Sparmann, à laquelle on s'eſt permis d'ajouter pour completter le dernier volume, je ne ſais quel extrait d'un *nouveau Syſtême Géographique*, je ne connois point de Voyage ſur l'Afrique, qui ne ſoit entaché des abſurdes rêveries de ce Kolbe. Ce plagiat, qui déshonore l'ouvrage d'un ſavant eſtimable, ne mérite aucune foi. On y rapporte, mot pour mot, les ſonges du Voyageur ſédentaire, bâtis il y a plus de quatre-vingts ans, non-ſeulement touchant les cérémonies du mariage des Hottentots, mais même la réception dans un Ordre de chevalerie, qui ſe termine auſſi par une immerſion générale des Chevaliers. C'eſt trop m'appeſantir ſur ces détails; mais je dois

rendre un compte non moins fidèle de ce que j'ai vu, que de ce que j'ai penſé.

Les Hottentotes ſont ſujettes, ainſi que les Européennes, à des indiſpoſitions périodiques; toutes les circonſtances qui les accompagnent, ſont abſolument les mêmes. La femme ou fille Gonaquoiſe qui s'aperçoit de ſon état, quitte auſſitôt la hutte de ſon mari ou de ſes parens, ſe retire à quelque diſtance de la Horde, n'a plus de communication avec eux; ſe conſtruit une eſpèce de cabane, s'il fait froid, & s'y tient recluſe juſquà ce que, purifiée par des bains, elle ſoit en état de ſe repréſenter; comme dans ces circonſtances l'habillement ſauvage cache aſſez mal l'état d'une femme, elle ſeroit expoſée à des railleries piquantes, ſi quelqu'un s'en apercevoit; il n'en faudroit même pas davantage pour inſpirer à l'époux qu'elle s'eſt choiſi, des dégoûts qui finiroient par la plus prompte ſéparation. C'eſt donc une honte naturelle, fondée ſur le ſentiment de ſon imperfection & la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours; & voilà encore un de ces uſages qu'il eût été facile de faire paſſer pour une cérémonie religieuſe, par des gens qui, ne l'ayant remarqué que ſuperficiellement, n'auroient pas vu que cette conduite myſtérieuſe en apparence, n'eſt dans le fond qu'un acte de décence & de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes, avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans, elles ſont nubiles; &, dans ce cas, ſitôt qu'un garçon convient à ſon cœur, elle reçoit de ſes parens la permiſſion d'habiter avec lui.

Dans un Pays où tous les individus ſont égaux en naiſſant, pourvu qu'il ſoient hommes, toutes les conditions néceſſairement ſont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions; le luxe & la vanité qui dévorent les fortunes & leur font éprouver tant de variations, ſont nuls pour les Sauvages; bornés à des beſoins ſimples, les moyens par leſquels ils ſe les procurent, n'étant pas excluſifs, peuvent être & ſont effectivement employés par tous; ainſi toutes les combinaiſons de l'orgueil pour la proſpérité des familles, & l'entaſſement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produiſent aucune intrigue, aucun déſordre, aucuns crimes;

les parens n'ayant point de raiſons de s'oppoſer aux ſentimens de prédilections qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages aſſortis par une inclination réciproque, ont toujours une iſſue heureuſe; &, comme pour ſe ſoutenir, ils n'ont d'autre loi que l'amour, ils n'ont pour ſe rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la ſimple Nature ſont plus durables qu'on ne penſe chez ces paſteurs, & leur amour pour leurs enfans rend deux époux, de jour en jour, plus néceſſaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages ſe réduiſant donc à une promeſſe, pure & ſimple, de vivre enſemble tant qu'on ſe conviendra, l'engagement pris, deux jeunes-gens ſont tout à coup mari & femme; & certainement cette alliance ne ſe ſolenniſe point par ces aſperſions ridicules & mauſſades dont j'ai parlé; on tue des Moutons, quelquefois un Bœuf pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques beſtiaux aux jeunes-gens; ceux-ci ſe conſtruiſent un logement; ils en prennent poſſeſſion, le jour même, pour y vivre enſemble, autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence; car, s'il ſurvient, comme je viens de le dire, quelque différend dans le ménage qui ne puiſſe s'appaiſer que par la ſéparation, elle eſt bientôt prononcée; on ſe quitte, & chacun de ſon côté cherchant fortune ailleurs, eſt libre de ſe remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté ſoit partagés amiablement. Mais, s'il arrive que le mari, en ſa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque pas pour cela de défenſeurs & d'appui: ſa famille prend fait & cauſe pour elle; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la Horde. Alors grande rumeur; on en vient aux mains, & les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, ſur-tout ſi ce ſont des filles; les garçons, s'ils ſont grands, ſuivent le père, & ſont preſque toujours de ſon parti.

Ces malheurs, il faut l'atteſter, ſont aſſez rares; mais ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que, dans ces cas ainſi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre; il faut regarder

comme

comme des futilités, ce qu'a dit Kolbe de leur cours de juſtice, de leur manière de procéder dans les affaires civiles, du Conſeil ſupérieur de la Nation, des priſons, des aſſemblées publiques, en un mot de toutes ces inſtitutions qui ne conviennent nullement au nom Sauvage, puiſqu'un peuple ainſi gouverné ne différeroit de nous que par ſa couleur & ſon climat.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre; mais, ſi ce malheur arrivoit & que le mort fût regretté, la famille très-modérée dans ſa vengeance, ſe contenteroit de la loi du Talion; pour un crime auſſi grave, toute la Horde pourſuivroit l'aſſaſſin & le forceroit de s'expatrier, s'il échappoit à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit généralement établie chez eux; ils prennent autant de femmes qu'ils veulent, c'eſt-à-dire en proportion de leur tempérament; ce qui reduit ordinairement ce beſoin à une ſeule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même temps avec deux hommes, & la ſage Nature qui voulut qu'un père pût avouer ſon fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoiſe, une invincible horreur de cette infâme proſtitution; elle révolte ces peuples au point qu'un mari qui auroit connoiſſance de la plus légère infidélité, pourroit tuer ſa femme ſans courir le riſque d'être inquiété pour cela.

On ſent bien que cette remarque ſouffre quelques exceptions, & l'on ſe rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai, vinrent ſe mêler parmi les miens; mais plus voiſins de la Colonie, l'exemple eſt pour eux un ſéducteur bien engageant; j'avoue même qu'il ſeroit rare de voir chez ces demi-Sauvages le nœud conjugal réſiſter aux ſollicitations & aux cajoleries d'un Européen; la Hottentote honorée par ſa défaite avec un Blanc, ne voit plus ſon mari qu'avec une ſorte de hauteur & le quitte avec mépris; celui-ci de ſon côté ſe conſole bientôt & ſe laiſſe aiſément appaiſer par de légers préſens; mais cette reſſource même eſt inutile; &, comme je l'ai déjà obſervé,

par une ſuite de l'altération de leurs mœurs primitives, ils paroiſſent peu ſenſibles aux atteintes de la jalouſie, & ſont bien loin d'éprouver ſes fureurs.

Le Gonaquoi eſt bien moins recherché dans ſes habillemens que la femme; on a dit que, pendant l'hiver, il mettoit ſon Kros, le poil en dedans, & que, pendant les chaleurs, il le retournoit; la choſe eſt poſſible & très-indifférente en elle-même; mais cela n'empêche point que, pour l'été, il n'en ait un autre abſolument ſans poil, & dont la préparation lui coûte bien des peines; j'ai fait remarquer que le Gonaquoi eſt d'une ſtature plus élevée que le Hottentot des Colonies, & que ſon Kros eſt fait de peau de veau; il eſt rare qu'une ſeule de ces peaux ſuffiſe; on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui ſe cout avec des fils de boyaux; cette couture eſt faite à la façon des cordonniers; pour former les trous, le Sauvage ſe ſert d'une alêne de fer quand il peut en avoir; à ſon défaut, il en fait avec des os; ceux de la jambe d'Autruche étant les plus durs qu'il connoiſſe, ſont auſſi ceux qu'il eſtime davantage; il y a deux manières d'enlever le poil d'un Kros: quand l'animal eſt nouvellement dépouillé, & que la peau en eſt encore fraîche, on ſe contente de la rouler, le poil en dedans, & de l'oublier pendant deux jours; ce temps ſuffit pour que la fermentation ſoit commencée; c'eſt le moment d'arracher le poil qui preſque de lui-même quitte & ſe détache facilement; on donne par le frottement une ſorte de préparation à la peau; on la laiſſe enſuite, pendant un jour entier, couverte dans toute ſa longeur de feuilles de Figuier-Hottentot bien macérées & triturées; on détache, après cette opération, les fibres & toutes les parties charnues qu'on aperçoit; enfin, à force d'être frotté, fatigué avec des graiſſes de Mouton, ce Kros acquiert tout le moelleux & la flexibilité d'une étoffe tiſſue; on voit que ce procédé diffère peu de ceux employés en Europe par les Fourreurs & les Mégiſſiers; mais, quelqu'habileté que les Hottentots ayent coutume de mettre dans l'art de préparer leurs fourures & toutes leurs peaux, elles n'approcheront jamais des nôtres, lorſqu'elles ont paſſé par les mains de nos Parfumeurs.

Si la peau eſt sèche & qu'ayant ou n'ayant point ſervi, elle ait conſervé tout ſon poil, & qu'un Sauvage, à défaut d'un autre, déſire s'en faire un Kros d'été, ce travail demande d'autres ſoins; il devient plus minutieux & fort long. On fait avec une côte de Mouton une eſpèce de ciſeau qu'il eſt à propos de rendre le plus tranchant poſſible; cet outil, qui ſert à enlever le poil, doit ſe manier avec précaution; il ne ſuffit pas de raſer; rien ne ſeroit plus facile; mais il faut que le poil parte avec ſa racine, & que, ſans endommager le tiſſu il emmène avec lui l'épiderme; cet ouvrage de patience exige infiniment d'adreſſe & fait perdre bien du temps.

Le Gonaquoi, je le répète, n'a d'autre vêtement que ſon Kros & ſon Jakal; il marche toujours nue tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid; alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ſes cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes; j'en ai rencontré qui rempla-çoient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé; d'autres encore ayant tué quelques petits Quadrupèdes, en enfloient la veſſie, & ſe l'attachoient comme une aigrette au-deſſus du front.

Tous, en général, font uſage de ſandales; ils les fixent avec des courroies; ils ornent auſſi, mais avec moins de profuſion que les femmes, leurs jambes & leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de ſoin de ceux-ci, & les frottent ſi ſouvent qu'ils deviennent très-brillans & conſervent le plus beau poli.

Ils ſont adonnés à la chaſſe, & ils y déployent beaucoup d'adreſſe. Indépendamment des piéges qu'ils tendent au gros gibier, ils le guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoi-ſonnées, ou le tuent avec leurs ſagayes; ces deux armes ſont les ſeules dont ils ſe ſervent; l'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à reſſentir les effets du poiſon qui lui coagule le ſang; il eſt plus d'une fois arrivé à un Eléphant ainſi bleſſé, d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avoit reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal eſt expiré, on ſe contente de couper toute la

partie des chairs voiſines de la plaie qu'on regarde comme dangereuſe ; mais le reſte ne ſe reſſent en aucune manière des atteintes du poiſon ; j'ai ſouvent mangé de ces viandes ſans avoir éprouvé la plus légère incommodité ; mais j'avoue que je n'aurois pas voulu courir les mêmes riſques à l'égard des animaux chez qui le poiſon auroit ſéjourné quelque temps.

A la première inſpection de leurs flèches, on ne ſoupçonneroit pas à quel point elles ſont meurtrières ; elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font uſage en Amérique ; mais leur petiteſſe même les rend d'autant plus dangereuſes, qu'il eſt impoſſible à l'œil de les apercevoir & de les ſuivre, & par conſéquent de les éviter ; la moindre bleſſure qu'elles font eſt toujours mortelle, ſi le poiſon touche le ſang & la chair déchirée ; le remède le plus ſûr eſt la prompte amputation de la partie bleſſée, ſi c'eſt quelque membre ; mais, ſi la plaie eſt dans le corps, il faut périr.

Ces flèches ſont faites de roſeaux, & très-artiſtement travaillées ; elles n'ont guères que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, aulieu que celles des Caraïbes portent ſix pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, & d'un diamètre moindre que celui du roſeau ; on l'implante dans ce roſeau par l'un des bouts, mais ſans le fixer ; de cette manière, lorſque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette ; mais le petit os ne vient point avec elle ; il reſte caché dans la plaie d'autant plus ſûrement qu'il eſt encore armé d'un petit crochet de fer placé ſur ſon côté, de façon que, par ſa réſiſtance & les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, il rend inutile tous les moyens que l'Art voudroit imaginer pour le faire ſortir ; c'eſt ce même os qu'on enduit d'un poiſon qui a la fermeté du maſtic & à la pointe duquel on ajoute ſouvent encore un petit fer triangulaire & bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Chaque Peuplade a ſa méthode pour compoſer ſes poiſons, ſuivant les diverſes plantes laiteuſes qui croiſſent à ſa portée ; on les exprime du ſuc de ces plantes dangereuſes. Certaines eſpèces

de Serpens en fourniſſent auſſi; & pour l'activité, ce ſont celles que les Sauvages recherchent & préfèrent ſur-tout dans leurs expéditions & leurs combats. Il n'eſt guères poſſible de leur arracher des éclairciſſemens certains ſur la préparation du venin extrait des Serpens; c'eſt un ſecret qu'ils ſe réſervent obſtinément; tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'effet en eſt très-prompt, & je n'ai pas manqué d'occaſions d'en faire l'expérience; j'inclinerois pourtant à croire qu'en vieilliſſant, ce poiſon perd beaucoup de ſa force, malgré l'épreuve qui en a été faite au jardin du Roi, & dont on garantit le ſuccès; mais tous ces poiſons, comme je le dis, ne ſe reſſemblent point; celui qu'avoit rapporté M. de la Condamine à ſon retour du Pérou, ne fait pas loi pour l'Afrique. Au reſte, c'eſt une expérience qu'il ſeroit facile de répéter publiquement ſous les yeux de pluſieurs Savans, puiſque je poſſède dans mon cabinet, entr'autres armes, un carquois garni de ſes flèches que j'ai eu le bonheur d'enlever à un Hottentot Boſſis, dans une action où je n'ai ſauvé mes jours qu'aux dépens des ſiens; je raconterai cette Hiſtoire en ſon temps.

Les arcs ſont proportionnés aux flèches, & n'ont que deux pieds & demi, ou tout au plus trois de hauteur; la corde en eſt faite avec des boyaux.

La ſagaye eſt ordinairement une arme bien foible dans la main du Hottentot; mais, en outre, ſa longueur la rend peu dangereuſe; comme on la voit fendre l'air, il eſt aiſé de l'éviter. D'ailleurs au-delà de quarante pas, celui qui la lance n'eſt plus sûr de ſon coup, quoiqu'on puiſſe l'envoyer beaucoup plus loin; c'eſt dans la mêlée ſeulement qu'elle peut être de quelqu'utilité; elle a la forme d'une lance comme la ſagaye de tous les Pays; mais deſtinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier, le bois de celle d'Afrique eſt plus léger, plus foible & va toujours en diminuant d'épaiſſeur juſqu'à l'extrémité oppoſée au fer.

L'uſage de cette arme eſt mal-entendu; car le guerrier qui s'en ſert avec le plus d'adreſſe, eſt auſſi le plus tôt déſarmé. Les Gonaquois, & tous les autres Hottentots, n'en portent jamais qu'une, & l'embarras qu'en général elle leur cauſe, ainſi que le mauvais

parti qu'ils en tirent, fait aſſez connoître qu'elle n'eſt pas leur défenſe favorite, d'où l'on peut conclure que l'arc & ſes flèches ſont l'arme naturelle & propre du Hottentot. J'en ai vu quelques-uns plus habiles à lancer la ſagaye; mais le plus grand nombre n'y entend rien. Il n'en eſt pas ainſi des Caffres qui n'ont point d'autres armes; j'en vais parler inceſſamment.

Tels ſont donc les reſſources employées, pour l'attaque & pour la défenſe, par quelques-unes des Nations Sauvages de l'Afrique; l'Européen s'en indignera peut-être, & les taxera d'atrocité; mais l'Européen oublie qu'avant qu'il employât ces foudres terribles qui font en un moment tant de ruines & de vaſtes tombeaux, il n'avoit d'autres armes que le fer, & connoiſſoit également les moyens d'envoyer un double trépas à l'ennemi.

Le Hottentot ne ſe doute pas des premiers élémens de l'Agriculture; jamais il ne sème ni ne plante; jamais il ne fait de récolte; tout ce qu'a dit Kolbe de ſa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de compoſer le beurre, regarde uniquement les Colons & les Hottentots à leurs gages; les Sauvages boivent leur lait comme la Nature le leur donne; s'ils prenoient goût à l'Agriculture, ce ſeroit certainement par le tabac & par la vigne qu'ils commenceroient; car fumer & boire eſt pour eux le plaiſir dominant, & tous, jeunes ou vieux, femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur exceſſive.

Ils font, quand il veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, compoſée de miel & d'une racine qu'ils laiſſent fermenter dans une certaine quantité d'eau; c'eſt une ſorte d'Hydromel: cette liqueur n'eſt point leur boiſſon ordinaire; jamais ils n'en conſervent en proviſion; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont; c'eſt un régal qu'ils ſe procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *Dagha* & non *Daka*, comme l'ont écrit quelques Auteurs; cette plante n'eſt point indigène; c'eſt le chénevis ou chanvre d'Europe; quelques Colons en cultivent; &, lorſqu'ils en ont ſéché les feuilles, ils les vendent fort cher aux Hottentots, & leur échangent contre des Bœufs; il y a des Sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du

tabac; mais le plus grand nombre mêle volontiers les deux enſemble.

Ils eſtiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils ſe fabriquent eux-mêmes; les premières leur ſemblent trop petites; ils employent du Bambou, de la terre cuite ou de la pierre tendre qu'ils taillent & creuſent très-profondément ſans les endommager; ils font enſorte qu'elles ayent beaucoup de capacité; plus elles peuvent recevoir de tabac, plus ils les eſtiment; j'en ai vu dont le canal par lequel ils aſpiroient la fumée, avoit plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail, pour ſervir les fantaiſies des autres; la femme qui veut repoſer plus mollement, fait elle-même ſes nattes; le beſoin d'un vêtement produit un Tailleur; le Chaſſeur qui déſire des armes ſûres, ne compte que ſur celles qu'il ſe forgera lui-même; un amant enfin, eſt le ſeul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de ſa compagne.

J'avoue qu'il ſeroit difficile de ne pas trouver chez d'autres Nations plus d'intelligence & plus d'art; les ſeuls meubles en uſage dans le Pays que je décris ſont une ſorte de poterie très-fragile & peu variée; rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes; ils les préfèrent rôties ou grillées. Leur poterie eſt principalement deſtinée à fondre les graiſſes qu'ils conſervent enſuite dans des calebaſſes, des ſacs de peau de Mouton, ou dans des veſſies.

Quoiqu'ils élèvent en Moutons & en Bœufs, des beſtiaux innombrables, il eſt rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'il ne leur arrive quelqu'accident, ou que la vieilleſſe ne les ait mis hors de ſervice; leur principale nourriture eſt donc le lait que donnent leurs Vaches & leurs Brebis; ils ont, en outre, les produits de leurs chaſſes; &, de temps en temps, ils égorgent un Mouton. Pour engraiſſer ces animaux, ils font uſage d'un procédé, qui, pour ne ſe point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, & a de particulier l'avantage de n'exiger aucun ſoin; ils ſe contentent d'écraſer entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons; ainſi comprimée, elle acquiert avec le

temps, un volume prodigieux, & devient un mêts très-délicat, quand on a réſolu de ſacrifier l'animal.

L'uſage d'élever des Bœufs pour la guerre ne ſe pratique point dans cette partie de l'Afrique; je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus juſqu'à ce moment; elle eſt particulière aux grands Namaquois; j'en parlerai lorſque je viſiterai ces peuples; les ſeuls que les Hottentots inſtruiſent, ne leur ſervent qu'à tranſporter les bagages lorſqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre; le reſte eſt deſtiné aux échanges.

Il faut que les Bœufs dont ils veulent faire des bêtes de ſomme, ſoient maniés & ſtylés de bonne heure à cette beſogne; autrement ils deviendroient abſolument indociles, & ſe refuſeroient à cette eſpèce de ſervice. Ainſi, lorſque l'animal eſt jeune encore, on perce la cloiſon qui ſépare les deux narines; on y paſſe un bâton de huit à dix pouces de longueur, ſur un pouce à peu près de diamètre; pour fixer ce bâton & l'empêcher de ſortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'aſſujétit; on lui laiſſe juſqu'à la mort ce frein qui ſert à l'arrêter & à le contenir. Lorſque ce Bœuf a pris toutes ſes forces ou à peu près, on commence par l'habituer à une ſangle de cuir, que de temps en temps on reſſerre plus fortement ſans qu'il en ſoit incommodé; on l'amène au point que tout autre animal envers qui l'on n'auroit pas pris les mêmes précautions, ſeroit à l'inſtant étouffé & périroit ſur la place; on charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, &c. C'eſt ainſi qu'en augmentant la charge inſenſiblement & par degrés, on parvient à lui faire porter & à fixer ſur ſon dos juſqu'à trois cents livres peſant & plus, qui ne le gênent aucunement lorſqu'on le met en marche.

La manière de charger un Bœuf eſt fort ſimple; un homme, en ſe mettant au-devant de lui, tient la courroie attachée au petit bâton qui traverſe ſes narines; l'animal le plus furieux arrêté de cette façon ſeroit tranquille; on couvre ſon dos de quelques peaux pour éviter de le bleſſer; puis, à meſure qu'on y ajoute les effets deſtinés pour ſa charge, deux Hottentots robuſtes placés à chacun

des

des côtés les rangent & les aſſurent en paſſant ſous le ventre & ramenant ſur ces effets une forte ſangle de cuir ; elle a quelque fois juſqu'à vingt aunes & plus de longueur ; pour la ſerrer plus étroitement, à chaque révolution qu'elle fait au tour des effets & du ventre de l'animal, ces deux hommes appuyent le pied ou le genou contre ſes flancs, & certes on ne voit pas avec moins d'étonnement que de peine la pauvre bête, dont le ventre ſe réduit à plus de moitié de ſon volume ordinaire, endurer ce ſupplice & marcher tranquillement ; ſouvent auſſi le Bœuf ſert de monture au Hottentot qui ne connoît point le Cheval, &, dans les Colonies même, les Habitans s'en ſervent quelquefois ; le mouvement du Bœuf eſt très-doux, ſur-tout quand il trote, & j'en ai vu qui, dreſſés particulièrement à l'équitation, ne le cédoient point pour la viteſſe au cheval le plus leſte.

L'action de traire les Brebis & les Vaches appartient aux femmes ; comme on ne les tourmente jamais, elles ſont d'une docilité ſurprenante ; il n'eſt point néceſſaire de les attacher ; il faut obſerver qu'en Afrique une Vache ne donne plus de lait lorſque, par le ſevrage ou la mort, elle eſt privée de ſon Veau ; on évite avec grand ſoin ce malheur, qui rendroit la mère inutile, & diminueroit la plus chère reſſource de ces Sauvages ; l'inſtinct qui porte une Vache à retenir ſon lait juſqu'à ce que ſon Veau l'ait tetée, n'eſt pas moins digne de fixer l'attention ; mais, dans ces occaſions, les Hottentots ont une méthode facile & généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle ſoit ; tandis qu'une femme eſt en poſture & tient le pis de la Vache, une autre ſouffle avec violence dans le vagin de la bête ; ſon ventre alors s'enfle démeſurément ; elle ne peut plus retenir ſon lait & le laiſſe échapper avec profuſion.

S'il arrive que le Veau périſſe, on en conſerve ſoigneuſement la peau, & c'eſt avec beaucoup d'adreſſe qu'on trompe l'inſtinct naïf de la Nature ; on en habille un autre Veau ; ſéduite par cet artifice, la mère continue de donner du lait ; mais il eſt rare que ce moyen réuſſiſſe au-delà d'un mois ; c'eſt une perte réelle pour le propriétaire ; car, lorſque le Veau ne meurt pas, la Vache ne tarit qu'environ ſix ſemaines avant de mettre bas une autrefois.

L'eſpèce de Vaches Africaines eſt abſolument la même & ne diffère point de celle d'Europe; ſuivant les divers Cantons, bons ou mauvais, elles ſont plus ou moins groſſes. En général, elles donnent peu de lait; celles qui peuvent en donner trois ou quatre pintes par jour, ſont des phénomènes extraordinaires: il paroît que le laitage, ce doux préſent de la Nature, devient plus rare & tarit preſque tout-à-fait à meſure qu'on approche des Pays les plus chauds. Je me ſouviens qu'à Surinam, très-peu loin de la Ligne, on tenoit pour une Vache merveilleuſe celle qui fourniſſoit une ou deux chopines par jour; ce qui ajoute encore à mon aſſertion, c'eſt qu'au Cap même, dans la ſaiſon des pluies où l'atmoſphère eſt plus rafraîchi, on en obtient davantage, & le contraire a lieu quand les chaleurs ſe rapprochent; c'eſt alors auſſi que commence la ſaiſon la plus dangereuſe pour ces animaux, & qu'ils ſont ſujets à quatre maladies meurtrières, qui font dans leurs troupeaux de cruels dégâts.

La première, nommée au Cap *Lam-Sikte*, eſt une véritable paralyſie qui ſurvient tout d'un coup, & quoique gros & gras, & dans l'apparence de la meilleure ſanté, ces animaux ſont contraints de reſter couchés, & périſſent ordinairement en quinze jours; auſſitôt que la maladie ſe déclare on dépayſe ceux qui ſont encore ſur pied; comme il n'eſt point de remède à ce fléau, on ſe hâte de tuer tout ce qu'il attaque, d'autant plus volontiers que les Colons n'éprouvent nulle répugnance à manger ces viandes mal-ſaines: ils ne font pas ſur-tout difficulté d'en nourrir leurs Eſclaves & les Hottentots, encore moins délicats.

Une autre maladie, le *Tong-Sikte*, eſt un gonflement prodigieux de la langue qui remplit alors toute la capacité de la bouche & du goſier; l'animal eſt à tout moment ſur le point d'étouffer; ce mal eſt plus terrible que l'autre par ſes ſuites; il a cependant ſon remède; mais on le connoît ſi peu ou bien on l'adminiſtre ſi mal, qu'il n'opère aucun bon ſuccès; c'eſt encore le cas de tuer ceux du ſort deſquels on déſeſpère, afin du moins d'en conſerver & la viande & les peaux.

Le *Klauw-Sikte* attaque le pied du Bœuf, le fait prodigieu-

ſement enfler & produit ſouvent la ſuppuration; le ſabot ſe détache & ne tient preſque plus au pied ; lorſque l'animal marche & qu'on le voit par derrière, on croiroit qu'il porte des pantoufles; on imagine bien qu'on ſe garde dans un pareil état de le déplacer; on le laiſſe ſe repoſer tant que le mal dure; c'eſt une incommodité peu dangeureuſe, & qui finit ordinairement dans la quinzaine.

Il n'en eſt pas ainſi du *Spong-Sikte* parmi les bêtes à cornes, fléau terrible & très-alarmant même pour les troupeaux des Hordes; cette peſte n'épargne rien, & cauſe de prompts ravages; heureux celui qui ne perd que la moitié de ſon troupeau. C'eſt une eſpèce de ladrerie qui ſe communique dans un inſtant; les animaux qui en ſont atteints ont les chairs bourſouflées, ſpongieuſes & livides; on diroit qu'elles ſont meurtries & qu'elles ſe décompoſent; elles ſe rempliſſent d'une humeur rouſſâtre, viſqueuſe, & portent un dégoût qui écarte juſqu'aux Chiens; ſur le premier ſoupçon des premiers ſymptômes de cette peſte, ſi l'on n'a pris ſoin d'écarter au loin les animaux qui n'en ſont point encore attaqués, il n'y a ni force ni ſanté qui puiſſent les en garantir.

Telles ſont les principales maladies qui, par leurs ravages périodiques, établiſſent entre la multiplication & la mortalité des beſtiaux d'Afrique, une balance qui s'oppoſe à leur proſpérité & ſans laquelle ces peuples paſteurs, très-ſobres dans leur conſommation, deviendroient riches & puiſſans.

Les Moutons que les Sauvages élèvent dans la partie de l'Eſt, ſont de l'eſpèce connue ſous le nom de *Moutons du Cap*. La groſſeur de leur queue leur a donné de la réputation; mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée ! ſon poids ordinaire n'eſt que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes ſéjours à la Ville on promenoit, de maiſon en maiſon, un de ces animaux comme une choſe merveilleuſe, & ſa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne peſoit pas plus de neuf livres & demi. Ce n'eſt abſolument qu'un morceau de graiſſe qui a cela de particulier qu'étant fondue, elle n'acquiert point la conſiſtance des autres graiſſes de l'animal; c'eſt une eſpèce d'huile figée à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions, & pour ſe boughouer. Les Colons

l'employent auſſi aux fritures; amalgamée avec d'autres ſubſtances graiſſeuſes, elle ſe durcit comme le beurre, & le remplace, ſur-tout dans les Cantons de la Colonie trop arides pour qu'on y puiſſe élever des Vaches; auſſi, dans les Pays gras, la nomme-t-on par plaiſanterie & par dériſion le beurre de tel endroit, au Cap par exemple, beurre de *Swart-Land*, Canton ſec où le laitage eſt très-rare.

Il n'y a que les Chèvres auxquelles les terreins arides & brûlés conviennent; elles y ſont toujours d'une très-belle eſpèce; leur taille varie ſuivant les divers Cantons; mais par-tout elles ſont généralement bonnes, & donnent tout autant de lait que les Vaches. Elles mettent bas deux fois par an, comme les Brebis; celles-ci font preſque toujours deux petits à la fois & les Chèvres trois, aſſez ſouvent quatre.

Les Hottentots ne connoiſſent point le Cochon; les Colons Européens même dédaignent de l'élever; j'en ai vu cependant dans quelques Cantons particuliers; on les laiſſe multiplier & vivre en liberté; pour les prendre, il faut les pourſuivre & les tirer à coups de fuſil.

On n'eſtime point la volaille chez les Hottentots; ils ne pourroient pas même en élever, quand ils le voudroient, puiſque, ne ſemant rien, ils ne recueillent aucune eſpèce de graine.

Les racines dont ils font plus particulièrement uſage, ſe réduiſent à un très-petit nombre; jamais il ne les font cuire; il les trouvent bonnes mangées crues, & l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnois la préférence, connue ſous le nom Hottentot *Kamero*, eſt de la forme d'un radix, groſſe comme un melon, & d'une ſaveur agréable & douce, merveilleuſe ſur-tout pour étancher la ſoif; quelle admirable précaution de la Nature dans un Pays brûlant, où l'on périroit à chaque pas, & qui n'offre point dans de certaines ſaiſons, une ſeule ſource où l'on puiſſe eſpérer de ſe déſaltérer! Quoiqu'aſſez commune, cette racine ne ſe trouve pas facilement, parce que, dans le temps de ſa maturité parfaite, ſes feuilles flétries & fanées ſe détachent, & que, pour

ſe la procurer, il faut preſque l'avoir remarquée d'avance. Mais, avec un peu d'habitude du Pays, on apprend à connoître les places où elle croît de préférence.

Lorſque brûlé par la châleur & les fatigues du jour, la bouche & le goſier déſſéchés, couvert de ſueur, de pouſſière, haletant, privé d'ombre & n'en pouvant plus, je ſoupirois après la plus infecte des mares, & bornois là tous mes vœux; lorſque mes vaines recherches & l'opiniâtre aridité du ſol m'avoient enfin ôté toute eſpérance, combien je me félicitois alors d'une précaution que plus d'un élégant Midas, ſur des récits publiés ſans mon aveu, a tournée en ridicule, auſſi bien que mon Coq, parce qu'entr'autres balourdiſes, par exemple, trouvant toujours de l'eau à la Seine, il conçoit difficilement pourquoi cette rivière ne s'étend pas juſqu'aux déſerts d'Afrique, & borne ſon cours à une mince portion d'une très-mince partie de la terre, & comment peut-on jamais périr de ſoif & de faim, quand les marchés de la Capitale ſont garnis de toutes parts, & regorgent de mille proviſions différentes? Combien, dis-je, je me fécilitois de poſſéder dans mes animaux domeſtiques les plus inutiles en apparence, d'auſſi bons ſurveillans, & des amis ſi néceſſaires à ma conſervation! Dans ces momens de criſe mon fidèle Keès ne quittoit point mes pas; nous nous écartions un moment de nos voitures; l'adreſſe de ſon inſtinct l'avoit bientôt conduit à quelqu'une de ces plantes; la touffe qui n'exiſtoit plus, rendoit ſes cabrioles inutiles; alors ſes mains labouroient la terre; l'attente eût mal répondu à ſon impatiente avidité; mais, avec mon poignard ou mon couteau, je venois à ſon ſecours, & nous partagions loyalement le fruit précieux qu'il m'avoit découvert.

Deux autres racines de la groſſeur du doigt, mais fort longues, me procuroient un égal ſoulagement. Elles étoient douces & tendres, un léger parfum de Fenouil & d'Anis me les faiſoit même préférer, lorſque j'avois le bonheur d'en découvrir; on en trouve dans les Colonies; elles y ſont connues, l'une ſous le nom d'*Anys-Wortel*, l'autre ſous celui de *Vinkel-Wortel*.

Il croît dans les cantons pierreux, une eſpèce de pomme de

terre que les Sauvages nomment *Kaa-Nap;* ſa figure eſt irrégulière; elle contient un ſuc laiteux d'une grande douceur; on ſuce uniquement cette eſpèce de pulpe pour en extraire & en ſavourer le lait; j'ai eſſayé de la faire cuire; elle valoit beaucoup moins, ainſi que toutes les autres, attendu la trop prompte décompoſition de la ſubſtance délicate qui s'évapore, ſe dénature & ne laiſſe qu'un réſidu fort inſipide.

Quelques autres racines cuites ſous la cendre à la manière des châtaignes, en approchoient beaucoup pour le goût.

Les fruits ſauvages ſe réduiſent à un très-petit nombre; je n'ai jamais rencontré que des arbriſſeaux dont les baies, plus ou moins mauvaiſes, ne peuvent guères tenter que des enfans: c'eſt ainſi que les nôtres, dans le fond des campagnes, ſe font un doux régal de tout ce que produiſent nos haies ſur les chemins. Il eſt de ces fruits ſauvages qui ont la vertu de purger, & ne ſervent qu'à cela.

Quoiqu'étranger à plus d'une partie intéreſſante de l'Hiſtoire Naturelle, je me ſerois cru bien répréhenſible de négliger, dans un climat ſi lointain, dans des contrées qu'on n'a jamais parcourues, la plus foible occaſion d'étudier tous les objets nouveaux dont je me voyois ſans ceſſe environné; j'avoue que ſans aucune teinture de la Botanique, je n'ai point négligé cependant de me livrer à quelques recherches relatives à cette Science, qui, pour ne rien dire à l'eſprit, & ne porter aucun ſentiment à l'ame, n'en a pas moins pour but la bienfaiſance & le déſir d'être utile aux hommes. Lorſque je trouvois quelques plantes bulbeuſes, quelques arbuſtes dont les fleurs ou les fruits attiroient mes regards, j'avois grand ſoin de m'en emparer; j'en amaſſois juſqu'aux graines; j'étois même parvenu, dans mes divers campemens, à comparer, à ſaiſir des rapports; cette étude étoit pour moi une agréable récréation, un moyen de plus de varier mes loiſirs; dans un de mes retours à la Ville, j'avois fait, en ce genre, une collection aſſez précieuſe que M. Percheron, Agent de France au Cap, avoit adreſſée de ma part pour le Jardin du Roi, à cette famille recommandable dont je n'oſe citer le nom, mais que la Nature, en lui révélant ſes

doux ſecrets, & lui confiant le ſoin particulier de ſes tréſors cachés, place au rang de ſes plus chers favoris. Ces plantes ne ſont point parvenues à leur deſtination ; je tiens de la bouche de l'Agent de France, que le vaiſſeau qui les portoit a fait naufrage.

J'ai été plus heureux à l'égard des deſſins que j'en avois tirés, je les ai rapportés avec moi. Un très-habile Botaniſte m'a atteſté n'en pas connoître la plus grande partie ; le Public en jouira par la ſuite.

Je rentre dans des détails plus faciles & qui ſont à ma portée. Je veux parler de mes chers Gonaquois.

A la ſeule inſpection de ces Sauvages, il ſeroit difficile de deviner leur âge ; à la vérité les vieillards ont des rides ; l'extrémité de leurs cheveux griſonne foiblement ; mais jamais ils ne blanchiſſent, & je préſume qu'ils ſont très-vieux à ſoixante-dix ans.

Les Sauvages meſurent l'année par les époques de ſéchereſſe & de pluie ; cette diviſion eſt générale pour l'habitant des tropiques ; ils la ſous-diviſent par les Lunes ; ils ne comptent plus les jours, ſi le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'eſt-à-dire dix. Paſſé cela, ils déſignent le jour ou le temps par quelqu'époque remarquable, par exemple un orage extraordinaire, un Eléphant tué, une épizootie, une émigration, &c. Ils indiquent les inſtans du jour par le cours du Soleil. Il vous diront en montrant avec le doigt : « Il étoit LÀ quand je ſuis parti, & LÀ quand je » ſuis arrivé ». Cette méthode n'eſt guères préciſe ; mais malgré ſon inexactitude, elle donne des à peu près ſuffiſans à ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à ſuivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétriſſante & baſſe à faire à d'ignares protecteurs, & jamais une pièce nouvelle à ſiffler, voyent tranquillement le Soleil achever ſon cours, & s'inquiètent peu ſi vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur.

Quand les Hottentots ſont malades, outre les ligatures dont j'ai parlé, ils ont recours à quelques plantes médicinales qu'une pratique uſuelle leur a fait connoître. Ils ont parmi eux quelques hommes plus inſtruits en cette partie & qu'ils conſultent ; cependant

comme il n'y a point de ſcience plus occulte que la médecine & que les maladies internes ne parlent point aux yeux d'une manière ſenſible, ils ſont fort embarraſſés pour les gouverner; mais à cela près de quelques victimes, il en impoſent tout autant que chez nous par leur grimoire, & démontrent clairement que la maladie étoit incurable quand le malade eſt mort. Ils s'entendent un peu mieux à panſer & à guérir les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures; il eſt rare de voir un Hottentot eſtropié.

Un ſentiment bien délicat pour des Sauvages les fait ſe tenir à l'écart lorſqu'ils ſont malades; rarement les aperçoit-on; il ſemble qu'ils ſoient honteux d'avoir perdu la ſanté; certes il n'entre jamais dans l'imagination d'un Hottentot d'expoſer ſon état pour exciter les ſecours & la commiſération; c'eſt un moyen forcé mais inutile dans un Pays où tout le monde eſt compâtiſſant.

Ils n'ont nulle idée de la ſaignée & de l'uſage que nous en faiſons; je ne crois pas qu'il ſe trouvât chez eux un ſeul homme de bonne volonté, qui conſentît à ſe laiſſer faire cette opération; à l'égard des Hottentots-Colons, comme ils ſe ſont habitués aux mœurs Européennes, ils en ont auſſi gagné les maladies, & adopté les remèdes.

L'opération que font les Médecins dont parle ce fameux Kolbe, l'uſage qu'il prête aux Hottentots des déſerts, de conſulter les entrailles d'un Mouton, de pendre au cou du malade la coiffe de l'animal, de l'y laiſſer pourrir & tous les contes de cette eſpèce furent écrits pour le peuple, & ſont, tout au plus, dignes d'amuſer le peuple; là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exiſter de ſuperſtition. Il eſt encore moins vrai que, dans la Horde, ces Médecins prétendus jouiſſent d'un grade ſupérieur aux Prêtres. Il n'y a, pour être plus exact, ni Médecins, ni grades, ni Prêtres, & dans l'idiome Hottentot aucun mot n'exprime aucune de ces choſes.

Pour ſentir juſqu'à quel point erra l'imagination de ce viſionnaire, il ſuffit de lire dans ſon ouvrage qu'un Médecin Hottentot employa le vitriol romain pour guérir un malade de la Lépre. Comment ces Sauvages auroient-ils appris à connoître ce ſel qui ne ſe

trouve

trouve point chez eux, puiſqu'il eſt le réſultat d'une opération chimique; il falloit du moins, pour donner quelque vraiſemblance à une pareille balourdiſe, ſuppoſer des connoiſſances à ces peuples, leur prêter nos arts, nos alambics, nos fourneaux & tout l'attirail de la Pharmacie.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'enſevelit dans ſon plus mauvais Kros, on ploye ſes membres de manière que le cadavre en ſoit entièrement enveloppé. Ses parens le tranſportent à une certaine diſtance de la Horde, & le dépoſant dans une foſſe creuſée à cette intention & qui n'eſt jamais profonde, ils le couvrent de terre, enſuite de pierres s'ils en trouvent dans le Canton; il ſeroit difficile qu'un pareil mauſolée fut à l'abri des atteintes du Jakal & de l'Hienne; le cadavre eſt bientôt déterré & dévoré.

Quelque mal rendu que ſoit ce dernier devoir, le Hottentot ſur ce point mérite peu de blâme, lorſqu'on ſe rappelle les cérémonies funèbres de ces anciens & fameux Parſis attachés encore aujourd'hui à l'uſage conſtant d'expoſer leurs morts ſur des tours élevées ou dans des cimetières découverts, afin que les Corbeaux & les Vautours viennent s'en repaître & les emporter par lambeaux.

Le Sauvage, en dépoſant avec reſpect les reſtes inanimés de ſon père, de ſon ami dans la terre, charge les ſels & les ſucs diſſolvans qu'elle renferme, de la tranquille & lente décompoſition du cadavre; s'il ne réuſſit pas toujours au gré de ſon attente & qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il ſe lamente & montre aſſez toute la piété de ſes mœurs, & l'humanité religieuſe de ſon caractère.

Quand c'eſt un chef de Horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'eſt à dire que le tas de pierres & de terre ſous lequel on l'enſevelit eſt plus conſidérable & plus apparent.

Si le mort eſt regretté, la famille eſt plongée dans le deuil & la conſternation; la nuit ſe paſſe dans des cris & des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort; les amis qui ſurviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendroit autant pour l'ivreſſe de la joie que pour les accens du déſeſpoir; quoi qu'il en ſoit, les ſignes de leur douleur ne ſont pas équivoques pour celui

qui vit au milieu d'eux, j'en ai vu qui verſoient des larmes abondantes & bien amères.

M. Sparmann avoit été témoin dans les Colonies, d'une ſcène qu'il raconte ainſi : « deux vieilles femmes ſecouoient & frappoient à coups de poings un de leurs compatriotes mourant ou » même déjà mort, & lui crioient aux oreilles des reproches & » des paroles conſolantes ».

Il ne faut pas s'abuſer ſur un conte de cette eſpèce. Si ces femmes avoient été perſuadées que le jeune-homme fut mort, elles auroient certainement ſupprimé de leurs careſſes les tiraillemens & les coups de poings; mais ces mouvemens que le docteur préſente comme les agitation convulſives du déſeſpoir, n'étoient qu'un moyen de remplacer les liqueurs ſpiritueuſes auxquelles on a toujours recours en Europe, pour éclaircir un doute auſſi facheux, & dont ces peuples ſont privés. L'agitation violente employée par les deux vieilles, eſt un remède auſſi efficace & qui produit apparemment de bons effets, puiſque M. Sparmann ajoute qu'il opéra la réſurrection du malade.

La petite vérole, qui a ſi ſouvent ravagé les Kraals Hottentots des Colonies, n'a jamais paru qu'une ſeule fois chez les Gonaquois; elle leur enleva plus de la moitié de leur monde; ils la redoutent au point, elle leur inſpire tant d'horreur, qu'à la première nouvelle qu'elle attaque une des Colonies, ils abandonnent tout & s'enfuient dans le plus profond du déſert; malheur à ceux de leurs malades qu'ils ſoupçonneroient en être atteints! convaincus qu'il n'eſt aucun remède à ce fléau dangereux, que ce ſoit un père, une épouſe, un enfant, peu importe, la voix du ſang paroît ſe taire; on les abandonne à leur malheureux ſort; privés de ſecours, ils faut qu'ils périſſent de faim, ſi ce n'eſt des accès de leur mal.

Cette frayeur bien naturelle à des peuples Sauvages ne contredit point leur piété ſi ſainte & la pureté de leurs mœurs; l'image de la dévaſtation de leurs Hordes, toujours préſente à leur imagination, eſt bien faite pour les porter un moment à l'abandon des plus ſacrés devoirs; mais on eſt révolté de lire dans des Auteurs anciens, & d'entendre un Voyageur moderne répéter d'après

eux ; que les Hottentots, lorſqu'il leur prend fantaiſie de changer leur domicile, abandonnent, ſans pitié comme ſans regret, leurs vieillards & tout ce qui leur eſt inutile & pourroit contribuer à retarder leur marche ; cette aſſertion ne doit pas être préſentée comme une règle, un uſage général : à moins qu'ils ne ſe trouvent dans une circonſtance auſſi impérieuſe & fatale que celle dont je viens de parler, ou dans la guerre, quelles raiſons peuvent les contraindre à hâter plutôt qu'à ralentir leur marche ? Au reſte, je ne croirai jamais que le Hottentot en agiſſe ainſi ſans éprouver de longs & de mortels regrets.

Attaqué par un ennemi ſupérieur, hors d'état de repouſſer la force par la force, on ſe diſperſe, on s'éloigne comme on peut, & c'eſt dans ce cas le ſeul parti raiſonnable qu'on puiſſe prendre. On eſt bien forcé malgré ſoi quand on eſt ſurpris par l'ennemi, de laiſſer en arrière les vieillards, les malades, les traîneurs, tout ce qui ne peut ſuivre ; quel eſt l'homme aſſez mal inſtruit des ſuites déſaſtreuſes de la guerre, pour faire au Hottentot un crime d'une néceſſité ſous laquelle l'Européen même ne ſeroit pas exempt de plier ?

Je vais plus loin, & je ne crains pas de tout dire : les Sauvages ne balancent pas à employer ce même expédient contre la famine, malheur non moins redoutable que la petite vérole & la guerre, quand ils en ſont attaqués ; dans ce cas, l'abandon de quelques individus, que d'ailleurs on ne pourroit ſauver, devient un ſacrifice néceſſaire au bien de tous ; ceux qui fuyent ne ſont pas ſûr eux-mêmes d'échapper au fléau général. Plus des trois-quarts périſſent dans la route, au milieu des ſables & des rochers, brûlés par la ſoif, & conſumés par la faim ; le petit nombre qui ſurvit, fait de longues marches avant d'avoir trouvé quelques légères reſſources.

Tels ſont les trois motifs qui prêtent aux Hottentots une barbarie à laquelle ils ſe voyent contraints par une force plus invincible que le devoir & l'amour. La Nature ne peut rien dans ces cœurs timides & ſimples ; mais, pour s'endormir un moment, elle n'en eſt pas moins forte & moins grande, & les calamités publiques pour des peuples qui n'ont pas la première des combinaiſons de nos arts, &

nul moyen de les appaiſer, ſi ce n'eſt la plus prompte fuite, ne peuvent être le creuſet pour les éprouver, ni la règle de les juger.

On ne donnera pas, je l'eſpère, pour un quatrième exemple de leur barbarie, ces émigrations indiſpenſables auxquelles les aſſujétit la différence des ſaiſons; une ſéchereſſe extraordinaire a tari les ſources & les lagunes qui les environnoient; un Soleil dévorant a brûlé tous les pâturages; une épizootie ſe déclare dans les environs; l'une ou l'autre de ces cauſes les force à changer de demeure; mais cette tranſlation néceſſaire ſe fait toujours tranquillement, ſans confuſion, quoiqu'avec promptitude; on éloigne d'abord les troupeaux; on place les vieillards & les impotens ſur des Bœufs; on ne laiſſe perſonne derrière ſoi; tous les effets précieux ſont en avant; & tous enſemble, voyageant paiſiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur manière de vivre, ainſi qu'à leurs beſoins. J'ai ſouvent rencontré des Hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs; les vieillards, les malades, tout étoit de la partie; combien de fois avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faiſoient ſourire ces pauvres gens, n'ai-je pas eu la ſatisfaction de voir couler les larmes de la reconnoiſſance; & lorſque me ſéparant d'eux & reprenant ma route, j'arrivois le jour même ou le lendemain ſur la place qu'ils avoient abandonnée, j'avois beau examiner ces lieux & fureter dans tous les environs, je ne trouvois nulle trace de l'inſenſibilité dont on les accuſe; toutes les huttes étoient enlevées; les effets, les animaux domeſtiques, tout avoit ſuivi.

Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laiſſe; mais la qualité de chef n'eſt point héréditaire. Il eſt toujours nommé par la Horde; ſon pouvoir eſt bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'eſt en aucun cas de faire le mal; il ne porte aucune marque extérieure de diſtinction; il n'eſt pas plus privilégié que les autres, ſi l'on excepte toutefois l'uſage d'aller à ſon tour garder les beſtiaux qui ſont en campagne; dans les conſeils ſon avis prévaut, s'il eſt jugé bon; autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat, on ne connoît

ni grade ni diviſions, ni Généraux ni Capitaines; tous ſont Soldats ou Colonels. Chacun attaque ou ſe défend à ſa guiſe ; les plus hardis marchent à la tête ; &, lorſque la victoire ſe déclare, on n'accorde pas à un ſeul homme l'honeur d'une action que le courage de tous a fait réuſſir ; c'eſt la Nation entière qui triomphe.

De toutes les Nations que j'ai vues juſqu'ici, la Gonaquoiſe eſt la ſeule qu'on puiſſe regarder comme libre ; bientôt peut-être ces peuples ſeront obligés de s'éloigner ou de recevoir les loix du Gouvernement. Toutes les terres de l'Eſt étant généralement bonnes, les Colonies cherchent à s'étendre de ce côté, le plus qu'elles peuvent; leur avarice y réuſſira ſans doute un jour. Malheur alors à ces peuplades fortunées & tranquilles! les invaſions & les maſſacres détruiront juſqu'aux traces de la liberté. C'eſt ainſi qu'ont été traitées toutes ces Hordes dont parlent les Auteurs anciens & qui, par démembremens avilis & foibles, ſont tombées dans la dépendance abſolue des Hollandois; l'exiſtence des Hottentots, leurs noms & leur hiſtoire paſſeront alors pour des fables, à moins que quelque Voyageur, curieux d'en découvrir les reſtes, n'ait aſſez de courage pour s'enfoncer dans les déſerts reculés qu'habitent les grands Namaquois où les rochers, de plus en plus durcis par les temps, & les montagnes ſtériles & décrépites, n'offrent pas un chétif plant d'arbres digne de fixer l'avidité ſpéculative des Blancs.

Les peuplades citées par Kolbe, ſous les noms de *Gunjemans* & de *Koopmans*, n'ont jamais exiſté.

Le nom de *Gunjemans* ne ſignifie rien dans le langage Hottentot; ce nom fut corrompu par quelque Voyageur qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit ; il falloit écrire *Goed-mans*, deux mots Hollandois qui ſignifient bons-hommes ou bonnes-gens, qualification qu'ont donnée les premiers Colons à tous les Hottentots en général, parce qu'ils les trouvoient tranquilles & fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges ; ce ſont deux mots qui ſignifient, en très bon Hollandois, négociant ou marchand, mais qui ne conviennent pas plus à une Nation qu'à toute autre; c'eſt ainſi que ne comprenant point

les langues d'un Pays, un Voyageur en retient mal les expreſſions, les ortographie plus mal encore, & fait un nom Sauvage avec un barbariſme. Les mœurs & tout ce qui concerne les divers peuples étrangers ne ſeront jamais exactement décrits ſi l'on n'en parle les divers langages.

Si, par exemple, les Auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la Lune, avoient compris le ſens des paroles qu'ils chantent à ſa clarté, ils auroient ſenti qu'il n'eſt queſtion ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet aſtre paiſible; ils auroient reconnu que le ſujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la Horde voiſine, & qu'autant improviſateurs que les Négres, ils peuvent chanter toute une nuit ſur le même ſujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle eſt plus fraîche, & qu'elle invite à la danſe, aux plaiſirs.

Lorſqu'ils veulent ſe livrer à cet exercice, ils forment, en ſe tenant par la main, un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danſeurs & des danſeuſes toujours ſymétriquement mêlés. Cette chaîne ſe fait & tournoie de côtés & d'autres. Elle ſe quitte par intervalles pour marquer la meſure; de temps en temps chacun frappe des mains ſans rompre pour cela la cadence; les voix ſe réuniſſent aux inſtrumens, & chantent continuellement HOO HOO! C'eſt le refrain général. Quelquefois un des danſeurs quittant le cercle, paſſe au centre; là, il forme à lui ſeul une eſpèce de pas Anglois, dont tout le mérite & la beauté conſiſtent à l'exécuter avec autant de viteſſe que de préciſion, ſans bouger de la place où ſon pied s'eſt poſé; enſuite on les voit tous ſe quitter les mains, ſe ſuivre nonchalament les uns après les autres affectant un air triſte & conſterné, la tête penchée ſur l'épaule, les yeux baiſſés vers la terre qu'ils fixent attentivement; le moment qui ſuit, voit naître les démonſtrations de la joie, de la gaîté la plus folle; ce contraſte les enchante, quand il eſt bien rendu. Tout cela n'eſt au fond qu'un aſſemblage alternatif de pantomimes très-bouffones & très-amuſantes. Il faut obſerver que les danſeurs font entendre ſans ceſſe un bourdonnement ſourd & monotone,

qui n'eſt interrompu que lorſqu'ils ſe réuniſſent aux ſpectateurs pour chanter en chorus le merveilleux HOO! HOO! qui paroît être l'ame & le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit aſſez ordinairement par un ballet général; c'eſt à dire que le cercle ſe rompt, & qu'on danſe pêle-mêle comme chacun l'entend; on voit alors l'adreſſe & la force briller dans tout leur jour. Les beaux danſeurs répètent, à l'envi l'un de l'autre, ces ſauts périlleux & ces gargouillades qui, dans nos grandes Académies de muſique excitent des Ha Ha tout auſſi bien mérités & ſentis que les Ho Ho d'Afrique.

Les inſtrumens qui brillent là par excellence, ſont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* & le *Romelpot*.

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot Sauvage. Il eſt de la même grandeur; on attache une corde de boyau à l'une de ſes extrémités, & l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie & fendue. Cette plume déployée forme un triangle iſocèle très-alongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur; c'eſt à la baſe de ce triangle qu'eſt percé le trou qui retient la corde; & la pointe, ſe repliant ſur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc; cette corde peut être plus ou moins tendue ſelon la volonté du muſicien; lorſque pluſieurs *Gouras* jouent enſemble, ils ne ſont jamais montés à l'uniſſon; tel eſt ce premier inſtrument qu'on ne ſoupçonneroit point être un inſtrument à vent, quoiqu'il ne ſoit certainement que cela. On peut en voir la figure, dans la planche VII, à côté de la Hottentote. On le tient à peu près comme le cor de chaſſe; le bout de l'arc où ſe trouve la plume eſt à la portée de la bouche du joueur; il l'appuie ſur cette plume &, ſoit en aſpirant, ſoit en expirant, il en tire des ſons aſſez mélodieux; mais les Sauvages qui réuſſiſſent le mieux, ne ſavent y jouer aucun air; ils ne font entendre que des ſons fluttés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire, d'une certaine manière, du violon & du violencelle. Je prenois plaiſir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui paſſoit pour un virtuoſe, régaler pendant des heures entières ſes camarades qui, tranſportés, ravis, l'interrompoient de temps en

temps, en s'écriant « Ho ! que celle-là eſt charmante ! . . . recom- » mence là » ! Jean recommençoit ; mais ce n'étoit plus la même ; car, comme je le diſois, on ne peut ſuivre aucun air ſur cet inſtrument dont tous les tons ne ſont dus qu'au haſard & à la qualité de la plume. Les meilleures ſont celles qu'on tire de l'aile d'une eſpèce d'Outarde ; quand il m'arrivoit d'abattre un de ces animaux, j'étois toujours ſollicité à faire un petit ſacrifice pour l'entretien de notre Orcheſtre.

Le Goura change de nom quand il eſt joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en ſervir ; il ſe transforme en *Joum-Joum* ; aſſiſe à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les Harpes en Europe ; elle l'aſſujétit par le bas en paſſant un pied entre l'arc & la corde, obſervant de ne point la toucher ; la main gauche tient l'arc par le milieu ; &, tandis que la bouche ſouffle ſur la plume, de l'autre main, la muſicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou ſix pouces ; ce qui opère quelque variété dans la modulation ; mais il faut approcher l'oreille pour ſaiſir diſtinctement la dégradation des ſons. Au reſte cette manière de tenir l'inſtrument m'a frappé ; elle prête des graces à la Hottentote qui en joue.

Le *Rabouquin* eſt une planche triangulaire, ſur laquelle ſont attachées trois cordes de boyau ſoutenues par un chevalet, & qui ſe tendent à volonté, par le moyen de chevilles, comme nos inſtrumens Européens ; ce n'eſt autre choſe qu'une Guitare à trois cordes ; tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti, & le rendroit agréable ; mais celui-ci ſe contente de le pincer avec ſes doigts, & le fait ſans ſuite, ſans art & même ſans intention.

Le *Romelpot* eſt le plus bruyant de tous les inſtrumens de ces Sauvages ; c'eſt un tronc d'arbre creuſé qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur ; à l'un des bouts, on a tendu une peau de Mouton bien tanée, qu'on frappe avec les mains, ou pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton ; cet inſtrument qui ſe fait entendre de fort loin,

loin, n'eſt pas à coup ſûr un chef-d'œuvre d'invention; mais, dans quelque Pays que ce ſoit, c'eſt aſſez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Peut-être me ſuis-je un peu trop appeſanti ſur la deſcription des danſes & des divers inſtrumens des Hottentots; ceux-ci, comme on le voit, ne ſont pas bien curieux; mais ce détail, qui tient par quelque côté aux mœurs des Sauvages, ne méritoit pas non plus d'être entièrement négligé.

Tout près de la Nature & ſous ſa garde immédiate, le Sauvage n'a nul beſoin de nos orcheſtres bruyans & bien harmonieux pour s'exciter, dans ſes fêtes, aux vives démonſtrations du plaiſir & de la joie; la modulation bornée & monotone de ſa muſique lui ſuffit, & je crois même qu'il s'en paſſeroit volontiers, & ne ſauteroit pas moins bien.

Dans ſon *Choix de lectures Géographiques*, un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt fait une loi d'étudier les hommes en même temps qu'il décrivoit les lieux, obſerve avec beaucoup de ſagacité » que, » dans un Etat policé, la danſe & le chant ſont deux arts; mais » qu'au fond des forêts ce ſont preſque des ſignes naturels de la » concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & du plaiſir; nous appre- » nons, ſous des maîtres, ajoute ce Savant, à déployer notre voix, » à mouvoir nos membres en cadence; le Sauvage n'a d'autre » maître que ſa paſſion, ſon cœur & la Nature; ce qu'il ſent, » nous le ſimulons: auſſi le Sauvage qui chante ou qui danſe, eſt-il » toujours heureux ».

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne s'aſſemblent guères que la nuit pour ſe divertir; les occupations journalières ne leur laiſſent point d'autre temps. Chacun a ſes devoirs à remplir. Il faut ſurveiller ſans ceſſe les troupeaux épars dans les champs, non-ſeulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnaſſiers qui les épient continuellement; il faut les panſer & les traire deux fois par jour; il faut travailler aux nattes, amaſſer le bois ſec pour les feux du ſoir; il faut pourvoir à ſa ſubſiſtance, & chercher des racines; ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes; les hommes, de leur

côté, vont à la chaſſe, font la revue des piéges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches, &, tous les inſtrumens dont ils ont beſoin; & quoique ces inſtrumens & tous les ouvrages de leurs mains ſoient en général aſſez mal tournés & groſſiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps & de peines, parce qu'ils ſont privés d'une foule d'outils ſi néceſſaires pour abréger le travail; & toujours l'adreſſe chez eux, eſt bien moins admirable que la patience.

Il ſeroit étonnant que ces peuples que j'ai ſi ſouvent fréquentés, avec leſquels j'ai vécu ſi long-temps, euſſent été aſſez adroits ou aſſez faux pour ſe cacher de moi au point que je ne me fuſſe jamais aperçu, ni par leurs diſcours, ni dans leur pratique de vivre, d'aucun ſigne ou d'aucun acte de ſuperſtition; je me garderai bien de donner comme des uſages religieux certaines privations qu'ils s'impoſent eux-mêmes, & qui paroiſſent ſi naturelles & ſi ſimples quand on s'eſt donné la peine de les approfondir; par exemple, ils ne mangent preſque jamais du Liévre ni de la Gazelle nommée *Duykers*; le Liévre eſt à leurs yeux un animal informe qui les dégoûte; la viande du Duykers leur ſemble trop noire; en outre, ces deux animaux ſont toujours d'une maigreur extrême, raiſon ſuffiſante pour qu'ils les rejettent; mais la preuve la plus frappante que nulle idée chimérique ne les prive de cette reſſource, c'eſt qu'au beſoin & dans les momens de diſette, je les ai vus ſe tenir heureux d'y pouvoir recourir. De ce qu'un Hollandois ſe révolteroit à la vue du plat de Limaçons de vignes ou de Grenouilles le mieux apprêté, tandis que le François s'accommode de ce mets peu délicat, s'en ſuit-il que le dégoût du Batave doive être regardé comme une abſtinence religieuſe ordonnée par le Conſiſtoire?

Avant d'annoncer, comme un des rites eſſentiels des Hottentots, la cérémonie de ſe couper une phalange ſoit du doigt ſoit du pied, avant de lui attribuer la ſemi-caſtration pour le même motif, il étoit raiſonnable de conſtater d'abord la vérité de ces deux faits; Kolbe les avoit ouï raconter comme bien d'autres; mais il ne les avoit jamais éclaircis; il le prouve aſſez, lorſqu'il attribue ces uſages à tous les Hottentots, indiſtinctement, ce qui n'eſt pas moins faux

que toutes les autres aſſertions de cet Auteur; M. Sparmann tombe également dans la plus étrange des erreurs, lors même qu'il ſoutient, contre ce Kolbe, que la ſemi-caſtration n'eſt pratiquée nulle part. Ces deux cérémonies ont lieu encore actuellement chez deux Hordes ſituées au Nord du Cap ſous le vingt-huitième degré de latitude, ſavoir les *Geiſſiquois* & les *Koraquois*, Cantons dans leſquels j'ai trouvé les Giraffes dont je parlerai dans mon ſecond Voyage; aſſurément le Philoſophe Kolbe n'a jamais pénétré juſques là, ſi ce n'eſt en ſonge.

Le Docteur Sparmann s'eſt toujours laiſſé tromper lorſqu'au ſujet des Gonaquois, il penche à croire que ces Hordes ſe circonciſent; les Colons me l'avoient aſſuré comme à lui; c'étoit une puiſſante raiſon d'en douter; mais juſqu'ici plus à la portée que perſonne de m'éclairer ſur un fait auſſi important, j'atteſte au contraire que cette Nation & tous les Hottentots ſans exception ont le prépuce d'une grandeur démeſurée, caractère qui les diſtingue aſſez des autres Sauvages & qui n'a point été certainement remarqué.

Il en eſt de même de ce tablier révoltant des Hottentotes auquel on a fait jouer ſi long-temps un rôle ridicule dans l'hiſtoire, ou plutôt la fable de ces peuples; une autre bizarrerie qui découle toujours de la même ſource, le leur a retranché non moins légèrement, quoiqu'il ſoit toujours de mode chez une Horde dont je vais parler inceſſamment; je dis qu'il eſt de mode; car, bien loin qu'il ſoit un préſent de la Nature, on doit le regarder comme un des rafinemens les plus monſtrueux qu'ait jamais inventés je ne ſais quelle coquetterie toute particulière à un très-petit coin du monde connu.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que les familles de Sauvages couchent pêle-mêle dans une même hutte, & ne connoiſſent point les différences de l'âge, ni cette horreur invincible qui ſépare les êtres rapprochés par le ſang. A la vérité, ces Sauvages bornés au ſtricte néceſſaire n'ont point imaginé de ſauver par une décence apparente, toute la turpitude d'une inclination monſtreuſe, & l'on ne voit point chez eux appartement pour le frère, appartement pour la ſœur, appartemens pour la mère & le fils; mais conclure

de ce qu'ils n'ont qu'un même toit, qu'un même grabat, qu'une même natte pour ſe délaſſer des travaux du jour, qu'ils vivent à l'inſtar des animaux, c'eſt outrager la Nature, & calomnier l'innocence! il n'y a qu'un Auteur mal-inſtruit, ou mal-intentionné qui ſe ſoit permis d'accréditer ces ſoupçons infames; ouï toute une famille habite une même hutte; ouï le père ſe couche avec ſa fille, le frère avec ſa ſœur, la mère avec ſon fils; mais, au retour de l'Aurore, chacun ſe lève avec un cœur pur & ſans avoir à rougir devant l'Auteur des êtres ou l'une des créatures qu'il a marquées du ſceau de ſa reſſemblance. Le Sauvage n'eſt ni brute ni barbare. Le vrai monſtre eſt celui qui voit le crime par-tout où il le ſuppoſe & qui l'affirme ſur l'odieux témoignage de ſa conſcience.

J'ai viſité plus d'une peuplade de Sauvages, & n'ai trouvé par-tout que retenue & circonſpection chez les femmes; je puis ajouter auſſi chez les hommes; l'Auteur que j'ai ſi ſouvent contredit rend hommage à la vérité, lorſqu'il confeſſe que, d'après la nudité des Sauvages, on les jugeroit mal, ſi l'on croyoit qu'ils ont auſſi peu de modeſtie que de voile, qu'il a eu de la peine à trouver des hommes qui, ſous l'appât même des préſens, conſentiſſent à déranger aſſez leurs Jakals pour qu'il pût ſe convaincre par ſes yeux s'ils étoient ou n'étoient point circoncis.

J'ai dit ailleurs que le commerce avec les Blancs étoit la ruine & le fléau des mœurs; les Hottentots des Colonies en fourniſſent une preuve trop frappante: ceux du déſert n'étant point d'une nature différente, céderont peut-être un jour à la ſéduction, ſi elle arrive juſqu'à eux & ſe laiſſeront entraîner par l'exemple. Lorſque M. Forſter, dans ſon *Voyage autour du monde* avec le Capitaine Cook, nous apprend que les femmes de l'île de Pâques étoient des *Courtiſanes lubriques*, il ne nous cache pas que les Matelots de ſon équipage ſe livroient ouvertement & ſans pudeur, aux plus infâmes débauches avec elles; mais ce qu'il falloit ajouter ſans crainte, c'eſt que les femmes Sauvages, une fois viſitées par des Européens corrompus, & trop inſtruites de leurs inclinations perverſes, ſe livrent ſans réſerve à tous ceux à qui il plaît de s'en emparer, & les ſervent à leur goût, ſans doute dans la ſeule

frayeur des extrémités cruelles dont les Blancs ſont capables.

Par-tout où l'envie de m'inſtruire m'a fait entamer cette matière avec les femmes que j'ai rencontrées, j'en ai toujours reçu la réponſe uniforme & ſimple qu'elles adreſſent à tous ceux qui les ſoupçonnant de communications inceſtueuſes, cherchent à s'en éclaircir par leurs propres aveux. « Vous nous aſſimilez donc aux » bêtes, me diſoient-elles; les bêtes ſeules ſont capables de faire » ce que vous dites ».

Puiſſé-je ne me pas tromper! je crois à la Vertu pour ceux même qui ne connoiſſent pas ce mot, & n'ont point fait d'immenſes commentaires ſur l'idée qu'il renferme. Ce ſentiment inné dans le cœur de l'homme, quand l'exemple & l'éducation ne l'ont pas corrompu, lui fut donné en ſigne de ſa nobleſſe & de ſa diſtinction. L'horreur de s'unir à ſon propre ſang, eſt un des plus grands caractères par lequel le créateur voulut ſéparer l'eſpèce humaine de la claſſe des animaux; & la plus infame dépravation briſa ſeule cette barrière inſurmontable.

J'oſe donc atteſter que, s'il eſt un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs ſoit encore honorée, il faut aller chercher ſon temple au fond des déſerts. Le Sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation ni des préjugés; il les doit à la Nature; l'amour en lui n'eſt qu'un beſoin très-borné; il n'en a point fait, comme dans les Pays civiliſés, une paſſion tumultueuſe, qui traîne le déſordre & le ravage après elle; en vain, à l'exemple de Buffon, tenterois-je de déraciner cette fièvre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées; je ne briſerai point un autel couvert des riches préſens des Romanciers & des Poëtes; j'aurois trop à combattre; & la divinité qui doit ſa naiſſance à d'auſſi belles chimères, ameuteroit contre moi ſes brames & ne me pardonneroit pas ce grand ſacrilége.

Un phyſionomiſte, ou ſi l'on veut un bel eſprit moderne, réjouiroit les cercles en aſſignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme & l'Orang-outan; je ne puis conſentir à lui donner ce portrait; les qualités que j'eſtime en lui ne ſauroient le dégrader à ce point, & je lui ai trouvé la figure aſſez belle,

parce que je lui connois l'ame aſſez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le ſépare en quelque ſorte du commun des hommes; les pommettes de ſes joues ſont très-proéminentes, de telle ſorte que ſon viſage étant fort large dans cette partie, & la mâchoire au contraire exceſſivement étroite, ſa phyſionomie va toujours en diminuant juſqu'au bout du menton; cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paroître ſa tête très-diſproportionnée & trop petite pour un corps gras & bien fourni; ſon nez plat n'a quelquefois pas ſix lignes dans ſa plus grande élévation; ſes narines, en revanche, ſont très-ouvertes & dépaſſent ſouvent, en hauteur, le dos de ſon nez; ſa bouche eſt grande & meublée de dents petites, bien perlées & d'une blancheur éblouiſſante; ſes yeux très-beaux & bien ouverts inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois; à l'œil ainſi qu'au toucher, on voit que ſes cheveux reſſemblent à de la laine; ils ſont courts, friſés & d'un noir d'ébène, il ne porte que très-peu de poil, encore a-t-il ſoin de s'épiler; ſes ſourcils naturellement dégarnis ſont exempts de ce ſoin; la barbe ne lui croît que ſous le nez & à l'extrémité du menton; il ne manque point de l'arracher, à meſure qu'elle ſe montre; cela lui donne un air efféminé qui, joint à la douceur naturelle qui le caractériſe, lui enlève cette impoſante fierté commune à tous les hommes de la Nature & qui leur a mérité le ſuperbe titre de Roi.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot eſt parfaitement moulé. Sa démarche eſt gracieuſe & ſouple; tous ſes mouvemens ſont aiſés, bien différens des Sauvages de l'Amérique méridionale qui ne paroiſſent avoir été qu'ébauchés par la Nature.

Les femmes avec des traits plus fins ont cependant le même caractère de figure; elles ſont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée & de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites & les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de ſandales; le timbre de leur voix eſt doux, & leur idiome, en paſſant par leur gozier, ne manque pas d'agrément; elles ſe livrent, lorſqu'elles parlent, à une infinité de geſtes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces.

Le Hottentot naturellement timide eſt également très-peu entreprenant. Son ſang-froid phlegmatique & ſon maintien réfléchi lui donnent un air de réſerve qu'il ne dépoſe même pas dans les momens de ſa plus grande joie, tandis qu'aucontraire toutes les Nations noires & baſanées ſe livrent au plaiſir avec l'abandon le plus expanſif & la gaîté la plus vive.

Une inſouciance profonde le porte à l'inaction & à la pareſſe; la garde de ſes troupeaux & le ſoin de ſa ſubſiſtance, voilà ſa plus grande affaire; il ne ſe livre point à la chaſſe en Chaſſeur, mais en homme que ſon eſtomac preſſe & tourmente. Du reſte, oubliant le paſſé, ſans inquiétude ſur l'avenir, le préſent ſeul le frappe & l'intéreſſe.

Mais il eſt bon, ſerviable & le plus généreux comme le plus hoſpitalier des Peuples; quiconque voyage chez lui eſt aſſuré d'y trouver le gîte & la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas; ſi le Voyageur a une longue route à faire, ſi d'après les éclairciſſemens qu'il demande, on connoît qu'il eſt ſans eſpoir de rencontrer de ſi tôt d'autres Hordes, celle qu'il va quitter l'approviſionne, autant que ſes moyens le lui permettent, de toutes les choſes dont il a beſoin pour continuer ſa marche & gagner Pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connoiſſoient point le commerce; peut-être même n'avoient-ils entr'eux nulle idée des échanges; mais, à l'apparition du tabac & de la quincaillerie, ils ſe furent bientôt immiſcés dans une partie des myſtères mercantiles; ces objets qui n'étoient d'abord que des nouveautés agréables, avec le temps ſont devenus des beſoins; ce ſont les Hottentots des Colonies qui les leur apportent, quand ils viennent à manquer; car il eſt bon d'obſerver que, quelqu'empreſſés qu'ils ſoient de jouir de ces bagatelles, ils ne ſe donneroient pas la peine de faire un pas pour les aller chercher eux-mêmes, & préféreroient de s'en paſſer: leçon utile à ceux qui traînent leur vie dans l'agitation pour courir après des chimères.

Tels ſont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs & de la vie paſtorale. Ils offrent encore l'idée de l'eſpèce humaine en ſon enfance. Un trait ſublime

que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon ſecond Voyage beaucoup plus au Nord du Cap & vers la côte Oueſt, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur & la vérité de mon ame, ſans éloquence, il eſt vrai, mais ſans enthouſiaſme, ſans vaines déclamations, avec cette naïveté de franchiſe qui m'eſt ſi chère & que j'aime à profeſſer ſans ceſſe.

Une Horde aſſez conſidérable de Kaminou-Kois étoit venue viſiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes & droites & que poſsèdent les hommes que leurs ſemblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes proviſions, il ne m'étoit pas poſſible de régaler tout ce monde avec de l'eau de vie; la troupe étoit trop nombreuſe; je ne pouvois, ſans imprudence, me montrer généreux; j'en fis donner un verre au Chef & à ceux qui, par leur figure & plutôt encore par leur âge, me paroiſſoient les plus reſpectables. Mais à quelles reſſources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaiſance, & qu'elle eſt ingénieuſe quand elle veut ſe communiquer! quel fut mon étonnement, lorſque m'apercevant qu'ils conſervoient la liqueur ſans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avoient point reçu & la leur diſtribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiſeaux du Ciel ſe donnent la becquée: je l'avouerai, cette action inattendue me troubla; j'en demeurai ſtupéfait; à la vue de cette ſcène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point ſenti couler les larmes de l'attendriſſement! plein d'admiration & de reſpect, ému juſques au fond de l'ame, j'allai me jeter dans les bras du Chef qui, comme les autres, venoit de partager la liqueur à ceux qui l'entouroient, & j'inondai de mes pleurs ſa figure vénérable. Beaux diſeurs, élégantes coquettes parfumées d'ambre & de muſc, criez à l'horreur & livrez-vous à vos charmantes grimaces; les maux d'eſtomac, les vapeurs & tous les miaſmes d'une ſanté débile, fruits ordinaires d'une vie honteuſe conſumée à trente ans, n'offroient rien de repouſſant à mes celeſtes Kaminou-Kois dans cette communication ſi douce & ſi fraternelle.

Je ne me ſuis jamais rappelé, ſans émotion, ce peuple reſpectable &

pluſieurs

pluſieurs autres encore chez qui j'ai vu répéter la même cérémonie ; & lorſqu'en nous ſéparant je les voyois s'en retourner ſatisfaits & tranquilles : Mortels heureux, me diſois-je, conſervez long-temps cette précieuſe innocence ; mais vivez ignorés ! Pauvres Sauvages, ne regrettez point d'être nés ſous un Ciel brûlant, ſur un ſol aride & deſſéché qui produit à peine des bruyères & des ronces ; regardez, ah ! plutôt regardez votre ſituation comme une faveur ſignalée du Ciel ; vos déſerts ne tenteront jamais la cupidité des Blancs ; uniſſez-vous aux peuplades fortunées qui n'ont pas plus que vous le bonheur de les connoître ; détruiſez, effacez juſqu'aux moindres traces de cette poudre jaune qui ſe métalliſe dans vos ravines & dans vos roches ; vous êtes perdus, s'ils la découvrent ; apprenez qu'elle eſt le fléau de la terre, la ſource de tous les crimes, & redoutez ſur-tout l'approche d'un Almagro, d'un Pizarre, d'un Fernand-Cortez, & l'étole enſanglantée des Vanverdes.

Dans l'état de Nature, l'homme eſt eſſentiellement bon ; pourquoi le Hottentot ſeroit-il une des exceptions de cette règle ; c'eſt mal à propos qu'on l'accuſe d'être cruel ; il n'eſt que vindicatif ; trop ſenſible au mal qu'on lui fait, qu'y a-t-il de plus naturel que de repouſſer la force par la force ; il nous ſied bien d'ordonner aux peuples de la Nature la pratique de nos vertus factices, quand les noms nous en ſont à peine connus, & que leur régime n'eſt conſenti par perſonne ; & la peine même du talion, la ſeule en uſage avant que nous nous fuſſions aviſés d'être des Philoſophes, qu'eſt-ce autre choſe que le droit de rendre offenſe pour offenſe, & d'ôter la vie à qui ne craint pas d'attenter à la nôtre ?

Si les Sauvages d'Afrique ou d'Amérique s'aviſoient quelque jour de rêver qu'ils vivent malheureux, privés de nos arts, de nos richeſſes, & de toutes les reſſources de notre génie, & qu'unis enſemble, armés d'un triple fer, ils accouruſſent pour inonder l'Europe & nous en chaſſer, de quel front recevrions-nous ces barbares, & de quels traitemens nous verroit-on payer leur audace ? Telle eſt cependant leur hiſtoire ou la nôtre ; telles ſont nos tentatives entrepriſes dans les trois mondes avec des ſuccès trop heureux ;

par-tout où il nous a plu de nous établir, nous avons réduit ces malheureux perſécutés à l'eſclavage, à la fuite; nous nous ſommes approprié, ſans ſcrupule, tout ce que nous avons trouvé à notre bienſéance; & quand l'heure de la vengeance a ſonné pour eux, & qu'ils ont meſuré leurs coups à la grandeur de nos torts, ſans retour ſur nous-mêmes, trop aveuglés par l'intérêt ou le fanatiſme, nous avons oſé les nommer des barbares, des antropophages, des bêtes féroces nourries de meurtres, altérées de ſang.

A quelle imprudence ne faut-il pas attribuer la mort du célèbre navigateur Cook; j'aime à croire que le ſentiment de ſa force & ſon caractère entreprenant, altier, ne le portèrent jamais aux excès coupables dont il périt à ſon tour la victime; mais le déſir ardent de ſe venger de l'équipage indiſcipliné qui marchoit à ſa ſuite, arma contre lui les inſulaires. Ses Matelots épioient les femmes, oſoient s'en emparer en tous lieux, en toute occaſion; c'en étoit trop pour garder plus long-temps le ſilence; rien n'eſt capable d'arrêter ces Sauvages outragés; à travers la fumée des canons, au milieu du bruit de ſon artillerie menaçante, le Chef eſt reconnu; on s'en empare; il eſt maſſacré à la vue même de ſes Soldats pour n'avoir pas ſu réprimer à temps leurs déſordres.

Le premier ſentiment qu'on doive inſpirer aux Sauvages, quand on veut voyager chez eux, c'eſt la confiance; pour gagner la leur, il faut être humain, bienfaiſant, n'abuſer jamais de leur foibleſſe, ne leur inſpirer aucune crainte & n'en pas prendre à leur aſpect; ils accordent tout, lorſqu'on n'exige rien. Il faut être aſſez sûr de ſes paſſions pour garder la plus ſévère continence & ne pas convoiter leurs femmes. S'ils ſont jaloux, vous avez en eux des ennemis implacables; s'ils ne le ſont pas, leur complaiſance à votre égard les met trop de niveau, & l'on perd à leurs yeux l'utile ſupériorité qui les avoit éblouis; quand cette paſſion ne ſeroit pas générale, il eſt toujours quelques individus qu'elle tourmente, & l'on obſerve avec raiſon que les Nations qui y ſont le moins ſujettes, ont auſſi les mœurs plus diſſolues & s'éloignent davantage de la Nature.

Pour ſe faire connoître avantageuſement des Sauvages, il faut

que la ſupériorité du côté de la force ſoit toujours la dernière des facultés par leſquels on ſe faſſe valoir, parce qu'il n'eſt pas naturel de ſe défier de ceux qu'on ne craint pas; tout en prenant des précautions, on doit conſerver un air calme & ſerein, ne faire connoître & n'employer des armes, lorſqu'on voyage chez eux, que pour leur rendre des ſervices, ſoit en leur procurant du gibier, ſoit en les aidant à détruire les bêtes féroces ennemies de leurs troupeaux. On peut, après, quitter une Horde en toute ſécurité, certain de n'y laiſſer que des regrets, & que la reconnoiſſance vous rappellera ſans ceſſe à ſon ſouvenir. Pluſieurs d'entr'eux ne pourront ſe réſoudre à ſe ſéparer de vous; ils ſe détacheront pour vous accompagner & vous conduire vers une autre Horde, chez laquelle ſur les témoignages avantageux de vos guides, vous êtes aſſûré de trouver le même amour, le même empreſſement, les mêmes fêtes & tous les ſoins de la confiante hoſpitalité.

C'eſt avec ces principes de paix ſi conformes à mon humeur, que j'ai traverſé une petite partie d'une immenſe portion de la terre, & que j'aurois parcouru l'Afrique entière ſans des obſtacles inſurmontables que tout mon zèle n'a pu franchir, & dont il eſt inutile ici de rendre compte.

C'eſt encore d'après ces maximes que j'ai de plus en plus ſenti qu'on ne peut aſſocier perſonne à ces entrepriſes, ſans courir le riſque de les voir avorter. J'étois ſûr de ma façon d'enviſager les dangers & les moyens d'y remédier; entouré de monde & d'amis égaux en pouvoir, je n'aurois pas dû me flatter, dans des ſituations épineuſes, de leur faire embraſſer mon avis; la ſottiſe d'un ſeul pouvoit cauſer la perte de tous; en me trompant, je n'avois à me reprocher que la mienne.

On repréſente les Hottentots comme une Nation miſérable & pauvre, ſuperſtitieuſe & féroce, indolente & mal-propre à l'excès; enfin on la ravale de toutes les manières. Quand il y auroit dans ces aſſertions légères, un aſſertion qui approchât de la Vérité, il valoit mieux, pour en ſupprimer l'exagération outrée, s'en tenir ſimplement aux contes déjà ſi abſurdes de ces ennuyeux Colons, qui ſe plaiſent à tromper un Etranger, par cela ſeul qu'il eſpère

s'inſtruire en les écoutant. Il falloit parler d'après ſa propre expérience & ne rien dire de plus que ce qu'on avoit vu. C'eſt alors, par exemple, que, dans l'ouvrage du Docteur Sparmann, très-eſtimable à plus d'un égard, les obſervations intéreſſantes & qu'il a bien décrites, ne ſe trouveroient point noyées dans un déluge de récits très-apocryphes de chaſſes, de Lions, d'Eléphans, &c. plus invraiſemblables & mal-adroits les uns que les autres; c'eſt alors en un mot qu'il n'eût point parlé de la Licorne peut-être deſſinée par un Colon ſur on ne ſait quelle roche inhabitée, & qu'il ſe fût auſſi gardé de ſubſtituer la forme carrée à la forme ronde des huttes de la Caffrerie, qu'il n'a jamais viſitée. Je dois convenir, en faveur de ce Savant, que ſa candeur & ſa probité lui préſentoient toutes ces choſes comme inconteſtables, du moment qu'elles lui étoient certifiées par un Colon; Jan-Kock particulièrement, qu'il annonce comme l'obſervateur le plus habile & le plus judicieux qu'il ait connu, ne s'attendoit pas ſans doute aux éloges outrés qu'il lui prodigue à la face d'une Colonie, d'une Ville entière qui les réprouve, & ne balance pas, pour ces erreurs ſeulement, à ranger auprès de Kolbe un livre utile, à plus d'un titre, ſi l'Auteur avoit ſu le réduire aux matières qui lui étoient plus familières.

Je rends hommage à la Vérité, quand je la trouve dans le Docteur Sparmann, & rejette ſur ſon obſervateur les menſonges qui me révoltent. Mais, quand l'un ou l'autre m'aſſure « qu'il n'a jamais » vu les Sauvages s'eſſuyer, nettoyer leur peau; que, pour ſe » détacher les mains, il les frottent avec de la bouze de Vache; » qu'ils s'en frottent auſſi les bras juſqu'aux épaules; que cette » onction, qui n'eſt pas néceſſaire, eſt de pur ornement; qu'ainſi » la pouſſière & les ordures, ſe mêlant à leur onguent de ſuie & » à la ſueur de leurs corps, s'attachent à leur peau, la corrodent » continuellement, &c. » & que M. Sparmann vient enſuite confeſſer qu'il n'a jamais vu ces Sauvages s'eſſuyer, nettoyer leur peau, je trouve cette façon de raiſonner fort légère, & cette logique très-inexacte; car, ſi j'atteſtois à mon tour que je n'ai jamais remarqué que la bouze de Vache fût un pur ornement pour le Hottentot, que je n'ai point vu leur peau ſe corroder par la ſueur, les onguents

& les ordures, cette aſſertion négative ne perſuaderoit perſonne, & n'éclairciroit pas la queſtion.

On ne conteſte point à ces Sauvages une qualité qu'ils poſſèdent tous ſans exception, hommes, femmes, enfans: c'eſt d'être les nageurs & les plongeurs les plus adroits qu'on connoiſſe. Que doit-on conclure de ce que j'ai rapporté des femmes que je ſurpris nageant & plongeant comme des poiſſons, ſi non que cet uſage qu'ils obſervent pluſieurs fois dans le jour, les conduit néceſſairement à un genre de propreté qui laiſſe peu de pouvoir aux onguents, ainſi qu'à la pouſſière, de corroder & de gâter la peau.

Les ſoins & l'exactitude aſſidus des Gonaquois pour leur toilette, prouvent aſſez qu'ils aiment la propreté; tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'elle eſt mal-entendue; encore, pour aller juſques là, ſeroit-il néceſſaire d'expliquer s'ils ne ſont pas contraints à ſe Boughouer ainſi, ſoit par la température du climat, ſoit par le défaut des reſſources que la Nature ne leur a point indiquées; leurs habillemens, à la vérité, ne ſont que des dépouilles d'animaux privés ou ſauvages; mais, comme je l'ai fait voir, ils ne négligent pas, ainſi qu'on a voulu le faire accroire, le ſoin de les purger & de les apprêter avant de s'en faire des vêtemens.

Le Hottentot n'eſt ni pauvre ni miſérable; il n'eſt pas pauvre, parce que, ſes déſirs ne paſſant point ſes connoiſſances qui ſont très-bornées, il ne ſent jamais l'aiguillon de la néceſſité; la miſère eſt un point de comparaiſon qu'il ne conçoit pas; une parfaite uniformité & les mêmes reſſources rendant le ſort de tous parfaitement égal, quand l'abondance règne, ils ſont tous heureux; dans la diſette, ils ont tous des privations; l'oppoſition révoltante de la richeſſe portée ſur un char d'or, & de la misère qui traîne ſes haillons dans la boue, ne ſauroit affliger ſon cœur; c'eſt une idée qu'il ne comprend pas; le ſpectacle de l'indigence aux abois, ce ſupplice des ames compatiſſantes, ne ſe reproduit point à ſes yeux ſous mille formes lugubres; c'eſt une mortification que l'homme ſauvage n'eſſuye jamais; ſi l'homme ſocial s'y habitue avec le temps, s'il parvient à ce degré d'endurciſſement qui lui fait traiter d'optimiſme cette inégalité des conditions ſi révoltante & ſi déſaſtreuſe,

ce n'eſt plus un enfant avoué de la Nature; elle le méconnoît; le repouſſe, honteuſe de ſon propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains.

Après avoir interrompu ſi long-temps le fil des petits événemens de mon Voyage, pour établir une fois des aperçus certains ſur ces Hottentots trop peu connus juſqu'à nos jours, il manqueroit quelque choſe aux éclairciſſemens que j'ai donnés, ſi je ne parlois pas d'une eſpèce particulière qu'on pourroit appeler *compoſite*, & qui ne date tout au plus que d'un ſiècle; je ne crois point qu'aucun Voyageur en ait fait mention. Cette nouvelle eſpèce, un jour, en effacera d'anciennes, & l'époque de ſa puiſſance amènera ſans doute de grands changemens dans la Colonie, & hâtera ſa ruine. La multiplication de ces individus, qui peut devenir infinie, devroit alarmer la politique des Hollandois; mais elle dort & ſemble ſe ſoucier fort peu des conſéquences funeſtes de ſon inertie.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mélange des Blancs avec les femmes Hottentotes, & de ces mêmes femmes avec les Négres. On les nomme communément au Cap *Baſters;* cette dénomination appartient néanmoins plus particulièrement aux premiers, parce que les ſeconds ſont moins nombreux; les Hottentotes ne ſe livrant pas facilement aux Négres, pour leſquels elles ont une ſorte de mépris, attendu, diſent-elles, qu'ils ſe laiſſent vendre comme des bêtes, aulieu d'un autre côté qu'elles ſe regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les Blancs, & de porter le titre de leurs maîtreſſes. C'eſt cette race provenue de ces dernières unions qui gagne & multiplie conſidérablement; elle eſt libre comme le Hottentot; mais elle s'eſtime au-deſſus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'eſt pas même dans l'uſage de les baptiſer. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier; le travail ne les rebute point; en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté; il n'eſt pas rare de les voir aſſaſſiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs ſervices; ce ſont eux encore plutôt que les Négres qui ſe déclarent les premiers machinateurs des trahiſonsde toute

eſpèce qui ſe commettent, chaque jour, ſur les habitations; le Hottentot trop doux, trop apathique pour ſe livrer à des entrepriſes atroces, n'auroit pas même aſſez de force pour ſe charger de leur exécution; les plus mauvais traitemens ne ſont point capables de lui en inſpirer la penſée; en un mot le Colon qui n'a chez lui que des Hottentots à ſon ſervice, peut dormir tranquille, certain qu'il ſeroit averti bientôt du danger, s'il en étoit menacé.

Le Baſter-Blanc eſt bien fait, robuſte; ſa peau d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron déſſéché; la vue en eſt déſagréable. Ses cheveux ſont noirs plus longs & moins crépus; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il eſt naturel de le croire, une eſpèce encore plus blanche dont la chevelure eſt auſſi d'autant moins friſée, & quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence ſenſible avec les cheveux & la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues ſe fait toujours remarquer; c'eſt un caractère indélébile qu'on reconnnoît juſqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes Hottentotes avec les Négres donne naiſſance à des individus bien ſupérieurs à ceux dont je viens de parler; ils ſont d'une ſtature plus belle & plus diſtinguée; ils ont une figure plus agréable & plus revenante; leur couleur, qui tient le milieu entre le noir du père & le fond olivâtre de la mère, eſt bien moins choquante pour les yeux; leurs qualités phyſiques & morales ſont auſſi très différentes; on les recherche pour le travail; mais ce qui les rend ſur-tout eſtimables & très-précieux, c'eſt qu'ils joignent à beaucoup d'activité, ſans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne ſe dément jamais, & qui n'eſt guères le partage d'aucun Baſter-Blanc; malheureuſement cette eſpèce là n'eſt pas la dominante, à cauſe de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux Négres, dont elles ne font aucun cas.

Il eût été depuis long-temps de l'intérêt public & particulier des Colons d'exciter l'adminiſtration à propager cette eſpèce d'hommes; les ſacrifices n'auroient pas été bien onéreux, & le prix des avances & des frais ſe ſeroit retrouvé par la ſuite au centuple.

Nous ne ſommes plus dans ces ſiècles d'ignorance ſacrée où tout ce qui étoit noir étoit Anthropohage; les Eſpagnols eux-mêmes ne croyent plus aujourd'hui, comme au temps de leurs barbares incurſions au Pérou, qu'une belle ame ne puiſſe exiſter que dans un corps blanc. Les Voyageurs &, plus qu'eux, une ſaine philoſophie nous apprennent qu'une vilaine enveloppe peut couvrir un diamant précieux. Parmi les diverſes Nations Négres qui bordent les côtes occidentales de l'Afrique, quelques-unes ſe diſtinguent des autres par un naturel plus ſocial, par des inclinations plus nobles, par une aptitude & une énergie plus grandes; c'eſt cette eſpèce qu'il eût fallu préférer pour la répartir dans la Colonie, en lui accordant toute franchiſe; les Colons auroient favoriſé de tout leur pouvoir, l'union de ces nouveaux-venus avec les Hottentotes; ces femmes les voyant libres, ne les auroient plus dédaignés & ſe ſeroient bientôt accoutumées avec eux; c'eſt alors que ſe fût accrue une génération d'hommes qui, réuniſſant au naturel pacifique & doux de leurs mères les qualités eſſentielles des meilleurs Négres de la Guinée, euſſent fait tomber comme inutiles & même dangereux, les fers cruels de l'eſclavage dans toute cette partie ſi précieuſe de l'Afrique.

Mais ces moyens faciles & naturels, dont l'exécution n'auroit rencontré ci-devant aucun obſtacle, ne ſeront jamais employés; il eſt trop tard maintenant; la race turbulente des bâtards blancs l'emporte, & l'on peut prévoir qu'un jour elle deviendra la dominante au Cap de Bonne-Eſpérance.

Au reſte, quand ce projet ſeroit encore praticable, le dévouement & la bonne volonté de la Compagnie Hollandoiſe échoueroit contre les obſtacles; exacte juſqu'au ſcrupule dans ſes engagemens, on ſait qu'elle eſt d'une généroſité que toutes les aſſociations de commerce, pour leur honneur & leur proſpérité, devroient prendre pour modèle; on ne doute point qu'elle ne fît, ſans balancer, tous les ſacrifices néceſſaires à l'exécution de ce beau plan ſi digne de l'immortaliſer; un vice radical, le vice du Gouvernement s'y oppoſe. Il faudroit, avant tout, expatrier les Habitans du Cap & des Colonies, ou refondre au moins leur eſprit pour y détruire

les

les préjugés ridicules & anti-patriotiques qui les affectent tous.

On ſouffre, parce qu'il n'eſt plus poſſible d'arrêter les progrès du mal, que ces Colons ſi vains de leur couleur, & qu'aucun mérite perſonnel ne diſtingue de leurs eſclaves, on ſouffre, dis je, que ces ineptes Payſans, fiers d'une fortune médiocre qu'ils ne ſe ſont pas même donné la peine d'acquérir par leurs travaux, regardent & traitent avec mépris des hommes qui ayant bien mérité de la Compagnie par les ſervices qu'ils lui ont rendus, ſoit comme Soldats, ſoit comme Matelots, viennent s'établir au Cap en vertu de la permiſſion que leur a octroyée le Gouvernement; de telle ſorte que le dernier, le plus inutile des Colons, ne voit jamais dans cet habile Matelot ou ce brave Soldat qu'un être en quelque façon dégradé auquel il rougiroit d'accorder ſa fille, & cette fille même, élevée dans ces principes, périroit de douleur plutôt que de devenir la compagne d'un de ces défenſeurs de la Patrie.

Dans ces circonſtances, un brave Matelot ou Militaire ſoumis comme tous les autres hommes aux beſoins & aux loix impérieuſes de la Nature, plus exigeante encore dans les climats brûlans que dans les Pays tempérés, dans l'impuiſſance d'aſſocier ſon ſort à celui d'une Blanche qui le rendroit heureux, n'a d'autre parti que de s'unir à une Hottentote; de là cette prodigieuſe quantité de Baſter-Blancs qui inondent actuellement les Colonies: le ſang turbulent de l'Européen circule & fermente dans leurs veines; il en peut à tous momens réſulter des troubles que les Colons, trop diſperſés pour ſe réunir aſſez tôt, n'auront ni le temps ni le pouvoir de prévenir.

On fait monter cette race bâtarde à un ſixième de tout ce qu'il y a de Hottentots dans les Colonies; l'époque de ce mélange remonte tout au plus à celle de l'établiſſement Hollandois, c'eſt-à-dire à cent trente-ſix ans. Il n'eſt pas difficile de préſumer que lors même que la communication avec les Hottentotes encore ſauvages n'auroit pas tardé à s'établir, elle n'a dû être ni auſſi facile ni auſſi générale que de nos jours; & certes, d'un autre côté, la population de la Colonie ne montoit pas comme aujourd'hui à vingt-quatre mille Blancs. Cette obſervation ſuffiroit ſeule pour

donner une idée de la progreſſion identique des uns & des autres; chaque jour la race Hottentote ſoumiſe aux Colonies s'éloigne de ſon caractère & de ſon origine ; elle s'abâtardit & ſe confond par ſon mélange des Négres & des Blancs; ſa dégénération s'accélère ; elle diſparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique & froid du Hottentot arrête aſſez déjà les progrès de ſa poſtérité, tandis que la même cauſe chez la femme produit un effet tout contraire, & la rend très-féconde : les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus ; avec les Négres, elles triplent ce nombre, & plus encore avec les Blancs.

Si le Baſter eſt d'un naturel méchant, s'il eſt hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, ſeroit-ce, hélas ! parce qu'il eſt le produit d'un Blanc & d'une Hottentote, & que les enfans tiennent plus du père que de la mère? Cette préſomption, toute affligeante qu'elle ſoit pour notre eſpèce, ne ſera pas contredite; s'il arrive, ce qui eſt bien rare, qu'une femme Blanche ait des privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient a toujours la bonhomie, les inclinations douces & bienfaiſantes de ſon père. Ces exemples, je le répète, ne ſont pas fréquens; en matière d'amour, au Cap comme en Europe, les femmes montrent plus de réſerve, de retenue & de délicateſſe que les hommes; ceux-ci au contraire ne balancent point à ſatisfaire leurs fantaiſies quel qu'en ſoit l'objet; & les dangers qui en réſultent ne ſont pas non plus les mêmes pour l'un & pour l'autre ſexe; mais les bâtards des Blancs & des Hottentotes portent au contraire le germe de tous les vices & de tous les déſordres.

Telles ſont, en général, les connoiſſances que j'ai acquiſes par moi-même en vivant avec les Hottentots : je m'arrête de peur de fatiguer l'attention par ces détails arides, & je n'y reviendrai que lorſque l'occaſion d'en parler ſans ennui ſe préſentera d'elle-même au milieu de mes courſes & des événemens de mon Voyage.

Comme je me propoſois de paſſer plus d'un jour en Afrique, mon premier ſoin fut d'étudier la langue de ces Peuples ; je réuſſis dans mon projet au delà de mon déſir ; cette langue, à la vérité fort pauvre, n'a point beſoin de mots pour exprimer des idées

abſtraites & trop métaphyſiques; elle n'eſt ſuſceptible d'aucun ornement; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes ni ſyntaxe bien exacte, ſes difficultés n'en ſont pas moins inextricables à qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût ni patience. Du reſte, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, par toutes les jouiſſances que ma procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aye à me repentir d'avoir ajouté la connoiſſance de cet idiome ſingulier, aux diverſes langues dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très-ſévère que j'ai reçue.

La langue Hottentote ne reſſemble point, comme l'ont écrit pluſieurs Auteurs anciens, « au glouſſement des Dindons, au bruit » confus que ſont les Dindes qui ſe battent, aux cris d'une Pie, » aux huées d'un Chat-Huant »; leurs ſons imitent encore moins le *cri des Chauves-Souris*, ce qu'ont avancé Pline & Hérodote; il ſuffit de comparer entr'elles toutes ces diverſes aſſimilations pour juger qu'il eſt impoſſible qu'une langue puiſſe reſſembler à toutes ces choſes en même temps; il n'eſt pas moins faux qu'à entendre les Hottentots converſer enſemble, on puiſſe les prendre pour un peuple de Bégues. De toutes ces aſſertions qui ſe heurtent & ſe contrediſent, on eſt néceſſairement conduit à penſer qu'aucun des Voyageurs qui ont parlé du langage Hottentot, n'y a fait une attention aſſez ſérieuſe pour en donner une idée nette & préciſe & que, par conſéquent, ſans que je pénètre les motifs de leur ignorance profonde, ils ſe ſont trompés avec autant de bonne-foi qu'ils nous trompent nous-mêmes.

Cette langue, malgré ſa ſingularité & la difficulté de ſa prononciation, n'eſt pas ſi rebutante qu'elle le paroît d'abord; elle s'apprend avec de la perſévérance; j'ai connu des Colons qui la parloient couramment, & je ſuis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps; elle eſt en général très-difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois, un Allemand, &c. attendu que l'U, l'H & le G ne ſe prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues c'eſt à dire l'U par l'OU, & les deux autres lettres par des expira-

tions auquel le goſier françois n'eſt pas fait, & qu'il ſaiſit avec peine.

De tous les vocabulaires publiés dans différens ouvrages; il n'en eſt pas un dont on puiſſe comprendre un ſeul mot; c'eſt en vain qu'on voudroit en faire uſage; on ne ſeroit point entendu; & jamais un Hottentot ne ſoupçonneroit même que ce fût ſa langue qu'on lui parlât. Il ſemble qu'on ſe ſoit plu, dans tous ces vocabulaires, à retrancher le ſeul caractère qui ſouvent fait toute la ſignification d'un mot; on n'y a fait nulle mention des différens clappemens de la langue; ſignes indiſpenſables qui précédent ou ſéparent les mots, & ſans leſquels ils n'ont aucun ſens clair & précis.

Ces clappemens ſont de trois eſpèces bien diſtinctes; le premier que je déſigne ainſi (ᴀ), celui dont on fait le plus d'uſage, le plus ſimple, le plus doux, & le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue ſur le palais contre les dents inciſives, la bouche étant fermée; c'eſt alors que détachant la langue avec vîteſſe en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clappement ſe fait ſentir; ce n'eſt rien autre choſe que ce petit bruit qui nous eſt aſſez familier, lorſqu'obſédés par un Ennuyeux, nous voulons témoigner, ſans parler, qu'il nous impatiente.

Le ſecond clappement (ᴠ) eſt plus ſonore que le premier; il ſuffit de détacher la langue du milieu du palais, & d'imiter parfaitement la manière qu'emploie un Ecuyer pour faire partir des Chevaux ou pour accélerer leur marche; il ne faut dans ce cas employer aucune force; mais détacher ſimplement la langue, & le ſon ſe produit de lui-même. Si le ſon étoit trop articulé, il ſeroit alors impoſſible ou tout au moins très-difficile de le lier comme il faut avec la première ſyllabe du mot qui doit ſuivre immédiatement.

C'eſt au clappement de la troiſième eſpèce (ᴀ) qu'il faut donner le plus de force; il ſe prononce avec plus d'énergie, & ſe fait bien entendre; c'eſt celui dont on fait le moins d'uſage, & qui ſemble le plus difficile; il demande beaucoup de peine & d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède, attendu qu'il s'exécute par une contraction ſingulière de la langue

qu'on retire au fond du palais près de la gorge; on conçoit bien qu'après cette colliſion, elle emploie un grand mouvement pour revenir, près des lèvres, articuler les mots qui doivent la ſuivre, ſans aucun ſigne de repos & ſans interruption.

Ces divers clappemens ont encore une modulation différente, & peuvent être plus ou moins difficiles à exécuter, ſuivant la lettre ou la ſyllabe qu'ils frappent, & avec leſquelles, comme je l'ai dit, il faut qu'ils ſoient liés pour ne pas faire de contre-ſens. C'eſt là ce qu'on peut appeler les tons de force de la langue.

Toutes ces différences paroiſſent peu praticables & ſur-tout bien dures à l'oreille d'un Européen; telles elles m'ont peut-être paru à moi-même dans les commencemens; mais on s'y habitue, & je puis aſſurer que ce langage à la fin, n'eſt pas tout-à-fait dénué d'harmonie, & que, dans la bouche d'une Hottentote, il a ſur-tout ſes agrémens, comme l'Allemand a les ſiens dans celle d'une aimable Saxonne.

Je conçois que ſi d'après les vocabulaires qui ont paru juſqu'ici, on vouloit ſe mêler d'étudier cette langue, & de la parler ſans être autrement inſtruit de ſes principes, on ſe perdroit dans des mots vides de ſens; ce ne ſeroit plus que confuſion, que chaos rebutant, où l'imagination fatiguée ne verroit que du ridicule & de l'abſurdité.

Il eſt à la vérité quelques mots qu'on emploie ſans ce clappement; mais ces exceptions ſont très-rares.

Pour prouver combien les divers ſons produits par la langue, ſont néceſſaires à la ſignification des mots, & comment ils en déterminent le ſens & les divers ſynonymes, je vais citer un exemple qui rendra ce principe plus facile à comprendre. Le nom d'un Cheval eſt *Aáp* en Hottentot; c'eſt auſſi celui d'une rivière; il eſt encore celui d'une flèche; la ſeule différence du clappement de la langue détermine celle de ces divers objets. Naturellement prononcé ſans colliſion, ce mot ſignifie CHEVAL; avec le ſecond clappement dont j'ai parlé, RIVIÈRE; avec le troiſième FLÈCHE, de même ʌ OU IP eſt un rocher Δ-OU IP eſt le nom de l'Outarde, Δ KA IP, celui d'un Serpent venimeux, & ʌ-KA IP, du Paſan, eſpèce de Gazelle d'Afrique.

Indépendamment de ces trois eſpèces de clappemens dont la néceſſité, comme on le voit, eſt indiſpenſable, il eſt encore des parties de mots qui ne ſont exactement que des ſons produits par la gorge; mais il eſt impoſſible de les décrire; une longue habitude peut ſeule les graver dans la mémoire; je les déſignerai par une petite croix placée au-deſſus de la lettre où il faudra en faire uſage.

J'ajouterai, pour être plus ſcrupuleuſement exact, qu'un ſeul mot prend ſouvent deux ſignifications différentes, par la briéveté ou la tenue d'une de ſes voyelles.

D'après ce que je viens de dire, on peut ſe figurer aiſément à quel point cette langue ſeroit difficile à écrire de façon qu'on pût la lire & la prononcer avec la préciſion qu'elle exige. Il faudroit préalablement lui compoſer un alphabet particulier; & l'habitude des clappemens, ſeroit le premier pas d'où dépendroit le ſuccès; mais, comme l'étude de cette langue n'entrera jamais au nombre des beaux plans d'éducation de nos élégans qu'on n'eſt pas curieux d'envoyer ſi loin pour les former aux uſages de la bonne compagnie, & que, d'un autre côté, il eſt inutile de fatiguer le lecteur par un dictionnaire ennuyeux, qu'il ne lira pas, je le ſupprime & le borne tout ſimplement, en faveur de quelques curieux, aux mots qui ne concernent que l'Hiſtoire Naturelle.

S'il prenoit envie à quelque Naturaliſte de parcourir les mêmes lieux d'où je ſors, il ſeroit trop flatté de pouvoir nommer aux Hottentots l'animal ou la choſe qu'il auroit envie de ſe procurer; une nomenclature exacte & bien accentuée de tous les objets qui l'intéreſſeront par préférence ne peut, je crois, que lui être utile, & ne ſauroit même ici déplaire à perſonne; j'euſſe été trop heureux qu'un autre m'eût également applani les premières difficutés; ce dictionnaire auroit rendu le commencement de mes recherches moins rebutant & moins pénible; je me fais un devoir de préſenter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai ſi fort ſouhaité pour moi-même; on trouvera ci-après les noms primitifs de la plus grande partie des animaux de l'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus, & déſignés par les Hottentots des déſerts; j'y joins auſſi ceux que leur donnent les Colons du Cap de Bonne-Eſpérance.

Il faut obſerver que les Hottentots des Colonies, ayant oublié une partie de leur langue, défigurent ce qui leur en reſte, par un mélange de mauvais Hollandois; enſorte que, ſans entrer dans les autres inconvéniens que cela occaſionne, les animaux, par exemple, changent de nom, ou en ont pluſieurs, ſuivant les différens Cantons ou les différentes Colonies; ce qui produit une confuſion qu'il eſt bien difficile d'éclaircir, & c'eſt une des raiſons de la préférence que mérite la nomenclature des peuples, dont le langage toujours le même, eſt à l'abri de tout changement & de toute altération.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
L'Eléphant.	Oliphant.	ʌ—Goap.
Le Rhinoceros.	Renoſter.	v—Nabap.
L'Hippopotame.	Zee-Koe.	v—Kaous.
La Giraffe.	Kameel-Paerd.	Δ—Na-ïp.
Le Buffle.	Beuffle.	ʌ—Ka-oop.
L'Eland-Gazelle.	Eeland.	Δ—Kaana.
Le Paſan.	Gems-Bock.	ʌ—Kaïp.
Le Condouma.	Coudoe.	v—Koudou, ou Gaïp.
Le Buballe.	Harte-Beeſt.	Δ—Kamap.
Le Zèbre.	Welde-Paerd.	v—Kouarep.
Le Kwaga.	Kwaga, ou Welde-Ezel.	v-Nou v-Kouarep.
Le Lièvre.	Haaze.	+ Δ—Ou amp.
Une Marmotte.	Das.	+ v—Ka oump.
Le Sanguelier.	Welde-Varke.	v—Kou-Goop.
Le Tamanoir.	Erd-Varke.	ʌ—Goup.
Le Porc-Epic.	Yzer-Varke.	v—Nou ap.
Un Chien.	Hond.	ʌ—Harip.
Des Chiens.	Honden.	ʌ—Harina.
Un Rat.	Rott.	Douroup.
Une Chauve-Souris.	Vleer-Muyſe.	ʌ—Nouga-Bouroup.
Un Lion.	Leuw.	Gamma.
Un Tigre.	Tyger.	Garou-Gamma.
Un Chat-Tigre.	Tyger-Kat.	+ ʌ—Ou amp.
La Hienne.	Wolf.	ʌ—Hirop.
Le Chien-Sauvage.	Welde-Hond.	Δ—Goup.
Le Jakal.	Jakals.	ʌ—Dirip.
Le Cheval.	Paerd.	Aap.
Le Taureau.	Beull.	Karamap.
Une Vache.	Koe.	Goumas.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Bœuf.	Oſſ.	Goumap.
Un Mouton.	Schaap.	Goou.
Des Moutons.	Schaapen.	Goouna.
Un Bouc.	Bock.	Bri-ï.
Une Chèvre.	Gytt.	Tararé bris.
Un Oiſeau.	Voogel.	Δ—Kanip.
L'Outarde.	Trap-Gans.	Δ—Ou ip.
La Canne-Pétière.	Kor-Haan.	Λ—Haragap.
Un Faiſan.	Feſant.	Koa Koa, ou V-Kabos.
Un Martinet.	Welde-Swaluw.	Λ-O-atſi Λ-nambro.
La Perdrix.	Patrys.	Δ—Ouri-Kinas.
Une Caille.	Kwartel.	Δ—Kabip.
Un Moineau.	Moſl.	V—Kabari.
Un Vautour.	Aas-Voogel.	Λ—Gha ip.
L'Oie ſauvage.	Welde-Gans.	+ Gaamp.
Canard de Montagne.	Berg-Eend.	+ Δ—Karo hei gaamp.
Le Phénicoptère.	Flamingo.	Δ—Gaorip.
Une Tourterelle.	Tortel-Duyf.	Λ—Neis.
Une Montagne.	Berg.	Δ—Oumma.
Un Rocher.	Klep.	Λ—Ou ip. Λ—Karip.
Une Rivière.	Rivier.	V—Aap.
Une Fontaine.	Fontyn.	Λ—Aaup.
La Mer.	Zée.	Hourip.
Un Arbre.	Boom.	Haïp.
Un Chariot.	Waage.	Kouri-ïp.
Une Fleur.	Blom.	Δ—Narina.
Du Lait.	Melck.	Deïp.
De l'Eau.	Waater.	V—Kama.
De la Viande.	Vleeſch.	V—Gaaus.
Un Poiſſon.	Vis.	Δ—Ko oup.
Une Araignée.	Spen.	Λ—Hous.
Un Caméléon.		V—Karou-Koup.
Un Papillon.	Kapelle.	Tabou Tabou.
Trois différentes Gazelles.	Rée-Bock.	+ Gnioop.
	Duyker.	+ Λ—A oump.
	Steen-Bock.	Λ—Harip.
Une Mouche.	Vlig.	Λ—Dinaap.
Un Serpent.	Slang.	Λ—Kanou-Goup.
Une Tortue.	Schil-Pad.	Λ—Ouna.
Un Crapaud.	Pade.	V—Oorokoop.
Le Légouan.	L'Egouane.	V—Naſeep.
Un Fuſil.	Snaphan.	Δ—Kabooup.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Une Flèche.	Peyl.	Δ—Aap.
Un Arc.	Boog.	Kgaap.
Une Sagai.	Sagaye.	Λ—Aure-Koop.
Un Européen.	Europées.	V—Orée-Goep.
Un Nègre.	Swarte-Jong.	Kabop.
Un Hottentot.	Hottentot.	Khoé-Khoep.
Une Hottentote.	Hottentoten.	Tararé-Khoes.

D'après ce que j'ai dit des mœurs & de la ſimplicité de cette Nation, on peut facilement ſe convaincre que ſa langue eſt pauvre; & qu'avant l'arrivée des Européens, elle a dû l'être encore davantage; ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms; ce qui fait en même temps que le Hottentot des Colonies a des expreſſions que n'emploie point, & que n'entendroit pas le Hottentot Sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets eſt inconnue.

Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la choſe & le mot, pour la déſigner. Par exemple, ils nomment le fuſil Δ KA-BOOUP; de la manière dont il faut le prononcer, le clappement & la première ſyllabe Δ KA imitent le bruit de la détente du chien, & celui de l'ouverture du baſſinet: le reſte du mot BOOUP déſigne, on ne peut mieux, l'exploſion du coup.

En général, la langue Hottentote eſt très-expreſſive, & comme, en parlant, ces peuples geſticulent toujours & qu'ils repréſentent pour ainſi dire, la pantomime de ce qu'ils diſent, il ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle de leur idiome, pour comprendre aiſément les choſes les plus importantes.

Trois ſemaines bien révolues s'étoient enfin écoulées depuis le départ de mes Envoyés; je n'en étois pas à faire les premières réflexions ſur les cauſes qui pouvoient ainſi prolonger leur abſence; je concentrois en moi-même toutes mes inquiétudes, ne voulant

pas en donner à ceux qui m'entouroient ; c'eût été leur fournir des armes contre mes projets; on ne voyoit pas ſans chagrin ma réſolution déterminée de pénétrer plus avant dans la Caffrerie ; je ſurprenois quelquefois mes gens s'entrenant ſur cet article & murmurant plus ou moins contre leur maître; cependant ils m'étoient dans le fond toujours attachés ; &, dans leurs diſcours, j'étois le principal objet de leurs agitations & de leurs craintes ; ils ne balançoient point à me regarder comme un téméraire, qui, ſe ſouciant apparemment fort peu de la vie, vouloit obſtinément leur faire partager le plus triſte ſort en les conduiſant à la boucherie; je devois trop preſſentir qu'ils étoient tous d'accord pour me quitter, ſi je perſiſtois dans mes réſolutions; je ne les jugeois embarraſſés que dans la manière dont ils exécuteroient ce complot ; & ſur vingt-cinq de ces conjurés, j'avois découvert qu'il n'y avoit pas deux avis ſemblables ; ceux que javois attachés à mon ſervice durant la route, ne voyoient point à ce départ furtif de grandes difficultés; mais ceux que j'avois engagés chez le Commandant Mulder au Pays d'Auteniqua & plus encore au Cap ſous les auſpices du Fiſcal, étoient dans le doute de ſavoir s'ils retourneroient ou ne retourneroient point à la Ville ; en un mot, ils ne pouvoient s'accorder ni prendre aucun parti.

Cependant ils m'accuſoient d'avoir ſacrifié mes Envoyés; à la vérité ce retard me paroiſſoit extraordinaire ; d'après ce qui m'avoit été dit par Hans, il ne leur avoit fallu que trois ou quatre jours tout au plus, pour ſe rendre chez le Roi Pharoo; en ſuppoſant un pareil nombre pour y reſter, & autant pour revenir, je trouvois, par un calcul ſimple, qu'ils avoient employé plus que le double du temps néceſſaire à ce voyage; il falloit donc que quelqu'accident les eût retardés, ou qu'en effet les ſoupçons des Caffres euſſent été funeſtes à ces malheureux ? Je ne perdois pas encore toute eſpérance de les revoir ; j'allois, flottant dans une mer d'incertitudes & ne ſavois à quelle idée m'arrêter, ni quels ordres donner au reſte de ma troupe pour mettre fin à leurs débats ainſi qu'à leur inquiétude. Mon brave Klaas étoit d'avis d'attendre encore, & de laiſſer partir ceux des rebelles qui montroient le plus d'impatience & d'humeur.

Quoi qu'il en ſoit, j'affectois un air tranquille, & continuois de chaſſer à l'ordinaire; mais une pente ſecrette me conduiſoit machinalement du côté par où j'eſpérois de voir arriver mes députés; le ſoir, déſolé de n'avoir rien vu paroître, je regagnois mon gîte pour recommencer le lendemain la même promenade inutile & ſi triſte. C'eſt ainſi que nous abuſe l'imagination, dans l'attente d'un objet ardemment déſiré.

Enfin Klaas, un ſoir, vint s'enfermer avec moi dans ma tente, & mettre le comble à mes chagrins, en me témoignant qu'il perdoit tout eſpoir & qu'infailliblement Hans & ſes camarades étoient aſſaſſinés; que les fuſils, les munitions & les armes dont ils s'étoient chargés avoient tenté les Caffres; qu'il n'en falloit pas d'avantage pour que cette Nation, actuellement en guerre, & manquant de toute eſpèce de défenſe, & ſur-tout de fer, ſe fût, ſur le champ déterminée à commettre ces meurtres, pour ſe procurer les dépouilles de ces malheureux; qu'il me conſeilloit de ne pas laſſer plus long-temps le reſte de ma troupe, puiſque, ſans leurs ſecours, nous nous verrions hors d'état d'avancer ni de revenir.

Je ne ſentis que trop toute la force de ce raiſonnement dicté par le plus vif intérêt pour ma perſonne, & la ſûreté de mes effets que j'aurois été contraint de laiſſer à l'abandon, faute de bras & de ſecours. J'allois peut-être me laiſſer entraîner, & renoncer à mon engagement ſacré de ne point quitter Kocs-Kraal, l'unique rendez-vous où ces généreux Envoyés puſſent rejoindre leur maître, lorſque nous vîmes de loin un des quatre gardiens qui ſurveilloient mes Beſtiaux, accourir vers mon camp, effrayé & hors d'haleine. Il m'apprit qu'on venoit d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe conſidérable de Caffres qui ſe diſpoſoient à la traverſer; cette nouvelle effraya d'abord tout mon monde; la conſternation ſe liſoit ſur toutes les figures; moi ſeul, toujours bercé de l'eſpoir chimérique de revoir mes gens, ma première penſée ſe tourna vers eux; mais ce grand nombre qu'on venoit de m'annoncer ne cadroit guères avec ces préſomptions flatteuſes, &, détruiſoit toute l'illuſion; je dépêchai d'abord quatre fuſiliers ſous les ordres de Klaas, pour aller chercher & faire rentrer tous mes Bœufs dans

le camp ; je leur recommandai d'examiner, après cela, ſans ſe découvrir, ces Etrangers qui, s'ils étoient en auſſi grand nombre qu'on vouloit me le perſuader, devoient en effet me devenir ſuſpects ; de les épier, & de juger par leurs démarches quelle pouvoit être leur intention ; j'avois en outre expreſſément recommandé à Klaas, dans le cas où il reconnoîtroit mes Envoyés, de me le faire entendre auſſitôt par une décharge de ſes fuſiliers ; mais au contraire de ne ſe pas montrer, ſi la troupe étoit de Caffres, de ſe mettre en embuſcade, & de me dépêcher un de ſes gens. Comme il partoit, arriva le troupeau que ramenoient précipitamment au logis les trois autres gardiens qui, comme leurs camarades, avoient pris l'épouvante.

De mon côté, je paſſai en revue toutes nos armes & les fis charger ; mon intention n'étoit pas de commencer moi-même les premiers actes d'hoſtilité ; mais, déterminé à attendre l'ennemi de pied-ferme, je l'étois encore à le repouſſer de tout mon pouvoir, & je devois m'y préparer.

J'avoue que je n'étois pas tranquille, non que je craigniſſe l'événement d'un combat ; mes armes me donnoient trop de confiance dans ma ſupériorité ! mais j'euſſe été déſeſpéré de me voir contraint à en venir aux mains avant de m'être expliqué. Par-là, je ruinois toutes mes eſpérances ; les intentions pacifiques que j'avois annoncées, & qui pouvoient ſeules me mériter la faveur de parcourir, en liberté, toute la Caffrerie, ſe trouvant démenties par ces actes hoſtiles, je rentrois dans la claſſe des Colons, ces vils aſſaſſins des Sauvages, & n'allois plus être regardé que comme un ennemi de plus dont il falloit exterminer toute la caravane.

Tout en faiſant mes préparatifs, une foule de réflexions contraires s'entrechoquoient dans mon eſprit ; j'en fus tout d'un coup diſtrait par une décharge qui fut pour tout mon camp un ſignal de joie ; d'après la conſigne que j'avois donnée à Klaas, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût reconnu mes gens. Cependant un reſte de frayeur inquiétoit encore mon monde ; & j'eus toutes les peines imaginables à les raſſurer entièrement ; les trois gardiens de mes troupeaux ſur-tout affirmoient que, dans la troupe des Caffres,

ils n'avoient pas aperçu un ſeul Hottentot; c'eſt ainſi que, paſſant tout à coup de l'eſpoir à la crainte, ils répandoient à préſent que les coups de fuſil qu'on venoit d'entendre, n'anonçoient que trop une action, & que Klaas étoit aux priſes avec l'Ennemi.

Mais, à deux ou trois cents pas de nous, au détour d'une petite colline, je vis débouquer Klaas lui-même; il étoit ſeul. Je diſtinguai facilement à l'aide de ma lunette, & ſon maintien tranquille, & juſqu'aux traits de ſon viſage; il ne paroiſſoit avoir rien d'effrayant à nous annoncer; j'en fus convaincu lorſque j'eus aperçu, quelques minutes après, toute la troupe qui, défilant par le même chemin, s'avançoit paiſiblement & en bon ordre vers notre camp. Mes Hottentots, mêlés parmi les Caffres, annonçoient la bonne intelligence; je reconnus Hans; ils approchoient de plus en plus. Je fis mettre bas les armes, & recommandai à tout mon monde de montrer un front calme & ſerein.

Combien j'étois impatient de recevoir ces députés, & d'apprendre de leurs propres bouches ce que je pouvois oſer ſans péril pour eux & pour moi; cependant je ne voulus point aller à leur rencontre, ni quitter mon petit arſenal, que je n'euſſe entendu ces Voyageurs. Lorſque les Caffres ſe virent à portée de la ſagaye, ils s'arrêtèrent tous; & Hans, ſe détachant de la troupe, vint droit à moi; il m'apprit en quatre mots que j'étois libre de voyager dans la Caffrerie; que je n'avois aucun riſque à courir; que j'y ſerois reſpecté comme un ami; que la Nation qu'il quittoit, ne pouvoit trop m'inviter à ne pas différer plus long-temps, & qu'elle me verroit avec plaiſir; que je pouvois juger de l'intention générale, par la confiance qu'ils me témoignoient eux-mêmes & la liberté qu'avoient priſe pluſieurs d'entr'eux de venir me viſiter; qu'ils m'offroient toute leur amitié, & me demandoient la mienne; qu'en un mot ils s'étoient mis en route dans l'aſſurance qu'on leur avoit donnée que je les recevrois bien.

Quant au retard qui nous avoit cauſé tant d'alarmes, Hans m'apprenoit qu'arrivé chez les Caffres, il n'avoit pu rencontrer le Roi Pharoo, qui s'étoit retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de ſa réſidence; qu'après s'être arrêté quelque temps, dans

l'eſpérance de le voir revenir, & chagrin de ne pas remplir plus heureuſement ſa miſſion, il avoit réſolu de l'aller joindre; mais qu'il avoit appris d'une nouvelle Horde que ce Chef étoit encore reparti, & qu'on ignoroit la route qu'il tiendroit & le temps de ſon abſence; les uns le croyoient vers les Colonies, d'autres chez les *Tambouchis*, Nation limitrophe de la Caffrerie, où l'on trouvoit à négocier du fer & des armes. Il ajoutoit enfin que, dans l'impoſſibilité de remplir mes ordres, & ne ſachant quel parti prendre, il avoit préféré de revenir vers moi & de me ramener mes deux Hottentots; mais que, ſur le récit avantageux qu'il avoit fait aux Caffres de mon caractère & de mes diſpoſitions pacifiques, pluſieurs s'étoient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner & à venir, à leur tour, en députation chez moi, pour m'aſſurer de la bienveillance générale du Pays qui, bien convaincu que je ne pouvois pas être un Colon, me recevroit comme un ami & même comme un protecteur.

Ces Caffres comptoient ſur-tout que j'aurois le pouvoir de les venger d'un certain Colon du Bruyntjes-Hoogte dont ils avoient des plaintes cruelles à me faire, & dont le nom ſeul inſpiroit l'horreur. J'ai reçu effectivement dans la ſuite quelques détails ſur la vie de ce ſcélérat; des conſidérations particulières m'empêchent de flétrir ici ſon odieux nom; mais les crimes qui lui ont acquis la célébrité des monſtres, ne ſont ignorés d'aucun habitant du Cap; c'eſt en vain que le Gouvernement l'a ſommé plus d'une fois de comparoitre à ſon tribunal, pour y rendre compte de ſa conduite; retranché ſur les limites où les loix ſont inertes & ſans force, les ordres du Gouverneur, & les menaces des Satellites, & tous les décrets n'ont été pour lui que le ſignal de nouveaux forfaits.

Sans de plus longs diſcours & de queſtions ultérieures qui n'étoient point encore de ſaiſon, je permis qu'on fit avancer ces Caffres; Hans leur fit un ſigne de la main; &, dans un moment je fus entouré; ils étoient, non compris mes Envoyés dix-neuf hommes, cinq femmes & deux jeunes enfans; ils me ſaluèrent, l'un après l'autre, par le Tabé que je connoiſſois auſſi bien qu'eux, & qui fut toute ma réponſe à leurs complimens; je comprenois

mal leur langage ; ils n'employoient point dans leur prononciation, le clappement uſité chez les Hottentots ; c'étoit dans leur manière de ſaluer la ſeule différence avec les Gonaquois qui fut ſenſible ; mais ils me parloient tous enſemble, & mettoient dans leurs diſcours une précipitation, une volubilité qui me ſembloit d'autant plus étrange que, depuis près d'un an, je m'étois fait une habitude de la lenteur en tout genre de mes inactifs Hottentots ; je ne pouvois concevoir à quelle cauſe imputer ce bourdonnement confus qui bruiſſoit à mes oreilles, & m'impatientois de n'en pouvoir démêler aucun ſon diſtinct.

Je ne devinois rien de tout ce que ſe diſoient entr'eux ces Caffres ; mais je remarquois qu'ils étoient fort occupés, ſoit de mon camp, ſoit de ma perſonne, ſoit de mon monde, & de leurs divers mouvemens. Leurs yeux ſe reportoient rapidement d'un objet à un autre ; tout imprimoit la ſurpriſe au tour d'eux ; j'ai lu quelque part que l'étonnement ſuppoſe l'ignorance ; mais l'ignorance ne prouve pas l'incapacité ; cette réflexion convient aux Caffres ; car on ne peut aſſurément les accuſer d'ineptie, & il y a d'eux aux Hottentots, pour l'adreſſe & l'induſtrie, une diſtance prodi gieuſe. Hans leur avoit beaucoup vanté mes fuſils & mes piſtolets à deux coups ; ſur ſon récit, ils étoient diſpoſés à regarder mes armes comme des merveilles. Un d'eux me fit demander, au nom de tous, ſi je ne permettrois pas qu'ils les viſſent ; je les fis apporter & les leur remis moi-même ſans montrer de défiance ; elles paſſèrent de mains en mains, furent examinées & retournées avec l'attention la plus minutieuſe ; mais leur curioſité pétulante demandoit quelque choſe de plus ; je m'y étois attendu ; le haſard me ſervit à propos ; je tirai coup ſur coup deux Hirondelles qui filoient devant nous, & les fis tomber à quelques pas ; cette action ſubite mais tranquille les émerveilla doublement ; ils ne ſavoient lequel admirer davantage, ou l'arme ou le Chaſſeur ; il eſt certain que ce coup très-heureux qui pouvoit fort bien ne pas réuſſir, leur donna la plus haute idée de mon adreſſe & que j'en profitai pour leur en impoſer de plus en plus ; je leur demandai, par ſigne, s'ils ne pouvoient pas en faire autant avec leurs ſagayes ; mais ils

ſecouèrent les oreilles en ſouriant & me faiſant entendre que cette arme étoit impuiſſante pour atteindre des oiſeaux au vol. Un ſeul d'entr'eux ſe leva, me montrant mes Moutons qui paiſſoient à quelques centaines de pas, & me fit entendre que ſes camarades & lui étoient en état de les percer à la courſe ainſi que les autres Quadrupèdes plus ou moins grands; Hans fit approcher & me préſenta un jeune Caffre; il étoit parfaitement moulé & d'une figure qui m'interreſſa ſur le champ: juſques-là je n'avois vu, pour ainſi dire, ces gens qu'en bloc; je ne pouvois me laſſer de contempler celui-ci; on m'aſſura qu'il paſſoit dans le Pays, pour un de ceux qui lançoient avec le plus de dextérité la ſagaye & la maſſue courte (*), & que ſon adreſſe lui avoit acquis une grande réputation; j'avois tant de fois entendu parler de la Caffrerie & de ſes armes redoutables, que je ne voulus pas différer plus long-temps de voir par moi-même ce dont étoit capable un Caffre de dix-huit ans, qui ſe vantoit lui-même ſi naïvement. L'heure du dîner approchoit; je me propoſois de régaler tout ce monde; j'envoyai chercher un Mouton; &, le montrant du doigt au jeune homme, je lui permis de le tirer; il portoit cinq ſagayes dans la main gauche; ſur mon invitation, il en ſaiſit une de ſa droite, fait lâcher le Mouton qui ſe met à galopper pour rejoindre le troupeau; en même temps il brandit ſa ſagaye avec force & s'élançant en avant par quatre ou cinq ſauts rapides, il la décoche; la ſagaye ſiffle, fend l'air & va ſe perdre dans les flancs de l'animal, qui chancèle & tombe mort ſur la place.

Je ne pus lui cacher ma ſurpriſe & ma joie; tant d'adreſſe unie à la force, à la grace, enchanta tout mon monde. L'amour-propre eſt un ſentiment univerſel; mais il ſe modifie ſuivant les mœurs & les climats; en Europe, il brille dans les yeux, dans tous les traits d'une belle femme, & leur donne de la fierté; il eſt l'ame des talens & fait naître des chefs-d'œuvre. Il ſe cache même ſous la bure & les haillons; en Afrique, un Sauvage ne ſait point le

(*) C'eſt une arme dont ils font uſage de la même manière que de la ſagaye. J'en poſsède une grande & une petite dans mon cabinet.

déguiſer

déguiſer ; les témoignages d'admiration qu'excitoit parmi nous mon jeune Chaſſeur agrandiſſoient ſon regard, & développoient les muſcles de ſon viſage ; fier d'un pareil triomphe & de mes applaudiſſemens, ſes pieds ne touchoient plus terre ; il meſuroit ma taille, ſe rangeoit à mes côtés ; il ſembloit me dire : TOI, MOI.

Les gens de ſa Nation n'étoient pas moins charmés qu'il eût ſi bien réuſſi ; ils me fixoient & cherchoient à pénétrer dans ma penſée pour y voir tout l'effet qu'avoit produit cet échantillon de leur adreſſe.

J'ai eu dans la ſuite plus d'une occaſion de remarquer qu'il ne faudroit à la tête de ces gens qu'un Chef habile & de l'ordre pour culbuter & détruire, dans un moment, la Nation Hottentote & toutes les Colonies ; mais la ſupériorité de nos armes rendra nuls leur courage, leur adreſſe, tant qu'ils n'auront que des ſagayes pour défenſe.

Après avoir retiré ſa lance du corps de l'animal, le jeune Caffre en ficha pluſieurs fois le fer dans le ſable & l'eſſuya ſoigneuſement avec une poignée d'herbe.

J'étois fâché de ne pouvoir m'expliquer directement avec ces nouveaux-venus ; les longueurs de l'interprétation, peut-être auſſi la conception bornée de l'interprète, me cauſoient des impatiences que je modérois à peine ; d'un autre côté, plus vifs, plus ouverts, n'ayant rien dans leur caractère qui approchât de la taciturnité ſilencieuſe des Hottentots, ces gens me gagnoient de viteſſe ; &, depuis leur arrivée, je n'avois encore fait que répondre aux queſtions dont leur curioſité ne ceſſoit de m'accabler ; j'avois beaucoup moins de choſes à leur apprendre qu'à leur demander ; je me flattois de voir bientôt ſe calmer cette volubilité de paroles & de geſtes confus, & que j'aurois enfin mon tour quand ces premiers momens d'effervescence ſeroient amortis.

Plus prévoyans que les Hottentots, donnant moins au haſard pour leur nourriture, ils ne s'étoient point embarqués, comme on dit, ſans biſcuits ; ils avoient amené avec eux pluſieurs Bœufs deſtinés pour leur cuiſine, & quatre autres pour porter leur toilette de jour & de nuit, en un mot tous leurs bagages ; ils n'avoient pas oublié non plus quelques-uns de ces paniers que j'avois admirés

chez les Gonaquois & dont ils ſe propoſoient de faire, en route ou bien avec nous, des échanges avantageux ; ils avoient encore quelques Vaches avec leurs Veaux ; au moyen de quoi cette caravane portoit un air d'aiſance & de ſomptuoſité qu'on ſe flatteroit vainement de rencontrer au ſein des vallées lugubres de la Savoye.

Je marquai à quelque diſtance de mon camp l'endroit précis où je voulois qu'ils ſe logeaſſent ; &, plus heureux ou mieux obéi qu'Idoménée, lorſqu'il bâtiſſoit la ville de Salante, en un demi-quart d'heure, je vis s'élever, ſous mes yeux, leur petite Colonie.

Les feux furent allumés ; on coupa le Mouton par morceaux ; il fut rôti ; & bientôt il n'en reſta plus que la peau ; je n'ignorois pas combien l'intérêt eſt un agent puiſſant pour faire mouvoir tous les hommes, combien ſur-tout il les diſpoſe à la bienveillance ; je fis, dans les circonſtances où je me trouvois, l'application de ce principe qui m'avoit plus d'une fois réuſſi ; je voulois m'attacher les Caffres comme j'avois fait les premiers Sauvages que j'avois rencontrés, & ſur-tout les Gonaquois ; je diſtribuai donc à mes hôtes diverſes eſpèces de quincailleries & du tabac. Ils reçurent mes préſens avec ſatisfaction ; &, ſur le champ, chacun ſe mit en devoir d'en faire uſage.

Mais ce qui fixoit davantage leur imagination, & qu'ils m'auroient eſcamoté de bon cœur, c'étoit du fer. Ils le dévoroient des yeux, le vantoient exceſſivement & ſembloient l'eſtimer par-deſſus tout. Leurs regards étoient tombés ſur des haches, des pioches, de groſſes tarrières, des outils de toute eſpèce qui ſe trouvoient à l'Arrière de mes chariots ; ils les convoitoient avec une ſorte d'impatience ; il n'y avoit, pour ainſi dire, qu'à mettre la main deſſus ; j'étois ſi bien fait déjà à la manière de traiter avec les Sauvages, & je les craignois ſi peu, puiſqu'il faut le dire, même quand je n'aurois point été ſi puiſſamment armé, que je leur aurois volontiers abandonné ces objets ; mais avec tout l'attirail que je traînois à ma ſuite, ils m'étoient devenus d'un uſage tellement indiſpenſable, qu'il m'eût éte impoſſible d'en faire ſi généreuſement le ſacrifice. Afin de leur ôter tous déſirs, ou du moins d'en diminuer l'ardeur, puiſqu'il n'étoit plus temps de leur

dérober la connoiſſance de ces outils précieux, j'ordonnai qu'on les cachât avec ſoin ; d'après tout ce que j'avois appris des embarras de ces Sauvages, relativement à leurs armes, il étoit en effet très-dangeureux d'exciter plus long-temps leur envie ; elle pouvoit leur ſuggérer des intentions nuiſibles à mon repos, & le moyen tout ſimple de s'en emparer par la ruſe s'ils ne le pouvoient par la force. Tel eſt en général le caractère du vrai Sauvage ; & telle eſt la Nature : nul n'a le droit de retenir ce qui appartient à tous, & la moindre inégalité ſeroit la ſource des plus grands malheurs. Quiconque a lu le *Voyage du Capitaine Coock dans les mers du Sud*, a dû remarquer que ce Marin & toutes les perſonnes de ſon équipage ne mettoient jamais pied à terre, ſans faire quelques pertes ; les Inſulaires venoient les voler juſques ſur leur vaiſſeau ; on enlevoit aux Chaſſeurs leurs armes, aux Matelots leurs habillemens, &c. Le Naturaliſte Forſter raconte du Docteur Sparmann, qu'après qu'on lui eût volé ſon épée, il perdit encore dans la même courſe les deux tiers de ſon habit ; les Caffres & les Hottentots ne ſont point encore parvenus à ce degré d'adreſſe ; mais ils ne ſont pas ſur ce point exempts de tout reproche. Afin de bien vivre avec eux, il faut apprendre à devenir tolérant ſur cet article, ou ſerrer ſoigneuſement.

La preuve du beſoin preſſant qu'avoient les Caffres de ſe procurer du fer, venoit de ſe confirmer ſous mes yeux ; je me reprochois de les avoir fait avancer, peut-être un peu trop tôt, & de n'avoir pas aſſez pris mes précautions ; cependant je les ſuivois & les faiſois épier de fort près ; nous ne voyions pas ſans inquiétude, Klaas & moi, par la façon dont ils ſe parloient entr'eux, dont ils meſuroient la longueur & l'épaiſſeur des bandes qui bordoient les jantes de mes roues, à quel point ce tréſor les eût ſatisfaits. Si ces gens avoient ſu lire & qu'on leur eût appris dans les livres pleins de décence de nos femmes du bel air, que le plus ſimple moyen de réſiſter à la tentation eſt d'y ſuccomber, cette penſée un peu trop philoſophique n'eût point à coup ſûr été priſe par les Caffres pour une plaiſanterie, moins encore pour une abſurdité ; & ma ruine eût été complète.

Les yeux méfians & jaloux de mes Hottentots ne perdoient rien de tout ce qu'ils voyoient; & comme ſi mes propres remarques n'euſſent pas été ſuffiſantes, ils venoient à tous momens y ajouter les leurs, & me faire quelque ſcène nouvelle. Je pénétrois aſſez leurs motifs; de moment en moment je voyois un eſprit de haine & de diſcorde fermenter parmi eux; c'eſt alors que, rejetant ſur moi toute la faute, je me reprochai juſtement la cauſe du refroidiſſement ſenſible de mes gens, qu'avoit fait naître un peu trop de précipitation dans mes démarches, & regrettai de m'être mal à propos arrêté quelques heures au Bruyntjes-Hoogte, pour y ſolliciter les ſecours des Colons aſſemblés qui, par leurs diſcours, avoient effrayé tout mon monde & troublé la bonne intelligence de ma caravane; tant il eſt vrai que le ſuccès en toute Entrepriſe dépend du ſecret!

Dans le moment actuel, je ne voyois rien cependant qui dût ſi fort alarmer mon eſprit; nous étions trop ſupérieurs à nos hôtes en armes & en force, dans le cas où il auroit fallu recourir à la violence, le dernier des moyens à employer avec des Sauvages. Je ne pouvois craindre, de leur part, aucune ſurpriſe; l'emplacement que je leur avois aſſigné, ſe trouvoit ſitué de façon que la moindre tentative eût cauſé leur perte; mais je n'en redoublois pas moins de précautions & de ſévérité autant pour forcer mes gens à continuer leurs devoirs, que pour ôter à mes hôtes toute idée d'attaque & la facilité de me tendre des piéges; ſi j'excepte deux Chaſſeurs que j'envoyois régulièrement, tous les jours, à la proviſion & quatre autres hommes qui gardoient le troupeau ſur les pâturages, le reſte ne s'écartoit point hors de vue; moi-même, je me tenois aſſiduement au camp; je paſſois des journées entières au milieu des Caffres, converſant avec eux, & me faiſant expliquer par l'interprête commun leurs réponſes aux différentes queſtions que faiſoit naître à tous momens le déſir de m'inſtruire & de recevoir des détails exacts ſur cette Nation, moins connue encore que celle des Hottentots. L'embarras & les difficultés de la traduction abſorboient à la vérité beaucoup de temps; les connoiſſances de chaque jour arrivoient lentement, & la ſomme n'en

étoit pas bien volumineuſe; j'employai à ces converſations pénibles une ſemaine entière; &, ne voyant enfin que franchiſe & bonhomie de part & d'autre, convaincu qu'ils agiſſoient naturellement & ſans détours avec moi, je me gênai beaucoup moins; je diminuai quelque choſe de ma réſerve, & forçai tout mon monde à ſe mettre à ſon aiſe avec eux.

Bientôt auſſi plus d'habitude de leur langage rendit nos entretiens plus intéreſſans; je commençois à me faire comprendre, & je les entendois mieux encore.

Ils ne ceſſoient de me conjurer de les ſuivre dans leur Pays; ils revenoient continuellement à la charge ſur ce point; vingt fois on m'avoit répété tout ce que m'avoit appris d'engageant mon interprète à ſon arrivée; je n'étois que trop empreſſé de me rendre à ces invitations ſéduiſantes; mais mon intention n'avoit jamais été de partir avec eux; on en verra bientôt la raiſon; je m'excuſai en leur diſant qu'il ne m'étoit pas poſſible de me mettre en marche auſſitôt qu'ils paroiſſoient le déſirer; puis, les examinant tous avec beaucoup d'attention, j'ajoutai que ne connoiſſant point leur Pays par moi-même, on m'avoit informé qu'il étoit rempli de montagnes & de bois difficiles à traverſer; qu'ainſi je ne conduirois point mes voitures & mes Bœufs, avec moi; cette déclaration ne parut pas les affecter; &, par le plaiſir que leur fit ma parole engagée d'aller les voir bientôt, je pus juger qu'ils ne comptoient pas infiniment ſur mes groſſes tarrières, & ſur le fer de mes roues.

Mais, à meſure que je les comblois d'amitié & de promeſſes, je voyois la vengeance éclater dans leurs regards & qu'ils fondoient ſur moi leur unique ſalut; ils ſe parloient, ſe preſſoient les uns ſur les autres & me montroient aſſez par leurs geſtes, la haute opinion qu'ils avoient conçue de mes forces & de mon empreſſement à les ſervir; le nom du féroce habitant de Bruyntjes-Hoogte étoit ſans ceſſe à leur bouche; l'un des ces Caffres ſe frappoit la tête de déſeſpoir & de rage, en me racontant qu'entr'autres victimes, ſa femme enceinte & deux enfans avoient été égorgés de la propre main de ce Colon, & que la ſoif du ſang portoit ce tigre au crime, pour le plaiſir ſeul de le commettre.

Quelque révoltante que paroîtra l'anecdote ſuivante, je la place ici, comme ils me la racontèrent & comme on me l'a depuis vingt fois certifiée.

Dans un moment où les Colonies & les Caffres pacifiés vivoient en bonne intelligence, & n'avoient plus lieu de ſe craindre & de ſe perſécuter, le tigre du Bruyntjes-Hoogte, que cette harmonie déconcertoit, & qui ne pouvoit ſe plaire qu'au ſein du carnage & des meurtres, dans l'eſpoir de ranimer les étincelles de la guerre, & de faire renaître d'anciennes querelles, imagina de ſe procurer de la Ville quelques canons de fuſil qui n'étoient plus bons que comme vieux fer; il trouva facilement à les échanger avec les Caffres qui en ont toujours beſoin; le marché conclu avant de livrer ces canons il en encloue les lumières, met dans chacun double charge de poudre, les emplit en outre de mitrailles & de morceaux de fer qu'il y fait entrer de force juſqu'à la bouche; les malheureux Sauvages qui ne connoiſſent l'arme à feu que par ſes funeſtes effets & nullement par ſon mécaniſme, emportent chez eux ces canons & ſe diſpoſent bientôt à les façonner pour en faire des ſagayes; les feux ſont allumés; on y dépoſe les fatals canons; ils s'échauffent; la poudre s'embraſe & produit une détonation épouvatable qui éparpille dans un moment l'immenſe braſier, les inſtrumens, les hommes, & va en eſtropier un grand nombre à des diſtances éloignées; un d'entre ceux qui me citoient cet événement, dont toute la Horde avoit été témoin, me faiſoit compter toutes les bleſſures qu'il avoient reçues dans cette expérience tragique, & les cicatrices ineffaçables dont ſon corps étoit couvert.

Un trait de cette nature ſuffit ſeul pour juſtifier les Caffres de la haine implacable, qui fermente dans leurs cœurs ulcérés, & dont ils ſucent le levain en naiſſant; pourquoi donner comme les effets d'un caractère naturellement atroce, ces attaques imprévues & ſubites, qui ne ſont dans le fond que de juſtes repréſailles; la Nature n'a pas été marâtre pour le Caffre plus que pour les autres Sauvages; l'injuſtice & la tyrannie les révoltent tous également; l'être le plus tranquille, le plus inſouciant qu'on connoiſſe, le Caraïbe des côtes Méridionales d'Amérique, ſe transformeroit en

un Lion furieux, ſi quelque téméraire oſoit ſeulement attaquer la chétive retraite dont il ſe contente.

Si, fatigués par les perſécutions, continuellement harcelés & dépouillés, le déſeſpoir a quelque fois conduit les Caffres à la cruauté, ſi quelque fois leurs projets de vengeance ont réuſſi, s'ils ont foulé, ravagé des récoltes, brûlé des habitations, maſſacré les propriétaires, la Nation blanche leur avoit prêté ſa fureur en leur donnant l'exemple des plus affreux excès.

La haine du Caffre, malheureuſement s'étend encore ſur une partie des Hottentots que la politique inſidieuſe & perfide des Colons n'a pas manqué de pervertir & de faire entrer dans ſes conjurations, afin de diminuer les riſques auxquels la façon de manœuvrer des Caffres les expoſe & pour leur oppoſer des forces égales. Mais ces précautions ſouvent échouent contre l'adreſſe & l'active vigilance de l'ennemi des Colons. Le Hottentot, trop timide & trop mal armé pour ſe montrer à découvert, compte beaucoup ſur la ruſe; chargé de l'eſpionage, il va ſourdement reconnoître les lieux occupés par l'Ennemi, ſur-tout ceux où ſes richeſſes ſont en réſerve; l'œil perçant du Caffre a bientôt éventé ces marches obliques; il fond comme un trait ſur l'eſpion, & l'immole à l'inſtant.

Je commençois, en l'étudiant chaque jour davantage, à prendre de cette Nation ſi calomniée, une opinion non moins favorable que de celle des Hottentots; & toujours d'après mes principes, & ma manière de traiter avec les Sauvages, je n'en ſaurois imaginer avec qui j'euſſe eu des périls à courir. Mes journées, dont je variois les occupations & les plaiſirs, s'écouloient comme par le paſſé, ſans inquiétude & ſans troubles. J'avois recommencé mes chaſſes; mes hôtes m'y ſuivoient alternativement; mais je me faiſois accompagner de préférence par le jeune Caffre qui me donnoit le plaiſir de voir tomber tantôt un Gnou, tantôt une autre pièce qu'il abattoit de ſa ſagaye redoutable, avec autant d'adreſſe qu'il en avoit montré pour abattre le Mouton. Dans une de nos courſes, il m'aida à tuer un Hippopotame mâle & de la plus grande taille; ce fut le ſeul que nous rencontrâmes, peut-être auſſi le ſeul qui fût à dix lieues

à la ronde; les coups de fuſil qui tonnoient de tous côtés, depuis le matin juſqu'au ſoir, avoient ſans doute écarté tous les autres; je ne trouvai point à celui-ci le goût qui m'avoit tant flatté dans la première femelle que nous avions tuée; mes gens prétendoient qu'il étoit trop vieux, & que d'ailleurs les femelles l'emportent pour la délicateſſe; ſon lard étoit d'une conſiſtance plus ſolide, mais moins épais que celui des femelles, qui ne diffère en rien de ce que nous appelons en France *petit ſalé*; &, par-deſſus tout, il portoit une rancidité rebutante, pour un goſier qui n'eſt pas Hottentot. Les Caffres, qui d'ailleurs n'aiment point la graiſſe autant que les Hottentots, n'en faiſoient pas beaucoup de cas, & préféroient leurs Bœufs; le Mouton même ne les tentoit guères; raiſon ſuffiſante pour n'en point élever chez eux.

Je n'avois point encore remarqué de près les bêtes à cornes qu'ils avoient amenées, parce que, dès la pointe du jour, elles s'égaroient dans les taillis & les pâturages, & n'étoient ramenées qu'à la nuit par leurs conducteurs; mais, un jour, m'étant rendu de fort bonne heure dans leur Kraal, je fus étrangement ſurpris au premier aſpect de quelques-uns de ces animaux; j'avois peine à les reconnoître pour des Bœufs ou des Vaches, non, parce qu'ils étoient infiniment plus petits que les nôtres, puiſque je leur reconnoiſſois les mêmes formes & les caractères primordiaux, auxquels je ne pouvois pas me tromper, mais à cauſe de la variété des divers contours, & de la multiplicité de leurs cornes; elles reſſembloient aſſez à ces Lithophytes marins connus des Naturaliſtes ſous le nom de *Bois de Cerf*; perſuadé dans le moment que ces concrétions dont je n'avois nulle idée, étoient un préſent particulier de la Nature, je regardois les Bœufs Caffres comme une variété de l'eſpèce; mais je fus déſabuſé par mes hôtes; ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention & de leur goût; qu'au moyen des procédés qui leur étoient familiers, ils multiplioient non-ſeulement ces cornes, mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur ſuggéroit leur imagination; ils m'offrirent de les travailler en ma préſence, ſi j'étois curieux de connoître leur méthode; elle me paroiſſoit ſi neuve & ſi rare que

j'en

j'en voulus faire l'apprentiſſage, & ſuivis pendant pluſieurs jours un cours en règle ſur cette matière.

Ils prennent, autant qu'il eſt poſſible, l'animal dans l'âge le plus tendre; dès que la corne commence à ſe montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de ſcie, ou d'un autre outil qui la remplace & la partage en deux; cette double diviſion qui eſt encore tendre s'iſole d'elle-même, de façon qu'avec le temps l'animal porte quatre cornes bien diſtinctes; ſi l'on veut qu'il en ait ſix ou même plus, le trait de ſcie croiſé pluſieurs fois en fournit autant qu'on en déſire; mais s'agit-il de forcer l'une de ces diviſions, ou la corne entière à former, par exemple, un cercle parfait, on enlève alors à côté de la pointe qu'il ne faut pas offenſer, une partie légère de ſon épaiſſeur; cette amputation, renouvelée ſouvent & avec beaucoup de patience, conduit la corne à ſe courber dans un ſens contraire, & ſa pointe, venant ſe joindre à la racine, offre un cercle parfaitement égal; bien convaincu que l'inciſion détermine toujours une courbure plus ou moins forte, on conçoit que, par ce moyen ſimple, on peut avoir à l'infini toutes les variations que le caprice imagine.

Au ſurplus il faut être né Caffre, avoir ſon goût & ſa patience pour s'aſſujétir aux détails minutieux, à l'attention ſoutenue qu'exige cette opération, qui dans le pays peut n'être qu'inutile, mais qui ſeroit nuiſible en d'autres climats; car la corne ainſi défigurée deviendroit impuiſſante, tandis que, conſervée dans toute ſa force & ſon intégrité, elle en impoſe à l'Ours & aux Loups affamés de l'Europe.

Pendant que je viſitois chez ces Caffres leurs Bœufs, leurs uſtenſiles, & que je les épuiſois de queſtions ſur leur Pays, leurs mœurs, leurs uſages, un bruit ſourd qui ſembloit arriver d'un peu loin, & revenoit par intervalles frapper mon oreille, fixa mon attention; je leur demandai ce que ce pouvoit être, & s'ils ne l'entendoient pas ainſi que moi. Ils m'apprirent que trois ou quatre de leurs camarades s'occupoient au pied d'une petite roche voiſine qu'ils avoient découverte, à forger quelques armes, des morceaux de vieux fer qu'ils avoient apportés de chez eux, ou échangés

durant leur voyage. Autant inquiet de ſavoir par moi-même s'ils ne m'avoient point dérobé quelques outils, que curieux de connoître la manière dont ils s'y prennent dans une opération auſſi difficile pour des Sauvages privés des outils même les plus ſimples, j'engageai deux d'entr'eux à ſe détacher & à vouloir bien me conduire à la forge. Cette viſite inopinée, qui me fournit l'occaſion de donner à ces peuples des éclairciſſemens ſur le premier mécaniſme de la forge dont ils ne ſe doutoient même pas, aura peut-être eu des ſuites trop remarquables, & je ne dois pas omettre les moindres détails d'une ſcène auſſi neuve pour ces Sauvages que pour moi.

Les Caffres travaillent & forgent eux-mêmes leurs ſagayes; mais ne connoiſſant du fer que ſa malléabilité, leur art ne remonte pas juſqu'à ſa première fonte; ainſi c'eſt du fer déjà travaillé qu'il leur faut; ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fuſils, des cercles de tonneaux & de toute autre féraille de ce genre; ils portent des ſagayes de deux eſpèces; les unes ont la tige du fer unie & tout-à-fait ronde; les autres, plus artiſtement, je devrois dire plus cruellement, travaillées, ont cette tige quarrée; les quatre angles en ſont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en ſens contraire; ce qui néceſſite le déchirement des chairs, ſoit qu'elles entrent dans le corps, ſoit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorſqu'on ſonge qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur ſert d'enclume, & un morceau de la même matière pour marteau, on voit ſortir de leurs mains des pièces auſſi bien finies que ſi la main du plus habile armurier y avoit paſſé; je lui défierois avec toute l'adreſſe & les combinaiſons de ſon génie, de rien faire avec les deux ſeuls inſtrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces Sauvages.

Ceux auprès de qui je me trouvois actuellement, étoient réunis autour d'un grand feu au pied d'une colline graniteuſe; ils retiroient du braſier une barre de fer aſſez groſſe & profondément rougie; ils la posèrent ſur une enclume, & ſe mirent à la battre avec des pierres fort dures, & de la forme la plus favorable &

la plus aiſée à ſaiſir; ils s'y prenoient fort adroitement; mais ce fut leur ſoufflet qui me parut bien extraordinaire, & qui me fournit ſur le champ une belle occaſion de leur donner ſur ce mécaniſme utile des notions qui leur auront été bien profitables, s'ils ont ſçu lesmettre en œuvre! Leur ſoufflet étoit donc un meuble bien miſérable; il étoit fait d'une peau de Mouton ſoigneuſement vidée par une légère inciſion & bien recouſue. Les parties de l'origine des quatre pattes qu'ils avoient retranchées comme inutiles & même embaraſſantes, étoient nouées. Ils avoient également tranché la tête, & ſubſtitué en place un bout de canon autour duquel ils avoient ramaſſé & fortement attaché la peau du cou; le ſouffleur préſentant d'une main ce canon au foyer, éloignoit & rapprochoit avec l'autre main l'extrémité de cette peau; cette méthode fatigante ne donnoit pas toujours aſſez d'activité au feu pour faire rougir le fer; mais, n'en ſachant pas davantage, ces pauvres Cyclopes ne ſe rebutoient point; j'avois pitié d'eux, & le mal que je les voyois ſe donner, doubla le plaiſir que je me promettois de leur indiquer ſur le champ un moyen plus facile. J'avois beaucoup de peine à leur faire comprendre combien étoit ſupérieure à leur invention celle des ſoufflets de nos forgerons d'Europe; perſuadé que le peu qu'ils ſaiſiſſoient de ma démonſtration s'échapperoit bientôt de leur mémoire, & ne leur ſeroit d'aucun profit, je réſolus de joindre l'exemple à la leçon, & de les faire opérer devant moi; je dépêchai un des miens à mon camp, & lui dis de m'apporter deux fonds de caiſſe, un morceau de Kros d'été, un cercle, des petits cloux, marteaux, ſcie & tous les outils dont j'avois beſoin; avec tout cela, lorſque mon homme fut de retour, je leur compoſai à la hâte & fort groſſièrement un ſoufflet qui n'étoit guères plus fort que ceux qu'on emploie ordinairement dans nos cuiſines; deux morceaux de cercle que je plaçai dans l'intérieur, ſervirent à retenir la peau dans un écartement toujours égal; je n'oubliai point de faire, dans la partie inférieure un évent ou ſoupape pour l'aſpiration plus prompte de l'air, moyen ſimple dont ils ne ſe doutoient même pas & qui les forçoit d'employer un temps conſidérable à remplir leur peau de Mouton; je n'avois

point de tuyau de fer, mais, comme il n'étoit ici queſtion que d'un modèle, j'attachai au cuir de la charnière du mien le fond d'un étui à cure-dent dont je ſciai le bout ; après quoi poſant mon chef-d'œuvre à plate-terre aſſez près du feu, je fichai avec force une croſſette ſur laquelle je poſai une traverſe ou eſpèce de baſcule qui tenoit par une ficelle au-deſſus de mon ſoufflet, ſur lequel peſoit encore un ſaumon de plomb de 7 à 8 livres que j'y avois fixé. Il faudroit avoir vu l'attention que prêtoient ces Caffres à toutes mes opérations, & l'incertitude, ou plutôt le déſir où ils étoient, de ſavoir à quoi tout cela devoit aboutir, pour ſe faire une juſte idée de leur ſurpriſe ; ils ne purent retenir leurs cris lorſqu'ils me virent, avec quelques mouvemens faciles, d'une ſeule main donner tout d'un coup à leur feu la plus grande activité par la précipitation avec laquelle je faiſois aſpirer & rendre l'air à ma machine. J'eſſayai de jeter au feu quelques morceaux de leur fer, & je parvins à rougir, en trois minutes, ce qu'ils n'auroient certainement pas obtenu en une demi-heure. Cette fois, je portai leur étonnement au comble ; il tenoit, j'oſe le dire, de la convulſion, du délire ; ils ſautoient autour du ſoufflet, l'eſſayoient tour-à-tour, frappoient des mains pour exprimer leur joie. Ils me ſupplièrent de leur faire préſent de cette machine merveilleuſe, & ſembloient attendre ma réponſe avec inquiétude, n'imaginant pas apparemment que je puſſe me détacher ſans peine d'un meuble auſſi précieux. Je ſerois enchanté d'apprendre quelque jour qu'ils font uſage de mon ſoufflet, qu'ils l'ont perfectionné, & ſur-tout qu'ils ſe ſouviennent de l'Etranger qui, le premier, leur donna le plus eſſentiel inſtrument de la métallurgie.

L'habitant de la Caffrerie vit ſi familièrement au milieu de ſes beſtiaux, & leur parle avec tant de douceur ; qu'ils obéïſſent ponctuellement à ſa voix ; comme ils ne ſont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais uſage des armes que leur a données la Nature ; le maître, chargé du ſoin de les inſtruire & de les panſer, n'attache pas même les femelles pour les traire ; ſi cependant le ſentiment de la maternité parle avec force à leur inſtinct, & les engage à retenir leur lait

pour leurs petits, le moyen dont ſe ſervent les Caffres pour les contraindre à le lâcher, eſt plus ſimple & moins dégoûtant que celui du Hottentot: on paſſe une entrave à l'un des pieds de derrière de la bête; un homme robuſte l'attire en s'éloignant; gênée par cette attitude, elle laiſſe auſſitôt couler ſon lait; on emploie le même moyen lorſqu'une Vache eſt privée de ſon Veau. Que cette différence avec les Vaches d'Europe provienne de la nature, de l'eſpèce ou du climat, il n'en eſt pas moins vrai qu'elle exiſte, & que l'expédient dont je viens de parler eſt néceſſaire & généralement uſité par ces Sauvages.

On reçoit le lait dans les paniers que j'ai décrits, & qui ſont particulièrement l'ouvrage des femmes; leur capacité dépend de la fantaiſie; mais leur forme eſt toujours la même; très-légers & ne riſquant jamais de ſe rompre, ils ſont ſans contredit préférables à nos vaſes quelle qu'en ſoit la matière; les femmes que j'avois alors dans mon camp, n'avoient point oublié leurs outils; elles avoient apporté des joncs, pour ne pas reſter oiſives; je m'amuſois à voir fabriquer ces jolis paniers qu'elles s'empreſſoient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avoient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vaſes, on avoit ſoin de les bien laver; mais c'étoit moins dans un eſprit de propreté que dans le déſſein d'en reſſerrer la texture; car enfin, quelque prévenu que je ſois pour les Sauvages, en faiſant profeſſion de tout dire, je ne dois pas me taire, même ſur leurs défauts; avouons donc que les Caffres ſont dans l'uſage conſtant d'échauder leurs uſtenſiles avec leur propre urine & qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettoit en uſage ſous mes yeux n'étoient guères ragoûtant; on avoit attention, tous les ſoirs, de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens & mon Keès, moins difficiles que leur maître, trouvoient à faire leur profit. J'évitois cependant avec ſoin de laiſſer voir à mes voiſins la répugnance invincible que m'inſpiroient leurs cadeaux journaliers; & j'aurois préféré de m'empoiſonner pour quelques momens, plutôt que de les affliger ou de

les humilier par un refus; car telle a toujours été ma maxime de ne jamais contrarier les uſages reçus, dans tous les lieux où je me ſuis trouvé; rien ne bleſſe & n'indiſpoſe autant un peuple que d'attaquer ſes opinions, ſes goûts, ſes uſages, par la critique & le ridicule; & rien n'eſt en effet plus abſurde & plus indécent. Je m'afflige d'avoir ce reproche à faire à la plus aimable & la plus ſociale des Nations, & de la voir par-tout ſur ce point l'objet du blâme, même de ſes plus proches voiſins. Peut-on trouver étrange de ne point voir à Londres les airs, les façons & les gentilleſſes de l'agréable Etourdi des bords de la Seine? L'homme ſenſé n'improuve jamais d'une manière oſtenſible rien de ce qui ſe pratique dans le Pays qu'il parcourt; quelque ridicules qu'en ſoient les préjugés, il a l'air de les reſpecter, parce qu'il n'a pas le droit de les contredire; cette méthode, qui laiſſe un champ libre à ſes réflexions, ne préſentant rien d'offenſant, lui procure l'accueil flateur & les prévenances que ſe doivent tous les hommes quelles que ſoient leurs patries diverſes. S'il eſt un cas où l'application de ces principes ſoit indiſpenſable, c'eſt ſur-tout à l'égard des peuples Sauvages. Pour moi, rien n'eſt au deſſus du Rosbif & du Pouding, quand je les mange en Angleterre; je ſablerois l'huile de baleine avec les Lapons; chez les Hottentots, content de leurs grillades, j'oublie aiſément le pain, & trouve le blé fort inutile.

Quelque ſoit l'attachement du Caffre pour ſes troupeaux, il n'eſt cependant pas excluſif; une affection prédominante & qui va même juſqu'à la paſſion, le porte vers le chien; il a pour cet animal des attentions & des complaiſances outrées; auſſi la reconnoiſſance en fait-elle bientôt ſon meilleur ami; ma meute ne fut jamais autant careſſée ni ſi bien nourrie que pendant le ſéjour de la petite Horde que j'avois avec moi; mon grand Yager étoit ſur-tout pour elle un ſujet d'admiration; on ne pouvoit voir (ne ceſſoit-on de me répéter) une plus magnifique bête; l'engouement à ſon égard s'étoit ſi fort emparé des eſprits, qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans la troupe qui ne ſe fût empreſſé, ſi je l'avois voulu, de le troquer contre un attelage de douze Bœufs; il faut convenir qu'Yager étoit le Chien le plus fort, le mieux fait qui fût dans toutes les Colonies.

Il ne quittoit plus nos hôtes ainſi que ſes camarades; ils paſſoient tous la plus grande partie des journées dans leurs Kraals; ces bonnes gens les laiſſoient boire tranquillement le lait de leurs paniers auxquels ils n'auroient pas oſé toucher que ces Paraſites toujours altérés ne fuſſent raſſaſiés & contens; je ſuis perſuadé que ces animaux, qui ſe rendoient pourtant tous les ſoirs aſſiduement au gîte, n'auroient été pour nous d'aucun ſecours, ſi nous avions eu quelque danger à craindre de la part de ces Sauvages. Ils s'étoient ſi fort attachés aux Caffres, & avoient tellement perdu l'habitude de mes gens, que, lorſqu'il arrivoit qu'un d'entr'eux ſe fût un peu trop écarté, & rentrât au camp plus tard qu'à l'ordinaire, il étoit forcé de crier à ſes camarades de retenir les Chiens, pour éviter d'en être aſſailli, peut-être même déchiré.

Au plus léger ſignal d'une intention perfide de la part des Caffres, j'euſſe fait mettre toute la meute à l'attache; mais comme je n'apercevois rien qui dût éveiller ma défiance, c'eût été les mortifier en vain & les priver d'une ſatisfaction qui les attachoit davantage à ma perſonne, & détruire cette douce franchiſe qui la leur rendoit, de moment en moment, plus ſacrée.

Du reſte je ne partageois cette manière de voir avec perſonne; j'aurois vainement eſſayé de la faire adopter à mes Hottentots; une terreur panique les tenant dans une crainte continuelle & ſur leurs gardes, toutes mes repréſentations, toutes les remarques de franchiſe, de bonhomie, d'aveux même indiſcrets de la part de ces nouveaux-venus, rien n'étoit capable de déraciner leur prévention; la Caffrerie, à les entendre, alloit être bientôt le tombeau que je prenois plaiſir à creuſer de mes propres mains; &, comme ils refuſoient d'être les complices de mon imprudence & de ma mort, ils ne conſentoient point du tout à s'en voir les victimes; ni la crainte des châtimens, lorſque je ſerois rentré ſous la domination des Hollandois, ni mes menaces de punir moi-même d'auſſi lâches déſerteurs, n'étoient point capables de leur en impoſer.

Ce changement me paroiſſoit toujours nouveau; je ne pouvois m'accoutumer à tant d'obſtination, de réſiſtance & d'oubli de tous leurs devoirs; je les avois déjà trouvés, il eſt vrai, récalcitrans

& difficiles, avant d'arriver au Bruyntjes-Hoogte, lorſque je m'étois vu cruellement délaiſſé par la Horde qui avoit voyagé avec moi, & le détachement qui m'avoit joint pendant la nuit. Mais que ces circonſtances étoient ici différentes! nous n'avions ni les aſſurances ni la parole des Caffres; nous n'en avions jamais rencontré; leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre ne nous étoient point connus; le préjugé, qui redouble par l'abſence du péril, nous les avoit toujours préſentés comme des peuplades féroces & ſanguinaires; la propoſition de gagner leur Pays juſqu'à la mer, pouvoit raiſonablement alors effrayer des hommes qui manquent d'énergie & d'intrépidité; mais à préſent je ne pouvois plus voir que de l'entêtement & de la déſobéiſſance dans leur refus, & je ne ſais quel eſprit d'inſubordination que leur ſouffloient ſans doute le dégoût, la fatigue & l'ennui d'un ſi long Voyage. D'autres cauſes auſſi pouvoient y contribuer que je ne ſoupçonnois pas alors & que je découvris trop tard.

Cependant, bien déterminé à ſuivre mon plan, & ne voulant pas que des gens qui, juſqu'alors n'avoient jamais oſé ſourciller devant moi, puſſent ſe flatter d'avoir mis des obſtacles à mes volontés, & de dicter à leur chef comme des loix de la prudence ce qui n'étoit que les précautions de leur crainte & de leur puſillanimité, je tourmentois, ſi je puis parler ainſi, de plus en plus mon imagination, & faiſois mille efforts pour qu'elle me ſuggérât les moyens de tirer parti du mauvais pas dans lequel je me trouvois embarqué.

Je comptois ſur Klaas comme ſur moi-même; j'étois ſûr pareillement du vieux Swanepoël, du Chaſſeur Jean qui me ſuivoit depuis le Soet-Melk-Valley, & m'avoit tué le premier Tzeiran; Pit & Adam étoient encore deux hommes de bonne volonté; le couſin de Narina, & deux de ſes camarades m'avoient offert leurs ſervices; mais ces trois derniers, n'ayant aucune connoiſſance du maniement des armes à feu, pouvoient craindre autant de tirer un coup de fuſil que de le recevoir; cependant ils faiſoient nombre, & j'eſpérois, de quelque manière, en tirer parti: les Grecs qui incendièrent la ville de Troie, n'avoient ni le bras ni les armes d'Achille.

Je

Je réſolus de tenter ce voyage, avec ces huit hommes; mais, mon plan n'étant pas encore bien digéré, je penſai qu'il falloit différer d'en donner connoiſſance à mon camp, juſqu'au départ des Caffres que je ne voulois pas ſur-tout en inſtruire.

Mais un ſecret, qui juſqu'alors m'avoit échappé malgré toute ma prévoyance & mes ſoins, vint tout d'un coup éclaircir une partie de mes ſoupçons. Klaas arrivant, un après-diné, de la chaſſe, entre dans ma tente, & m'avertit que quatre Hottentots *Baſter* ſont cachés dans mon camp depuis le matin, qu'il les ſoupçonne d'être des eſpions du Bruyntjes-Hoogte, envoyés par les Colons; il avoit compris, me diſoit-il, par tout ce qu'il avoit pu entendre de la converſation de ces quatre coquins, que les Blancs étoient inſtruits de l'arrivée & du ſéjour des Caffres dans mon camp; qu'ils murmuroient tous & s'étonnoient que j'euſſe reçu chez moi avec autant de cordialité leurs ennemis mortels; Klaas m'engagea à me tenir ſur mes gardes, juſqu'à ce qu'il en eût appris davantage, m'invitant ſur-tout à me défier de l'un de mes gens nommé Slinger, qu'il croyoit être d'intelligence & manœuvrer ſourdement avec les quatre émiſſaires.

Irrité de l'audace de ces gens, & de la hardieſſe qu'ils avoient eue d'entrer dans mon camp, j'ordonnai qu'on les amenât devant moi; à leur démarche timide, embarraſſée, je jugeai trop qu'ils étoient coupables; je les interrogeai bruſquement & leur demandai de quel droit & par quel ordre ils avoient oſé s'introduire chez moi, & s'y tenir cachés, ſans que j'en fuſſe prévenu, comme s'ils avoient pu s'attendre à n'être point découverts; cette apoſtrophe un peu vive, la menace de les punir à l'inſtant, & la colère dont tous mes traits étoient animés, les effraya de telle ſorte qu'il leur fut impoſſible de répondre; j'ajoutai que je ne ſouffrois pas d'eſpions près de moi, que quiconque s'introduiſoit ſourdement, étoit ſuſpect à mes yeux, & méritoit d'être puni comme un traître; que je ne faiſois pas d'eux aſſez de cas pour en venir à ces extrémités, mais qu'ils pouvoient, quelque fût leur miſſion, aller apprendre à ceux qui les avoient envoyés, tout ce qu'ils avoient vu chez moi; que, maître indépendant de mes volontés, je n'avois

nul compte à rendre de mes actions; qu'une conduite ſans reproche plaçoit mon ame au-deſſus de la crainte; qu'ami, de tous les hommes, je déteſtois tous traîtres; que, n'épouſant aucune querelle qui me fût étrangère, je n'avois nulle raiſon d'en vouloir à ces Caffres dont j'étois environné & auxquels je m'empreſſerois de rendre tous les ſervices que de bons peuples & des amis avoient le droit d'attendre de tout être humain, compatiſſant & juſte; que je répondois d'eux & les prenois ſous ma garde, autant de temps qu'ils reſteroient avec moi; mais que l'équité qui me portoit à les défendre, me feroit également une loi de tourner contr'eux mes armes, ſi je les voyois entreprendre la plus légère tentative contre les Colons; que j'étois aſſez inſtruit de la conduite des uns & des autres, pour être aſſuré que ces Sauvages, qui ne reſpiroient que la paix & le repos, ne donneroient jamais le ſignal des premières hoſtilités.

Après ce diſcours un peu vif & preſſé, je donnai ordre à ces quatre Baſters de déguerpir à l'inſtant, & les fis eſcorter par quatre fuſiliers juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de vue; je les avois avertis que ſi jamais, ſous quelque prétexte que ce fût, ils s'aviſoient de reparoître chez moi, je les pourſuivrois comme les bêtes féroces, eux & quiconque ſe préſenteroit dans des intentions pareilles à celles qui les avoient amenés; ces dernières menaces firent quelqu'impreſſion ſur mes Hottentots que tout ce bruit avoit aſſemblés autour de ma tente. Quand leur tour fut venu d'être interrogés ſur le ſecret criminel qu'ils m'avoient fait du ſéjour de ces eſpions dans mon camp, aucun d'eux n'oſa proférer un ſeul mot de défenſe & d'excuſe; je m'exhalai en reproches très-vifs & très-amers; je leur déclarai que je ferois battre & chaſſer le premier d'entr'eux qui tourneroit ſes pas du côté qu'habitoient les Colons, avec leſquels je ne voulois avoir aucune communication; je traitai Slinger avec dureté, & lui défendis de quitter ſon poſte, ſans mon ordre.

Les Caffres, témoins de cette ſcène, avoient remarqué que je les avois plus d'une fois déſignés par mes geſtes; ils en paroiſſoient intrigués à l'air enflammé de mes traits, à la conſternation qui régnoit parmi mes Hottentots, ils pouvoient ſentir combien ce

qui venoit de ſe paſſer dans mon camp, m'avoit donné d'humeur & d'animoſité contre mes gens; mais, entendant moins encore notre langue que je ne comprenois la leur, ils paroiſſoient autant ſurpris qu'inquiets de tout ce bruit; ils exprimoient, par leurs regards errans de tous côtés & ſur nos viſages, la perplexité qui tenoit en ſuſpens leurs eſprits; Hans prit ſoin de leur expliquer cette énigme; il me ſembla que cette ouverture les raſſuroit un peu; mais, lorſqu'il les eut inſtruits que les Colons s'étoient réfugiés ſi près de nous, cette nouvelle les contriſta; ils craignoient que, prévenus de leur ſéjour chez moi par le rapport des quatre eſpions que je venois de chaſſer, ces Blancs perfides & vindicatifs n'accouruſſent auſſitôt, dans l'intention de les attaquer & de les détruire juſques dans mon camp; j'eus beau les raſſurer & leur promettre appui, ſûreté, protection, je ne vis plus en eux cette gaîté franche & naïve, qui naît de la tranquillité de l'eſprit; ils ſe parloient beaucoup plus entr'eux, & ſembloient concerter leurs meſures, & ne déſirer que le départ & la fuite; Hans, qui les avoit accompagnés ce ſoir-là, lorſqu'ils s'étoient retirés dans leur Kraal, m'avoua, le lendemain, qu'ils le ſoupçonnoient d'être un traître qui les avoit amenés chez moi pour les y faire égorger, & que conſéquemment je n'étois pas moi-même à l'abri de tout ſoupçon; qu'ils avoient reconnu l'un des quatre Baſters pour être venu ſouvent dans leur Pays, ſous prétexte d'échanger des beſtiaux; que le croyant un ami fidèle & sûr, ils lui avoient accordé toute confiance, & ne le voyoient jamais arriver ſans lui témoigner combien ſa vue leur cauſoit de ſatisfaction, mais que bientôt le monſtre les avoit vendus lâchement; que depuis il n'oſoit plus reparoître chez eux, de peur d'y trouver, dans la mort la plus prompte, la punition dûe à ſes perfidies.

Hans me fit part, en outre, de la réſolution qu'ils avoient priſe de s'en retourner; ils me prioient, par ſa médiation, de vouloir bien troquer quelques-uns des Bœufs qu'ils avoient amenés, contre de la vieille féraille; je leur refuſai nettement cet article, & leur fis entendre qu'il m'étoit impoſſible d'acquieſcer à leur demande, attendu que je ne voulois pas être accuſé d'avoir fourni

des armes contre les Colons; que, ſans aucune vue d'intérêt, mais pour le plaiſir ſeul de les obliger, je me ſerois, dans toute autre circonſtance, empreſſé de leur donner cette marque d'amitié; mais qu'ils devoient ſentir que, dans l'état actuel des choſes, j'avois les bras liés par l'honneur; qu'à l'exception du fer, tout ce que je poſſédois étoit, de ce moment, à leur ſervice; qu'avant leur départ, je leur en donnerois la preuve; &, pour adoucir l'amertume de mon refus, j'ajoutai que, voulant reſter l'ami de tout le monde, & conſerver à leur égard, ainſi qu'envers les Colons, l'exacte neutralité dont j'avois toujours fait profeſſion, j'étois prêt, en toute rencontre, à faire la même réponſe à leurs ennemis, s'il arrivoit que, manquant ou d'armes ou de munitions, ils vinſſent, à leur tour, implorer mon aſſiſtance pour continuer la guerre.

Quoique cette réponſe & ces explications fuſſent claires & préciſes, ces Sauvages, qui ne ſe rebutent pas pour un premier refus, revinrent encore à la charge, & me renouvelèrent plus d'une fois leurs inſtances; j'avois trop bien pris mon parti; je fus intraitable ſur ce point; je connoiſſois trop bien l'eſprit exagérateur des Colons qui n'auroient pas manqué de crier à la perfidie, pour la moindre bagatelle arrachée par l'importunité, pour montrer de la condeſcendance & de la foibleſſe en cette circonſtance délicate; je ne doute pas même qu'ils n'euſſent ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de ſe venger du mépris que je leur avois plus d'une fois témoigné; ils n'auroient plus alors manqué de prétexte pour m'en faire un crime; quelque puiſſante que fût cette politique prudente à leur égard, j'avois un motif plus déterminant encore; trop au-deſſus des atteintes de ces bandits dangereux, & de leurs conſpirations atroces, en refuſant aux Sauvages des armes contre ces Colons, & à ceux-ci des reſſources contre les Sauvages, j'empêchois que ces brigandages affreux ne ſe perpétuaſſent, dans le cas où les uns & les autres viendroient à s'épuiſer, comme cela étoit plus d'une fois arrivé; je ne pouvois donc les ſervir qu'en ne prenant aucune part à leurs démêlés; & cette conduite ſecondoit à merveille la droiture & les affections de mon cœur; je me ſerois fait même un ſcrupule d'accepter quelques beſtiaux que les Caffres

m'offrirent en échange d'une quantité de verroterie & de quincaillerie que je leur diſtribuai au moment de leur départ.

J'avois ardemment ſouhaité que le jeune Caffre reſtât avec moi; il ne me fut pas plus poſſible de le ſéduire qu'il ne l'avoit été à ſes camarades de m'ébranler pour obtenir mon fer; ni mes préſens ni mes promeſſes de le rendre à lui-même, s'il ne ſe plaiſoit point avec moi, ne purent rien ſur lui; il oppoſoit à toutes mes ſollicitations une trop forte réſiſtance pour que je puſſe eſpérer d'en rien obtenir; « Je connois, me diſoit-il, trop bien les Blancs, pour » me fier à eux; ils nous ont fait & nous feront toujours trop » de mal; ſi j'étois aſſez ſimple pour vous ſuivre, une fois réduit » en eſclavage, j'aurois beau réclamer vos promeſſes, il ne me » ſeroit plus permis de revoir mon Pays ». Il craignoit, d'après les préjugés raiſonnables de ſa Nation qui dans des temps de paix avoit quelquefois fréquenté le Bruyntjes-Hoogte, d'être traité, comme les Colons qui habitent cette Contrée en agiſſent effectivement avec leurs Eſclaves; & quand, par attachement pour moi, il ſe ſeroit livré de bonne grace & auroit conſenti de me ſuivre, il n'étoit point aſſuré, diſoit-il, que je fuſſe toujours maître de le défendre & de le renvoyer. Je fis mille efforts pour détruire ſa prévention, & lui dis qu'il ne falloit pas confondre tous les Hollandois avec ces Colons ſanguinaires & perfides; qu'il étoit à même de juger ſi les hommes que j'avois à mon ſervice étoient malheureux & en droit de ſe plaindre; que tous pouvoient uſer de leur liberté & me quitter à l'inſtant. Ce jeune homme m'étonna par ſa fermeté & n'en fut que plus obſtiné dans ſon refus. Je renonçai à le ſolliciter davantage.

Nos chaſſes continuelles & les petites altercations ſurvenues dans mon camp avoient bien interrompu nos converſations familières & paiſibles avec les Caffres, mais elles ne m'avoient pas fait entièrement négliger le ſoin de mon inſtruction; j'y revenois de temps en temps; ils s'y prêtoient avec cette cordialité que leur avoit inſpiré la reconnoiſſance pour mes bienfaits; la nouvelle de leur départ me rendit encore plus empreſſé de leur faire des queſtions; je n'avois pas ſur-tout perdu de vue mes malheureux naufragés;

ils ne purent me donner tous les détails que je leur demandois; ils avoient ſimplement connoiſſance du fait; mais, établis au Nord-Oueſt, plus éloignés encore que moi de la mer, ils ne ſavoient rien de poſitif ſur cette malheureuſe cataſtrophe; à la vérité, la plupart des effets enlevés des débris du Navire leur étoient connus; pluſieurs Hordes en avoient troqué contre des beſtiaux; ceux mêmes que j'avois dans mon camp poſſédoient quelques parcelles de ces effets; l'un me fit voir une pièce de monnoie d'argent qui pendoit à ſon cou; un autre portoit une petite clef d'acier; ils me firent, comme ils purent, la deſcription d'un bijou dont ils s'étoient partagé les morceaux; je devinai bientôt que ce devoit être une montre dont on avoit démonté les rouages & les autres pièces pour s'en faire des parures & des ornemens; j'en fus mieux convaincu, lorſque leur ayant montré la mienne, ils s'écrièrent tous que c'étoit la même choſe avec cette différence qu'ils ne reconnoiſſoient point la couleur qui reſſembloit, diſoient-ils, à la pièce de monnoie que le Caffre portoit à ſon cou; ils ajoutoient que les plus beaux effets provenus de ce Navire avoient été la proie d'un grand nombre de Caffres plus voiſins de la mer; qu'ils poſſédoient ſur-tout beaucoup de ces monnoies; à l'égard des hommes échappés au naufrage, ils avoient ouï-dire que les uns avoient été trouvés morts ſur le ſable, & que les autres plus heureux s'étoient retirés dans un Pays habité par des Blancs comme moi.

Mes entretiens avec ces Caffres finiſſoient toujours par des ſollicitations réitérées de partir avec eux. Cet arrangement, quand il auroit été de mon goût, ne pouvoit s'accorder avec ma prudence; car, ſi je ne les croyois pas capables de me tromper, d'attenter à mes jours & de voler mes effets, je ne devois point les inſtruire de mes démêlés avec mes gens, & leur faire connoître qu'il ne m'étoit poſſible d'emmener avec moi que huit hommes, les autres refuſant de me ſuivre. J'étois au contraire charmé que, de retour chez eux, ils appriſſent aux leurs que nous étions en force & en nombre, & n'avions rien à redouter de leur part; cette diviſion pouvoit leur ſuggérer de mauvais deſſeins; rien n'empê-

choit, tandis qu'il m'auroient amuſé chez eux, qu'un détachement ne partit pour s'emparer de mon camp, & maſſacrer ceux à qui j'en aurois confié la garde. Tant d'horreurs commiſes par les Blancs me faiſoient une loi de prendre mes ſûretés avec ces Sauvages dont je n'aurois eu rien à craindre dans toute autre circonſtance; c'eſt ainſi, par exemple, que j'obſervai à leur égard avec encore plus de rigueur la loi de ne laiſſer aucun Etranger s'introduire, la nuit, dans mon camp; mon vieux Svanepoël veilloit à ce que cette diſcipline s'obſervât religieuſement; nous dormions toujours iſolés & murés dans nos parcs; il étoit encore moins permis de ſortir dans la nuit, ce temps étant toujours celui que choiſiſſent les Sauvages pour former leurs attaques contre les Blancs que leur couleur & leurs vêtemens décèlent bientôt & qu'on aperçoit de fort loin; mon abſence bien connue de ces Caffres, tout m'auroit alarmé ſur le ſort de ceux qui ne m'auroient pas ſuivi; en ne leur faiſant point connoître le moment précis de mon départ, ils s'en alloient avec la certitude que, lorſque je me remettrois en marche, je ne laiſſerois rien après moi; car je leur avois dit que je renverrois mes chariots dans la Colonie.

Enfin, le 21 Novembre, ils vinrent tous me prévenir qu'ils s'étoient arrangés pour partir le jour même; ils renouvelèrent leurs proteſtations de reconnoiſſance & de bonne amitié, & me promirent que par-tout où ils paſſeroient, leur premier ſoin ſeroit de publier ce qu'ils avoient vu, combien ils avoient à ſe louer de moi, & la façon affectueuſe & familière avec laquelle je les avois traités pendant un aſſez long ſéjour; que les richeſſes dont je les avois comblés, feroient plus d'un jaloux, & que toutes les Hordes m'attendroient avec la plus vive impatience, & me verroient arriver avec joie. La deſcription qu'ils ſe promettoient de faire de mon camp, de ma perſonne, & ſur-tout de ma barbe, devoit, ajoutoient-ils, ſervir de ſignalement à ceux qui ne me connoiſſoient pas, & me faire accueillir tout autrement qu'un Colon; ils ſe tournèrent enſuite, comme de concert, du côté de ma tente, ſur laquelle flottoit un pavillon, & me demandèrent ſi je ne le porterois pas avec moi, afin qu'on m'aperçût de plus loin; ſur ma

réponſe affirmative, ils jetèrent des cris de joie, comme ſi, non content de l'eſpoir que je leur avois donné d'aller les viſiter, ils n'avoient craint encore que je fuſſe confondu parmi leurs indignes perſécuteurs, & que, par un ſentiment d'amour pour ma perſonne, ils euſſent voulu me garantir de toute eſpèce de mépriſe. Après les tabés d'uſage, je les accompagnai juſqu'à la rivière qu'ils traverſèrent tous à la nage, ainſi que leurs Beſtiaux; &, lorſqu'ils eurent mis pied à terre à l'autre bord, je les ſaluai pour la dernière fois par une décharge générale de toute ma mouſqueterie; les ravines & les taillis dans leſquels ils s'enfoncèrent, les eurent bientôt dérobés à ma vue.

J'ai tiré deux deſſins de ces peuples qui ſe prêtoient à mon opération avec autant d'étonnement que de complaiſance; ce ſont les N^os^ *V* & *VI* des Planches.

Ces Caffres une fois partis, je m'étois flatté que mes gens feroient quelques réflexions ſur la manière tranquille avec laquelle ils avoient vécu avec eux pendant mon ſéjour; qu'ils reconnoîtroient combien leur frayeur étoit mal fondée, & qu'ils finiroient peut-être par conſentir à m'accompagner. Pour ne point paroître m'occuper d'eux & de mon projet avec trop d'acharnement, & afin de les mettre en état d'agir d'eux-mêmes, je réſolus de partir auſſi ſur le champ, pour aller rendre viſite au vénérable Haabas, parce qu'à mon retour, à la première ouverture qu'on me feroit de quelque changement, je léverois le piquet & me remettrois en marche, pour ne donner le temps à perſonne de ſe refroidir. Pendant le ſéjour des Caffres, je n'avois vu qu'une ſeule fois deux Gonaquois chez moi; il me tardoit de renouer connoiſſance avec mes bons voiſins, & de les inſtruire de ce qui s'étoit paſſé depuis notre ſéparation. Je me rendis ſeul à leur Kraal. Leur joie fut extrême quand ils m'eurent reconnu; tous s'empreſsèrent autour de moi; ils s'appeloient les uns les autres, accouroient de tous les côtés; je fus bientôt entouré. Haabas me fit part de ſes craintes & de celles de ſa Horde, pendant le ſéjour des Caffres chez moi; il me demanda cent fois ſi j'étois certain que ſa retraite ne fût point connue d'eux; je fis tous mes efforts pour le tranquilliſer,

&

Pl. V.

LE CAFFRE.

Pl. VI.

FEMME CAFFRE.

& lui appris que je tenois des Caffres mêmes, qu'ils n'avoient aucun ſujet de haine contre les Hottentots Gonaquois qu'ils ſavoient n'avoir aucune communication avec les Blancs & les autres Hottentots, & vivre au contraire en Horde & tout-à-fait iſolés; que d'ailleurs la poſition préciſe de leurs Kraals ne leur étoit point connue, mais qu'en tout cas, il étoit plus ſimple & plus facile, pour la ſûreté commune, de déloger & d'aller s'établir ailleurs. Haabas embraſſa ce projet avec d'autant plus d'empreſſement qu'il ne s'en fioit point, diſoit-il, aux belles paroles des Caffres, puiſqu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils l'avoient forcé d'en venir aux mains avec eux; qu'il étoit prudent de prendre ſes précautions, & d'écarter un pareil malheur. Il eut aſſez de confiance en moi, pour me demander des avis ſur le nouvel Etabliſſement qu'il alloit former, & la réſolution fut priſe de gagner au plus tôt les montagnes de l'Oueſt, & de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Caffrerie qui s'étendent au Nord-Eſt.

Les bords du Sondag étoient ci-devant les limites des Caffres qui avoient leurs habitations principales ſur le Bruyntjes-Hoogte; on en découvre encore de foibles veſtiges. Les ordres exprès & l'intention du Gouvernement qui vouloit vivre en paix avec ces Sauvages, étoient que ces limites fuſſent toujours ſacrées; mais le Colon qui n'a ni la ſageſſe ni les vues d'une adminiſtration politique, trouvant les terres de ces voiſins impuiſſans, ſupérieures aux ſiennes, eſt parvenu avec le temps à s'en emparer & a reculé impunément ces peuples au-delà du Groot-Vis; les ordres des Gouverneurs, de plus en plus mépriſés, ſont demeurés ſans effet, & l'extrême éloignement a rendu ces abus tolérables &, de jour en jour, plus fréquens.

J'étois incognitò chez Haabas; & pluſieurs motifs m'engageoient à n'y point ſéjourner; je voulois ſavoir de lui s'il ne pourroit point décider pluſieurs de ſes gens à ſe réunir aux trois qui s'étoient offerts de bonne grace, lors de mon premier Voyage; un ſeul balança & finit par un refus; pour ne rien arracher de force & ne donner à ces bonnes-gens aucun ſujet de plainte, j'aſſignai le rendez-vous dans mon camp aux trois hommes de bonne volonté

qui s'étoient engagés à me ſuivre, & je leur donnai quatre jours; par ce moyen, ils avoient plus de temps qu'il n'en falloit pour mettre ordre à leurs affaires, & ſe préparer des armes.

Je ne pouvois emmener mes chariots avec moi, puiſque je ne devois compter tout au plus que ſur huit hommes pour m'accompagner dans mon Voyage en Caffrerie; il me falloit quelques Bœufs de charge; je n'en avoit qu'un ſeul qui fût accoutumé à cet exercice; nous arrangeâmes un échange, & je promis de l'effectuer auſſitôt que je ſerois de retour chez moi. Tout cela fut l'affaire d'un moment; malgré les vives inſtances du chef & de tous ceux de la Horde que je trouvai au Kraal, je réſolus de les quitter auſſitôt, & je prétextai mille affaires auprès des miens; je ne ſais quelle triſteſſe s'étoit emparée de mon ame; je ne revoyois point ce ſéjour du même œil que par le paſſé; j'étois contrarié de toutes manières. Les obſtacles ſembloient s'accroître à chaque pas. Je me ſentois épuiſé de fatigues.....Avant de quitter Haabas, je n'oubliai pas de lui demander des nouvelles de l'infortuné malade; je ne voulus point le revoir; on m'aſſura que tous les ſoins qu'on lui avoit juſquà ce moment prodigués, n'avoient abouti qu'à entretenir autour de lui la propreté, mais que ſes douleurs n'avoient point diminué, & qu'enfin on déſeſpéroit de ſa vie; je demandai des nouvelles de la jeune Narina; elle étoit abſente avec ſa mère, je ſoupçonnois que quelqu'un de la Horde s'étoit détaché pour aller la chercher; je n'en fus que plus empreſſé de partir; je ſaluai Haabas, & je rejoignis mon camp.

De retour dans ma tente, je fis approcher mes gens l'un après l'autre, & je voulus ſavoir de leur propre bouche, les intentions de chacun, afin de découvrir s'il n'y avoit point parmi eux quelques mutins qui ſoufflaſſent la zizanie & l'eſprit d'inſurbordination; leurs réponſes furent uniformes; ils appuyoient leur réſiſtance de la ſeule frayeur où les jetoit ma témérité; quelqu'humeur que je reſſentiſſe de cette déſobéiſſance, quelques déſagrémens qui duſſent en être la ſuite, je n'eus pas même la force de les réprimander; trop de motifs combattoient pour eux dans mon cœur, & je ſentis que je leur étois encore trop fortement attaché; nul autre deſſein

ne les avoit ſéduits; la peur avoit ſeule dérangé leurs têtes; ils ne vouloient point, diſoient-ils, aller dans un Pays d'où l'on n'avoit jamais vu revenir ni Blancs ni Hottentots; je leur recommandai du moins de me reſter fidèles, & qu'en mon abſence, ils n'oubliaſſent point mes bontés & tout ce qu'ils devoient à leur maître. Je vis trop dans leurs geſtes & leur contenance, tout ce que ces derniers mots faiſoient d'impreſſion ſur eux, & ce que j'aurois pu exiger de leur amour, ſi j'avois renoncé à vouloir les contraindre à ce fatal Voyage; je leur promis une égale affection pour l'avenir, & je m'enfermai ſeul dans ma tente. Je m'occupai, pendant une partie de la nuit, de mon plan & des moyens de l'exécuter le plus ſagement & le plus promptement qu'il me ſeroit poſſible; &, le lendemain, dès le matin, je fis appeler les Hottentots ſur leſquels je comptois. Je leur répétai que j'étois, à la fin, réſolu de partir avec eux, s'ils étoient toujours réſolus de me ſuivre; pour mieux écarter de leur eſprit, toute eſpèce de nuages, & leur prouver que je n'en agiſſois point témérairement avec eux, je leur déclarai que je n'avois l'intention de pénétrer fort avant dans la Caffrerie, qu'autant que je ne rencontrerois point d'obſtacles ſur mes pas, & que je n'éprouverois nul mécontentement de leur part; que, puiſque nous ne devions pas eſpérer, ſur le rapport de mes Envoyés, de rencontrer aiſément le Roi Pharoo, j'étois d'avis d'aller ſimplement viſiter les Caffres qui m'attendoient avec tant d'impatience, & de tourner à l'Eſt pour nous rapprocher de la Mer où nous pourrions découvrir le vaiſſeau naufragé; ils perſiſtèrent tous dans la promeſſe qu'ils m'avoient faite; je m'adreſſai enſuite à Swanepoël, & lui dis que je le regardois commme un autre moi-même, & lui confiois toute mon autorité pendant mon abſence; je le conjurai de veiller ſur mon camp, d'y maintenir le bon ordre, puiſqu'il ne m'étoit plus permis de compter ſur les autres.

Mes trois Gonaquois arrivèrent à jour nommé; dès-lors il ne fut plus queſtion que des préparatifs & des proviſions néceſſaires pour le Voyage; j'emplis deux ſacs de peau de poudre à tirer; ces ſacs furent enfermés dans un troiſième, afin de les préſerver

de l'humidité ; nous coulâmes des balles de calibre & de la dragée; j'emportai huit fuſils, & laiſſai les huit autres pour la défenſe du camp ; j'aſſemblai différentes eſpèces de verroteries & de quinquailleries dont je fis des aſſortimens ſéparés dans des ſachets & des petites boîtes ; ma canonnière ; une couverture de laine, un gros manteau & quelques autres effets indiſpenſables devoient me ſuivre ; nous emportions pour la cuiſine une ſeule marmite, une bouilloire, du thé, du ſel, du ſucre, &c. De leur côté mes compagnons s'occupèrent à rouler leurs peaux, leurs nattes, leurs uſtenſiles ; ils n'avoient point oublié de me demander une bonne proviſion de tabac & d'eau de vie. Ce remuement, cette agitation, les allées & les venues que néceſſitoient tous ces préparatifs, m'auroient offert un tableau piquant, ſi j'avois eu l'eſprit tranquille, & que tout mon monde eût voulu me ſuivre ; c'étoit, comme on le dit, le déménagement du Peintre ; d'un autre côté l'air étonné, contrit des poltrons qui reſtoient, préſentoit un contraſte ſingulier ; les partans hauſſoient la voix & les regardoient en pitié ; on eût dit qu'ils ne ſe connoiſſoient plus ; qu'ils n'étoient plus de la même eſpèce ; ceux-là montroient aſſez toute l'inquiétude que leur cauſoient ce départ, & le chagrin de ne me plus voir à leur tête ; ils auroient été charmés de connoître la durée de ce Voyage ; ce qui n'étoit pas plus en mon pouvoir qu'au leur.

Nos emballages achevés, & n'ayant plus qu'à charger, nous fixâmes le départ au lendemain matin, 3 Novembre.

Lorſque les feux du ſoir furent allumés, je m'y placai à l'ordinaire avec tout mon monde, pour prendre le thé ; je ſaiſis ce moment pour faire une douce exhortation à ceux que je laiſſois dans mon camp ; je ne leur montrai plus aucun ſigne de mécontentement ; je feignis même d'approuver leurs raiſons, bien aſſuré que je ne changerois rien aux réſolutions de ceux qui partoient avec moi ; quant aux nouvelles marques d'inquiétude qu'ils montroient pour ma perſonne, je leur dis que je devois trop compter ſur les Braves qui m'accompagnoient pour n'être pas tranquille ; je leur recommandai la plus grande obéiſſance aux ordres du ſage Swanepoël, à qui je remettois toute mon autorité ; je leur promis de récom-

penſer tous ceux dont la conduite répondroit à la bonne opinion qu'ils m'avoient fait prendre juſqu'ici; enfin, pour ne leur laiſſer aucun regret dans l'ame, & effacer juſqu'au ſouvenir de tout déſagrément réciproque, je fis verſer une raſade générale: on but à notre Voyage, & chacun ſe retira chez ſoi.

Je ne pus fermer l'œil; de toute cette nuit; dès la pointe du jour je ſonnai moi-même l'appel; tout le camp fut en l'air; on chargea; l'on emmaillota nos quatre Bœufs.

Tandis qu'on déjeûnoit, je fis mettre à l'attache tous mes chiens; ſans cette précaution la meute entière qui preſſentoit le moment du départ, & qui s'en réjouiſſoit, comme cela étoit arrivé toutes les fois que nous avions changé de campement, n'auroit pas manqué de prendre les devans, & de ſe répandre dans la campagne. Je n'en emmenai que cinq avec moi.

Avant de nous faire nos adieux, je pris Swanepoël à l'écart, & lui dis que, ſi je ne voyois point de ſûreté, ni de poſſibilité de traverſer toute la Caffrerie, je ſerois infailliblement de retour ſous quinze jours; que, ſi je ne l'étois pas après ſix ſemaines bien révolues, il pouvoit lever le camp, & ſe rendre dans le Camdebo ſa patrie; que je le laiſſois le maître de prendre cette route, même avant le terme écoulé, s'il voyoit le moindre riſque à courir en reſtant dans l'endroit où je le laiſſois, & que je ſaurois le joindre; je le priois de veiller ſur mes gens, ſur mes chariots, ſur mes Collections, en un mot, au premier ſignal du danger, de ſonger à mettre tout à l'abri. Si, ne me voyant point revenir, ajoutai-je avec une émotion dont je ne pus me défendre en ce ce moment, & que vous ayez ſujet de déſeſpérer de mon ſort, vous reprendrez la route du Cap avec tout mon monde, & remettrez tous mes effets à mon ami Monſieur Boers.

Ce brave vieillard ne put entendre ces dernières paroles ſans verſer des larmes; ſes ſanglots le ſuffoquoient; je le raſſurai & lui promis de ne rien tenter que de raiſonnable; vainement auroit-il cherché à me retenir plus long-temps; je me dérobai à ſes ſupplications affectueuſes, & rejoignis mes Chevaux, mes Bœufs & mes Chiens.

Déjà Keès avoit pris les devants: eſcorté de mes huit hommes

dont l'un portoit le Pavillon, je me mis en marche, & perdis bientôt de vue mon camp ; il fallut remonter la rivière l'eſpace d'une lieue & demie pour la traverſer ; une partie de mes gens qui m'avoient accompagné juſques là rebrouſsèrent chemin lorſque nous eûmes gagné l'autre bord.

Nous quittâmes cette rivière, & prîmes notre route droit au Nord-Eſt ; c'étoit, ſuivant mon ſyſtême qui s'accordoit aſſez avec les éclairciſſemens de Hans, entamer la Caffrerie par ſa plus grande profondeur ; nous marchions continuellement ſous la même eſpèc d'arbres (le Mimoſa Nilotica) dont toutes les parties du Canton ſont parſemées ; la terre étoit couverte d'herbes très-hautes qui nous fatiguoient extrêmement ; mes gens en ſouffroient plus que moi, attendu que comme elles étoient en même temps fort deſſéchées, leurs jambes s'enſanglantoient à chaque pas ; ils y remédièrent en ſe faiſant des bottines avec des peaux & des herbes treſſées. Mes Bœufs ſeuls paroiſſoient charmés de l'aventure, &, tout en marchant, ſe ſaturoient à leur gré, ſans avoir la peine de baiſſer la tête juſqu'à terre. Nous avions toujours ſous les yeux des Gazelles de différentes eſpèces, notamment celles de Parade ou Spring-Bock ; mes Chiens firent lever une Outarde que je tuai ; elle formera encore une eſpèce nouvelle à décrire : plus groſſe que la Canne Pétière d'Europe, elle a le plumage du cou par-devant, ainſi que la poitrine & le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie ſupérieure du corps, eſt d'une teinte rouſſâtre pointillée & rayée d'une couleur preſque noire ; ſon ramage imite aſſez le cri du Crapaud, mais il eſt plus fort.

Nous marchâmes ainſi pendant cinq heures par une chaleur exceſſive, qui nous força d'arrêter ; nous étions, il eſt vrai, continuellement protégés par des arbres aſſez rapprochés ; mais les feuilles du Mimoſa ſont ſi petites & ſi rares que ſon ombre, qui ne noircit jamais la place qu'il occupe, doit être à peu près comptée pour rien ; nous n'en rencontrâmes aucun autre dans toute la plaine, & je remarquois que les beaux arbres, comme au Pays d'Auteniquoi, étoient adoſſés aux hautes montagnes qu'il falloit aller chercher beaucoup plus loin.

Je m'étois aperçu, chemin faiſant, que mon Singe s'arrêtoit fort ſouvent au Mimoſa ; qu'il en détachoit des épines dont ces arbres ſont garnis & les mangeoit avec plaiſir ; je voulus partager encore ce régal avec lui. Je m'en fiois à ſon goût. Les plus vertes de ces épines, les ſeules qu'on puiſſe manger, longues à peu près de deux à trois pouces, ſont caſſantes comme les aſperges ; je fus trompé dans mon attente ; je les trouvai d'abord agréables & ſucrées, mais, le moment d'après, une odeur d'ail inſupportable qui me brûloit la bouche & que le plus vigoureux Marſeillois n'auroit pas ſupportée, me les fit rejeter ; leur graine à laquelle Keès ſembloit donner la préférence, opéroit le même effet ſur mon palais. Cette odeur étoit ſi forte & ſi âpre que, de très-loin, les urines du Singe m'avertiſſoient qu'il avoit mangé des épines du Mimoſa.

Je trouvai ſur cet arbre une Chenille magnifique, & de la plus grande taille ; ſon corps étoit entouré de bandes d'un noir de velours ſur un beau fond vert ; la Phalène qu'elle produit n'eſt pas moins brillante ; elle a les ailes preſqu'entièrement blanches avec quelques bandes & des taches brunes ; ſon corps eſt tellement velouté qu'il en paroît cotonneux ; j'ai eu plus d'une fois occaſion de remarquer dans la ſuite, que lorſque le Mimoſa fleurit (c'eſt ordinairement aux approches de Janvier), ſes fleurs ſont couvertes de quantité d'inſectes de différentes eſpèces ; auſſi les Cantons où croiſſent ces arbres ſont-ils ceux où l'on rencontre en plus grande abondance une partie des différens individus qui compoſent cette claſſe de l'Hiſtoire Naturelle, &, par une conſéquence néceſſaire, une infinité d'oiſeaux attirés par ces inſectes dont ils font leur principale nourriture.

Je profitai de cette première halte, pour écorcher l'Outarde que j'avois tuée ; ſa chair ſervit à mon repas ; ma ſuite dîna des proviſions que nous avions apportées ; mes Bœufs s'étoient ſi bien régalés chemin faiſant, qu'à peine arrivés, ils ſe couchèrent, malgré la charge qu'ils portoient ; on ne les voyoit point dans l'herbe tant elle étoit haute & fournie. Dans l'après-midi, le ciel s'obſcurcit ; nous fûmes aſſaillis par un orage affreux, accompagné

de tonnère; nous n'en continuâmes pas moins notre route; car, ne voulant point décharger nos Bœufs avant la nuit, & privés d'abris dans l'endroit où nous avions dîné, la pluie ne nous eût pas plus épargnés en reſtant tranquilles qu'en marchant; mais, vers cinq heures du ſoir, nous nous ſentions tellement haraſſés qu'il ne nous fut pas poſſible d'aller plus loin; je fis dreſſer ſur le champ ma canonnière. On alluma de grands feux; lorſque nous nous fûmes ſéchés, je gagnai mon gîte, & mes gens s'arrangèrent comme ils purent ſous leurs peaux & leurs nattes qu'ils inclinoient du côté de la pluie, à peu près comme on place des perſiennes ou des abats-jours pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil. L'humidité de la terre eut bientôt pénétré la couverture de laine ſur laquelle je m'étois vainement étendu pour repoſer; & la pluie qui tomba ſans relâche, s'infiltra de tous côtés dans la toile de ma tente; je fus inondé auſſi bien que mes gens; nous nous réunîmes avant la pointe du jour pour partir.

Hans m'avoit averti que nous ne devions pas être fort loin d'un Kraal de Caffres détruits par les Colons; le lever du ſoleil avoit diſſipé les nuées; je repris courage, & je réſolus de marcher juſqu'à ce que nous trouvaſſions ce Kraal qui nous promettoit un abri commode; mais ſept heures de marche, trois lieues à faire encore pour arriver juſques là, nos Bœufs excédés de fatigue, l'approche du ſoir, & ſur-tout le voiſinage d'un charmant ruiſſeau, m'engagèrent à planter le piquet.

Le Mimoſa devenoit de lieue en lieue plus rare, plus petit & plus rachitique que dans le terrein que nous avions laiſſé derrière nous; l'herbe étoit auſſi moins haute; à la vérité, nous nous trouvions ſur une terre plus élevée; de notre campement, mes gens me firent apercevoir dans le lointain une montagne fort haute qu'ils croyoient reconnoître; je la diſtinguai mieux avec le ſecours de ma lunette; elle étoit la plus voiſine du camp de Koks-Kraal, & je l'avois plus d'une fois arpentée dans mes chaſſes; elle pouvoit être à douze ou quinze lieues de nous.

Lorſqu'on eut déchargé les Bœufs & dreſſé ma tente, je ſuivis, en me promenant, les bords du ruiſſeau qui, probablement après bien

bien des détours, alloit ſe perdre dans la rivière Groot-Vis; j'abbatis un oiſeau rare & nouveau pour moi; c'étoit un Coucou; malgré ſon affinité avec celui dont j'ai parlé & qu'a décrit Buffon, ſous le nom de *Coucou Verd-Doré* du Cap, j'ai de fortes raiſons d'en faire une autre eſpèce; ſon ramage d'ailleurs eſt tout-à-fait différent; ſa femelle, plus ruſée, me fit perdre beaucoup de temps à la pourſuivre; ſon manége, que je pourrois comparer à celui d'une Coquette, m'offroit à tous momens beau jeu pour mieux tromper mon eſpoir; quand je croyois la tenir, elle voloit au moment précis à vingt pas plus loin, pour recommencer ſes agaceries; après m'avoir ainſi leuré pendant plus d'une heure, elle gagna l'épaiſſeur du bois, & j'en fus pour mes frais.

J'arrivai au campement en même temps qu'un de mes Chaſſeurs qui rapportoit une Gazelle Gnou qu'il avoit tuée. C'eſt M. Gordon qui, le premier, a fait connoître cette charmante & rare eſpèce; la deſcription qu'il en avoit envoyée à M. le Profeſſeur Allaman, & que ce Savant a publiée, eſt de la plus grande exactitude; on regrette cependant que la figure qu'on en a donnée en même temps, ſoit défectueuſe & mal rendue. Cet animal, qui par les formes reſſemble à un petit Bœuf, ne ſe fait pas mieux connoître dans les planches de la traduction Françoiſe du Docteur Sparmann, en ce que l'Auteur de ces planches ou des deſſins qui les ont produites, non content de lui donner l'encolure & la croupe du Cheval, a encore ajouté ſa queue, ce qui n'eſt pas vrai, le Gnou ayant préciſément celle du Bœuf. Les Hottentots nomment cette Gazelle *Nou*, précédé du clappement de la ſeconde eſpèce que j'ai indiqué plus haut; c'eſt probablement ce clappement qui a engagé le Colonel Gordon, à ajouter un G au nom propre, ce qui produit à peu près la même manière de le prononcer; le Docteur Sparmann écrit Gnu, parce que l'U Suédois & Allemand ſe prononce Ou; les traducteurs devroient prendre en conſidération ces petites différences qui peuvent occaſionner des erreurs, relativement aux noms propres des animaux qu'il eſt eſſentiel de ne pas défigurer.

Cette nuit fut tranquille; nos Bœufs étoient attachés près de

nous avec leurs grandes courroies, & nos Chevaux avec leurs longes; le hurlement de quelques Lions, qui ſe faiſoient entendre dans les montagnes, ne nous alarmoit point pour eux; en général nos inquiétudes & nos embarras à cet égard, avoient diminué en proportion du train qui nous ſuivoit.

Le 5 du mois, étant partis de grand matin, nous arrivâmes au Kraal de Caffres que nous avions cru rencontrer la veille; nous n'y trouvâmes pas un ſeul Habitant; la plupart des huttes étoient encore entières; quelques-unes ſeulement avoient été brûlées; j'en vis ſept, rapprochées & grouppées; le ſurplus, qui pouvoit monter à cinquante ou ſoixante, étoit épars de côté & d'autre dans l'étendue d'une demi-lieue; c'eſt là que je m'aperçus pour la première fois que ces peuples ſont un peu Cultivateurs; ils sèment une eſpèce de millet, connu ſous le nom de Blé Caffre; pour la plus grande facilité de l'exploitation, chacun choiſit le terrein qui lui paroît le plus favorable à ſes vues, & place ſa hutte au centre; c'eſt pour cela que les Kraals ne ſont point dans une ſeule & même place, comme ceux des Gonaquois ou des Hottentots. Il eſt probable que ceux chez leſquels nous étions, avoient été ſurpris par les Colons; car nous trouvions de tous côtés des cadavres & des membres épars, que les bêtes féroces avoient à moitié dévorés; pluſieurs champs de Blé étoient en état d'être récoltés; mais la foule des Gazelles qui abondent auſſitôt qu'elles ne ſont plus effrayées par des épouvantails, les avoient endommagés; on lâcha mes Bœufs, qui achevèrent le dégât.

Quant à nous, nous nous établîmes moi dans ma tente, mes Hottentots dans les ſept huttes dont ils s'emparèrent; le ſite me paroiſſoit fort agréable; je décidai que nous paſſerions là pluſieurs jours; on coupa de groſſes branches avec leſquelles ma tente fut ſi bien maſquée, qu'il eût été difficile de la découvrir. Nous avions à deux pas, un ruiſſeau dont les eaux limpides rouloient ſur un fond de cailloutage; quelques Mimoſa, çà & là diſtribués, nous donnoient un peu de fraîcheur; à cent pas de notre camp, nous pouvions jouir, au beſoin, d'un abri plus délicieux dans une forêt immenſe de ſuperbes & grands arbres; j'allois m'y promener,

ſur-tout dans la plus grande chaleur du jour; divers ſentiers qui ſe croiſoient en mille ſens divers dénotoient clairement que ces lieux avoient été depuis long-temps très-fréquentés.

J'y reconnus pluſieurs arbres que j'avois déjà rencontrés dans le Pays d'Auteniquoi; le Stink-Houtt (bois puant) abondoit de tous côtés; on le rencontre auſſi, comme je l'ai fait remarquer, dans la Baie Lagoa, d'où les Habitans du Cap le font venir pour le travailler, & l'employer à l'ébéniſterie; mais les frais qu'occaſionne l'éloignement, le rendent très-rare & très-cher; outre qu'il eſt ſuſceptible de recevoir le plus beau poli, il a le mérite d'être inacceſſible aux atteintes du Ver; à meſure qu'il vieillit, il prend une couleur marron, dont les veines, fort larges, ſe nuancent d'une teinte plus ou moins foncée; lorſqu'on le coupe & qu'il n'eſt pas encore ſec, il répand une odeur d'excrémens qui cauſe des nauſées, principalement dans les temps humides, & lorſqu'il eſt imprégné d'eau; il perd cette mauvaiſe qualité, à meſure qu'il sèche; comme tous les arbres lourds & compactes, il croît lentement; il s'élève, groſſit & dépaſſe les plus hauts chênes.

Je remarquai auſſi le *Geele-Houtt* (bois jaune); il tient ſon nom de ſa couleur; on en fait moins de cas que de l'autre pour les meubles; mais, comme il eſt d'une belle forme & facile à débiter, on en fait de ſuperbes mâdriers, des poutres & des ſolives pour la bâtiſſe; il donne des fruits jaunes de la groſſeur des mirabelles, mais couverts de tubercules aſſez épaiſſes; l'amande du noyau, qui eſt fort dure, eſt la ſeule choſe qu'on puiſſe manger.

Un autre arbre *Roye-Houtt* (bois rouge) tire encore ſon nom du rouge foncé de ſon écorce; elle eſt épaiſſe, mais fort tendre, & l'on pourroit en extraire la teinture; ſon fruit, de la groſſeur d'une forte olive, eſt également rouge; lorſqu'il eſt mûr, on le mange avec plaiſir, & les Habitans en font une eſpèce d'eau de vie.

Je m'arrêtai devant un *Kaerſen-Boom* (ceriſier), qui n'eut d'autre mérite à mes yeux, que de me rappeler le jour, le lieu où j'avois tué mes quatre Eléphans; je me ſouvins qu'ils en mangeoient avec plaiſir les fruits & les feuilles; je ne les avois point

encore goûtés; je ſaiſis cette occaſion qui les mettoit ſi bien à ma portée, & je jugeai qu'il falloit être Eléphant ſoi-même pour trouver ces fruits ſupportables.

Mes Hottentots me firent remarquer un arbre que je n'avois pas encore vu, & qui ci-devant, étoit, à ce qu'ils me dirent, aſſez commun dans les Colonies; on le deſtinoit, de préférence, au charronnage; mais excluſivement pour la Compagnie, qui avoit fait des défenſes expreſſes & très-ſévères de l'employer autrement qu'à ſon ſervice; cette excluſion a cauſé ſa ruine, & l'on n'en voit plus que dans les lieux éloignés des Colonies; d'un autre côté l'indolence des Colons l'a laiſſé tout-à-fait périr, de telle ſorte qu'on le regarde maintenant comme une eſpèce perdue. On nomme cet arbre au Cap Boeken-Houtt.

La Caffrerie offre ſouvent, dans le voiſinage des petites rivières & dans les endroits marécageux, des arbres très-reſſemblans à nos Saules; j'y ai ſouvent auſſi rencontré des Amandiers ſauvages (*Wilde-Amandel*), dont les feuilles étroites & les fruits de la même forme que les nôtres, n'en différoient que par le rouge brun de leur Brou.

Il appartiendroit à un Botaniſte éclairé, de parcourir la belle contrée que je décris; il y trouveroit certainement des objets dignes de fixer ſon attention, & qui tourneroient au profit de la Science. Pour moi, je ne m'arrêtois qu'à ce qui me paroiſſoit extraordinaire & que je n'avois point encore vu; incapable d'aſſigner aux plantes, aux arbuſtes, aux arbres, leur véritable mérite, je n'étois guères émerveillé que des différences frappantes, telles, par exemple, qu'une mouſſe ou lichen jaune qui les garnit; toutes les pouſſes de ſes brins portant ſouvent dix à douze pieds de long. Mes gens, dans leur langue, le qualifioient de chevelure; dans certains Cantons les arbres en étoient tellement garnis qu'on ne diſtinguoit ni tronc ni branche, ni même une ſeule feuille; ce qui me paroiſſoit bien extraordinaire.

Cette mouſſe m'a ſingulièrement ſervi dans l'apprêt de mes oiſeaux; je conſeille fort aux Ornitologiſtes à qui il prendra fantaiſie d'aller viſiter cette partie très-curieuſe de l'Afrique, de

s'épargner l'embarras des étoupes, du coton & autres ingrédiens ſemblables. Afin de m'approviſionner pour tout mon Voyage, dans la crainte de n'en plus retrouver ailleurs, je fis abatre, ici même, un de ces arbres, & on le dépouilla de toute ſa chevelure. La plus déliée eſt en même temps la plus jeune & la plus courte; celle de ſix ou dix pieds eſt plus dure, & ne peut guères ſervir que pour les Quadrupèdes & de très-gros oiſeaux.

On trouve auſſi preſque par-tout des Liannes qui, parvenues juſqu'aux ſommet & aux moindres branches des arbres, laiſſent tomber des filets qui pendent juſqu'à terre; très-foibles dans leurs commencements, ils atteignent à la longue juſqu'à la groſſeur du bras, comme ceux qu'on voit en Amérique; ces filets ſont innombrables; ils ne portent point de feuilles; les Naturels de ce Pays, les nomment *Bavians-Touw* (cordes du Bavian), parce que les Singes s'en ſervent pour grimper au ſommet des arbres, & arriver au fruit de la Lianne, qui ne croît qu'aux extrémités de la plante, à la naiſſance des filets; ce fruit, de la groſſeur de la ceriſe & d'un rouge cramoiſi, dont les oiſeaux, notamment les Touracos, ſont très-friands, renferme dans ſa pulpe quelques ſemences rondes & plates; je parle ici de l'eſpèce particulière de la Lianne, à laquelle on a donné le nom de raiſin Sauvage, à cauſe de la reſſemblance de ſa feuille avec celle de la vigne; ces cordes naturelles peuvent aiſément ſoutenir un homme, ſi la branche de laquelle elles deſcendent, eſt aſſez forte; cette ceriſe eſt très-bonne & propre à donner de l'eau de vie; en confiture, elle vaut mieux encore; j'ai ſouvent imité les Bavians & grimpé par les cordes aux ſommets des arbres, pour en cueillir les fruits, quelques fois pour y chercher des inſectes.

Au ſurplus, ces bois étoient peuplés de deux eſpèces de Gazelles peu farouches, le Bos-bock que je connoiſſois d'ailleurs, & celle nommée par les Hottentots *Noumetjes*; je n'avois fait qu'apercevoir celle-ci dans le Pays d'Auteniquoi; elle n'eſt pas rare, mais il eſt difficile de l'approcher aſſez pour la tirer; elle ne ſe montre point non plus en plaine, & ſe tient au contraire cachée dans les taillis & la plus profonde épaiſſeur des forêts; elle porte

tout au plus douze à quinze pouces de hauteur ; le mâle a des cornes droites, liſſes & ſaillantes d'un travers de main ; ce petit animal eſt d'une couleur gris-de-ſouris ; il prend une teinte rouſſâtre ſur l'épine du dos ; le ventre & l'intérieur des jambes ſont blancs ; il ſuffit de voir l'élégance de ſa forme, pour juger de ſa légèreté ; il ſe livre à des bonds qui ſurprennent, il ſe blotit comme un Lièvre ; lorſqu'on a pu l'approcher, & qu'on en eſt aperçu, il part avec la rapidité de l'éclair, &, s'arrêtant à quelque diſtance, il examine le Chaſſeur ; c'eſt le ſeul moment de le tirer ; encore faut-il le ſaiſir ; car ce n'eſt qu'un moment. Son cri, que je devrois nommer ſon ramage, eſt fort long & très-aigu ; j'eſſayerois vainement de le rendre ; il commence par un ſifflement coupé de ſons pareils à ceux d'un tambour de baſque garni de ſes grelots, & ſes ſons chevrotés les imitent aſſez bien. On ne conçoit pas qu'un ſi petit animal puiſſe faire à lui ſeul un bruit auſſi fort ; je croyois rêver, lorſque je l'entendis pour la première fois. Du reſte ſa viande, la plus délicate de toutes les Gazelles, étoit pour nous un manger friand ; je donnerai la figure & la deſcription de cet Animal.

Entr'autres oiſeaux neufs de ce Canton, je tirai un petit Aigle qui avoit une huppe fort longue & pendante derrière la tête, & je nommai *Martin-Chaſſeur* un autre oiſeau, à cauſe de ſon analogie, quant à la forme, avec celui nommé *Martin-Pêcheur* ; ſon bec alongé eſt rouge ; le dos, les ailes & la queue ſont d'un bleu vif ; il vit d'inſectes, n'habite que les bois, & fait ſon nid dans des creux d'arbres ; je n'oublierai pas ce bel animal, dans mon Ornithologie.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans ce campement ; tant que dura notre ſéjour, nous éprouvâmes, tous les ſoirs, régulièrement entre trois & quatre heures, des orages qui nous incommodèrent peu, parce qu'ils ne duroient pas long-temps ; mais, le 9 du mois, nous pliâmes enfin bagage, & reprîmes notre route. Mes Hottentots, ſuivant leur uſage de donner aux lieux le nom d'un événement qui s'y ſoit paſſé, avoient nommé le Kraal que nous quittions, le *Camp du maſſacre*. Nous avancâmes droit à

l'Eſt, & traverſâmes un Canton dont toutes les herbes avoient été la proie des flammes; une nouvelle verdure qui commençoit à pointiller, nous offroit le plus beau tapis verd; nous rencontrions, à chaque pas, des troupes de Spring-Bock, de Gnous & d'Autruches; comme nous avions plus de vivres qu'il ne nous en falloit, nous ne tirâmes point ſur les Gazelles; j'envoyai ſeulement quelques coups de fuſil aux Autruches; mais, trop méfiantes pour ſe laiſſer joindre d'aſſez près, je ne réuſſis à en abattre aucune. A meſure que nous avancions, les Gazelles ſe réuniſſoient, pour nous voir paſſer; la chaleur étoit exceſſive, & la tranſpiration ſi abondante qu'il s'élevoit un nuage de vapeurs du milieu de ces troupes innombrables; je tirai, en marchant, aſſez de perdrix pour le dîner de tout mon monde; nous ne nous arrêtâmes pour les apprêter qu'après cinq grandes heures de fatigue. L'orage ſurvint à l'ordinaire, & ſervit à nous rafraîchir; tous ces cantons étoient marqués de pas de Bœufs à la vérité fort anciens; mais j'étois ſurpris qu'un auſſi beau pays fut entièrement déſert, & que nous ne rencontraſſions pas un ſeul Caffre. Hans prétendoit que l'alarme avoit été trop générale; &, quoique nous euſſions déjà fait trente lieues, je commençois à déſeſpérer de rencontrer aucun Kraal; tout annonçoit que ces peuplades s'étoient retirées fort avant vers le centre; ou, s'il arrivoit que nous fiſſions quelque découverte, ce ne pouvoit-être que des eſpions des Hordes qui, dévoués au bien général, rôdoient dans la campagne, ou ſe tenoient cachés dans des embuſcades.

En cauſant familièrement avec mes gens, j'aperçus une petite troupe de Gazelles qui, friſant notre côté, détaloient à toutes jambes; une meute de dix-ſept chiens ſauvages étoit à leur pourſuite; à l'inſtant je ſautai ſur mon Cheval & piquai des deux pour défendre les Gazelles, & attaquer les chiens; malheureuſement je perdis bientôt de vue les uns & les autres. Les cailloux recouverts par l'herbe, contre leſquels mon Cheval heurtoit à tous momens, faillirent à nous rompre le cou à tous les deux; je retournois bride, pour rejoindre mon monde, lorſqu'il s'éleva, dans le même moment, une Autruche à vingt pas de moi. Dans le doute ſi ce

n'étoit point une couveuſe, je m'empreſſai d'arriver à l'endroit d'où elle étoit partie, & je trouvai effectivement onze œufs encore chauds & quatre autres diſperſés à deux & trois pieds du nid. J'appelai mes compagnons, qui accoururent à l'inſtant; je fis caſſer un des œufs chauds, nous trouvâmes un petit tout formé, de la groſſeur d'un poulet prêt à ſortir de ſa coquille; je croyois tous les œufs gâtés; mes gens pensèrent bien différemment; chacun s'empreſſa de tomber ſur le nid; mais Amiroo s'empara des quatre autres voulant m'en régaler, & m'aſſûrant que je les trouverois excellens. C'eſt alors ſeulement que j'appris de ce Sauvage, ce que mes Hottentots eux-mêmes ignoroient, ce qui n'eſt point connu des naturaliſtes, puiſqu'aucun que je ſache n'en a parlé, & ce que j'ai eu plus d'une fois dans la ſuite l'occaſion de vérifier: ſavoir que l'Autruche place toujours à portée de ſon nid un certain nombre d'œufs proportionné à ceux qu'elle deſtine à l'incubation; ces œufs n'étant point couvés, ſe conſervent frais très long-temps & l'inſtinct prévoyant de la mère les deſtine à la première nourriture de ceux qui vont éclore; l'expérience m'a convaincu de la vérité de cette aſſertion; &, toutes les fois que j'ai rencontré des nids d'Autruches, pluſieurs œufs en étoient ſéparés comme à celui-ci. Lorſque je donnerai la deſcription des mœurs de ce ſingulier animal, je m'étendrai d'avantage ſur cet article intéreſſant.

A ſept heures & demie du ſoir, je fis arrêter près d'une lagune conſidérable, formée des eaux de l'orage. Nos bœufs en avoient manqué à la halte du midi, & rien ne m'aſſuroit que je duſſe en trouver plus loin. Les feux faits, chacun accommoda ſes œufs à ſa manière; on enleva la calotte de l'un de ceux qui m'étoient réſervés; on y introduiſit un peu de graiſſe après l'avoir enterré à moitié dans des cendres brûlantes; & le remuant avec une petite cuillière de bois, on en fit ce qu'on apelle un œuf brouillé, qui, ſi ma mémoire eſt fidèle, pouvoit équivaloir au moins à deux douzaines d'œufs de poules; malgré la voracité de mon appétit, & le goût exquis de ce nouveau mets, je ne pus en manger que la moitié; pluſieurs de mes gens, après avoir ôté le petit qu'ils trouvoient dans le leur, faiſoient une omelette du reſte; je les

examinois

examinois en les plaiſantant ſur ces fins ragoûts d'œufs couvés ; je ne pouvois croire qu'ils ne fuſſent pas infects ; j'en voulus goûter ; ſans la prévention qui m'aveugloit, je ne leur aurois pas trouvé de différence avec le mien, & j'en aurois mangé tout comme eux.

La ſoirée ſe paſſa fort gaîment ; il n'en fut pas ainſi de la nuit ; les aboiemens continuels de nos chiens nous tinrent tous éveillés ; l'inquiétude que nous cauſoit leur vacarme étoit d'autant plus forte, qu'aucun autre bruit ne frappoit nos oreilles. Ce n'étoit donc aucune bête féroce ; elle ſe fût décelée tôt ou tard ; nos ſoupçons s'arrêtèrent ſur les Sauvages & je craignis quelqu'embuſcade ; le jour parut enfin, mais il ne ramena pas la tranquillité ; nous furetâmes inutilement de tous côtés ; nous ignorions ſi c'étoient ou des Caffres ou ces Pirates de Boſſiſmans ; le terrein aride & les herbes sèches ſur leſquels nous étions campés, ne nous permettoient pas de découvrir leurs traces ; ainſi le 10, ſans avoir appris davantage, nous partîmes, en nous orientant toujours à l'Eſt. Cette direction nous conduiſit dans un canton où les Mimoſa ſe trouvèrent en ſi grande abondance, ſi hauts & ſi touffus, qu'ils formoient une véritable forêt ; après l'avoir traverſée, nous rencontrâmes une petite rivière que nous eûmes l'avantage de pouvoir paſſer à gué ; nous ſuivîmes ſes bords pendant l'eſpace de deux grandes lieues, après quoi nous campâmes, lorſque nous vîmes que nous allions être ſurpris par la nuit.

J'avois été averti, par notre guide que, trois lieues plus loin, nous rencontrerions enfin le Kraal de ces Caffres qui m'avoient ſollicité de me rendre chez eux ; je déſirois d'autant plus de le voir, qu'il étoit très-ancien, très-curieux, que rarement cette place, fort commode & très-connue des Sauvages, reſtoit vacante, & que la Horde de ceux-ci étoit fort nombreuſe. Pour ne pas nous trahir nous-mêmes, je défendis de tirer un ſeul coup de fuſil ſur le gibier ; je fis dreſſer ma tente, allumer du feu, & nous y reſtâmes autour fort avant dans la nuit, après quoi, pour tromper l'ennemi à la parole de qui je ne me fiois qu'avec prudence, lorſque j'eus fait jeter de nouvelles branches dans ces feux pour l'alimenter juſqu'au jour, nous allâmes nous établir & nous coucher ſur des

nattes, à cinquante pas plus loin. Notre ſommeil ne fut point interrompu ; le lendemain, Hans ſe détacha avec deux de mes Hottentots bien armés pour aller en avant ; je leur donnai rendez-vous à deux lieues plus loin, c'eſt-à-dire à une lieue de ce Kraal, &, leur dis de venir auſſi-tôt m'y rendre compte de ce qu'ils auroient vu. Ils furent de retour à deux heures, & m'apprirent, avec un étonnement mêlé de douleur, qu'ils l'avoient effectivement trouvé en fort bon état ; mais qu'il étoit, comme les autres, abſolument déſerté ; alors je continuai ma route juſques-là, & nous prîmes poſſeſſion de ce nouvel Empire. Il étoit ample & vaſte ; nous trouvâmes plus de cent Huttes très-anciennes, & ſolidement conſtruites ; elles étoient eſpacées à la manière ordinaire ; il étoit probable que les habitans avoient pris l'alarme mal-à propos ; nous n'apercûmes aucun débris & pas un ſeul cadavre. Ils avoient oublié dans une de ces Huttes, deux ſagayes dont le fer étoit rouillé, &, dans un autre, un petit tablier de femme, des outils de bois pour le labourage, & quelques bagatelles de peu de conſéquence ; je m'emparai de ces divers objets. Les petits champs de bled n'offroient point, comme dans le premier Kraal où nous nous étions arrêtés, l'image de la déſolation & du malheur ; il paroiſſoit au contraire que la récolte en avoit été paiſiblement enlevée ; nous décidâmes que nous nous arrêterions là pendant deux ou trois jours, afin de diſtribuer au loin quelques patrouilles, & de voir ſi dans les environs nous ne découvririons point quelques Caffres. Je ſavois fort bien qu'en tirant directement au nord, je tombois dans le centre de la Caffrerie ; c'eſt ce que je voulois éviter ſans ceſſe, préférant de gagner peu à peu par de long circuits, &, de ne me haſarder qu'en proportion des dangers que j'apercevrois, ainſi que des connoiſſances que je ferois durant la route.

Toutes nos recherches & toutes nos ruſes n'aboutirent à rien : nul Caffre ne ſe préſenta.

Je ne diſſimulerai point que d'après mes préjugés perſonnels & les deſcriptions faſtueuſes de la magnificence & du luxe des Deſpotes Aſiatiques, j'avois penſé que j'en retrouverois au moins

l'eſquiſſe dans les Etats d'un Roi des Caffres ; c'étoit ce qui m'avoit ſuggéré le plus vif déſir de voir Pharoo ; mais ma curioſité n'avoit plus le même aliment, depuis que les derniers hôtes que j'avois reçus dans mon camp & qui demeuroient ordinairement près de lui, m'avoient appris que cet homme, ſans aucune ſuite particulière, habitoit, comme le dernier de ſes Sujets, une Hutte qui n'étoit ni plus grande ni mieux ornée que les autres ; qu'il pouvoit, tout comme eux, devenir très-pauvre, ſi la mortalité s'introduiſoit parmi ſes troupeaux ; que ſes Sujets ne lui devoient ni ſubſides ni impôts ; qu'il n'avoit nul droit d'attenter à leur propriété ; qu'en un mot ce n'étoit qu'un ſimple Chef comme chez les Hottentots ; que la ſeule différence remarquable entre ce Chef & les autres, étoit qu'il commande à une Nation plus nombreuſe, & que ſa place eſt héréditaire ; mais que privé d'ailleurs de toute autre décoration extérieure & de tout apareil de royauté, il ne jouit que d'un pouvoir très-limité.

D'après ces détails, mon imagination avoit beaucoup rabattu des idées brillantes qu'elle s'étoit faites du Roi ; ne pouvant rien gagner à le voir ; &, déſeſpérant de le rencontrer, tous mes vœux ne ſe tournèrent plus que vers le vaiſſeau naufragé : ſur le rapport de mes Caffres je n'avois pas plus d'eſpoir de me ſatisfaire ; cependant je tournois mes pas vers la côte, toujours bercé de l'idée chimérique que j'en obtiendrois des nouvelles plus certaines.

Nous ne trouvâmes par-tout que des Huttes déſertes ; nul Habitant, nulles traces d'humains ne s'offrirent à nos regards ; en revanche, le Buffle, la Gazelle & généralement toutes les eſpèces de gibier abondoient dans tous les lieux que nous parcourions ; ce qui prouve, mieux que de vains raiſonnemens, que le Caffre n'eſt point autant Chaſſeur que le Hottentot ; qu'il vit moins que lui d'eſpérance, & qu'il compte plus ſur ſon blé & ſur ſon troupeau, que ſur les reſſources de l'adreſſe & de ſon habileté à manier la ſagaye & la maſſue. Pluſieurs Eléphans que nous aperçûmes, ne nous donnèrent pas le temps de les joindre pour les tirer.

Depuis mon départ de Koks-Kraal, j'avois déjà fait, en oiſeaux, une collection ſi conſidérable que je ne ſavois plus où la placer ;

elle étoit certainement plus embarraſſante par ſon volume que par ſa peſanteur, quoique j'euſſe toujours pris ſoin, après avoir apprêté chaque individu, de le coucher à plat pour ménager la place.

Le 15, nous traverſâmes la petite rivière que nous avions ſuivie juſques-là, afin d'éviter des montagnes ſtériles & trop eſcarpées qui ſe préſentoient à nous; nous fûmes enſuite obligés de décliner du côté du Sud, parce que, ne trouvant aucun chemin frayé, les circonſtances & le local déterminoient ſeuls notre marche. Je fis lever, à mes pieds, une grande Outarde que je tuai; elle couvoit deux œufs dont les petits, prêts à éclore, étoient entièrement couverts de leur premier duvet. J'étois charmé que le haſard m'eut procuré cet oiſeau neuf pour moi; il me parut que le mâle & la femelle couvoient alternativement leurs œufs; celui que je venois de mettre à bas étoit le mâle; il portoit, derrière la tête, une huppe très-grande & très-touffue en forme de capuchon. La femelle ne tarda pas à venir rôder autour de nous; elle ſembloit nous obſerver, & jetoit de temps à autre un cri fort rauque; je m'étois flatté de l'abattre; c'eſt dans ce deſſein que j'avois laiſſé les deux œufs dans le nid; mais, comme, dans tous les environs, il n'y avoit pas d'endroit où je puſſe me mettre à l'affût ſans qu'elle me vit, elle n'approcha point; je renonçai à mon projet, & continuai ma route.

Il eſt probable qu'il n'exiſtoit pas un ſeul Caffre dans toute la partie que nous avions traverſée juſqu'alors; car les coups de fuſil que depuis quelques jours nous tirions continuellement, ſoit dans nos marches, ſoit dans nos divers campemens, auroient dû nous découvrir & les amener ſur nous, puiſqu'ils ſont ſi peu craintifs; nous n'étions pas tous de même avis ſur cet objet, qui faiſoit, durant la marche, la matière ordinaire de nos converſations; les uns prétendoient qu'il devoit y avoir des Caffres, mais que, n'étant pas en force, ils n'oſoient ſe montrer; les autres ſoutenoient qu'il n'y en avoit point, puiſque nous n'en étions pas aſſaillis; mais lorſqu'il étoit queſtion de la conduite que nous devions tenir ſi nous en rencontrions, tous déraiſonnoient, & formoient les plans de défenſe les plus ridicules & les moins praticables. Seul, je

penſois qu'il falloit eſſuyer la première décharge ſans ripoſter, & tâcher d'en venir, par la douceur, à des explications, avant que de nous ſervir de nos armes, qui nous aſſuroient l'avantage, ſi nous étions forcés d'y recourir. Je ne doutois point que ce moyen ne réuſsît, ſi nous nous voyions attaqués pendant le jour; pour la nuit, c'étoit autre choſe : dans ce ſage projet d'accommodement, je voyois des difficultés preſque inſurmontables, & c'étoit pour éviter toute eſpèce de malheur, que nous avions conſtamment pris le parti de coucher à cinquante pas de ma tente, ſur laquelle j'avois grand ſoin de laiſſer flotter mon pavillon, qui s'apercevoit d'aſſez loin. Cette petite ruſe nous mettoit du moins à l'abri de la première ſurpriſe.

Nous ne ceſſions point, pour cela, nos courſes & nos chaſſes; l'eau devenoit moins abondante ; je commençois à éprouver des craintes terribles. Un jour que le tems étoit reſté couvert, ce qui nous avoit procuré une marche de plus de ſix heures fort agréable & douce, j'aperçois Keès qui, tout-à-coup, s'arrête, & qui portant les yeux & le nez au vent ſur le côté, ſe met à courir, entraînant tous mes chiens à ſa ſuite ſans qu'aucun d'eux donnât de la voix; étonné de ce manége ſi nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer ſi ſingulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus étonné de les trouver raſſemblés autour d'une jolie fontaine éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venoient de détaler! je fis ſigne à mes gens de s'approcher; ils arrivèrent, & nous campâmes près de cette ſource bienfaiſante, qui prit, ſur le champ, le nom du magicien qui l'avoit découverte.

J'aurai plus d'une fois occaſion de rappeler des circonſtances dans leſquelles l'inſtinct des animaux que j'avois avec moi m'a rendu de ſignalés ſervices; ils m'ont tiré de plus d'une angoiſſe cruelle, ſous leſquelles j'aurois ſuccombé ſans leur ſecours. Je n'ai jamais douté que l'homme n'ait reçu du Créateur, en égale proportion, les mêmes facultés ; ſa corruption inſenſiblement lui a tout fait perdre; les Sauvages, d'autant plus près de la Nature qu'ils s'éloignent de nous, ont auſſi les ſens bien plus ſubtils; enfin, moi-

même, & je me flatte d'inſpirer quelque croyance, après avoir paſſé cinq ou ſix mois dans les forêts & les déſerts, lorſqu'à leur imitation, je préſentois le viſage de côté & d'autre, j'étois parvenu à ſentir, à deviner comme eux, ſoit une rivière, ſoit une marre; nous ne manquions jamais d'y arriver.

Réſolu de paſſer la nuit à *Keès-Fontein*, je profitai de ces momens de repos, pour préparer l'Outarde que j'avois tuée. Des nuages amoncelés dans le lointain nous annonçoient un violent orage; je fis décharger les bœufs, & ma tente fut dreſſée.

La pluie vint en abondance avant la nuit; mais elle ne dura pas long-tems; elle étoit à peine ceſſée, que déjà je rôdois de côté & d'autre pour épier de petits oiſeaux; dans un endroit peu écarté du campement, je vis tout-à-coup ſe lever à mes pieds deux de ces Serpens d'un jaune doré, communs & ſi connus dans les Colonies ſous le nom de *Kooper-Capel*. Ces reptiles ſe dreſſèrent à ma vue, enflant prodigieuſement leurs têtes & ſifflant de manière à m'effrayer. Je lâchai mon coup; je ſavois que la morſure de ces animaux eſt mortelle, & que la faculté de s'élancer les rend d'autant plus dangereux; l'un des deux tomba mort; l'autre rentra dans ſon trou. Je m'aſſurai de celui qui me reſtoit; il avoit cinq pieds trois pouces de longueur & neuf pouces de circonférence dans ſa plus forte épaiſſeur; outre une infinité de petites dents très-aiguës & difficiles à diſtinguer, qui garniſſoient ſa gueule, il portoit, de chaque côté de la mâchoire ſupérieure, à la hauteur des narines, un crochet de cinq lignes de long, jouant dans ſa charnière, & qu'il pouvait retirer comme les griffes du chat ou du tigre; mes Hottentots en caſſèrent un; comme j'aimois beaucoup à les entendre diſſerter ſur l'Hiſtoire naturelle, peut-être parce que je trouvois plus de vérités dans les raiſonnemens tout groſſiers de l'habitude & de l'expérience, que dans les ingénieuſes ſpéculations de nos Savans, je leur fis, ſur mon ſerpent, des queſtions auxquelles ils répondirent d'une façon plus ſatisfaiſante encore que je ne m'y étois attendu; ils ne manquèrent pas de me faire obſerver, entr'autres ſingularités, que cette dent creuſée en gouttière, étoit le conducteur qui verſoit le venin dans la plaie qu'elle-même avoit faite.

Telle eſt, ſi je ne me trompe, l'hiſtoire du Boicininga, autrement Serpent à ſonnettes, que j'ai ſouvent rencontré dans l'Amérique méridionale.

Je remarquai, dans cette occaſion, toute la frayeur que ces animaux inſpirent aux Singes; il n'étoit pas poſſible de faire approcher Keès du Serpent dont je venois de m'emparer, quoiqu'il fût entièrement expiré; je parvins cependant, pour m'amuſer un moment, à le lui attacher à la queue; alors ne faiſant pas un mouvement que le Serpent n'en fit un autre, il eſt aiſé de juger à quels ſauts, à quels bonds, à quelle impatience, à quelle fureur ſe livra mon Keès pendant tout le tems que je laiſſai ſon fatal ennemi attaché à ſa queue.

Lorſque la nuit fut cloſe, nous aperçûmes, dans le lointain, un feu qui devoit être, autant que l'obſcurité nous permettoit d'en juger, ſur le ſommet de quelque montagne, à trois lieues, plus ou moins, de diſtance. Malgré cet éloignement, dont nous n'étions pas sûrs, mes Hottentots croyoient apercevoir les ombres de quelques hommes qui paſſoient & repaſſoient devant le feu; ma lunette m'eut bientôt convaincu qu'ils avoient raiſon; mais étoient-ce des Caffres? étoient-ce ces déteſtables Boſſiſmans, ennemis de toutes les Nations indiſtinctement, voleurs de profeſſion, avec leſquels il n'y a aucune eſpèce d'accommodement à eſpérer? Nous nous arrêtâmes à ce dernier ſoupçon, attendu que jamais les Caffres n'habitent la hauteur des montagnes; nous eûmes la précaution d'éteindre nos feux, & le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

Le premier ſoin, à notre réveil, fut de tâcher de découvrir plus poſitivement d'où & de qui étoient les feux que nous avions aperçus; on ne pouvoit déſirer de tems plus favorable pour découvrir la fumée. Il nous parut que les feux étoient éteints; elle ne ſe montroit plus; ainſi, privés d'un point fixe de direction, nous allions nous engager dans des gorges & des défilés où nous riſquions de ne plus nous reconnoître: cependant, comme mes gens, dans la perſuaſion que ce n'étoient point des Caffres, paroiſſoient répugner moins à ſuivre notre route de ce côté, aux

riſques de tout ce qui pouvoit en arriver, & que nos deſſeins nous y conduiſoient aſſez naturellement, nous empaquetâmes à l'inſtant nos équipages, & fîmes nos adieux à Keès-Fontein.

Nous eûmes à traverſer une eſpèce de bois où les Mimoſa étoient en ſi grand nombre, tellement épais & ſi remplis d'ailleurs de brouſſailles, qu'à peine pouvions-nous faire dix pas ſans être obligés de nous arrêter, pour nous frayer un paſſage; j'en étois cruellement contrarié, ſur-tout à cauſe de nos bœufs qui s'écartoient ſans ceſſe pour ſe tracer des chemins de côtés & d'autres; nous ſortîmes à la fin de cette cruelle forêt; mais je ſuis perſuadé qu'après tant de fatigues, de tours & de détours qui durèrent l'eſpace de trois heures, nous ne nous trouvions pas à plus d'une lieue de Keès-Fontein. Nous avions devant nous un fourré à peu près pareil à celui que nous venions de traverſer; pour l'éviter, nous le longeâmes, en prenant notre direction plus au Sud-Oueſt.

Couverts de ſueur & de pouſſière, accablés de chaleur, après plus de ſix heures de marche, nous nous arrêtâmes à côté d'une Lagune qui ſe préſentoit à nous fort à propos. Un de mes chiens qui s'étoit conſidérablement échauffé à la pourſuite du gibier, faillit de périr; je le perdois, ſi Jan qui l'aperçut dans l'eau, ne s'y fut lancé ſur le champ pour l'en tirer; j'appuie ſur cette circonſtance, qui paroîtra tout au moins indifférente au commun des Lecteurs, pour établir un fait dont je n'ai été témoin qu'en Afrique. Sitôt qu'un chien très-échauffé ſe jette à l'eau pour ſe rafraîchir, il meurt le moment d'après s'il n'eſt ſecouru à tems. Dans une chaſſe avec M. Boers, un grand lévrier précédoit ſa voiture d'une centaine de pas; il entra dans un petit ruiſſeau que nous devions traverſer après lui; il expiroit lorſque nous arrivâmes.

A peine campés & rafraîchis, j'envoyai quelques Hottentots à la découverte du côté ſur-tout qui nous avoit inquiétés pendant la nuit. En moins d'une heure j'eus des nouvelles de ce meſſage; je vis arriver un de mes gens accourant pour me dire qu'il avoit aperçu une troupe de Caffres en marche. Auſſitôt il nous conduiſit Hans & moi par des détours, & nous mit à portée de nous inſtruire, par nos yeux, de ce que ce pouvoit être. Nous vîmes,

en

en effet, dix hommes qui conduiſoient paiſiblement quelques bêtes à cornes; n'ayant rien à craindre d'un ſi petit nombre, nous nous préſentâmes à une certaine diſtance; le premier mouvement de ces gens effrayés, ſur-tout par nos armes à feu, fut de prendre la fuite; mais Hans leur criant, dans leur langue, qu'ils pouvoient s'approcher avec confiance, les fit arrêter ſur le champ. Il ſe détacha pour aller leur parler; lorſqu'il les eut convaincus que j'étois l'ami des Caffres, ils approchèrent tous; je les reçus familièrement & leur préſentai la main en les ſaluant d'un tabé; leur frayeur diſparut à la vue de ma barbe; ils avoient ouï parler de moi par ceux que j'avois reçus dans mon camp de Koks-Kraal. L'un d'eux étoit de la connoiſſance de Hans, qui l'avoit vu dans ſon pays; je les ramenai tous à mon campement avec leurs beſtiaux, & je les régalai de tabac & d'eau de vie; ils me montroient mon pavillon pour me faire comprendre qu'ils étoient bien inſtruits; ils s'étonnoient de ne point voir mes voitures & toute ma troupe; mais ne voulant pas qu'ils ſûſſent à quel point ils étoient redoutés des Hottentots, je leur fis entendre que j'avois voulu faire ſeulement une petite tournée dans leur pays, pour y prendre langue, & le parcourir enſuite plus à mon aiſe.

Ils me parurent empreſſés de ſavoir où ſe trouvoient actuellement les Colons; s'ils les cherchoient encore; en un mot, quelles pouvoient être leurs intentions. Je les inſtruiſis là-deſſus comme il convenoit que je le fiſſe. J'avois vu les Colons retirés tous au Bruyntjes-Hoogte, s'y tenir ſur la défenſive, & agités de terreurs non-moins fortes, que les Caffres mêmes. Ceux-ci venoient de m'apprendre que, pour regagner les Hordes de leurs Nations les plus voiſines, il leur falloit encore, de l'endroit où j'étois, cinq grandes journées de marche: ainſi, calculant la diſtance qui les ſéparoit les uns des autres, & que je portois à peu près à une ſoixantaine de lieues, je pouvois, ſans les tromper, diminuer leur crainte, & leur faire entendre que les Colons n'étoient ni en état ni dans la diſpoſition d'entreprendre un ſi long voyage. Cette déclaration les raſſura. Ces pauvres gens étoient trop malheureux pour ne pas exciter ma pitié; jamais les Caffres n'avoient été

moleſtés comme ils l'étoient alors; outre les pertes en hommes & en beſtiaux qu'ils avoient eſſuyées de la part des Blancs, ils en faiſoient encore journellement du côté des Tamboukis, Nation voiſine qui, profitant de leur ſituation critique, ſe répandoient dans pluſieurs cantons de la Caffrerie, égorgeoient tout ce qui s'offroit à leur rencontre; ainſi, preſſés des deux côtés par cette diverſion, les Caffres manquant de munitions de guerre, & hors d'état de ſe défendre, battoient en retraite le plus qu'il leur étoit poſſible, & s'enfonçoient au plus loin vers le Nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvoient réſiſter. Un troiſième non moins redoutable, le Boſſiſman, les pilloit & les maſſacroit partout où il les rencontroit.

J'étois étonné, d'après ce que m'avoient appris ces gens, qu'ils ſe fuſſent ſi fort éloignés de leurs hordes; qu'ils erraſſent à l'aventure, ſans trop ſavoir où porter leurs pas; ils me dirent qu'au moment de la première incurſion des Blancs, on avoit fait refluer précipitamment & pêle-mêle tous les troupeaux, ſoit du côté de la mer, ſoit dans d'autres endroits enfoncés de la Caffrerie; mais que n'entendant plus parler d'hoſtilités nouvelles, ils avoient riſqué de quitter leurs hordes, & d'aller reconnoître & ramener les beſtiaux diſperſés à l'aventure. Ils en avoient, en effet, une trentaine avec eux; lorſque je leur parlai des feux que nous avions aperçus pendant la nuit, ils m'aſſurèrent que c'étoient les leurs; mais qu'ils n'avoient point vu les miens, qui les auroient fort inquiétés; je les queſtionnai auſſi ſur le navire naufragé; ils ne firent que me répéter ce que m'avoient appris les autres; c'eſt-à-dire que ce navire avoit effectivement péri au-deſſus des côtes de la Caffrerie; d'après ces indices, je jugeois que ce malheureux événement étoit arrivé au-delà du pays des Tamboukis, à la hauteur de Madagaſcar, vers le canal de Moſambique; ils ajoutoient que, ſans ſavoir les difficultés qu'on pouvoit rencontrer, après leurs limites, il falloit, entr'autres rivières, en franchir une trop large pour la traverſer à la nage, ou bien remonter beaucoup au Nord pour la trouver guéable; que, cependant, on avoit vu pluſieurs Blancs chez les Tamboukis; que pour eux ils avoient échangé quelques marchan-

diſes avec les mêmes Tambouki s, & ſur-tout beaucoup de cloux provenus du déchirage du navire ; mais qu'étant maintenant en guerre avec ces Peuples, ils ne pouvoient plus en tirer le fer dont ils avoient ſi grand beſoin ; alors ils me prièrent de leur en donner ; refrain ordinaire de ces malheureux, auquel je m'étois attendu ! triſte prière que je payai d'un cruel refus !

En revanche, je leur diſtribuai de tout ce que je portois avec moi, ſoit verroterie, ſoit colifichets, briquets, amadoue, & force tabac ; ils m'offrirent & me conjurèrent d'accepter une couple de leurs Bœufs ; je leur fis répondre que loin de penſer à les priver d'un bien auſſi précieux à d'infortunés humains, j'aurois déſiré me trouver en ſituation d'augmenter leurs beſtiaux ; cette marque de bonté les toucha d'autant plus, qu'ils regardent le Blanc comme l'être le plus dangereux & le plus mal-faiſant qui ſoit ſur la terre. Ils me firent, avec cette timidité ingénue qui craint même de fâcher celui qu'on va louer, un aveu dont l'impreſſion m'eſt long-tems reſtée dans l'ame : Hans me déclara, de leur part, en termes très-énergiques, que je reſſemblois au ſeul *honnête homme* de ma race qu'ils euſſent jamais rencontré ; ils l'avoient vu, cet honnête homme, quelques années auparavant, ſur la rivière des Boſſiſmans, lorſqu'ils l'habitoient, & que les Colons n'avoient pu réuſſir encore à les en chaſſer ; c'étoit, me diſoient-ils, un homme qui, comme moi, voyageoit par curioſité. Je n'eus pas de peine à reconnoître le Colonel Gordon ; ils furent enchantés d'apprendre que nous étions liés d'amitié ; ils me chargèrent même de l'interreſſer pour eux lorſque je ſerois de retour au Cap, de faire au Gouvernement le rapport véridique & le tableau le plus touchant de leur misère & du cruel abandon où les avoit jetés l'injuſtice atroce de leurs perſécuteurs.

Je paſſai cette journée entière à m'entretenir avec ces Caffres de tout ce qui pouvoit m'intéreſſer touchant leurs mœurs, leurs uſages, leur religion, leurs goûts, leurs reſſources, & je trouvois leurs réponſes toujours conformes à ce que m'avoient appris déjà les premiers que j'avois vus ; ils me contoient, avec autant de bonne foi, ce qui pouvoit les inculper, que ce qui pouvoit leur

faire honneur ; mes Hottentots eux-mêmes les trouvoient ſi paiſibles & ſi confians, qu'ils m'engagèrent, lorſque la nuit fut venue, à leur permettre de reſter tous au milieu de nous. Je converſai encore quelque temps avec eux, & j'allai m'enfermer dans ma tente afin de me diſpoſer aux fatigues du lendemain.

Dès que le jour fut venu, tandis que les Caffres faiſoient les préparatifs de leur départ, j'aſſemblai mes Hottentots ; les réflexions que cette familiarité avec des Sauvages qu'ils redoutent plus que les bêtes féroces mêmes, les avoit mis à portée de faire ; leurs diſcours entr'eux, lorſque je m'étois retiré dans ma canonnière, avoient achevé de me décider. Ne voulant point leur laiſſer le mérite du parti le plus ſage que nous euſſions à prendre dans les circonſtances préſentes ; mais, au contraire, très-jaloux qu'ils priſſent de moi des idées de prudence & de ſang-froid, utiles à mes projets quels qu'ils fuſſent dans la ſuite, je leur dis qu'après ce qu'ils avoient ouï, comme moi, la veille, ſur les difficultés de pouſſer plus loin, ſur les riſques d'être aſſailli par les Tamboukis & les Boſſiſmans qui parcouroient la Caffrerie, mon intention étoit de me rapprocher de Koks-Kraal ; qu'en conſéquence, ſi nous dirigions notre route droit à l'Oueſt, nous ne pouvions manquer la rivière Groot-Vis ; qu'alors en la remontant, ſuivant les apparences pluſieurs jours, nous devions immanquablement nous revoir bientôt dans notre camp ; qu'au ſurplus chacun pourroit dire librement ce qu'il penſoit de ma propoſition. Je voyois trop ſur les viſages de tout mon monde le plaiſir qu'il en reſſentoit pour n'être pas ſûr de le trouver de mon avis ; & l'on me fit unanimement les honneurs d'une idée à laquelle ils avoient tous autant de prétention que moi ; j'obſerverai ici que je ne pouvois plus eſpérer d'accroître ma collection que je ne ſavois plus où placer, tant elle étoit volumineuſe.

Je déclarai enſuite que, rendus à Koks-Kraal, je n'y ferois d'autre ſéjour que celui qui ſeroit néceſſaire pour réparer nos équipages & nous mettre en route vers les montagnes de neige, de-là retourner au Cap, en paſſant encore plus à l'Oueſt. Je ſavois que ce plan n'étoit du goût de perſonne, parce que,

traverſant ces déſerts arides & dépouillés dans le temps de la grande ſéchereſſe, chacun de nous devoit s'attendre à plus d'une diſgrâce fâcheuſe; mais, impatient de connoître les curioſités naturelles que renferment ce pays, j'avois formé le deſſein irrévocable de le traverſer, & l'ouverture que j'en faiſois actuellement n'étoit qu'une ruſe par laquelle je voulois familiariſer de bonne heure, avec cette idée, ceux de mes gens que j'avois avec moi, afin que, de retour au camp, ils puſſent en faire plus naturellement la confidence à leurs camarades, & s'étonner davantage de leur réſiſtance, s'ils devoient en montrer.

Avant de me ſéparer des Caffres, je leur fis encore ainſi qu'à mes Hottentots, une forte diſtribution de tabac & je n'en conſervai que ce qu'il nous en falloit pour nous rendre au camp; cela me procura de la place pour les oiſeaux qui m'embarraſſoient & ceux que je pourrois rencontrer ſur la route; ces dix Sauvages nous aidèrent à empaqueter, à charger nos bœufs; après quoi, nous ſouhaitant réciproquement bon voyage, nous ſuivîmes deux chemins oppoſés, eux vers le Nord, nous vers le Sud.

Nous mîmes trois jours entiers, pendant leſquels il ne nous arriva rien de remarquable, à gagner les bords tant deſirés du Groot-Vis: cette marche forcée avoit conſidérablement fatigué nos porteurs & nous-mêmes; nous étions cruellement harraſſés; je réſolus, autant pour reprendre haleine que pour voir ſi je ne découvrirois rien dans les environs, de paſſer tout le lendemain ſur les bords de cette rivière; nous étions actuellement ſans inquiétude relativement à l'eau, quoiqu'à la vérité, nous n'en euſſions pas manqué pendant les trois jours que nous avions mis à chercher le fleuve qui devoit nous reconduire chez nous: mais nous ne pouvions aſſigner preciſément le temps que nous employerions à ſuivre ſon cours juſqu'à notre camp; il étoit poſſible que de hautes montagnes, & d'autres cauſes forçaſſent le Groot-Vis, avant de ſe jeter à la mer, de former quelques coudes qui nous auroient contraints à prolonger notre marche. Nous le remontâmes aſſez paiſiblement pendant trois autres journées, mais toujours en le cotoyant; enfin, dans la matinée du quatrième, nous reconnûmes la haute

montagne dont nous avions vu le revers dans les premiers jours de notre départ; cette vue excita des cris de joie : nous allions retrouver nos foyers, notre camp, nos troupeaux, toutes nos richeſſes & tout notre monde! nous forçâmes la marche, & le ſoir, un peu tard à la vérité, ſans qu'on nous eût découverts, nous arrivâmes au camp; tout étoit plongé dans le plus grand calme; je ne pus jouir de l'étonnement délicieux de cette arrivée précipitée; le vacarme affreux des chiens donna ſur le champ l'éveil; on accourut à nous; on reconnut nos voix; juſqu'aux bêtes les plus inſenſibles, tout ſembloit prendre part à la joie commune; nous ne pouvions ſur-tout nous débarraſſer des chiens qui nous étourdiſſoient de leurs ſauts & de leurs aboiemens précipités. Mais un autre ſpectacle ne me parut pas moins intéreſſant; ma famille s'étoit conſidérablement accrue; à mon départ, un petit détachement de la Colonie de ces bons Gonaquois avoit quitté la Horde, & étoit venu s'établir à l'endroit même que j'avois aſſigné aux Caffres; ils y avoient conſtruit pluſieurs huttes nouvelles; on m'apprit & je vis aſſez par l'ordre admirable qui régnoit dans le camp, que tout avoit été tranquille pendant mon abſence; on s'étoit entretenu de nous tous les ſoirs: Swanepoël me rendit, de chacun en particulier, les meilleurs témoignages; après la première quinzaine écoulée, ſans apprendre de mes nouvelles, il n'avoit pu, me dit-il, ſe défendre d'un peu de terreur; il craignoit de ne me plus revoir qu'au Cap, perſuadé qu'à moins que je ne rencontraſſe des obſtacles invincibles, je percerois toujours en avant, tant que les munitions ne me manqueroient pas.

J'avouerai bonnement que, privé pendant près d'un mois de l'aiſance & des douceurs de mon Camp, j'étois enchanté de m'y voir de retour. Quelle ſatisfaction ne reſſentois-je pas au-dedans, de tout l'attachement & de la fidélité de ces Hottentots ſi timides & ſi foibles, que je n'avois pas craint d'abandonner à eux-mêmes. Il étoit temps de leur prouver ma reconnoiſſance; j'annonçai, à haute voix, qu'il étoit *ſamedi*; cette déclaration, qui courut bientôt de bouche en bouche juſqu'aux Gonaquois mêmes, mit le comble à l'effervescence qui les agitoit; cette circonſtance exige une

explication, & je m'y prête, avec un nouveau plaiſir; car le ſouvenir des ces petits, mais délicieux, moyens par leſquels je ſavois varier mes loiſirs & me faire, dans un déſert inhabitable, du plus ſimple objet un objet de plaiſanterie & d'amuſement, annonce une grande tranquillité, & fait qu'au ſein même des arts & de toutes les agitations de l'amour-propre, je me cherche ſouvent & gémis de ne me point reconnoître.

En partant du Cap, j'avois négligé de prendre un Almanach; cependant, afin de pouvoir compter ſur quelque choſe, & que mon Journal fût exact, j'avois fixé tous les mois à trente jours; comme je n'en paſſois jamais un ſans me rendre compte, il m'étoit aſſez indifférent de diſtinguer les ſemaines & de connoître chaque jour par ſon nom; mais j'étois convenu de diſtribuer à mes Hottentots leurs rations de tabac tous les ſamedis; s'il arrivoit que, ne voulant pas me donner la peine de conſulter mon Livre, je leur demandaſſe le jour que nous tenions, j'aurois fait d'avance la réponſe : ſuivant leur calcul, c'étoit ſamedi, de telle ſorte qu'en compulſant mon regiſtre, après quinze mois de voyage, j'ai trouvé ſept ou huit de ces ſamedis qui n'avoient point de ſemaine.

Je me vis donc, comme par le paſſé, entouré de ma nombreuſe famille; &, tandis que tout fumoit ſa pipe près d'un grand feu, juſqu'aux femmes Gonaquoiſes, & que chacun ſavouroit ſa double ration d'eau de vie, je reprenois avec plaiſir le régime de la crême & du thé.

Je parlai, le lendemain, de la route que je comptois tenir; chacun en étoit déjà informé; je n'eſſuyai pas autant de remontrances & d'objections que je m'y étois attendu; je ſentois que mon voyage touchoit à ſon terme, & que tout ce monde, épuiſé de fatigues, trouvoit bon tous les chemins qui paroiſſoient nous rapprocher du Cap; cependant le paſſage par les montagnes du Sneuw-Bergen, repaire des Boſſiſmans, faiſoient trembler plus d'un de mes Braves; je fixai ce départ à la huitaine, afin d'avoir le temps de réparer nos voitures, faire une nouvelle charpente pour la tente de la mienne, en couvrir la toile avec des nattes fraîches,

remplacer les vieux traits avec des peaux de Buffles tués pendant mon abſence, enfin couler des balles & du petit plomb; ce qui demandoit beaucoup de temps; il n'en falloit pas moins non plus pour mettre ordre à la Collection que j'avois faite en Caffrerie, & conſigner, dans mon Journal, le réſultat de mes recherches ſur ce Pays & ſur ſes Peuples; nos amis mirent la main à l'ouvrage pour l'accélérer un peu; & moi je m'enfonçai dans ma tente & m'empreſſai, tandis que ma mémoire en étoit encore pleine, de rédiger mes obſervations.

A juger les Caffres, d'après ceux que j'ai vus, leur taille eſt généralement plus haute que celle des Hottentots & même des Gonaquois; ils ſe rapprochent cependant beaucoup de ces derniers; mais ils paroiſſent plus robuſtes, plus fiers, plus hardis; leur figure eſt auſſi plus agréable; on ne leur voit point de ces viſages rétrécis par le bas, ni cette ſaillie des pommettes de la joue, ſi déſagréable chez les Hottentots; ils n'ont point cette face large & plate, & les lèvres épaiſſes de leurs voiſins, les Nègres du Moſambique; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & ſpirituel; &, ſi le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il eſt telle femme Caffre qui peut paſſer pour très-jolie à côté d'une Européenne. Les planches 5 & 6 repréſentent un Caffre & une Caffre deſſinés d'après nature; ils ne rendent point leurs viſages ridicules en épilant leurs ſourcils comme les Hottentots; ils ſe tatouent beaucoup, particulièrement la figure; leurs cheveux, très-crépus, ne ſont jamais graiſſés; il n'en eſt pas de même du reſte de leur corps, c'eſt un moyen qu'ils employent dans la ſeule vue d'entretenir la ſoupleſſe & la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général ſont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie & les anneaux de cuivre; preſque toujours on leur voit, ſoit aux bras, ſoit aux jambes, des bracelets faits avec des défenſes d'Eléphant; ils en ſcient en rouelles la partie creuſe & laiſſent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaiſſeur; il n'eſt plus queſtion que de les polir & de les arrondir extérieurement; ces gros anneaux ne pouvant

s'ouvrir,

s'ouvrir, il faut que la main puiſſe y paſſer pour les couler au bras; ce qui fait qu'ils ſont toujours aiſés & qu'ils jouent continuellement l'un ſur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à meſure qu'ils grandiſſent le vide ſe remplit, & cette preſqu'adhérence eſt un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainſi décorés dès leur jeune âge. Ils ſe font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils ſavent donner la blancheur & le poli le plus parfait. Quelques-uns ſe contentent de l'os entier d'une jambe de mouton; & cet ornement figure aſſez bien ſur la poitrine; c'eſt une mouche ſur le viſage d'une jolie femme; le Gonaquoi, comme on le peut voir dans la planche qui le repréſente, a la même coquetterie. Quelquefois auſſi ils remplacent cet os par une corne de Gazelle ou toute autre choſe, ſelon leur caprice; on verroit, je crois, autant de variétés & de bizarreries dans leurs ajuſtemens, qu'on en voit en Europe, s'ils avoient les mêmes moyens & les mêmes reſſources; ils ſont aſſez conſtans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourroient remplacer, par aucune étoffe, les peaux dont ils ſe couvrent. Il paroîtroit qu'ils ſont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point uſage du Jakal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paroître modeſte, annonce la plus grande indécence; ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre; car, s'il ne craint point de piqûres ou de morſures d'inſectes, le Caffre s'inquiète peu que le capuchon ſoit en place ou non. Je n'ai vu qu'un ſeul homme qui portât, aulieu du capuchon, un étui de bois ſculpté; c'étoit une nouvelle & ridicule mode qu'il avoit priſe chez un peuple de Noirs éloigné de la Caffrerie. Dans la ſaiſon des chaleurs, le Caffre va toujours nud; il ne conſerve que ſes ornemens: dans les jours froids, il porte un Kros de peau de Veau ou de Bœuf, qui ſouvent deſcend juſqu'à terre; j'en donne une idée exacte, dans les planches 5 & 6, qui offrent un jeune Caffre, tenant ſon faiſceau de ſagayes & une femme donnant à têter à ſon enfant.

Une particularité qui, peut-être, ne ſe rencontre nulle part, & qui mérite de fixer l'attention, c'eſt que les femmes Caffres ne font aucun cas de la parure; comme elles ſont, en comparaiſon des autres Sauvages, bien faites & jolies, auroient-elles donc de plus le bon eſprit de croire que les ornemens ſont moins faits pour ajouter à la beauté, que pour maſquer des imperfections? quoi qu'il en puiſſe être, on ne leur voit jamais l'étalage & la profuſion de la coquetterie Hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoiſes, ſont bordés de quelques rangs de verroterie; voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent ſur les reins, par derrière, les femmes Caffres la font remonter juſqu'aux aiſſelles, & l'attachent au-deſſus de la gorge qui en eſt couverte. Elles ont auſſi, comme leurs maris, le Kros ou Manteau, ſoit de Veau, ſoit de Bœuf, mais preſque toujours ras; les uns & les autres ne s'en ſervent que dans la ſaiſon pluvieuſe ou lorſqu'il fait froid. Ces peaux ſont auſſi maniables, auſſi moëlleuſes que nos plus fines étoffes; quant aux procédés de la mégiſſerie des Caffres, ils ſont à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quelque ſoit le temps, quelle que ſoit la ſaiſon, jamais les deux ſexes ne couvrent leur tête; j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux; encore cette fantaiſie eſt-elle fort rare.

Les précautions des femmes Caffres, dans leurs accouchemens & dans leurs incommodités périodiques, ſont abſolument ſemblables à celles des Gonaquoiſes ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières ſe bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent auſſi adroitement que leurs maris; celles que j'avois eues dans mon Camp, y ayant trouvé de la terre glaiſe qui leur convenoit, n'avoient point perdu cette occaſion de ſe faire des marmites & autres vaiſſelles à leur uſage; elles n'avoient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande proviſion de cette terre, dont elles avoient chargé leurs Bœufs; ce ſont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les

paniers; ce ſont-elles qui préparent les champs à recevoir les ſemences; elles grattent la terre avec des pioches de bois plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes Caffres, plus ſpacieuſes & plus élevées que celles des Hottentots, ont auſſi la forme plus régulière; c'eſt abſolument un demi-globe parfaitement arrondi; la carcaſſe en eſt faite avec une eſpèce de treillage bien ſolide & bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit enſuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une eſpèce de torchis ou d'algamaſſe de bouze & de glaiſe battus enſemble, & bien uniment répandus; ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on les croiroit badigeonnées; la ſeule ouverture qui ſoit à ces cabanes eſt tellement étroite & baſſe, qu'il faut ſe mettre à plat-ventre pour y pénétrer; cette coutume me parut d'abord extravagante & renchérir beaucoup ſur celle des Hottentots; mais, comme ces huttes ne ſervent abſolument qu'à paſſer la nuit, il eſt plus facile de s'y clore & de s'y défendre, ſoit contre les animaux, ſoit contre les ſurpriſes de l'ennemi. Le ſol intérieur eſt enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord ſaillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu & mettre la cabane à l'abri de ſes atteintes; dans le tour extérieur & à cinq ou ſix pouces de la cabane, on creuſe un petit canal profond d'un demi-pied & qui porte autant de largeur; ce canal eſt deſtiné à recevoir les eaux; cette précaution éloigne toute eſpèce d'humidité; j'ai viſité & parcouru, dans différens cantons, plus de ſept à huit-cents huttes; jamais je n'en ai vu une ſeule qui fut quarrée, comme on l'a dit; d'ailleurs je crois qu'il importe peu au Lecteur de ſavoir ſi ces Sauvages ſont logés quarément ou rondement; mais c'eſt une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire, décèle, tôt ou tard, le Voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Caffrerie étant, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leurs poſitions, ſoit auſſi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchiſſent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots,

il ſuit néceſſairement que les Caffres qui, d'ailleurs s'entendent à la culture, ſont auſſi Nomades; & c'eſt ce qui arrive quand on ne va point troubler leur repos; le terrein qui les a vu naître les voit mourir, à moins qu'ils ne ſoient aſſaillis, je ne dis pas ſeulement par de barbares perſécuteurs avides de leur ſang, mais par quelques-uns de ces fléaux deſtructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, & qui, dans un moment, couvrent de deuil d'immenſes pays. Un logement agréable & ſolide, placé près d'un ruiſſeau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ſes pères, n'en eſt-ce pas aſſez pour enrichir l'idiome Caffre du doux nom de Patrie que ne connoîtra jamais l'errante inſouciance du Hottentot.

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en eſt pas moins certaine & générale; malgré les forêts & les bois ſuperbes qui couvrent la Caffrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs, malgré les rivières, les ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers pour les rendre féconds & rians, les Bœufs, les Vaches & preſque tous les animaux y ſont plus petits que ceux des Hottentots; cette différence provient aſſurément de la nature de la ſéve, & d'un goût ſur qui prédomine dans toutes les eſpèces d'herbages; j'ai fait cette obſervation non-ſeulement ſur les animaux domeſtiques des cantons qui me ſont connus, mais auſſi ſur tous ceux qui ſont Sauvages, & je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avois précédemment vus dans des Pays ſecs & arides; j'ai remarqué, dans mon Voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers & la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avoient les plus beaux Bœufs que j'euſſe rencontrés, & qu'il n'eſt pas juſqu'aux Eléphans & Hippopotames, qui ne fuſſent plus forts que par-tout ailleurs. Auſſi le peu de pâturage, qui ſe trouve dans ces lieux maudits, eſt-il fort doux & fort ſuave; cette qualité des plantes ſe diſtingue aiſément; j'avois, pour cela, un moyen infaillible, lorſque j'arrivois dans un canton nouveau; quand mon troupeau revenoit de la pâture, je jugeois de l'âpreté des herbes,

par l'empreſſement avec lequel il ſe répandoit dans mon camp pour y chercher, de tous côtés, les os que mes chiens avoient abandonnés: ils ſoulageoient leurs dents, vivement agacées, en rongeant ces os qui, par leur nature calcaire, devoient en effet émouſſer & éteindre l'agacement & l'acidité qui les tourmentoient; jamais nous ne jettions les os dans le feu; lorſque nous en manquions, du bois ſec ou même des pierres y ſuppléoient; & même à défaut de tout cela, ils ſe rongeoient mutuellement les cornes; quand les pâturages étoient excellens, cette cérémonie n'avoit jamais lieu.

Une induſtrie mieux caractériſée, quelques arts de néceſſité première, il eſt vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux annoncent, dans le Caffre, une Nation plus civiliſée que celles du côté du Sud; la circonciſion qu'ils pratiquent généralement prouveroit aſſez ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens Peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont ſimplement imitée de voiſins dont ils ne ſe ſouviennent plus; car, lorſqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'eſt, ſelon eux, ni par religion, ni par aucune autre cauſe myſtique qu'ils la pratiquent; ils ont pourtant une très-haute idée de l'Auteur des êtres & de ſa puiſſance; ils croyent à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompenſe des bons; mais ils n'ont point d'idée de la création; ils penſent que le monde a toujours exiſté, qu'il ſera toujours ce qu'il eſt; ils ne ſe livrent, du reſte, à aucune pratique religieuſe, ne prient jamais, en ſorte qu'on pourroit très-bien dire qu'ils n'ont pas de religion, s'il n'y a point de religion ſans culte; ils ſont eux-mêmes les Inſtituteurs de leurs enfans, & n'ont point de Prêtres. En revanche, ils ont des ſorciers que la plus grande partie révère & craint beaucoup; je n'ai jamais joui de la ſatisfaction d'en joindre un ſeul; je doute fort, malgré tout leur crédit, qu'ils en impoſent, autant que les nôtres, à la multitude.

Les Caffres ſe laiſſent gouverner par un Chef général, ou, ſi l'on veut, une eſpèce de Roi; ſon pouvoir, comme j'ai eu occaſion de l'obſerver, eſt très-borné; ne recevant point de ſubſides; il ne peut avoir aucunes troupes à ſa ſolde; il eſt loin du Deſpo-

tiſme. C'eſt le père d'un Peuple libre; il n'eſt ni reſpecté, ni craint; il eſt aimé. Souvent il eſt le moins riche de ſes Sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, & ces femmes ſe faiſant un honneur de lui aparterir, la dépenſe que ſon train royal occaſionne, & qu'il eſt obligé de prendre, dans ſa caiſſe particulière, je veux dire, dans ſon champ, ſes beſtiaux, ſes fourages, &c. ſouvent le ruine & réduit ſes propriétés à rien. Sa cabane n'eſt ni plus haute ni mieux décorée que les autres; il raſſemble ſa famille & ſon férail autour de lui; ce qui compoſe un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus; les terres qui l'environnent ſont ordinairement celles qu'il cultive; c'eſt un uſage que chacun récolte lui-même ſes grains pour en diſpoſer à ſa manière; c'eſt la nourriture favorite des Caffres; ils les écraſent & les broyent entre deux pierres; c'eſt auſſi, pour cette raiſon, que chaque famille s'iſolant pour avoir ſes productions à ſa portée, une Horde ſeule qui ne ſeroit pas fort nombreuſe, peut occuper ſouvent une lieue quarrée de terrein; ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes Hordes entr'elles, exige qu'on leur donne des Chefs. C'eſt le Roi qui les nomme. Lorſqu'il a à leur communiquer des avis intéreſſans pour la Nation, il les fait venir & leur donne ſes ordres que je devrois appeler ſes nouvelles: les différens Chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Caffre, la ſimple lance ou ſagaye, annonce en lui un caractère intrépide & grand; il mépriſe & regarde comme indigne de ſon courage les flèches empoiſonnées, ſi fort en uſage chez ſes voiſins; il cherche toujours ſon ennemi face à face; il ne peut lancer ſa ſagaye qu'il ne ſoit à découvert. Le Hottentot, au contraire, caché ſous une roche, ou derrière un buiſſon, envoie la mort, ſans s'expoſer à la recevoir; l'un eſt le Tigre perfide qui fond traîtreuſement ſur ſa proie; l'autre eſt le Lion généreux qui s'annonce, ſe montre, attaque & périt, s'il n'eſt pas vainqueur: l'inégalité des armes n'eſt point capable de le faire balancer; ſon courage & ſon cœur ſont tout pour lui; en guerre, à la vérité,

il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de Buffle priſe dans la partie la plus épaiſſe ; cela lui ſuffit, pour le défendre des flèches & même des ſagayes ; mais cette arme défenſive ne le met pas à l'abri de la balle ; le Caffre manie encore, avec beaucoup d'adreſſe, une arme non moins terrible que la ſagaye, lorſqu'il a joint ſon ennemi ; c'eſt une maſſue de deux pieds & demi de hauteur, faite d'un ſeul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre, dans ſa plus grande épaiſſeur, & qui va en diminuant par l'une des extrémités ; il frappe avec cet aſſommoir ; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas ; il eſt rare qu'il n'atteigne pas au but qu'il s'eſt propoſé ; j'ai vu l'un de ces Sauvages tuer ainſi une perdrix dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler.

Le pouvoir ſouverain eſt héréditaire dans la famille du Roi ; ſon fils aîné lui ſuccède toujours ; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne ſont point les frères mais les plus proches neveux qui ſuccédent ; dans le cas où le Souverain ne laiſſeroit ni enfans ni neveux, c'eſt alors parmi les Chefs des différentes Hordes qu'on choiſit un Roi ; quelquefois l'eſprit de parti s'en mêle ; de là la fermentation & les brigues qui finiſſent toujours par des ſcènes ſanglantes.

La polygamie eſt d'uſage chez les Caffres ; leurs mariages ſont encore plus ſimples que ceux des Hottentots ; les parens du futur ſont toujours contens du choix qu'il a fait ; ceux de la future y regardent d'un peu plus près ; mais il eſt rare qu'ils faſſent de grandes difficultés ; on ſe réjouit ; on boit ; on danſe pendant des ſemaines entières, plus ou moins, ſelon la richeſſe des deux familles ; ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épouſailles ; les autres ſe font, pour ainſi parler, à la ſourdine.

Les Caffres ne font pas plus de muſique, n'ont pas d'autres inſtrumens que les Hottentots, ſi ce n'eſt que j'ai vu, chez l'un d'eux, une mauvaiſe flûte qui ne mérite pas qu'on en parle ; à l'exception du pas Anglois, leurs danſes ſont à peu près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles & la mère partagent entr'eux la ſucceſſion ; les filles n'héritent point ; elles reſtent avec leurs frères ou leur mère, juſqu'à ce qu'elles conviennent à quelqu'homme ;

ſi cependant elles ſe marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent, pour dot, que quelques pièces de bétail, en proportion de la richeſſe des uns & des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts; ils ſont tranſportés hors du Kraal par la famille, & dépoſés dans une foſſe ouverte & commune à toute la Horde; c'eſt là que les animaux viennent ſe repaître à loiſir; ce qui purge l'air que gâteroit bientôt la corruption de pluſieurs cadavres entaſſés. Les honneurs de la ſépulture ne ſont dus qu'au Roi & aux Chefs de chaque Horde; on couvre leurs corps d'un tas de pierres amaſſées en forme de dôme; c'eſt de là que provient cette ſuite de petites monticules qu'on voyoit autrefois rangées ſur une même ligne, dans les environs du Bruyntjes-Hoogte, ancienne domination des Caffres.

Je ne connois point le caractère des Caffres, relativement à l'amour, & ne ſais pas s'ils ſont jaloux; tout ce que je crois, c'eſt qu'ils ne connoiſſent cette fureur que par rapport à leurs ſemblables; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier Blanc qui paroît la déſirer, Hans m'avoit fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avois reçues dans mon camp, étoient à mon ſervice, & que je pouvois choiſir; en effet, il n'étoit ſorte d'agaceries auxquelles elles ne ſe livraſſent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs piéges, & ceux-ci n'étoient peut-être ſcandaliſés que de la froideur avec laquelle je paroiſſois recevoir ces careſſes.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces détails, j'en ai dit aſſez pour montrer à quel point un Peuple diffère du Peuple ſon voiſin, quand il n'y a point d'autre communication entr'eux que celle qu'établiſſent des guerres ſanglantes, & d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devoit nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, Bœufs, attelages, &c.; j'avois mis en ordre mes nouvelles collections & repaſſé les plus anciennes; les balles que j'avois commandées, & le plomb néceſſaire à la chaſſe, étoient coulés; mes Bœufs qui, depuis long-temps, ſe repoſoient & n'avoient pas manqué d'excellens pâturages, étoient à pleine peau & dans le meilleur

meilleur état poſſible ; en un mot j'étois prêt à partir ; j'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voiſins & nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'étoit répandue ; je vis bientôt arriver toute la Horde par peletons, hommes & femmes. Haabas étoit à leur tête ; tout ce qui avoit pu marcher, le ſuivoit ; ils accouroient pour nous faire leurs adieux & recevoir les nôtres. Que j'étois aiſe qu'ils vinſſent paſſer ces deux derniers jours avec moi ! Le bon Haabas me préſenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre Horde que la ſienne & qui, ayant ouï parler de moi, avoient été députés pour m'engager à aller viſiter leur canton : il étoit trop tard ; mais j'adoucis mon refus, en leur promettant de me ſouvenir de leur tendre invitation, au premier voyage que j'entreprendrois dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on ſe livra, de part & d'autre, à tous les excès de la folie & du plaiſir ; mon eau de vie ne fut pas épargnée non plus que l'hydromel que Haabas avoit fait exprès préparer & apporter avec lui ; mais la belle Narina & ſa ſœur, qui étoient de la partie, ne prenoient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fuſſent : la triſteſſe avoit ſur-tout voilé les traits de Narina ; je la conſolai comme je pus, je l'accablai de préſens ; je lui en remis pour ſa ſœur, ſa mère & tous ſes amis ; en un mot, je me défis, dans ce moment de preſque tous mes bijoux ; mais la parure n'étoit pas ce qui l'occupoit en ce moment..... Je donnai à Haabas & à tout ſon monde tout ce qu'il me fut poſſible de leur donner, ſans me faire de tort à moi-même & me priver de toutes reſſources pour mon retour ; le tabac fut ſur-tout réparti entre ces braves gens juſqu'à profuſion ; je n'en gardai que pour les miens & le temps du retour.

Enſuite je pris à part le vénérable Haabas & le preſſai avec tendreſſe, même avec émotion, de ſuivre les conſeils que je lui avois donnés pour ſon ſalut & celui de toute ſa Horde ; je m'efforçai de lui perſuader que la tranquillité apparente des Colons toujours aſſemblés dans le même endroit couvoit quelque nouveau

projet, & par conſéquent de nouvelles trahiſons ; que ſon Kraal étant placé préciſément entre les Colons & les Caffres, il pouvoit, tôt ou tard, devenir la victime des uns ou des autres.

Il me promit qu'il s'éloigneroit lorſque je ſerois parti ; qu'il ne s'y étoit pas déterminé plus tôt pour ſe ménager le plaiſir de me voir encore une fois, à mon retour de la Caffrerie; mais il ajouta, avec cette cordialité, cet amour dont il m'avoit déjà donné tant de preuves, que, ſi les temps devenoient plus heureux, c'eſt-à-dire, ſi la paix ſe rétabliſſoit, ſa réſolution étoit priſe de venir s'inſtaler dans mon camp tant en mémoire d'un bienfaiteur, que parce qu'on ne pouvoit choiſir un endroit plus agréable.

Le 4 Décembre arriva; je partis... je tenterois vainement de peindre la conſternation de ces malheureux Gonaquois ; on eût dit que je les livrois aux bêtes féroces, & qu'ils perdoient tout en me perdant ; je peindrois moins encore ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; j'avois donné le ſignal ; mes hommes, mes chariots, tous mes troupeaux déjà étoient en marche ; je ſuivis ce convoi avec lenteur, traînant mon cheval par la bride; je ne regardai plus derrière moi ; je ne prononçai plus un ſeul mot & je laiſſai mes larmes ſoulager la vive oppreſſion de mon cœur.

Mes bons amis, mes vrais amis, je ne vous reverrai plus!.. Quelle que ſoit la cauſe des tendres ſentimens que vous m'aviez jurés, ſoyez tranquilles; la ſource n'en eſt pas plus pure en Europe que parmi vous ; ſoyez tranquilles ; aucune force n'eſt capable d'en affoiblir la mémoire ; pleins de confiance en mes adieux, mes regrets & mes larmes, vous m'aurez peut-être attendu long-temps ! dans vos calamités, votre ſimplicité décevante vous aura peut-être plus d'une fois ramenés aux lieux chéris de nos rendez-vous, de nos fêtes; vous m'aurez vainement cherché ; vainement vous m'aurez appelé à votre ſecours ; je n'aurai pu ni vous conſoler, ni vous défendre ! d'immenſes pays nous ſéparent pour jamais.... Oubliez-moi; qu'un fol eſpoir ne trouble pas la tranquillité de vos jours ; cette idée feroit le tourment de ma vie; j'ai repris les chaînes de la Société; je mourrai, comme tant d'autres, appeſanti ſous leur poids énorme ; mais je pourrai du

moins m'écrier à mon heure dernière : « Mon nom déjà s'efface chez les miens, quand la trace de mes pas eſt encore empreinte chez les Gonaquois » !

D'après les indications que j'avois reçues, j'eſtimois que nous trouverions les Sneuw-Berg à l'Oueſt ; qu'ainſi, laiſſant le Bruyntjes-Hoogte à ma gauche & traverſant la chaîne de montagnes qui en porte encore le nom, quoiqu'elle s'en éloigne beaucoup, nous devions infailliblement arriver à celles de neige à quarante ou cinquante lieues, plus ou moins, ſuivant les détours que me forceroient de prendre mes voitures & tout mon bagage.

J'avois ouï parler ſi diverſement de ces gattes ou montagnes, que, dévoré du plus ardent déſir de les voir par moi-même & de les traverſer à mon aiſe, je ne pouvois y arriver aſſez tôt à mon gré. Prévenu d'ailleurs que leur élévation & la froidure de leurs ſommets les rendent inhabitables pendant pluſieurs mois de l'année, ce climat nouveau me promettoit des productions nouvelles, & des variétés de plus d'un genre, bien dignes aſſurément de piquer ma curioſité.

La chaleur étoit exceſſive ; nous n'en fîmes pas moins ſix grandes lieues ; à une heure après midi, nous nous arrêtâmes ſur les reſtes d'un Kraal horriblement dévaſté ; ſa triſte Horde avoit probablement été ſurpriſe & maſſacrée ſur la place ; la terre étoit jonchée d'oſſemens humains & de parties de cadavres ; révoltant ſpectacle que nous nous empreſſâmes de fuir !

Remis en route, à quatre heures du ſoir, trois heures de marche nous conduiſirent à une habitation délaiſſée, dont on avoit ſeulement enlevé les meubles ; je me propoſai d'y paſſer la nuit ; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démangeaiſons extraordinaires parcoururent tout mon corps ; je me découvris la poitrine ; elle étoit noircie d'eſſaims innombrables de puces ; mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune ; nous quittâmes, ſur le champ, ces lieux empoiſonnés, que mes gens nommèrent le *Camp des puces*, pour aller nous établir, plus loin, ſur les bords d'un ruiſſeau limpide & très-riant ; je m'y plongeai tout entier ſans me donner

même le temps de me déshabiller ; j'avois le corps abſolument truité ; Klaas me conſeilla, au ſortir de ce bain, de me laiſſer frotter à la manière des Sauvages ; je fus donc graiſſé & boughoué pour la première fois de ma vie, & je m'en trouvai ſoulagé : quoique nous ne nous fuſſions arrêtés qu'un quart d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens & mes chariots étoient couverts de ces inſectes ; l'opération balſamique à laquelle je venois de me livrer, étoit le ſeul moyen de m'en garantir juſqu'à ce que le temps ou le premier orage euſſent achevé de nous en purger tout-à-fait ; en raiſon de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avoient été moins aſſaillis que leur maître.

Le nouveau ſite que nous venions occuper, & ſur lequel nous paſſâmes la nuit, n'étoit pas ſans agrémens ; nous étions flanqués au Nord par des forêts immenſes de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-deſſus ; la plaine étoit couverte de Mimoſa que les Colons nomment *Dooren-Boom* ; j'eus le plaiſir de les voir en pleine fleur ; circonſtance heureuſe pour moi & que je n'avois garde de négliger ; car, comme je l'ai dit, les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'inſectes rares qu'on ne trouve communément que dans cette ſaiſon & ces mêmes inſectes font arriver des volées de toute eſpèce d'oiſeaux auxquels ils ſervent de nourriture ; je me fixai donc dans cette plaine où je m'amuſai à varier mes campemens ; j'eus lieu de préſumer que toute cette liſière, qui borde la forêt, avoit été autrefois habitée par les Caffres ; nous n'y pouvions faire un pas, ſans rencontrer des reſtes de huttes antiques plus ou moins dégradées par le temps ; j'y trouvai ſans peine les deux eſpèces de Gazelles Gnou & Spring-bock ; le ſilence des nuits ne me parut jamais plus majeſtueux qu'en cet endroit ; les rugiſſemens des Lions réſonnoient autour de nous à des intervalles égaux ; mais les converſations de ces dangereuſes bêtes féroces ne pouvoient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles & n'interrompoient nullement notre ſommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires. J'augmentois, de jour en jour, mes collections, & je les enrichis là d'un oiſeau magnifique, inconnu des Ornithologiſtes ; mes gens lui donnèrent le nom

Uyt-Lager (le moqueur). Il ſuffiſoit qu'il apperçut l'un de nous ou même un de nos animaux, pour que ſon eſpèce arrivât par vingtaine ſur les branches qui nous avoiſinoient le plus; & là, dreſſés perpendiculairement ſur leurs pieds, & ſe balançant tout le corps de côtés & d'autres, ils nous aſſourdiſſoient de ces ſyllabes répétées avec précipitation GRA, GA, GA, GA; les pauvres bêtes ſembloient ſe livrer à diſcrétion; nous en tuâmes tant que nous en voulûmes; cet oiſeau eſt, à peu près, de la groſſeur du Merle; ſon plumage verd-doré a le reflet pourpre; ſa queue longue a la forme d'un fer de lance; elle eſt, de même que les pennes de l'aile, agréablement tachetée de blanc; le bec courbe & long, eſt remarquable, ainſi que ſes pieds, par une couleur du plus beau rouge; il grimpe le long des branches pour y chercher des inſectes dont il ſe nourrit & qui ſe cachent ſous l'écorce qu'il détache très-adroitement avec ſon bec.

Il ne faut pas croire que ce ſoit un Grimpereau, quoiqu'il paroiſſe y reſſembler; des caractères eſſentiels, comme on le verra, le ſéparent de cette claſſe.

Ayant, un ſoir, remarqué que, ſans précautions & ſans que notre préſence leur inſpirât la moindre crainte, ils venoient tous ſe coucher en foule dans différens trous creuſés autour d'un très-gros arbre, près duquel nous étions campés, je fis boucher pluſieurs de ces trous; le lendemain, en levant avec précaution le ſcellé, j'eus le plaiſir de les prendre par le bec, à meſure qu'ils ſe préſentoient pour ſortir; cette chaſſe eſt aſſurément facile & bien ſimple; on peut ſe procurer, de la même façon, toutes les eſpèces de Pics & de Barbus; mais ceux-ci ſe couchant plus myſtérieuſement que les premiers, ſont auſſi plus difficiles à découvrir; il eſt une règle que je crois aſſez générale: c'eſt que tous les Oiſeaux qui ont deux doigts devant & deux derrière, ſe retirent dans des creux d'arbres, pour y paſſer la nuit; ce qui ne prive pas de cet inſtinct d'autres eſpèces, telles que les Méſanges, les Torches-Pot, &c.

Il ſeroit imprudent de fourrer la main dans les trous dont je viens de parler, ſans être bien ſûr de ce qu'on va y trouver;

car ſouvent il s'y rencontre de petits quadrupèdes de la groſſeur du Rat ; ſouvent auſſi des ſerpens s'y introduiſent pour dévorer les œufs ou les Oiſeaux ; &, quoique ces Reptiles, pour la plupart, ne ſoient point mal-faiſans, ils ne laiſſent pas de cauſer une grande frayeur dont on n'eſt pas le maître ; l'eſpèce nommée *Kooper-Kapel*, dont j'ai déjà parlé, monte fort bien dans les arbres, & pourroit auſſi ſe réfugier dans quelques-uns de ces trous ; ce ſeroit alors plus qu'une épouvante, & l'on payeroit cher ſon imprudente curioſité.

Le 16, nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens, j'avois battu tout le canton que nous quittions. Après trois heures de marche, je trouvai le Klein-Vis-Rivier ; je ne pus aller plus loin ce jour là ; nous perdîmes beaucoup de de temps à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures : elles avoient déjà failli d'y culbuter.

Le jour ſuivant, nous la traversâmes heureuſement ; une habitation délaiſſée vint encore s'offrir à mes regards ; je ne fus pas même tenté d'en approcher ; quelques lieues plus loin, nous retrouvâmes des Mimoſa en très-grande quantité & tout auſſi fleuris que ceux que je venois d'abandonner la veille ; je réſiſtai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiſeaux que je n'avois vus nulle part, &, pour la ſeconde fois, ce genre de Perroquet dont j'ai parlé plus haut ; je m'écartai un peu & me trouvai dans une eſpèce de petite prairie, au milieu d'un bois de haute futaie ; ce déſert paiſible favoriſoit mes opérations, & me parut commode pour mes équipages ; mais comment les y faire arriver à travers des brouſſailles, des arbres & des branches qui ſe croiſoient en mille ſens divers ? Nous avions franchi des obſtacles plus inſurmontables ; celui-ci céda, comme tous les autres, à nos efforts. Le dix-neuf, après beaucoup de peines & de fatigues, nous en vînmes à bout ; ſeulement j'eus le malheur de perdre un de mes bons Timoniers qu'une voiture entraîna avec tant de violence contre un Mimoſa, que les épines de cet arbre pénétrèrent & ſe rompirent dans l'omoplate de l'animal. Nous retirâmes, comme nous pûmes, toutes

celles qui étoient encore apparentes ou que nous pouvions mordre avec nos tenailles ; mais tout notre art n'allant pas au-delà, celles qui s'étoient plus enfoncées & que nous ne pouvions ſaiſir ni même apercevoir, occaſionnèrent une inflammation telle, que, vingt-quatre heures après, toutes les conſultations de mes meilleurs eſculapes ſe réduiſirent au parti d'aſſommer le malade ; ce qui fut exécuté ſur le champ.

Les Touracos fourmilloient également dans ce bois ; ils y étoient moins ſauvages, & me paroiſſoient plus grands que ceux des forêts d'Auteniquoi ; j'y trouvai une eſpèce nouvelle de Calao ; &, parmi d'autres que je n'avois point vues juſques-là, je diſtinguai un Merle à ventre orangé, qui, outre le plaiſir que me cauſoit ſa découverte, me fournit encore l'occaſion de juger de la ſimplicité des Hottentots.

Ce fut Pit qui, le premier, m'apporta cet Oiſeau ; il étoit femelle ; j'ordonnai à ce Chaſſeur de retourner, ſur le champ, dans l'endroit où il l'avoit tué, ne doutant point qu'il n'y rencontrât le mâle ; mais il me pria de l'en diſpenſer, n'oſant pas, ajoutoit-il, prendre ſur lui de le tirer ; j'inſiſtai ; quel fut mon étonnement lorſque je le vis d'un air affligé & d'un ton preſque lamentable, m'atteſter qu'il lui arriveroit certainement quelque malheur ; qu'à peine avoit-il mis bas la femelle, le mâle s'étoit acharné à le pourſuivre, en lui répétant ſans ceſſe PIT-ME WROU, PIT-ME WROU ! il faut obſerver que ces deux mots ſont en effet les cris de cet Oiſeau ; je m'en ſuis mieux convaincu que par les vaines terreurs de ce Pit, lorſque j'ai eu dans la ſuite l'occaſion de tirer moi-même de ces Merles. Les ſyllabes qu'il prononce & qui avoient effrayé mon chaſſeur, ſont trois mots Hollandois qui ſignifient Pit ou pierre, ma femme ; il s'étoit imaginé que l'Oiſeau l'appelant par ſon nom, lui redemandoit ſa moitié. Il me fut impoſſible de tranquilliſer l'imagination frappée de cet homme, qui refuſa toujours conſtamment de tirer ſur ces Oiſeaux ; s'il lui fut malheureuſement arrivé un accident durant nos marches & nos chaſſes, qu'elle qu'en fut la cauſe, ſes camarades n'euſſent pas manqué de l'attribuer au maſſacre du premier de ces Merles ; cette

croyance, fondée ſur des faits que j'euſſe été moi-même en état d'atteſter, auroit pu conſacrer, au ſein des déſerts d'Afrique, le premier miracle d'une religion naiſſante.

Je rencontrai, par-tout dans la forêt, une eſpèce de Singes Cercopithèques à face noire; mais je ne pouvois jamais les atteindre. Sautant d'un arbre à l'autre, comme pour me narguer, un clin-d'œil voyoit, tour-à-tour, paroître & diſparoître ces Cercopithèques turbulens; je me fatiguois vainement à leur pourſuite; cependant, un matin que je rôdois aux environs de mon camp, j'en aperçus une trentaine aſſis ſur les branches d'un arbre, & préſentant leurs ventres blancs aux premiers rayons du Soleil. Celui qu'ils avoient choiſi étoit aſſez iſolé pour que l'ombre des autres ne les gênât pas; je gagnai, par le taillis, l'endroit qui m'en approchoit le plus, ſans être découvert; & de là, prenant ma courſe, j'arrivai à leur arbre avant qu'ils euſſent eu le temps d'en deſcendre; j'étois certain qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé; malgré cela, je n'en pus apercevoir un ſeul, quoique je tournaſſe de tous côtés & mes regards & mes pas, & que je fiſſe le plus ſévère examen de l'arbre où je ſavois qu'ils étoient cachés. Je pris le parti de m'aſſeoir à quelque diſtance du pied, & de guetter de l'œil, juſqu'à ce que j'aperçuſſe quelque mouvement; je fus payé de ma conſtance, après un aſſez long eſpace de temps; je vis enfin une tête qui s'alongeoit pour découvrir apparemment ce que j'étois devenu; je l'ajuſtai, l'animal tomba; je m'étois attendu que le bruit du coup alloit faire déguerpir toute la troupe; c'eſt ce qui n'arriva cependant pas; &, pendant plus d'une demi-heure encore que je gardai mon poſte, rien ne remua; rien ne parut. Laſſé de ce manége fatigant, je tirai au haſard pluſieurs coups dans les branches de l'arbre, & j'eus le plaiſir d'en voir tomber deux autres; un troiſième, qui n'étoit que bleſſé s'accrocha, par la queue, à une petite branche; un nouveau coup le fit arriver à ſon tour; content de ce que je m'étois procuré, je ramaſſai mes quatre Singes & je marchai vers mon camp; lorſque je fus à une certaine diſtance de l'arbre, je vis toute la troupe, qui avoit calculé mon éloignement, deſcendre avec précipitation & gagner l'épaiſſeur du bois, en pouſſant de grands

grands cris ; je jugeai, à quelques traîneurs qui ſuivoient péniblement, boitant du devant ou du derrière, que mes plombs en avoient bleſſé pluſieurs ; mais, dans cette fuite précipitée, je ne remarquai point, comme l'ont dit quelques Voyageurs, que les mieux portans aidaſſent les eſtropiés en les chargeant ſur leurs épaules, pour ne point retarder la marche commune, & je crois, qu'à leur égard ainſi qu'à celui des Hottentots, pourſuivis en guerre, la Nature eſt la même, & qu'on a déjà trop de veiller à ſon propre ſalut, pour s'occuper de celui des autres.

De retour à ma tente, j'examinai ma chaſſe ; cette eſpèce de Singe eſt d'une grandeur moyenne ; ſon poil, aſſez long, eſt généralement d'une teinte verdâtre ; il a le ventre blanc, comme je l'ai déjà dit, & la face entièrement noire ; ſes feſſes ſont calleuſes ; cette partie nue eſt, ainſi que celles de la génération du mâle, d'un très-beau bleu ; dans le moment où j'examinois ces animaux, Keès entre dans ma tente ; je crois qu'il va jeter les hauts cris, en apercevant ſes camarades, quoique d'une eſpèce différente de la ſienne ; il me parut qu'il ne craignoit pas autant les morts que les vivans ; il montre de l'étonnement ; il les conſidère l'un après l'autre ; les tourne & retourne en tous ſens pour les examiner, comme il me l'avoit vu faire ; il n'étoit pas, je crois, le premier Singe qui voulût trancher du Naturaliſte ; mais un ſecret motif, beaucoup moins généreux, le preſſoit fortement ; il avoit découvert des tréſors en tâtant les joues des quatre défunts ; je le vis bientôt ſe haſarder à leur ouvrir la bouche, l'un après l'autre & tirer de leurs ſalles (*) des amandes toutes épluchées de l'arbre *Géel Hout*, & les entaſſer dans les ſiennes.

Le campement que j'occupois devenoit intéreſſant & riche pour moi ; il étoit, de plus, agréable à mes gens & très-abondant pour mes beſtiaux ; auſſi j'y reſtai juſqu'au 28, & ne le quittai qu'avec beaucoup de regret : c'eſt un de ceux où je ſens qu'il

(*) Les Naturaliſtes nomment *ſalles* ces eſpèces de poches qu'ont les ſinges entre les joues & les machoires inférieures ; c'eſt une ſorte de magaſin dans lequel ils conſervent, pour l'occaſion, les fruits qu'ils trouvent, lorſqu'ils n'ont ni le temps ni le beſoin de les manger.

m'eût été facile d'oublier qu'il eſt d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres plaiſirs.

Dès le matin du jour ſuivant, nous délogeâmes; &, trois heures plus tard, quelques Sauvages Hottentots s'offrirent à notre rencontre; ils conduiſoient devant eux des Moutons, & faiſoient route pour rejoindre leurs Hordes reſpectives, dont ils s'étoient éloignés dans je ne ſais quel deſſein; je leur payai généreuſement une couple de leurs bêtes dont j'avois beſoin; nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure; après quoi, leur deſtination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs Kraals, à quelques lieues de là; nous fûmes arrêtés, trois heures après, par le Klein-Vis qui, de puis que nous l'avions traverſé, s'offroit à nous pour la troiſième fois. Les roues d'une de mes voitures commençoient à ſe déboîter; les rayons jouoient tellement dans les moyeux que le moindre cahot nous faiſoit trembler; un plus long retard eût augmenté le mal; il fut réſolu que nous reſterions campés quelques jours pour les réparer; c'eſt à cette place que, deux jours après, ſuivant le nouveau ſtyle de mon Calendrier, nous paſsâmes le premier jour de l'an 1782.

Les Hottentots, qui ne comprennent rien à l'année ſolaire, ſont éloignés de connoître l'étiquette du premier jour qui la commence; ainſi point de complimens de notre part & par conſéquent point de faux ſermens & d'hypocrites proteſtations: je me donnai ſeulement, pour mes étrennes, un chapeau neuf que je n'avois pas encore retappé, & l'on tira au blanc celui que je quittois; Klaas fit voler la bouteille en mille pièces; je ne ſaurois peindre la joie qu'il reſſentit d'avoir remporté ce prix, qui ajoutoit, à ſa garderobe, un meuble précieux, une parure plus magnifique encore que la culotte uſée dont je lui avois fait cadeau, lors de mon entrée ſolennelle chez les Gonaquois.

Le lendemain, tandis que nous étions occupés de notre chariot & de ſes roues, la joie ſe répandit, tout d'un coup, ſur tous les viſages. Lorſque je demandai la cauſe de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nuage qui s'avançoit vers nous; je ne voyois rien à ce phéno-

mène qui dût ſi fort nous réjouir ; ce ne fut que lorſque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je diſtinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de ſauterelles qui faiſoient route. On m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces inſectes qui s'aſſemblent tous les ans par bandes innombrables & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs ; mais je les voyois pour la première fois ; celles-ci voyageoient en ſi grand nombre, que l'air en étoit réellement obſcurci ; elles ne s'élevoient point beaucoup au-deſſus de nos têtes ; elles formoient une colonne qui pouvoit embraſſer deux à trois mille pieds en largeur, &, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à paſſer. Ce bataillon étoit tellement ſerré, qu'il en tomboit comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés ; mon Keès les croquoit à plaiſir en même temps qu'il en faiſoit proviſion.

Mes gens s'en firent auſſi un régal ; ils me vantèrent ſi fort l'excellence de cette manne que, cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'en Grèce & nommément dans Athènes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture & qu'elle faiſoit les délices des gourmets de ce temps, j'avoue de bonne-foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le Ciel ne m'eût fait jouir d'une conſtitution différente.

Nous partîmes enfin, le 3 Janvier ; &, laiſſant derrière nous la chaîne des montagnes du Bruyntjes-Hoogte, nous aperçûmes, au Nord, celles de Sneuwberg après leſquelles nous aſpirions depuis ſi long-temps. Quoique nous fuſſions parvenus à la ſaiſon des plus fortes chaleurs nous découvrions encore de la neige dans les infractuoſités & les enfoncemens les plus rapprochés du ſommet de ces formidables montagnes. Tandis que je m'amuſois à les conſidérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyoient paroître un blanc ; cette nouvelle m'inſpira le plus vif intérêt ; il y avoit tant de temps que je n'avois vu des hommes de cette couleur ! Celui-ci avoit fait un aſſez longue route, uniquement dans le deſſein de ſe procurer du ſel dans un lac ſitué près de Swart-

Kops-Rivier ; je le joignis & m'entretins quelque temps avec lui; il ne put retenir ſes larmes en me contant que, dans le commencemens de la guerre avec la Caffrerie contre laquelle il n'avoit jamais voulu ſe liguer à l'exemple des autres Colons, il avoit eu le malheur lui, ſa femme, ſon fils unique & quelques Hottentots d'être attaqués, pendant la nuit, par ces Caffres qu'il avoit toujours ménagés; que chacun s'étoit précipitamment caché dans des buiſſons; mais que, le jour venu, la troupe s'étant rejointe, il avoit trouvé ſon fils percé de mille coups de ſagayes, à la place même où nous étions actuellement arrêtés l'un & l'autre; le récit de cet infortuné père me pénétra de douleur; je n'eſſayai point de calmer la ſienne; le plus morne ſilence exprimoit mieux que de vains diſcours tout ce qu'il devoit attendre de conſolations de la part d'un être ſenſible; il avouoit cependant que les Caffres étoient fondés dans leurs haines, mais qu'il étoit bien malheureux pour les innocens, que les effets n'en retombaſſent pas ſur les ſeuls coupables.

Je le priai, pour le diſtraire un peu, de paſſer la nuit près de moi; je le traitai de mon mieux; je le régalai de mon meilleur thé, & lui donnai d'excellent tabac; les écarts de la converſation nous conduiſirent, je ne ſais comment, ſur l'article des chevaux; il me dit qu'un de ſes amis, habitant du Swart-Kops, lui en avoit fait voir un qu'il avoit pris à la chaſſe; & que, n'ayant pu découvrir à qui il appartenoit il, le gardoit chez lui; cela me rappela celui que j'avois abandonné ſur les bords du Krom-Rivier à la ſortie du Lange-Kloof, il y avoit ſept ou huit mois; d'après le ſignalement que je lui en donnai, il demeura ſi convaincu que c'étoit mon cheval, qu'il m'offrit auſſitôt de me laiſſer choiſir une couple de ſes Bœufs, ſi je voulois le lui céder, & lui donner un mot de lettre pour qu'il pût l'envoyer chercher; mon cheval valoit certainement plus que ce qu'il m'offroit; mais calculant, d'un côté les difficultés & les retards d'une route longue & pénible; &, de l'autre, le ſervice que je pouvois, ſur le champ, tirer des deux bœufs qu'il m'offroit, voulant d'ailleurs lui donner une marque d'eſtime & d'amitié, je ne balançai point à accepter ſa propoſition, & lui donnai un billet pour réclamer mon cheval.

Je pris toujours ma marche vers les Sneuwberg que nous ne perdions pas de vue, au pied deſquelles je me flattois d'arriver le jour même; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus exceſſives nous arrêta ſur les bordsde Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de paſſer la nuit; ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande reſſource; il ne couloit plus; la ſéchereſſe l'avoit tari; nous n'eûmes d'autre reſſource, pour étancher la ſoif dont nous étions dévorés, qu'une eau ſtagnante & de mauvais goût qui croupiſſoit dans les endroits les plus profonds de ſon lit. A la pointe du jour, nous nous empreſſâmes de quitter ce déſagréable gîte, & trois heures & demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Rivier* (rivière des oiſeaux); je remarquois entr'autres ſingularités, que, plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenoit accablante; les rocs amoncelés qui compoſent ces pics ſourcilleux, échauffés, ſans doute, par les rayons ardens du ſoleil les réfléchit, & les concentre dans les vallées qui les avoiſinent; le mal-aiſe général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans le court eſpace que nous venions de parcourir pour gagner d'une rivière à l'autre, nous n'avions rencontré qu'une ſeule troupe de Gazelles Springbock; mais il faut dire qu'elle occupoit toute la plaine; c'étoit une émigration dont nous n'avions vu ni le commencement ni la fin; nous étions préciſément dans la ſaiſon où ces animaux abandonnent les terres sèches & rocailleuſes de la pointe d'Afrique, pour refluer vers le Nord, ſoit dans la Caffrerie, ſoit dans d'autres pays couverts & bien arroſés: tenter d'en calculer le nombre; le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'eſt rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le paſſage de ces animaux, pour le croire; nous marchions au milieu d'eux, ſans que cela les dérangeât beaucoup; ils étoient ſi peu farouches, que j'en tirai trois, ſans ſortir de mon chariot; il nous eût été facile au beſoin d'en fournir pour long-temps à des armées innombrables. Au ſurplus la retraite de ces Gazelles qui quittoient le pays que nous allions parcourir, nous annonçoit, plus ſûrement que l'*Almanach de Liége*, les ſéchereſſes auxquelles nous devions nous attendre.

Remis en route dans la matinée du 6, & remontant la rivière des oiſeaux, qui prend ſa ſource dans les montagnes de neige, un accident, qui pouvoit devenir ſérieux, nous arrêta quelque temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant ſe remettre en ſiége, fut retenu par des épines auxquelles il n'avoit pas fait attention : il tomba ; la roue de la voiture, qui continuoit ſa marche, paſſa ſur ſa jambe : j'accourus & fus mille fois heureux lorſque je m'aperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avoit aucune fracture ; je baſſinai moi-même la contuſion, je l'enveloppai de pluſieurs bandages imbibés d'eau de vie ; &, de peur que le malade n'en regrettât l'uſage, je lui en fis avaler un grand gobelet ; il fut porté, pendant quelques jours, ſur mes chariots ; & ſon accident n'eut pas d'autres ſuites.

Il ſembloit que les Sneuwberg fuſſent pour moi la terre promiſe ; je ne pouvois y arriver ! Les obſtacles ſe ſuccédoient. Le 7, au moment de partir, je m'aperçus, en faiſant le dénombrement de mes Beſtiaux, qu'il en manquoit trois ; mes gens ſe répandirent de tous côtés pour les chercher ; on les retrouva ; mais cette opération avoit demandé tant de temps que nous ne pûmes atteler qu'à ſept heures du ſoir. Nous étions encore dans les plus grands jours de l'année ; la fraîcheur des nuits étoit attrayante ; nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière ; & notre intention, ſi nous y arrivions, n'étoit pas de pouſſer plus avant.

Nous avions à peine fait deux ou trois lieues, qu'un des Hottentots de l'arrière-garde, emporté par ſon cheval, tombe ſur nous à toute bride, ſuivi de tous les relais qui arrivent dans le plus grand déſordre ; l'effroi ſe communique aux douze bœufs du chariot de Pampoën-Kraal, qui, dans ce moment n'ayant point de Hottentots en tête pour retenir & gouverner les deux premiers, comme il eſt d'uſage, prennent l'épouvante, ſe jettent en s'écartant ſur le côté ; le timon caſſe ; &, toujours attelés, ils le traînent après eux, s'enfoncent & vont ſe perdre dans les buiſſons. La confuſion devient de plus en plus générale ; au mugiſſement des Bœufs, il n'y avoit pas à douter que nous ne fuſſions pourſuivis par des Lions ; on court aux armes ; tandis que

les uns s'efforcent d'arrêter les Bœufs des deux autres chariots qui ſe laiſſoient emporter comme ceux du troiſième, que d'autres s'occupent à ramaſſer & à raſſembler tout ce qui leur tombe ſous la main pour allumer les feux, je pars accompagné de mes plus habiles Chaſſeurs, & nous rétrogradons ſur la route pour faire face aux cruels animaux, retarder leur marche, & donner le temps de ſe livrer aux autres préparatifs. La nuit n'étoit pas encore bien obſcure; nous étions dans une plaine ſablonneuſe, qui nous aidoit à diſtinguer les objets à une certaine diſtance; lorſque je vis nos chiens s'approcher de nous & nous ſerrer de près, je ne doutai plus de la préſence des Lions; tout à coup j'en aperçois deux élevés ſur un petit tertre, & qui ſembloient nous attendre; nous lâchons tous nos coups enſemble, mais ſans autre effet que de les voir diſparoître; nous avancions toujours dans l'eſpérance d'en abattre au moins un, & nous continuyons, par précaution, nos décharges; ils ne s'offrirent plus à nos regards; c'eſt en vain que nous nous fuſſions obſtinés à les pourſuivre plus long-temps; ils étoient déjà loin; les feux étoient bien allumés; nous nous en rapprochâmes; nos Bœufs diſperſés en faiſoient autant; ils arrivoient à notre halte les uns après les autres, & bientôt il ne manqua plus que l'attelage de Pampoën-Kraal; nous entendions beugler à une certaine diſtance; aucun de mes gens ne ſe ſoucioit de courir à la voix; j'en engageai cependant pluſieurs à me ſuivre; chacun de nous prit un tiſon enflammé d'une main, un fuſil de l'autre; &, ſous la conduite des Chiens qui nous précédoient, nous allâmes à la recherche, & arrivâmes ſur la place; le morceau de timon que ces Bœufs avoient traîné avec eux, s'étoit pris entre deux arbres & les avoit arrêtés; ils étoient tous en peloton, & tellement embarraſſés dans les traits, qu'il n'y eut d'autre moyen que de les mettre en pièces; trois de ces Bœufs manquoient; ils étoient parvenus à briſer leur joug; nous les croyions dévorés; mais, de retour à nos feux, j'appris qu'ils s'y étoient rendus & ne faiſoient que d'arriver.

Un inſtinct pur & machinal avoit-il appris à ces animaux que, ſous la ſauve-garde du feu, ils n'avoient rien à craindre de leurs

ennemis? L'habitude leur avoit-elle inſpiré cette réflexion que, depuis plus d'un an qu'ils voyageoient avec moi, les bêtes carnacières qui, dans les commencemens leur avoient cauſé tant d'inquiétude, n'avoient jamais oſé les attaquer même approcher de tout près, ou bien prenoient-ils des hommes une aſſez haute idée pour ne voir en eux que des protecteurs puiſſans, des défenſeurs inexpugnables? Je ne l'expliquerai pas; mais je ſais que la Nature qui fournit indiſtinctement à tous les animaux une portion ſuffiſante d'intelligence pour veiller à leur conſervation, ſembloit exprès pour tout ce qui m'entouroit, en avoir doublé la meſure, & j'ai fait, ſur ce point, en plus d'une rencontre, des remarques qui m'ont toujours frappé d'étonnement & d'admiration. La morale de l'Hiſtoire Naturelle s'étend plus loin qu'on ne penſe. L'œil de la métaphyſique pénètre, de jour en jour, plus avant; l'aveugle curioſité qui formoit ſeule autrefois nos collections, cède aujourd'hui la place à des motifs plus nobles & plus précieux; il n'eſt plus de petits objets aux regards du Philoſophe; le génie des découvertes fait tout agrandir; les inſectes, par exemple, regardés, il y a vingt ans, comme des objets minutieux & bornés, occupent une place brillante dans la chaîne des êtres (*).

A la pointe du jour, je retournai à la place où j'avois tiré la veille; j'y reconnus le pas d'un Lion & celui de ſa femelle, qui, quoiqu'également prononcé, eſt toujours plus petit; je ſuivis quelque temps la trace; par un léger détour, elle me ramena près de mes gens; ce qui nous prouva que nous avions été épiés de fort près. Nous nous félicitâmes d'avoir été juſqu'au jour ſur nos gardes; ce fut pour moi un utile avertiſſement de ne plus, à l'avenir, voyager de nuit dans des Contrées que je connoiſſois ſi peu, & qui, comme je l'ai appris par la ſuite, ſont les pas de l'Afrique les plus dangereux à franchir.

J'avois, ſous mes voitures, des timons de rechange, coupés

(*) Il paroîtra bientôt un Traité complet d'Onthologie digne d'honorer le Savant qui a jeté les premiers fondemens de ce grand Ouvrage, & l'Amateur eſtimable qui protége & ſoutient de ſa fortune une auſſi belle entrepriſe.

dans

dans les forêts d'Auteniquoi ; mais, comme à la place où nous venions de nous arrêter, l'eau nous manquoit abſolument, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour nous en procurer, je fis réparer proviſoirement les traits déchirés ; on attacha, comme on put avec deux jumelles, le timon briſé, & nous partîmes. Quel fut notre chagrin lorſque, parvenus aux bords de la rivière plate, nous la trouvâmes à ſec ! Nous la remontâmes pendant environ trois quarts d'heure, toujours mourants de ſoif, excédés, hors d'haleine, & nous eûmes enfin le bonheur d'arriver à des fondrières qui conſervoient un peu d'eau bourbeuſe que le Soleil n'avoit pas encore dévorée.

Nous ne voyions plus ici ce charmant & magnifique Pays de la Caffrerie ; nous avions tout-à-fait perdu de vue ces gras pâturages & ces forêts majeſtueuſes ſur leſquelles nos yeux avoient tant de plaiſir à ſe repoſer ! Des roches amoncelées, des ſables arides ſuccédoient chaque jour ſous des formes toujours plus hideuſes à ces doux ſpectacles. Nous nous voyions de toutes parts circonſcrits par des montagnes dont les formes bizarrement inclinées, & les pics ſouvent ſuſpendus ſur nos têtes répandoient dans l'ame cette terreur profonde qui traîne le découragement après elle & réveille les triſtes ſouvenirs. Celles des Sneuwberg, au pied deſquelles nous nous trouvions, s'élançoient beaucoup au-deſſus de toutes les autres, & les hivers aſſis ſur leurs ſommets, ſembloient diſputer au Soleil l'empire de ces affreux climats.

Mon intention étant de parcourir & d'eſcalader une partie de cette fameuſe cordilière, prévenu que les Boſſiſmans y avoient établi, comme les Lions, leurs repaires ; & voulant me mettre à l'abri de toutes ſurpriſes de la part des uns & des autres, je plaçai mon camp tout à découvert & le fortifiai de mon mieux.

Un pas de Rhinoceros que j'avois rencontré, avoit, en un inſtant, ranimé l'ardeur de mes anciennes chaſſes. J'avois aſſuré d'une forte prime le premier de mes gens qui me procureroit un de ces coloſſes ; nous n'eûmes ce bonheur ni les uns ni les autres ; rien ne parut ; mais, ſans m'y être attendu, je tombai ſur un petit grouppe de huit Elans ; je n'en avois point encore tué ; je les

pourſuivis à la courſe ; j'en fis tomber un ſur la place ; cet animal eſt parfaitement décrit par le Docteur Sparmann ; les Sauvages le nomment *Kana* ; ce n'eſt point du tout l'Elan dont Buffon a donné la deſcription ; il en diffère eſſentiellement ; c'eſt uniquement la plus grande eſpèce des Gazelles du Cap.

De retour au camp, je vis arriver tous mes chaſſeurs qui s'étoient répandus de côtés & d'autres pour gagner la prime ; ils étoient haraſſés & fort mécontens ; l'un d'eux m'avertit qu'il avoit rencontré une Horde ſauvage dont le Kraal étoit ſitué abſolument au pied de la montagne ; je réſolus de l'aller reconnoître ; mais je n'emmenai avec moi que trois bons tireurs, & celui qui m'avoit donné cet avis le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à peine à moitié chemin que nous rencontrâmes cinq de ces gens qui venoient eux-mêmes à mon camp pour me voir. Ils rebrouſſèrent & me conduiſirent chez eux ; les enfans en me voyant arriver ſe mirent à fuir pour ſe cacher, en pouſſant des cris horribles. Cet effroi général me paroiſſoit hors de la Nature, & déconcertoit mes idées ; lorſque j'étois pour la première fois entré dans la Horde de Haabas & dans pluſieurs autres, les femmes & les enfans à la vérité s'étoient retirés, mais n'avoient montré ni crainte ni horreur ; j'étois curieux de connoître la cauſe de cet effroi ; j'appris d'abord que ces gens n'étoient venus que depuis très-peu de temps s'établir dans l'endroit où je les voyois ; qu'ils avoient éprouvé dans le Camdebo, leur Patrie, mille perſécutions de la part des Colons, & qu'animés contre les Blancs d'une haine cruelle & ſanguinaire, ils inſpiroient cette horreur à leurs enfans, afin qu'elle s'accrût avec l'âge, & qu'ils n'étoient pas fachés de les avoir vus dans cette rencontre réciter auſſi bien le catéchiſme de la vengeance.

Quant aux hommes, ils ſourirent à mon approche, & ne parurent point étonnés de me voir ; ils étoient prévenus, dès la veille, qu'infailliblement je les irois viſiter ; leur Horde ne montoit guères qu'à cent ou cent trente hommes ; en me rendant chez eux, j'avois rencontré leurs troupeaux ; une centaine de bêtes à cornes, & peut-être trois cents à laine, n'annonçoient pas une grande aiſance ; auſſi je trouvai ces miſérables occupés à faire ſécher, ſur

des nattes, des Sauterelles auxquelles ils retranchoient les ailes & les pattes; comme l'amas de ces proviſions touchoit à la plus grande fermentation, je fus contraint de prendre le deſſus du vent pour éviter les exhalaiſons infectes qui s'en échappoient par intervalles.

Il n'y avoit pas ſix mois que ces pauvres Hottentots s'étoient confinés dans cet endroit, pour échapper aux cruautés des Colons; ils venoient, ſans le ſavoir, ſe livrer à des atrocités d'un autre genre; outre les Boſſiſmans dangereux qui pouvoient à tous momens les découvrir, ils avoient encore à ſe défendre des bêtes féroces, & particulièrement des Chiens Sauvages qui dévaſtoient leurs troupeaux. Je leur donnai quelques conſeils pour leur tranquillité, & leur fis des préſens; je leur propoſai en outre l'échange de quelques Moutons qu'ils me promirent de m'amener le lendemain. Comme je me diſpoſois à prendre congé d'eux, je fus obligé d'entrer dans une de leurs Huttes, pour me mettre à l'abri d'un orage affreux qui fondit ſur nous comme un trait, & qui dura trois grandes heures; je n'en fus pas moins inondé; le Kraal entier faillit d'être emporté; des huttes furent ébranlées; les torrens charioient devant nous des ſables, des terres éboulées & des arbres déracinés; le lieu que j'occupois étoit mieux abrité; je contemplois avec extaſe, quoique noyé juſqu'au genoux, les caſcades & les colonnes d'eau qui s'échappoient avec fracas du haut des montagnes, &, s'entre-choquant dans leur chute, gagnoient la terre en mille gerbes variées, & la couvroient de vapeurs & d'écume. Les bords de la rivière plate, que j'avois à deux pas, diſparurent en un moment à mes regards; je donnai le temps aux plus gros amas de s'écouler; inquiet pour mon camp, je profitai du premier intervalle que nous laiſſa la pluie, & je partis pour m'y rendre. J'avois eu beaucoup à ſouffrir dans cette hutte remplie de ſacs de Sauterelles déjà ſéchées, mais qui n'en rendoient pas moins une odeur fétide, inſupportable; la pluie continua par orage, toute la nuit; le jour ſuivant les inondations groſſirent, & ces Hottentots ne purent joindre mon camp, comme ils me l'avoient promis.

Nous ne craignions plus de manquer d'eau; cependant nous ne

fîmes aucun uſage de celle de la rivière, parce qu'elle étoit ſale & troublée ; nous préférâmes de recourir aux lagunes qui avoient eu le temps de dépoſer leur ſable & leur limon.

Le jour d'enſuite fut plus tranquille ; une vingtaine d'hommes & quelques femmes m'amenèrent quatre Moutons & une vieille Vache qui n'étoit plus bonne que pour la boucherie ; ils ne convoitèrent pas infiniment mes verroteries ; les femmes en étoient à la vérité ſurchargées ; ils ſe jetèrent de préférence ſur le tabac ; comme c'étoit celle de mes proviſions la plus facile à réparer en rentrant dans la Colonie, je ne la leur épargnai pas ; cette prodigalité les ſéduiſit ; ils m'amenèrent encore onze Moutons que je payai largement.

Inſtruit que j'allois traverſer un Pays difficile & bien ſec, je conſervai ces différentes acquiſitions comme une reſſource précieuſe au beſoin.

Un jour que j'avois beaucoup de ces Etrangers, un des Gardiens de mon troupeau vint m'avertir que pluſieurs Boſſiſmans deſcendus des montagnes s'étoient approchés d'eux, mais qu'ils les avoient tenus en reſpect avec quelques coup de fuſil ; Klaas & moi nous montons à Cheval ; &, ſuivis de quatre autres Chaſſeurs, nous marchons à leur pourſuite ; nous ne tardons pas effectivement à découvrir treize de ces dangereux Pirates ; mais la rapidité de notre courſe & notre air déterminé les mettent bientôt en fuite ; nous volions vers eux à bride abattue ; nos balles ſifflèrent à leurs oreilles ; nous ne pûmes cependant les approcher aſſez pour les ajuſter ; il me ſuffiſoit, & c'étoit beaucoup pour ma ſûreté, de leur avoir donné l'épouvante. Nous les vîmes tous, par des ſentiers différens, s'engager dans les montagnes & diſparoître entièrement. J'admirois l'agilité avec laquelle ils graviſſoient, auſſi vîtes que les Singes, les rochers les plus eſcarpés ; je ne m'aviſai point de m'attacher plus long-temps à leurs pas ; il y eût eu de l'imprudence à prétendre les attaquer dans leur fort, & leurs embuſcades impénétrables. Ces gens ne nous auroient aſſurément pas manqués ; ils étoient tout-à-fait nuds ; je jugeai à leurs traces qu'ils portoient des ſandales ; cette petite alerte fut un bien ; elle ſervit à

nous rendre plus méfians; je doublai les gardes; Swanepoël & moi nous fîmes alternativement la ronde, tandis que mon fidèle Klaas, à la tête d'un petit détachement, viſitoit la vallée & tous nos environs. De temps en temps, on tiroit du camp un coup de carabine, auquel mes pâtres étoient obligés de répondre; j'étois par ce moyen aſſuré qu'ils ne s'étoient pas endormis, & qu'ils faiſoient ſévèrement leur garde; du reſte, cette précaution que j'obſervois, par amour de l'ordre, & pour n'avoir rien à me reprocher devenoit dans la circonſtance aſſez inutile; le Hottentot craint moins un Lion qu'un Boſſiſman; cette frayeur ſalutaire tenoit tous les miens aux aguets, & dans les lieux les plus découverts, ce qui les faiſoit cruellement ſouffrir; car la chaleur étoit devenue exceſſive; j'y étois pour le moins autant expoſé qu'eux, & ne m'exemptois pas pour cela de mes chaſſes. Il m'étoit aſſez indifférent de marcher ou de reſter tranquille; ma tente n'étoit point habitable; c'eſt dans ces occaſions que ma barbe bien imbibée me procuroit quelque ſoulagement; j'en tirois auſſi de la forme de mon chapeau que j'humectois de même; dans ces momens de criſe, j'étois ſur tout dévoré d'une ſoif ardente; comme j'avois remarqué que la quantité d'eau que je buvois, loin de me déſaltérer, m'échauffoit au contraire beaucoup, j'imaginai de ne plus boire qu'à l'inſtar des Chiens, c'eſt-à-dire de lapper. Cette étrange manière me ſervit merveilleuſement bien. Très peu d'eau ſuffiſoit alors pour étancher ma ſoif, & je ne craignois plus d'en être incommodé.

Tant que nous reſtâmes ſur les bords de Platte-Rivier, les Lions nous inquiétoient fort-peu; notre artillerie, qui ronfloit de tous côtés, pendant le jour, les tenoit écartés; nous les entendions, à la vérité, rugir toutes les nuits; mais jamais, ſi ce n'eſt une ſeule fois, ils n'osèrent nous approcher aſſez pour nous alarmer. Les Panthères s'annonçoient auſſi au lever & au coucher du Soleil, ſur les bords de la rivière; mais elles ſe tenoient à des diſtances éloignées; au fort des nuits, elles s'avançoient d'avantage; nous étions conſtamment avertis par les chiens; &, le lendemain, nous jugions à leurs traces, juſqu'à quel point elles s'étoient haſardées. C'eſt la néceſſité ſeule qui rend audacieuſes

toutes ces eſpèces carnivores, naturellement craintives à l'aſpect de l'homme : & je crois qu'on a trop exagéré les dangers qu'on court dans leur voiſinage ; rarement rencontre-t-on ces animaux dans les bois ; les deux ſeules eſpèces de Gazelles qui s'y trouvent, n'y abondent point aſſez pour ſatisfaire leur voracité. Ils préfèrent de pourſuivre les Hardes nombreuſes qui voyagent d'un canton dans un autre ; c'eſt alors qu'ils peuvent choiſir & faire un affreux carnage.

Mes voiſins, me voyant diſpoſé à gravir les Sneuwberg, me conſeillèrent de me tenir ſur mes gardes, & de n'y pas faire un long ſéjour, attendu que les Boſſiſmans étoient en force. Mon intention n'étoit pas d'y conduire toute ma caravane ; ce projet inſenſé n'eût pas même été praticable ; mais, ne voulant que reconnoître quelques-uns de leurs ſommets & le parcourir avec mes Chaſſeurs entre deux ſoleils, je me rapprochai de leur pied le plus qu'il me fut poſſible, & vins placer mon Camp à trois cents pas de la Horde ſauvage ; je m'attendois à trouver ſur la hauteur, comme on me l'avoit annoncé, un volcan conſidérable qui vomit de la fumée & des flammes ; je ne vis rien qui reſſemblât à ce phénomène avec l'aide de ma lunette, je découvris d'immenſes Pays, qui ſe prolongeoient au Nord, & qui n'étoient bornés que par l'horizon ; je trouvois fréquemment, ſur les plates-formes & ſur les crêtes les plus élevées, des monticules de cailloutage & de ſable tout-à-fait ſemblables à des Dunes ; j'y cherchai, mais vainement, quelques coquillages ; il n'y en avoit ni de fruſtres, ni même aucuns débris qui me paruſſent tenir à la Conchiologie ; je m'attachai davantage à la pourſuite des oiſeaux ; j'eus le bonheur d'en rencontrer & d'en tuer de fort rares, notamment une très-belle eſpèce de Veuve, qui ſe tenoit dans les herbages fort élevés, qui tapiſſoient preſque par-tout ces hautes montagnes.

Dans toutes mes courſes, qui finiſſoient toujours avec le ſoleil, je ne vis qu'une ſeule fois des Boſſiſmans ; ils étoient trois qui traverſoient le revers d'une montagne oppoſée à celle ſur laquelle nous étions ; ils ne ſongèrent point à nous venir attaquer ; nous ne traînions rien après nous qui dût les tenter, & peut-être ces

trois ſcélérats étoient-ils du nombre de ceux à qui j'avois donné ſi vertement la chaſſe, & ſe reſſouvenoient-ils de l'épouvante que je leur avoit cauſée; ces vagabonds ne ſont point, comme on l'a fauſſement avancé, une Nation ſauvage particulière, une Peuplade originaire de l'endroit même où on les rencontre; Boſſiſman ſont deux mots Hollandois qui ſignifient *hommes des bois* ou *des buiſſons*; c'eſt ſous cette qualification que les Habitans du Cap & généralement tous les Hollandois, ſoit en Afrique, ſoit en Amérique, déſignent tous les malfaiteurs ou les aſſaſſins qui déſertent la Colonie, pour ſe ſouſtraire au châtiment; c'eſt, en un mot, ce que, dans les Iſles Françoiſes, on appelle *Nègres marrons*; ainſi donc, loin que ces Boſſiſmans faſſent une eſpèce à part, comme on l'a dit encore fort récemment, ce n'eſt qu'un ramas informe de Mulâtres, de Nègres, de Métis de toute eſpèce, quelquefois de Hottentots, de Baſters, qui, tous différens par la couleur, n'ont de reſſemblance que par la ſcélérateſſe; ce ſont de vrais pirates de terre, vivant ſans Chef, ſans loix & ſans ordre; abandonnés à tous les excès du déſeſpoir & de la misère: lâches déſerteurs qui n'ont de reſſource pour ſubſiſter, que dans le pillage & le crime. C'eſt dans les rochers les plus eſcarpés, & dans les cavernes les moins acceſſibles qu'ils ſe retirent & paſſent leur vie; de ces endroits élevés, leur vue domine au loin ſur la plaine, épie les Voyageurs & les troupeaux épars; ils fondent comme un trait, & tombent à l'improviſte ſur les habitans & les beſtiaux qu'ils égorgent indiſtinctement; chargés de leurs proies & de tout ce qu'ils peuvent emporter, ils regagnent leurs antres affreux, qu'ils ne quittent, pareils aux Lions, que lorſqu'ils s'en ſont raſſaſiés, & que de nouveaux beſoins les pouſſent à de nouveaux maſſacres; mais, comme la trahiſon marche toujours en tremblant, & que la ſeule préſence d'un homme déterminé ſuffit ſouvent pour en impoſer à ces troupes de bandits, ils évitent, avec ſoin, les habitations où ils ſont aſſurés que réſide le maître; l'artifice & la ruſe, reſſources ordinaires des ames foibles, ſont les moyens qu'ils employent & les ſeuls guides qui les accompagnent dans leurs expéditions. Dans les lieux où la trace de leurs pas, trop bien impri-

mée, pourroit donner l'alarme aux habitans, & les attirer à leur pourſuite, ils employent à la déguiſer une adreſſe merveilleuſe à laquelle nos brigands d'Europe, plus téméraires ou moins patiens, ſont éloignés de ſe plier; ils marchent en reculant, s'ils ne ſont pas chauſſés, &, s'ils ont des ſandales, ils ſe les attachent de façon que le talon répond aux doigts de leurs pieds. Lorſqu'ils enlèvent un troupeau conſidérable d'animaux vivans, ils le diviſent ſous la conduite de pluſieurs d'entr'eux, en petites bandes auxquelles ils font prendre des routes différentes; par ce moyen, s'ils ſont pourſuivis, ils s'aſſurent toujours la plus grande portion du pillage qu'ils ont fait.

On confond encore ſous le nom de *Boſſiſman*, une Nation différente en effet des Hottentots; quoique, dans ſon langage, elle ait le clappement de ces derniers, elle a cependant une prononciation & des termes qui lui ſont particuliers; dans quelques cantons, on les connoît ſous le nom de *Chineeſe Hottentot* (Hottentots Chinois), parce que leur couleur approche de celle des Chinois qu'on rencontre au Cap, & que, comme eux, ils ſont d'une ſtature médiocre; attendu l'affinité du langage, je conſidère ces Peuples, ainſi que les grands & les petits Namaquois, dont j'aurai bientôt occaſion de parler, comme une race particulière de Hottentots: &, quoique les Colons confondent les premiers ſous la dénomination générale de Boſſiſmans, il n'eſt pas moins vrai que les Sauvages du déſert, qui n'ont aucune communication avec les poſſeſſions Hollandoiſes, ne les connoiſſent que ſous le nom de *Houſwaana*.

Cette Nation, quelque nom qu'on veuille lui donner, habitoit autrefois le Camdebo, le Bocke-Veld, le Rogge-Veld; mais les uſurpations des Blancs, dont ils ont été victimes comme les autres Sauvages, les ont contraints de fuir & de ſe réfugier très-loin; ils habitent aujourd'hui le vaſte Pays compris entre les Caffres & les grands Namaquois; de tous les Peuples, que l'avarice inſatiable des Européens a le plus maltraités, il n'en eſt point qui en conſerve de plus amer reſſouvenir & à qui la couleur & le nom de *Blanc* ſoient plus en horreur; jamais ils n'oublieront les perfidies

des

des Colons & ce prix infame qu'ils en ont reçu, des ſervices ſignalés qu'ils leur avoient cent fois rendus; leur reſſentiment eſt tel qu'ils ont toujours le terrible mot de *Vengeance* à la bouche, & le moment de lui donner carrière ſe préſente toujours trop tard quoiqu'ils l'épient ſans ceſſe; je dirai quelque choſe de ces Houſwaana, lorſqu'en paſſant ſous le tropique, je viſiterai leurs Hordes.

Un ſoir que, retiré dans ma tente, je reportois ſur mon journal les événemens du jour, tandis que tout mon monde faiſoit cercle autour du feu & fumoit ſa pipe, des éclats de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curioſité; j'entendis un de mes Matadors qui racontoit aux autres une découverte qui excitoit d'autant plus leurs éclats qu'elle les ſurprenoit davantage, & qu'ils la prenoient pour un conte forgé à plaiſir par mon bel-eſprit; celui-ci s'efforçoit cependant de la leur perſuader; il leur diſoit ſur-tout que lorſqu'il m'en auroit fait part, je ne tiendrois plus en place que je ne m'en fuſſe convaincu par mes propres yeux; leur rire immodéré recommençoit alors de plus belle; ils parloient tous à la fois, & paroiſſoient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait ne fût point encore arrivée; j'appelai Klaas, & j'appris, par lui, que le Chaſſeur Jan les aſſuroit avoir découvert, dans l'après-diné, qu'une des Hottentotes de la Horde avoit cette conformation particulière que, juſqu'à ce moment, j'avois pris pour une fable, parce que je ne l'avois vue dans aucun des Pays par où nous avions paſſé, malgré toutes mes informations & mes recherches, quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment atteſté le même fait, & que toute ma troupe en eût connoiſſance par des ouï-dire & par une vieille tradition aſſez généralement répandue: je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand détail & dans toute l'énergie, je devrois dire toute l'ingénuité de ſon langage, ce que le haſard le plus inattendu, diſoit-il, lui avoit permis d'examiner à ſon aiſe & bien à découvert.

J'étois en effet très-curieux d'éclaircir au plus tôt ce point très-intéreſſant d'Hiſtoire Naturelle & de l'Hiſtoire, que j'avois plus

d'une fois trouvé conſigné dans divers Ouvrages & dans des Romans tels, entr'autres, que les Voyages de Jean Strueys. En conſéquence, dès le lendemain, je me rendis à la Horde voiſine avec mon Hottentot, qui reconnut ſur le champ la femme dont la conformation l'avoit ſi merveilleuſement étonné; il me la fit remarquer; elle étoit mariée, mère de pluſieurs enfans & déjà dans la force de l'âge; je ſaiſis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur & de me l'attacher; en un mot, afin de la ſéduire, je n'avois point affaire ici à ces Hottentotes impudentes & débordées des Colonies, toujours trop diſpoſées à ſatisfaire, à prévenir même les Blancs & leurs honteuſes fantaiſies; je devois m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je ſçavois que les femmes ſauvages refuſent preſque toujours à la curioſité ce qu'elles accordent à l'amour, diſtinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un déſert lorſqu'on y porte ſes préjugés & la prévention de l'orgueil.

Mères honnêtes & prévoyantes, ſi vous liſez cet Ouvrage, vous ne croirez jamais que les chaſtes enfans que vous élevez dans l'eſpérance de vos vertus, fuſſent autant à l'abri de la corruption & du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique qu'au ſein de ces demeures profondes & ſilencieuſes où la ſageſſe, dit-on, veille ſur l'innocence & repouſſe au loin tout ce qui pourroit inſtruire & bleſſer les regards : Ah! n'accuſez point la Nature, & ne vantez pas trop haut vos préceptes & vos grandes inſtitutions; vous ne les devez qu'au mépris de ſes Loix.

Je dois le dire & le publier ſans ceſſe; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruſes, toutes mes ſuppliques alloient échouer ſans le ſecours de mes gens & l'empreſſement vingt fois réitéré de perſuader à cette femme que j'étois un curieux d'une race fort étrangère à la ſienne & fort éloignée; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoiſes, des Caffrines avoient conſenti de bonne grace à ce que je lui demandois; enfin, que je ne la tiendrois qu'un moment dans cette attitude humiliante : quelques hommes même de ſa Horde vinrent à l'appui de ces diſcours & inſiſtèrent en ma faveur. Alors, confuſe, embaraſſée, tremblante, &, ſe couvrant

Pl. VII.

HOTTENTOTE.

le viſage de ſes deux mains, elle laiſſa détacher ſon petit tablier, & me permit de contempler tranquillement ce que le Lecteur verra lui-même dans la Copie fidèle que j'en ai tirée, & qui forme la *Planche VII* de ce ſecond volume.

Pour détruire l'opinion générale que la Nature, excluſivement à toutes les autres femmes, avoit gratifié les Hottentotes d'un Tablier naturel qui ſervoit à cacher le ſigne de leur ſexe, un Auteur Moderne a avancé que cette ſingularité n'étoit autre choſe qu'un prolongement conſidérable des nymphes; ce qui avoit mal-à-propos répandu cette croyance: il a préſenté ce Tablier preſque comme une infirmité occaſionnée, ſoit par la vieilleſſe & la chaleur du climat, la vie inactive & l'uſage des graiſſes, &c. je ne finirois pas ſi je voulois entaſſer toutes les objections qui naiſſent d'elles-mêmes pour renverſer ces aſſertions; il en eſt une ſeule qui vient s'offrir d'abord à l'eſprit, & que le Lecteur ſe ſera faite auſſi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, & l'uſage des graiſſes agiſſant à peu près au même degré d'habitude & de force ſur toutes les Contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières ſe verroient-elles ſujettes à cette infirmité? pourquoi ne ſeroit-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On ſait trop, au Cap & dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de ſemblable, quelle que ſoit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles ſe livrent, à quels que dangers qu'elles s'expoſent: ne cherchons point à tordre nos imaginations ſur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire; & n'allons pas expliquer comme un phénomène l'Ouvrage du caprice & de la mode. Oui, Lecteur, ce fameux Tablier n'eſt qu'une mode, une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé (les ſignes de la pudeur n'en ſauroient conſtituer l'eſſence), mais original, mais extravagant, mais, ſi l'on veut, abſurde & tel que ſa ſeule vue ſuffiroit au plus monſtrueux libertin pour chaſſer de ſon eſprit toute idée d'une atteinte profane; &, trompant d'une façon nouvelle & trop claire le rafinement de ſes beſoins, feroit ſuccéder le rire le plus inextinguible aux tranſports de la paſſion la plus effrénée.

Je voulois être modeſte; il faut être vrai: je ne conſens point

à détacher de mon livre ces traits curieux de mon Voyage; &, puiſque ma Hottentote a bien voulu faire le ſacrifice de ſa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin paſſeroit pour une diſcrétion puérile: le ſcrupule ſied mal où la Nature n'a point placé la honte.

Le tablier naturel n'eſt en effet, comme le dit mon Auteur, qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme; elles peuvent arriver juſqu'à 9 pouces plus ou moins, ſuivant l'âge de la perſonne ou les ſoins aſſidus qu'elle donne à cette décoration ſingulière; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avoit déjà ſes lèvres de 4 pouces de longueur. Juſques-là ce ſont les frottemens & les tiraillemens qui commencent à diſtendre; des poids ſuſpendus achèvent le reſte. J'ai dit que c'eſt un goût particulier, un caprice aſſez rare de la mode, un rafinement de coquetterie: dans la Horde où je me trouvois, il n'y avoit que quatre femmes & la jeune fille dont je viens de parler qui fuſſent dans cet état ridicule. Quiconque a lu *Dionis*, reconnoîtra ſans peine combien cette opération peut être facile; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, ſi ce n'eſt la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontroit juſques dans les lieux qu'ocupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de Sauvages diſtinguées par cette particularité; & c'eſt probablement ce qui aura donné naiſſance aux erreurs qu'on a débitées ſur ce chapitre; mais la diſperſion éteint bientôt les anciens uſages parmi les hommes. Celui-ci n'eſt pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques & qui ſe font un mérite ſcrupuleux de les ſuivre encore.

Lorſque j'eus finis toutes mes obſervations, & parcouru, autant que les précautions que j'avois à prendre me le permettoient, différentes chaînes & les plus beaux ſites des Sneuwberg, je ſongeai enfin à quitter tout-à-fait ces noirs Pays. Mes gens me ſollicitoient vivement de les conduire au Carouw, & de me hâter de le traverſer avant que les chaleurs euſſent entièrement deſſéché le peu d'eau ſtagnante qu'il étoit poſſible que nous y trouvaſſions,

& de peur auſſi de ne plus rencontrer de pâturages pour nos Beſtiaux, qui déjà depuis long-temps avoient eu beaucoup à ſouffrir des ardeurs de la ſaiſon; ainſi donc, autant empreſſé que jaloux de rejoindre mes foyers, & ne trouvant plus dans mes courſes les mêmes charmes, les mêmes amuſemens que par le paſſé, ſoit que la fatigue eût ralenti mon ardeur, ſoit que d'autres projets & de puiſſans reſſouvenirs euſſent repris ſur mon imagination l'empire que leur avoit fait perdre le ſpectacle des plus grandes nouveautés, je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le Sud-Sud-Oueſt. Une partie de la Horde nous accompagna pour nous aider à traverſer à 3 lieues plus loin la rivière *Jubers*, qu'on jugeoit devoir être enflée par les orages; en y arrivant, déjà nous ſongions à faire des radeaux; mais nos conducteurs, qui connoiſſoient à un quart de lieue au-deſſous, des bas-fonds commodes, nous épargnèrent un travail inutile, & qui nous eût fait perdre beaucoup de temps; j'allai reconnoître avec eux les bas-fonds, & je jugeai, après les avoir ſondés avec mon cheval, qu'en exhauſſant ſeulement, mais avec précaution, de huit à dix pouces, les caiſſes & le leſt de mes trois voitures par le moyen de branchages & de bûches, nous paſſerions ſans avoir rien d'avarié; ce que nous exécutâmes en effet avec autant d'adreſſe que de bonheur: nos compagnons nous ſervirent, à la vérité, beaucoup dans cette opération; ils traversèrent la rivière, & vinrent paſſer la nuit avec nous, pour nous aider, le lendemain matin, à rétablir nos équipages & remettre en place nos effets. Je reconnus d'une façon généreuſe les ſervices qu'ils venoient de me rendre, & nous nous ſéparâmes.

Je trouvai dans le Canton que j'entamois une prodigieuſe quantité de ces Coucous verds-dorés dont j'ai parlé ci-devant & pluſieurs eſpèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée, je rencontrai un ſecond fleuve ſans nom connu; je lui donnai celui de mon reſpectable ami, M. Boers: ici commençoient les plaines arides du Carouw; des plantes graſſes & fruſtres couvroient cette terre ingrate, ou pour mieux dire ces ſables, dans toute l'étendue de l'horizon; d'un autre côté des

rochers, non moins ſtériles, offroient par-tout à nos regards attriſtés, l'image de l'abandon & de la mort ; on ne voyoit que quelques herbes éparſes qui ſembloient croître à regret pour le ſalut de nos Troupeaux.

Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière Voogel, qui va ſe jeter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avions traverſé il n'y avoit pas long-temps vers ſon embouchure, & que nous devions bientôt voir près de ſa ſource. Nos ſouffrances augmentoient de jour en jour avec les chaleurs, & la marche nous étoit devenue bien pénible ; cependant j'amuſois toujours mes loiſirs par la chaſſe ; je tuai encore, chemin faiſant, une Cane-Petière d'une eſpèce nouvelle. Le jour ſuivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag. Ce ſéjour moins affreux ſervit du moins à ranimer mon eſpérance; de ſuperbes avenues de Mimoſa, que le fleuve arroſoit, offroient de toutes parts un coup-d'œil magnifique ; ils étoient en pleine fleur, & répandoient autour de nous leurs ſuaves & délicieux parfums ; mille eſpèces d'oiſeaux & d'inſectes ſuperbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent juſqu'au 8 ; malgré la forte proviſion d'épingles que j'avois emportée du Cap, je m'aperçus que j'allois en manquer; il me vint dans l'eſprit de les remplacer par les plus petites épines du Mimoſa qui me rendirent le même office.

En laiſſant le Sondag derrière moi, je rencontrai ſeize Hottentots, avec armes & bagages, ſur les bords du *Swart-Rivier* (rivière noire); ils quittoient le Camdebo, pour gagner, au pied des Sneuwberg, la Horde que nous y avions laiſſée ; ils m'apprirent qu'ils étoient forcés à cette émigration par des Troupes formidables de Boſſiſmans, qui mettoient tout à feu & à ſang dans le Camdebo dont ils incendioient les Habitations, pour en enlever les munitions, les armes & toutes les richeſſes. Rien ne pouvoit me contrarier davantage que cette nouvelle indiſcrète autant qu'inattendue ; elle jeta d'abord l'alarme dans tous les eſprits, & fit renaître les anciennes terreurs : perſuadé que de plus longs éclairciſſemens ne ſerviroient qu'à troubler davantage ces foibles imaginations, j'ordonnai à tout mon monde de me ſuivre à l'inſtant même : déjà

l'on parloit de rebrouſſer chemin, & je vis l'heure où mon autorité alloit être tout-à-fait méconnue : les plus braves de mes gens, qui ne balançoient point à me ſuivre, entraînèrent heureuſement tous les autres ; je m'étois aperçu que le nommé *Slinger*, dont j'avois eu à me plaindre au Camp de Koks-Kraal, montroit encore ici plus de réſiſtance ; que, dans cette journée même, il avoit fait ſon ſervice d'une manière équivoque ; je me déterminai, pour la première fois, à faire un exemple qui intimidât les lâches camarades qu'il avoit ſéduits. Arrivé, le ſoir, à cette rivière Camdebo, qui tire ſon nom du pays qu'elle traverſe, je lui ſignifiai de quitter à l'inſtant ma Caravane ; je lui reprochai, ce que j'avois depuis appris, d'avoir été le premier moteur des craintes & des troubles qui avoient empêché tout mon monde de me ſuivre en Caffrerie, & de m'avoir forcé, par cette coupable réſiſtance, d'abandonner la plus belle partie de mes projets, faute de bras, de courage & de ſecours pour les conduire à leur fin. Je lui payai ſes gages échus ; je lui fis délivrer ſes effets & quelques proviſions ; après quoi je le menaçai de le pourſuivre comme une bête féroce, ſi jamais il ſe préſentoit à ma rencontre. Il fut tellement conſterné, anéanti de l'apoſtrophe, & de la véhémence avec laquelle je la prononçai, qu'il ſe ſaiſit de ſon ſac, & partit précipitamment. Mes gens conjecturèrent qu'il alloit gagner les Habitations les plus prochaines, ou bien rejoindre les Hottentots que nous avions rencontrés dans la matinée ; j'avois penſé qu'il auroit cherché à me faire des excuſes, ou que ſes caramades m'auroient imploré pour lui ; je fus trop aiſe qu'il eût pris un autre parti. Cette ſévérité opéra, pour le reſte de mon Voyage, tout l'effet que j'en avois attendu.

Le 9 Février, je quittai la rivière Camdebo. Pluſieurs de mes Bœufs ſe virent attaqués du Klauw-Sikte ; ce qui leur rendoit la route très-pénible. La tranquillité & les rafraîchiſſemens étoient le ſeul remède qui pût les rétablir promptement. Je choiſis donc, ſur un des détours que faiſoit la rivière au milieu des Mimoſa, une clairière commode où je plaçai mon Camp, dans l'intention d'y paſſer quelques jours. Je n'eus pas beſoin de recommander à

mes gens de ſe tenir ſur leurs gardes; ils craignoient trop les Boſſiſmans pour manquer à leur devoir & ſe relâcher de leurs précautions; nous étions juſtement dans le canton où nous avions appris que ces brigands jetoient l'épouvante. Nos proviſions tiroient à leur fin, & nous n'avions plus de grand gibier; je ſongeai à m'en procurer quelques pièces, pour les ſaler, & je fis pluſieurs chaſſes qui nous éloignèrent plus ou moins du Camp: un jour que je m'étois acharné à la pourſuite d'un Elan Gazelle, je m'écartai conſidérablement, avec un de mes meilleurs Tireurs, qui me ſuivoit à pied. Au débouquement d'un fourré fort épais de Mimoſa, nous tombâmes tout à coup ſur un Hottentot qui cherchoit des Nimphes de Fourmis, mêts chéri de ces Sauvages. Il ne nous eut pas plus tôt entrevus que, ramaſſant avec précipitation ſon arc & ſon carquois, il prit ſa courſe pour fuir; mais, rendant la main à mon cheval, je l'eus bientôt rejoint; aux ſignes peu équivoques de ſes frayeurs & de ſon embarras, je jugeai que c'étoit un Boſſiſman; ſa vie étoit entre mes mains; je pouvois uſer, dans ces déſerts, de mon droit de ſouveraineté, & punir en lui, ſi j'euſſe été cruel, tous les crimes de ſes égaux & le tort inexcuſable d'appartenir à des brigands; juſques-là je n'avois point particulièrement à me plaindre d'eux, & je comptois, au contraire, profiter de la rencontre, pour recevoir de nouveaux renſeignemens; ce n'eſt pas ainſi qu'en eût agi un Colon. Il vit bien, à mon air, que mon intention n'étoit pas de lui faire aucun mal; après quelques queſtions relatives à la ſituation où nous nous trouvions reſpectivement & auxquelles il ne répondoit qu'en tremblant, il ſe raſſura & prit confiance en moi. Je me plaignois de la diſette de gibier dans les lieux que je venois de parcourir; il m'indiqua des cantons où je rencontrerois ſûrement celui que je cherchois; j'ordonnai au Hottentot qui m'avoit rejoint, de lui faire préſent d'une portion de ſon tabac; &, après lui avoir ſouhaité plus de modération & de probité, pour lui & ſes compagnons, je tournai bride pour continuer ma chaſſe; j'avois fait à peine cinquante pas; mon Chaſſeur étoit reſté quelques minutes de plus avec lui pour l'aider à allumer ſa pipe & pour achever ſa converſation;

converſation; je l'entends qui m'appelle à grands cris; effrayé de ſes accens, je retourne précipitamment ſur lui; j'accours, j'arrive; je le vois aux priſes avec le traître Boſſiſman, qui, la main armée d'une flèche, faiſoit tous ſes efforts pour le bleſſer à la tête; le viſage de mon pauvre Hottentot étoit déjà couvert de ſang; je ſaute de cheval, tranſporté de colère; &, me ſaiſiſſant de mon fuſil, d'un coup de croſſe dans la poitrine, j'étourdis & renverſe le traître; mon Hottentot, dans l'excès de ſa rage, ramaſſe ſon arme, achève ſon terrible adverſaire, & l'écraſe à mes pieds. Effrayé de ſa bleſſure, il s'attendoit à périr par l'effet du poiſon; le coquin lui avoit décoché une flèche dans le moment où ils ſe quittoient; il avoit reçu la bleſſure préciſément au nez, elle me paroiſſoit plus dangereuſe, mais n'étoit heureuſement que ſuperficielle; il n'avoit été atteint que du tranchant du fer, qui n'eſt jamais empoiſonné; je lavai moi-même ſa plaie avec de l'urine; je le conſolai, bien convaincu qu'il n'étoit pas mortellement bleſſé; je portois toujours ſur moi un flacon d'alkali-volatil que m'avoit donné M. Percheron, Réſident de France, lors de mon départ du Cap; pour chaſſer juſqu'aux apparences du venin, je déchirai des morceaux de ma chemiſe, dont je fis des compreſſes imbibées de cet alkali; mais, loin que ces précautions de ma craintive amitié ſerviſſent à raſſurer l'eſprit de ce malheureux, il s'obſtinoit à attribuer aux effets du poiſon les douleurs très-aiguës que lui cauſoit mon cauſtique; pour moi, ce que j'admirois le plus, & que je regardois comme l'influence de mon heureuſe étoile, c'eſt qu'il n'eut pas été tué ſur la place; car, à coup ſûr, ſon aſſaſſin, armé du fuſil qu'il lui eût dérobé, n'auroit pas manqué de me joindre au plus prochain détour, & de me faire ſubir le même ſort. Je m'emparai de l'arc & du carquois du ſcélérat; &, laiſſant là ſon cadavre horriblement défiguré, je m'empreſſai de rejoindre mon Camp. Cette aventure y répandit l'alarme; mon Chaſſeur, perſuadé qu'il ne vivroit pas juſqu'au jour, acheva, par ſes triſtes plaintes, de jeter la conſternation parmi mes gens; c'eſt à tort que j'aurois eſſayé de les tranquilliſer; ils étoient tous preſque perſuadés que le malade ne paſſeroit pas la nuit; cependant

elle s'écoula ſans criſes; &, lorſque les plus grandes douleurs ſe furent diſſipées, il ſentit, & commença de convenir qu'il en ſeroit quitte pour la peur. A leur réveil, tous ſes camarades, étonnés de le voir vivant, retrouvèrent auſſi la parole, & bavardèrent de mille façons différentes, comme il arrive toujours après le danger; ils jugeoient ſur-tout que la mort du coupable étoit ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous dans cette aventure; car, ſi cet homme nous eût échappé, & que, nous ſuivant à la piſte à travers les buiſſons & les chemins détournés, il eût découvert le lieu de notre retraite, il n'eût pas manqué d'en aller avertir les autres Boſſiſmans, qui, raſſemblés en grand nombre, fuſſent arrivés ſur nous, & nous euſſent impitoyablement maſſacrés. Les diverſes conjectures de mes Hottentots, & leurs diſcours à perte de vue, m'amuſoient beaucoup & m'intéreſſoient en quelque ſorte; j'en concluois qu'ils pourroient, à la longue, ſe familiariſer avec le danger, & j'étois charmé qu'ils l'euſſent vu d'auſſi près; car je ne connoiſſois point d'obſtacle plus redoutable à mes deſſeins que les terreurs de leurs imaginations.

Nous délogeâmes le jour ſuivant; pendant la marche, je m'amuſois, de côtés & d'autres, à tirer; le temps étoit favorable. Je fis lever une Autruche femelle; arrivé ſur ſon nid, le plus conſidérable que j'euſſe jamais vu, j'y trouvai trente-huit œufs en un tas, & treize diſtribués plus loin, chacun dans une petite cavité; je ne pouvois concevoir qu'une ſeule femelle pût couver autant d'œufs; ils me paroiſſoient d'ailleurs de grandeur inégale; lorſque je les eus conſidérés de plus près, j'en trouvai neuf beaucoup plus petits que les autres; cette particularité m'intéreſſoit vivement; je fis arrêter & dételer à un quart de lieue du nid, & j'allai m'enfoncer dans un buiſſon d'où je l'avois à découvert & directement à portée de la balle; je n'y fus pas long-temps ſans voir arriver une femelle qui s'accroupit ſur les œufs; &, pendant le reſte du jour que je paſſai dans ce buiſſon, trois autres ſe rendirent au même nid; elles ſe relevoient l'une après l'autre; une ſeule reſta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y étoit miſe à côté d'elle; ce qui me fit penſer que quelquefois &

peut-être dans les nuits fraîches ou pluvieuſes, elles s'entendent pour couver à deux & même davantage. Le ſoleil touchoit à ſon déclin; un mâle arrive qui s'approche du nid, pour y prendre place; car les mâles couvent auſſi bien que les femelles. Je lui envoyai ma balle qui l'étendit mort; le bruit du coup fit lever celles-là, qui, dans leur effroi, caſsèrent pluſieurs œufs; je m'approchai & vis avec regret que les Autruchons alloient inceſſamment éclore, puiſqu'ils étoient couverts de tout leur duvet; le mâle que je venois de tuer n'avoit pas une ſeule belle plume blanche; elles étoient déjà toutes dégarnies & toutes ſalies; je choiſis parmi les noires celles qui me parurent les plus entières & je quittai la place; je détachai pluſieurs de mes Hottentots, pour aller chercher les treize œufs diſperſés ſur les côtés du nid, & je leur enjoignis de ne point toucher aux autres; j'étois curieux de ſavoir ſi les femelles ſeroient revenues pendant la nuit; je retournai au nid dès que le jour fut venu; mais je trouvai la place entièrement balayée, ſi ce n'eſt de quelques coquilles éparſes qui dénotoient aſſez que nous avions apprêté un bon repas à quelques Jakals ou même à des Hiennes.

Cette particularité touchant les mœurs de l'Autruche, dont la femelle ſe réunit avec pluſieurs autres pour l'incubation dans un même nid, eſt d'autant plus faite pour éveiller l'attention du Naturaliſte, que, n'étant point une règle générale, elle prouve que les circonſtances peuvent quelquefois déterminer les actions de ces animaux, & modifier leurs ſentimens; ce qui tendroit à rehauſſer leur inſtinct, en leur donnant une prévoyance plus réfléchie qu'on ne la leur accorde ordinairement; n'eſt-il pas probable que ces animaux s'aſſocient pour être plus en force & défendre mieux leur progéniture; j'aurai occaſion de revenir là-deſſus, dans la deſcription que je donnerai de l'Autruche; j'oſe me flatter qu'on ne lira pas ſans intérêt des récits ſimples & véridiques qui contiendront plutôt une peinture des mœurs & des habitudes des animaux, que les détails faſtidieux & trop ſouvent répétés des couleurs du nombre de plumes, des meſures, des dimenſions exactes de toutes leurs parties: énumérations ridicules qui n'offrent pas plus de variété

entre les eſpèces qu'elles ne montrent de différences dans les caractères !

En revenant du nid au camp, mes chiens firent lever un Lièvre, & le lancèrent ; je le ſuivis au galop, & le vis diſparoître dans les cavités d'un petit monticule qui ſe trouvoit ſur ſa route; je m'entêtai à ſa recherche, & je parvins à deviner le lieu précis de ſa retraite ; il étoit entré dans une de ces cavités par un trou que je bouchai ; on dérangea les pierres & les gravats qui formoient la petite élévation ; je ne peindrai point l'étonnement qui me ſaiſit lorſque je reconnus que c'étoit un tombeau Hottentot; j'y trouvai mon Lièvre blotti dans un ſquelette; je le pris vivant & l'emportai; mais, dans un moment où mes chiens, occupés ailleurs, ne pouvoient m'apercevoir, par un mouvement de généroſité, & comme ſi j'euſſe dédaigné de donner la mort à ce foible animal autrement qu'avec l'arme uſitée de la chaſſe, je lui rendis la liberté ; cette action fut interprêtée par mes gens d'une façon qui me fit encore plus d'honneur dans leur eſprit ; je me gardai bien en conſéquence de chercher à les détromper ; ils crurent avec la plus vive ſatisfaction que j'avois lâché mon Lièvre, non parce que je ne m'en ſouciois pas, mais parce qu'ils furent perſuadés que l'aſile des morts m'avoit ſemblé trop reſpectable, & que c'étoit un hommage naturel que je venois de rendre au tombeau d'un des leurs ; nous recouvrîmes le ſquelette des mêmes gravats que nous avions éparpillés, & reprîmes une autre route ; dans cet intervalle, d'autres chaſſeurs avoient tué de leur côté quatre Gnous, dont la ſalaiſon nous occupa trois jours entiers.

J'arrivai le 16 ſur une habitation occupée par deux frères Nègres & libres, l'un deſquels étoit marié à une jeune Mulâtre ; je fus accueilli par ces aimables Naturels avec les tranſports de la joie; ils m'offrirent tout ce qu'ils poſſédoient..... Le dirai-je! mon cœur oppreſſé de mille ſentimens divers reçut froidement & leurs careſſes & leurs tendres ſollicitudes ; je retrouvois preſque les manières & les uſages du monde ; je rentrois dans la Société ; je revoyois des champs, des meubles, des poſſeſſions, de l'ordre, des maîtres en un mot, j'étois dans une habitation ; tant d'aiſance me devenoit

à charge ; un penchant involontaire m'arrachoit de ce domaine ; j'en fis pluſieurs fois le tour, les yeux errans de côtés & d'autres, comme pour retrouver mon chemin perdu ; j'accablois la maiſon de mes plaintes, & l'environnois, ſi je puis parler ainſi, de mes ſoupirs ; tout fuyoit, & les torrens, & les montagnes & les forêts majeſtueuſes, & les chemins impraticables, & les Hordes de Sauvages & leurs huttes charmantes, tout me fuyoit ; tout me ſembloit regrettable, juſqu'aux bêtes féroces elles-mêmes à qui je prêtois en ce moment des ſentimens d'habitude & de bienveillance pour moi. Je ne ſais ſi ces bizarreries ſont communes à d'autres hommes ; mais plus j'y ſonge, plus je ſens qu'elles appartiennent à la Nature. Charme puiſſant de la Liberté, force invincible qui ne périras qu'avec moi, tu transformois en plaiſirs les plus cruelles fatigues ; en amuſemens, les plus grands dangers ; en ſpectacles délicieux, les objets les plus noirs, & tu ſemois tous mes pas des fleurs du repos & de la félicité, en des temps & dans un âge où la deſtinée ſembloit me contraindre de les chercher ailleurs.

Ce fut chez ces deux Nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an ; j'en avois tout-à-fait perdu le goût ; je n'avois compté m'arrêter ici qu'une journée tout au plus ; j'y paſſai trois jours ; il nous reſtoit encore bien du pays à parcourir, quelques montagnes énormes à traverſer, de grandes difficultés à vaincre dans ce déſert du Camdebo, dont l'aſpect vraiment impoſant n'offre par-tout, au lieu de la verdure & des jardins ſi naturels de Pampoen-Kraal, qu'une face tantôt griſe, tantôt rougeâtre & jaune, des rochers, du ſable, des cailloux. En me rapprochant des Habitations, je courois moins de riſque ; en tenant à mes idées, je me promettois plus de jouiſſances ; ainſi donc, ſi j'en excepte les lieux où je venois de m'arrêter, je ſuivis mon plan avec autant de conſtance pour le retour que pour le départ ; mais je profitai du haſard qui m'avoit fait tomber chez les deux frères, pour pourvoir à la ſubſiſtance de mon monde, & je pris mes précautions. Ils me firent une forte proviſion de biſcuit ; je reconnus ce ſervice eſſentiel, en leur donnant pour échange, de la poudre, du plomb, & des pierres à fuſil : tous objets précieux qui leur manquoient

depuis long-tems, malgré le beſoin indiſpenſable qu'en a toujours une Habitation, ſoit pour défendre ſes troupeaux, ſoit pour repouſſer les Boſſiſmans. Ils m'auroient tout accordé, à leur tour, en reconnoiſſance d'un auſſi grand bienfait.

Le 19, à quatre heures du ſoir, je repris ma route; le ſoleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours; nous errâmes ſans trouver une goutte d'eau; on eut recours aux jarres que j'avois fait emplir chez les frères Nègres, & nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous étoit plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traverſé le lit du Kriga, qui étoit à ſec & que nous avions déjà paſſé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenoient du Cap & faiſoient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avois eu de nouvelles de cette ville & de mes connoiſſances; je fus enchanté d'apprendre qu'avec les ſecours de la France, le Cap avoit été ſauvé de toute invaſion de la part des Anglois, & que la Colonie étoit demeurée ſous la domination Hollandoiſe; le plaiſir de cette nouvelle fut bientôt effacé par celle de l'indiſpoſition de mon bienfaiſteur, que les voyageurs m'atteſtèrent avoir laiſſé dans un état critique & même fixé, lors de leur départ, aux bains chauds, dernière reſſource des malades en Afrique. Ce rapport acheva de répandre l'amertume & le dégoût ſur le reſte de mon voyage.

J'allois hâter ma marche, j'aurois voulu voler pour rejoindre un ami qui m'étoit cher à tant de titres; mais la crainte de le trouver languiſſant, empoiſonnoit le plaiſir que je me faiſois de le revoir; ces deux Colons me prévinrent que j'allois infiniment ſouffrir en route par la ſéchereſſe & le manque d'eau; qu'attendu la grande quantité de beſtiaux que je traînois à ma ſuite, je n'avois de reſſources à eſpérer que dans les orages qui pourroient ſurvenir; que les Boſſiſmans d'ailleurs infeſtoient le pays; qu'ils leur avoient enlevé à eux mêmes trente-deux bœufs, & maſſacré leurs gardiens au paſſage de la rivière noire; cette dernière nouvelle ne m'empêcha pas de continuer ma route; depuis l'exemple de ſévérité que j'avois été forcé de donner, mes gens ne bronchoient plus, & je crois qu'ils auroient été capables d'affronter, avec moi, tous les

bandits du Camdebo ; je ne voulois pas cependant m'expoſer témérairement : il n'étoit guères poſſible de penſer à marcher de nuit : c'étoit m'ôter tous mes avantages ; la plus grande partie de mes bœufs étoient hors de ſervice par la maladie du ſabot, de façon que, ne pouvant relayer les mieux portans, je les faiſois partir avant nous, avec une forte garde, afin que nous ne fuſſions point retardés dans la marche.

Arrivé de la ſorte au *Kriga-Fontyn* (Fontaine du Kriga), nos Bœufs y eurent à peu près autant d'eau qu'il leur en falloit, mais elle étoit ſi ſaumache que les Hottentots qui en burent, gagnèrent des coliques & des diarrhées violentes ; comme je ſondois le terrein, & examinois ſi cette eau ne pouvoit pas nous cauſer de plus grand maux encore, je fus extrêmement ſurpris de voir Keès, qui ſe trouvoit toujours le premier par-tout, retirer de la vaſe un crabe d'environ trois à quatre pouces de diamètre. Il y avoit effectivement de quoi s'étonner ; car cette fontaine étoit en plein rocher, ſans écoulement apparent. Mon ſinge me parut manger ſon crabe avec tant de plaiſir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coup de fuſil me procurèrent plus de quarante Gelinottes d'une très-belle eſpèce, habituées à venir s'abattre par milliers ſur les bords de cette fontaine ; les Hottentots des Colonies les nomment *Perdrix Namaquoiſes*, parce que, dans la ſaiſon des pluies, toutes partent pour ſe rendre vers le Tropique. A dater du moment où nous décampâmes de cette fontaine, nous ne trouvâmes plus que des plantes graſſes & des Sauterelles ; nous étions dans un lieu de déſolation ; quatre de mes Bœufs n'ayant plus la force de ſuivre, reſtèrent ſur la place ; j'eus le déſagrément de voir que tous mes Chiens boitoient & ſe traînoient avec effort, la plante de leurs pieds étant uſée & déchirée juſqu'au vif ; je les fis graiſſer, afin qu'ils les léchaſſent ; on les plaça tous ſur les voitures ; mes Chevaux avoient gagné la même maladie que mes Bœufs ; je fis faire, avec des peaux, des eſpèces de petits ſacs ou bottines, & après avoir bien graiſſé les pieds de ces Chevaux, je les leur attachai au-deſſus du tarſe. J'aurois bien voulu

faire à mes Bœufs la même opération ; mais ces animaux indociles ne s'y ſeroient pas prêtés tranquillement, d'ailleurs les peaux & la graiſſe n'auroient pu ſuffire ; les roues de mes chariots, que je n'avois point baignées depuis long-temps, jouoient en marchant comme autant de creſſelles.

Différentes fontaines & pluſieurs lits de torrent ou de rivière que nous avions traverſés & ſur leſquels nous comptions encore, nous avoient tous trompés ; nos animaux étoient réduits à appuyer le nez contre terre, & à lécher les endroits qui leurs ſembloient encore humides ; privés d'ailleurs de toute herbe ſucculante, il ne leur reſtoit d'autre reſſource que de ſe rabattre ſur quelques plantes graſſes qui leur donnoient des tranchées affreuſes ; ils battoient des flancs, & n'étoient plus que des ſquelettes.

Cette ſituation déſeſpérante dura juſqu'au ſoir du 24 ; nous venions de traverſer le *Swart-Rivier* (la rivière noire), qui n'avoit pas plus d'eau que les autres ; nous allions dételer lorſque j'aperçus un troupeau de Moutons ; je courus vers le gardien, qui m'apprit qu'il appartenoit à un Colon, dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de là ; nous en prîmes auſſitôt la route, & nous allâmes camper près d'un très grand marais où nous eûmes enfin la ſatisfaction de trouver de l'eau en abondance. L'habitation apartenoit à *Adam-Robenhymer* & ſe nommoit *Kweec-Valey* ; je reçus mille politeſſes de la part du maître de la maiſon & de toute ſa famille ; elle n'étoit pas conſidérable & ſe réduiſoit à deux filles. L'une, Dina-Sagrias-de-Beer, d'un premier lit du côté de la mère, étoit une des plus belles Africaines que j'euſſe encore vues ; ces hôtes charmans me preſsèrent de paſſer quelques jours avec eux ; la ſéduiſante Dina mit des graces ſi naïves & ſi douces dans ſon invitation particulière, que je me laiſſai facilement aller à ſes inſtances réitérées, & conſentis à paſſer trois jours entiers chez elle. Ce pendant, le ſoir, je ne manquai pas de me retirer dans mon camp, comme je l'avois toujours fait ; les lieux où je me trouvois & le beſoin d'y maintenir l'ordre me faiſant plus que jamais une loi ſévère de ne point découcher ; j'étois d'ailleurs tellement habitué à mon dur matelas, qu'un lit moelleux & plus commode m'eût

réellement

réellement empêché de repoſer. Cette halte agréable étoit ſurtout utile à mes pauvres beſtiaux vieillis de misère & de fatigue; je craignois à tout moment d'être obligé d'abandonner mes effets & mes chariots; ce dernier ſéjour ſervit pourtant à les ranimer un peu. Le ſite étoit à mille égards charmant & varié : le voiſinage de l'habitation offroit à mes Bœufs, auſſi bien qu'à mes gens, d'abondans ſecours bien propres à rétablir leurs forces, pour peu que j'euſſe voulu reſter plus long-temps dans cet aſile ; mais je ſentois de plus en plus le beſoin de me rapprocher du Cap, & mon imagination épuiſée me rendoit à chaque inſtant mon retour plus indiſpenſable ; il fallut donc encore une fois m'arracher à tant de ſéductions & partir; la belle Dina ayant appris de mes gens (car elle s'informit de tout) que les biſcuits que j'avois fait faire chez les Nègres touchoient à leur fin, me pria d'en accepter une petite proviſion qu'elle m'avoit fait elle-même. Le 1^er^ Mars, après avoir fait mes remercîmens à tous mes aimables hôtes, je les quittai ; il étoit cinq heures du ſoir ; nous faiſions route vers le *Gamka* ou *Leuw-Rivier* (Rivière des Lions), nous y arrivâmes à neuf heures du ſoir, & l'on y campa. Les Lions autrefois étoient très-communs ſur cette rivière, parce que les Gazelles y étoient auſſi très-abondantes; mais, depuis que les habitans s'en ſont rapprochés, les Gazelles ont pris la fuite, & les Lions, par conſéquent, ſont devenus beaucoup plus rares; j'avois ouï-dire à Kweec-Valey, qu'il rôdoit, dans les environs du lieu où je me trouvois, trois troupes formidables de *Boſſiſmans*. La prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit; on m'avoit informé, de plus, que paſſé le *Gamka* juſqu'à la rivière des Buffles, je ne verrois pas une goutte d'eau ; il y avoit vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre; pour ne pas périr de ſoif, il falloit faire ce trajet en deux jours ; il n'étoit pas queſtion de marcher par la chaleur ; tout auroit été perdu ; je réſolus donc de reſter deux jours pleins ſur la rivière des Lions pour repoſer & fortifier d'autant mes attelages; &, ſur le ſoir du ſecond jour, m'affranchiſſant de toute eſpèce de crainte, & ne tenant nul compte à mes gens de leur terreurs paniques, je continuai ma route. J'avois

eu la précaution de placer toute ma caravane entre deux chariots qui ſervoient d'avant & d'arrière-garde ; deux jours ou plutôt deux nuits de marche forcée, mais dans le meilleur ordre, nous conduiſirent au bord de la rivière après laquelle nous ſoupirions depuis ſi long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits de tirer de côté & d'autre des coups de fuſil de ſix minutes en ſix minutes; j'avois donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes Chevaux qui ſuccomboient à la chaleur & à la fatigue ; mes beſtiaux n'avoient ni bu ni mangé, ils étoient tous haletans, & ſembloient devoir à tout moment reſter ſur la place ; cependant, quoiqu'il fit nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au *Buffle-Rivier*, les relais & tous les beſtiaux qui marchoient en liberté, ayant éventé la rivière, ſe mirent tous à courir en déſordre & à travers champs pour s'y déſaltérer; ceux qui traînoient les voitures, reprirent courage & firent le trajet en moins d'un quart d'heure ; ſans l'attention de mes gens qui coupèrent à propos les raits des plus mutins, mes trois voitures auroient été culbutées dans la rivière; nous ſuivîmes tous l'exemple de nos animaux, & le bain me fit oublier mes fatigues.

Lorſque les feux furent allumés, une partie des animaux nous rejoignit ; j'avois de l'inquiétude pour les autres ; cependant nous les entendions s'agiter & marcher dans les brouſſailles qui nous entouroient ; ſans doute qu'ils y cherchoient de quoi manger. Ils arrivèrent tous à la pointe du jour, excepté une paire de Bœufs que nous n'avons j'amais revus ; notre Bouc s'étoit également égaré & ne revint que dans le courant de la journée.

J'avois été extrêmement ſurpris à mon réveil de me trouver dans un Pays charmant que l'obſcurité m'avoit empêché d'apercevoir ; la rivière n'étoit pas large ; mais l'abondance & la profondeur de ſes eaux répandoient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuſe que la chaleur étoit exceſſive ; cette rivière couloit ſur un lit de gazon coupé par cent tours & détours; il y avoit long-temps que je n'avois rencontré un auſſi agréable bocage. Une infinité de Perdrix & de Gelinottes formoient, par leur cri, un contraſte piquant avec des eſpèces de Canards, des Hérons, des

Cigognes brunes, & des Flamans, dont la rivière étoit couverte. Il n'y eut qu'une voix pour me ſupplier de m'arrêter quelques jours; j'y conſentis ſans peine, & je fus enchanté qu'on m'eut prévenu. C'étoit encore un de ces ſites agréables qui prouve que l'imagination des Poëtes n'eſt pas toujours au deſſus de la Nature & de la Vérité dans leurs deſcriptions. L'emplacement où nous venions de paſſer la nuit n'étoit cependant pas le plus favorable: quelques groſſes roches dont nous étions voiſins le couvroient trop, ainſi que nous, & pouvoient faciliter à l'ennemi les moyens de nous ſurprendre; en conſéquence, nous conduisîmes nos chariots & nos bagages dans le milieu d'une petite prairie, à laquelle le cours ſinueux de la rivière donnoit la forme d'une preſqu'île, & c'eſt là qu'on fixa les tentes.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères Nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement ſe faire une idée de ce que nous avions eu à ſouffrir dans cette traverſée. De quels ſecours ne nous avoient pas été les Moutons que j'avois échangés avec les Hottentots de Sneuwberg? Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une ſeule pièce de gibier, pas une lagune d'eau aſſez pure pour en faire uſage ſans précaution: tout ce que nous en avions trouvé n'étoit potable qu'après qu'on l'avoit fait bouillir, ſoit avec du thé, ſoit avec du café, pour en détruire ou déguiſer au moins les qualités mal-faiſantes & nauſabondes.

L'agrément du lieu & l'abondance de toutes choſes, que nous procuroit le Buffle-Rivier, n'étoient pas les ſeuls motifs qui m'arrêtoient ſur ſes bords; j'y demeurai juſqu'au 14 du mois; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétoit depuis long-temps; les chariots avoient été tellement ſecoués, le ſoleil les avoit tellement deſſéchés, qu'ils ne tenoient preſque plus à rien; les roues ſur-tout avoient beſoin de reſtauration; tous les rayons quittoient leurs moyeux; pour donner plus de reſſort au bois, je les fis mettre à l'eau; elles y reſtèrent long-temps avant que la hache y touchât; de mon côté, je fis la revue de ma collection, qui n'étoit pas non plus

ſans déſordre ; ce n'étoit pas un petit ouvrage ; j'avois des oiſeaux par-tout ; mes boîtes à thé, à ſucre, à café, tout en étoit rempli ; nous allions bientôt arriver dans le gros de la Colonie ; réſolu de ne m'y point arrêter un ſeul moment, j'aurois regardé comme un grand malheur le moindre accident qui fût venu retarder ma marche ; perſuadé que nous n'avions plus rien à craindre des vagabonds, & voyant tous mes gens aſſez tranquilles & débarraſſés de leur frayeur, je me propoſai de marcher, tant de jour que de nuit ; ce que j'exécutai le 14, à cinq heures du ſoir, dans le même ordre que par le paſſé. Nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein : le temps ſe couvrit, & nous menaçoit d'un orage, mais il s'éloigna de nous ; le lendemain, je paſſai le Wet-Waater, pour dételer à *Conſtapel ;* c'eſt une habitation aſſez agréable, mais que la diſette d'eau a contraint les Colons d'abandonner. Quoique la ſaiſon fut avancée, les chaleurs n'avoient pas diminué ; forcés de reſter inactifs pendant les plus grandes ardeurs du ſoleil, il nous brûloit d'autant mieux que nous étions entièrement privés d'ombrage & de tout abri pour nous en garantir ; l'accablement où nous étions plongés ne nous permettoit pas même les diſtractions de la chaſſe ; on ſait trop que les chaleurs étouffantes ne ſervent pas à provoquer l'appétit ; qu'alors les viandes ou fraîches ou ſalées, ne font que rebuter, & qu'elles augmentent le dégoût ; ainſi nous ne faiſions plus de cuiſine ; mes Hottentots dormoient durant la journée ; moi, je ne vivois que des biſcuits de Mademoiſelle Dina, & toute la recherche de ma ſenſualité conſiſtoit à les tremper dans du lait de chèvre, que je prenois toujours avec plaiſir ; je ne puis trop recommander aux Voyageurs qui entreprendroient des courſes pareilles aux miennes, de ſe procurer un grand nombre de ces animaux ſi utiles & ſi doux ; ils recherchent l'homme, s'attachent à lui, le ſuivent par-tout, ne lui cauſent aucun embarras, & n'exigent aucun ſoin ; ils lui fourniſſent tous les jours de quoi ſe nourrir à la fois & ſe déſaltérer ; tout en ſe jouant, ces pauvres bêtes, qui ne ſont point difficiles comme les autres animaux, s'accommodent de tout, peuvent ſupporter la ſoif pendant très-long-temps, ſans, que leurs ſources tariſſent.

Les 16 & 17, après avoir traverſé Touws Rivier, je gagnai, ſix lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très grand lac, près duquel étoit une petite habitation que le maître abſent avoit confiée à la garde de quelques Hottentots; je vis un Colon, parti nouvellement du Cap pour regagner le Camdebo; cet homme débarraſſa mon cœur d'un poids qui l'oppreſſoit depuis long-temps; il m'apprit le rétabliſſement de la ſanté de M. Boers, & ſon retour au Cap. J'eus occaſion de rencontrer différentes eſpèces d'oiſeaux, entr'autres des Foulques pareilles à celles d'Europe; mais les marais du lac me fournirent une telle quantité de Becaſſines, que nous en fîmes notre nourriture ordinaire.

Il y avoit beaucoup de Cochons ſur cette habitation; j'en achetai un, & je fus obligé de l'aller choiſir & de le tirer parmi les roſeaux, parce que, comme je l'ai obſervé plus haut en parlant de la manière dont on les élève, ceux-ci étoient devenus ſauvages; j'achetai encore de la farine pour régaler ma troupe du premier pain qu'elle eût mangé depuis mon départ; ce fut la femme de Klaas qui l'apprêta, & elle y réuſſit fort adroitement; je quittai Werkeerde-Valey; le 21, nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des Gazelles (Spring-Bok), qui s'y trouvoient ſans doute autrefois, mais qui préſentement ne s'y montrent nulle part; nous apercevions, de côtés & d'autres ſur les collines, pluſieurs habitations; nous nous efforcions vainement de nous en éloigner; plus nous allions, plus elles commençoient à devenir fréquentes; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar. Je réſiſtai aux inſtances qu'il me fit de me rafraîchir chez lui, & paſſai outre; mais tout ce qu'il y avoit d'habitans, ſoit Blancs, ſoit Hottentots ou Nègres, accoururent pour voir défiler ma caravane, à peu près comme on vole dans nos Villes pour jouir d'un de ces ſpectacles auquel des fêtes rares ou des événemens imprévus ont tout à coup donné naiſſance; ma barbe, ſur-tout pour le Pays qui ne poſsède ni Capucin ni Juif, parut un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mit en fuite les enfans, & qu'elle fit peur aux femmes. J'eus beaucoup de peine à me débarraſſer des queſtions & des queſtionneurs, pour

aller m'iſoler à onze heures & demie du ſoir, à trois lieues plus loin, dans une retraite inhabitée & paiſible; mais le bruit de mon retour s'étoit répandu; &, le lendemain, il faiſoit jour à peine que plus de vingt habitans des divers environs, raſſemblés par la curioſité, avoient pris place autour de mon camp, afin que, quelque route que je priſſe, il me fût impoſſible de me ſouſtraire à leurs regards. On avoit pris plaiſir à débiter ſur mon compte cent abſurdités différentes; on me faiſoit cent queſtions plus ridicules les unes que les autres; on publioit, par exemple, que j'amenois des voitures chargées de poudres d'or & de pierreries trouvées dans des rivières ou ſur des rochers inconnus; un de ces crédules Payſans me conjuroit de lui faire voir cette magnifique pierre précieuſe, ſupérieure au diamant, groſſe comme un œuf, que j'avois trouvée ſur la tête d'un énorme ſerpent, auquel j'avois livré le plus ſanglant combat. Je ne rapporte ces inepties que pour juſtifier ce que j'ai dit ailleurs de ce ſtupide amour du merveilleux dont les Colons nourriſſent le déſœuvrement & les longs ennuis qui les tuent.

J'avois eu l'intention de reſter tranquille dans l'endroit où je me trouvois juſques vers le ſoir; mais la troupe curieuſe groſſit tant de minute en minute, que j'en pris de l'impatience & partis bruſquement; j'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations ſur le territoire deſquelles il me fallut paſſer; l'importunité me ſuivit par-tout, & je n'eus d'autre reſſource que de profiter de l'obſcurité de la nuit pour aller, preſque comme un proſcrit, me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée *Cloof*, qui fait la limite d'un autre Pays, le *Rooye-Sand*.

Cette montagne, comme un immenſe rideau que le malheur eut élevé devant moi, ſembloit appuyée là pour me contrarier davantage & redoubler mes chagrins; il falloit cependant ou franchir l'obſtacle, ou faire un très-long circuit, dont je ne connoiſſois ni la durée ni le terme; ce n'étoit plus cette ardeur bouillante que j'avois montrée en partant, cette force, ce courage infatigable, que fomentoient dans mon ame l'amour des choſes nouvelles, & l'impatient deſir de prendre le premier poſſeſſion

d'un Pays ſi rare & ſi curieux; je me voyois arrêté, tour à tour, par le découragement, & entraîné par la reconnoiſſante amitié; je pris donc mon parti, & me décidai à gagner, comme je pourrois, le ſommet de la montagne; l'eſcarpement & les fondrières de cette traverſée me parurent effroyables; c'eſt pourtant le chemin ordinaire des Colons de ces quartiers là, qui préfèrent de riſquer de s'y perdre & d'y culbuter, plutôt que de s'unir pour y faire une route, ou du moins quelques réparations: preuve inſigne de leur pareſſe & de leur indolence!

J'oſai me charger de ce ſoin pour moi-même; j'employai la journée du 24 à faire couper des branches pour combler les endroits les plus enfoncés, & les recouvrir avec des terres, des pierres & du ſable; je réuſſis dans mon opération; &, le 25, en quatre heures de temps, grâces aux précautions que nous prîmes, & toutes les peines que ſe donna de bien bon gré tout mon monde; à quelques avaries près, nous eûmes l'inexprimable bonheur de ſauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler, les Colons nomment cet horrible chemin *Moſter-Hoek*, le Coin de Moſter.

Nous campâmes au pied de ſon revers; le jour ſuivant, nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du *Roye-Sand*, près des ruines d'une habitation qui paroiſſoit depuis long-temps abandonnée.

Ce canton, ſuivant moi, eſt improprement nommé *Roye-Sand* (Sable rouge); je n'y en ai point vu de cette couleur; j'ai remarqué qu'au contraire il étoit décidément jaune.

Ce Pays eſt riche en bled; les moiſſons y ſont ſuperbes, & s'y montrent par-tout en abondance; des ſites heureux nous offroient, de temps en temps, des habitations plus riantes les unes que les autres, & la variété des conſtructions répandoit ſur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil étoit agréablement frappé; il eſt poſſible qu'accoutumé, depuis 16 mois, à des ſpectacles d'une nature plus forte & mieux prononcée, le contraſte des Pays ſauvages & de leurs demeures, auſſi triſtes que rares, avec le nouvel ordre de choſes qui ſe préſentoient à mes regards, fit ſur mon imagination une impreſſion plus vive; quoi qu'il en ſoit, je ne me laſſois point d'admirer ces beaux lieux.

Toutes les idées chimériques & romaneſques qui m'avoient bercé, tous ces déplaiſirs dont je nourriſſois mon cœur en quittant les Sauvages, commençoient enfin à ſe ralentir, & la Raiſon reprenant le deſſus, me faiſoit aſſez connoître que, n'étant point né pour cette vie errante & précaire, j'avois d'autres obligations à remplir, d'autres humains à chérir. Déjà je fouriois aux divers objets dont l'image me retraçoit mes anciens plaiſirs & mes habitudes; l'amitié ſur-tout, revêtue de toutes ſes graces & telle qu'elle doit plaire aux ames délicates & ſenſibles, ſembloit m'appeler de loin & me tendre les bras. D'autres ſentimens, peut-être, venoient à ſon appui pour dérider mon front, & preſſer de plus en plus ma marche. Certain, comme je l'avois appris, que je trouverois M. Boers bien portant au Cap, chaque pas que je faiſois vers la Ville me donnoit des élans d'impatience que mes Compagnons partageoient bien ſincèrement avec moi. Je ne pouvois me ſavoir ſi près ſans déſirer de voir diſparoître derrière moi le chemin qui devoit m'y conduire; je n'étois plus occupé que du plaiſir de retrouver des amis, mais ſur-tout d'embraſſer celui que mon cœur diſtinguoit à tant de titres.

Le 26, après avoir échappé, ſi je puis m'exprimer ainſi, à dix habitations qui ſe trouvoient ſur ma route, je traverſai la *Breede-Rivier* (Rivière large); une lieue plus loin, le Waater-Val (chute d'eau); enſuite quelques habitations qui, ſans doute, m'attendoient au paſſage depuis long-temps. Car les habitans, voyant que je n'arrêtois point, prirent le parti de me ſuivre comme une bête curieuſe, & ne me quittèrent que lorſqu'ils m'eurent conſidéré à leur aiſe. Je paſſai le Roye-Sand-Kloof (la Vallée du ſable rouge), le Klein-Berg-Rivier (la petite rivière des montagnes). Le lendemain 27, arrivé au Swart-Land, je fis ſeller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me ſervoient point, &, ſuivi de mon fidèle Klaas, laiſſant les curieux autour de mes chariots & de mes équipages, je pris les devants, & me fis un plaiſir d'arriver le ſoir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avoit ſi noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux déſaſtre à la baie Saldana.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais ſur-tout l'étonnement

que

que cauſa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendoit ſi peu, ma barbe me rendoit ſi méconnoiſſable, les relations qu'on avoit faites, au Cap & dans les environs, de mes courſes lointaines & des dangers auxquels je m'étois livré, rendoient ma mort ſi probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche; les femmes ſur-tout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaiſſe & noire qui couvroit ma figure; il y avoit déjà quelque temps qu'elle m'étoit devenue inutile & par conſéquent à charge; Mitje Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarraſſer; je me mis à ſes genoux, & j'offris ma tête en ſacrifice; j'étois à peine arrivé dans cette demeure fortunée que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour; je lui adreſſois, en même temps, deux petites Gazelles Steen-Bock & quelques Perdrix que j'avois tuées en route. Dès le lendemain, je reçus les félicitations de mon ami qui m'envoyoit deux de ſes meilleurs chevaux, & me conjuroit vivement de me rendre auſſitôt chez lui.

Ce jour même, mes gens que j'avois laiſſés en arrière, arrivèrent tous avec mes charriots. Le moment de la ſéparation approchoit; nous avions, de part & d'autre, oublié nos torts; les uns laiſſoient échapper des ſoupirs, d'autres verſoient des larmes; je ne pus retenir les miennes; nous nous conſolions par l'eſpoir d'un ſecond Voyage, ſi les circonſtances me devenoient favorables. Je diſtribuai à ces fidèles compagnons de mes fatigues & de mes aventures, tout ce qui me reſtoit & qui ne m'étoit plus d'aucune utilité à la ville; j'y joignis même mon linge & encore toutes mes hardes; ne conſervant abſolument que ce que j'avois ſur le corps. Je priai deux de ces Hottentots de reſter quelques jours de plus chez Slaber, pour prendre ſoin de mes chevaux, de mes chèvres, & de ceux de mes bœufs, malades ou inutiles, que je laiſſois ſur l'Habitation juſqu'à nouvel ordre; je donnai rendez-vous chez M. Boers au reſte de ma caravane. Klaas & moi nous montâmes à cheval; &, le ſoir même, j'eus le bonheur de ſerrer dans mes bras un bienfaiſteur, un ami, que j'avois craint de ne plus revoir.

Mes équipages arrivèrent le 2 Avril; ce fut alors que je remerciai

tout-à-fait mes fidèles ſerviteurs, & que je leur payai leurs gages. Ils brûloient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvoit ſe détacher de ſon maître; comme ſa horde étoit moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots que je venois d'affranchir, je l'engageai à me venir viſiter ſouvent, & lui promis toujours le même appui, la même confiance & la même amitié; je l'aſſurai particulièrement que je ne languirois pas long-temps au Cap, & que je comptois ſur lui pour de nouvelles entrepriſes; c'étoit l'objet de tous ſes déſirs, & l'unique contrepoids de ſa douleur; j'avoue que je ne pus le voir partir ſans être moi-même étrangement ému, malgré les diſtractions que me donnoient la foule des arrivans qui ſe preſſoient dans la maiſon de mon ami, les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inſpiroit ma perſonne, un plus grand nombre par le beſoin de ſatisfaire leur avide curioſité.

Fin du ſecond Volume.

Je place, à la ſuite de ce Volume, les Figures des Girafe mâle & femelle; je n'ai cependant rencontré ces animaux qu'à mon ſecond Voyage; c'eſt donc une anticipation qui peut paroître irrégulière, mais à laquelle je ſuis en quelque façon contraint par des ſollicitations & des inſtances que je dois regarder comme des ordres.

J'ajoute, par ſupplément & pour l'explication de ces deux Planches, un aperçu rapide ſur les animaux qu'elles repréſentent; réſervant des détails plus eſſentiels & plus ſuivis pour l'endroit où naturellement ils doivent trouver leurs places.

On a tant & ſi diverſement parlé de la Girafe, que, malgré les diſſertations élégantes & ſcientifiques ſur ce ſujet, on n'a pas, juſqu'à préſent, une idée nette & préciſe de ſa configuration, moins encore de ſes mœurs, de ſes goûts, de ſon caractère & de ſon organiſation.

Si, parmi les Quadrupèdes connus, la préſéance devoit s'accorder à la hauteur, ſans difficulté la Girafe ſe verroit au premier

Pl. VIII.

GIRAFE, MÂLE.

Pl. VIII.

GIRAFE, FEMMELLE.

rang. Le mâle, que je conſerve dans mon cabinet & dont on voit la figure *planche VIII*, avoit, lorſque je le meſurai après l'avoir abattu, ſeize pieds quatre pouces, depuis le ſabot juſqu'à l'extrêmité de ſes cornes ou de ſon bois; je me ſers de ces deux expreſſions uniquement pour me faire entendre; car toutes deux ſont également impropres; la Girafe n'a ni bois ni cornes; mais, entre ſes deux oreilles, à l'extrêmité ſupérieure de la tête, s'élèvent perpendiculairement & parallèlement deux parties du crâne qui, ſans aucune ſolution de continuité, s'alongent de huit à neuf pouces, ſe terminent par un arrondiſſement convexe & bordé d'un rang de poils droits & fermes qui le dépaſſent de pluſieurs lignes.

La femelle eſt généralement plus baſſe que le mâle; celle repréſentée dans la planche ſuivante, n'avoit que treize pieds dix pouces; ſes dents inciſives, preſque toutes uſées, prouvoient inconteſtablement qu'elle avoit acquis ſa plus grande hauteur.

En conſéquence du nombre de ces animaux que j'ai eu l'occaſion de voir & de ceux que j'ai tués, je puis établir, comme une règle certaine, que les mâles ont ordinairement quinze à ſeize pieds de hauteur, & les femelles treize à quatorze.

Quiconque jugeroit de la force & de la groſſeur de cet animal, d'après ces dimenſions données, ſe tromperoit étrangement; on peut preſque dire qu'il n'a qu'un cou & des jambes; effectivement l'œil habitué aux formes replètes & alongées des Quadrupèdes de l'Europe, ne voit point de proportion entre une hauteur de ſeize pieds & une longueur de ſept, priſe depuis la queue juſqu'à la poitrine; une autre difformité, ſi cependant c'en eſt une, fait contraſter entr'elles la partie antérieure & la poſtérieure: la première eſt d'une épaiſſeur conſidérable vers les épaules; mais l'arrière-train eſt ſi grêle, ſi peu fourni, que l'un & l'autre ne paroiſſent point faits pour aller enſemble.

Les Naturaliſtes & les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la longueur de celles de devant; mais, de bonne-foi, ont-ils vu l'animal? Ou, s'ils l'ont vu, l'ont-ils attentivement conſidéré?

Un Auteur Italien, qui certes ne l'avoit jamais vu, l'a fait

graver, à Veniſe, dans un Ouvrage intitulé: *Deſcrizioni degli Animali* 1771; cette figure eſt exactement calquée ſur tout ce qui en a été publié; mais cette exactitude même la rend ſi ridicule qu'il faut la regarder, de la part de l'Auteur Italien, comme une critique mordante de toutes les deſcriptions qui ont paru & ſe ſont répétées juſqu'aujourd'hui.

Parmi les anciennes (*), la plus exacte que je connoiſſe, eſt celle de Gilius. Il dit poſitivement que la *Giraſe a les quatre jambes de la même longueur*; mais que *les cuiſſes de devant ſont ſi longues en comparaiſon de celles de derrière, que le dos de l'animal paroit être incliné comme un toit.* Si, par les *cuiſſes de devant*, Gilius entend l'omoplate, ſon aſſertion eſt juſte, & je ſuis d'accord avec lui.

Il n'en eſt pas de même ſur ce que nous liſons dans *Héliodore:* ſi nous voulons bien croire que ce ſoit de la Girafe qu'il a parlé, lorſqu'il ne donne à la tête de cet animal que le double de la groſſeur de celle de l'Autruche, il faudra conclure que les choſes ont bien changé depuis, & que, dans ce laps de temps, la Nature a fait ſouffrir de grandes variations à l'une ou l'autre de ces deux eſpèces.

Les cornes étant adhérentes & faiſant partie du crâne, comme je l'ai dit, ne peuvent jamais tomber; elles ne ſont point ſolides comme le bois du Cerf, ni d'une matière analogue à la corne du Bœuf; moins encore ſont-elles compoſées de poils réunis, comme le ſuppoſe Buffon; c'eſt ſimplement une ſubſtance oſſeuſe, calcaire & diviſée par une infinité de pores, comme le ſont tous les os; elles ſont recouvertes, dans toute leur longueur, d'un poil court & rude qui ne reſſemble en rien au duvet velouté du refait des Chevreuils ou des Cerfs.

Les deſſins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon & Voſmar, ſont généralement défectueux; on a fait aboutir les cornes en pointe, ce qui eſt contraire à la vérité. Aulieu de

(*) Parmi les modernes, la gravure la plus fidèle eſt ſans contredit celle qu'en a fait faire le Docteur Allaman, d'après les deſſins que lui a fournis le Colonel Gordon.

n'amener la crinière que juſques ſur les épaules, on l'a prolongée juſqu'à la naiſſance de la queue; infidélité qui, jointe à nombre d'autres, dégrade & rend nulles pour la ſcience ces repréſentations trompeuſes & mal-à-propos conſacrées par la réputation des Auteurs qui les avouent.

Les Girafes mâle & femelle ſont tachetées également; cependant, abſtraction faite de l'inégalité de leurs tailles, on les diſtingue très-bien & de fort loin l'un de l'autre; le mâle ſur un fond gris-blanc a de grandes taches d'un brun obſcur preſque noir, & ſur un fond ſemblable, les taches de la femelle ſont d'une couleur fauve; ce qui les rend moins tranchantes. Les jeunes mâles ont d'abord la couleur de leurs mères; mais leurs taches ſe rembruniſſent à meſure qu'ils avancent en âge & qu'ils prennent de l'accroiſſement.

Ces Quadrupèdes ſe nourriſſent de feuilles d'arbres, & par préférence de celle d'un Mimoſa particulier au canton qu'ils habitent; les herbages des prairies ſont auſſi partie de leurs alimens, ſans qu'il leur ſoit néceſſaire de s'agenouiller pour brouter ou pour boire, comme on l'a cru mal-à-propos: ils ſe couchent ſouvent, ſoit pour ruminer, ſoit pour dormir; ce qui leur occaſionne une calloſité conſidérable au ſternum, & fait que leurs genoux ſont toujours couronnés.

Si la Nature avoit doué la Girafe d'un caractère iraſcible, celle-ci auroit certainement à s'en plaindre; car ſes moyens, pour l'attaque ou pour la défenſe, ſe réduiſent à peu de choſes; mais elle eſt d'un caractère paiſible & craintif; elle fuit le danger, & s'éloigne fort vîte en trottant; un bon cheval la joint difficilement à la courſe.

On a dit qu'elle n'avoit pas la force de ſe défendre; cependant je ſais, à n'en pas douter, que, par ſes ruades, elle laſſe, décourage & peut écarter le Lion; je n'ai jamais vu qu'en aucune occaſion elle fît uſage de ſes cornes; on pourroit les regarder comme inutiles, s'il étoit poſſible de douter de la ſageſſe & des précautions que la Nature ſait employer & dont elle ne nous laiſſe pas toujours apercevoir les motifs.

J'ai penſé qu'il étoit eſſentiel d'accompagner ces deux figures, que je livre à l'empreſſement des perſonnes qui me les ont demandées, d'une légère deſcription qui pût d'avance en faciliter l'examen; mais on ſentira bien que je n'ai pas tout dit ſur cet animal extraordinaire.

Fautes eſſentielles à corriger.

Tome I. *Page* 50, *ligne* 35, ſont : *liſez* eſt.

Tome II. *P.* 355, *l.* 28, infractuoſités : *liſez* anfractuoſités.

Un couple, *liſez par-tout* une couple.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Eſpérance*, PAR M. LE VAILLANT ; Cet Ouvrage jette un jour ſi nouveau & ſi intéreſſant ſur cette partie de l'ancien Continent, qu'il ne peut que ſatisfaire infiniment les Amateurs d'hiſtoire, & la maſſe nombreuſe de Lecteurs qui cherchent, dans les récits de Voyages, des faits avérés & de l'inſtruction. Il eſt précieux par le fond, infiniment intéreſſant par la manière naturelle & philoſophique de l'Auteur. Enfin il me ſemble qu'aucun Voyage n'inſpire un intérêt auſſi vif & auſſi touchant. A Paris, ce 28 Mars 1789.

MENTELLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur LEROY, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public les *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, & Deſcription des Oiſeaux & Animaux de cette partie du Monde, par M. LE VAILLANT*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de vingt-cinq année conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelques qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de Notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſes, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidives & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons ; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en

beau papier & beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur ARCHEVÊQUE: le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier Notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt Notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de Grâce mil ſept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Règne le ſeizième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1959. fol. 215, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil, du 16 Avril 1785. A Paris, le 30 Octobre 1789.*

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs-Libraires Ordinaires de la VILLE, rue S.-André-des-Arcs, (N° 27) 1789.

Tropique du Capricorne
CARTE
De la Partie Méridionale de
L'AFRIQUE,
Pour servir d'intelligence aux deux Voyages
de LEVAILLANT.
Se trouve chez H. J. Jansen et Perrusseaux
Imprimeurs Libraires
A PARIS.
OCEAN
GRANDS NAMAQUAS
PETITS NAMAQUAS
PAYS DES BOSSIMANS
BOCKE KAMIS BERG
ROGGE VELDS
BERG
GRAND PAYS DE KAROW
ROGGE VELD
KOUD BOCKE VELD
WARME BOCKE VELD
KAROW
PAYS DE CAMDEBOO
GONAQUOIS
TERRE DES CAFFRES
TERRE DES HOTTENTOTS
MER DES INDES

2 tom. en 1 vol.